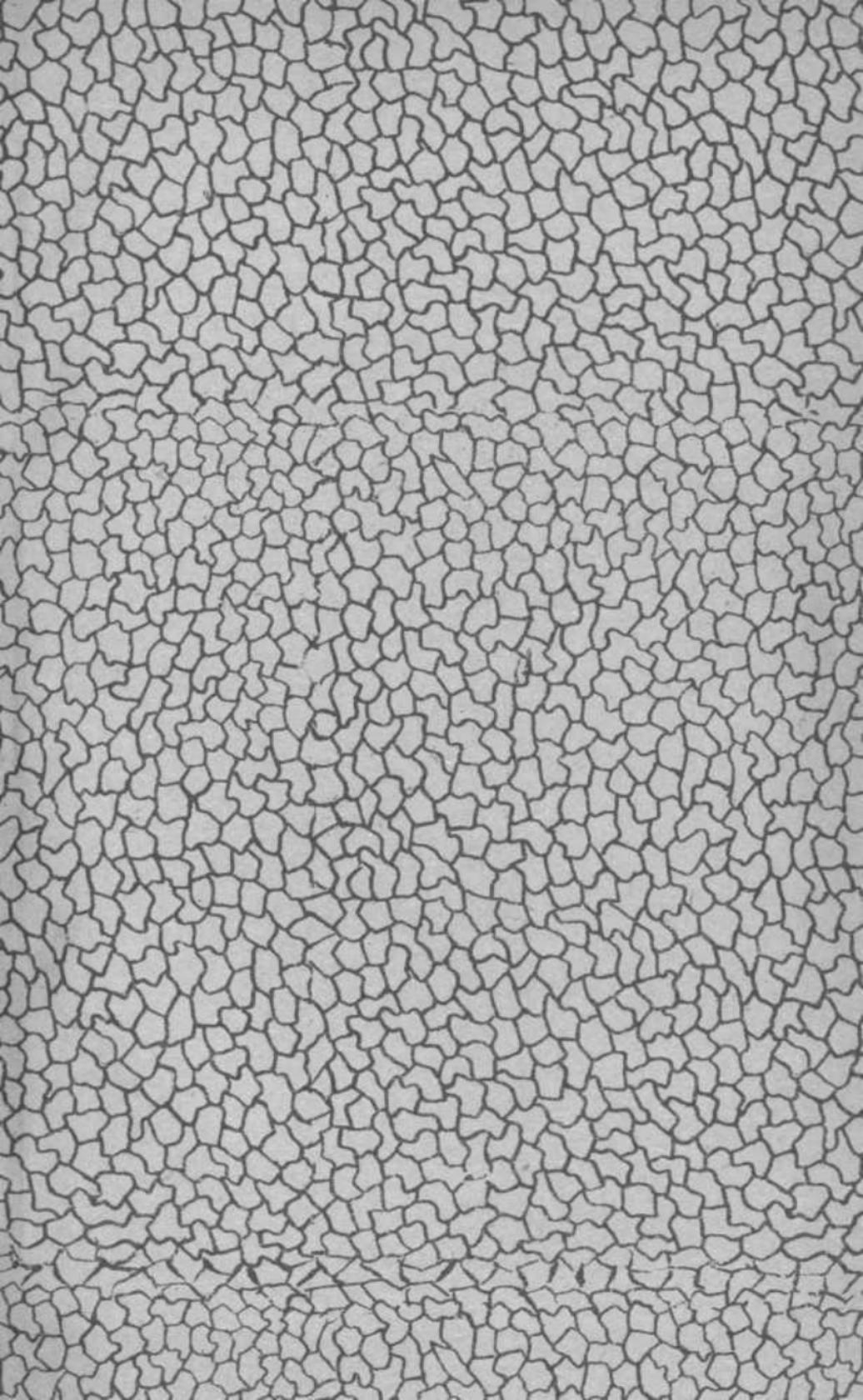


1885

1886

1887







HISTOIRE
DE
SAINTE THÉRÈSE

II

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

TOUS DROITS RÉSERVÉS

R. 4918.

HISTOIRE
DE
SAINTE THÉRÈSE

D'APRÈS

LES BOLLANDISTES
SES DIVERS HISTORIENS
ET SES OEUVRES COMPLÈTES

*Ouvrage approuvé par NN. SS. les Evêques
de Bayeux, de Nantes, de Vannes, de Séez, de Coutances, d'Autun
d'Angoulême, de Newcastle et d'Anthédon*

NOUVELLE ÉDITION

TOME SECOND

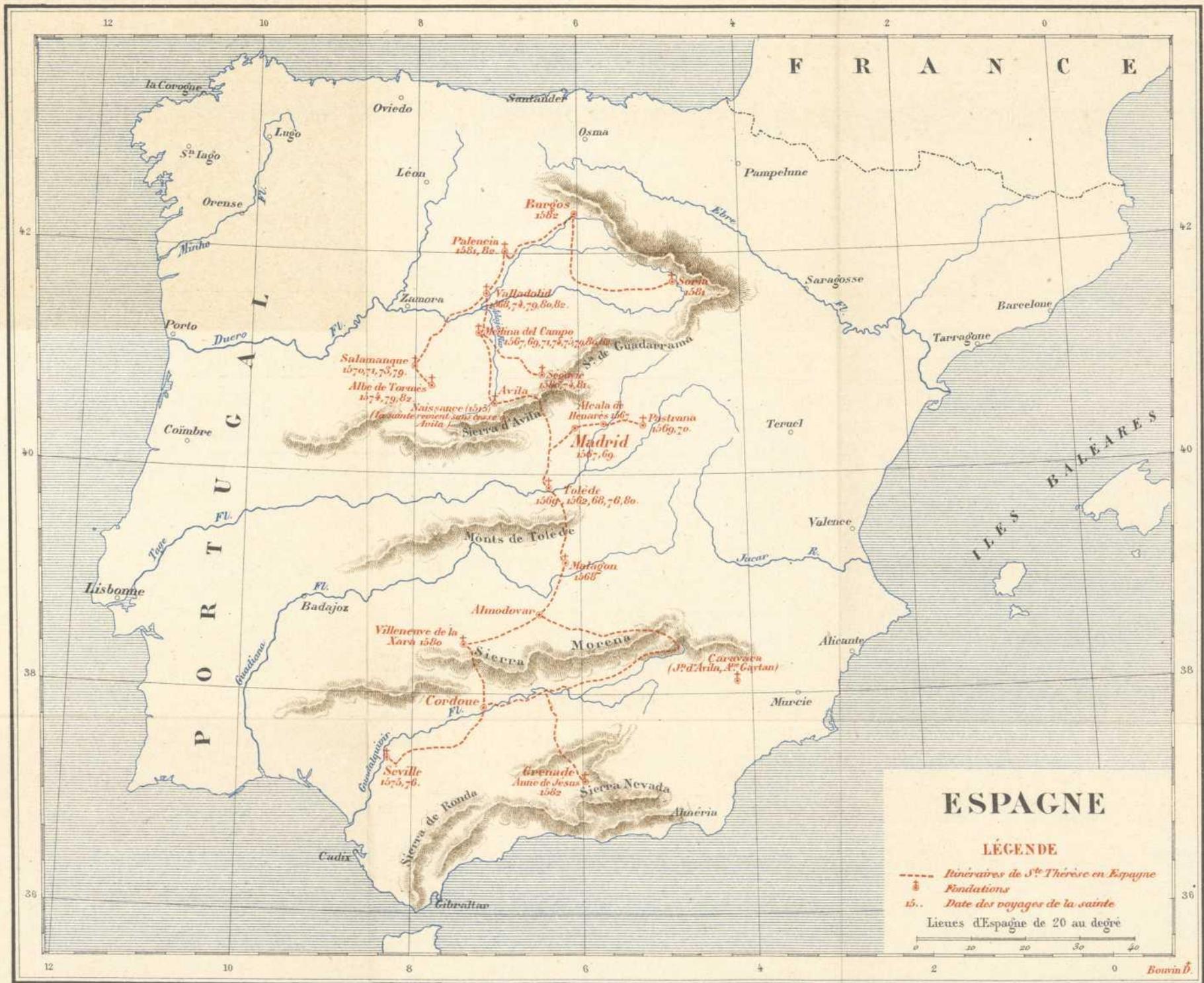


PARIS
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

$$\begin{array}{r} 85 \\ 12 \\ \hline 170 \\ 85 \\ \hline 1020 \end{array}$$

$$\begin{array}{r} 12 \\ 83 \\ \hline \end{array}$$

$$\begin{array}{r} 1.000 \\ 6040 \\ 04 \end{array}$$



HISTOIRE
DE
SAINTE THÉRÈSE

CHAPITRE XXI

Sainte Thérèse prieure de l'Incarnation.

Nous connaissons déjà ce grand monastère aux bâtiments vastes et réguliers, aux jardins coupés de cours d'eau, arrosés de cascades. C'était une délicieuse résidence, et, si l'esprit religieux y avait maintenu sa ferveur, on eût pu l'appeler un paradis terrestre ; mais, sous une mauvaise administration temporelle et un gouvernement spirituel encore plus fâcheux, les abus s'étaient multipliés depuis le départ de Thérèse. Tandis que la pauvreté généreusement acceptée et unie au travail, à la patience, à la régularité, produisait des merveilles au fond des Carmels de la Réforme, on la traînait à l'Incarnation comme un insupportable fardeau ; on essayait de l'alléger en se jetant à la charge des familles ou des amis et en leur demandant une

hospitalité indéfinie sous prétexte que les revenus du couvent étaient épuisés. Quant aux privations, pas une ne songeait à s'y astreindre et on ne cherchait pas davantage à trouver dans le travail de plus nobles ressources que celles qu'il fallait mendier. C'était le désordre moral et matériel, le relâchement porté à des limites extrêmes que l'on ne pouvait franchir sans tomber dans le mal.

Après la visite des austères Carmels de Pastrana, d'Avila, de Medina del Campo, quand le P. Hernandez se fit ouvrir les portes de l'Incarnation, on comprend l'effet que dut produire sur lui un pareil contraste. Il vit aussitôt qu'il essaierait en vain d'y remédier par des ordonnances et des réglemens. Un seul moyen de salut lui donna quelque espoir. Il fallait une main ferme pour restaurer cet édifice en ruines et un cœur plein de miséricorde pour adoucir les rigueurs de réformes urgentes à ces pauvres âmes dégoûtées de l'observance. Le P. Hernandez se dit que cette main et ce cœur, nul ne les possédait comme notre Sainte. Sans communiquer son dessein aux religieuses, il le soumit seulement au Chapitre des Carmes de la Mitigation. Il obtint les suffrages des Définiteurs de l'Ordre qui n'osèrent s'opposer à cet acte de vigueur, et nomma, en sa propre qualité de Visiteur Apostolique, la Mère Thérèse de Jésus Prieure du couvent de l'Incarnation.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le monastère et pour la Sainte elle-même. A l'Incarnation s'organisa une résistance désespérée ; et Thérèse, il faut l'avouer, n'eut pas moins envie de changer les dispositions du Visiteur. Comment abandonner, en effet, ses huit Carmels encore au berceau ? Ils réclamaient à chaque instant ses conseils et ses décisions, souvent

même sa présence. Novices, religieuses, prieures, ne marchaient que sous sa conduite : elle portait chacune de leurs âmes dans la sienne. D'un autre côté, les affaires temporelles toujours difficiles dans les fondations, des bâtiments çà et là inachevés, des maisons de louage inhabitables à changer pour une résidence fixe, des bienfaiteurs parfois exigeants, comme la princesse d'Eboli ou Diego Ortiz, à calmer et à satisfaire : tout à la fois demandait qu'elle continuât à se dépenser pour son œuvre capitale. Il était évident qu'un gouvernement aussi difficile que celui de l'Incarnation lui enlèverait sa liberté, absorberait son temps comme ses forces. A ces raisons majeures se joignaient des raisons personnelles, et Thérèse ne pouvait s'empêcher de les peser à leur tour. Après avoir subi de si pénibles épreuves dans ce monastère, comment y rentrer volontiers, surtout pour occuper la place qui lui était assignée ? Comment songer sans frémir qu'elle devrait ramener à l'obéissance, plier à la règle, cette multitude de religieuses qui, égarées par de vieilles préventions, n'avaient pu lui pardonner son départ et la regardaient peut-être comme une transfuge ? Oh ! la paix, la sainte union des cœurs, le recueillement, les délices de Saint-Joseph d'Avila et de ses autres couvents, devait-elle donc les sacrifier et se jeter dans ce triste milieu, dans ces bruits et cette confusion dont elle avait eu tant de mal à sortir ? La fête de la Visitation la trouva en proie à cette lutte intérieure et, de plus, torturée par des peines de famille. Des nouvelles récentes, venues des Indes, lui donnaient de grandes inquiétudes sur l'âme bien-aimée de l'un de ses frères, sans doute Pierre de Ahumada, dont le cœur était meilleur que la tête. Elle se réfugia dans son asile ordinaire aux heures de tristesse ou de recueillement,

au fond d'un ermitage (1), et, le cri de nature s'échappant le premier, elle pria d'abord pour son cher Pierre. « Seigneur, s'écria-t-elle, pourquoi faut-il que mon frère soit dans un lieu où son salut est en danger? Ah! Seigneur, si je voyais l'un de vos frères en semblable péril, que ne ferais-je pas pour l'en délivrer? Il me semble que j'emploierais tous les moyens en mon pouvoir. — *O ma fille, ma fille*, lui répondit le divin Maître, *mes sœurs à moi, ce sont les religieuses de l'Incarnation, et tu hésites, tu l'arrêtes! Prends donc courage; songe que je le désire. La chose n'est pas si difficile que tu le crois, et ce qui te paraît devoir nuire à tes fondations tournera autant à leur avantage qu'au bien de ton monastère. Ne résiste plus et n'oublie jamais que mon pouvoir est grand.* »

Thérèse était vaincue. Elle abandonna son frère à la miséricorde du Seigneur, elle confia ses monastères aux soins de la Providence et déclara au P. Hernandez qu'elle était prête à entrer en charge; seulement elle signa devant lui et devant témoins un acte par lequel elle renonçait de nouveau solennellement aux exemptions et privilèges de la règle mitigée, déclarant que toujours, — en tout lieu, — elle garderait la règle primitive (2).

(1) Ce jour-là dans l'ermitage de Notre-Dame du Mont-Carmel.

(2) « Moi, Thérèse de Jésus, religieuse de Notre-Dame du Mont-Carmel, professe de l'Incarnation d'Avila et habitant maintenant le couvent de Saint-Joseph, où s'observe la première règle que j'ai gardée ici jusqu'à présent avec la licence de notre Révérendissime Père Général Jean-Baptiste, lequel m'a également autorisée à l'observer au couvent de l'Incarnation, dans le cas où mes supérieurs me commanderaient d'y retourner, je déclare que c'est ma volonté de la garder toute ma vie: ainsi je m'y engage et je renonce à tous les brefs qui ont été donnés par Nos Saints-Pères les Papes pour la mitigation de ladite première règle que je promets, avec la grâce de Notre-

Le P. Hernandez crut néanmoins prudent de la laisser encore quelques jours au couvent de Saint-Joseph, afin de donner aux religieuses de l'Incarnation le temps de modérer leur ressentiment. Loin de s'apaiser, elles profitèrent du sursis pour s'entendre avec les gentilshommes de la ville qui promirent de venir en personne soutenir énergiquement leur résistance au moment de l'entrée de la nouvelle Prieure. Celle-ci fut instruite de ces intrigues; mais depuis qu'elle avait accepté le fardeau, elle n'en calculait plus le poids, et rien n'altérait son calme. Elle chercha seulement à diminuer autant que possible le triste scandale que la conduite des religieuses devait produire. Plusieurs jeunes filles de familles nobles étaient alors élevées parmi elles comme pensionnaires. Thérèse envoya l'ordre de les rendre immédiatement à leurs parents, afin d'épargner à leurs âmes délicates de si tristes exemples. Chose surprenante, malgré le dommage matériel qui allait en résulter pour le couvent et malgré la révolte croissante des sœurs, son commandement fut exécuté et le pensionnat dispersé sur-le-champ. Une seule petite orpheline, pauvre et abandonnée, obtint grâce. Thérèse lui donna par écrit la permission de rester, et l'enfant reconnaissante devint plus tard une fervente Carmélite.

Seigneur, de garder jusqu'à la mort. Et parce que c'est la vérité, je le signe de mon nom.

» Fait le 13 du mois de juillet, l'an 1574.

» THÉRÈSE DE JÉSUS. »

Les témoins suivants apposèrent leur signature, après celle de la Sainte : Maître Daza, F. Mariano de Saint-Benoit, François de Salcedo, Julien d'Avila, F. Jean de la Misère (ce dernier, au lieu d'écrire comme les autres *præsens sui* à la suite de son nom, mit modestement en castillan : j'y ai assisté. « Moi, Frère Pierre Hernandez, écrivit à la fin de l'acte le Visiteur apostolique, j'accepte ladite renonciation et déclaration, etc. »

Le P. Hernandez comprit qu'il était inutile de différer plus longtemps. Il crut obtenir de la part des religieuses au moins des apparences de soumission et de respect en chargeant le Père Provincial et l'un des Pères les mieux considérés de l'Ordre d'introduire Thérèse à l'Incarnation. Le P. Ange de Salazar venait de rentrer en charge. Ce fut donc lui qui, le 6 octobre, se présenta aux portes du couvent, accompagné d'un confrère et de la sainte Prieure. Il ordonna que l'on assemblât le Chapitre conventuel. C'était la reproduction de la scène du 23 août 1562. Thérèse, au lieu d'être à genoux comme une coupable aux pieds du Provincial et de toutes les sœurs, occupait la première place ; mais, au fond de son cœur, elle s'humiliait, elle souffrait davantage, et les regards qui s'attachaient sur elle lui lançaient aussi mille fois plus d'indignation et de mépris.

Sans prendre garde à l'attitude des religieuses ni aux pas précipités des gentilshommes qui allaient et venaient dans les cloîtres, le Père Provincial donna lecture de l'acte d'élection établissant la Mère Thérèse de Jésus, Prieure du monastère de par l'autorité apostolique du P. Hernandez et le suffrage des définiteurs. Aussitôt la révolte éclate : cent voix furieuses mêlent leurs clameurs et protestent contre ce qu'elles nomment un acte de violence, une injustice criante (1). Trop emportées pour conserver leur dignité, les religieuses s'agitent, se pressent, se poussent. Au milieu de cette confusion, l'une d'elles, Catherine de Castro, essaie de dominer le bruit en criant : « Oui, nous reconnaissons la Mère Thérèse pour notre Prieure ; oui, nous l'aimons. » Et elle entonne le *Te Deum*. Le petit

(1) *Hist. gén. des Carmes.* — Yepes. — Ribera.

nombre des ferventes et des régulières le poursuivent : celles-ci, prenant la croix, tentent de se frayer un passage afin d'introduire processionnellement la Sainte dans le chœur, selon le cérémonial prescrit. Le Père Provincial et l'autre religieux viennent à leur secours. On fend le flot des opposantes que cette entrée exaspère. D'un côté le chant du *Te Deum* : de l'autre, des cris, des pleurs, des injures, des menaces : c'est un désordre indescriptible. Le P. Ange de Salazar parle : on ne l'entend pas ; il prend un ton menaçant : on n'y prend pas garde ; il s'indigne enfin lui-même de ce mépris de sa personne et de son autorité. Thérèse seule reste calme, recueillie en Dieu, qu'elle implore du fond de son âme. Elle parvient à se dégager doucement de la foule et va se prosterner devant le Très Saint-Sacrement. Là, tandis que l'orage continue ses violences, elle prie avec cette ardeur qui lui ouvrait toujours le ciel. « Seigneur, je vous en conjure, s'écrie-t-elle, donnez la paix à cette maison : envoyez-lui une autre supérieure qui lui soit moins à charge, ou bien disposez les volontés à se soumettre. » Elle retourne ensuite dans la salle capitulaire. Le Provincial est toujours debout, pâle et mécontent, essayant en vain d'imposer silence par ses gestes et par ses paroles. La Sainte s'approche de lui : « Mon Père, pardonnez à ces pauvres filles. Il n'est pas surprenant qu'elles agrément de mauvaise grâce une Prieure si indigne de les gouverner. » Puis, aux religieuses mêmes, elle témoigne sa compassion ; elle les excuse ; elle les plaint d'être obligées de la recevoir. Plusieurs s'étaient évanouies par suite du tumulte ou par l'excès de leur emportement. La Sainte prend leurs mains et les ranime sans autre secours. Quelqu'un criant au miracle, elle leur montre une parcelle de la vraie croix

qu'elle portait sur elle : « Voilà l'auteur du prodige, dit-elle : Notre-Seigneur a pitié de ces pauvres sœurs. »

Enfin Thérèse triompha par sa bonté plutôt que par l'appui du Père Provincial. Après une lutte de plusieurs heures, elle resta maîtresse du couvent. Les gentils-hommes, honteux de l'inutilité de leur démarche, durent sortir sans avoir pu lui dire un mot. Les religieuses se dispersèrent dans leurs cellules et le silence se rétablit.

Un autre orage s'amoncelait sous ces apparences de calme : la sainte Prieure le comprit. On n'attendait que le premier Chapitre pour lui déclarer nettement qu'en vain tenterait-elle d'imposer de nouvelles coutumes : jamais elle ne serait obéie. On supportait sa présence parce qu'il était impossible de s'en débarrasser ; mais son autorité n'était pas et ne serait pas reconnue. Tandis que les plans de résistance s'organisaient, Thérèse prenait aussi les siens. Le jour fixé, la cloche réunit les sœurs dans le grand oratoire réservé aux assemblées capitulaires. La Sainte s'y est rendue d'avance : elle a mis dans la chaire qu'elle devait occuper comme prieure une belle statue de Notre-Dame (1) ; elle a déposé les clefs du monastère entre ses mains et s'est assise à ses pieds. Les religieuses arrivent les unes après les autres, raides et froides, l'air mécontent, la fierté peinte sur le visage. Leur premier regard tombe sur la statue de Marie ; elles s'arrêtent interdites, muettes de surprise, et déjà saisies de remords. La touchante et délicate pensée de Thérèse est comprise : sous son gouvernement tout de paix et d'amour,

(1) On vénérât et on vénère encore cette statue sous le nom de N.-D. de la Clémence.

c'est à la Reine du Carmel que reviendront les honneurs de la supériorité; l'humble Prieure ne veut commander que sous ses ordres; elle n'est venue à l'Incarnation que pour lui obéir et servir les sœurs.

Quand ces dernières furent assises à leurs places, Thérèse, sans leur adresser aucun reproche de la rébellion des jours précédents, commença le Chapitre en ces termes : « Mesdames, mes Mères et mes Sœurs, Notre-Seigneur m'a envoyée par obéissance dans cette maison pour y remplir une charge que j'étais aussi loin d'envier que de mériter. Cette élection m'a bien affligée, non seulement parce que je me sens incapable de m'acquitter dignement des devoirs qu'elle m'impose, mais encore parce que vous avez été privées de vos droits ordinaires de suffrage, et que votre Prieure, choisie contre vos inclinations et votre volonté, ferait beaucoup elle-même si elle suivait les bons exemples de la moindre d'entre vous.

» Je ne viens donc ici que pour vous servir et vous consoler autant qu'il me sera possible, et, en cela, j'espère que notre-Seigneur m'assistera de sa grâce; dans tout le reste, il n'est personne qui n'ait le droit de m'enseigner et de me reprendre de mes défauts. Aussi voyez, Mesdames, ce que je puis faire pour chacune. Fallût il donner mon sang et ma vie, je les donnerais de grand cœur.

» Je suis fille de cette maison et sœur de vos Révérences. Je connais le caractère et les besoins de toutes, ou du moins de la plupart. Pourquoi donc regarderiez-vous comme une étrangère celle qui est vôtre à tant de titres? Ne craignez rien de mon gouvernement : quoique j'aie vécu parmi les Carmélites Déchaussées et que je les aie conduites, je sais, par la grâce de Dieu, comment il convient de diriger celles qui ne le

sont pas. Mon désir est que nous servions toutes Notre-Seigneur avec suavité et que nous fassions par amour pour lui, qui nous aime tant, le peu qu'exigent notre Règle et nos Constitutions. Notre faiblesse est grande, je le sais bien ; mais, si nous ne pouvons d'abord arriver au but par nos œuvres, atteignons-le par nos désirs. Le Seigneur est compatissant ; il nous viendra en aide et peu à peu nos actions égaleront notre bonne volonté (1). »

Comment résister à cette incomparable douceur ? Mieux châtiées par tant de miséricorde que si Thérèse leur eût infligé des peines sévères, les religieuses, d'un élan spontané et unanime, lui promirent obéissance et la prièrent de réformer les usages qu'elle trouverait contraires à la Règle ou à l'esprit religieux (2). Le lendemain les officières chargées des différents emplois de la maison lui apportèrent leurs clefs : « Ma Mère, lui dirent-elles, il serait bon que vous mettiez en tel emploi difficile, au tour, par exemple, une religieuse prudente ; veuillez la choisir à votre gré. — Je vous remercie, mes sœurs, répondit la Sainte ; je vais y penser et je suivrai votre désir. »

Elle ne pressa rien. Durant quelque temps elle se contenta d'observer les nouveaux abus qui s'étaient glissés depuis son départ, et d'affermir son autorité par de vraies tendresses de mère. Il fallait d'abord rendre le cloître supportable, agréable même à ces âmes habituées à le désert, et pour cela leur créer une vie de famille, d'union fraternelle, semblable à celle qui rendait si douce la petite solitude de Saint-

(1) *Vic. de la Fuente*, t. I, p. 532.

(2) *Hist. gén. des Carmes*. — Yepes. — Ribera.

Joseph. Que de difficultés pour y parvenir, pour concilier tant de caractères divers ! Thérèse y employa tout son génie et tout son cœur : elle fit tout par amour, et son succès fut tel que, pour sauvegarder son humilité, elle devait dire à chaque instant, reportant l'honneur du triomphe à Marie : « C'est l'œuvre de *ma Prieure* (1). »

Elle se mit à la disposition de ses filles et voulut que chacune eût près d'elle libre accès, afin de lui ouvrir son âme, de lui confier ses peines et ses nécessités. Souvent elle les prévenait elle-même. Elle entrait dans les cellules, tenant à la main un voile, un vêtement, un objet dont elle avait deviné le besoin ; puis elle s'asseyait près de la religieuse confuse de la bonté de sa mère, et lui parlait de Notre-Seigneur ou de la prochaine fête que l'on se disposait à célébrer. Ses entretiens étaient si aimables qu'ils enlevaient le goût du parler ; les récréations se passaient à l'entendre. On oubliait les instruments de musique profane qu'elle avait supprimés, et le chant de pieux cantiques remplaçait heureusement des romances indignes d'une enceinte consacrée à Dieu (2).

Le plus difficile était d'interdire les sorties et de retrancher ou du moins de diminuer et d'abréger considérablement les parloirs. Les Carmélites se soumettaient, mais les visiteurs comptaient avoir raison des défenses de la Sainte. Un gentilhomme en particulier se trouva fort offensé d'être éconduit chaque fois qu'il se présentait pour voir une religieuse. Un jour, lassé de ses instances inutiles, il demanda notre Sainte elle-même, comptant par ses menaces la mettre à la raison. Elle se rendit à la grille et, sans une ombre

(1) Avila, 7 mars 1572.

(2) *Histoire générale des Carmes.*

d'impatience, le laissa débiter ses injures et ses mauvais propos. Quand il n'eut plus rien à dire, avec un ton d'autorité qui ne souffrait pas de réplique, elle le pria de laisser la paix au monastère, lui déclarant qu'il ne verrait jamais la religieuse et que, s'il continuait ses poursuites indiscretes, elle le dénoncerait au roi. Le gentilhomme se retira plus honteux qu'il n'était auparavant mécontent : « On ne plaisante pas avec la Mère Thérèse, dit-il à ses amis qui l'attendaient à la porte. Il faut renoncer au parler. » Le bruit de l'aventure se répandit dans Avila et le gouverneur vint en personne complimenter la Sainte du bon ordre qu'elle établissait dans son couvent et de la fermeté avec laquelle elle savait le maintenir (1).

A l'intérieur, si les abus étaient moins dangereux, ils réclamaient néanmoins de nombreuses réformes. Thérèse allait doucement. Peu de jours après son arrivée, une vénérable ancienne, qui n'avait jamais perdu le goût de l'observance, lui demanda quand donc elle remettrait en vigueur tous les points de régularité abandonnés ou transgressés. « Ne voyez vous pas, ma Mère, lui dit-elle, quelle négligence on apporte aux cérémonies du chœur, avec quelle facilité on se dispense de telle ou telle chose? Oh! ma Mère, empressez-vous de réparer ces désordres. — Ma bonne sœur, lui répondit notre prudente Sainte, je vous en prie, modérez votre zèle et calmez votre déplaisir. Je veux que vous le sachiez, malgré les manquements que vous me signalez, votre maison possède plus de quatorze religieuses si ferventes et si bonnes qu'à cause d'elles Notre Seigneur bénit ce monastère, et je ne doute pas qu'il eût sauvé le monde du déluge

(1) *Histoire générale des Carmes.*

en leur faveur, si elles avaient existé dans ce temps-là (1). »

Thérèse se servit de ces sœurs d'une fidélité éprouvée pour introduire, par l'exemple, les usages qu'elle voulait faire aimer avant de les imposer. Elle leur confia les emplois qui exigeaient le plus de zèle et de délicatesse de conscience, appela même à son aide la Prieure de Valladolid, la Mère Isabelle de la Croix, ancienne professe de l'Incarnation, et, lui donnant la charge de Sous-Prieure, elle put lui laisser la direction du chœur, lorsque ses violents accès de fièvre quarte la retenaient dans sa cellule. Le reste de la Communauté suivit insensiblement l'impulsion donnée par les deux Mères et le groupe d'élite qui marchait à la tête. L'office divin chanté avec dévotion, des lectures spirituelles, des exercices que Thérèse savait diversifier suivant les temps ou les fêtes, le recueillement, le silence, des pratiques d'humilité, de mortification, rendirent bientôt le sel de l'esprit religieux à cette vie affadie. La Sainte prenait à part les jeunes sœurs d'une naissance plus distinguée ou plus gâtées par le contact et les flatteries du monde : elle s'adressait à leur cœur ; elle leur demandait si elles ne voulaient pas répondre à la grâce de leur vocation, à la sainteté de leur état, et suivre de près le Roi divin qui s'est fait pauvre et petit pour nous. Ravies des enseignements de leur Mère, les jeunes sœurs se dépouillaient des objets mondains encore à leur usage ; parmi elles s'établissait une sainte émulation de porter les habits les plus usés, les plus rapiécés, de remplir les derniers emplois, de secourir les malades ou les infirmes.

(1) *Histoire générale des Carmes.*

Ainsi Thérèse réalisait son programme sans le dépasser. Elle était venue à l'Incarnation, comme elle l'avait déclaré dans son premier Chapitre, non pour y imposer les austérités de la Règle primitive à laquelle les religieuses n'étaient point astreintes, mais pour faire observer avec amour le peu qu'exigeait la Règle mitigée. Toujours maîtresse d'elle-même et de ses meilleures aspirations, elle ne se laissa pas entraîner par la confiance et l'affection qui lui étaient témoignées au beau rêve de transformer son berceau religieux, son grand monastère en désert peuplé d'ermites aussi solitaires que celles des maisons de la Réforme. Le nombre seul des religieuses y apportait un premier obstacle. La Sainte préféra leur apprendre à se sanctifier dans leur genre de vie, et elle y réussit au delà des espérances qu'avait pu concevoir le P. Hernandez.

La prospérité temporelle revint en même temps, grâce à la sagesse de son administration. au travail qu'elle remit en honneur et aux aumônes que lui envoyèrent de généreux amis. Avec ces aumônes, elle nourrit les religieuses les plus indigentes, et, pour elle, ne voulut recevoir de la maison que le pain : le surplus de ses minces dépenses fut couvert par Jeanne de Ahumada qui, malgré son état de fortune assez précaire, secondait de tout son pouvoir les désirs de sa sœur.

Thérèse eut à peine six mois de santé durant son priorat ; encore appelait-elle santé l'état habituel de malaise auquel la Providence l'avait condamnée depuis sa jeunesse (1). Vers les fêtes de Noël de l'an 1571,

(1) Son estomac débile ne pouvait garder aucune nourriture et la rejetait soir ou matin avec de violentes douleurs. « Tuve veinte años vomitos por las mañanas ; algunas veces mas tarde :

elle fut saisie d'un violent mal de gorge suivi d'une esquinancie, et ces maux joints à ses accès de fièvre auraient entièrement réduit à l'impuissance une nature moins énergique ; mais elle porta la croix avec son courage ordinaire. Elle se sentait trop nécessaire à ses filles pour les priver de sa présence et les suivait au chœur, à la récréation, au réfectoire. « Comme je vois ce que Notre-Seigneur accomplit en cette maison et les progrès des religieuses, écrit-elle à Jeanne de Ahumada, je m'efforce de ne jamais garder le lit, si ce n'est quand j'ai la fièvre (1). » Et un peu plus tard à doña Marie de Mendoza : « Je vous raconte tous mes maux, Madame, afin que vous m'excusiez de ne vous avoir pas écrit. Dieu, pour me montrer que l'on peut tout en lui, comme le dit saint Paul, me laisse, avec ce peu de santé et mon faible naturel, sous le poids du travail, et, malgré cela, je viens à bout de ce qu'il me donne à faire. Souvent je ris de moi-même. Il faut dire que, pour le soulagement du corps, rien ne manque : je suis entourée de prévenances et compassion. Nos religieuses sont si paisibles, si bonnes ! Je ne saurais trop bénir Notre-Seigneur du changement qu'il a opéré en elles. Les plus difficiles sont maintenant les plus contentes et les mieux avec moi. Il y a vraiment ici de grandes

despues aca que frecuente mas à menudo los comuniones, es á, la noche, con mucha mas pena. » (Vie, ch. VII.) Ses maux, redoublant ainsi avant la nuit, l'arrachaient quelquefois à l'oraison. « C'était, nous dit-elle, un douloureux combat, le corps m'enchaînant par sa faiblesse, l'âme voulant s'occuper de Dieu. Une fois, dans cette lutte intérieure, je m'affligeai jusqu'aux larmes. Notre-Seigneur m'apparut, me consola et me dit avec bonté : *Ma fille, accepte pour l'amour de moi les soins dont tu as besoin et endure ces souffrances, car la vie m'est encore nécessaire.* » (Vie, ch. XL.)

(1) Avila, 4 février 1572.

servantes de Dieu et la plupart avancement tous les jours dans la perfection. C'est ma Prieure qui a fait ces merveilles. Afin qu'il n'y ait aucun doute là-dessus, Notre-Seigneur a voulu que je fusse dans un état tel qu'il semble que je ne sois venue ici que pour fuir la pénitence. Je ne suis occupée qu'à me soigner (1). »

L'humilité de notre chère Sainte n'aveuglait pas les autres aussi facilement qu'elle-même : Quelle Mère Dieu nous a donnée ! se disait-on à l'Incarnation. Oh ! que nous voudrions lui ressembler ! » Quelques-unes la prièrent de leur choisir un confesseur qui leur donnerait une direction conforme à ses propres enseignements. Thérèse savait par expérience que rien ne serait plus utile au bien de leurs âmes ; mais, avant de s'occuper d'un changement de cette importance, elle avait attendu qu'on lui en exprimât le désir. Elle le transmit au Visiteur Apostolique. Le P. Hernandez, après l'avoir consultée, nomma le P. Jean de la Croix et le P. Germain de Saint-Mathias, autre Carme Déchaussé, confesseurs de l'Incarnation.

Le P. Jean de la Croix était alors Recteur du collège d'Alcala, récemment fondé par la Réforme. La science et la piété florissaient à l'envi sous sa conduite ; ce petit Saint si austère, si contemplatif, si versé dans la connaissance des choses spirituelles, se trouvait vraiment dans son élément au milieu des jeunes âmes qu'il formait moins encore à la connaissance spéculative du dogme qu'à la pratique de l'abnégation et à l'amour du Seigneur. Ce ministère lui convenait mieux en apparence que l'humble fonction d'aumônier d'une communauté de religieuses. Mais, heureux d'offrir un sacrifice à l'obéissance, heureux aussi de seconder la

(1) Avila, 7 mars 1572.

Mère Thérèse dans une œuvre de zèle, il se mit aussitôt à sa disposition.

A l'extrémité occidentale des grands jardins du monastère, une maisonnette de planches, située hors de l'enceinte de la clôture, devint le modeste ermitage du P. Jean de la Croix et de son compagnon. Il y mena une vie aussi pénitente que celle de Durvelo, ne sortant de sa retraite que pour prêcher ou confesser les religieuses. Dans ses rapports avec celles-ci, dit son historien, il conservait toujours une humble et douce gravité, une sérénité inaltérable, une prudence parfaite, et, par tous ses côtés, sa vie était pour elles un parfum d'édification. « Jamais il ne leur donnait comme jamais il ne recevait le moindre présent, pas même sous couleur de dévotion, parce qu'il savait que dans ces sortes de choses on franchit facilement les limites de la réserve. Il ne témoignait pas plus d'estime à l'une qu'à l'autre, ni plus d'empressement à traiter avec celle-ci qu'avec celle-là ; mais toujours prêt à les aider, à les consoler toutes, il leur montrait à toutes le même intérêt, en modifiant seulement son extérieur suivant les circonstances et le besoin de chacune. Sa direction était pleine de force, de vigueur et d'un esprit céleste (1). »

Avec sainte Thérèse pour Mère et saint Jean de la Croix pour Père spirituel, les Carmélites de l'Incarnation devinrent par la ferveur et la générosité de leur vie les émules de leurs sœurs de la Réforme. Un document intéressant nous donne l'idée des vertus alors mises en honneur dans ce monastère qui n'était l'année précédente qu'un asile de mollesse.

(1) *Vie de saint Jean de la Croix*, publiée par les Carmélites de Paris.

Les Carmes Déchaussés de Pastrana venaient de recevoir un jeune novice doué de talents hors ligne et d'une sainteté déjà consommée, le P. Jérôme-Gratien de la Mère de Dieu, avec lequel nous ferons bientôt connaissance. Ce novice d'élite, à peine sorti des académies et de la Cour, en avait gardé la distinction du langage, sans nuire à sa modestie, et jusque dans ses exercices de pénitence, on reconnaissait le descendant de deux nobles familles d'anciens chevaliers et de diplomates. Des rapports intimes l'unissaient au P. Jean de la Croix, son premier Maître de noviciat. Ce fut sans doute par l'intermédiaire du Saint qu'il envoya aux religieuses de l'Incarnation une sorte de défi spirituel par lequel il les provoquait à rivaliser de ferveur avec lui et ses frères les Carmes Déchaussés de Pastrana. Il donnait un tour plein d'originalité à ce défi en l'adressant aux sœurs sous forme de cartel.

L'idée plut à Thérèse, qui avait souvent recours à des moyens semblables pour stimuler le zèle de ses filles. Elle leur communiqua en récréation l'écrit du P. Gratien, et, après avoir reçu leurs engagements, elle répondit sur ce ton plein d'humilité et de saint enjouement :

« Jésus, Marie.

» Ayant lu le cartel, il nous a semblé que nos forces ne pouvaient nous permettre d'entrer en champ clos avec de si vaillants et si intrépides chevaliers. La victoire leur étant assurée, ils nous laisseraient entièrement dépouillées de nos biens et peut-être même découragées au point de ne pas faire le peu que nous pouvons. Vu cela, nulle n'a signé et Thérèse de Jésus moins que tout autre. Ceci est la pure vérité, sans ombre de fiction.

» Mais nous sommes convenues d'essayer nos forces et de nous exercer à ces gentilles prouesses. Ainsi peut-être, avec la faveur et le secours de ceux qui veulent prendre part au combat, pourrons-nous dans quelques jours signer le cartel. »

La Sainte pose ses conditions : elle demande des vivres (c'est-à-dire des encouragements), et des conseils car, « si l'on nous prenait par la famine, il n'y aurait pas beaucoup d'honneur pour le vainqueur. » Puis elle laisse ses filles entrer en lice, supposant sans doute que l'épreuve demandée a été heureuse.

« Tout chevalier ou fils de la Vierge qui, chaque jour, priera le Seigneur de conserver dans sa grâce la sœur Béatrix Suarez et de lui accorder la faveur de ne point parler sans réflexion et d'agir en tout pour la gloire de Dieu, recevra en échange deux années des mérites qu'elle a pu acquérir en soignant des maladies bien pénibles.

» La sœur Anne de Bergas déclare que, si lesdits chevaliers et frères demandent au Seigneur de la délivrer d'une contradiction qu'elle endure et de lui donner l'humilité, elle leur cédera le mérite qu'elle y gagnera si elle est exaucée.

» La Mère Sous-Prieure dit que, s'ils lui obtiennent d'être débarrassée de sa propre volonté, elle leur donnera ce qu'elle acquerra de mérites en deux ans. Elle se nomme Isabelle de la Croix.

» A celui des chevaliers et fils de la Vierge qui, considérant la pauvreté en laquelle naquit et mourut JÉSUS-CHRIST, demandera pour elle la pauvreté intérieure qu'elle a promise au Dieu Maître, la sœur Anne de la Misère offre le mérite qu'elle trouvera devant lui par le repentir de ses péchés.

» La sœur Isabelle de Saint-Ange annonce aux che-

valiers et fils de la Vierge qui tiendront compagnie à Notre-Seigneur durant les trois heures qu'il fut en croix et qui obtiendront de cet adorable Maître la grâce de garder parfaitement ses trois vœux, qu'elle leur donnera part au mérite que lui procurent ses grandes peines d'esprit.

» La sœur Catherine de Velasco partagera volontiers le mérite du temps qu'elle passe chaque jour aux pieds de Notre-Dame, et ce ne sont pas de petites séances, avec celui desdits chevaliers qui suppliera Notre-Seigneur, au nom de sa passion, de lui accorder la grâce de ne le point offenser et de faire prospérer notre Ordre. »

Les engagements continuent ainsi : on demande surtout la douceur, l'humilité, l'obéissance, le don d'une foi vive, d'une contrition parfaite; on demande aussi des grâces pour l'Ordre; on demande aussi une longue vie pour notre Mère Prieure, Thérèse de Jésus : c'est le seul bienfait temporel auquel on puisse songer. On promet, en échange, des prières et une part des mérites qui seront acquis par les humiliations, les peines intérieures ou les souffrances du corps. Enfin notre Sainte vient la dernière; nous ne citerons plus que son humble et spirituel défi :

« Thérèse de Jésus donne au chevalier de la Vierge qui, une fois par jour, formera la ferme résolution de souffrir toute sa vie un supérieur incapable et du plus mauvais caractère (1), la moitié de ce qu'elle méritera ce jour-là par les nombreuses souffrances qu'elle endure et par tout le reste, ce qui au fond est peu de chose. Le contrat est signé pour un mois et demi. »

(1) Nous adoucissons l'expression de la Sainte presque intraduisible : *un perlado muy necio y vicioso y comedor y mal acondicionado*.

Malgré les charges de son laborieux priorat, la sainte Mère veillait encore sur ses couvents de la Réforme. La Prieure de Saint-Joseph d'Avila, la Mère Marie de Saint-Jérôme, ne donnait pas un ordre important sans le lui soumettre, et les archives du monastère conservent précieusement les licences ou permissions écrites de la main de la Sainte qui ont été ainsi obtenues. Mentionnons en particulier l'autorisation d'admettre une novice du voile blanc à prononcer ses vœux, le 25 août 1572. C'était la sœur Anne de Saint-Barthélemy, enfant des champs, qui venait d'entrer à Saint-Joseph avec la candeur de son baptême et les trésors de grâce que Dieu avait versés sans mesure dans son âme privilégiée. Habitée, dès ses jeunes années, aux apparitions de l'Enfant Jésus, aux caresses de la Très Sainte Vierge elle cachait toutes ces faveurs sous le voile d'une si profonde humilité qu'il faudra le regard de Thérèse pour les découvrir et son expérience des voies surnaturelles pour comprendre cette vie intérieure. Aussi la sainte Mère l'aimera-t-elle comme une enfant chérie du Ciel. Quand ses infirmités la rendront impuissante à se remuer, elle ne voudra pas d'autres soins que ceux des mains innocentes de la sœur Anne, et c'est entre ses bras, appuyée sur son cœur pur comme celui des anges, que notre Sainte rendra le dernier soupir.

Les autres couvents de la Réforme, malgré leur éloignement, avaient de même recours à sa direction. A Valladolid, elle vient en aide à la jeune Prieure Marie-Baptiste, et l'excuse près de doña Marie de Mendoza. La pieuse dame se laissait aller, elle aussi, à des exigences de bienfaitrice, et voulait faire entrer deux postulantes qui n'avaient ni vertu, ni courage, ni prudence, ni talents. L'une d'elles était, de plus, affli-

gée d'un défaut naturel proscrit par les constitutions. Doña Marie de Mendoza, sœur de l'évêque d'Avila, était peut-être la personne envers laquelle notre Sainte eût le moins voulu manquer d'égards ; mais elle enveloppe son opposition d'une gracieuse délicatesse et en appelle au jugement de doña Marie. Le bien général ne doit-il pas être toujours préféré au bien particulier ? La paix, le bonheur du monastère seront-ils sacrifiés en faveur de deux sujets indignes d'y être admis ? C'est à elle d'en décider, car elle est la première intéressée ; ce couvent est le sien ; les religieuses sont ses filles ; leur repos, leur honneur sont entre ses mains. Doña Maria ouvre les yeux et ses prétendantes sont éconduites (1).

Au couvent d'Albe de Tormès, c'est sur la Prieure, la Mère Jeanne du Saint-Esprit, que la Sainte exerce sa vigilance ; elle la reprend d'austérités excessives propres à ruiner ses forces en peu de temps. Les Carmélites d'Albe suivaient la même voie : les veilles et les jeûnes se prolongeaient outre mesure ; on ne dormait que sur des sarments ou de rudes treillis et les unes surpassaient les autres dans leurs pieuses inventions pour martyriser leurs corps. « Je suis mécontente de ces jeûnes », écrit notre Sainte ; et elle ajoute sévèrement : « Dieu me délivre de qui préfère sa volonté à l'obéissance (2). »

Ce n'est ni la première ni la dernière fois que nous le constatons, Thérèse n'a presque jamais d'autres écarts à réprimer parmi ses filles ; mais, si elle leur reproche de manquer de prudence, si elle les ramène au besoin dans les limites qu'elle juge sage de leur

(1) Avila, 7 mars 1572.

(2) Avila, 27 septembre 1572.

prescrire, elle se réjouit néanmoins au fond du cœur de les voir consumées du désir qui la dévore elle-même, de *souffrir ou mourir* pour le Seigneur Jésus. De son côté, dès que la fièvre la quitte, elle reprend ses cilices et ses disciplines, avouant que la véritable pénitence pour elle, c'est de se voir souvent réduite à n'en point faire (1).

A Medina del Campo, on avait d'autres embarras. Doña Hélène de Quiroga présentait comme postulante sa seconde fille, Jéronyme, à peine âgée de onze ans, déjà formée par sa mère à l'oraison et aux austérités du Carmel. Thérèse la connaissait depuis sa première enfance et pensait bien que ce petit ange deviendrait une fervente Carmélite. Cependant elle eût préféré attendre quelques années avant de la recevoir, afin que son âge lui permit de prendre avec plus de réflexion une détermination aussi grave. En outre la jeune fille eût apporté au monastère une dot considérable, mais grevée d'une rente annuelle qu'elle devait verser à un pensionnat fondé par sa famille. Thérèse refuse cet arrangement : il ne faut pas de soucis temporels, d'affaires embrouillées dans ses couvents. Elle s'exprime à ce sujet avec sa fermeté ordinaire ; ses raisons sont acceptées et l'entrée de Jéronyme différée de trois ans (2). Ainsi accablée de sollicitudes de tout genre, occupée de tous les côtés ensemble, la Sainte Mère ne laissait pas un détail en souffrance. Correspondance, visites indispensables au parloir, conférences religieuses, direction des monastères de la Ré-

(1) *Les Demeures.*

(2) Avila, 27 juillet 1573. On réclama néanmoins les conseils de la Sainte pour créer à ce pensionnat une organisation régulière et lui assurer une sage direction. La réponse de Thérèse porterait bien la signature de Fénelon.

forme, direction de ses filles de l'Incarnation, soin du matériel, comptes de la maison, vente de blé donné en aumône et qui servait à payer des cautions (1), achats, recettes : chaque chose a son temps. Une fois encore, dans cette vie tellement remplie, avec une santé aussi déplorable, que devient notre Sainte, notre grande contemplative ? Où sont ses oraisons, ses extases ? C'est ce qu'il nous reste à voir.

Peu de mois après son arrivée à l'Incarnation, sa sainte Prieure, Notre-Dame, lui montra combien elle agréait la confiance qu'elle lui avait témoignée en lui remettant le gouvernement du monastère. La veille de la fête de saint Sébastien, 18 janvier 1572, les religieuses étaient réunies pour le chant du *Salve* dans le grand oratoire où Thérèse avait tenu son premier Chapitre. La statue de la Sainte Vierge occupait toujours la stalle prioriale, et notre Sainte s'était avancée au milieu de l'oratoire afin de commencer l'antienne suivant le cérémonial ordinaire. A peine eut-elle chanté les premiers mots que la statue disparut à ses yeux et Marie elle-même vint en prendre la place. Thérèse, entièrement ravie, resta debout, le visage radieux, le regard fixé sur sa divine Mère. Une multitude d'anges entouraient leur Reine, rangés en cercle au-dessus des stalles des religieuses. L'oratoire était devenu le Paradis. La vision et le ravissement de Thérèse durèrent autant que le chant du *Salve*. Elle dut répondre ensuite aux demandes pressantes de ses filles et crut, du reste, redoubler leur ferveur en leur communiquant les paroles que la Très Sainte Vierge lui avait adressées. « *Tu as bien fait, ma fille, de me mettre ici. Je serai présente aux louanges que les reli-*

(1) Salamanque, novembre 1573.

gieuses de ce monastère chanteront en l'honneur de mon Fils et je les lui offrirai (1). »

Les Carmélites, reconnaissantes de la protection de Marie, lui conservèrent la place de Prieure, et, s'estimant indignes d'occuper des stalles touchées par les ailes des anges, elles s'assirent au pied sur de simples escabeaux. Ces précieux souvenirs vivent encore de nos jours. Quand les rideaux de la grille s'entr'ouvrent devant le pèlerin d'Avila, il voit devant lui la belle statue de Marie, les clefs du monastère entre les mains ; à droite et à gauche, les longues rangées de stalles toujours vides, et pieusement ornées de fleurs (2).

(1) *Relation III.*

(2) « Quelle dévotion n'inspire pas ce chœur ! Mais qu'est devenue la cellule de sainte Thérèse ? Il est triste de le dire, tout a disparu, il n'en reste que la place et le souvenir. On l'a démolie pour élever au dix-septième siècle une chapelle grandiose. Si belle qu'elle soit, combien ne préférerait-on pas voir les murailles témoins des extases de la Sainte, le sol, les pierres arrosées de ses larmes et du sang qu'elle arrachait de son corps par ses macérations. » (Vic. de la Fuente, *Manuel del Peregrino*, 1882.) Le P. François de Sainte-Marie nous en a du moins conservé le tableau : « Je dirai un mot des lieux consacrés par la présence de notre Sainte et particulièrement de ces cellules sacrées où elle a joui, quoiqu'elle fût encore en terre, des grâces et des merveilles qui ne se voient que dans le ciel. Elle a eu deux cellules pendant qu'elle a demeuré au monastère de l'Incarnation. Elle fut vingt-sept ans dans la première, étant simple religieuse, et trois dans l'autre, étant Prieure de cette maison et alors Carmélite Déchaussée. La première cellule était divisée en deux petits logements, l'un au-dessus de l'autre ; son oratoire était dans la chambre basse où elle avait trouvé un certain enfoncement qui était fort propre pour se recueillir ; elle ne l'avait paré d'autre chose que d'images de papier, et, au-dessus de cet enfoncement, elle avait fait mettre cette inscription latine : *Non intres in judicium cum servo tuo*, verset qui exprimait si bien son esprit de contrition et d'humilité. Elle couchait en la cellule d'en haut. Ce lieu était éloigné du bruit, il était agréable et il avait une belle vue. Depuis sa

Au-dessous de l'oratoire dont nous parlons ici, se trouve le chœur où les Carmélites assistent à la messe. C'est dans ce chœur, à la petite table de communion placée au milieu de la grande grille de clôture, que notre Sainte recevait chaque jour le Pain divin des mains de saint Jean de la Croix. « Mon Père, lui avait-elle dit avec sa simplicité ordinaire, je sais bien que cela n'a pas la moindre importance, mais j'aime beaucoup les grandes hosties. » Le 18 novembre 1572, octave de la fête de saint Martin, l'un de ses saints les plus aimés, peut-être comme patron de la France, Thérèse, à genoux près de la grille, attendait la communion. Elle vit le P. Jean rompre l'hostie qu'il allait lui présenter, réservant l'autre moitié pour l'une des sœurs, et crut qu'il agissait ainsi afin de la mortifier. « *Ne crains rien, ma fille, lui dit alors le divin Maître, personne ne peut te séparer de moi.* » Ace moment, racontait-elle, Notre-Seigneur m'apparut au plus intime de mon âme par une vision imaginaire comme je l'avais vu d'autres fois. Il me donna sa main droite et me dit : *Regarde ce clou : c'est le signe de notre alliance : dès ce jour tu seras mon épouse. Jusqu'ici tu ne l'avais pas mérité. Désormais, ne me regardant pas seulement comme ton Créateur, ton Roi, ton Dieu, tu auras soin de mon honneur en épouse véritable. Mon honneur est le tien ; ton honneur est le mien.* » Cette grâce produisit

mort, ces deux chambres ont été converties en oratoire. Dans celle d'en bas on a mis son portrait, et, devant ce tableau, il y a une lampe toujours allumée. On y a bâti aussi un autel. Quand les visiteurs ou les confesseurs sont obligés d'entrer dans la clôture, ils y disent la messe. Les religieuses y font souvent leurs dévotions ; elles y accourent comme à un asile béni où il leur semble que leur Mère est toujours présente. En y entrant, elles sont frappées comme d'une sainte terreur et d'une secrète délectation qui amollit les âmes les moins sensibles et les fait fondre en larmes. » (*Hist. Gén. des Carmes*, liv. I, ch. III.)

en moi un tel effet que je ne pouvais plus me contem-
 nir : « O Seigneur, m'écriai-je, ou changez ma bassesse
 ou ne me faites pas tant de faveurs. » Je passai le reste
 du jour enivrée de bonheur. J'en retirai ensuite un
 grand profit pour mon âme et une plus grande confu-
 sion de voir que je ne sais rien donner à mon Dieu en
 échange de ses bienfaits (1). »

Cette grâce insigne marque, en effet, les débuts de
 ce que nous appellerons la dernière et la plus haute
 période de la vie mystique de sainte Thérèse. Une
 nouvelle transformation s'accomplit en elle. Nous ne
 la verrons plus défaillir de joie et d'amour, quand la
 voix du Seigneur l'appelle ou quand il se découvre à
 sa vue. Ses extases cessent ou deviennent extrême-
 ment rares. Elle se repose dans le silence, dans un
 calme plein de force. Une harmonie complète s'éta-
 blit entre les dons de la grâce et les facultés de la na-
 ture. C'est le plein jour de sa sainteté, c'est le soleil du
 midi qui pénètre tout de ses rayons et ne laisse sub-
 sister aucune ombre, c'est le terme de la course, des
 luttes et des fatigues, terme bienheureux où notre
 Sainte séjournera dix ans encore, sans que les
 épreuves de ces dernières années, en martyrisant son
 cœur, puissent envahir son âme ni troubler son céleste
 repos.

Le livre de sa Vie s'arrête longtemps avant cette
 époque, et c'est en résumant des papiers détachés,
 tracés sans ordre et sans suite, que ses filles et ses
 historiens contemporains ont pu rassembler quelques
 détails sur les faveurs particulières qu'elle reçut du-
 rant ce temps (2). Il est probable qu'elle en écrivit fort

(1) *Relation III.*

(2) Voir les *Relations* recueillies et mises en ordre chrono-
 logique par Vic. de la Fuente, t. I.

peu. Ses Relations précédentes n'avaient été faites que par obéissance, et l'obéissance, malheureusement pour nous, la laissant libre de s'oublier, elle y mit tout son bonheur. Même avec le bon Maître, elle ne voulait plus parler d'elle. « *Ma fille*, lui disait-il souvent, *tu es bien tout à moi et moi je suis tout à toi.* » — « Ah! Seigneur, s'écriait-elle alors comme sur le ton d'un doux reproche, ce n'est pas de moi, c'est de vous seul que je m'occupe (1). » Mais Jésus redoublait de soins, de divine tendresse. Tantôt il se montrait avide de multiplier ses dons : « *Que demandes-tu, ma fille, que je ne fasse? Tu sais l'alliance qui existe entre toi et moi. Tout ce que je possède t'appartient. Je te donne de même mes travaux, les douleurs de ma Passion. Tu peux demander à mon Père ce que tu désires comme chose qui est à toi.* » Tantôt il remédiait à ses maux : « *Penses-tu que le mérite consiste à jouir?* lui disait-il un jour qu'un violent mal de tête l'empêchait de poursuivre son oraison. *Non, ma fille, mais à travailler, à souffrir, à aimer. Les âmes les plus chéries de mon Père sont celles qu'il éprouve le plus, et la grandeur de leurs épreuves est la mesure de son amour.* » Ou bien encore il l'instruisait suivant les circonstances : « *De la pauvreté ou de la charité, laquelle est la meilleure? Puisque c'est l'amour qui l'emporte, tu ne dois ni te priver ni priver tes religieuses de ce qui peut l'exciter en vos âmes. Garde l'image que tu voulais sacrifier.* » Et une autre fois : « *Ce serait se tromper que de vouloir fonder son assurance sur les douceurs spirituelles; l'assurance vraie est le témoignage d'une bonne conscience... L'âme véritablement humble est celle qui connaît ce qu'elle peut et ce que je puis.* » Un jour, le divin Maître

(1) *Hist. Gén. des Carmes*, liv. IV, ch. xxvii.

la trouve désolée parce que ses forces épuisées l'empêchent d'observer l'abstinence. « *Prends garde, ma fille, lui dit-il : il y a quelquefois plus d'amour-propre que de ferveur dans ces désirs du jeûne.* » Le même sujet la mettant en peine une autre fois, elle songeait aux grandes pénitences que pratiquait la célèbre Catherine de Cardonne, et, regrettant que son confesseur lui défendit de suivre son attrait non moins irrésistible vers les austérités, elle se demanda s'il ne vaudrait pas mieux sur ce point laisser l'obéissance : « *Oh! cela non, ma fille, lui répondit Notre-Seigneur ; le chemin que tu suis est bon ; il est sûr. Vois toutes les mortifications de Catherine ; eh bien ! je préfère ton obéissance.* » Préoccupée, anxieuse sur l'issue de choses importantes, elle entend encore cette divine parole : « *Fais ce qui est en toi, ma fille, et abandonne-moi le reste, ne t'inquiète de rien.* » Ou bien, affligée d'être toujours en action, elle pense que son âme resterait plus pure, si elle était délivrée de tant d'affaires. « *C'est vrai, lui dit Notre-Seigneur, il ne peut en être autrement ; mais efforce-toi d'avoir une intention droite, un grand détachement des créatures ; regarde comment j'agissais moi-même et tes actions deviendront conformes aux miennes (1).* » Souvent, au lieu de ces entretiens familiers, Notre-Seigneur la gardait absorbée durant son oraison dans une contemplation profonde. Elle y jouissait par une ineffable vision intellectuelle de la présence de la Très Sainte Trinité (2). Le

(1) Nous réunissons ici divers fragments des *Relations* III^e et IV^e, malgré la distance des dates. Les événements qui vont suivre nous empêcheraient de signaler ces grâces dans l'ordre rigoureux de la chronologie. Elles se rattachent toutes, du reste, à la même période de la vie intérieure de notre Sainte.

(2) Les Maîtres spirituels s'accordent à dire que la manifestation de Dieu comme Trinité est réservée au plus haut degré de

Père reposait sur elle ses regards de complaisance et lui disait : *Je t'ai donné mon Fils, je t'ai donné le Saint-Esprit, je t'ai donné pour Mère la Vierge Marie. Et toi que me donneras-tu ? Ne travaille pas à me tenir enfermé en toi, mais à te renfermer en moi.* »

Le guide spirituel du monastère, saint Jean de la Croix, venait joindre quelquefois ses ardeurs à celles de Thérèse. Un jour, fête de la Très Sainte Trinité, ils s'entretenaient ensemble au parloir de ce grand mystère vers lequel ils étaient portés par les mêmes attraites. Thérèse, à genoux d'un côté de la grille, semblait plutôt en oraison qu'en conversation. Le P. Jean de la Croix, assis de l'autre côté, parlait avec le feu que seul l'amour divin communiquait à son langage doux et calme d'ordinaire. Au milieu de leurs discours, le ciel s'ouvre au-dessus de leurs têtes, et leurs deux âmes, unies dans une sublime contemplation, s'élancent vers le Bien suprême qu'il leur est donné d'entrevoir. A ce moment, la sœur portière, Béatrix de Jésus, chargée de transmettre un message à sa Mère Prieure, frappe à la porte du Parloir. Personne ne répond. Elle frappe encore, enfin elle ouvre la porte. Le Saint et la Sainte sont l'un et l'autre élevés au-dessus du sol dans la situation qu'ils occupaient auparavant : Jean de la Croix assis sur sa chaise qu'il a inutilement saisie de ses deux mains pour se retenir à

la vie mystique. Sainte Thérèse en parle admirablement. Voir *VII^e Demeure du Château de l'âme*, la deuxième partie de la *Relation V^e* et divers fragments des autres *Relations*. L'historien des Carmes, le pieux François de Sainte-Marie, interrompt ici son lecteur : « Il ne faut pas confondre, lui dit-il, cette vision intellectuelle, si élevée qu'elle puisse être, avec la vision intuitive : ce serait dire que la sainte Mère a vu clairement la Très Sainte Trinité comme les bienheureux dans la gloire, ce qui ne doit pas être reçu. » (*Hist. Gén. des Carmes*, liv. IV, ch. xxviii.)

terre et qu'il a au contraire emportée avec lui; Thérèse toujours à genoux et soutenue en l'air. A cette vue, sœur Béatrix, hors d'elle-même, appelle les religieuses qu'elle peut trouver aux environs du parloir, et une partie de la communauté devient ainsi témoin du double prodige. On ne put en garder entièrement le secret avec la sainte Mère : « Que voulez-vous, mes filles, répondit-elle dans sa gracieuse humilité, on ne peut parler de Dieu avec le Père Jean. Non seulement il tombe aussitôt en extase, mais il y fait entrer les autres. »

Quinze ans plus tôt une pareille merveille aurait passé presque inaperçue à l'Incarnation, alors qu'on était habitué, même en les suspectant, aux ravissements multipliés de Thérèse; mais, comme nous l'avons observé, ils devenaient de plus en plus rares. Autrefois, en la suivant d'extases en extases, de prodiges en prodiges, d'ascensions en ascensions, nous pouvions nous demander ce que Dieu lui réservait de meilleur encore pour ses dernières années. C'est le doux spectacle qui nous attend maintenant. Après avoir recueilli les derniers rayons visibles de sa vie surnaturelle, il faut entrer au fond de son âme et y contempler le règne du Seigneur dans son développement complet, aussi complet du moins qu'il puisse l'être ici-bas. Pour plonger en elle ce regard intime, nous avons heureusement un autre guide que les feuilles éparses et les confidences détachées dont nous avons parlé. Si la Sainte n'écrivait plus rien d'elle-même, elle dut néanmoins, par obéissance, entreprendre un traité d'oraison, cinq ans avant de mourir. Cet ouvrage révéla ce que son humilité voulait tenir dans l'ombre. *La septième demeure du Château de l'âme* est la fidèle peinture de l'état intérieur où se

passèrent ses dix dernières années. Malgré ses réticences ordinaires et la personne inconnue à laquelle on l'entend toujours attribuer ce qu'elle dit, il est impossible de s'y méprendre. On ne parle pas avec son incomparable simplicité de choses si divines sans les connaître d'expérience.

Nous avons raconté plus haut la vision qui l'introduisit dans ce nouvel état (1) : elle le désigne sous le nom de mariage spirituel, se servant de ce terme, dit-elle, parce qu'elle n'en peut trouver de meilleur. La parole humaine traduit imparfaitement les secrets de Dieu : il faudrait, pour les exprimer, les accents mêmes des anges et ce n'est qu'avec des similitudes, des images toujours incomplètes qu'il est possible de nous en donner l'idée.

On voit d'abord l'immense différence que la Sainte établit entre cette faveur et toutes celles qui l'avaient précédée. Au bienheureux moment où Notre-Seigneur lui remit un clou de sa Passion comme gage de leur alliance, elle comprit clairement que la Majesté infinie daignait s'unir à sa bassesse par un lien si étroit, si fort, si parfait qu'elle ne craint pas de l'appeler indissoluble (2). Aussitôt abîmée en Dieu « comme le petit ruisseau qui, entrant dans la mer, mêle tellement ses ondes aux flots de l'Océan qu'il est impossible de les séparer », elle se sentit mourir à elle-même et

(1) Page 27

(2) Elle dit fort bien néanmoins : « Il ne faut pas s'imaginer que lorsque Dieu a honoré une âme d'une si grande faveur elle soit assurée de son salut et préservée de toute chute. Je ne Pentends nullement ainsi et je déclare que, partout où je parlerai de l'assurance de l'âme, cela ne doit s'entendre que pour le temps où Notre-Seigneur la conduira comme par la main et où elle veillera sur elle-même pour ne point l'offenser. » (VII^e Demeure, ch. II.)

dut s'écrier avec l'Apôtre : « Ma vie à moi, c'est Jésus-Christ (1). »

Les effets de cette grâce furent plus admirables encore que la grâce elle-même. Écoutons notre Sainte (2) :

« J'ai dit que l'âme, élevée à la divine alliance, meurt à sa propre vie dans une indicible joie d'avoir trouvé son vrai repos, et que Jésus-Christ vit en elle. Voyons quelle est maintenant cette vie et par quels effets elle se manifeste.

» Le premier est un tel oubli de soi qu'il semble véritablement que cette âme n'a plus d'être. Elle ne se connaît plus; elle ne se souvient plus pour elle ni du ciel, ni de la vie, ni de l'honneur; elle s'occupe tout entière à procurer la gloire de Dieu. Les paroles de Notre-Seigneur ont été à son égard paroles et œuvres, quand il lui a dit : *Occupe-toi de mes intérêts, je prendrai soin des tiens.*

» Le second effet est un grand désir de souffrir, mais un désir qui ne l'inquiète plus comme autrefois. Elle souhaite avec tant d'ardeur que la volonté de Dieu s'accomplisse en elle, que tout ce qui plaît au divin Maître lui semble bon. S'il veut qu'elle souffre, elle en est heureuse; s'il ne le veut pas, comme il voudra.

» Mais voici ce qui me surprend le plus; cette âme qui endurait la vie comme un martyr, tant elle était impatiente de mourir pour jouir de la présence de Dieu, est maintenant tellement consumée du désir de le servir, de faire bénir son nom, d'être utile à d'autres âmes que, loin de souhaiter la mort, elle voudrait vivre de longues années au milieu des plus grandes

(1) *Miqui vivere Christus est*, écrit la sainte Mère qui comprenait le latin, avec l'aide de l'Esprit-Saint, mais en ignorant l'orthographe.

(2) *VII^e Demeure*, ch. III.

souffrances, trop heureuse de pouvoir à ce prix procurer au souverain Maître, en chose si petite que ce soit, une partie des louanges qu'il mérite. Sa gloire à elle, son bonheur, c'est de s'immoler pour le divin Crucifié, surtout quand elle considère qu'il reçoit tant d'offenses et qu'il y a si peu d'âmes, détachées de tout le reste, qui aient en vue son honneur.

» A la vérité, le désir de sortir de ce désert de la vie et de se voir au ciel avec Dieu lui revient quelquefois et d'une manière bien tendre ; mais rentrant en elle-même, elle y renonce. Elle se contente de le posséder par la présence intime dont j'ai parlé et lui offre l'acceptation volontaire d'une longue existence comme le gage d'amour qui puisse lui coûter le plus. »

La Sainte esquisse les derniers traits de son tableau : « Il n'y a dans cette âme ni sécheresses ni peines intérieures, mais une joie suave et continuelle. Si elle est un instant moins attentive à la présence du Seigneur lui-même la réveille. Il travaille à sa perfection et lui donne ses enseignements sans le moindre bruit, au milieu d'une paix si profonde que cela me rappelle la construction du temple de Salomon. L'âme devient, en effet, le temple de Dieu, où Dieu seul et l'âme jouissent l'un de l'autre dans le plus grand silence. »

Ainsi l'abnégation totale, le doux repos de l'abandon, le recueillement des puissances dans un perpétuel acte d'amour, voilà les grandeurs et la simplicité du règne de Dieu au fond de l'âme assez heureuse pour s'être laissé envahir par lui tout entière. Seroit-on surpris d'apprendre que Thérèse, parvenue à ce degré, y trouve mille fois plus de délices que dans les gloires et les merveilles de ses extases passées ! Si le contraire nous étonne, si nous avons peine à com-

prendre comment cet état surpasse les prodiges que nous avons admirés jusque-là, entendons notre Sainte nous en expliquer les raisons.

Rappelons-nous d'abord qu'au temps même de ses ravissements, elle les nommait une défaillance, une faiblesse causée par l'excès de la joie que son être n'avait pas la force de supporter. Son humilité avait ici trouvé le mot exact, et maintenant elle en juge mieux encore. « Autrefois, quand l'âme était consumée d'ardents désirs de s'unir à son Dieu, il suffisait de la moindre occasion, d'un chant pieux, des premières paroles d'un sermon, d'une image sainte pour la mettre hors d'elle-même; elle s'envolait ravie. A présent, les circonstances et les objets les plus capables d'exciter sa dévotion cessent de produire sur elle ces grands effets. Soit qu'elle ait trouvé le lieu de son repos, soit qu'après avoir vu tant de merveilles rien ne l'étonne, soit que la divine compagnie de Notre-Seigneur ne la laisse jamais en solitude, soit pour quelque autre raison que j'ignore, elle est délivrée de cette grande faiblesse qui lui était aussi pénible qu'habituelle. Ce changement vient peut-être de ce que Dieu l'a fortifiée, agrandie et rendue capable de supporter toutes ses faveurs. »

Nous donnerons un sens absolu à ces derniers mots. Oui, c'est parce qu'elle est devenue plus grande et plus forte, c'est parce que Jésus vit en elle d'une manière toujours progressive, c'est parce qu'elle est de plus en plus unie à Dieu, que les rayons de la grâce l'éclairent maintenant sans l'éblouir. Le regard de la colombe a pris la puissance de celui de l'aigle et se repose avec calme sur le soleil de la justice infinie. Loin d'être absorbée par sa contemplation presque continuelle, elle se livre avec autant d'ardeur que de

facilité aux œuvres qui concernent le service du Maître. « La compagnie dont elle jouit lui donne une énergie qu'elle n'avait jamais eue. Si, au dire de David, on devient saint avec les saints, comment l'âme qui n'est plus qu'une même chose avec le Dieu fort ne participerait-elle pas à sa force? Cette force surnaturelle se communique aux puissances, aux sens, souvent au corps lui-même qui se ressent visiblement de cette mystérieuse vigueur. »

Telle est l'explication vraie du changement survenu en notre Sainte. Remarquons aussi le lieu et le temps que Dieu choisit pour l'accomplir. C'est dans le monastère où s'est écoulée sa jeunesse, où elle a traversé les diverses phases de sa vie spirituelle, dans ce sanctuaire qui a recueilli ses premiers serments, ses larmes de ferveur et ses longues angoisses, c'est au fond de ce cloître, témoin de la plupart de ses ravissements, c'est là que Dieu consomme son union avec elle et se donne lui-même à elle après avoir en quelque sorte épuisé tous ses dons. Puis c'est à l'heure où sa double charge de Prieure de l'Incarnation et de Mère de huit autres couvents l'accable de sollicitudes, à la veille d'une époque de crise qui réclamera toute son activité, sa présence d'esprit, une prudence et un courage sans bornes, c'est alors, disons-nous, que le Ciel semble la rendre à la terre; mais elle rapporte, comme elle dit bien, le ciel dans son cœur, et nous la verrons paisible, aimable, saintement joyeuse, forte de la force de Dieu, traverser la voie semée d'épines, où ses pieds vont se meurtrir, sans jamais s'arrêter.

CHAPITRE XXII

Voyages et affaires.

(1573-1575)

Les pauvres Carmélites de Salamanque continuaient à supporter sans se plaindre les incommodités de leur grande maison malsaine et délabrée; leur sainte Mère en souffrait pour elles et plus qu'elles. C'était la seule fondation qu'elle eût abandonnée avant de l'avoir pourvue d'une demeure convenable, et, bien que l'obéissance l'y eût contrainte, elle en gardait une peine que le contraste des jardins et du cloître de l'Incarnation rendait encore plus amère. Elle recommandait cette affaire à Dieu, quand, vers le mois de juin 1573, la Prieure de Salamanque lui écrivit qu'on lui proposait l'achat d'une maison commode et bien située, à peu de distance du palais des comtes de Monterey. Le propriétaire, Pierre de la Vanda, ne pouvait la céder sans une dispense du roi, parce qu'elle était attachée à un droit d'ainesse inaliénable; mais pressé du besoin d'argent et du désir de doter ses filles, il était prêt à faire les démarches nécessaires. On n'attendait de

part et d'autre que la décision de la Sainte. Le Père Visiteur, sur les instances des religieuses, appela Thérèse à Salamanque. Elle laissa donc à la Sous-Prieure le gouvernement de l'Incarnation, prit pour compagne une des Carmélites de ce monastère, doña Quiterie, et, accompagnée aussi du fidèle Julien d'Avila et du P. Antoine, elle se mit en route aux premiers jours du mois d'août.

Le voyage ne manqua ni de fatigues ni d'incidents; maître Julien nous en raconte naïvement les débuts : « Le soleil du midi rendant malade notre sainte Mère, nous partîmes vers la nuit; et, pour commencer, avant d'arriver au premier village, le P. Antoine tomba de sa monture, sans se blesser, grâce à Dieu. Nous avions avec nous la suivante d'une grande dame. Un peu plus loin je vis cette demoiselle glisser de sa mule et sa tête frapper contre le sol : je la crus morte : mais Dieu encore la garda saine et sauve. »

Thérèse emportait avec elle la dot de la sœur Anne de Jésus, novice de Salamanque. Cette dot s'élevait à cinq cents ducats, premier fonds réservé à l'achat de la maison. La Sainte avait renfermé cette somme dans un sac, solidement attaché sur le dos d'un âne, avec des ornements d'autel et plusieurs objets de prix destinés à la sacristie. Le reste de l'équipage ne se composait que d'ânes et de mules : Thérèse n'avait pas voulu prendre de chariot afin de voyager d'une manière plus humble, à l'exemple du P. Hernandez. On était donc parti dans la soirée. Le soleil fut si brûlant le lendemain qu'il fallut s'arrêter et attendre encore la fin du jour pour continuer la route. Ces marches nocturnes amenèrent des contretemps. La première nuit on traversa des chemins impraticables au milieu d'une obscurité complète. Chacun veillant à sa monture et

se tirant le mieux possible des mauvais pas, on ne put surveiller de près l'âne chargé de l'argent ; il s'égara sans qu'on s'en aperçût. Vers minuit, la petite troupe, arrivée à l'hôtellerie, fut consternée de la perte qu'elle venait de faire. Des gens de bonne volonté partirent à la recherche dans toutes les directions : ils ne purent rien trouver. La Sainte, confiante en la Providence, consola ses amis et les pria de reposer en paix jusqu'au lendemain. Le matin, elle envoya un enfant sur la route : celui-ci revint quelques instants après traînant fièrement l'âne et sa charge, restée intacte. Il l'avait trouvé paisiblement couché sur le bord du chemin, à peu de distance de l'auberge (1).

La nuit suivante, autre malheur bien plus grave ; on perdit la sainte Mère. La difficulté de faire marcher les mulets ensemble à travers les ténèbres avait obligé les voyageurs à se séparer en deux bandes ; ils devaient se rejoindre à un point fixe. Quand ils se réunirent : « Vient-elle, notre Mère ? criaient les premiers. — Non. — Comment ! elle n'est pas avec vous ? — Nous ne l'avons pas vue ; nous croyions que vous étiez avec elle. » Et tous mettent pied à terre. La nuit n'a jamais été plus profonde ; on marche à l'aventure,

(1) Le récit de Julien d'Avila nous entraînerait trop loin. Il est charmant de simplicité en cet endroit. Après avoir passé une partie de la nuit à courir après l'âne et l'argent, le matin, bien fatigué, il refuse de déjeuner pour dire sa messe. Il se rend à un ermitage assez éloigné ; mais, faute de recommandation, on ne lui permet pas de célébrer. Il court au village voisin pour obtenir une recommandation du curé. Pas de curé dans ce village. La matinée se passe en allées et venues, et, « à la fin, dit-il, je restai, bien contre mon gré, sans dire la messe et sans déjeuner ni diner. Notre sainte Mère dut aussi se passer de la communion ; mais je ne fus pas aussi sensible à cela qu'à ce qui me touchait ; comme si je n'eusse pas eu de peine, les autres iraient de moi et non sans raison. »

on ne sait s'il faut avancer ou reculer ; les uns vont d'un côté, les autres de l'autre ; ils craignent qu'elle ne soit tombée au fond d'un ravin ; ils jettent de grands cris, dans l'espoir que, s'ils ne peuvent la découvrir, elle, du moins, les entendra et sera guidée par leur voix. Après une longue anxiété, au moment où ils désespéraient de la revoir, la sainte Mère leur arriva, suivie de sa compagne et guidée par un laboureur auquel elle avait donné quatre réaux pour le faire sortir de chez lui et la remettre en bon chemin. Elle n'avait eu d'autre mal que celui d'errer péniblement avec sa mule sur des sentiers inconnus. Le reste de la nuit se passa dans une mauvaise auberge, pleine de muletiers endormis ; en y entrant, on marchait sur les gens et sur les bêtes, et, le seul petit coin que l'on pût offrir à la sainte Mère n'ayant pas six pieds de long, il fallut se tenir debout jusqu'à l'aurore, triste repos dans un pareil gîte (1).

On arriva enfin à Salamanque. Thérèse visita la propriété de Pierre de la Vanda, la trouva convenable et conclut au plus vite le marché, car il y avait de grandes réparations à faire, et, si la Communauté ne s'y transportait avant la fête de saint Michel, elle devrait renouveler pour un an la location de la vieille maison. Les ouvriers se mirent à l'œuvre avec le zèle et l'entrain que la sainte Fondatrice savait leur communiquer. Elle leur donna ses plans, ses conseils, et laissant à Julien d'Avila le soin de les surveiller de près, elle se renferma dans la clôture de la rue Saint-François, à la grande joie de ses filles. Celles-ci, à la sévère école de la pauvreté et de la souffrance, avaient puisé une singulière énergie, une grandeur d'âme qui

(1) *Hist. Gén. des Carmes.* — Ribera. — Julien d'Avila.

charma notre Sainte. Peut-être, parmi elles, les mortifications extraordinaires étaient-elles moins recherchées qu'à Valladolid ou Albe de Tormès : mais était-ce un moindre mérite que celui d'endurer le cœur joyeux, intrépide, les intempéries des saisons, les privations d'un jeûne accru par la nécessité, et d'y joindre encore les fatigues des rudes labeurs que la prière avait seule le droit de suspendre? Anne de Jésus, chargée de la direction du noviciat, avant d'être professe, donnait la première l'exemple de ce dévouement et elle y formait ses novices. « Croyez-moi, leur disait la jeune Maitresse, c'est une bonne pénitence d'alléger les charges des autres. » Les occasions ne manquaient pas, et la charité fraternelle n'en trouvait jamais assez. La gloire pour Dieu, la consolation pour ses sœurs, la peine, le mal pour soi-même, c'est la maxime de chacune. « En souffrant, s'écriait une jeune sœur, Anne de la Trinité, il ne faut jamais s'arrêter afin de reprendre haleine, mais toujours courir en avant. » Isabelle des Anges, la novice de Medina, envoyée par la Sainte à Salamanque, ne demandait à Jésus que sa croix, et, lorsqu'elle récitait son bréviaire, elle glissait rapidement sur ces mots : *Quando consolaberis me?* Anne de Jésus l'en reprit : « Pardon, ma Mère, répondit-elle ; comment demanderais-je à Dieu des consolations, quand je ne mérite que des châtiments (1) ? »

Thérèse reçut les confidences de toutes ces jeunes âmes ; elle bénit leurs dispositions, approuva leurs voies d'oraison et cultiva en particulier celle qu'elle avait chargée de diriger ses compagnes. Anne de Jésus était alors comblée de faveurs extraordinaires.

(1) *Hist. Gén. des Carmes.*

Elle exerçait autour d'elle, par l'étendue de son esprit et l'éclat de sa vertu, un ascendant irrésistible. La Mère Prieure lui demandait ses conseils ; les religieuses anciennes lui confiaient leurs difficultés ; elle pourvoyait aux nécessités pressantes du monastère par son adresse et son activité dans tous les genres de travaux ; enfin, si elle n'était point la tête de la Communauté, elle en était l'âme. Cette situation exceptionnelle ne pouvait-elle lui créer des écueils ? La sainte Mère avait pour maxime qu'une grande vertu est très dangereuse, si elle n'est fondée sur l'humilité. Elle voulut s'assurer que cette base solide soutenait bien la perfection qu'elle admirait elle-même dans sa fille et elle l'éprouva fortement ; mais ni les réprimandes sévères, ni les punitions infligées sans motif sérieux, ni toutes autres humiliations que la Sainte lui procura ne purent arracher des lèvres d'Anne de Jésus un mot d'excuse ni un signe de ressentiment. Après avoir été bien grondée, elle revenait le cœur toujours ouvert près de sa Mère qu'elle aimait de plus en plus. Une fois entre autres, tandis que Thérèse recevait au parloir la visite d'un Père Jésuite, Anne, qui remplissait la charge de tourière, vint frapper à la porte. « Ma Mère, dit-elle à haute voix, voulez-vous me permettre de parler à l'un de mes parents ? Il arrive de Plaisance et il me demande. » Au lieu de lui répondre, la Sainte se tourna vers le Père Jésuite : « Entendez-vous, mon Père, la sœur Anne de Jésus ? Elle est bien aise de nous faire savoir que ce parent est un gentilhomme, comme si en religion et surtout dans un pauvre couvent de Carmélites on devait se souvenir de la noblesse des siens. » Anne de Jésus se prosterna sans réplique pour recevoir la correction, comme si elle l'eût méritée, et le religieux se retira tout édifié du parfum

d'humilité qui s'exhalait ainsi des grilles du Carmel (1).

Malgré les sollicitudes qui lui donnaient les bâtiments du nouveau couvent et le temps qu'elle consacrait au bien de ses filles, Thérèse, moins surchargée qu'à l'Incarnation, trouva moyen de commencer *le Livre des Fondations*. Elle l'écrivit, comme ses autres ouvrages, pour obéir à son confesseur (2). Quand il lui donna cet ordre, elle se trouvait tellement occupée et souffrante qu'elle crut impossible de l'exécuter. « *Ma fille*, lui dit Notre-Seigneur, *l'obéissance donne des forces.* » Le jour même, 25 août 1575, elle prit la plume, et, « avec le grand désir de contribuer ainsi à la gloire de Dieu, elle se mit à raconter les choses admirables que le Seigneur avait accomplies » en faveur des sept monastères fondés depuis Saint-Joseph d'Avila (3).

(1) Manrique.

(2) Le P. Jérôme Ripalda, Recteur du collège de la Compagnie de Jésus à Salamanque, la confessait durant son séjour dans cette ville.

(3) *Le Livre des Fondations*, le plus intéressant de ses ouvrages sous le rapport historique, est aussi l'un des plus beaux comme forme littéraire. La sainte s'y peint au naturel, avec son caractère aimable et joyeux. Les traits d'esprit abondent sous sa plume, spontanément, sans recherche, sans la moindre envie de provoquer un sourire ou un applaudissement. Ni sa grande humilité, ni sa profonde charité ne lui permettaient de faire rire aux dépens d'autrui; seulement elle dit les choses telles qu'elles se présentent à son imagination innocente et gaie. Son récit rapide et concis s'entremêle de descriptions curieuses, esquissées de quelques traits de plume. Qui n'a souri de la maison ruinée de Medina? de la disette de Tolède? de l'effroi de sa compagne durant la nuit des morts à Salamanque? des oraisons latines des saintes filles de Villeneuve? de la prévoyance des moines de Durvelo qui n'ont pas de lit, mais quatre horloges de sable? etc. (Voir Vic. de la Fuente. t. I. *Préliminaires*, p. 13.) Ajoutons que le meilleur charme de ce livre, c'est le tableau de la vie active de la Sainte qui s'y déroule de

Tandis qu'elle écrivait, les ouvriers, chargés de réparer la maison de Pierre de la Vanda, travaillaient avec diligence sous la direction de Julien d'Avila, sans pouvoir achever pour le terme convenu. L'autre maison étant louée et Salamanque prévenue que le jour de la fête du grand archange aurait lieu la bénédiction de la nouvelle église, il était impossible de différer le déménagement. Quelques personnes sages blâmaient un départ si précipité; mais, comme le dit notre Sainte, dans les nécessités pressantes, les bons conseils sont inutiles, s'ils ne sont accompagnés de remèdes. Le 28 septembre, les Carmélites bien voilées traversèrent donc Salamanque sous une pluie torrentielle. La toiture de leur chapelle n'était pas terminée; elles trouvèrent le sanctuaire tellement inondé que l'on ne savait où dresser les trois autels nécessaires pour le lendemain. Tandis que ses filles disposaient la maison, Thérèse, soucieuse, embarrassée et très imparfaite, dit-elle, devant un si fâcheux contretemps, se tenait sous la pluie, dans le sanctuaire, avec maître Julien, le bon marchand Nicolas Gutierrez et quelques autres amis. On se consultait. Que devenir? La cérémonie est annoncée; toute la ville viendra, car le prédicateur que l'on a choisi est le P. Estella et ses sermons ont une vogue extraordinaire. « Huit heures du soir sonnèrent, raconte Anne de Jésus, et notre Sainte Mère restait toujours dans le même embarras, regardant le toit, la chapelle et l'eau qui redoublait de violence. Je vins vers elle avec deux de mes compagnes et lui dis d'un ton fort résolu : — Ma Mère, vous savez

page en page. Rien n'est plus instructif que de la voir à l'œuvre : si droite dans ses négociations, si intrépide dans les difficultés, et toujours si humble, si soumise, si unie à Dieu au milieu de tant d'occupations et de distractions.

quelle heure il est et ce que nous avons à faire d'ici demain : vous devriez demander à Dieu que la pluie cesse et qu'il nous donne le temps de préparer nos autels. — Priez-le donc, ma fille, me répondit-elle un peu fâchée de la confiance que je mettais en ses prières, priez-le bien vite, puisque cela est si pressé. — Je me retirai aussitôt ; à peine arrivée dans la cour voisine, je vis le ciel étoilé et serein comme s'il n'avait jamais plu. — Je revins vers notre Mère et lui dis devant les mêmes témoins : — Votre Révérence aurait bien pu demander plus tôt à Dieu ce beau temps. » La Sainte, cette fois, s'en alla en riant (1), laissant Anne de Jésus et ses compagnes parer la chapelle à leur gré.

Le lendemain, le soleil se leva radieux et embellit la fête du matin jusqu'au soir. Un bon sermon, une musique délicieuse, une grande affluence de peuple, la présence des premiers personnages de la ville, rien ne manqua pour rendre la solennité complète. Ce beau jour eut son lendemain. Le propriétaire, Pierre de la Vanda, alors absent de Salamanque, avait réglé par correspondance les conditions du contrat. Il arriva, en personne, le 30 septembre, et de si mauvaise humeur que la Sainte ne savait comment traiter avec lui. Il voulait recevoir sur-le-champ tout le prix de sa maison, bien qu'il eût été convenu que l'on verserait seulement un à-compte. Les Carmélites se virent à la veille d'un nouveau déménagement. Enfin la douceur de Thérèse apaisa le gentilhomme ; mais quelques jours après,

(1) Comment Thérèse avait-elle prié pour être si vite exaucée ? Avec sa confiance et son abandon ordinaires. « Je dis à Notre-Seigneur, presque en me plaignant : Seigneur, ne me commandez plus de pareilles œuvres ou bien remédiez à cette grande nécessité. » (*Fondations*, ch. xx.)

ses tracasseries recommencèrent, et, pendant dix longues années, le Carmel de Salamanque devra les supporter. « Mes pauvres filles, dira la Sainte à cette communauté éprouvée, que le Seigneur vous aide à souffrir avec allégresse. Il importe peu que notre habitation soit ici-bas commode ou incommode, pourvu qu'au sortir de cette vie les demeures éternelles ne nous manquent pas (1). »

Elle resta plusieurs mois dans ce monastère, grâce à la permission que le P. Hernandez lui avait accordée d'y prolonger son séjour. D'ailleurs tout allait bien à l'Incarnation ; sa mission y était accomplie ; la Mère Sous-Prieure gouvernait à sa place sans difficulté, et elle aimait à préparer ainsi les religieuses à une séparation définitive peu éloignée. D'un autre côté, plusieurs couvents de la Réforme portaient alors de lourdes croix, et il lui était plus facile de les assister en habitant l'un d'entre eux.

A Valladolid, la Mère Marie-Baptiste devait soutenir contre les assauts redoublés d'une noble et puissante famille le courage d'une jeune fille, presque une enfant, Casilde de Padilla, qui s'arrachait des bras de sa mère et de son fiancé pour mieux aimer Jésus et ne vivre que pour lui. Ce petit ange ravissait Thérèse par son héroïsme : elle joignait ses bénédictions aux encouragements de la Mère Marie-Baptiste et elle a consacré de longues pages à raconter en détail cette admirable vocation (2).

Casilde était la dernière enfant de l'adélantado (3) de Castille ; elle perdit son père peu de temps après sa naissance et le patrimoine de la famille avec les

(1) *Fondations*, ch. XIX.

(2) *Fondations*, ch. XI.

(3) Gouverneur.

titres héréditaires passèrent aux mains du fils aîné, don Antoine. Celui-ci, à dix-sept ans, entra dans la Compagnie de Jésus ; la plus âgée de ses sœurs, doña Louise, devint, à son tour, héritière. Elle vit cette grandeur humaine du même œil que son frère : à force d'instances, de lutttes contre les désirs de ses proches, elle obtint de se dépouiller aussi en faveur de sa sœur Casilde, et ne voulut pour elle-même d'autre bonheur que celui de vivre humble et cachée au fond de la maison paternelle.

Casilde avait onze ans. Elle sourit d'abord aux riches parures dont elle se vit revêtue et aux assiduités des serviteurs, des officiers de la maison, empressés autour d'elle comme autour de leur dame et maîtresse. Un projet d'alliance fut formé entre elle et un jeune frère de son père ; on voulait garder au nom des Padilla l'éclat des richesses de Casilde. Celle-ci, occupée de son fiancé, charmée de ses présents, trouvait les journées trop courtes quand elle les passait avec lui ; le soir, l'ennui, le dégoût, la tristesse succédant aux plaisirs du jour : « Ainsi passera la vie, se disait-elle au fond du cœur ; qu'elles sont misérables, ces joies qui ne durent pas ! » Son fiancé remarqua son chagrin et la pressa de questions auxquelles elle ne savait répondre. Elle profita d'un voyage qu'il fut obligé de faire pour reprendre avec plus de ferveur ses prières habituelles, bien négligées depuis les fiançailles ; elle se demanda devant Dieu pourquoi son frère et sa sœur lui avaient abandonné leurs biens, ce qu'ils espéraient recevoir en échange, et, la pensée de l'éternité rompant soudain le charme de ses affections terrestres, Casilde courut trouver sa sœur aînée : « Louise, lui dit-elle, je veux comme vous n'aimer que Dieu et donner tout pour lui. » Doña Louise crut à une ferveur

enfantine qui ne durerait pas jusqu'au lendemain et lui dit de ne point parler de la sorte : « Et vous, ma sœur, s'écria Casilde, pourquoi donc avez-vous renoncé à votre héritage ? Reprenez-le, je n'en veux plus. » Peu de jours après, la jeune fille réussissait à s'introduire au Carmel de Valladolid, et, une fois à l'abri des grilles, déclarait qu'elle n'en sortirait pas. Son confesseur lui persuada cependant qu'elle devait rentrer pour quelque temps dans sa famille : elle obéit. Les embarras lui vinrent, comme elle devait s'y attendre, de la part de son fiancé et des parents de celui-ci. Lassée de combattre, de supplier, d'attendre sans rien obtenir, elle s'échappa de nouveau et profita d'un moment où la porte conventuelle était ouverte à des porteurs de bois pour s'élancer dans la clôture. Son confesseur, cette fois, et la Mère Marie-Baptiste lui permirent de rester ; mais la famille obtint un ordre du roi et l'arracha de vive force. « A quoi vous sert-il de me tourmenter, s'écriait la pauvre enfant au milieu de ses larmes, puisque vous n'y gagnerez rien ? » Durant une année encore, on la soumit à tous les genres d'épreuves : caresses, séductions, flatteries, présents ou traitements injurieux, rien n'ébranla sa constance : victorieuse, enfin, elle reçut l'habit du Carmel. Les reproches de sa famille la suivirent dans sa retraite, le monde murmura, s'indigna et fit tant de bruit que les Carmélites de Valladolid, la Prieure en particulier, eurent bien à souffrir ; mais elles se trouvèrent heureuses de participer aux mérites de leur *petit ange*. Ce nom lui resta longtemps. Thérèse, qui le lui avait donné, ne la désigne pas autrement dans le grand nombre de lettres où elle parle de sa vocation.

Les peines des Carmélites de Valladolid et de Salamanca n'étaient rien cependant en comparaison de

l'angoisse où se trouvait le Carmel de Pastrana. Au mois de juillet précédent, le prince Ruy Gomez avait rendu son âme à Dieu, assisté par deux Carmes Déchaussés, les PP. Balthazar de Jésus et Mariano. La princesse, folle de douleur, s'écria que le monde n'était plus rien pour elle, et, au pied même du lit mortuaire, elle voulut être revêtue de l'habit du Carmel. Le P. Mariano essaya vainement d'obtenir un délai qui, en calmant le désespoir de la princesse, aurait aussi modéré son indiscrete ferveur. Elle n'entendit aucune raison; il fallut courir en toute hâte lui chercher une vieille robe usée, la seule que les Carmélites eussent à lui offrir. Le P. Mariano la lui donna devant les dépouilles du prince; puis elle sortit du palais, laissant à l'abandon ses affaires, ses biens ses domaines; elle monta en carrosse avec deux de ses suivantes et ordonna qu'on la conduisit au monastère (1).

Le P. Balthazar de Jésus prit les devants du carrosse et prévint la Prieure, la Mère Isabelle de Saint-Dominique, de l'arrivée de la princesse. Il la lui annonçait comme une excellente nouvelle. « Eh quoi! mon Père, s'écria la Prieure la princesse religieuse! Ah! notre monastère est perdu. » Néanmoins elle réunit les sœurs et leur dit de mettre promptement la maison en bon ordre: il était impossible de s'opposer à l'entrée de leur fondatrice, la reconnaissance exigeait au contraire qu'on l'accueillit avec les plus grands égards. La princesse arriva bientôt avec ses demoiselles, et, comme elle n'avait pas changé de caractère en même temps que d'habit, elle prétendit imposer aussitôt ses volontés à la Communauté. Ainsi commande-t-elle d'abord à la Prieure de donner à l'heure même le vé-

(1) *Boll.*, n° 596. — *Hist. gén. des Carmes.*

tement religieux aux deux suivantes. La Prieure répond qu'elle ne le peut sans l'autorisation du Supérieur. La princesse se fâche; la Prieure ne dit mot : elle envoie chercher le Prieur des Carmes Déchaussés, elle le consulte et on accorde cette satisfaction à la princesse. Sa mauvaise humeur se tourne alors d'un autre côté. La Mère Isabelle lui a fait préparer un repas convenable, et le lui sert dans une chambre séparée. Cette prévenance la mécontente : jetant un regard de dédain sur les plats qui lui sont présentés, elle s'en va au réfectoire. Là elle refuse la place qu'on lui assigne et, malgré les prières des sœurs, elle s'assied au dernier rang, avec un air de fierté triomphante qui montrait assez que, dans son abaissement volontaire, elle conservait son esprit absolu et indépendant.

La Mère Isabelle avait tiré au sort comme *vertu du mois* (1) la patience. « Je ne sais comment faire, avait-elle dit, pour pratiquer cette vertu dans un monastère où jamais rien ne me donne sujet de l'exercer. » On le voit, la Providence ne manqua pas d'y pourvoir. Jamais dans son palais la malheureuse princesse ne s'était laissée aller à tant de caprices et à de tels emportements. Il suffisait qu'on lui offrit une chose pour qu'elle la rejetât; le moindre refus, nécessité par la Règle, la mettait hors d'elle-même. Le lendemain de son arrivée, après l'enterrement du prince, l'évêque de Ségovie, le gouverneur de Pastrana, les magistrats, les dignitaires et les personnes de haut rang invités aux funérailles, se rendirent au monastère des Carmélites pour lui présenter leurs hommages et leurs

(1) Sainte Thérèse avait établi parmi ses filles l'usage de tirer au sort, chaque mois, des billets contenant le nom de l'un des Saints de ce mois et une pratique de vertu, choisie d'ordinaire parmi celles où ce Saint avait excellé.

condoléances. La Mère Isabelle la pria de les recevoir à la grille de la chapelle, le parloir étant trop étroit pour cette grande compagnie. « Je n'irai point, déclara-t-elle; mais vous laisserez entrer ceux qui me demandent dans la clôture. » Toutes les remontrances furent inutiles; elle fit ouvrir les portes et reçut ses visites comme si elle avait été dans ses appartements princiers. La Mère Isabelle, avec une douce fermeté, lui représenta le soir que de semblables abus ne devaient point s'introduire au Carmel; que, si elle désirait demeurer dans le monastère, on lui abandonnerait les bâtiments à sa convenance et qu'elle pourrait y vivre à son gré, en laissant les Sœurs garder leur Règle dans quelque petit coin où la clôture serait respectée. La princesse répondit qu'elle faisait grâce à la Prieure de tels avis, que le monastère lui appartenait et qu'elle ne changerait rien à ses résolutions.

Avertie par la Mère Isabelle, la sainte Mère essaya en vain de sauver l'honneur et le repos du couvent sans blesser la fondatrice: celle-ci prit très mal la lettre que Thérèse lui adressa et ne voulut plus en entendre parler. Un jour, de nouveaux caprices l'entraînèrent au fond d'un ermitage du jardin où elle établit sa demeure pendant une ou deux semaines; de là elle passa hors de la clôture dans une maison du voisinage, et enfin rentra chez elle. Puis, croyant devoir à son honneur une éclatante revanche du ridicule dont elle se couvrait aux yeux du monde, elle arrêta la construction de l'église des Carmélites qui n'était pas encore achevée, et, leur retirant non seulement ses aumônes, mais celles que le prince leur avait assignées, elle les réduisit à la dernière détresse.

Thérèse recevait à Salamanque ces tristes nouvelles: elle en avait le cœur navré, « moins, disait-elle, par la

peine de voir mes pauvres filles si malheureuses que par la crainte du péril de leurs âmes, opprimées sous ce dur esclavage. »

Elle priait et faisait beaucoup prier afin que Dieu leur vint en aide, lorsqu'elle reçut intérieurement l'ordre d'aller fonder un autre Carmel à Ségovie. Bientôt Notre-Seigneur disposa toutes choses pour qu'elle pût lui obéir. Une pieuse dame de cette ville, Anne de Ximena, veuve du Seigneur François de Bracamonte, offrit les premières ressources; son cousin, André de Ximena, se chargea des demandes près des autorités. Restait à obtenir l'agrément du Visiteur Apostolique, le P. Hernandez; ce n'était point le plus facile. Tout dévoué à l'œuvre de Thérèse, le Père désirait que la sainte Mère consacrat son temps et ses forces aux monastères déjà établis, sans s'épuiser dans de nouvelles fondations. De plus, le couvent de l'Incarnation réclamait sa Prieure, dès que Salamanque n'aurait plus besoin d'elle. Thérèse pesa ces raisons aux pieds du divin Maître, et, sur son conseil, elle écrivit au P. Hernandez, alors à Salamanque. « Mon Père, lui dit-elle, vous savez que notre Père Général m'a commandé de ne refuser aucune fondation. On m'en propose une à Ségovie. Si votre Paternité me l'ordonne, j'irai la faire. Du reste, je ne vous en parle que par devoir de conscience, et, quelle que soit votre décision, je serai heureuse de m'y conformer. Je crois seulement que la chose tournerait à la gloire de Dieu. » « En effet, ajoute la Sainte, on vit bientôt que Notre-Seigneur le voulait, car le Père Visiteur me donna licence, bien que son avis fût auparavant tout opposé (1). »

(1) *Fondations*, ch. xx. — *Boll.*, n° 589.

A la même époque, Thérèse reçut plusieurs lettres des confins de la Nouvelle-Castille. Le curé de Véas, une noble demoiselle de la ville et plusieurs autres personnes demandaient aussi un Carmel. La Sainte envoya encore ces lettres au P. Hernandez. Il en prit lecture, et, bien édifié des sentiments de piété qu'elles renfermaient, il dit qu'il ne serait pas juste de contrister une foi si vive par un refus, mais que, Véas dépendant de l'Ordre de saint Jacques, il fallait obtenir l'autorisation des commandeurs avant de rien entreprendre. La Sainte envoya cette réponse et laissa les fondateurs s'occuper de leur œuvre, tandis qu'elle allait se consacrer tout entière à celle de Ségovie.

Ses adieux à Salamanque ne se firent pas sans tristesse. Elle y laissait une jeune professe mourante, Isabelle des Anges; il lui en coûtait de la quitter sans avoir bercé son agonie, sans l'avoir assistée dans la dernière lutte comme elle l'avait soutenue au milieu des grandes épreuves de son noviciat. D'un autre côté, les difficultés avec le propriétaire semblaient interminables; la Prieure ne s'entendait aux affaires qu'à demi et Anne de Jésus avait trop peu d'âge et d'années de religion pour en porter le poids. Enfin notre Sainte jouissait à Salamanque des consolations qu'elle estimait le plus après celles de Dieu : des docteurs éminents de l'Université, de saints religieux lui apportaient leurs lumières et mettaient leur science à son service. Le P. Balthazar Alvarez venait d'être nommé Recteur de Salamanque. Il la visitait quelquefois; il lui avait même amené un pieux étudiant, moins illustre par sa naissance que par son savoir, et l'avait priée de former cette âme d'élite à la vie intérieure. Thérèse aimait comme son fils le jeune Teutonio de Bragance; celui-ci la vénérât comme une mère et sui-

vait ses conseils avec une touchante docilité (1). Ces relations n'occupaient sans doute dans la vie de la Sainte qu'une place très secondaire ; néanmoins elle y attachait assez de prix pour en sentir le sacrifice, au moment du départ. Elle regretta jusqu'au voisinage d'un religieux dominicain, le P. Barthélemy de Medina, qui ne lui témoignait que des préventions et de l'antipathie, mais qu'elle estimait un savant et un saint.

Elle part de Salamanque au mois de février 1574, avec deux religieuses, les sœurs Isabelle et Marie de Jésus. La duchesse doña Marie Henriquez avait obtenu du Père Visiteur la permission de la retenir deux jours au château d'Albe Notre Sainte, habituée à la sévère nudité de sa cellule, fut éblouie des merveilles de ce château princier. « Introduite, dit-elle, au milieu d'une salle magnifique, remplie de cristaux, de vases de toute espèce et d'une infinité d'autres objets rares et précieux, je demeurai d'abord surprise, et, pensant en moi-même à quoi pouvait servir ce grand amas de curiosités, je trouvai que la beauté et la variété de tant de créatures devaient me porter à louer le Créateur (2). » Le surlendemain, du château passant au monastère, elle écrit avec la même simplicité : « Ici, j'ai un ermitage d'où je vois la rivière. J'ai la même vue de la cellule où je couche, et de mon lit je puis jouir de ce coup d'œil, ce qui me récréé beaucoup (3). » Ainsi ouvrait-elle volontiers les yeux aux beautés des campagnes et aux chefs-d'œuvre de l'art : mais c'était pour s'élancer de l'admiration de ces choses visibles et finies à l'adoration de l'Infini.

(1) *Vie du P. Balthazar Alvarez*, par le P. Dupont. Note du P. Bouix, *Lettres de sainte Thérèse*. — *Boll.*, n° 611.

(2) *Château de l'âme*, VI^e Demeure, ch. iv.

(3) Albe, février 1574.

D'Albe encore elle adresse un tendre souvenir à ses filles de Salamanque, et, profitant d'un exprès, elle y joint un présent pour le Père Dominicain dont elle n'avait pu jusqu'alors se faire un ami : « Voici, ma chère Mère (elle écrit à la Prieure de Salamanque), voici une truite que la duchesse d'Albe m'a envoyée aujourd'hui. Elle me paraît si excellente qu'à mon tour je l'envoie à mon cher Père Barthélemy de Medina. Puisse-t-elle arriver pour l'heure de son dîner ! Faites-la-lui porter au plus tôt par Michel avec cette carte. S'il est trop tard, envoyez-la quand même. Voyons si j'aurai quelques lignes de lui (1). »

Thérèse continua sa route par Avila. Un saint gentilhomme d'Albe, Antoine Gaytan, instruit des traverses qu'elle essayait dans chaque fondation, la conjura de lui permettre de la suivre : « car il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il trouvait l'occasion de se fatiguer et de beaucoup souffrir pour le service de Dieu. » Le P. Jean de la Croix et Julien d'Avila se mirent aussi de la partie. « En route, raconte maître Julien, je demandai à notre Mère si elle avait l'autorisation écrite de l'Ordinaire. — Non, me dit-elle : j'ai seulement sa parole, ce qui suffit. — Moi, je devins très inquiet. Je savais que l'évêque de Ségovie était absent et je craignais de la part du Vicaire Général de grandes contradictions. » La sainte Mère pensa que

(1) « De censeur rigoureux, le P. Barthélemy se transforma bientôt en panégyriste perpétuel. » (Vic. de la Fuente.) La truite y contribua sans doute pour peu de chose ; mais, mieux éclairé, il vénéra la Sainte plus que personne. La mère Anne de Jésus rapporte qu'un jour elle-même, dans un entretien avec ce Père, lui parla de la « Mère Thérèse ». Il la reprit de son manque de révérence et lui dit que, lorsqu'elle voulait nommer la Sainte, elle devait dire au moins : Notre Mère Fondatrice. (*Déposition de la Mère Anne de Jésus.*)

le plus simple, dans ce cas, était de prendre possession sans rien dire au Vicaire.

Le 18 mars, les Carmélites arrivèrent à Ségovie (1). Anne de Ximena leur avait loué une maison ; la chapelle était prête. Le lendemain matin, fête de saint Joseph, le P. Jean de la Croix célébra la messe et mit le Saint-Sacrement dans le tabernacle. Jamais on n'avait fondé avec moins de peine ; mais les œuvres de Dieu doivent toujours porter le sceau de la Croix. Après la cérémonie, un chanoine, se rendant à la cathédrale, passa devant le monastère ; il entra dans l'église, et, touché de dévotion à son aspect, il voulut y offrir le Saint-Sacrifice. Pendant que le chanoine était à l'autel, arrive le Vicaire Général, ému, mécontent : « Que faites-vous ici, monsieur le chanoine ? N'aviez-vous pas de meilleur endroit pour dire la messe ? » « A ces mots, remarque le bon Julien, si grande que fût la dévotion du chanoine, je crois qu'elle le quitta bien vite. » Le Vicaire Général demande comment on a osé fonder un monastère et ouvrir une chapelle sans sa permission. Il cherche les coupables : Antoine Gaytan a disparu, Julien d'Avila s'est caché sous un escalier, les religieuses sont invisibles derrière leur grille : il ne reste en face du Vicaire Gé-

(1) Ségovie, assise au pied de la haute chaîne de la Sierra de Guaderrama, est célèbre par son aqueduc romain, son splendide alcazar qu'un incendie a presque entièrement détruit, et mieux encore par ses monuments religieux, sa cathédrale du douzième siècle, d'une belle architecture romane, le grand couvent des Hiéronymites, le couvent dominicain de Sainte-Croix, le monastère des Carmélites fondé par sainte Thérèse et celui des Carmes fondé par saint Jean de la Croix. Ce dernier, pauvre, humble, silencieux, vrai désert du Carmel, a gardé l'empreinte vivante du caractère de son fondateur. On peut en dire autant du couvent des Carmélites. (Voir Vic. de la Fuente, *Manuel del Perigrino*, 1882.)

néral que le P. Jean de la Croix, paisible comme de coutume. « Qui a mis le Saint-Sacrement dans cette chapelle, mon Père ? » demanda le vicaire plus fâché qu'on ne l'avait jamais vu. Puis, sans attendre sa réponse : « Partez d'ici, ajoute-t-il, ou je vous mets tous en prison (1). » Il se retira sans exécuter ses menaces, laissant seulement à la porte un huissier chargé de surveiller l'église et d'empêcher que l'on y célébrât aucune cérémonie du culte. Le très Saint-Sacrement fut même enlevé et l'autel dépouillé de ses ornements (2).

L'une des religieuses amenées par la Sainte, la sœur Isabelle de Jésus, avait de grandes alliances de parenté parmi la noblesse de Ségovie. Thérèse envoya chercher ces gentilshommes et les pria de faire savoir au Vicaire Général que l'évêque avait autorisé la fondation. « Il ne l'ignorait pas, il me l'a lui-même avoué depuis, écrit la sainte; son mécontentement venait de ce que nous avions agi sans le consulter. Quant à moi, je pense que cela nous eût attiré des embarras encore plus graves. » Après des explications suivies d'une enquête, il permit aux Carmélites de rester dans le monastère et au P. Jean de la Croix de leur dire la messe; il refusa seulement de laisser le Saint Sacrement tant qu'elles habiteraient leur maison de louage. L'entrée de deux postulantes (3) leur ayant amené des fonds, elles en achetèrent une et avec elle des procès.

(1) « Je crois, observe ici Julien d'Avila, que le Proviseur (Vicaire Général) n'aurait pas osé mettre un moine en prison : et pour moi, si j'y avais été, il aurait été tout simple qu'après avoir tant de fois enfermé des religieuses dans leur clôture, je fusse enfermé à mon tour. Seulement comme elles, c'est de bon gré, elles ne s'en affligent pas comme je m'en serais affligé. »

(2) *Boll.*, n° 593

(3) Anne de Ximena et sa fille Marie de Bracamonte.

Il fallut plaider à la fois contre le Chapitre, les religieux de Saint-François et les religieux de la Merci qui, à divers titres, s'opposaient au contrat de vente. « O Jésus, s'écria notre Sainte, quel déplaisir pour nous de nous voir engagées dans tant de contestations ! » Elle en sortit avec honneur, moins par le secours que lui prêtèrent le Doyen du Chapitre, parent de l'évêque, et le Recteur des Jésuites, que par sa charité et son amour de la paix. Avec ces dernières ressources, on a toujours le secret de se concilier ses adversaires.

Au milieu des soucis de cette fondation laborieuse, Thérèse n'oubliait point les pauvres Carmélites de Pastrana. Après avoir consulté ses conseillers ordinaires, le P. Bañez, le Père Visiteur et même le Provincial des Carmes, le P. Ange de Salazar, sur leur avis unanime, elle envoya de Ségovie à Pastrana Julien d'Avila et Antoine Gaytan, en leur confiant la délicate mission de lui ramener ses religieuses. La Mère Isabelle de Saint-Dominique, prévenue d'avance, fit appeler le gouverneur de la ville : elle lui demanda, pour l'amour de Dieu, de garder en dépôt tous les meubles et bijoux que la princesse avait autrefois donnés au couvent (1). Le gouverneur y consentit ; mais la ville eut l'éveil de la perte qui la menaçait, et, comme les Carmélites étaient sincèrement aimées, on résolut de s'opposer à leur départ. De son côté, la

(1) A leur départ de Pastrana, non seulement les Carmélites renoncèrent à tout ce que leur avait donné la princesse, mais elles emmenèrent à Ségovie les religieuses que, sur son ordre, elles avaient reçues sans dot. (*Fondations*, ch. xvii) Quant à la princesse, elle ne fit aucune démarche pour obtenir leur retour, elle se contenta de réclamer ses bijoux et fut bien surprise lorsqu'elle apprit que le gouverneur les avait reçus en dépôt pour les lui rendre (*Hist. gén. des Carmes.*)

princesse déclara qu'elle mettrait des gardes aux portes et que personne ne sortirait de son monastère.

La Prieure, sans s'épouvanter, continua ses préparatifs. Maître Julien et Antoine Gaytan arrivèrent secrètement et concertèrent avec elle le jour et l'heure favorables pour exécuter leur dessein. Le lundi de la Semaine Sainte, à minuit la Mère Isabelle et ses filles quittèrent sans bruit le couvent; elles traversèrent les rues à pied, en grand silence, « fuyant comme David devant Absalon. Seulement, au lieu d'un Séméï pour les maudire, elles avaient Dieu pour les bénir et les protéger (1) » Des chariots les attendaient sur l'une des collines qui enserrent la vallée de Pastrana, et, avant que le jour parût, on était hors des poursuites de la princesse.

Thérèse, durant ce temps, priait pour elles de toute son âme. Un instant les sœurs de Ségovie la virent joindre les mains dans un mouvement d'angoisse. « O mes filles, mes filles, leur dit-elle, recommandez au Seigneur nos sœurs de Pastrana. » Le mercredi, celles-ci s'agenouillaient aux pieds de la sainte Mère qui les serrait dans ses bras, s'attendrissait sur leurs souffrances passées et leur témoignait une inexprimable joie de les revoir. La Mère Isabelle raconta les incidents de la route et le grand danger qu'elles avaient couru en franchissant de nuit une rivière grossie par les pluies de la saison. Dieu les en avait délivrées par un secours tout particulier. Les religieuses de Ségovie remarquèrent que la chose avait eu lieu au moment même où la Sainte leur avait

(1) Julien d'Avila. — *Boll.*, n° 600.

demandé avec une anxiété visible de prier pour leurs sœurs (1).

Quelque temps après, Thérèse assistait d'une manière plus merveilleuse encore l'une de ses filles de Salamanque. Isabelle des Anges, épuisée par de longs mois de souffrances, attendait en vain le terme de son exil; il semblait fuir devant ses ardents désirs de s'unir à son Dieu. Enfin, au jour de la fête de saint Bernard, elle se trouva si mal que, dès l'aurore, la Prieure réunit la communauté pour réciter autour d'elle les dernières prières. Une angoisse indicible, jointe aux tourments de l'agonie, consommait son martyr. Le visage baigné de sueur et de larmes, livide, défigurée, la mourante devenait l'objet d'une pitié pleine de tendresse et mêlée de frayeur. L'heure de la messe obligea les religieuses à s'éloigner. Quand elles revinrent, Isabelle des Anges, le regard brillant de joie, le teint coloré, la voix vibrante, n'était plus reconnaissable. Elle sourit doucement à ses sœurs. « Dieu soit béni, ma fille, lui dit la Prieure; quel bonheur avez-vous que vous le faites si bien paraître? — Oh! ma Mère, répondit-elle, c'est que mes maux sont près de finir; aujourd'hui même j'irai jouir du Bien que j'ai tant désiré. » Anne de Jésus devina qu'il y avait dans ce grand changement quelque mystère. Interrogée par sa Maîtresse, la Sœur Isabelle le lui confia tout bas. « Durant la messe, notre Mère Thérèse de Jésus est venue me caresser et me bénir; elle m'a consolée de mes peines et m'a délivrée de mes frayeurs en me disant: « Ma fille, ne vous abandonnez point à ces » craintes vaines; mettez votre espérance dans le sang

(1) *Boll.*, n° 600. — *Hist. gén. des Carmes.*

» et les mérites de Jésus, votre Époux. Dieu vous ré-
 » serve une grande gloire et vous en jouirez dès au-
 » jourd'hui... » Oh ! oui, que je suis heureuse main-
 tenant ! ajouta la jeune sœur. Mon âme est si paisible !
 Je m'en vais au ciel (1) ! »

Le Seigneur voulut qu'elle restât dans ce repos et cette joie jusqu'au soir pour la consolation de celles qui la visitaient et respiraient près d'elle l'air du Paradis. Elle ne prit son vol qu'après matines : le crucifix à la main, le *Credo* sur les lèvres, elle rendit le dernier soupir en prononçant ces mots d'une voix distincte : *Et vitam æternam. Amen*

« Or, au même temps où la Sainte visita la malade à Salamanque, ses filles de Ségovie la virent l'espace d'une heure paraissant plutôt morte que ravie. On l'appela deux ou trois fois sans pouvoir la rendre à elle-même. Son âme semblait transportée en un autre lieu. »

La Mère Anne de Jésus, non contente d'avoir recueilli cette première information comme témoignage de la réalité du prodige, saisit un an après un moment favorable pour questionner Thérèse sur ce fait ; « et, comme notre sainte Mère, dit-elle, m'aimait beaucoup, elle m'avoua que c'était vrai. » Le même jour, Thérèse avait écrit à la Prieure de Salamanque sur deux points qu'elle n'eût pu savoir, si elle n'avait été présente au monastère (2).

Les miracles et les preuves de son esprit prophétique se multiplièrent, du reste, jusqu'à la fin de son séjour à Ségovie. Tantôt elle révèle au Prévôt du

(1) *Boll.*, n° 605. — *Hist. gén. des Carmes.* — Manrique.

(2) Procès de la béatification, 7^e déclaration de la Mère Anne de Jésus.

Chapitre, don Orozco de Cavarrubias, la grande destinée que Dieu lui réserve (1) ; tantôt elle lit au fond du cœur de ses filles leurs pensées les plus intimes (2) ; elle prévient et dissipe leurs tentations ; elle daigne condescendre aux naïfs désirs d'une pauvre petite sœur converse dont elle aime l'innocence et la vertu, et Dieu, bénissant l'amour de la Mère pour son enfant, accorde une fertilité merveilleuse à la branche de prunier où la sœur Anne de la Trinité obtient licence de recueillir chaque année le dessert du réfectoire (3). Enfin le 7 août, fête de saint Albert, notre Sainte reçoit la visite de ce Bienheureux qui l'encourage à pour-

(1) « Monsieur le prévôt, lui dit-elle, je considérais ce matin que Dieu appelle mes amis aux grandes charges : il en fait des évêques, des archevêques. Or sachez que vous êtes de ce nombre. » L'événement réalisa cette promesse à l'heure la plus inattendue. (*Boll.*, n° 606) Mgr de Covarrubias était parent de la Sainte. Il l'ignorait, lorsqu'il se présenta un jour au parloir pour la saluer. « Monsieur le prévôt, lui dit-elle, sachez que Dieu vous attire en cette maison pour que vous en deveniez le protecteur. Je ne désire pas vous y porter par d'autre motif que celui que Dieu vous donne à présent, qui est la pure charité ; mais il est bon de vous apprendre que vous êtes plus obligé qu'un autre à nous secourir, car nous sommes unis d'assez près ; votre tante doña Marie de Tapia est ma cousine germaine. »

(2) « Notre sainte Mère dit un jour à une religieuse de ce monastère de Ségovie de copier quelques vers, pour les lire aux sœurs en récréation et les réjouir par les choses agréables et spirituelles contenues dans ces vers. La religieuse commença par discourir en elle-même sur l'ordre qu'elle avait reçu, et il lui sembla qu'une pareille occupation était bien peu sérieuse. Elle s'étonna qu'une si grande Sainte lui eût commandé chose semblable. Or, tandis qu'elle était en cette pensée, la Sainte passa près de sa cellule et entr'ouvrit la porte : « Écrivez, ma » fille, lui dit-elle ; tout cela est nécessaire pour aider à passer » la vie. Ne faites pas d'autres réflexions. » (*Hist. gén. des Carmes.*)

(3) *Hist. gén. des Carmes.*

suivre ses travaux pour le bien de leur Ordre (1.)

Cependant sa charge de Prieure de l'Incarnation expirait le 6 octobre, et, à Ségovie, elle ne put installer ses filles dans leur demeure définitive que deux jours avant la fête de saint Michel. Le 30 septembre, elle partit pour Avila, laissant la Communauté entre les mains de l'ancienne Prieure de Pastrana. Avant de quitter la ville, elle eut dévotion de visiter l'église du monastère dominicain de Sainte-Croix où saint Dominique, dans ses oraisons et ses pénitences, avait répandu beaucoup de larmes et de sang.

Le Prieur et les Pères anciens du couvent vinrent la recevoir. Ils l'accompagnèrent dans leur chapelle, mais restèrent un peu à l'écart afin de ne point troubler son oraison qui se prolongea près de deux heures. Elle y reçut de grandes consolations. Saint Dominique lui apparut; il lui confia les peines qu'il avait endurées, les secours que le Ciel lui avait accordés, et, prenant sa main dans les siennes, il lui promit de l'assister au milieu de ses propres travaux engagement que ses fils avaient déjà souscrit et qu'ils devaient encore si noblement remplir (2).

(1) La sainte Mère, durant son action de grâces, vit Notre-Seigneur à son côté droit, saint Albert à son côté gauche. Après quelque temps, Notre Seigneur se retira pour laisser à la Sainte la liberté de s'entretenir avec saint Albert des affaires de leur Ordre « *Ma fille, lui dit-il, réjouissez-vous avec lui.* » (Boll., n° 607. — *Hist. gén. des Carmes*)

(2) A la suite de sa longue oraison, interrogée par le P Jacques d'Yanguéz sur ce qui s'était passé en elle pendant ce temps, la Sainte répondit « qu'à peine agenouillée, saint Dominique lui avait apparu et, entre autres faveurs, lui avait promis de l'aider dans l'OEuvre de la Réforme des Religieuses et Religieux Déchaussés, promesse qu'elle a si bien vue s'accomplir ensuite, puisqu'au commencement de la Réforme, tant la *séparation* que le reste des choses d'importance s'est effectué

Les religieuses de l'Incarnation se disposaient à réélire leur sainte et bien-aimée Prieure. Elle les trouva dans ces dispositions et n'eut pas peu de peine à leur résister. « J'aime cette maison comme ma mère, et vous, mes très chères filles, comme mes sœurs, leur dit-elle ; mais je ne puis demeurer plus longtemps parmi vous : nos autres maisons me réclament. » Les religieuses la conjurèrent, puisqu'elle ne pouvait rester avec elles, de leur choisir du moins une autre Supérieure capable de maintenir le bien qu'elle leur avait fait. Thérèse leur désigna la Mère Sous-Prieure et les élections confirmèrent son choix. Durant ce temps, la Mère Marie de Saint-Jérôme, Prieure de Saint-Joseph, pria Mgr Alvaro de Mendoza de la relever de sa charge, afin que les sœurs pussent élire à sa place leur sainte Mère. Ses vœux furent exaucés, et au soir du 6 octobre 1574, Thérèse rentra dans son Bethléem (1). Elle y demeura peu de jours : la fondation de Véas l'attendait et, de Valladolid, la Mère Marie-Baptiste multipliait, depuis six mois, les messages, pour obtenir que la Sainte réglât elle-même les derniers différends avec les parents de la petite sœur Casilde. Partout où croissaient les épines, Thérèse portait volontiers ses pas. Dieu seul savait pourtant ce que tant de mouvement lui coûtait. Tandis que des esprits prévenus l'accusaient d'abandonner trop facilement la solitude, elle laissait tomber cet aveu dans un cœur ami : « Les voyages sont une des choses qui me fatiguent le plus et me coûtent davantage ; mais, lorsque je considère comme le Seigneur est servi dans

par le moyen des Pères Dominicains ou par leur aide » (Yepes. — Voir p. 369, trad. du P. Cyprien, Paris, 1643.)

(1) *Boll.*, n° 611.

nos maisons, toutes mes peines ne me semblent plus rien (1). »

Son séjour à Valladolid fut, du reste, une halte heureuse. « Il y a dans ce monastère, écrit-elle, des âmes qui me donnent continuel sujet de louer Dieu. » C'était d'abord le *petit ange*, l'innocente Casilde, qui, dès le jour de sa prise d'habit, avait reçu l'esprit d'oraison et montrait une sagesse et des talents au-dessus de son âge. Puis la sœur Stéphanie des Apôtres, humble sœur converse, âme privilégiée, victime de pénitence, consumée d'amour, de zèle, insatiable de mortifications et de rudes travaux; Catherine de Saint-Jean l'Évangéliste, Anne de Saint-Joseph et bien d'autres, vraiment dignes de leur sœur aînée Béatrix de l'Incarnation, morte à la fleur de l'âge, laissant après elle un parfum de piété, de modestie, de douceur, de charité, de vertu calme et silencieuse, dont le petit Carmel était encore embaumé. Mais c'était surtout près de Marie-Baptiste que Thérèse trouvait le plus doux repos de son cœur. Leur réunion avait été de part et d'autre si ardemment désirée! Elles avaient tant de choses à se dire, tant de bonheur à s'entretenir ensemble, que les heures s'envolaient trop vite et qu'il fallait prendre sur le sommeil pour achever ces épanchements intimes où la jeune Prieure apprenait de la sainte Mère comment on doit gouverner les âmes sans abandonner le soin de la sienne (2).

Les affaires poursuivirent Thérèse d'Avila à Valla-

(1) Valladolid, 4 janvier 1575. « Ceux qui murmuraient ainsi, dit Julien d'Avila, ignoraient les grandes grâces que Dieu avait faites à notre sainte Mère et son grand besoin de lui rendre des services en échange. »

(2) Ségovie, septembre 1574.

dolid : on lui parlait de quatre fondations à la fois. Avec celle de Véas, c'étaient celles de Zamora, de Madrid et une autre proposée par une comtesse inconnue. « Le temps manque pour tout faire, écrit la Sainte, le 4 janvier, à son ami et disciple, don Teutonio de Bragance, et nous devons profiter de la saison qui est excellente pour nous occuper de fondations dans les pays chauds. » Elle ira donc de préférence à Véas. L'Ordre de Saint-Jacques a donné les permissions, les voies sont aplanies, et les fondatrices, des anges de ferveur. La Sainte trace elle-même son itinéraire que nous suivrons avec elle. « Je partirai d'ici après l'Épiphanie. J'irai à Avila par Medina del Campo où je ne resterai qu'un jour ou deux, ainsi qu'à Avila. Je me rendrai ensuite à Tolède ; de Tolède à Véas. De grâce, recommandez-moi à Notre-Seigneur. »

Le 13 janvier, à la première étape de ce voyage de cent lieues, Thérèse revêtit de l'habit religieux Jéronyme de Quiroga. Doña Hélène accompagnait sa fille, et, en l'offrant à Dieu, ne demandait en retour que la grâce de pouvoir un jour suivre son exemple. La joie de la jeune novice inspira heureusement notre Sainte. Elle composa des couplets et les fit chanter par les sœurs pour terminer la fête. « Jeune fille, disait le refrain, qui vous a conduite ici, qui vous a retirée de la vallée des larmes? — C'est Dieu et mon bonheur (1). »

Thérèse traversa ensuite rapidement Avila, Tolède, Malagon, prit sur son passage les sœurs qu'elle destinait à la fondation de Véas; elle appela de Salamanque, pour le même sujet, Anne de Jésus. Nous

(1) *Liv. des Fondations*. Trad. du P. Bouix, p. 62.

ne suivons plus ensuite sa route qu'à la trace des prodiges qu'elle laisse çà et là sur ses pas.

A la sortie de Malagon, brûlée par la fièvre, elle ne sait comment avancer. Elle se souvient du saint prophète Élie traversant les déserts, et ne craint pas de se plaindre avec lui. « Seigneur, que ferai-je? s'écrie-t-elle. Voyez-vous même ce que je vais devenir. » Sur-le-champ, elle est guérie (1).

A Almadovar, elle bénit les huit enfants de son hôte Marc Garcia. Levant son voile pour mieux les regarder et désignant l'un des petits garçons : « Madame, dit-elle à leur mère Isabelle Lopez, cet enfant deviendra un grand saint, le Père spirituel de bien des âmes et le Réformateur d'un Ordre entier... Et vous, mon petit Antoine, dit-elle de même à un autre, fortifiez votre courage et armez-vous de patience, car vous aurez bien des afflictions à subir en ce monde. » Puis, comme si elle craignait de l'avoir trop affligé : « Mon pauvre enfant, oui, vos peines seront grandes; mais que pensez-vous de cela? » Antoine, encouragé par les caresses de la Sainte, lui répondit avec fermeté : « Madame, je prendrai patience et je souffrirai avec autant de courage que je pourrai. » Elle se tourna ensuite vers les petites filles et prédit de même que Dieu glorifierait l'une d'elles après sa mort. Antoine vécut longtemps et souffrit beaucoup, comme la Sainte le lui avait promis. Au déclin de sa vie remplie d'épreuves et de mérites, il put attester la vérité de cette triple prédiction dans les informations juridiques ordonnées par les postulants de la cause de son frère, le Bienheureux Jean-Baptiste Lopez. Le corps de leur sœur Françoise

(1) *Hist. Gén. des Carmes.*

Garcia, demeuré incorruptible, devint aussi l'objet de la vénération des fidèles (1).

Plus loin, dans les défilés de la Sierra Morena, les conducteurs des chariots s'égarent. Ils s'avancent imprudemment le long d'un passage si étroit que l'on ne peut bientôt ni avancer ni reculer. Thérèse et sa compagnie restent suspendues au-dessus de précipices et de fondrières ; au moindre mouvement, elles vont y rouler avec leur équipage, « Prions, mes filles, dit la Sainte ; demandons à Dieu par l'intercession de saint Joseph qu'il nous délivre de ce péril. » A l'instant même, une voix semblable à celle d'un vieillard leur crie avec force : « Arrêtez, arrêtez ; vous êtes perdues, si vous avancez. — Mais comment nous tirer de ce mauvais pas ? demandent-elles. — Inclinez vos chariots de tel côté, reprend la voix, et rebroussez chemin. » Ces indications sont suivies ; les guides, à leur grande surprise, retrouvent aussitôt une route excellente, et, pleins de reconnaissance envers leur sauveur, ils s'élancent du côté où il leur parlait afin de le remercier. Thérèse les suit du regard, elle les voit courir à toutes jambes et chercher en vain : « Vraiment, dit-elle à ses filles, je ne sais pourquoi nous laissons aller ces bonnes gens, car c'est la voix de mon Père saint Joseph que nous avons entendue et ils ne le trouveront pas (2). »

Enfin, au passage difficile du Guadalimar, les saintes voyageuses sont transportées d'un bord à l'autre du fleuve sans savoir comment et sans avoir le temps de se retourner ; c'est le témoignage de la Mère Anne de Jésus. Ce dernier prodige avait lieu sous les murs de

(1) *Boll.*, n° 614.

(2) *Boll.*, n° 615. — *Hist. Gén. des Carmes.*

Véas : il fit bruit dans la ville ; un grand nombre de dames, de gentilshommes, se joignirent au clergé qui attendait les religieuses dans une église, pour les recevoir avec plus d'honneur. Le peuple les acclama le long des rues : cavaliers à cheval, ouvriers, enfants escortaient leurs chariots. De l'église, on les conduisit en procession à la demeure des fondatrices, Catherine et Marie de Sandoval.

Depuis longtemps, celles-ci préparaient leur œuvre et Thérèse nous raconte leurs recherches (1), leurs démarches, leurs instances près d'elle, près des commandeurs de Saint-Jacques, près du roi lui-même. C'était une grande âme, une âme digne de plaire à notre Sainte que celle de Catherine. Elle n'avait pas acquis sa vertu sans combat. A quatorze ans, sa fierté native mettait sur ses lèvres des propos tels que celui-ci : « Mon père vraiment se contente de peu ; il lui suffit qu'un gentilhomme possède un majorat pour m'offrir son alliance ; moi, je le déclare, je prétends que ma noblesse commence en ma personne. » Un regard sur son crucifix, ou plutôt un regard de Jésus sur son âme, brisa ce fol orgueil : elle ne voulut plus d'autre blason que celui de la Croix, d'autre gloire que les humiliations, et, avec des larmes, des prières multipliées, elle conjura Dieu de l'appeler à la vie religieuse et de lui apprendre quel était l'Ordre le plus parfait dans lequel elle pût entrer.

Un soir, six ans avant la fondation de Saint-Joseph d'Avila, Catherine s'était endormie cette prière sur les lèvres. Durant son sommeil, elle vit un bon religieux couvert d'un manteau blanc, la tête et les pieds nus. Il la conduisit dans un monastère où des sœurs,

(1) *Fondations*, ch. xxxv.

vêtues comme lui, l'accueillirent avec une tendresse fraternelle et une sainte joie. La Prieure la prit par la main et lui dit : « C'est pour cette maison que je vous veux. » Elle lui lut la Règle et les Constitutions, mais ne lui dit pas le nom de son Ordre. Catherine se réveilla, écrivit les détails de la Règle dont elle avait gardé le souvenir et ne négligea rien pour découvrir de quel institut il s'agissait.

Ses recherches devaient être vaines pendant longtemps : le Carmel Réformé n'existait pas encore, et aucun Ordre ne réalisait ce que Dieu lui avait si clairement mis dans l'esprit. Son père et sa mère moururent. Sa sœur Marie voulut vivre comme elle dans la retraite et les bonnes œuvres, jusqu'à ce que le cloître leur donnât un commun abri. Catherine, atteinte de maladies très graves, ne voyait devant ses desseins que des obstacles insurmontables. Clouée sur son lit par l'hydropisie, la phtisie et de fréquents accès de goutte, dévorée par la fièvre, elle plaçait en Dieu seul son espérance et parlait toujours du couvent, sans révéler ce qu'elle savait de celui où elle devait être admise. Enfin, un Père de la Compagnie de Jésus vint à Véas, et gagna si bien la confiance de Catherine qu'elle lui montra ce qu'elle avait écrit après sa vision. Le Père lut attentivement le détail de la Règle. « Eh mais ! s'écria-t-il, les monastères de la Mère Thérèse de Jésus suivent précisément ces Constitutions. » Aussitôt les démarches de Catherine recommencèrent ; elle les poursuivit avec autant d'activité que si elle eût été bien portante. Son curé, ses amis vinrent à son secours, et tout réussit après de longues négociations. Cependant, quand elle reçut le consentement de notre Sainte, elle était tellement malade que son confesseur ne put s'empêcher de lui

dire : « Comment pouvez-vous espérer que l'on vous recevra dans un monastère ? On serait obligé de vous renvoyer, si déjà vous y étiez entrée. » Catherine, pleine d'angoisse, ne répondit rien ; elle en appela au Ciel, et une guérison miraculeuse lui rendit en un instant la vie et la santé. Thérèse, à son arrivée, la trouvait assez robuste pour garder la Règle et toute prête à recevoir l'habit. Elle le lui donna ainsi qu'à sa sœur Marie, le jour de saint Mathias. L'une et l'autre abandonnèrent leur bien au monastère sans aucune restriction ni condition. « Que feriez-vous, leur demanda Thérèse, si nous ne pouvions vous garder ? — Ma Mère, lui répondirent les deux sœurs, comme une autre novice de Tolède, nous vous servirions à la porte, et, si vous ne pouviez nous nourrir, nous demanderions notre pain pour l'amour de Dieu. »

Lorsque la Sainte leur présenta ses compagnes, Catherine alla droit à la Mère Anne de Jésus : « Voici ma Prieure, dit-elle ; je lui promets obéissance, Oui, je la reconnais, c'est la Prieure de ma vision. » Elle confirmait à son insu le choix déjà fait par Thérèse, qui n'avait amené Anne de Jésus que pour lui confier la supériorité. La Sainte, quoiqu'elle dût séjourner quelque temps encore à Véas, l'installa dans sa charge immédiatement.

Cette dernière fondation introduisit les Carmélites en Andalousie ; Thérèse y avait mis le pied sans le savoir. L'Andalousie lui inspirait une terreur instinctive, une aversion dont elle ne pouvait se défendre. D'ailleurs les patentes du Père Général ne lui permettaient point de fonder en dehors de la Castille, et, si elle avait appris plutôt que Véas dépendait d'un autre ressort, jamais elle n'y serait venue. Ce qui la trompa c'est que cette ville, éloignée de quatre à cinq lieues

des frontières, était néanmoins comprise dans la juridiction de la province voisine. Dieu avait permis son erreur pour ouvrir aux fondations une nouvelle carrière, et pour amener la Sainte sur le sol où devait commencer son dernier et plus douloureux chemin de la Croix.

CHAPITRE XXII

Le P. Jérôme Gratien. — Fondation de Séville. — Tribulations.

(1575)

Thérèse a maintenant soixante ans. Les infirmités qui l'accablent jointes aux fatigues extrêmes des treize dernières années ont hâté pour elle l'heure de la vieillesse. de la vieillesse physique, du moins, car son cœur toujours ardent, son intelligence de plus en plus lumineuse, son indomptable énergie lui permettraient de dire que le Seigneur renouvelle chaque année sa jeunesse et ses forces morales. Le corps s'épuise au contraire ; elle le sent et se nomme joyeusement : *la pauvre vieille*. C'est donc avec ce tempérament toujours débile, à présent ruiné, qu'elle entre dans cette série de tribulations, d'épreuves que ses historiens appellent avec raison son agonie de Gethsémani. L'heure est venue pour elle où le calice débordant d'amertume doit être bu jusqu'à la lie. Mais, comme Jésus voulut être lui-même assisté par un de ses anges durant ce douloureux combat, il donne à notre Sainte pour ses dernières années un consolateur, un soutien digne d'elle. Avant d'entreprendre le pénible

récit qui va suivre, il nous faut connaître le religieux auquel était réservée la gloire de partager plus spécialement les souffrances de sa sainte Mère et de les adoucir par son filial amour.

Le P. Jérôme Gratien de la Mère de Dieu (1) portait depuis trois ans à peine l'habit de Notre-Dame. Il cachait sous ce vêtement de l'humilité et de la pénitence un des grands noms de l'Espagne, de brillants succès universitaires, une innocence qu'à l'exemple du contemporain et du compatriote de sa mère, saint Stanislas Kostka, il avait gardée sur les bancs de l'école et au sein des Cours comme dans l'asile béni de la famille. Son père, don Diego Gratien de Alderete, secrétaire de Charles-Quint, puis de Philippe II, sa mère, doña Juana Dantisco, fille de l'ambassadeur de Pologne, menaient une vie patriarcale, entourés de leurs vingt enfants auxquels ils donnèrent pour premier patrimoine, une éducation aussi solide que complète. Don Diego consacrait les loisirs de sa charge à traduire saint Ambroise et Plutarque. Écrivain distingué, poète à ses heures, il publia plusieurs ouvrages et le bénéfice de ses labours intellectuels passa aux mains des pauvres qu'il assistait avec une charité inépuisable. Doña Juana, retirée au milieu des siens, cachait, à l'ombre du foyer domestique, sa beauté extraordinaire. Enveloppée d'une longue robe sombre, sans ornements et sans bijoux, elle se tenait du matin au soir au milieu de ses enfants, berçant les plus jeunes, instruisant ses filles et s'intéressant au progrès des études des aînés. Jérôme Gratien était de ces derniers. Il naquit le 6 juin 1545 à Valladolid, où résidait

(1) Voir *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. I, ch. xx et xxi. — P. Bouix, *Lettres de sainte Thérèse*, t. I. — *Biographie du P. Gratien*.

alors la Cour. Les naïves effusions de sa piété enfantine attirèrent plus particulièrement sur lui l'attention de ses parents. On le voyait courir vers les images de Notre-Dame qu'il saluait du nom de « ma céleste Bien-Aimée », et lui dresser de ses mains inhabiles de petits autels. Il pria dès qu'il sut penser et parler. Son recueillement, son application à l'étude, ses réflexions précoces charmaient sa pieuse mère; elle seconda volontiers son désir lorsqu'il vint lui dire avec candeur : « Mère, parmi mes compagnons, il me semble que les plus sages sont ceux qui se confessent aux Pères de la Compagnie de Jésus. Permettez-moi de choisir l'un d'entre eux pour mon confesseur, si vous voulez, le P. Martinez. »

Quand il eut atteint sa dixième année, ses parents ne confièrent plus seulement sa conscience, mais son éducation aux Pères Jésuites de Madrid, car don Diego y avait suivi Philippe II. Il recueillit en cinq ans tous les lauriers du collège, et, de là, passa sur les bancs de l'Université d'Alcala. Sous la direction du savant maître Alonzo Deza, il prépara brillamment sa licence et fut reçu au premier rang. Quand il devait soutenir une thèse publique, c'était fête pour Alcala : on accourait entendre le jeune orateur dont la voix harmonieuse, le pur et beau langage donnaient une forme pleine de charme aux vérités les plus abstraites. Quand il descendait de la chaire, pressé d'échapper aux applaudissements enivrants de la foule, on le voyait disparaître au milieu de ses condisciples et leur faire oublier par sa modestie un succès qui les éclipsait tous.

Tel était Jérôme à vingt ans. La beauté de doña Juana se reflétait sur le visage de son fils, et don Diego pouvait, avec un paternel orgueil, incliner sa science

devant la sienne ; mais leur enfant avait encore de meilleurs titres à leurs prédilections. Il était resté le disciple de la Compagnie de Jésus, et ses hautes études, loin de l'éloigner de l'oraison ou de refroidir sa piété, lui avaient montré l'insuffisance de la science pour satisfaire aux besoins de son intelligence et de son cœur. De la théologie scolastique, il s'était plongé dans la théologie mystique, et là, se dilatant comme dans son véritable élément, il avait compris sa voie, il l'avait embrassée. Il ne voulait être ici-bas que le serviteur et l'ami du Seigneur Jésus. A d'autres l'éclat de la gloire, des dignités, même ecclésiastiques, le triomphe des polémiques, même des polémiques religieuses. Pour lui, il ne désire que le partage de son Maître, les opprobres de la Croix. « Seigneur, s'écriait ce jeune et généreux cœur, oh ! qu'il vous plaise de ne pas me conduire ici-bas par le chemin de l'honneur ni du repos : éloignez de moi, non seulement les vaines grandeurs du monde, mais les extases, les ravissements, les miracles qui sont comme les honneurs spirituels de vos amis. Pour moi, je vous demande la croix de mon Sauveur, la croix toute sèche et toute nue. »

A vingt-quatre ans, Jérôme Gratiien était prêtre, peu de temps après docteur, et il priait ses chers Pères Jésuites de lui ouvrir les portes de leur noviciat. Les Supérieurs l'accueillirent à bras ouverts ; mais quelques circonstances imprévues retardèrent son entrée. Durant ce délai, Jérôme Gratiien se sentit poursuivi intérieurement par les instances de Marie, la céleste Bien-Aimée de ses premiers ans. Marie lui demandait de devenir l'enfant de sa famille, le frère des jeunes Carmes Déchaussés qu'il admirait depuis longtemps aux cours d'Alcala. Le costume, les pieds nus de ces

austères étudiants, ce qu'il connaissait de leurs pénitences, de leurs jeûnes, de leur silence rigoureux, tout effrayait sa nature délicate. Il conjura Notre-Dame de ne pas exiger de lui un sacrifice qu'il croyait au-dessus de ses forces et d'agréer qu'il la servit d'une autre manière. S'il avait pris la croix en partage, ne la trouverait-il pas dans les renoncements et les immolations intimes des fils de saint Ignace, sans s'imposer un fardeau extérieur trop lourd pour son tempérament?

Une lutte touchante s'engagea entre l'amour de la Mère et la faiblesse de son fils. Gratien priait chaque jour au fond de son petit oratoire devant une image de Marie. Cette image parlait si fortement à son cœur, elle le pressait avec tant d'instances d'entrer aux Carmes Déchaussés que Gratien se sentait vaincu chaque fois qu'il la regardait. Il s'avisa de la couvrir d'un voile pour échapper à ses sollicitations et à ses reproches. Puis, poursuivi de remords, il ôta le voile de temps à autre, il demandait pardon, il promettait de prendre l'habit. Étaient-ce seulement les rigueurs de la Règle qui soulevaient en lui ces répugnances naturelles? Ou plutôt la couronne d'épines acérées, humiliantes, suspendue au-dessus de cette jeune tête que l'Église d'Espagne aurait alors volontiers couronnée de gloire, ne se dessinait-elle point à ses yeux dans le lointain? Dieu lui laissait-il entrevoir qu'après s'être donné tout entier au Carmel, après avoir contribué pour la plus large part à sauver la Réforme d'une effroyable tempête, il serait, lui, le confident, l'ami par excellence de Thérèse, lui, le Père de son Ordre, lui, le vrai fils de Marie, il serait dépouillé de son vêtement religieux, exilé, chassé par ses propres enfants indignement trompés sur sa conduite? Quelle

perspective pour ce cœur aimant, pour cette âme d'élite ! Oui, si dans les combats intimes de son oratoire, il ne sonda pas entièrement l'avenir, nous pouvons croire néanmoins que le Seigneur lui révéla quelque chose de sa destinée, qu'il lui montra le sceau douloureux dont serait marquée sa vocation. Ce qui pour les autres hommes n'est qu'un pressentiment plus ou moins vague devient souvent pour les saints une claire lumière : il leur est donné de prévoir leurs épreuves pour accroître leurs mérites par l'anxiété de l'attente et leur généreuse soumission aux desseins du Ciel.

La Providence, qui voulait envoyer Gratien à l'aide de notre Sainte, hâta le terme de ses hésitations. La Mère Marie de Jésus, Fondatrice et Prieure des Carmélites d'Alcala, invita le jeune prêtre à prêcher dans leur chapelle, le jour de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. Gratien prépara son sermon avec un soin particulier : il prétendit y déployer, avec toute son éloquence, une connaissance approfondie des origines, des grandeurs et des privilèges de l'Ordre de Notre-Dame. Une pareille étude eut pour premier résultat d'accroître sa vénération envers cet Ordre antique. Ensuite il prêcha de telle sorte qu'après l'avoir entendu, son meilleur ami, le docteur Jean Roca, prit la résolution d'abandonner ses biens et d'entrer au Carmel. Gratien, heureux de sa conquête, n'eut pas le courage de le suivre et le laissa partir seul au noviciat de Pastrana. Peu de temps après, il se rendit dans la même ville pour traiter de la réception d'une novice avec la Prieure des Carmélites dont le monastère n'était pas encore transféré à Ségovie. Le Seigneur et Notre-Dame l'attendaient là.

« O secrets de notre Dieu ! s'écrie sainte Thérèse

qui nous raconte le dénouement. Gratiien, conduit par la Très Sainte Vierge à Pastrana, s'en allait bien trompé sur le but de son voyage. Il ne songeait qu'à solliciter l'habit pour une religieuse, et le Seigneur voulait le lui donner à lui-même. Dès son arrivée, il rendit visite à la Prieure et lui proposa sa novice. Ce qu'il obtint d'abord sans le demander, ce fut que la Prieure s'occupât avec Notre-Seigneur de le faire entrer dans l'Ordre. Par la grâce de Dieu, la conversation du P. Gratiien est si agréable qu'il suffit presque toujours de parler avec lui pour l'aimer. Il arriva donc à la Prieure de Pastrana ce qui arrivait aux autres : charmée de ses qualités, elle eut un extrême désir de le gagner au Carmel. Elle en parla ensuite aux sœurs et leur représenta combien la chose était importante. Il n'y avait alors, en effet, dans la Réforme, que bien peu d'hommes ou, pour mieux dire, presque aucun d'un mérite égal à celui du P. Gratiien. Aussi leur dit-elle de se mettre en prière pour conjurer Notre-Seigneur de ne pas le laisser aller qu'il n'eût reçu l'habit. Toutes prirent l'affaire à cœur et s'y employèrent par des jeûnes, des disciplines, une oraison continuelle. Leurs vœux furent exaucés. Le P. Gratiien visita le monastère de nos Pères, en cette même ville : là son cœur fut touché par la grâce en voyant tant de régularité, de recueillement, de facilité pour servir Notre-Seigneur, et aussi à la pensée que cet Ordre était celui de la Très Sainte Vierge qu'il désirait honorer de tout son pouvoir. Il résolut de ne pas retourner dans le monde. Le démon lui mit de grandes difficultés dans l'esprit; il lui représenta surtout la douleur que sa détermination causerait à ses parents: mais le P. Gratiien confia au Seigneur le soin de ceux qu'il abandonnait pour son amour et

demanda l'habit de Notre-Dame. Les Carmes Déchaussés de Pastrana se hâtèrent de le lui donner. Ce fut pour tous une grande joie, en particulier pour les religieuses et leur Prieure qui ne pouvaient assez remercier Dieu (1). »

Heureux vaincu de Marie, le P. Gratien embrassa les rigueurs de la règle avec un courage plus grand que ses forces. Le Prieur ne crut pas devoir cacher sous le boisseau, durant le temps du noviciat, la lampe ardente et brillante qui venait éclairer l'Ordre entier; il l'employa donc aux prédications, conférences, confessions, et lui confia même la direction des autres novices. Le P. Gratien parcourait pieds nus les rues de Pastrana et les hameaux environnants; il rentrait au couvent pour instruire ses frères; après tant de fatigues jointes à un long jeûne, il ne mangeait que des herbes, des légumes ou de mauvais poissons. Sa santé s'ébranla, ses jambes enflèrent, et, pour surcroît de peine, le démon l'assaillit avec une nouvelle violence pour le dégoûter de sa vocation. Rien ne put l'arrêter : il prononça ses vœux dans la joie et la paix de son âme, le 28 mars 1573. Thérèse avait ce jour-là cinquante huit ans (2). « Si le Seigneur m'avait permis de choisir quelqu'un pour mettre tout en ordre dans nos fondations naissantes, affirme la Sainte, jamais je n'aurais su lui demander autant qu'il lui a plu de nous donner en nous envoyant un homme tel que notre P. Gratien. Il vint dans un temps où, sans ma grande confiance dans la miséricorde de Dieu, j'aurais regretté plus d'une fois que notre Réforme eût commencé. Je ne parle ici que des maisons des religieux.

(1) *Fondations*, ch. xxiii.

(2) *Histoire gén. des Carmes*. — *Boll.*, n° 574 à 582.

Quant à celles des religieuses, par la bonté du Seigneur, jusqu'ici elles vont bien (1). »

La Sainte nous introduit ainsi dans le secret de ses douleurs. Les Carmes Déchaussés lui donnaient déjà de vraies angoisses. Assurément ni la vertu ni la ferveur n'étaient parmi eux en décadence. Aux fondations de Durvelo, de Manzera, de Pastrana, d'Alcala, avaient succédé celles d'Altimore, de Grenade, de la Peñuela, de Séville : partout le même héroïsme, la même soif de travaux, d'humiliations, de macérations effrayantes. Élie voyait revivre ses véritables fils dans ces anachorètes qui n'avaient d'autre lit que la terre nue, des planches ou des sarments, d'autre oreiller qu'une pierre, d'autre nourriture que les herbes des champs. Ils n'ouvraient leurs lèvres que pour louer Dieu ou prêcher sa loi; ils ne levaient les yeux que pour regarder le ciel. C'étaient les fleurs de la sainte montagne et de la Thébàïde transportées sur le sol d'Espagne (2). Malheureusement, le lien de

(1) *Fondations*, ch. xxiii.

(2) *L'Histoire générale des Carmes* nous rapporte en détail les mortifications extraordinaires pratiquées dans chaque couvent d'hommes; ils se surpassaient les uns les autres. L'aimable chroniqueur, le P. François de Sainte-Marie, se plaît ici à raconter des choses presque incroyables, et sa satisfaction n'est complète que lorsqu'il a pu nous informer de la réponse du Visiteur, le P. Hernandez, au prince Ruy Gomez : « Que pensez-vous de mes religieux? » demandait le prince au Visiteur. — « Seigneur, aux yeux de la chair, ce sont des fous; aux yeux de la foi, ce sont des anges, des esprits de feu dans des corps qui n'ont rien d'humain. » Les anciens écrivains aimaient comme lui à énumérer toutes ces pénitences extrêmes. On parle moins de la répression de saint Jean de la Croix, qui, au noviciat de Pastrana, par exemple, et plus tard dans les monastères qu'il gouverna comme Prieur, interdit sévèrement les pratiques outrées, bonnes à ruiner les santés, à énerver l'esprit ou, danger plus terrible, à le jeter dans la présomption et l'orgueil. (*Vie de saint Jean de la Croix*: Essai historique par don Manuel Munoz Garnica, liv. I, ch. vii, Jaën 1865.)

l'unité manquait à ces monastères. Thérèse nous expose en deux mots la situation : « Parmi les religieux, la Réforme portait dans son sein un principe de ruine prochaine. D'abord, ils ne formaient pas de province particulière, mais restaient soumis au gouvernement des Supérieurs de l'Observance Mitigée. Ensuite, ils n'avaient pas encore de Constitutions. Chaque monastère se conduisait comme il le jugeait à propos, et, les uns pensant d'une manière, les autres d'une autre, la Réforme y courait de grands périls (1). »

Saint Jean de la Croix continuait à l'Incarnation son obscur ministère. D'ailleurs il y avait plutôt en lui un Père des âmes qu'un organisateur, un législateur. Il avait formé au noviciat le plus grand nombre des religieux : après Dieu, c'est à lui que ceux-ci devaient leur esprit d'oraison, d'abnégation, d'humilité. Ses exemples demeuraient le vivant modèle que chacun essayait de suivre en désespérant de le reproduire. Mais la Réforme avait alors besoin d'une action extérieure autre que la sienne. Le P. Gratien, avec ses talents, sa parole facile, son abord aimable, son grand air voilé de modestie, sa douceur pleine de fermeté (2), ajoutons aussi avec ses hautes alliances et son crédit à la cour, le P. Gratien était, comme affirme Thérèse, l'homme choisi de Dieu pour sauver les Carmes Déchaussés non seulement du principe de décadence que leur Ordre portait dans son sein, mais du terrible orage qui au dehors allait fondre sur eux et menacer de les anéantir.

Peu de mois après sa profession, le P. Gratien se

(1) *Fondations*, chap. xxiii.

(2) Voir le témoignage de sainte Thérèse, *Fond.*, ch. xxxiii.

vit investi de pouvoirs bien inattendus. Lorsque le P. Hernandez avait été nommé Visiteur des Carmes de Castille, un autre Dominicain, le P. Vargas, avait reçu la même mission en Andalousie. Ce dernier attira les Carmes Déchaussés dans sa province dès l'année 1572 (1), leur ménagea les fondations de Grenade, de la Peñuela, et les établit, à la place des Carmes Mitigés, au couvent de Saint-Jean-du-Port. Encouragé par leurs succès, il voulut partager avec le P. Balthazar de Jésus son autorité de Visiteur sur les Carmes Déchaussés d'Andalousie : c'était presque le créer Provincial (2).

L'année suivante, le P. Vargas, pour fonder un quatrième monastère à Séville, s'adressa au P. Mariano ; il lui dit d'arriver au plus tôt et de se choisir un compagnon. Le P. Mariano, resté jusqu'alors, par grâce, frère convers, devait prendre lui-même un auxiliaire capable de remplir le rôle de fondateur et la charge de Prieur. Il jeta les yeux sur le P. Gratien, et le P. Balthazar, ravi de ce choix, transmit au jeune Père la patente et les droits de Visiteur qu'il tenait du P. Vargas (3). Le fardeau était lourd déjà pour un nouveau profès ; la sagesse et la discrétion de sa conduite lui en attirèrent un autre bien plus accablant. Dès que le P. Vargas le connut personnellement, il en conçut une si haute estime qu'il prit le parti assez téméraire de lui abandonner tous ses pouvoirs tant sur les Carmes Mitigés que sur les Carmes Déchaussés. Le P. Gratien prévint les inconvénients d'une pareille mesure ; il essaya de refuser, alléguant sa jeunesse, sa profession récente et les susceptibilités légitimes

(1) *Boll.*, n° 565. — *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. I, ch. xx.

(2) *Boll.*, n° 568. — *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. I, ch. xxi.

(3) *Boll.*, n° 583.

que son élévation ne saurait manquer d'éveiller parmi les Carmes de l'Observance (1). Si le Père Visiteur avait besoin d'un assistant pour les gouverner, ne trouverait-il pas chez eux plus d'un religieux digne de sa confiance et dont l'autorité serait mieux accueillie (2)?

Malheureusement, aux intentions les plus droites, le P. Vargas ne joignait pas la prudence du Visiteur de Castille. Lassé d'avoir travaillé depuis quatre ans sans obtenir de succès sérieux, il voulait en finir, et, persuadé que les talents exceptionnels du P. Gratien viendraient à bout des difficultés, il n'entendit aucune raison. Le P. Mariano, de son côté, pressa vivement son confrère d'accepter un poste où il pourrait rendre à la Réforme d'immenses services. Le P. Gratien se soumit à regret, mais il résolut de visiter d'abord les couvents des Déchaussés et de laisser ignorer aux autres les droits qu'il possédait sur eux jusqu'à ce qu'une circonstance favorable ou urgente lui donnât l'occasion de les exercer.

Nous ne suivrons le nouveau Visiteur ni au couvent de Saint-Jean-du-Port, ni à la fondation laborieuse de Séville en 1574 (3). Malgré tous ses ménagements, les Carmes Mitigés s'alarmèrent; ils écrivirent au Général de l'Ordre, le P. Rubeo, que les partialités des Visiteurs Apostoliques en faveur de la Réforme menaçaient d'une ruine complète les maisons de l'Observance, et donnant les faits à l'appui, ils signalèrent surtout le pouvoir conféré par le P. Vargas à un religieux sans expérience, qui gouvernait comme un

(1) C'était le nom distinctif que se réservaient les Carmes Mitigés.

(2) *Boll.*, n° 651 — Ribera, liv. III, chap. vi.

(3) *Boll.*, nos 584, 585. — *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. II, ch. 1 et II.

Provincial les nouveaux monastères et probablement régirait bientôt de même tous les couvents de l'Ordre. Contre cet attentat à l'autorité légitime du T. R. P. Général, on réclamait bonne et prompte justice (1).

Lorsque sept ans auparavant, appelé par Philippe II, envoyé par Pie V, le P. Rubeo avait entrepris la visite et la réforme des Carmels d'Espagne, on se souvient avec quelle affection paternelle il bénissait les religieuses de Saint-Joseph d'Avila. Thérèse était sa confidente, sa très chère fille; il la consultait sur les affaires délicates; il s'appuyait sur elle comme sur la colonne de l'Ordre et l'engageait le premier à fonder d'autres monastères; enfin ses larmes d'attendrissement à la vue du courage, de la pauvreté, de la ferveur des Carmélites attestaient à la fois la piété du saint vieillard et ses prédilections pour la Réforme. Il avait emporté à Rome les mêmes sentiments que Thérèse entretint longtemps par une correspondance suivie où elle rendait compte, comme une fille à son véritable père, des affaires importantes de ses maisons. L'imprudence du P. Vargas, le mécontentement des Carmes Mitigés, leurs rapports au Général changèrent les dispositions de celui-ci : on lui montra la Réforme tournant au schisme religieux et troublant la paix, la prospérité de l'Ordre. Trop éloigné pour examiner les faits par lui-même et d'ailleurs blessé des procédés du Visiteur, qui paraissait ne pas tenir le moindre compte de son autorité, le P. Rubeo pria le Saint-Siège de révoquer les pouvoirs des Commissaires Apostoliques (2). Le 13 août 1573, il obtint de

(1) *Boll.*, n° 586.

(2) *Boll.*, n° 616. Voir l'explication de la conduite du P. Rubeo et sa justification motivée : *Boll.*, n° 649 et suiv. Assurément, les premiers torts furent du côté du P. Vargas.

Grégoire XIII le bref de révocation ; mais, afin de le publier plus solennellement, il le tint en réserve jusqu'à la réunion du Chapitre Général, convoqué à Plaisance pour le printemps de l'année suivante.

Le P. Rubeo ne put néanmoins tenir la chose si secrète que le légat du Saint-Siège à la cour d'Espagne n'en eût connaissance.

Mgr Nicolas Hormaneto était un homme dévoré du zèle de la gloire de Dieu. Député au concile de Trente, il y avait ardemment soutenu les mesures répressives ; ensuite, Vicaire Général de Milan, il avait puisé à l'école austère de saint Charles Borromée un amour toujours croissant pour la pureté de la discipline religieuse. Élevé au siège de Padoue, il administrait son diocèse avec une sollicitude et une énergie qui lui valurent le surnom quelque peu ironique de *Reformator orbis* (1). Enfin, quand ce grand réformateur passa en Espagne, il s'éprit, cela devait être, des fondations du nouveau Carmel et s'en déclara ouvertement le protecteur. A la nouvelle du bref de Grégoire XIII, il comprit que de hautes influences avaient dû agir sur l'esprit du Pontife pour le lui arracher, et il résolut de les contre-balancer en soutenant le parti de la Réforme autant que le lui permettraient sa conscience et son dévouement au Saint-Siège.

D'abord il examina le bref. Il vit que, si le Pape révoquait les pouvoirs des visiteurs, il ne limitait point ceux que lui, comme Nonce, possédait sur tous les Ordres religieux d'Espagne. En conséquence, le 22 septembre, il nomma de nouveau par sa propre autorité le P. Vargas Visiteur des Carmes de l'Andalousie et lui adjoint le P. Gratien pour remplir, de

(1) Réformateur du monde. *Boll.*, n° 497.

concert avec lui, les mêmes fonctions (1). Ce coup de maître redoubla le mécontentement des Mitigés. Ils auraient pu accuser le Nonce d'insubordination envers le Souverain Pontife, si le prélat ne les eût devancés en écrivant au cardinal Ptolémée, secrétaire du Pape, pour lui exposer les raisons de sa conduite et le prier de les soumettre à Sa Sainteté. Le Cardinal répondit que le bref de révocation ne touchant en rien à l'autorité du Nonce, Grégoire XIII le laissait libre d'en user comme il le trouverait bon pour le bien des Ordres monastiques.

On voit d'ici quel conflit s'engage. D'un côté les nombreuses et florissantes maisons de l'ancien Carmel soutenues par leur Général, de l'autre quelques pauvres monastères abrités sous le crédit du Nonce : au-dessus des deux partis, la Cour de Rome qui les écoute l'un après l'autre, qui laisse agir son légat, et entend de plus près le Général. Nous ne raconterons pas toutes les péripéties de cette lutte douloureuse ; mais, retraçant avec impartialité ses principaux faits et les caractères divers de ceux qui durent y prendre part, nous verrons notre Sainte dominer le combat par son énergie et sa douceur. S'il est pénible de lire une page semblable, la déchirer serait manquer à l'intégrité de l'histoire, et enlever à la vie de sainte Thérèse peut-être sa plus belle partie, à coup sûr la plus instructive. Et d'ailleurs, comment serait-on scandalisé de voir l'Ordre béni de Notre-Dame soumis à l'épreuve qui n'a pas épargné même l'Église de Dieu ? N'est-ce pas avec des éléments humains que s'édifient ici bas les œuvres les plus saintes, et l'humanité ne porte-t-elle point partout avec elle ses fra-

(1) *Boll.*, n° 617. — *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. II.

gilités, ses causes de crise? Dieu en triomphe dans son Église, toujours jeune, toujours belle, toujours grande et féconde, à travers les vicissitudes, les orages du temps; il en triomphe, proportion gardée, dans les travaux de ses saints; il en triomphera dans la Réforme du Carmel: mais pour sa gloire comme pour l'honneur de Thérèse, nous devons apprendre à quel prix.

Encouragé par l'assentiment formel du Saint-Siège, le Nonce s'entendit avec le roi. Philippe II réunit en Conseil les grands dignitaires ecclésiastiques de Castille et un saint homme initié aux affaires des Carmes, le licencié Jean de Padilla (1). On approuva unanimement le choix du Nonce. Le roi aimait la famille des Gratien et connaissait de réputation le P. Jérôme; il voulut lui-même étendre et confirmer ses pouvoirs. Il chargea Mgr Hormaneto d'appeler le jeune religieux à Madrid et de le lui présenter.

Le P. Gratien était alors à Séville. Il partit sur-le-champ; et, malgré l'importance de son voyage, il fit un assez long détour pour se ménager le bonheur d'une première entrevue avec Thérèse. Effrayé des responsabilités qui pesaient sur lui, du rôle exceptionnel que les circonstances ou plutôt la Providence lui créait dans l'Ordre, il sentait le besoin de recourir aux conseils de la sainte Mère. Elle n'avait pas encore quitté la récente fondation de Véas. « Quand on m'annonça son arrivée, dit-elle, j'en éprouvai une grande joie, car je ne l'avais jamais vu et je désirais le connaître pour tout le bien que l'on m'avait dit de lui. Je me sentis encore plus heureuse dès que nous eûmes

(1) Ami du P. Gratien, quoique d'une humeur toute différente; l'âpreté de son zèle l'avait fait échouer dans les réformes que le roi avait tentées par son entremise.

commencé à parler ensemble. J'en fus si contente que, selon moi, ceux qui me l'avaient loué le connaissaient peu et ne m'en avaient pas dit assez. » Sa grande expérience des hommes lui permettait de les juger du premier coup d'œil. Un entretien lui suffit pour apprécier ce rare mérite joint à une humilité, à une charité qui la ravirent plus encore que le reste. « *Je n'ai jamais vu, s'écrie-t-elle, tant de perfection alliée à tant de douceur.* » C'était là, en effet, le trait distinctif du Père. Sous le manteau d'Élie, il cachait moins le feu du prophète que la mansuétude du Sauveur. Frère aîné du doux et bon évêque de Genève, il croyait, lui aussi, que l'on opprime les âmes par la force, mais qu'elles se gagnent par l'amour, et c'est avec ce principe de gouvernement qu'il comptait exercer sa lourde charge. Il le soumit néanmoins à notre Sainte, il lui ouvrit son cœur ; il lui confia ses sollicitudes, ses projets, ses vues personnelles (1). Thérèse l'approuva sans réserve, et, à son tour, voyant en lui son premier Supérieur, elle lui parla des affaires de l'Ordre comme des choses de son âme, avec un plein abandon. Touchantes confidences de la vieille Sainte au jeune et saint religieux, de la Mère au déclin de ses forces, de sa vie, à l'enfant qui doit soutenir ses derniers pas et prolonger ses œuvres ! Elles nous rappellent les entretiens d'autrefois entre Pierre d'Alcantara, usé par l'âge et la pénitence, et Thérèse, alors au début de sa course. La Sainte rendait à un fils ce qu'elle avait reçu d'un père.

Le séjour du P. Gratien à Véas se prolongea au delà de ses vues. « Il attend le P. Mariano, écrit Thérèse, et à notre grande satisfaction celui-ci n'arrive

(1) *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. III, ch. XIV.

pas (1). » Dans cet intervalle, le P. Gratien décida la Sainte à partir pour Séville. Elle n'accueillit d'abord ce projet qu'avec une extrême répugnance : elle n'aimait point l'Andalousie et regrettait déjà sa méprise pour Véas. D'ailleurs, à part une antipathie naturelle, en réalité sans fondement sérieux, elle se trouvait paralysée par les patentes du Père Général qui limitaient ses fondations aux deux Castilles. Le P. Gratien la rassura. Il avait assez d'autorité sur l'Ordre en Andalousie pour agir et la faire agir en dehors des permissions restreintes du P. Rubeo. « Dieu a permis, ma Mère, lui dit-il gracieusement, que vous deveniez ma sujette sans le savoir, ni le vouloir. Il faut en cette province que vous m'obéissiez et que vous fassiez tout ce que je vous ordonnerai pour le service de Dieu (2). »

Thérèse répondit qu'elle obéirait de grand cœur ; mais elle exposa quelles raisons la portaient à fonder plutôt à Madrid qu'à Séville. Madrid l'attendait ; la princesse Jeanne et doña Leonor de Mascareñas lui prêteraient le concours de leur haute influence et de leur amitié ; Philippe II lui-même l'accueillerait avec bienveillance et s'intéresserait davantage à la Réforme, quand il connaîtrait l'un de ses monastères. Enfin la Sainte resterait ainsi au milieu de ses autres fondations menacées d'une prochaine tempête. « Vous avez raison, ma Mère, lui dit le P. Gratien, mais consultez Dieu sur ce sujet, je vous prie : demandez-lui, de nos deux projets, lequel il préfère. » Thérèse le fit et répondit ensuite avec simplicité que Dieu préférerait la fondation de Madrid. « Eh bien ! moi, répliqua le

(1) Véas, 12 mai 1575.

(2) *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. XXIII, chap. xv.

Père, je suis toujours d'avis que vous alliez d'abord à Séville. » La Sainte ne parut ni peinée si surprise d'une telle insistance ; elle choisit les religieuses qui l'accompagneraient et commença ses préparatifs de départ. Ému de cette touchante docilité, le P. Gratien la laissa faire durant deux jours. « Ma Mère, lui dit-il enfin, il est possible que je sois dans l'erreur. Comment donc avez-vous pu vous décider à suivre si promptement mon sentiment contre une révélation que vous savez certaine? — C'est que je puis me tromper en jugeant de la vérité d'une révélation, reprit la Sainte, et que je serai toujours dans le vrai en obéissant à mes Supérieurs. » Humble et grande réponse, qu'il est beau de recueillir sur les lèvres de sainte Thérèse à soixante ans, devant un Supérieur qui n'avait pas la moitié de son âge.

Le P. Gratien, se défiant de lui-même, lui ordonna de consulter Dieu de nouveau. En pareille rencontre Notre-Seigneur n'avait jamais qu'un mot : « *Tu as bien fait d'obéir, ma fille.* » Cette fois il ajouta : « *Les affaires de la Réforme et de la fondation de Madrid n'y perdront rien. Va donc à Séville : tu réussiras, mais tu auras beaucoup à souffrir* (1). »

La chose ainsi conclue, le P. Gratien prit la route de Madrid où le Nonce l'avait mandé, et Thérèse celle de Séville. Elle partit le 8 mai, « avec cinq sœurs de grand mérite et une sixième destinée à être Prieure, toute faite pour une pareille charge. » Cette dernière était la jeune parente de la duchesse de la Cerda, doña Marie de Salazar, devenue la Mère Marie de Saint-Joseph.

(1) Yepes, liv. II. chap. xxvii. La fondation de Madrid, dans les desseins de la Providence, était réservée à la Mère Anne de Jésus.

Nous savons à combien d'incidents donnaient lieu ces voyages en chariot sur les chemins accidentés de la péninsule : montagnes et précipices, fleuves et torrents, détours inconnus, autant d'obstacles qu'il faut franchir souvent sous un soleil brûlant et avec des moyens de transport aussi incommodes que le dos d'une mule ou une lourde voiture. Cette fois on n'avait qu'à traverser le Guadalquivir et l'immense plaine au milieu de laquelle siège Séville comme la reine de cette belle et riche Andalousie. Néanmoins les aventures se multiplièrent le long du trajet et la chère Sainte nous les raconte de si bonne grâce, avec tant d'humilité, de simplicité, de gaieté, que nous croyons charmer le lecteur en lui transmettant son récit.

On part d'abord par une chaleur excessive : les chariots couverts sont « une espèce de Purgatoire ! » Thérèse en souffre surtout pour ses sœurs ; mais elle leur voit un tel courage qu'en leur compagnie elle irait volontiers jusqu'au pays des Maures. La veille de la Pentecôte, elle est prise d'une fièvre violente.

« De ma vie, dit-elle, je n'avais eu pareille fièvre. Je tombai en léthargie. Pour me ranimer nos sœurs me jetaient de l'eau sur le visage ; cette eau échauffée par le soleil ne me rafraîchissait guère (1). Dans cette nécessité je ne veux pas manquer de vous dire, mes filles, quelle fut notre hôtellerie : une pauvre chaumière dans laquelle on ne put nous donner qu'une petite chambre sous le toit, sans fenêtres, où le soleil, et un soleil d'Andalousie, entrait en plein dès que l'on ouvrait la porte. On me mit sur un lit de telle façon

(1) Et encore cette eau chaude coûtait bien cher : la sécheresse l'avait rendue si rare qu'une petite bouteille se vendait deux maravédís. C'était le prix du vin et plus encore. (Julien d'Avila.)

que j'aurais mieux aimé coucher par terre, car il était si haut d'un côté, si bas de l'autre que je ne savais comment m'y tenir ; il me semblait fait de pierres pointues. Tout s'endure en santé ; mais vraiment c'est une chose étrange que la maladie. Enfin je pris le parti de me lever et de m'en aller ; j'aimais mieux supporter le soleil des champs que celui de cette chambre. Que doivent donc éprouver en Enfer ces malheureux qui, livrés pendant toute l'éternité au même supplice, n'auront pas même le faible adoucissement de changer de souffrance ?

» Deux jours auparavant, au passage du Guadalquivir, nous avions couru un vrai danger. Le bac qui nous portait avec nos chariots ne put traverser la rivière à l'endroit où le câble était tendu : il fallut prendre de biais. On se servait néanmoins du câble ; mais ceux qui le tenaient l'ayant lâché, le bac s'en alla sans rames ni cordes avec le courant. J'étais moins effrayée du péril qu'affligée de voir le pauvre batelier au désespoir : nous nous mîmes à prier, les autres à crier. Par bonheur un gentilhomme nous aperçut d'un château voisin, et il envoya vite à notre secours. On n'avait pas encore lâché le câble ; nos religieux et les passagers déployaient toutes leurs forces pour le retenir, lorsque la violence du courant les renversa. Je n'oublierai jamais de quelle manière touchante le fils du batelier, un enfant de dix à onze ans, partageait la douleur de son père : il me mit en dévotion ; il y avait de quoi louer Dieu en voyant ce bon petit cœur ressentir si vivement l'anxiété paternelle. Enfin le bac s'arrêta contre un banc de sable et l'on put nous venir en aide (1).

(1) *Fondations*, ch. xxiv.

» Le mardi de la Pentecôte, un autre contre-temps me chagrina bien davantage. Nous avions marché en grande hâte afin d'arriver d'assez bon matin à Cordoue pour entendre la messe, sans être vues de personne, dans une église au-delà du pont. Nous l'avions choisie comme la plus solitaire de la ville. A l'entrée du pont, on nous arrêta : nos chariots ne pouvaient passer sans la permission du gouverneur. On l'envoya demander, et, comme le gouverneur n'était pas levé, cela nous retarda plus de deux heures. Pendant ce temps une foule de gens vinrent autour de nous pour savoir qui nous étions. Comme notre chariot était bien fermé, cela ne nous gênait pas beaucoup. La permission obtenue, voici un autre embarras ; la porte du pont était plus étroite que les chariots ; il fallut scier je ne sais quoi pour nous faire passer, ce qui prit encore du temps. Enfin nous arrivâmes à l'église où Julien d'Avila devait dire la messe. Mais, comme cette église était dédiée au Saint-Esprit, on y célébrait les fêtes de la Pentecôte avec plus de solennité qu'ailleurs. Il devait même y avoir sermon. Quand je vis de quelle foule elle était remplie, j'en eus tant de peine qu'à mon sentiment il eût été peut-être mieux de se passer de messe que de s'engager au milieu de cette multitude. Julien d'Avila ne fut pas de cet avis, et, comme il est théologien, je suivis le sien.

» Nous descendîmes des chariots, nos grands voiles baissés sur le visage. A la seule vue de ces voiles, de nos manteaux blancs de gros drap et de nos alpargates, voilà tout ce peuple en émoi. De notre côté nous n'étions pas peu troublées ; pour moi, cela me donna un tel soubresaut que la fièvre me quitta. On eût dit, au tumulte de la foule, qu'il s'agissait d'une entrée de

taureaux (1) : aussi je ne voyais pas l'heure de m'en aller. Quelle rude mortification nous procura ce bel accueil ! »

Ce récit pittoresque et plein d'abandon ne nous signale que les mésaventures du voyage. Comme toujours, notre Sainte met en avant ses apparentes faiblesses et laisse le reste dans l'oubli. Elle ne dit rien par exemple de la rixe sanglante dont son énergie et sa foi triomphèrent au milieu des champs d'Alvino. Elle se reposait dans l'un de ces champs avec ses compagnes, quand elle aperçut un groupe de paysans et de soldats qui se battaient avec fureur ; pour une misérable querelle, de part et d'autre ils s'étaient emportés, et les couteaux, les armes se croisaient avec des cris affreux. A ce spectacle, les religieuses effrayées se serrèrent

(1) *Aquel sobresalto me debia de quitar la calentura del todo... El alboroto de la gente era como si entrarán toros.* (Fondations, ch. xxiv. — *Boll.*, n° 621.) — Ribera, Yepes, l'*Histoire générale des Carmes* complètent le récit de la Sainte par divers détails. Les plus intéressants sont encore ceux que nous donne Julien d'Avila comme témoin oculaire. Il peint les choses d'ailleurs avec les teintes espagnoles et il faut en tenir compte pour le lire. « Nous avons justement choisi, sans le savoir, l'église où devait se célébrer la solennité avec procession et avec danses. Depuis que Cordoue est Cordoue, on n'avait jamais vu rien de pareil : car, en plus de la procession du clergé et des séculiers, il y eut la procession des religieuses, et les voir était plus que tout le reste. » Puis il passe à ses difficultés pour parvenir à dire la messe. Il en obtint la permission sans recourir au pasteur de la paroisse ; mais la messe commencée, arrive le bon curé ; maître Julien le voit prendre un surplis, une étole, et s'agenouiller à l'angle de l'autel. « Comment, se dit-il, est-ce qu'il aurait scrupule de me laisser donner la communion dans son église, parce qu'il ne me connaît pas, et viendrait il le faire à ma place ? » Au moment de la communion, Julien d'Avila se tourne d'un air résolu et communique ses religieuses : le curé ne dit rien pour le moment, mais, à la sortie de l'église, il lui fit la réprimande. Maître Julien lui répondit poliment, « bien content cependant d'avoir fait ce qu'il voulait. »

contre leur Mère ; mais elle, pleine de compassion pour ces infortunés, marche droit vers eux : « Mes frères, s'écria-t-elle, je vous en conjure songez que Dieu est ici présent et qu'il doit vous juger. » L'accent de foi qui vibrerait dans ces paroles pénétra l'âme des agresseurs : les épées, les couteaux tombèrent de leurs mains ; ils se dispersèrent de tous côtés et le souvenir du souverain Juge les poursuivit pour réconcilier leurs cœurs (1).

Les distractions forcées de la route n'empêchèrent pas non plus Thérèse de célébrer « la Pâque du Saint-Esprit » (2) avec autant de ferveur que si elle eût été paisiblement renfermée à Saint-Joseph. Elle passa la journée du lundi de la Pentecôte dans un ermitage près d'Ecija, et là, oubliant la fièvre qui la consumait depuis l'avant-veille, elle demeura de longues heures en oraison, absorbée dans le souvenir de la grâce insigne que le Seigneur lui avait faite en cette solennité plusieurs années auparavant, et de tant de faveurs reçues depuis, de tant d'effusions de l'Esprit d'amour. Ce que son langage expressif nomme si bien le tourment de la reconnaissance la pressant alors avec plus d'ardeur, elle chercha quelle nouvelle offrande elle pourrait présenter à Dieu, quel grand service elle pourrait lui rendre. Mais n'a-t-elle pas tout donné déjà ? Depuis sa jeunesse, elle effeuille l'une après l'autre, sous les pieds du Roi, du Maître adoré de son cœur, elle effeuille ses joies les plus pures, ses meilleures affections ; sa vie n'est qu'un perpétuel sacrifice. Immolée par ses vœux de religion, par son vœu du plus parfait, par ses travaux incessants, par ses

(1) Ribera. — Yepes.

(2) *Pascua de Espiritu Santo.*

fondations qui la jettent d'une ville à l'autre sans lui laisser de repos, que peut-elle faire davantage? Elle le demande à Dieu, et alors il lui semble qu'au milieu de ses peines et de ses travaux, malgré la chaîne de ses vœux, il lui reste une certaine indépendance : elle s'empare de ce dernier bien, et, triomphante, elle l'abandonne à l'Esprit-Saint : désormais elle n'aura plus de volonté, elle renoncera perpétuellement à la sienne, suivra en toutes choses celle du Seigneur qui lui sera signifiée par les décisions de son Supérieur, le P. Gratien. Ce sacrifice n'était-il pas peu de chose après les actes héroïques qui l'avaient précédé? Écoutez ce que la Sainte en pense :

« D'un côté, il me semblait que c'était ne rien faire ; mais d'un autre, la chose me paraissait très difficile. Je voyais que j'allais être toute ma vie sans aucune liberté extérieure ni intérieure, et je sentais une profonde répugnance à me lier de la sorte. Sauf l'agonie que j'éprouvai au sortir de la maison de mon père, aucun acte de ma vie, pas même ma profession, ne m'a tant coûté. Je ne songeais nullement alors aux qualités du P. Gratien ni à l'affection que je lui porte ; je le considérais comme un étranger et je me demandais seulement si ma promesse serait agréable à l'Esprit-Saint. Après un bon moment de combat, Notre-Seigneur me remplit de confiance... je me mis à genoux et je promis de faire tout ce que mon Supérieur me dirait jusqu'à la mort (1). »

Une grande joie intérieure suivit cet engagement et le sanctionna de la part de Dieu. Thérèse poursuivit sa route avec des consolations qui lui en allé-

(1) *Relation* VI. — Vic. de la Fuente, t. I. p. 160 ; le P. Bouix : *Lettres*, XI, donnent ce document *in extenso*.

gèrent les rudes fatigues. Le 26 mai, elle arrivait à Séville.

On sait que la fondation des Carmes Déchaussés y avait précédé celle des Carmélites : l'archevêque, le pieux et austère don Christophe de Roxas (1), protégeait les premiers d'une manière si paternelle que l'on ne pouvait douter de la bienveillance de son accueil pour notre Sainte et pour ses filles. Le P. Gratien lui ménageait leur arrivée comme une heureuse surprise, et le P. Mariano, par le même sentiment, leur avait loué en secret une petite maison dans la rue des Armes, à peu de distance des portes de la ville. Thérèse voulut en prendre possession avec la solennité ordinaire. « Quand je vis le P. Mariano, dit-elle, m'alléguer plusieurs prétextes pour m'engager à différer la cérémonie, je compris qu'il n'osait m'avouer le reste, dans la crainte de me faire de la peine, et, comme ses raisons n'étaient pas suffisantes, je devinai la vraie difficulté. Nous n'avions pas de licence ! C'est toujours la première chose dont je m'assure avant de fonder, ainsi que le saint Concile l'ordonne ; cette fois, non seulement je ne doutais point qu'elle ne fût obtenue, mais encore je croyais rendre service à Monseigneur. »

Le prélat, en effet, aimait le Carmel ; néanmoins, homme de devoir et de principes avant tout, il ne pouvait transiger en sa faveur avec une règle d'administration qu'il s'était tracée depuis plusieurs années. Séville comptait un grand nombre de couvents et de couvents pauvres, malgré l'opulence de la cité. Il avait

(1) Mgr Christophe de Roxas et de Sandoval, Père du concile de Trente, aussi zélé pour maintenir l'intégrité de la juridiction et de la discipline que charitable envers les pauvres. (Vic. de la Fuente.)

donc statué qu'aucune autre fondation de religieuses ne serait admise, à moins qu'elle n'apportât des revenus suffisants pour assurer sa subsistance. « Or, en fait de revenus, dit la sainte Mère, il ne nous restait pas une *blanca* du peu d'argent emporté pour le voyage. Nous avions pour tout bien nos habits, quelques tuniques, quelques coiffes et la toile qui avait servi à couvrir nos chariots. »

Le P. Mariano essaya de fléchir l'archevêque. Si le P. Gratien avait été à Séville, on aurait eu plus d'espoir, car le P. Mariano, avec son zèle ardent, dépassait souvent son but au lieu de l'atteindre. Un mois s'écoula en vaines instances. Enfin les lettres du P. Gratien décidèrent l'archevêque à visiter lui-même Thérèse, La cause des Carmélites était gagnée. Il ne put résister plus que les autres à l'aimable ascendant de la sainte Mère. Édifié, charmé, il la quitta en la bénissant et lui disant de grand cœur : « Vous ferez, ma Mère, tout ce que vous voudrez. J'y souscris d'avance pour la gloire de Dieu (1). »

Le jour même, on apporta le Très Saint-Sacrement ; on mit la clôture. La Sainte nomma Prieure la Mère Marie de Saint-Joseph et les exercices religieux furent suivis aussi régulièrement que dans un véritable monastère. La maison était cependant bien petite et bien incommode, et le dénûment si complet que les sœurs reposaient la nuit sur la terre nue (2). Elles vivaient, comme les petits oiseaux, des miettes que le Père céleste laissait tomber pour les nourrir : quelques fruits, quelques légumes ou même quelques herbes du jardin. Un jour, pour les faire cuire, elles en furent

(1) *Histoire générale des Carmes*, t. II, liv. II, ch. xv.

(2) *Hist. gén. des Carmes*, *ibid.*

réduites à allumer de vieux bouts de corde. Parmi les pieuses et riches familles de Séville, pas une âme ne vint à leur aide. Une noble dame, doña Leonor de Valera, eut bien connaissance de leur extrême pauvreté et voulut les secourir ; malheureusement, pour mieux cacher ses bonnes œuvres et se dérober à la gratitude des Carmélites, elle confia ses aumônes aux mains infidèles d'une fille sans jugement et sans conscience qui crut bien faire en leur donnant, de son chef, une autre destination. Ainsi, durant plusieurs mois, le calice des privations fut épuisé jusqu'à la lie. d'autres amertumes s'y ajoutèrent. Le changement de climat ébranla les santés. Affaiblie, languissante, notre Sainte ne se reconnaissait plus et pouvait s'écrier : « Seigneur, je me demande vraiment ce qu'est devenue votre servante, elle qui croyait avoir reçu de vous assez de grâces pour affronter toutes les tempêtes du monde et qui se trouve à présent si misérable, si faible, si craintive (1). »

Cette faiblesse, il est vrai, ne durait pas. Dieu ne lui laissait sentir le poids de l'épreuve que pour la lui rendre plus méritoire et bientôt il la relevait au-dessus d'elle-même, au-dessus de la douleur du corps et de l'âme. Comment, du reste, son cœur, qui, après le Seigneur, n'aimait rien tant que l'Église, n'eût-il pas été dans l'angoisse ? Elle voyait la pureté de sa foi suspectée, le livre de sa Vie, la Réforme du Carmel cités au tribunal de l'Inquisition, ses secrets les plus in-

(1) *Excl.* xvii. — Le livre des *Exclamations*, d'après Louis de Léon, remonte à la date de 1569. Les Bollandistes le rapportent, sans motiver cette différence, à l'année 1579. Quoi qu'il en soit, ces prières ardentes ne s'échappèrent pas une fois seulement de l'âme de notre Sainte : ces exclamations devaient lui être familières.

times divulgués au grand jour, les dons de Dieu pour ainsi dire profanés. Que s'était-il donc passé (1)? Ici nous devons revenir en arrière et nous rappeler qu'à l'époque de la fondation de Pastrana, la Sainte avait dû faire un assez long séjour dans le palais de la princesse d'Eboli. Celle-ci ayant entendu dire que Thérèse avait écrit, sur l'ordre de son confesseur, une relation de sa Vie, voulut absolument la lire. Thérèse refusa; ce refus redoubla les désirs de la princesse. « Comment, disait-elle, la duchesse d'Albe a une copie de ce livre, je le sais; vous avez confié l'original à la duchesse de la Cerda, et à moi vous ne le donneriez pas! » Après une longue résistance, notre Sainte dut céder. Par cette preuve de déférence sur une chose qui la concernait personnellement, elle espérait gagner l'exigeante fondatrice sur d'autres points qu'il

(1) L'Inquisition d'Espagne, alors en garde contre les extravagances des faux mystiques, surveillait de près tous les écrits de spiritualité, et ses justes préventions contre un grand nombre enveloppèrent plus d'une fois ceux qu'elle devait ensuite répandre et défendre. Avant d'inquiéter sainte Thérèse, le Saint-Office avait emprisonné l'apôtre de l'Andalousie, le docte et pieux Jean d'Avila, et condamné l'illustre frère Louis de Léon.

On sait du reste que l'Inquisition espagnole ne relevait que du roi; elle tenait de lui ses réglemens, sa juridiction, sa forme et ses pouvoirs. Pour que le Saint-Siège confirmât une institution qui, dès son principe, lui parut redoutable, Ferdinand dut déclarer à Sixte IV que ce tribunal serait complètement étranger à toute juridiction purement spirituelle et lui représenter que le contact alors perpétuel de ses sujets avec les Mahométans, comme les intérêts de sa couronne, exigeaient qu'il fût armé de ces mesures de rigueur. Ainsi rétablie dans sa physionomie historique, certains écrivains jugeraient-ils l'Inquisition espagnole avec autant de sévérité? Ce fut avant tout une institution politique, et il faut reconnaître que l'Espagne en souffrit beaucoup moins qu'elle n'en profita. Voir le témoignage de l'historien protestant Gibbon et de J. de Maistre, cités par M. Alzog, *Hist. de l'Église*, t. II, p. 554. — Voir également : *Hist. verdadera de la Inquisicion*, t. I.

était impossible de sacrifier, parce qu'ils regardaient le bien de l'Ordre. Elle lui remit donc son livre à la condition expresse qu'il ne serait vu de personne.

Au lieu de le lire à genoux dans son oratoire comme la duchesse d'Albe, la princesse d'Eboli, incapable de le comprendre, n'y trouva qu'un sujet de divertissement; elle le fit partager à ses amies, à ses pages et à ses suivantes (1). Le livre passa de main en main, du château de Pastrana jusqu'à la Cour de Madrid, admiré par quelques-unes, raillé par le plus grand nombre de ses frivoles lectrices. Thérèse essaya en vain de le ressaisir; il était trop tard. Cette demi-publicité avait éveillé l'attention du Saint-Office; de plus, les rapports malveillants de la princesse après sa rupture avec les Carmélites prévinrent défavorablement les Inquisiteurs; elle leur livra le manuscrit, comme pour faire retomber sur l'œuvre de la sainte Mère la vengeance qu'elle n'avait pu exercer à son gré sur ses filles (2).

La Sainte était alors à Véas. L'évêque d'Avila, avec

(1) Vic. de la Fuente, t. I, *Introduction*.

(2) D'après Vic. de la Fuente, le manuscrit de sainte Thérèse aurait été porté deux fois à l'Inquisition: la première fois à l'Inquisition de Madrid par le P. Bañez, qui, sûr de la doctrine de la sainte Mère, l'aurait présenté lui-même pour la disculper des accusations dont elle était l'objet; la seconde fois, par la princesse d'Eboli, à l'Inquisition de Tolède. Ce dernier tribunal, après avoir approuvé le livre, le garda précieusement, et, lorsque le frère Louis de Léon publia pour la première fois les Œuvres de la Sainte, il dut se servir, à défaut de l'original, de la copie, d'ailleurs exacte de la duchesse d'Albe. Ce précieux manuscrit se conserve encore aujourd'hui à l'Escurial, non dans la bibliothèque, mais dans la chapelle des reliques. C'est un volume in-folio de 201 feuilles doubles. Il est recouvert de velours cramoisi, semé de fleurs. Le P. Bouix l'a collationné pour en donner la traduction française; don Vicente de la Fuente en a publié intégralement le texte avec la lettre approbative du P. Bañez qui le termine.

le dévouement de son cœur de père et d'ami, se hâta de l'avertir. Thérèse fut désolée. « Cette croix, l'une des plus grandes de ma vie, m'a coûté bien des larmes », écrivait-elle après. Il est vrai que le jugement de l'Inquisition n'était point prononcé et que ce jugement, suivant même les probabilités humaines, devait être conforme à celui des théologiens éminents auxquels son livre avait été déjà soumis. Il était donc à peu près certain qu'elle sortirait de l'épreuve vengée des censures d'une critique ignorante et couverte de gloire par l'approbation du grand tribunal. Mais que lui importait la gloire ? Elle en avait peur ou plutôt elle la méprisait, et c'était au contraire pour elle une vraie torture de devenir ainsi l'objet de l'attention publique. D'ailleurs son humilité lui ayant toujours laissé craindre que de nombreuses erreurs n'eussent échappé à son défaut de science, elle se persuada que les Inquisiteurs les avaient enfin découvertes, et, heureuse de voir la vérité vengée, elle pleurait néanmoins, non sur elle, mais sur les âmes simples que son ouvrage avait pu jeter dans l'illusion. « Hélas ! quel scandale résultera de tout ceci, dit-elle un jour à la Prieure de Véas, la Mère Anne de Jésus, et combien notre pauvre Réforme devra en souffrir ! — Si vous priez pour que la chose tourne bien, Dieu se mettra de notre côté, soyez-en sûre, ma Mère, répondit la jeune Prieure. Il montrera du moins aux Inquisiteurs la droiture de vos vues et les choses s'arrangeront (1). » Le lendemain elles communierent ensemble à la même intention. Après leur action de grâces, Thérèse revint près d'Anne de Jésus : « Remercions Dieu, ma fille, lui dit-elle, Notre-Seigneur

(1) Manrique.

vient de m'assurer qu'il se chargeait de notre affaire et que ma cause était la sienne. » Ainsi consolée, elle partit pour Séville et, le 7 juillet, elle y apprit que le Saint-Office avait rendu un jugement favorable. Revêtu d'une si haute approbation, son livre devenait en quelque sorte sacré pour toute l'Espagne : heureux résultat des indiscretions et des intrigues de la princesse d'Eboli.

Ce triomphe fut suivi d'autres douleurs. Une jeune fille, douée, disait-on, de talents et de vertus extraordinaires, se présenta comme postulante au monastère de la rue des Armes. Sur les bons renseignements de personnes recommandables, la Sainte l'admit, non pourtant sans quelque défiance. Elle n'aimait point les perfections trop vantées, et à l'une des admiratrices de cette postulante qui lui en parlait avec des éloges exagérés, elle répondit sagement : « Prenez garde, madame ; si cette bonne âme ne fait pas de miracles après tout ce que vous m'en dites, votre réputation sera compromise. » La prétendue sainte n'était en réalité qu'un esprit chagrin, mélancolique, attaché à certaines petites dévotions que Thérèse ne pouvait souffrir, parce qu'elles sont la ruine de la piété véritable. Contrariée dans ses goûts, la novice s'abandonna sans réserve à sa mauvaise humeur. Les observances du cloître lui parurent insupportables ; la discipline, les coupes du Chapitre la scandalisèrent. Ce fut encore bien autre chose quand vint le jour où, suivant l'usage du Carmel, la Prieure lui demanda dans quelles dispositions intérieures elle se trouvait et de quels secours ou consolations son âme pouvait avoir besoin. Cette ouverture de cœur, si simple et si facile pour une âme religieuse, lui parut un abus sacrilège : elle accusa la prieure près du chapelain de

confesser les sœurs. Ce chapelain était un bon prêtre, mais de peu de jugement et scrupuleux à l'excès. Sans prendre d'informations sur les rapports de la novice, il crut remplir un rigoureux devoir de conscience en dénonçant les Carmélites à l'Inquisition de Séville (1).

Quelques jours après sa dénonciation, plusieurs voitures s'arrêtaient devant le pauvre couvent de la rue des Armes. Un Carme Déchaussé (2) se rendait au même moment chez les Carmélites; il aperçut ces équipages, et, consterné, il en vit sortir le sombre costume des Inquisiteurs. Ceux-ci frappèrent à la porte : « Ouvrez, dirent-ils, au Saint-Office. » Devant cet ordre, la clôture n'avait aucune résistance. Les Inquisiteurs entrèrent. Leur visite minutieuse et l'enquête qui la suivit détruisirent tous les faux témoignages de la novice; les voitures amenées pour remporter les Carmélites prisonnières s'en retournèrent vides. Néanmoins l'affaire traîna en longueur. L'Inquisition voulut examiner les états d'oraison de la Sainte et le genre de direction qu'elle donnait à ses religieuses. Durant ce temps, les calomnies les plus ridicules et les plus amères furent répandues dans le public. « Vous savez, ma chère fille, écrivait la Sainte à la Mère Marie-Baptiste (3), vous savez ce que je vous ai déjà raconté des faussetés publiées contre nous par la novice que nous avons congédiée. Eh bien! ce n'était rien en comparaison de ce qu'elle a dit depuis... Elle prétend que nous attachons les

(1) *Boll.*, n° 693, 694.

(2) C'était le P. Gratien lui-même, revenu de Madrid, comme nous le verrons bientôt. Il trouva moyen de se glisser au parloir durant la perquisition des Inquisiteurs. Thérèse vint l'y recevoir avec autant de calme que si rien n'avait troublé la paix du monastère.

(3) Séville, 29 avril 1576.

religieuses par les pieds et par les mains et qu'ensuite nous les battons de verges. Et plutôt à Dieu qu'on s'en fût tenu là ! Mais on a inventé mille autres choses. Je vois bien que Notre-Seigneur veut nous serrer le cœur pendant un moment afin de tout terminer ensuite pour notre bien. N'ayons donc pas de peine. Dieu me fait la grâce de me garder l'âme joyeuse. C'est une grande chose que d'avoir le cœur libre et la conscience en paix. »

Les Inquisiteurs chargèrent un saint et célèbre Jésuite, le P. Rodrigue Alvarez, d'interroger la Sainte sur ses voies intérieures. Thérèse lui répondit par deux relations assez étendues (1). Dans la première, elle lui expose les divers degrés d'oraison qu'elle a parcourus, le mode de ses visions, leurs effets surnaturels. Dans la seconde, elle lui rend compte de sa grande réserve à l'égard de ces faveurs extraordinaires, de la résistance qu'elle a souvent essayé de leur opposer, de l'humble et simple méthode de prière dont elle a toujours cherché à se servir ; elle lui donne enfin les noms des Pères Jésuites et Dominicains qui ont examiné son oraison et l'ont approuvée. En lisant cette longue liste, on appliquerait mieux encore à notre Sainte qu'à sainte Chantalle le mot de saint François de Sales : « Votre oraison est extrêmement bonne et salutaire : il n'en faut jamais douter. *Elle a été tant examinée* et toujours on a trouvé que Notre-Seigneur vous voulait en cette manière de prier (2). »

Le P. Rodrigue Alvarez, après une étude consciencieuse de ces deux documents, en rendit un tel témoignage aux Inquisiteurs que ceux-ci, non seulement

(1) *Boll.*, n° 694. — Vic. de la Fuente, prologue du *Livre des Relations*, t. I, p. 138. — *Relations* VII^e et VIII^e.

(2) Bossuet, *États d'oraison*, liv. VIII, ch. xvii.

mirent un terme à leurs poursuites, mais citèrent devant eux le prêtre qui leur avait dénoncé la sainte Mère. Ils lui firent une sévère réprimande, et dès lors le tout-puissant tribunal respecta les usages, les règles du Carmel Réformé autant que la sainteté de sa fondatrice. La paix était signée de ce côté; d'un autre recommençait la lutte, lutte bien plus longue et plus douloureuse.

Nous avons laissé le P. Gratien sur la route de Madrid où il était appelé par le Nonce et par le roi. Au même moment, des monastères de l'Observance sortaient de nombreux délégués qui prenaient le chemin de l'Italie pour se rendre au Chapitre Général convoqué par le P. Rubeo. Ce chapitre s'ouvrit à Plaisance, le dimanche de la Pentecôte, 22 mai 1575. Les griefs des Carmes mitigés d'Espagne contre les Carmes Déchaussés furent soumis au jugement des Pères Capitulaires et il faut avouer que sur plusieurs points les accusations étaient sérieuses (1). Évidemment, on pouvait reprocher aux religieux de la Réforme de s'être trop facilement soustraits en Andalousie à la juridiction de l'Ordre. Tandis que Thérèse avait toujours eu soin de soumettre au Père Général ce qui concernait les fondations des Carmélites, les Carmes s'étaient affranchis de ce devoir; la bienveillance plus hardie que discrète du P. Vargas les avait lancés dans une voie périlleuse; enfin la nomination d'un Carme Déchaussé de vingt-huit ans à la charge de Visiteur froissait les légitimes susceptibilités de religieux respectables, avancés en âge, dignes d'administrer les maisons de leur Règle. Ces griefs furent exposés avec une vivacité extrême, colorés par l'indignation et l'épouvante, car les Mitigés

(1) *Boll.*, n° 651.

voyaient avec terreur le nouveau rameau sorti de leur tronc devenir un grand arbre et son ombrage s'étendre sur tout le vieux Carmel d'Espagne.

Seule, notre Sainte eût été capable de défendre devant le Chapitre la cause de ses fils, de prouver, sans effacer leurs torts, qu'ils avaient été entraînés par les circonstances au delà de leurs vues, mais qu'à part ces excès de zèle, ils soutenaient dignement l'honneur de l'Ordre par leurs éminentes vertus. Ce plaidoyer maternel, Thérèse l'écrivit un mois plus tard, et nous verrons avec quelle prudence et quelle énergie. Malheureusement, les Pères de Plaisance n'entendirent que les accusateurs. Le P. Rubeo, malgré ses intentions fermes et droites, malgré son désir de rendre au Carmel la ferveur des premiers siècles, le P. Rubeo lui-même jugea les Réformés d'après les préventions et les exagérations des Mitigés. De sévères décrets furent lancés contre « ces désobéissants, ces rebelles qui, sous le nom de Carmes Déchaussés, fondaient leurs monastères contre la volonté du Prieur Général » ; et un Carme portugais, le P. Tostado, homme habile, insinuant, intrépide, reçut commission de passer en Espagne, muni de pouvoirs aussi grands que ceux du Général, afin de mettre promptement ordre à l'anarchie produite par la révolte des novateurs. Il devait les chasser de leurs maisons d'Andalousie, puis visiter les couvents des Mitigés pour réformer les abus, si cela était nécessaire, donnant ainsi satisfaction au désir de Philippe II (1).

Le conflit s'aggravait de plus en plus. Presque au

(1) *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. II, ch. XVIII. — *Boll.*, n° 638.

même moment, comme nous allons le voir, le P. Gratien et le P. Tostado recevaient, l'un du Nonce et du roi, l'autre du Chapitre et du P. Rubeo, une autorité rivale qu'ils devaient, pour rester fidèles à leur mandat, exercer l'un contre l'autre. Thérèse ignorait encore les décrets de Plaisance; mais assez de sujets d'alarmes la préoccupaient déjà. Elle pressentait de profonds dissentiments et eût voulu les prévenir, s'il était possible, ou du moins les adoucir par des explications franches et conciliantes. Alors que les esprits se divisaient, elle cherchait à unir plus que jamais les cœurs dans la charité du Seigneur Jésus : si l'on ne pouvait s'entendre, il fallait du moins toujours s'aimer.

Cette pensée est l'idée mère de l'admirable lettre qu'elle adresse, le 10 juin, au Père Général. Elle se met d'abord aux pieds du religieux qu'elle vénère comme un saint, qu'elle chérit comme un père; elle sent que son cœur a été blessé et sa dignité paternelle froissée; mais n'écouterait-il point celle qui parle si bien le langage de la piété filiale?

« Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec votre Paternité. La semaine passée, je vous écrivis longuement sur le même sujet par deux voies différentes, tant je souhaite qu'au moins l'une de ces lettres vous parvienne. Hier, on m'en remit deux de votre Paternité que j'avais bien désirées : l'une est du mois d'octobre, l'autre du mois de janvier; la date n'est pas aussi fraîche que je l'aurais voulu, néanmoins elles m'ont bien consolée en m'apprenant que vous étiez en bonne santé. Que Notre-Seigneur vous la conserve! Toutes vos filles le lui demandent; c'est la prière presque continuelle de ces monastères qui sont les vôtres. Chaque jour nous récitons des oraisons particulières à cette intention, et nos sœurs prient de tout

leur cœur, car elles savent combien je vous aime; elles ne connaissent pas d'autre Père que vous et vous portent la même affection; ce n'est pas surprenant, puisque nous n'avons d'autre bien sur la terre que d'être soumises à votre autorité; et comme toutes sont très contentes, elles ne se lassent pas d'exprimer la reconnaissance qu'elles vous doivent pour avoir donné naissance à notre Réforme. »

Après ce préambule et deux mots d'explication sur les fondations de Véas et de Séville, la Sainte aborde simplement, nettement, le sujet des difficultés.

« Plaise à Notre-Seigneur que s'adouçissent enfin vos différends avec nos Carmes Déchaussés et que ceux-ci ne vous causent plus d'ennuis. Bien qu'ils justifient leur conduite et que je trouve en eux des fils vraiment soumis à votre Paternité, désireux de ne point lui déplaire, je ne puis m'empêcher de leur donner tort sur plusieurs points. Ils commencent à comprendre qu'il eût mieux valu suivre un autre chemin pour ne pas vous faire de peine. Il y a eu de grandes contestations, surtout entre le P. Mariano et moi, car il est très vif de caractère. Quant au P. Gralien, il est comme un ange. S'il eût été seul, les choses se seraient passées d'une manière toute différente. Je ne crains pas de vous dire, mon Père, que si vous le connaissiez, vous seriez ravi de l'avoir pour fils. »

Thérèse supplie le Père Général de ne point faire retomber le châtiment de fautes individuelles sur la Réforme entière. Ces fautes, elle les confesse humblement : elle avoue que le P. Mariano, bien qu'il soit homme de grande vertu, très austère, sans ambition et d'une droiture parfaite, se laisse égarer quelquefois, parce qu'à force de zèle il devient indiscret. Elle reconnaît que le P. Vargas a été un peu trop loin et

elle eût bien préféré le voir imiter la conduite si prudente du Visiteur de Castille. Néanmoins ces torts sont-ils assez graves pour obliger le Père Général à fermer des monastères peuplés de religieux fervents, dont la vie se partage entre l'étude de la prière, qui ne s'occupent en rien des choses de ce monde et qui sont tout à fait étrangers aux actions du P. Mariano ou du P. Vargas? Les Carmes Mitigés, de leur côté, sont-ils donc irréprochables? Il faut bien dire sur leur compte un mot de vérité, mais comme ce mot est doucement, charitablement glissé!

« O mon vénéré et bien-aimé Père, vous ne pouvez voir ce qui se passe ici. Moi, je le vois et je vous le dis parce que je connais votre sainteté et combien vous aimez la vertu. A votre Paternité les Carmes Chaussés disent une chose, ici ils en disent une autre. Ils disent qu'ils ne savent pourquoi vous traitez ainsi des hommes si vertueux. Ils vont trouver l'archevêque et prétendent devant lui qu'ils n'oseraient sévir contre nos maisons; et aussitôt après ils ont recours à vous. Ce sont des gens extraordinaires. Quant à moi, mon Révérend Père, je vois l'un et l'autre, et Notre-Seigneur sait que je dis la vérité. Je crois que les plus soumis de vos enfants sont les Carmes Déchaussés et qu'ils le seront toujours. »

Enfin, elle laisse entrevoir au P. Rubeo, non pour l'intimider, mais pour lui épargner des peines sérieuses, les hautes protections sur lesquelles peut compter la Réforme, et termine par cette énergique prière : « Etre assisté de vous comme vos fils, voilà ce que souhaitent nos religieux et ce que la raison demande que vous leur accordiez; le contraire déplairait à Notre-Seigneur. Que votre Paternité recommande cette affaire au divin Maître. Comme un véritable père,

oubliez le passé. Considérez que vous êtes le serviteur de la Très Sainte Vierge et qu'elle se fâcherait si vous abandonniez des fils qui, au prix de leurs sueurs, veulent augmenter son Ordre (1). »

Le P. Rubeo ne devait lire cette lettre qu'après la promulgation des décrets du Chapitre Général : il nous est permis de croire que ceux-ci eussent été moins sévères envers l'Ordre, moins injustes en particulier envers la sainte Réformatrice, si elle avait été entendue plus tôt. Ignorant toujours ce qui se passait en Italie, elle voyait seulement avec peine les rapports devenir de plus en plus difficiles entre les Carmes des deux observances. Le P. Gratien était encore à Madrid ; il attendait les pouvoirs que le roi devait lui remettre un jour ou l'autre, on ne savait au juste sous quelle teneur. Thérèse convaincue que, pour obtenir la paix, il fallait que la Réforme fût érigée en province particulière sous l'autorité du P. Général, écrivit directement à Philippe II :

« Que la grâce du Saint-Esprit soit toujours avec Votre Majesté.

» Tandis que, plongée dans la peine, je recommandais à Notre-Seigneur les affaires de l'Ordre de Notre-Dame, il m'est venu à l'esprit que le meilleur moyen de soutenir notre Réforme était de faire connaître à Votre Majesté ce qui peut nous donner à tous le calme et favoriser notre accroissement.

» Comme la chose, Sire, est entre vos mains, et que la Vierge Notre-Dame vous a choisi pour être le soutien et le protecteur de son Ordre, j'ose me permettre de vous écrire, afin de supplier Votre Majesté, pour l'amour de Notre-Seigneur et de sa glorieuse Mère, de

(1) Séville, 18 juin 1575.

commander que nous formions une province séparée. Le démon a tant d'intérêt à l'empêcher qu'il fera sans doute trouver de nombreux inconvénients à cette mesure : au fond il n'y en a aucun, et au contraire, il y a du bien à en attendre de toute façon.

» Le mieux pour nous serait que, dans ces commencements, la charge de Provincial fût donnée au P. Gratien. Il est encore jeune, c'est vrai ; mais on ne saurait assez bénir Notre-Seigneur de tous les dons qu'il lui a faits et des grandes œuvres qu'il accomplit par son moyen depuis plusieurs années. Aussi, je crois qu'il le destine à soutenir notre Ordre. Que cet adorable Maître conduise les choses de telle sorte que Votre Majesté se sente portée à lui rendre ce service et à ordonner que la chose se fasse. Je vous supplie, pour l'amour de Dieu, de me pardonner ma hardiesse, je sens bien qu'elle est excessive. Toutefois, Sire, en considérant que Dieu écoute les pauvres et que Votre Majesté tient sa place, je ne pense pas vous fatiguer (1). »

Philippe II n'était pas habitué à recevoir des requêtes sous une semblable formule ; ce simple et ferme langage lui plut. Thérèse écrivait le 19 juillet ; le 3 août, le Nonce remit au P. Gratien le bref qui l'établissait Visiteur Apostolique des Carmes Mitigés d'Andalousie et Supérieur des Carmes Déchaussés d'Andalousie et de Castille. Ce dernier titre était la réponse du roi à notre Sainte ; le premier dépassait sa demande et elle n'apprit point sans terreur que le fardeau jeté sur le P. Gratien par le P. Vargas lui demeurait définitivement (2).

(1) Séville, 19 juillet 1575. — *Boll.*, n° 658.

(2) *Hist. gén. des Carmes*. t. II, liv. III. — *Boll.*, n° 657.

Que faire? On ne pouvait résister aux volontés du roi et du Nonce, et, Dieu aidant, en dépit de tous les obstacles, le P. Gratien était capable de produire un grand bien parmi les religieux de l'Observance. La Sainte ne lui conseillera donc point de s'affliger de son sort et de chercher à s'en délivrer. Elle le rassure au contraire, elle l'encourage et lui trace un plan de conduite aussi digne de sa prudence que conforme aux inclinations naturelles du P. Gratien; enfin, elle dispose elle-même les Carmes Mitigés de Séville à recevoir leur jeune Visiteur. « Hier, écrit-elle à celui-ci, le Père Provincial des Carmes Mitigés vint avec un Maître nous rendre visite et peu après arriva le Père Prieur. Le jour précédent, j'avais vu le P. Gaspar Niéto. Je les trouve tous déterminés à vous obéir et à vous seconder dans la réforme des abus, pourvu que dans le reste vous n'alliez pas trop loin. Je les assure que vous les conduirez doucement et je leur dis ce que je pense, vous connaissant comme je vous connais. J'espère donc, par la volonté de Notre-Seigneur, que tout ira très bien si vous, mon Révérend Père, vous commencez sans bruit, avec prudence et sans vouloir tout finir en un jour (1). »

Le P. Gratien n'était plus à Madrid lorsqu'il reçut ces lignes : il visitait les Carmes et les Carmélites de la Réforme en Castille et se disposait à reprendre, le plus tôt possible, la route de Séville pour conférer avec la sainte Mère, avant de produire sa commission devant les Mitigés. Leur entrevue eut lieu au commencement de novembre : l'un et l'autre pensaient de même. Loin de se prévaloir des faveurs royales et de la confiance du Nonce, le P. Gratien, représentant de la Réforme,

(1) Séville, 27 septembre 1575.

devait revêtir son autorité d'humilité et de douceur, éviter les mesures rigoureuses, prendre garde de léser les droits du Père Général, ménager enfin tous les sentiments légitimes et venir en frère, en père plutôt qu'en maître, parmi les religieux qu'il devait regarder comme ses aînés. Le caractère du P. Gratien le rendait admirablement propre à remplir ce rôle difficile, et la Sainte, après avoir entendu ses projets, put lui redire avec une joyeuse confiance : « Ayons bon courage, mon Père ; en marchant ainsi, tout ira très bien. »

Malheureusement, ni Thérèse ni le P. Gratien n'étaient les seuls maîtres de la situation. Ces fiers Castillans, ce noble soldat italien, devenus les héros pénitents du Carmel sous les noms d'Antoine, de Balthazar de Jésus, de Grégoire de Nazianze, d'Ambroise Mariano, occupaient les premières charges de la Réforme : ils étaient les anciens, les Pères de leur Provincial, et celui-ci ne pouvait se dispenser de leur demander aussi leur avis. Il était persuadé, du reste, qu'en leur déclarant d'abord celui de la Sainte, il le leur ferait adopter aussitôt. Il les réunit donc en conseil et leur exposa la situation délicate où le mettaient ses nouvelles fonctions. Les décrets du Chapitre de Plaisance venaient d'être promulgués en Espagne ; la visite du délégué, le P. Tostado, était annoncée et attendue dans toutes les maisons de l'Ordre. Pouvait-on sans imprudence prévenir son arrivée, s'emparer de la mission que le Père Général l'envoyait remplir parmi les Mitigés ? De quel œil le T. R. P. Rubeo verrait-il un tel empiètement sur ses droits ?

« Il est vrai, poursuivit le P. Gratien, que notre conscience ne nous reprochera jamais ce que nous aurons fait suivant les ordres de notre catholique et vertueux monarque et de Son Eminence Monseigneur le Nonce.

Mais, sans manquer envers d'eux d'obéissance, nous pouvons nous épargner la peine d'affliger notre Révérend Père Général, de troubler, de mécontenter nos frères et de scandaliser le monde par la vue des malheureux dissentiments qu'un conflit de juridiction ne saurait manquer de soulever. Ainsi, mes Pères, l'avis de notre sainte Mère Thérèse que j'ai tenu à consulter la première, et mon sentiment personnel, c'est que je dois user d'abord de mon autorité pour le bien de notre petite famille. Je désire donc me borner maintenant à visiter nos couvents des Carmes Déchaussés et des Carmélites. Quant aux couvents de l'Observance, il est nécessaire de leur faire connaître les pouvoirs que nous tenons du Nonce et du roi : nous les déclarerons donc aux Supérieurs, puis, sans en venir aux mesures de rigueur, sans leur imposer notre présence, j'attendrai leur appel. Je les laisserai libres de se pourvoir près de Sa Majesté, et, s'ils me demandent de leur livrer copie de ma Commission, je ne vois pas d'inconvénient à les satisfaire. Voilà, j'en suis convaincu, l'unique moyen d'obéir aux ordres de notre Prince et de notre protecteur Monseigneur le Nonce et de gagner l'affection de notre Révérend Père Général : celui-ci nous reconnaîtra pour ses enfants, s'il nous voit agir envers nos frères avec cette charité fraternelle (1). »

Les Pères écoutaient gravement leur jeune Provincial. Après lui, le P. Antoine prend la parole : il ne peut admettre ces ménagements et leur oppose des raisons auxquelles sa longue expérience des affaires de l'Ordre doit donner du poids. Néanmoins les esprits restent encore indécis, lorsque le P. Mariano se

(1) *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. III, chap. 1. — *Boll.*, n° 660.

lève et s'écrie de sa forte voix qui semblait toujours commander les armées : « *Tempus pacis, tempus belli* : il y a temps pour la paix et temps pour la guerre, a dit le Sage, temps pour la douceur et temps pour la rigueur. Eh bien ! c'est à présent le temps de la rigueur. Il faut contraindre nos frères à recevoir le Visiteur que Sa Majesté leur envoie, et, s'ils refusent, poursuivre les obstinés par de justes châtiements. Si notre Père Général comprend mal nos intentions et nous accuse de rébellion, endurons cette disgrâce à l'exemple de tant de saints qui ont été traités de même. Plus nous aurons à souffrir, plus nous devons nous réjouir d'être calomniés et persécutés pour le service de Dieu et le bien de notre religion (1). »

Le P. Mariano continue son discours avec la même véhémence. Il s'excuse toutefois de rejeter les avis de la sainte Mère. D'après lui, il est évident qu'elle n'a prescrit tant de concessions et de précautions que parce qu'elle croit mieux atteindre le but de cette manière ; mais elle se trompe, prétend toujours le P. Mariano. On ne peut arriver à rien que par des actes de vigueur. Ainsi donc, en avant ! Que le P. Gratien prenne tout son courage et se pose avec énergie en Visiteur et Réformateur du Carmel, agissant suivant ses droits et s'appuyant au besoin sur la main-forte que les autorités ecclésiastiques et séculières ne manqueront pas de lui prêter.

Fidèle interprète des sentiments des autres Pères, le P. Mariano remporta tous les suffrages, et le P. Gratien dut s'incliner devant la décision unanime de l'assemblée. On allait apprendre, au prix de dures

(1) *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. III, chap. I.

expériences, si Thérèse n'avait pas vu plus juste et mieux compris que ses fils le rôle providentiel de leur famille religieuse.

Prier, souffrir, expier les erreurs du monde, glorifier Dieu, édifier le prochain par une vie très parfaite, gagner les âmes par l'apostolat et par la charité, c'était la mission de ses enfants, telle que Dieu la lui avait fait entendre. La Réforme devait se développer au sein du vieux Carmel comme un jeune et florissant parterre, sans chercher à envahir, si ce n'est de son parfum, les maisons de l'Observance. Et si les commandements du roi la jetaient hors de ses limites, elle devait, cette Réforme, se souvenir qu'elle était fille du grand Ordre qu'on lui donnait à gouverner : elle devait se montrer envers lui humble, respectueuse, presque timide. Alors elle eût pu compter sur un triomphe semblable à celui de notre Sainte au couvent de l'Incarnation. Se trompant de voie, elle baigna de ses larmes celle que lui ouvrait le P. Mariano.

CHAPITRE XXIV

Séville. — Consolations de famille — Épreuves du cloître.

A l'abri de ces graves sollicitudes, le petit monastère de la rue des Armes se dilatait dans la paix et la joie, malgré les privations de son indigence. Sous la tutelle de Thérèse, aidée de ses conseils, la Mère Marie de Saint-Joseph devenait une admirable Prieure, réalisant la première ce type achevé d'une supérieure des Carmélites dont elle nous a dessiné les traits de main de maître (1). « Dame et souveraine » du cœur de ses filles qu'elle gagnait moins par ses paroles de tendresse, elle en disait fort peu, que par la confiance absolue que sa bonté sérieuse inspirait à toutes, elle les entraînait à sa suite sur les pas de Jésus-Christ. Elle rendait la pénitence aimable, le travail doux et léger, l'oraison fructueuse et consolante. Autour d'elle les récréations étaient délicieuses. Sur ses lèvres la correction avait une force singulière qui pénétrait les coupables sans les froisser ni les blesser jamais. Elle

(1) Voir son opuscule sur la manière de gouverner les religieuses (t. II des *Lettres* de sainte Thérèse, p. 495. Ed. du P. Bouix).

dirigeait la moindre de ses novices avec autant de soin et de zèle qu'un roi pourrait mettre à gouverner un grand royaume, car, comme elle le disait fort bien, gouverner une âme, c'est régner sur un monde. Thérèse la laissait agir sous ses yeux et avait peine à lui dérober son admiration. Ce qu'elle devait cacher à cette fille bien-aimée, elle le confiait volontiers aux autres. « Notre Prieure a un courage qui m'étonne, écrit-elle à la Mère Marie-Baptiste : il est de beaucoup supérieur au mien. De plus, elle a un excellent jugement. Enfin, selon moi, elle possède au plus haut degré toutes les qualités requises pour être Prieure en Andalousie, et bien nous en a pris de l'avoir choisie pour ce monastère (1). »

On sait, en effet, à quelles épreuves avait été déjà soumise la Mère Marie de Saint-Joseph avec notre Sainte. Sans argent, sans crédit, un moment sans honneur au milieu de Séville abusée par les calomnies du chapelain et de la novice, la fondation eût péri depuis longtemps entre des mains moins énergiques. Mais les deux Mères soutinrent ces mauvais jours et ne laissèrent pas même une ombre de tristesse envahir le couvent. Elles attendaient l'heure de Dieu, certaines que cette heure sonnerait et que le Seigneur serait bien glorifié par une œuvre aussi combattue du monde et de l'enfer. Leur espoir ne fut pas trompé. Elles reçurent d'abord, comme postulante, l'unique enfant de parents riches et chrétiens qui lui firent de grandes aumônes. Puis un vénérable religieux, le Prieur de la Chartreuse de Notre-Dame des Grottes, apprit l'existence du petit couvent et lui voua un intérêt, une affection paternelle qui ne se démentirent jamais. En

(1) Séville, 29 avril 1576.

reconnaissance, la Sainte ne cessera de recommander aux prières de ses filles son cher et saint Prieur.

Le secours le plus efficace vint encore d'un autre côté. Au milieu des grandes souffrances de ces temps orageux, Dieu, dans sa bonté de père, ménageait à Thérèse de vraies joies du cœur, sourire de la Providence à celle qui s'abandonnait sans réserve entre ses bras.

On se rappelle que les constructions de Saint-Joseph d'Avila avaient été payées en partie par un généreux don de Laurent de Cepeda. Celui-ci, trésorier général de la province de Quito, heureux père de famille, époux d'une noble et sainte jeune femme, Jeanne-Marie de Fuentes, jouissait de toutes les bénédictions promises par l'Écriture au juste qui craint le Seigneur. La mort de Jeanne-Marie ne brisa son bonheur terrestre que pour le rapprocher davantage de Dieu; il renonça dès lors aux affaires du monde pour se consacrer tout entier à l'éducation de ses enfants et à l'œuvre de sa propre sanctification. D'après l'avis de Thérèse, il résilia sa charge et revint en Espagne avec ses trois enfants : Laurent, François et Thérésita. Bien que Dieu le ramenât à notre Sainte à l'heure où elle devait avoir le plus grand besoin de son appui fraternel, ce n'est ni pour elle, ni pour ses fondations, ni pour la maison de Séville en détresse qu'elle se réjouit surtout de ce retour : elle s'en réjouit d'abord pour « ceux qui reviennent ». Elle aime les siens, d'une affection toute surnaturelle sans doute, mais aussi avec la plus touchante simplicité. Ses tendresses de cœur, passant par le cœur de Jésus, y puisent une double vie : elles deviennent divines par leur principe, elles restent humaines dans leur épanouissement, comme l'amitié trois fois sainte de notre

Sauveur lui-même pour ses apôtres, ses disciples, pour Lazare et saint Jean.

Un autre frère de Thérèse, Pierre de Ahumada, accompagne don Laurent. L'aîné de la famille, Ferdinand, et le dernier, Augustin, restent seuls au Pérou. Jérôme vient d'y mourir. Thérèse reçoit la première toutes ces nouvelles et se hâte de les transmettre à Jeanne de Ahumada : « Dieu soit béni, ma chère amie, vous allez avoir le bonheur de revoir vos frères ; ils sont déjà à San-Lucar. Je crois qu'ils seront bien contents de me trouver ici. Hélas ! en cette vie, il n'y a point de joies sans peines. Notre bon Jérôme est mort comme un saint au bord d'un fleuve appelé Nom de Dieu. Ne pleurez pas celui qui est au ciel. Remerciez plutôt Notre-Seigneur de ce qu'il nous ramène les autres (1). »

Bientôt Laurent et Pierre sont à Séville. Jeanne de Ahumada et sa famille viennent les rejoindre ; la réunion est complète et l'intimité délicieuse. « Mon frère est enchanté de ma sœur et de Jean de Ovale, écrit la Sainte à sa nièce Marie-Baptiste, et eux ne le sont pas moins de lui. Ainsi j'ai le bonheur de les voir vivre tous ensemble dans une amitié parfaite. Mon beau-frère et ma sœur pourront y gagner beaucoup et mon frère n'y perdra point, parce qu'il se reposera sur eux du soin de beaucoup de choses (2). »

Plein de confiance dans les lumières et la sainteté de Thérèse, don Laurent voulut régler avec elle ses affaires temporelles et spirituelles. Il lui fit de grandes ouvertures de cœur. Le pieux gentilhomme mêlait à sa ferveur un excès de délicatesse qui eût pu assombrir

(1) Séville, 15 août 1575.

(2) Séville, 30 décembre 1575.

son âme et entraver même ses progrès. Thérèse était bien faite pour le guérir d'une telle maladie ; nous verrons comment elle sut le mener par le droit chemin de la piété unie à la pratique fidèle des devoirs d'état. Dès le premier instant, elle ne put approuver les velléités de vocation religieuse qu'éprouvait don Laurent depuis la mort de sa femme. Ses enfants avaient besoin de lui ; c'était assez pour le retenir près d'eux. D'ailleurs elle ne le croyait pas propre à ce genre de vie. Elle trancha donc net avec cette indécision. « La pensée qu'a eue mon frère d'embrasser la vie religieuse, écrit elle encore à sa nièce, n'a pas eu de suite et n'en aura pas. » Elle lui conseilla, au contraire, de donner tous ses soins à l'éducation de ses deux fils. Aucun détail ne lui échappe. Avila est la ville natale, l'air en est pur : les santés s'en trouveront bien. Il est vrai que le froid de la mauvaise saison y est bien rigoureux ; mais, dans les bourgs environnants, don Laurent achètera quelque belle propriété à l'abri des collines : il y prendra ses quartiers d'hiver. D'anciennes relations de famille seront facilement renouées ; et le principal, c'est qu'Avila possède d'excellentes maisons pour la jeunesse. Au collège de Saint-Gilles, les Pères Jésuites enseignent la grammaire et la philosophie ; on suit les cours de théologie au couvent des Dominicains. Soit pour la vertu, soit pour les études, on ne peut désirer rien de mieux, et les fils de Laurent recevront ainsi une éducation complète. Ils auront besoin d'un page. Leur sainte tante y pourvoit : elle leur en procure un de bonne famille, de bon caractère et d'une telle indigence qu'accepter ses services est une œuvre de charité (1).

(1) Séville, 30 décembre 1575.

A don Laurent lui-même elle assure un ami, un soutien, un émule en la personne de don François de Salcedo. Quant à Pierre de Ahumada, Thérèse voit avec chagrin que ce pauvre frère a toujours assez mauvaise tête : il gaspille ses revenus, et, sans l'assistance de Laurent, il ne pourrait pas vivre; mais son cœur est bon, sa conduite régulière. Thérèse l'aime, le plaint et s'efforce de le rendre supportable à ceux qui l'entourent.

Si grande que fût la sollicitude de notre Sainte envers sa famille, la petite Thérésita l'occupait et la charmait à elle seule plus que tous les autres. C'était, en effet, une ravissante enfant, gracieuse et jolie comme sa mère, un ange d'innocence, une nature délicate, exquise, qui demandait des soins à part. Elle n'avait alors que sept ans et sa raison, son esprit étaient bien au-dessus de son âge. Dès qu'elle connut sa tante, elle l'aima de toute l'ardeur de son cœur; on ne pouvait l'en séparer. Thérèse, voyant cette pauvre petite fille sans mère, entourée seulement de son père, de ses frères et de ses serviteurs, eût bien désiré l'élever elle-même. Les inclinations de Thérésita lui disaient qu'elle n'était point faite pour le monde; mais était-il possible de l'introduire au Carmel? La clôture a des lois sévères et ce n'était pas pour sa nièce que notre Sainte se fût dispensée de les observer. Heureusement le P. Gralien intervint. Il envoya l'ordre de recevoir Thérésita et de la garder dans les monastères de la Réforme jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge requis pour y faire profession, si telle était alors sa volonté. Thérèse lui en exprime sa reconnaissance de manière à nous faire entendre le prix qu'elle attachait à cette faveur :

« Thérésita, mon Père, est déjà ici avec son habit.

On la prendrait pour l'esprit familial de la maison. Son père est au comble de la joie, et toutes les religieuses l'aiment beaucoup. Elle a je ne sais quoi d'angélique dans le caractère. Elle nous charme aux récréations par ce qu'elle raconte de la mer, des Indiens. C'est mieux dit que je ne dirais moi-même. Je suis heureuse qu'elle ne trouble point nos sœurs. Il me tarde que vous la voyiez. Dieu lui a fait une grande grâce et elle vous doit bien de la reconnaissance. Je crois que ce sera servir le Seigneur que d'élever cette âme loin des vanités du monde. Je reconnais mon Révérend Père, la charité que vous m'avez faite ; je la trouve très grande, et en me la faisant de manière à m'enlever tout scrupule, vous l'avez rendue plus grande encore (1). »

Thérésita demeura donc près de notre Sainte qui lui servit de mère. Par sa piété naïve, par ses progrès, sa grâce et sa gaieté intarissable, elle devait être désormais le meilleur délassement de Thérèse et l'une des joies du Carmel.

Don Laurent, tranquille de ce côté, se rendit successivement à Avila, puis à la Cour pour divers arrangements d'affaires. Il revint passer à Séville près de sa sœur le triste hiver de 1575 à 1576, et la trouva très préoccupée des affaires des Carmes. Le P. Gratien, obligé de déférer au sentiment de ses conseillers, avait choisi le jour de la fête de la Présentation pour se rendre au grand couvent de Séville, accompagné de son secrétaire le P. Barthélemy et du P. Antoine. Il pria d'abord la communauté de s'assembler et lui donna lecture des lettres patentes qui l'établissaient Visiteur et Supérieur de tout le Carmel d'Andalousie.

(1) Séville, 27 septembre 1575.

Les religieux, comme il l'avait prévu, lui demandèrent de prendre copie du bref. Il refusa (1). Une scène orageuse s'ensuivit. Un témoin, épouvanté, courut au couvent des Carmélites raconter avec exagération ce qu'il venait de voir. Selon lui, le tumulte était si terrible que les jours du P. Gratien étaient en danger. On appela du secours : le P. Mariano appela l'archevêque et le gouverneur. Pendant ce temps, Thérèse priait, et, dans son angoisse, avait peine à prononcer les paroles de l'office divin (2).

L'intervention des deux premières autorités de la ville n'obtint qu'une soumission forcée et incomplète. Les Mitigés cessèrent leur bruit et laissèrent le P. Gratien sortir sain et sauf de leurs mains ; mais le Sous-Prieur seul lui rendit obéissance. Il fallut les censures du Nonce pour courber ces têtes altières qui, en s'inclinant, se promirent bien de secouer le joug à la prochaine occasion.

Reconnu comme premier Supérieur, le P. Gratien déploya cependant tant d'adresse qu'il introduisit un commencement de réforme. Sa douceur naturelle et

(1) Il refusa, bien contre son gré et contre son humeur conciliante, et ce procédé fut la source de mille troubles et amertumes. (*Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. III, ch. I. — *Boll.*, n° 660.)

(2) « Le jour où le P. Gratien dut présenter le bref aux Carmes Mitigés, j'étais si préoccupée et si troublée que je ne pouvais pas même prier. On vint nous dire que notre Père était en danger, qu'on ne le laissait pas partir et qu'il y avait un grand tumulte. J'entendis alors ces paroles : *O femme de peu de foi, sois en paix, tout se fait très bien.* C'était le jour de la Présentation de Notre-Dame de l'an 1575. Je m'engageai, si la Très Sainte Vierge nous obtenait de son divin Fils la grâce de nous voir, nous et notre P. Gratien, délivrés des Carmes Mitigés, à le prier d'ordonner à tous nos monastères de Carmélites de célébrer cette fête avec solennité. » (*Relation IX*°.)

son esprit de charité reprirent le dessus dès que le P. Mariano cessa de le surveiller, et, châtiant les fautes avec modération, il pardonna plus qu'il ne punit. Il régla les heures d'office et de prière, confia les emplois importants à des religieux capables, et le grand couvent pacifié, du moins en apparence, il quitta Séville pour visiter les autres maisons de son ressort.

La Sainte Mère ne se fit point d'illusion : elle comprit dans quelle voie difficile on s'était engagé et suivit de loin, avec angoisse, le voyage du P. Gratien. Les Carmélites, préservées de ces troubles extérieurs, souffraient plus que jamais de leur dénûment. Laurent, alarmé de ce qu'il entrevit, devina le reste, et, avec sa munificence habituelle, il se hâta d'y remédier. Le premier don à faire était celui d'une demeure. Les grandes maisons ne manquent point dans Séville ; mais elles sont chères et il est rare d'en trouver à vendre. Le généreux gentilhomme ne recula point devant la difficulté. Il se disait le frère de toutes les Carmélites et il entendait les servir avec un dévouement fraternel. Après bien des démarches infructueuses, il crut devoir, faute de mieux, acheter un vaste bâtiment, si délabré qu'il eût fallu commencer par le renverser pour en construire un autre sur le terrain. « Je n'étais pas du tout contente, nous dit Thérèse (1). J'avais conjuré Notre-Seigneur de nous donner un asile et il m'avait répondu peu de jours auparavant : *Je vous ai entendues, ma fille, confie-toi en moi.* Ces mots signifiaient, me semblait-il, qu'il nous choisirait une bonne maison, et celle-là ne répondait pas à sa promesse. »

Un malentendu survenu au dernier moment em-

(1) *No estaba nada contenta.* (Fondations, ch. xxv.)

pêcha la signature du contrat. Don Laurent put reprendre sa parole et recommencer ses recherches d'un autre côté, avec l'aide d'un ecclésiastique de Séville, Garcia Alvarez. Ils trouvèrent enfin dans la rue de la Paillerie une maison parfaitement convenable pour l'usage qu'ils en voulaient faire : simple, solide, bien bâtie, pourvue de nombreuses petites fenêtres, d'un large patio entouré de galeries qu'il était facile de transformer en cloîtres, et d'un grand et beau jardin. En deux ou trois jours l'affaire fut terminée. Don Laurent, qui manquait de fonds pour le moment, donna sa personne comme caution et on passa le contrat. Néanmoins l'entrée des Carmélites ne se fit pas sans embarras. Le locataire encore en jouissance, ne voulait pas déménager, et les bons religieux de Saint-François, dont le couvent s'élevait juste en face, conjuraient Thérèse de s'établir ailleurs. Son esprit de conciliation l'eût portée à céder, si le marché n'avait été signé par son frère. Un mois passa en pourparlers. Durant ce temps, Laurent de Cepeda se retira chez les Carmes pour se livrer à loisir au soin de son âme ; notre Sainte s'occupa des affaires de l'Ordre de plus en plus épineuses et de la fondation de Caravaca en suspens depuis plus d'un an.

C'était à Saint-Joseph d'Avila, avant son départ pour Véas, que Thérèse avait reçu la demande de la principale fondatrice, doña Catherine de Otalora (1). La noble dame écrivait au nom de trois jeunes filles qu'elle abritait, dans sa maison, trois Françaises de différentes familles, unies entre elles par le même courage et les mêmes attrait. A l'issue d'un sermon, elles étaient venues frapper à la porte de doña Catherine

(1) *Fondations*, ch. xxv.

rine : elles lui dirent que la grâce avait si fortement touché leurs âmes qu'elles voulaient se donner à Dieu sous la règle austère du nouveau Carmel, et qu'en attendant l'exécution de leur dessein, elles la conjuraient de leur laisser former une petite communauté dans sa demeure, loin des bruits du monde et des relations de leurs parents. Thérèse apprit ces choses, et, adoptant de grand cœur les trois Françoise, elle leur promit de s'occuper de leur monastère le plus tôt possible. Caravaca dépendait comme Véas du Conseil des Ordres ; il fallut solliciter des permissions, attendre des réponses. Les couvents de Véas et de Séville se fondèrent sans que les recluses de doña Catherine vissent arriver le terme de leur captivité volontaire. Notre Sainte ne cessait de penser à elles. Tantôt elle leur envoie Julien d'Avila et Antoine Gaytan (1), tantôt elle leur écrit ou adresse, en leur faveur, des requêtes au roi. Sans l'intérêt que lui inspiraient ces jeunes filles, elle eût cessé de poursuivre l'affaire : tant de fardeaux l'accablaient à la fois ! De

(1) Julien d'Avila donne ici comme toujours une narration pittoresque de ses courses et de ses mésaventures. Nous n'en citerons qu'un trait. Un soir, arrivés à l'entrée de la nuit dans un misérable village, Antoine Gaytan et lui prennent un guide pour les conduire plus directement à Caravaca ; ils marchent à grands pas, voulant faire la route en deux heures. En cheminant, maître Julien, qui aime à prêcher, commence à sermonner son guide. Après une longue course : « Eh ! mon frère, demande-t-il au brave homme, ne sommes-nous point égarés ? — Oui, Monsieur, répond l'autre tranquillement ; oui, oui. — Ce n'est pas étonnant, s'écrie Antoine Gaytan vous lui prêchez la contemplation : comment voulez-vous qu'il fasse attention à son chemin ? — Je ne lui enseignais pas précisément la contemplation, observe maître Julien ; seulement je lui parlais des commandements de Dieu qui sont la voie du ciel et cela lui fit perdre sa route de la terre. » Il dut reconnaître ensuite que quelques verres de vin avaient plus contribué que son discours à troubler la tête du pauvre homme

plus, on lui disait les chemins de Caravaca si mauvais que les Supérieurs de l'Ordre ne pourraient s'y rendre pour les visites régulières. Elle pria Antoine Gaytan de vérifier la chose et de retirer sa promesse dans le cas où il la jugerait irréalisable. Antoine Gaytan, messenger dévoué et conciliant, édifié de la faveur des demoiselles, prit leur parti et fit disposer lui-même une maison pour le couvent. Thérèse à ce propos lui décerne le nom de « son très cher fondateur, car sans lui, dit-elle, jamais il n'y aurait eu de monastère à Caravaca ». Lorsque tout fut prêt et les permissions obtenues, le P. Gratien engagea la Sainte à choisir une religieuse capable de la remplacer dans cette fondation : il jugeait sa présence trop nécessaire à Séville pour lui permettre de s'éloigner. Thérèse désigna la Mère Anne de Saint-Albert : elle lui donna de vive voix ses conseils et par écrit un court résumé des formalités extérieures qu'elle avait à remplir. Tout se passa sans difficultés sérieuses : la Providence réservait les grandes peines pour le courage et la patience de la sainte Mère.

A Séville, en effet, on n'en manquait pas. Thérèse venait d'apprendre qu'un dernier décret du Chapitre Général la frappait personnellement et la condamnait, *pour ses désobéissances*, à choisir l'un de ses monastères comme résidence perpétuelle, avec défense d'en sortir pour visiter les autres ou pour s'occuper de nouvelles fondations. Le Provincial des Carmes Mitigés, le P. Ange de Salazar, n'osa lui signifier lui-même cet arrêt. Il le transmit au P. Ulloa, religieux de Séville, en chargeant celui-ci de le porter au couvent des Carmélites. Le P. Ulloa vénérât la Sainte : il ne put se résoudre à remplir un pareil message, et Thérèse fut obligée de venir à son secours. Instruite par une autre

voie de sa condamnation, elle pria le P. Ulloa de lui faire connaître officiellement ce qu'il lui cachait par délicatesse. Dès qu'il se fut exécuté, elle voulut obéir et partir pour l'un des Carmels de Castille, afin de s'y constituer prisonnière. Le P. Gratien lui ayant ordonné de laisser passer les grands froids, elle crut devoir prévenir le T. R. P. Général de ce délai et l'assurer en même temps de son entière et filiale obéissance. Cette lettre est encore l'une des belles pages de la correspondance de notre grande Sainte.

« J'ai appris, mon Très Révérend Père, l'ordonnance du Chapitre Général par laquelle il m'est défendu de sortir de la maison que j'aurai une fois choisie. Le P. Ange de Salazar l'avait envoyée ici au P. Ulloa, avec ordre de me la signifier. Celui-ci craignait que cela ne me donnât beaucoup de peine, et telle était sans doute la pensée de ceux qui me l'ont attirée : c'est ce qui l'a engagé à la garder longtemps sans m'en donner connaissance. Mais il y a à peu près un mois que, l'ayant su d'autre part, je l'ai obligé de me notifier mon arrêt.

» Je vous assure, mon Père, autant que je puis répondre de moi-même, que j'aurais regardé cet ordre comme une grande faveur et comme une récompense si votre Paternité me l'avait donné dans une de ses lettres, si vous m'aviez mandé, par exemple, que, me voyant fatiguée de mes longs travaux et connaissant mon peu de force pour souffrir, vous m'ordonniez de me reposer. La preuve que je dis vrai, c'est que je suis encore bien contente de pouvoir désormais me tenir tranquille, quoique l'ordre m'en soit venu de tout autre manière.

» Mais si, d'un côté, votre commandement me comble de joie, d'un autre, mon Très Révérend Père,

l'amour filial que j'ai pour vous me le rend bien dur et bien rigoureux, parce que vous me l'adressez comme à une personne très désobéissante ; c'est ainsi du moins que le P. Ange l'a publié devant la Cour avant que j'en susse rien. Il croyait par là m'imposer une violente contrainte, car il m'a écrit que je pouvais en appeler au Pape. Comme si ce n'était pas un avantage pour moi ! Vraiment, quand même ce n'en serait pas un, quand j'en serais au contraire la plus affligée du monde, jamais il ne me viendrait dans l'esprit de manquer à l'obéissance que je vous dois. A Dieu ne plaise que je me procure jamais le moindre contentement contre votre volonté ! Je puis bien le dire, mon Très Révérend Père, et cela, Dieu le sait, si quelque chose m'a consolée dans les inquiétudes, les afflictions, les contradictions, les travaux que j'ai endurés par le passé, c'était de savoir que je vous obéissais et que je vous donnais satisfaction. Aussi, encore aujourd'hui, j'en trouve à faire ce que vous me dites. J'aurais voulu obéir sur-le-champ ; mais, comme nous étions près des fêtes de la Nativité et que le chemin est si long, on n'a pas voulu me laisser partir, pensant qu'il eût été contraire à vos intentions de hasarder ma santé. C'est pourquoi je suis encore ici, seulement jusqu'à la fin de l'hiver. La grâce que je vous demande, c'est de bien vouloir continuer à m'écrire en quelque endroit que j'aie. Comme je ne me mêlerai plus de rien, Dieu merci, je crains que vous ne veniez à m'oublier ; mais j'y mettrai bon ordre, car, quand mes lettres devraient vous fatiguer, je ne laisserai pas de vous écrire pour mon propre repos. »

Ainsi donc c'est en vain que le P. Rubeo châtierait sa fille : elle s'inclinera sous les coups de la correction, baisant cette main sévère, qui est toujours pour elle

celle d'un Père vénéré. Sa respectueuse soumission ne deviendra point cependant une faiblesse craintive : elle soutiendra humblement les droits de la justice, elle dira franchement, courageusement la vérité. Dès le début des difficultés, elle a reconnu que les Carmes Déchaussés se sont rendus sur quelques points plus ou moins répréhensibles et, sans hésitation, elle leur a donné tort, tout en implorant leur pardon. A présent qu'elle les voit, pour de simples excès de zèle, condamnés avec la dernière rigueur, menacés d'une destruction complète, elle se lève avec la dignité, l'ardeur d'une mère outragée dans ses fils ; elle oublie que ceux-ci auraient pu s'épargner de grandes peines, s'ils avaient suivi ses conseils : ce n'est plus l'heure de déplorer ce qui a été fait, mais bien d'accepter la situation telle qu'elle est et d'en sortir avec honneur.

« C'est chose bien différente, dit-elle au P. Rubeo, d'entendre nos Pères Déchaussés ou d'entendre leurs ennemis. Il est certain que vous avez en eux de véritables enfants, et, dans l'essentiel, j'ose le dire, ils ne le cèdent à aucun de ceux qui se vantent le plus de l'être. N'osant plus vous écrire eux-mêmes, ils m'ont priée de leur servir de médiatrice et je vous supplie, mon Révérend Père, avec toute l'ardeur dont je suis capable, je vous supplie de leur rendre vos bonnes grâces. Accordez-moi cette faveur pour l'amour de Dieu, et croyez ce que je vous dis, puisque je n'ai aucune raison de vous déguiser la vérité, et quand bien même un tel déguisement ne serait point un péché, je le regarderais, si je m'en rendais coupable, comme une trahison et une insigne méchanceté envers un Père que j'aime si tendrement. Quand nous serons tous deux devant Dieu, vous verrez, mon Très Révé-

rend Père, les obligations que vous avez à votre véritable fille Thérèse de Jésus.

» Je vous ai parlé dans mes dernières lettres de la commission que le P. Gratien a reçue du Nonce. Votre Paternité apprendra maintenant qu'on lui a donné de nouveau la charge de Visiteur non seulement pour les maisons de la réforme, mais même pour celles des Carmes Mitigés de l'Andalousie. Je sais, et j'en suis certaine, qu'il s'est excusé autant qu'il a pu de ce dernier article; quoiqu'on dise le contraire, ceci est la vérité; son frère, le secrétaire du roi, ne le voulait pas non plus, parce qu'il ne revient de ces sortes de commissions que beaucoup de peine. Mais, puisque c'était une affaire réglée, si nos Pères Mitigés eussent voulu m'en croire, ils auraient reçu le commissaire, et les choses se seraient passées amicalement, comme entre frères, sans blesser personne. J'ai fait ce que j'ai pu pour les concilier, tant parce que c'était, ce me semble, le parti le plus raisonnable, que par amitié pour ces Pères qui se sont toujours bien montrés à mon égard, depuis que nous sommes à Séville.

» J'aime à faire, comme on dit, de nécessité vertu, et pour cette raison j'aurais voulu qu'avant de s'opposer à la commission du P. Gratien, on examinât si l'on avait chance de réussir. Je trouve d'ailleurs cette commission bien moins mortifiante pour l'Ordre que si elle eût été confiée à un étranger; et je crois que tout irait très bien si vous favorisiez le P. Gratien de manière que l'on sût qu'il est dans vos bonnes grâces... Pourquoi ne seriez-vous pas bien aise que la réforme se fasse par le moyen de l'un de vos enfants? Encore si, dans l'Ordre, il y avait beaucoup de sujets à qui l'on pût confier cette commission! Mais, puisqu'on n'en voit point qui ait les talents du P. Gratien, comme

votre Paternité en conviendrait la première, si vous le connaissiez plus particulièrement, n'est-ce pas là un motif suffisant pour vous engager à le protéger, ne fût-ce, comme je l'ai dit, que pour faire connaître à tout le monde, que, si l'Ordre se réforme, c'est par vos conseils et par votre autorité? Il est certain que, la chose se faisant avec votre agrément, toute difficulté serait bientôt aplanie. J'aurais beaucoup d'autres choses à vous dire là-dessus; j'aime mieux prier Dieu de vous inspirer ce qui convient le plus à sa gloire, car je m'aperçois que depuis un certain temps vous ne faites pas grand cas de ce que je vous dis. »

Ce dernier mot de plainte s'échappe du cœur de la Sainte avec trop de naïveté pour blesser le Père Général; mais, s'il y était sensible, cette touchante prière suffirait pour l'apaiser.

« Je vous supplie encore une fois, mon Très Révérend Père, pour l'amour de Notre-Seigneur et de sa glorieuse Mère que vous aimez tant et pour qui notre P. Gratien a aussi tant de dévotion, je vous supplie, dis-je, de lui répondre avec douceur, d'oublier le passé et les fautes *qu'il a pu faire* (1), de le recevoir pour votre fils et pour votre sujet, comme il l'est en effet, ainsi que le pauvre P. Mariano à qui l'on ne peut rien reprocher si ce n'est qu'il ne sent pas toujours la portée de ses paroles. Accordez-moi pour l'amour de Dieu la grâce que je vous demande. Considérez que c'est le propre des enfants de manquer et le propre des pères de pardonner, sans avoir égard à leurs fautes. Bien des raisons vous y engagent que vous ne sentez peut-être pas si bien où vous êtes que je les sens ici. Quoi-

(1) Si la sainte confesse les fautes du P. Mariano, elle ne peut avouer celles du P. Gratien que d'une manière dubitative, car elle ne les a jamais aperçues.

que nous autres femmes ne soyons guère bonnes pour le conseil, il est pourtant des occasions où nous rencontrons juste. On vient de m'apprendre que le Père Général des Dominicains va venir ici ! Oh ! que je serais contente si Dieu me faisait la grâce de nous amener aussi votre Paternité ! D'un autre côté, je craindrais pour vous les fatigues de ce long voyage ! Je me résigne donc à remettre ce bonheur pour l'éternité où votre Révérence, je le répète, verra enfin ce qu'elle me doit. Plaise au Seigneur, par sa miséricorde, que je puisse y parvenir (4) ».

Thérèse n'obtint point de réponse et l'orage continua de gronder sourdement. Le P. Gratien, en vertu de son autorité de Commissaire Apostolique, pouvait dispenser la Sainte d'obéir à l'arrêt du P. Rubeo ; le Nonce eût aussi volontiers prêté son intervention, mais, comme elle le disait, le Pape en personne lui aurait offert en vain la possibilité de se soustraire aux ordres du Général. Il s'agissait seulement de choisir le lieu de sa captivité. Saint-Joseph d'Avila eût eu ses préférences naturelles. A Valladolid, elle se serait retrouvée en famille près de la sœur Marie-Baptiste. Celle-ci se fit un instant la douce illusion que la sainte Mère choisirait son monastère ; elle fut bientôt désabusée. « Comment pouvez-vous penser sérieusement, lui écrit Thérèse, que je vais me rendre à Valladolid ? Est-ce à moi de choisir une maison ? Ai-je autre chose à faire que d'aller dans celle que l'obéissance me désignera ? » Elle livra donc ce choix au P. Gratien, sans vouloir lui témoigner le moindre désir. Si elle avait exprimé celui de retourner en Castille, c'était afin de se rapprocher du plus grand nombre de ses couvents ;

(4) Séville, janvier 1576.

encore là-dessus : « Que Notre-Seigneur, s'écrie-t-elle, en ordonne à son gré ! Je ne veux avoir aucun sentiment propre. Là où l'on m'enverra, je serai contente. »

Avant de quitter Séville, elle ne demandait à Dieu qu'une chose : la grâce de laisser ses filles installées dans leur nouvelle maison. Les embarras ne finissaient pas. Don Laurent avait signé le contrat de vente avec tant de précipitation qu'il avait commis une erreur très préjudiciable pour le monastère ou plutôt pour lui-même, puisqu'il portait toute la responsabilité de l'affaire. On lui réclama ce qu'il ne devait point ; on le poursuivit comme un aventurier ; on voulut même le mettre en prison. Étranger dans Séville, sans répondants, sans connaissances, il fut réduit à se cacher jusqu'à ce que Thérèse eût apaisé ses poursuivants. Enfin, l'avant-veille du mois de mai, la soirée était avancée et la porte du couvent de la rue des Armes déjà close, quand un messager vint annoncer à la Sainte que sa maison était libre, le locataire en déménagement et les dernières formalités remplies. Il y avait plus à craindre que l'opposition des religieux de Saint-François. Depuis quelque temps ils ne disaient mot, persuadés que Thérèse avait abandonné son dessein devant les obstacles qui le traversaient. « Ne chagrignons pas nos bons voisins, se dit-elle ; entrons chez nous sans bruit : quand nous y serons, s'ils reviennent à la charge, il ne sera plus temps. » Elle prit avec elle Marie de Saint-Joseph et deux autres religieuses ; quelques personnes dévouées leur servirent d'escorte, et, au milieu de la nuit du 1^{er} mai, elles se rendirent furtivement à leur demeure. On trembla un peu le long du chemin. « Ceux qui nous accompagnaient, raconte Thérèse, prenaient toutes les ombres pour des Fran-

ciscains. Une fois arrivées, nous n'eûmes plus rien à craindre. Les religieux opposants demeurèrent muets comme des morts (1) ».

La maison était belle, solide, mais endommagée en plusieurs endroits. Don Laurent, sorti de sa cachette, se chargea des réparations, paya les frais et continua de plus à nourrir les religieuses. Durant ce temps, bien tranquille dans les appartements du rez-de-chaussée où elle avait mis la Communauté en clôture, la Sainte donnait à la Mère Marie de Saint-Joseph ses derniers avis avant leur séparation. Les peines du passé lui en laissaient prévoir encore de plus amères, son cœur maternel en saignait, et il n'y avait pas de témoignage d'affection dont elle ne fût prodigue envers les sœurs, surtout envers leur Prieure. Une nature un peu froide, à force de calme, peut-être aussi l'extrême vénération que lui inspirait la Sainte, rendaient devant elle Marie de Saint-Joseph assez réservée. Thérèse en souffrait et le lui avoua dès qu'elle l'eut quittée : « Votre lettre, ma chère fille, m'a causé tant de joie que j'en ai été attendrie. Je ne sais vraiment pourquoi tous ces pardons que vous me demandez. Pourvu que vous m'aimiez autant que je vous aime, je vous pardonne tout ce que vous avez pu me faire dans le passé, comme tout ce que vous pourriez me faire dans l'avenir. La plus grande peine que vous m'avez donnée, c'est le peu d'empressement que vous montriez à être avec moi ; je suis persuadée que ce n'est point votre faute, cela n'est arrivé que par la permission de Dieu. Au milieu des afflictions qu'il m'a envoyées durant mon séjour à Séville, j'aurais été trop consolée par votre amitié ; il a voulu m'en priver.

(1) *Fondations*, ch. xxv.

Croyez-le bien, ma fille, je vous aime beaucoup, et, pourvu qu'en réalité je sois payée de retour, jeregarde le reste comme une bagatelle qui ne mérite aucune attention. Je vous l'avoue cependant, ayant des peines de tous les côtés, je souffrais en particulier de celle qui me venait de vous. Je traitais avec vous comme avec ma fille bien-aimée, et il m'en coûtait de ne pas trouver de votre part la même simplicité et la même affection. Mais votre lettre a tout effacé de ma mémoire, soyez-en sûre. Il ne me reste plus que ma tendresse pour vous, et elle est même si vive que j'aurais besoin du souvenir des choses passées pour la modérer (1). »

Ainsi aimait sainte Thérèse. Hâtons-nous de le dire; ce nuage fut le seul qui troubla un instant la plus profonde peut-être de ses amitiés. Marie de Saint-Joseph, digne de la confiance et de la tendresse dont elle était l'objet, sut les payer de retour, et par son amour filial non moins que par ses grandes vertus, son admirable fermeté et ses talents exceptionnels, elle mérita d'être toujours regardée par la sainte Mère comme sa fille aînée, l'aînée de son cœur du moins, si elle n'était pas l'aînée de la Réforme.

Grâce au dévouement de don Laurent, la maison devint un beau monastère. « Tout y est si bien, écrit la Sainte au P. Mariano, que nos sœurs ne se lassent pas d'en bénir Dieu. Nous sommes dans l'un des meilleurs endroits de Séville. On m'assure qu'à considérer le site de cette maison et la maison elle-même, il n'y a pas ici d'habitation préférable. Je crois qu'on n'y sentira pas la chaleur. Le patio est resplendissant comme s'il était fait d'alcorza, le jardin très

(1) Séville, 2 juillet 1576.

agréable, enfin nous avons des vues délicieuses. On construit la chapelle du côté du vestibule : elle sera belle (1)..... C'est à mon frère que nous devons cela, ajoute-t-elle ailleurs : sans lui, nous n'aurions jamais rien pu faire. Il a beaucoup souffert, mais il a tout supporté avec un tel courage et il a dépensé son argent avec tant de générosité que nous ne saurions trop en remercier le Seigneur (2). »

Les travaux de don Laurent finirent par un vrai triomphe. La Sainte ne voulait point de pompe extérieure pour la bénédiction de la chapelle et du monastère. Malgré le silence respectueux des religieux de Saint-François, elle se souvenait des difficultés passées et désirait que sa petite église restât bien modeste et bien silencieuse en face du grand couvent franciscain ; « car, nous dit-elle, quand je puis épargner de la peine aux autres, je ne manque pas de le faire : ainsi je désirais que la cérémonie n'eût aucune solennité. Le Prieur des Chartreux et le bon Garcia Alvarez furent d'un autre avis et se rendirent chez l'Archevêque pour lui demander le sien ; d'un commun accord, tous les trois décidèrent que l'on prendrait le T. S. Sacrement dans une paroisse pour le porter de là en procession dans notre chapelle. L'Archevêque ordonna en même temps au clergé de la ville et à plusieurs confréries de suivre la procession, et aux habitants de décorer les rues. Garcia Alvarez se chargea pour sa part d'orner le cloître d'entrée et notre église qu'il rendit splendides. Il dressa de beaux autels et inventa des choses charmantes : entre autres, il mit dans la chapelle, à notre insu, une fontaine d'où coulait une eau par-

(1) Séville, 9 mai 1576.

(2) Séville, 29 avril 1576.

fumée. Rien ne manqua pour embellir la fête et réjouir nos cœurs : la solennité fut si grande, il y eut dans les rues tant de décors, tant de chants et de musique que le Prieur des Chartreux me dit n'avoir jamais vu rien de semblable à Séville. Contre sa coutume, il prit part à la procession. L'Archevêque portait lui-même le T. S. Sacrement en présence d'une immense multitude de peuple qui louait Dieu et criait que cette fondation était vraiment l'œuvre du Ciel. Voyez ici, mes filles, ajoutez la Sainte avec son inimitable simplicité, voyez quels honneurs on rendait à ces pauvres Carmélites auparavant si dédaignées qu'on n'eût pas voulu seulement, semblait-il, leur donner un verre d'eau, bien qu'il n'en manque pas dans la rivière de la ville (1). »

Thérèse oublie encore, et sans doute à dessein, l'incident le plus touchant de la fête. Après la procession, l'Archevêque entra dans la clôture pour visiter les sœurs. La sainte Mère le reçut à genoux sur le seuil de la porte conventuelle en lui demandant sa bénédiction ; mais le vénérable prélat s'agenouilla lui-même humblement devant elle, inclinant le premier sa tête de pontife en présence de la grande Sainte. « Oh ! mes filles, s'écriait-elle quand on lui rappelait ce fait, songez donc à la confusion d'une pauvre petite femme comme moi. »

Dès que le prélat eut quitté le monastère, les Carmélites rentrèrent dans leur recueillement habituel ; au dehors, la fête se prolongea jusqu'à la nuit. Le peuple andalous aime la joie et en prend à tout propos. En l'honneur du nouveau Carmel, de la maison du silence et de la prière, les Sévillais tirèrent donc le canon et

(1) *Fond.*, ch. xxv.

lancèrent des fusées. L'heure du repos n'eût pas interrompu les réjouissances si un grave accident ne les avait troublées. Le feu prit, on ne sait comment, à un paquet de poudre, entre les mains d'un maladroit. En un clin d'œil les flammes envahirent le cloître extérieur qui avait été tapissé par Garcia Alvarez de taffetas jaune et cramoisi ; mais Dieu ne permit point que cette journée de bonheur se terminât dans le deuil. Personne ne fut blessé, l'homme qui portait la poudre échappa au danger comme par miracle, et, fait non moins prodigieux, le feu noircit les pierres de la voûte et des murailles sans toucher au beau taffetas cramoisi qui eût dû être réduit en cendre. Les religieuses n'auraient jamais eu le moyen de payer une pareille étoffe, et ce trait providentiel leur fit rendre au Seigneur mille actions de grâces.

Dès le lendemain, Thérèse devait quitter Séville, encore incertaine si sa résidence serait fixée à Tolède ou à Avila. Don Laurent partait avec elle et la conjurait de le suivre ; mais le bon plaisir de Dieu l'emportait sur l'affection fraternelle, et notre Sainte se taisait afin de laisser au choix de son Supérieur une liberté entière. Le P. Gratien, malgré son désir d'être agréable à don Laurent, se décida enfin pour Tolède. Il semble, d'après les lettres de la Sainte, qu'elle ne connut cette détermination que durant le voyage. Habitée depuis longtemps à laisser briser sa volonté par l'obéissance, son cœur par le sacrifice, elle put se réjouir cette fois : elle renonçait au seul bonheur qu'elle eût envié sur la terre, celui de rentrer, pour n'en plus sortir, dans le berceau du Carmel Réformé, et de trouver sa prison sous le ciel natal, entre les murs bénis de Saint-Joseph d'Avila.

La séparation des Carmélites de Séville et de la

Sainte ne s'effectua pas sans larmes. « Plaise au Seigneur de tirer sa gloire de nos sacrifices, disait Thérèse : qu'il m'en coûte de m'éloigner de filles que j'aime tant ! » Comme consolation, les religieuses gardaient le portrait de leur Mère; elles avaient obtenu du P. Gratien la permission de le faire peindre pendant que les travaux du monastère suspendaient la clôture. Thérèse, on le conçoit, ne s'y prêta point sans répugnance; elle dut néanmoins lever son voile et poser devant le bon frère lai chargé de ce travail. C'était l'humble et fervent Jean de la Misère, l'ancien compagnon du P. Mariano dans le désert du Tardon. Frère Jean, grand contemplatif, était un artiste assez médiocre, et son œuvre trahit une main timide, inhabile. « Dieu vous pardonne, mon bon frère Jean, lui dit en riant la Sainte, lorsqu'elle vit le portrait achevé; vous m'avez fait souffrir ce que Dieu sait et à la fin que vous m'avez faite laide ! » Dieu permit cependant que, sur ces traits grossièrement ébauchés, frère Jean retint quelque chose de la séraphique expression de son modèle, et c'était là sans doute le plus difficile à saisir. Ces lèvres entr'ouvertes par je ne sais quel douloureux sourire viennent de tremper, on le sent, au calice de Gethsémani; ces joues semblent encore humides de larmes, et la sereine majesté de ce front haut et large, la confiance, l'élan de foi, l'ardente prière du regard levé vers le ciel disent assez que, si le cœur est broyé par l'épreuve, l'âme repose dans la paix du Seigneur (1). D'ailleurs, si l'on regrette de voir imparfaitement reproduits la physio-

(1) Voy. *Manual del Peregrino*, 1882, p. 480. — *Souvenirs du pays de sainte Thérèse*, p. 144. Plusieurs villes d'Espagne, entre autres Séville, Valladolid, Madrid, Avila, se disputent aujourd'hui l'honneur de posséder le véritable portrait de sainte

nomie grave et belle, les yeux noirs et vifs dont parlent les contemporains, on pardonne bien vite au frère Jean la lourdeur de son pinceau devant cette déclaration du P. Gratien : « Jean de la Misère n'était pas bon peintre ; mais il ne faut pas s'en plaindre, si l'on tient au portrait : car, sans cette circonstance, ni la Bienheureuse ni moi, nous n'eussions jamais consenti à le laisser tirer (1). »

Partie de Séville le 4 juin avec son frère, deux religieux et une religieuse, Thérèse passa les fêtes de la Pentecôte à Malagon où elle trouva la Mère Briande de Saint-Joseph épuisée par une maladie de langueur. Avec des soins et du repos on eût pu la rétablir ; mais « elle aimait tant à être partout, à mettre tout en ordre » que c'était un obstacle à sa guérison. Thérèse la quitta préoccupée de sa santé comme de l'avenir du monastère qui souffrait déjà de l'état de sa Prieure. De Malagon les voyageurs se rendirent à Tolède. Avant de s'y fixer définitivement, la sainte Mère, sur l'ordre du P. Gratien, visita Saint-Joseph d'Avila. C'était toujours le petit coin du paradis, inondé des rayons de la grâce, embaumé des fleurs du Calvaire et des parfums du Thabor. Au milieu de ces âmes géné-

Thérèse, c'est-à-dire le portrait peint « *sacose ella viva* », de son vivant, par le frère Jean de la Misère, car il n'existe pas à proprement parler de véritable portrait de sainte Thérèse : le témoignage du P. Gratien, de Ribera, de tous les contemporains, comme la tradition, affirment que la toile du bon frère convers est un portrait *harto desgraciado*, qui ne peut donner l'idée de la physionomie réelle de la Sainte.

Don F. Herrero y Bayonna (Prologue du *Chemin de la Perfection*) examine les titres d'authenticité de ces différentes toiles et conclut en faveur de Valladolid et de Séville. Frère Jean de la Misère a pu copier lui-même son premier tableau, et ces deux toiles paraissent être de sa main.

(1) Vic. de la Fuente, t. II, p 494.

reuses, mortes à elles-mêmes et unies si intimement à Dieu, sœur Anne de Saint-Barthélemy se tenait la plus humble, le plus rabaissée, comme son rang de sœur converse l'exigeait. Dieu, qui aime les petits, la regardait avec complaisance et mit au cœur de notre Sainte la même prédilection. Thérèse avait besoin d'emmener avec elle dans sa captivité une compagne dévouée. C'était un poste d'honneur que les premières Mères de l'ordre eussent envié ; il devint le partage de sœur Anne de Saint-Barthélemy. Désormais, nous la trouverons toujours et partout près de la sainte Mère, partageant ses fatigues, souffrant de ses peines, l'entourant des soins les plus pieux et les plus délicats. Le Ciel ainsi réalisa la naïve prière des premières années de la sœur Anne « Quand j'étais enfant, raconte son autobiographie, je disais souvent à Notre-Seigneur : Mon Dieu, si je pouvais vivre avec une sainte, il me semble que je deviendrais meilleure. »

Le 9 août 1576, Thérèse rentrait au monastère de Tolède et s'y constituait prisonnière suivant les ordres du R. P. Général.

CHAPITRE XXV

La lutte.

(1575-1578)

Le délégué du Père Général, le P. Tostado, arrivait en Espagne, chargé de patentes et plein de zèle pour une entreprise qu'il regardait comme une guerre sainte. A ses yeux, en effet, il s'agissait de soutenir l'honneur, de sauvegarder même l'existence de l'Ordre, en le défendant contre les invasions de cette famille de novateurs qui menaçaient de dévorer sa sève, comme autant de plantes parasites. De leur côté les Carmes Déchaussés se disposaient à une défense énergique, afin de conserver le droit divin de mener une vie plus pauvre, plus pénitente, plus parfaite, plus conforme à celle des ancêtres religieux, plus semblable à celle du Sauveur. De l'une et de l'autre part des intentions droites et réciproquement mal comprises, des erreurs, des préjugés servis par une ardeur native que des vertus héroïques n'avaient point domptée, les circonstances enfin les plus malencontreuses, allaient mettre aux prises, sur le sol des luttes à outrance, des religieux, des frères, dignes pour la plupart de se comprendre et de s'unir dans le service du Seigneur.

Débarqué à Barcelone au mois de mars, le P. Tostado s'avança d'abord à pas lents, envoyant devant lui

ses émissaires. Thérèse en vit arriver deux à Séville avant son départ : elle apprit en même temps qu'un Chapitre provincial se rassemblait à Saint-Paul de la Moraléja. Tous les prieurs Mitigés s'y rendirent ; les Prieurs des trois premiers couvents de la Réforme, fondés avec l'agrément du Général, y furent aussi conviés ; les autres, regardés comme des rebelles et des excommuniés, restèrent de côté. Ces trois Prieurs étaient les PP. Jean de Jésus, Didace de la Trinité, Élie de Saint-Martin. Acceptant la convocation, ils passèrent par Madrid, afin de consulter le Nonce sur la conduite qu'ils devaient tenir au Chapitre. Le Nonce leur recommanda de se mettre sur leurs gardes et de ne rien souscrire qui pût altérer l'esprit ou les observances de la première Règle ou bien contrevenir à l'autorité du Visiteur, le P. Gratien.

Munis de ces instructions, les Pères poursuivirent leur route ; malgré leur diligence, ils arrivèrent trop tard à la Moraléja. Le P. Tostado, actif, habile comme un vrai portugais, avait hâté les choses ; les décisions importantes étaient prises : il ne restait plus qu'à les imposer aux derniers venus. On leur donna lecture des décrets arrêtés les jours précédents, décrets qui contenaient en substance tout le programme tracé au P. Tostado par le Chapitre Général (1). Le but secret, mais transparent, c'était la destruction complète de la Réforme. Pour y parvenir, on devait prendre des ménagements, déployer par prudence certaines apparences de légalité. Ainsi, au nom de la charité fraternelle, de l'esprit de concorde et d'union, on invitait les deux partis à des concessions réciproques ; mais quelles concessions !

Aux Mitigés, on demandait de changer leurs habits noirs pour des vêtements bruns et de raccourcir quelque peu leurs chapes : c'était tout. Aux Déchaussés, on ordonnait d'adopter le même costume, par conséquent de reprendre leurs chaussures et de quitter leur bure grossière ; on les obligeait, chose plus grave, de se mêler indifféremment, suivant les volontés des Supérieurs de l'Ordre, avec leurs frères de la Mitigation. Ils devaient donc ouvrir les portes de leur solitude à tous les religieux que l'on trouverait bon de leur envoyer et se rendre de même dans les grands couvents, si on les appelait. Au milieu de ce mélange, disaient les décrets, chacun vivra suivant sa Règle. Oui, sur une table bien servie, les pauvres Déchaussés, ou plutôt les Contemplatifs (tel était le nouveau nom que leur donnait le Chapitre), les Contemplatifs chercheront l'un des mets grossiers que leur prescrit leur observance. Au milieu d'un monastère fréquemment visité par les séculiers, ils garderont leur silence continuel. Sans être réveillés par la cloche ni par aucun autre signal, ils se lèveront dans la nuit à l'heure dite pour l'office et l'oraison. Les Mitigés savaient mieux que personne si leur plan était réalisable. Après avoir vainement protesté contre l'unanimité du reste de l'assemblée, les trois Prieurs revinrent à Madrid instruire le roi, le Nonce et le P. Gratien des mesures prises contre la Réforme. Aussitôt Philippe II cassa les décrets et ordonna au P. Gratien de s'adresser pour les affaires de l'Ordre au Président du Conseil royal, Monseigneur Covarrubias, et à Monseigneur de Quiroga, Grand Inquisiteur (1).

(1) *Boll.*, n° 710

Assuré de la faveur royale et de l'appui du Nonce, le P. Gralien crut nécessaire de convoquer à son tour une assemblée générale, pour agir avec plus d'entente, et, le 8 septembre, sous la protection de Notre-Dame, le premier Chapitre des Carmes Déchaussés s'ouvrit à Almodovar del Campo. Le P. Gralien prononça le discours d'ouverture. Les P. Capitulaires durent être satisfaits de la fermeté inébranlable avec laquelle il se déclara prêt à soutenir la lutte, bien que le ton de la modération chrétienne, d'une charité délicate, dominât encore ses paroles.

« C'est une guerre qui nous est livrée, s'écria-t-il, et livrée non par des ennemis, mais par nos amis et nos frères, non par des méchants, mais par des justes et des saints : voilà pourquoi la lutte nous sera toujours si douloureuse. Le Chapitre de l'Ordre nous condamne ; notre Père Général nous repousse ; le Cardinal Protecteur ne veut pas nous entendre, parce qu'il soutient nos adversaires ; sur leurs instances, Notre Très Saint Père le Pape Grégoire XIII lui-même a révoqué les bulles de son prédécesseur Pie V, de sainte mémoire. Le P. Tostado arrive de Rome avec toutes les ressources de son autorité illimitée, de son savoir, de son esprit, de son courage, et il vient pour exécuter les arrêts que vous connaissez. J'aime à le croire, ceux qui nous poursuivent ont de bonnes intentions : ils veulent défendre leur profession, la Règle mitigée du Carmel ; mais, de notre côté, n'est-ce pas avec plus de justice encore que nous voulons garder notre Règle primitive ? N'est-elle pas la plus ancienne, la plus parfaite ? Ainsi donc, supposons que les deux parties ont raison : l'intention de nos frères est bonne, mais la nôtre est meilleure. Courage et confiance. Mettons notre espoir en Dieu : c'est lui qui

par les mains de notre sainte Mère Thérèse, a fondé nos maisons : il ne permettra pas qu'elles soient renversées. Ne cédon rien : opposons la douceur de Notre-Seigneur Jésus-Christ aux attaques de nos adversaires ; prenons garde de laisser échapper de nos lèvres aucune parole indigne d'un disciple de ce divin Maître. Prions pour ceux qui nous persécutent ; souffrons en silence. Un jour viendra où, gagnés par notre conduite à leur égard, nos ennemis seront nos meilleurs défenseurs. *La patience obtient tout* (1). »

La patience obtient tout. Le P. Gratien empruntait la maxime favorite de la sainte Mère. Celle-ci, déjà retirée à Tolède, s'unissait d'esprit et de cœur aux délibérations du Chapitre et appelait dans l'âme de ses fils les lumières de l'Esprit-Saint. On lui communiqua le discours du P. Gratien avec le compte-rendu des séances durant lesquelles on avait nommé des définiteurs et statué divers règlements. Thérèse en fut très satisfaite. « Nos Pères, écrit-elle au P. Gratien, reviennent enchantés du Chapitre, et moi je suis bien contente de la manière parfaite dont il s'est tenu. A Dieu la gloire ! Mais votre Paternité, cette fois, n'échappera point aux louanges. Ce qui m'a fait un extrême plaisir, c'est que vous avez nommé un zélateur pour nos maisons. C'est une mesure excellente et très profitable. Je lui ai recommandé de beaucoup insister sur le travail des mains, qui est de la dernière importance. »

Puis la Sainte passe à la question brûlante : « On m'a dit aussi que vous avez formé le plan d'obtenir une province séparée par la voie de notre Très Révérend Père Général et d'employer pour cela tous les

(1) *Hist gén. des Carmes*, t. II, liv. III, ch. vii. — *Boll.*, n° 711.

moyens en votre pouvoir ; de fait, c'est une guerre intolérable que de lutter contre le Supérieur de l'Ordre. S'il faut de l'argent pour arranger les choses, Dieu nous en donnera. On remettrait cet argent à ceux qui feront pour nous le voyage de Rome. Pour l'amour de Dieu, pressez leur départ ; ne le regardez pas comme un accessoire ; c'est le principal. Si l'on ne pouvait rien obtenir du Père Général, on traiterait avec le Pape ; mais le premier parti serait de beaucoup le préférable et la conjecture est des plus heureuses. Le Nonce est si bien disposé à notre égard que je ne sais ce que nous attendons. Nous n'arrivons à rien et nous perdons le temps (1). » Elle ajoute qu'un saint prêtre favorisé de lumières surnaturelles, lui a dit que le Nonce mourrait bientôt. Sans doute, en général, on ne doit pas s'arrêter à ces sortes de prédictions ; mais celle-ci pourrait être vraie ; que le P. Gratien s'en souvienne et qu'il se hâte (2).

C'était, en effet, le seul moyen de recouvrer la paix : donner une juridiction distincte aux deux familles, administrer chacune d'elles suivant son esprit et ses lois, en former enfin deux provinces, suivant le terme propre du droit ecclésiastique, sous le gouvernement commun du Père Général. On ne trouvera pas d'autre accommodement après quatre années d'épreuves que cette mesure, prise dès le début, eût épargnées, et l'on ne saurait assez déplorer que la voix de la Sainte n'ait pas été mieux entendue.

Les députés choisis par le Chapitre d'Almodovar étaient les PP. Jean de Jésus et Pierre des Anges. Des affaires particulières les retinrent, l'un au couvent

(1) Tolède, 20 septembre 1576.

(2) *Boll.*, n° 713.

de la Roda dont il était Prieur, l'autre au monastère de la Peñuela que l'on transférait à cette époque dans un endroit moins insalubre. Le P. Gratien, entouré de conseillers qui lui donnaient des avis différents, accablé par les soucis de ses visites que le Nonce l'obligeait à poursuivre, perdit l'affaire de vue. C'est le secret du génie ou le don de la sainteté de ne se laisser jamais absorber par les détails, mais, sans les négliger, de regarder au-dessus l'essentiel : Thérèse possédait l'un et l'autre à un degré que le P. Gratien lui-même était loin d'atteindre. Elle-même, du fond de sa pauvre cellule de Tolède, dominait assez la situation pour la comprendre parfaitement ; mais la lenteur des courriers et la difficulté des communications ne lui permettaient point d'instruire, d'éclairer toujours à temps. Elle se sentait les mains liées et devait unir sa volonté à celle du Seigneur par un *fiat* continuel pour accepter son isolement et les chaînes morales de l'obéissance qui l'empêchaient de voler au secours de sa famille éprouvée.

« Le peu que nous pouvons, dit-elle quelque part, faisons-le de grand cœur. » Ainsi du moins se dépensait-elle tout entière, avec Dieu dans ses oraisons pour le salut de la Réforme, avec ses fils dans une correspondance qui, même au point de vue littéraire, n'a peut-être rien d'égal. Sous la forme épistolaire la plus charmante, la sainte Mère, d'une main ferme et nette, trace à chacun son devoir : d'un seul mot elle débrouille les embarras qui semblent aux autres inextricables. Que de traits de lumière ! Quelle précision dans ses réponses ! Quelle justesse dans ses conseils ! Les vues élevées de la Fondatrice, les tendresses de la Mère, la charité, le zèle brûlant, l'amour généreux de la Sainte, tout s'harmonise dans ses admirables lettres,

tout y vibre à l'unisson avec une chaleur, une force qui montrent que, par le cœur, Thérèse ne vieillissait pas. Ajoutons que, pour dérober aux perquisitions de ses adversaires les secrets importants de ses lettres, elle se sert parfois de pseudonymes, de noms de convention qui donnent à sa phrase une gracieuse originalité. Ainsi se nomme-t-elle la pauvre Angèle, ou Laurentia, ou Espérance. Le P. Gratien est son cher Paul ou son Élisée; le Nonce, Mathusalem; le P. Antoine, Macaire. Les Inquisiteurs, ce sont les anges; les Carmes Déchaussés, les aigles; les Carmélites, les papillons, etc. C'est au P. Gratien, comme au chef de l'Ordre, qu'elle s'adresse le plus souvent; mais si le P. Mariano s'emporte, si le P. Antoine lui paraît trop rigide, si le P. Jean de Jésus se trompe en quelques points, elle accourt et ne laisse passer aucun manquement sans le reprendre. Si, au contraire, elle voit des actes généreux récompensés par de nouvelles peines, elle vient bien vite consoler, fortifier, retremper les courages au contact du sien. Elle écrit ainsi, sans le savoir, toute l'histoire de la lutte, et, pour en continuer le récit, nous n'aurons qu'à réunir des fragments de ses lettres en les complétant par quelques éclaircissements.

Après le chapitre d'Almodovar, les Pères retournèrent donc à leurs fonctions respectives; le P. Gratien en Andalousie, les Prieurs à leurs couvents. L'adversaire le plus redoutable était pour le moment en Portugal: on respirait un peu. « Dieu nous ayant délivrées du P. Tostado, s'écrie la Sainte, j'espère qu'il nous fera la grâce entière. » Elle ne se repose pas imprudemment sur ces apparences de sécurité: il faut beaucoup travailler avant d'acquérir une paix solide, car on ne peut en jouir tant que le T. R. P. Général sera

indisposé contre la Réforme. Elle revient toujours au voyage de Rome : « Je pensais que vous passeriez par ici, écrit-elle au P. Jean de Jésus, le premier député choisi par le Chapitre ; ce n'était qu'un petit détour. Vous n'avez pas sans doute grand désir de me voir. Quant au voyage de Rome, je dois vous dire que je n'y puis presque rien : il y a longtemps que je le demande et je n'ai jamais pu obtenir que l'on écrivit même une lettre à celui auquel il serait si juste d'écrire. Faisons ce que nous devons et advienne ensuite que pourra. Il y en a tant qui conseillent différemment que mon avis est de peu de poids. Je m'afflige en ceci de ne pouvoir davantage. Que Dieu fasse réussir ce projet ! De grâce, mon Père, ne laissez pas de le poursuivre (1). »

Malgré ses instances, on ajourne, et les événements, changeant bientôt la face des choses, rendront le départ impossible. Le P. Gratien venait d'arriver à Séville ; tout y avait été bouleversé durant son absence par le Provincial Mitigé d'Andalousie. Sa visite au couvent de l'Observance fut accueillie avec une hostilité plus grande que la première fois. On refusa de le recevoir, sous prétexte que son autorité avait été cassée par la Cour de Rome. Le P. Gratien, au lieu d'imposer silence en présentant le bref du Nonce qui l'avait rétabli dans ses droits, préféra recourir à l'intervention de l'Archevêque et du gouverneur de la ville ; à ce prix, la victoire resta de son côté (2). Le P. Mariano, le P. Antoine durent applaudir ; mais notre Sainte témoigna moins de satisfaction. Au P. Gratien lui-même elle ne dit point la vérité à demi, s'il lui est plus cher que les autres, c'est une raison de

(1) Tolède, septembre 1576. — *Boll.*, n° 715.

(2) *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, liv. III^e.

plus pour lui parler avec franchise. « Un des Pères Mitigés est venu me voir, lui écrit-elle au mois d'octobre : il m'a raconté que leur mécontentement est extrême, et, pensant avoir le droit pour eux, il est clair qu'ils ont sujet de se fâcher. Le bref du Nonce ne leur a pas été lu. Ils disent ce que j'ai plus d'une fois dit au P. Mariano et ce qu'il me semble avoir écrit à votre Paternité : commander comme supérieur sans montrer en vertu de quelle autorité on le fait, c'est une chose que l'on n'a jamais vue. Je trouve bien dans votre lettre au P. Mariano les raisons qui vous ont empêché de présenter le bref ; mais, si vous aviez quelque doute à éclaircir, il eût été mieux d'y penser plus tôt, Plût à Dieu que vous fussiez déchargé d'un si pesant fardeau et qu'on vous laissât tout entier à nos Carmes et à nos Carmélites (1) ! »

Le P. Gratien ne désirait rien autre chose ; sa commission lui attirait chaque jour de nouvelles amertumes. Accueilli partout avec froideur et défiance, le plus souvent avec une irritation qui se contenait à peine, il se fit des ennemis particuliers d'un petit nombre de religieux, âmes déclassées, mécontentes, qu'il trouva en contravention avec leurs règles et qu'il voulut ramener au bien par le châtiment. Ceux-ci prirent leur revanche : de tristes libelles circulèrent ; semés dans la foule, habilement jetés sous les yeux des grands, de la Cour, du Nonce, de Philippe II lui-même, ils attaquaient d'une manière injurieuse la réputation du P. Gratien ; pour lui ravir son crédit bien connu, on ne reculait pas devant le crime d'atteindre son honneur (2). Le P. Gratien dédaigna de

(1) Tolède, 24 octobre 1576. — *Boll.*, 777.

(2) *Boll.*, n° 763.

réfuter de telles calomnies et, laissant à Dieu le soin de le justifier, il conjura Mgr Hormaneto de le relever de sa charge. Il avait prouvé sa bonne volonté en essayant de la remplir ; l'état des esprits ne lui permettait point de continuer et l'intérêt de la Réforme demandait qu'il se consacrat à elle sans partage.

Le Nonce ne put agréer ces raisons : il avait entre les mains plusieurs lettres écrites par les Pères de l'Observance Mitigée, hommes droits et religieux fervents, qui, indignés des infamies répandues sur le compte du P. Gratien, le vengeaient eux-mêmes des attaques de leurs frères. Accepter sa démission dans une telle conjoncture eût été donner en apparence gain de cause aux diffamateurs. D'ailleurs Mgr Hormaneto avait une si haute opinion de la sagesse du P. Gratien qu'il le croyait capable de sortir glorieusement des plus mauvaises passes ; pour le bien de l'Ordre, il lui renouvela et lui confirma ses pouvoirs. Le Père reprit son fardeau, consolé par cette pensée que Dieu seul le lui imposait, puisqu'il avait tenté par tous les moyens possibles de s'y soustraire, et des succès inespérés bénirent son obéissance. Notre Sainte nous les signale, car elle le suit pas à pas, elle veut savoir ce qu'il fait chaque jour.

« De grâce, ma chère fille, écrit-elle à la Mère Marie de Saint-Joseph, soyez bien exacte à me tenir au courant de tout : notre Père n'a pas assez de temps pour m'écrire. Par charité mandez-moi au plus tôt ce que vous saurez de lui. Que Dieu vous récompense du soin que vous prenez de me faire parvenir ses lettres : avec cela je vis. » Elle le voit ainsi dans des circonstances critiques réussir au delà de ses espérances : « Béni soit Dieu, s'écrie-t-elle, d'avoir donné à notre P. Gratien de si merveilleux talents...

Vraiment, la manière dont se passe sa visite tient du miracle. Il se conduit avec une discrétion, une suavité admirables. Le zèle qui l'anime étant si pur, il est impossible du reste que Notre-Seigneur ne lui vienne en aide (1). » Et jalouse de conserver à Dieu seul la gloire de ce triomphe et au P. Gralien l'entier mérite de ses œuvres, elle écrit à celui-ci avec son autorité de mère et son dévouement de fille :

« Si Dieu ne me montrait dans sa lumière que tout le bien que nous faisons vient de sa main et que par nous-mêmes nous ne pouvons rien, je serais tentée, je vous l'avoue, mon Père, de m'enorgueillir de vos succès en Andalousie. Que son nom soit loué à jamais ! Amen. Les derniers événements sont à n'y rien comprendre ; mais ce que j'admire le plus, c'est la grande paix avec laquelle vous agissez, votre douceur qui change les ennemis en amis, faisant d'eux les auteurs, ou, pour mieux dire, les exécuteurs de vos bonnes œuvres... Je ne sais où votre tête trouve tant d'habileté et de génie. Béni soit Celui qui vous en fait don ! On voit bien que c'est son ouvrage. C'est pourquoi, mon Père, rappelez-vous toujours que c'est là une grâce de Dieu et continuez à vous défier de vous-même. Ce grand Dieu d'Israël veut être loué dans ses créatures. Nous devons donc, à votre exemple, avoir toujours sa gloire en vue sans jamais rechercher la nôtre. Le divin Maître, si c'est son bon plaisir, en prendra soin lui-même ; ce qui nous convient à nous, c'est que notre bassesse soit connue et qu'elle serve à exalter sa grandeur. Ne suis-je pas ridicule de vous parler ainsi ? Vous allez rire de bon cœur, mon Père, j'en suis sûre (2). »

(1) Tolède, novembre et décembre 1576.

(2) Tolède, fin de novembre ou décembre 1576.

Sa tendresse maternelle s'inquiète en même temps de l'excès de fatigue que le P. Gratien doit supporter. Elle sait que son tempérament est délicat. Dieu veille sur lui, sans doute; mais il ne faut pas exposer par des imprudences une existence aussi nécessaire. Oh ! si elle était à Séville, comme elle le soignerait ! Heureusement elle peut compter sur la Mère Marie de Saint-Joseph qui comprendra ses intentions et mettra une délicatesse parfaite à les remplir. « Ma fille, lui écrit-elle bientôt, notre Père m'a parlé des soins que vous prenez de lui. Vous m'obligez ainsi de telle sorte que vous m'êtes devenue encore plus chère, et ce qui achève de me contenter, c'est que, dans tout ce que vous faites, je reconnais votre prudence (1). »

Au P. Gratien lui-même, elle multiplie ses recommandations : « Il faut vous souvenir que vous n'êtes pas de fer et nous ne devons pas demander à Dieu de nous conserver la vie par miracle (2). » Sa sollicitude entre dans les moindres détails : ici elle lui prescrit du repos, là un régime alimentaire plus substantiel, une autre fois, elle veut qu'il ait soin d'avoir les pieds bien couverts pendant son sommeil ; mais quel esprit de foi relève vers le Ciel toutes ces petites attentions du cœur ! C'est pour la gloire de Dieu qu'elle soutient les forces de son fidèle serviteur ; elle veut par là que celui-ci puisse travailler longtemps à la vigne du Père de famille et protéger la pauvre branche de la Réforme qui ne trouvera jamais, dit-elle, un Supérieur de tel mérite. Si elle s'occupe de sa santé, elle s'intéresse du reste bien davantage aux progrès de son âme. Elle demande pour lui des prières continuelles, lui signale

(1) Tolède, décembre 1576.

(2) Tolède, 9 janvier 1577.

sans détour les moindres imperfections qu'elle découvre dans sa conduite et ne s'arrête satisfaite que lorsqu'elle peut lui dire : « Il est visible, mon Très Révérend Père, que *vous êtes bien avec Notre-Seigneur.* » Et ce qui est admirable dans cette direction donnée par la Sainte au P. Gratien, c'est qu'elle le conduit par la main tout en restant humble et respectueuse avec lui comme la dernière de ses inférieures. Quand elle lui parle d'elle-même, elle se nomme cette pauvre vieille, votre fille. Elle lui obéit en toutes choses et ne veut point qu'il ait pour elle d'égards particuliers. S'il s'oppose à ses désirs, s'il contrarie ses vues, elle l'en remercie. « Je suis, lui dit-elle, d'un étrange caractère. J'éprouve le plus vif plaisir de voir que vous n'avez pas tenu compte de mes répugnances et je me sens une liberté d'autant plus grande de vous manifester mes sentiments et de vous exposer mes pensées que vous faites moins de cas de mes idées (1). »

Il lui était plus difficile de gouverner le P. Mariano. Le cœur de feu, la bouillante valeur du soldat emportaient souvent le religieux. Franc à l'excès, rude pour les autres comme pour lui-même, il méritait de s'entendre dire par la sainte Mère : « Que Dieu vous garde, mon Père, malgré toutes vos fautes... Oh! que vous êtes d'un caractère à faire perdre patience (2)! » Elle déplorait ses procédés envers les Carmes Mitigés, procédés qui ruinaient parfois en un instant ce que la douceur et la patience du P. Gratien avaient péniblement édifié. En cela le P. Antoine lui prêtait trop souvent son concours. « Que Dieu leur pardonne; quel fracas?

(1) Tolède, septembre 1576.

(2) Séville, 9 mai 1576.

s'écriait tristement Thérèse ; il me semble qu'avec des frères ils auraient pu s'y prendre autrement. Ils donnent bien de la peine à notre Père (1). » Elle les aimait cependant ; elle faisait la part de leur humeur, de leur première éducation, et, dans le reste, ne trouvant que d'admirables vertus, elle se plaisait à dire : « Le P. Mariano et moi, nous sommes de grands amis. Quant au P. Antoine, je lui porte envie d'empêcher par ses œuvres tant d'offenses contre Dieu (2). » Elle s'efforçait de prévenir leurs éclats, ou, s'il n'était plus temps, d'y remédier. Le P. Mariano passait d'un extrême à l'autre avec la promptitude des natures vives et impressionnables. Après avoir été réprimandé par la Sainte pour ses rigueurs envers les Mitigés, il se jetait dans leurs bras sur une simple avance du Prieur d'Avila, le P. Valdemoro, et comptait sur leur appui pour des fondations qu'il voulait entreprendre au plus vite. La Sainte l'arrête : « Ne vous pressez pas tant, cela seul suffirait pour tout ruiner. Ce n'est point de la part de pareils amis que vous devez attendre du secours. Laissez cette affaire à celui qu'elle regarde, je veux dire à Dieu. Il la fera réussir en son temps (3). » Elle tourne son activité vers le but essentiel : « Occupez-vous, mon cher Père, de la séparation de la Province ; mettez-y votre zèle et tout l'empressement possible : loin de rien perdre, vous y gagnerez beaucoup (4). » Enfin, quand elle réussit à dompter cette riche mais violente nature, elle lui laisse voir son contentement : « Allons, mon Père, puisque le Seigneur nous a fait la grâce de vous rendre le maître

(1) Tolède, 2 juillet 1576.

(2) Tolède, décembre 1576.

(3) Tolède, 21 octobre 1576.

(4) Octobre 1576.

de votre indignation, continuez à prendre patience, et que ce soit là maintenant votre croix. Je pense qu'elle ne doit pas être petite. »

Le P. Jean de Jésus lui donnait des soucis d'un autre genre. Chargé de visiter, au nom du P. Gratien, les maisons de la Réforme, il y marquait son passage par de nombreuses innovations. Ne trouvant rien à réformer et voulant mettre ses pouvoirs en jeu, il prescrivait tel ou tel exercice sous prétexte d'une plus grande perfection. Thérèse porte aussitôt ses plaintes au P. Gratien. « Voyez, mon Père, le pesant fardeau qu'impose le P. Jean de Jésus par la multitude de ses règlements. En outre, il ne fait à mon avis que répéter vos constitutions sous une autre forme et je ne vois pas pourquoi. Voilà précisément ce qu'appréhendent nos religieuses : elles craignent de voir venir certains supérieurs rigides, qui les accablent au point de les décourager. C'est chose extraordinaire : ils ne croient avoir bien fait leur visite que s'ils ont dressé quantité d'ordonnances; et, en agissant de la sorte, on n'arrive à rien. La seule lecture de tous les règlements du P. Jean de Jésus me fatigue : que serait-ce si j'étais obligée de les garder! Croyez-moi, mon Père, notre règle ne s'accommode pas de personnes austères : elle l'est assez par elle-même (1). »

Grâce à cette surveillance continuelle, à cette direction prudente, les fils de la Sainte rentraient dans le droit chemin et l'on jouissait par moments d'une paix relative. Les Carmélites, toujours paisibles au fond de leurs retraites impénétrables, donnaient beaucoup moins de soucis à leur sainte Mère. Sauf de nombreuses maladies dans le monastère de Caravaca, de

(1) Tolède, 19 novembre 1576.

Véas, de Malagon, de leur côté, tout allait bien. Le couvent de Séville venait d'entreprendre une œuvre délicate que Dieu bénissait d'une manière visible. L'attention du P. Gratien avait été appelée particulièrement sur les Carmélites Mitigées de Paterna que des bruits vagues accusaient de grandes fautes (1). Une enquête sévère vengea leur innocence sur les points incriminés, mais montra en même temps au Visiteur combien ces pauvres filles avaient besoin d'être mieux instruites des devoirs de leur vocation. D'accord avec la Sainte et la Mère Marie de Saint-Joseph, le P. Gratien choisit deux ferventes religieuses du Carmel de Séville et les envoya réformer la maison de leurs sœurs de Paterna. Thérèse appelle ces dernières ses pauvres cigales. « J'apprends avec plaisir, écrit-elle au P. Gratien, que ce qu'on a dit des cigales est faux. J'espère que l'arrivée des papillons parmi elles produira un grand bien. Que Dieu soit avec nos chères réformatrices (2). » Avec la Mère Marie de Saint-Joseph, elle épanche mieux encore sa joie de voir ses filles employées à cette mission apostolique : « Combien j'envie nos sœurs appelées à Paterna ! Non pour le bonheur de faire un voyage avec notre Père, croyez-le bien, mais parce qu'elles auront beaucoup à souffrir. Peut-être endureront-elles la faim, car l'on m'écrit que ce monastère manque de tout. Que Dieu soit avec elles, nous le lui demandons ici de toutes nos forces. Envoyez-leur la lettre ci-incluse et envoyez-moi les leurs, si vous en avez déjà reçu, afin que je sache ce qu'elles deviennent. Ayez soin de leur écrire souvent, de les conseiller, de les encourager ; c'est un dur sa-

(1) *Boll.*, n° 740.

(2) Tolède, novembre 1576.

crifice pour elles de rester seules. Oh! de quelle consolation mon cœur rempli quand je vois des membres de notre Ordre contribuer à l'honneur et à la gloire de Dieu (1)! »

La réforme de Paterna s'accomplit heureusement (2) : c'était la dernière joie de la Sainte Mère avant l'heure de l'extrême tribulation.

L'affaire capitale, l'érection de la Réforme en Province séparée demeurait toujours en suspens. En vain Thérèse pressait-elle le dénouement, déclarant non seulement que la chose était essentielle, mais qu'il était urgent de l'accomplir au plus vite : « Je crains que le Nonce ne vienne à nous manquer, et alors pour nous quel vide, quelle perte ! » Au commencement de l'année 1577, elle lui envoya des notes et des papiers importants pour la réalisation de ses vœux. Elle écrit peu de temps après : « Nos affaires semblent prendre une bonne tournure. Le Nonce mande près de lui notre Père Visiteur. Voici le moment où l'Ordre a besoin des prières de tous. Jamais l'oraison ne fut plus nécessaire, car, avec la grâce de Dieu, nous verrons bientôt une solution favorable ou ce sera la ruine de nos espérances (3). »

Dieu permit que ce fût la ruine. Le Nonce mourut au moment où tout allait se conclure, laissant à la Sainte le vide immense qu'elle avait redouté (4). Privé de son meilleur appui, le Carmel Réformé vit aussitôt ses adversaires se redresser avec une fierté victorieuse. Une vaste conjuration s'organisa entre les Carmes

(1) Tolède, 26 novembre 1576. — *Boll.*, n° 755 et 757. — Au P. Mariano, 12 décembre 1578

(2) L'année suivante, le monastère fut transféré à Séville. Il subsiste encore de nos jours.

(3) Tolède, 28 mai 1577.

(4) *Boll.*, n° 755 et 757.

Mitigés d'Italie et d'Espagne afin de s'emparer des premières faveurs du nouveau Nonce, Philippe Segá, évêque de Plaisance et parent du Pontife alors régnant, Grégoire XIII. Mgr Segá, digne successeur, sous plus d'un rapport, de Mgr Hormaneto, apportait à la cour d'Espagne des vertus austères et un dévouement désintéressé au service de l'Église; malheureusement, le Cardinal Protecteur de l'Ordre, Boncompagni, très attaché au parti de la Mitigation, le Père Général et les premiers dignitaires ne le laissèrent point partir sans mettre leurs griefs sous ses yeux et sans le conjurer de remédier par une sévère répression aux désordres qui bouleversaient la florissante province du Carmel d'Espagne. On lui parla de la Réforme comme d'une extravagance, des Carmes Déchaussés comme d'orgueilleux rebelles qui déchiraient l'unanimité de l'Observance et l'unité du gouvernement. Mgr Segá, trouvant ces plaintes légitimes, promit d'y satisfaire.

Le P. Tostado, informé des dispositions du Nonce, ne l'attendit point pour commencer les hostilités; il établit d'abord à Madrid son quartier général; de là il lança ses premiers décrets : nouvelle défense à notre Sainte de sortir de Tolède; défense aux Carmes Déchaussés de recevoir aucun novice; ordre de reconnaître dans chaque ville le Prieur de l'Observance comme Supérieur du couvent de la Réforme, etc., etc. Les Carmes Déchaussés eurent recours au roi. Philippe II une fois de plus se déclara en leur faveur. Il maintint l'autorité du P. Gratien contre celle du P. Tostado, et, après délibération du Conseil, ordonna que la Visite prescrite par le Nonce précédent fût poursuivie (1). Mais l'arrivée de Mgr Segá compliqua

(1) *Boll.*, n° 792. — *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. III, ch. XIX.

tout. Le roi avait autre chose à faire qu'à débrouiller cette « querelle de moines » ; le Nonce au contraire s'en occupa très particulièrement selon les préventions qu'on lui avait inspirées en Italie et qu'on eut soin d'accroître dès qu'il eut mis le pied en Espagne. Des Carmes Mitigés l'attendaient aux frontières : il lui présentèrent leurs hommages, lui offrirent leurs services et l'accompagnèrent jusqu'à Madrid. Il put donc concerter d'avance avec eux son plan de guerre contre la pauvre famille de Thérèse, déjà dispersée, ravagée par les coups d'Etat du P. Tostado.

En effet, malgré l'intervention de Philippe II, l'habile commissaire du P. Général avait agi dans l'ombre. Il se glissait sans bruit d'un monastère à l'autre, et ses patentes, ses pouvoirs, ses paroles adroites, ses menaces jetaient partout l'épouvante. Pour se soustraire à ses ordres, les premières têtes de la Réforme avaient dû se cacher. Le P. Antoine de Jésus s'était réfugié dans les voûtes de la cathédrale de Tolède ; le P. Mariano, chez l'un de ses amis de Madrid ; le P. Gratien paraissait ou disparaissait suivant le cours des événements. Par le commandement de ce dernier, notre Sainte elle-même venait de changer de résidence et s'était renfermée à Saint Joseph d'Avila (1) où la réclamait une affaire importante et délicate dont nous parlerons plus tard. En même temps, aux mesures oppressives du P. Tostado se joignaient les insolences des derniers membres de la Mitigation, de simples religieux, aveugles, insensés, ou cruellement coupables. Les libelles se multipliaient ; ils devenaient infâmes, ils circulaient d'un bout à l'autre du royaume. L'œuvre de notre Sainte semblait près de périr : brisée

(1) *Boll.*, n° 769.

par une main de fer, enveloppée de mépris, abandonnée de tous, elle n'attendait qu'une parole foudroyante du nouveau Nonce pour expirer à ses pieds et disparaître sans retour.

Tel était le jugement désespérant que les Carmes Déchaussés portaient eux-mêmes sur leur situation. Les plus fiers courages chancelaient, la peur égara les esprits. Un grand nombre de religieux Mitigés qui avaient embrassé la première Règle retournèrent à la Mitigation; d'autres conseillèrent à leurs frères de se soumettre au P. Tostado. Le P. Mariano lui-même tremblait et déclarait tout perdu. Le P. Grätien se croyait obligé d'obéir aux ordres que le Nonce lui intimerait; d'un autre côté, il craignait en abandonnant sa charge de mécontenter le roi, et son anxiété le rendait si timide qu'il méritait de s'entendre dire par l'un de ses chauds protecteurs, le Grand Inquisiteur, Mgr de Quiroga : « Vous n'avez pas, mon Père, plus de courage qu'une mouche. » Voilà dans quel état Mgr Philippe Segá trouvait la Réforme : il devait lui paraître facile de l'anéantir (1).

Mais notre Sainte, elle, restait debout. Elle priait, elle faisait beaucoup prier ses filles, et seule contre tous, à cette heure suprême, elle se mit à défendre son troupeau. Jusque-là elle avait laissé passer les injustices, les mensonges, les injures, sans jeter une plainte; elle n'avait pas même permis au P. Grätien de se justifier lorsque sa réputation avait été attaquée. « Contredire de pareilles choses, écrivait-elle, ce serait trop s'abaisser. » Cependant, si elle était patiente, si elle était humble, elle était forte aussi, forte, comme

(1) *Boll.*, n° 794. — *Hist. gén. des Carmes*, II, liv. III, ch. XVIII, XIV.

elle le dit si bien, de la force de Dieu. « Quand toutes les nations se rangeraient en bataille pour m'attaquer, je ne craindrais rien, parce que j'ai pour moi le Seigneur. » C'était son chant d'espérance auquel elle ajoutait : « Si les créatures me paient de la sorte, c'est que mon Créateur est content de moi (1). »

Elle adressa d'abord à Philippe II en faveur du P. Gratien une requête énergique et pressante. La calomnie a été trop loin à son égard. Les Mitigés ont arraché par la violence de faux témoignages contre lui ; deux pauvres Carmes Déchaussés, sans jugement, sans caractère, ont cédé à la peur et ont signé tout ce que l'on a voulu. La Sainte réclame une information juridique, parce que la gloire de Dieu y est intéressée. Il est beau d'entendre ce simple et ferme langage, sans flatterie, sans détour, sans emphase, respectueux comme il convient devant un souverain, humble et sincère comme il doit l'être sur des lèvres religieuses : c'est moins une grâce qu'elle implore qu'un acte de justice qu'elle réclame, et elle le demande au nom et pour l'amour de Dieu. « Sire, dit-elle en terminant, pardonnez moi la longueur de cette lettre. Puisque Notre-Seigneur souffre bien mes plaintes indiscretes, je pense que Votre Majesté voudra bien aussi les souffrir. Que ce Dieu de bonté vous conserve de longues années, car vous êtes ici-bas notre unique appui (2). »

Philippe II ordonna l'enquête : les calomniateurs rétractèrent leurs dépositions, et, en présence du Très

(1) *Fondations*, chap. xxvii.

(2) Avila, 17 septembre 1577. — *Boll.*, n° 764. — V. le texte exact de cette lettre dans Vic. de la Fuente, t. II, p. 149. La Sainte écrit avec plus de soin que de coutume, se souvenant qu'elle écrit au roi ; mais, à la fin, elle s'oublie et un *post-scriptum* suit sa signature.

Saint-Sacrement, d'un notaire et de témoins, ils attestèrent qu'on les avait contraints à publier des mensonges. « Le roi a compris, écrit la Sainte, que tout cela était pure méchanceté : ainsi les Carmes Mitigés ne font que se nuire à eux-mêmes. Ce qu'il y a de bon, c'est que leurs malices se changent en bien pour nous (1). »

A peine avait-elle sauvé l'honneur du P. Gratién que l'attaque recommençait sur un autre point. Le triennat de la Prieure, qui l'avait remplacée au couvent de l'Incarnation, expirait au mois d'octobre 1577 ; son absence y laissait des regrets inconsolables ; on résolut de l'élire de nouveau. Instruite des dispositions des religieuses, Thérèse les remercia de leur confiance, leur déclara qu'il lui était impossible de se rendre à leurs vœux et les conjura, pour éviter de fâcheuses conséquences, de ne pas même prononcer son nom. De son côté, le P. Tostado prit ses mesures afin d'empêcher une élection aussi contraire à ses vues : peine inutile : en vraies Castillanes, ce que les religieuses de l'Incarnation voulaient, elles le faisaient ou du moins tentaient de le faire, et, pour les vaincre, il eût fallu savoir, comme la sainte Mère, les prendre par le cœur.

Aux derniers jours d'octobre, Thérèse écrit à la Mère de Saint-Joseph : « Il vient de se passer ici, au couvent de l'Incarnation, une chose telle qu'on n'en a peut-être jamais vu. Il y a aujourd'hui quinze jours, par l'ordre du P. Tostado, le Provincial des Carmes Mitigés vint dans ce monastère pour présider à l'élection de la Prieure. Il menaça de grandes censures et d'excommunication les religieuses qui me donneraient

(1) Avila, octobre 1577. — *Boll.*, n° 767.

leur suffrage. Néanmoins ses menaces ne les intimidèrent pas, et comme si on leur eût rien dit, cinquante-cinq religieuses me donnèrent leurs voix. A chaque suffrage, qu'on lui remettait par écrit, le Provincial lançait mille malédictions contre la religieuse qui le lui présentait et la déclarait excommuniée. Il frappait du poing l'écrit, le chiffonnait, le brûlait. Voilà aujourd'hui quinze jours qu'elles sont privées de la communion ; elles n'entendent point la messe ; elles n'entrent plus au chœur, même quand on ne chante pas l'office ; elles ne parlent à personne, pas même à leur confesseur ni à leurs parents. Le lendemain de cette première élection, retentissante de tant de coups de poing, le Provincial les convoqua de nouveau pour en faire une seconde. Elles lui répondirent qu'elles n'avaient pas d'élection à faire, puisqu'elles l'avaient faite. Il les excommunia de nouveau. Ayant alors réuni les quarante-quatre religieuses de la maison qui ne m'avaient pas donné leurs voix, il leur fit faire une autre élection et en envoya au P. Tostado le procès-verbal, afin qu'il la confirmât. La confirmation est déjà arrivée ; mais les religieuses opposantes sont fermes dans leur opposition et déclarent qu'elles ne veulent obéir à la Prieure élue qu'à titre de Vice-Prieure. Les théologiens disent qu'elles ne sont pas excommuniées et que les Carmes Mitigés vont contre les décrets du Concile de Trente qui ordonne que les élections se fassent à la pluralité des voix. »

La peine de voir en cette situation des religieuses qu'elle aimait à l'égal de ses filles ne laissa plus à la Sainte un instant de repos, jusqu'à ce qu'elle les eût fait absoudre. Il fallut quarante jours d'instances et de prières avant d'obtenir cette absolution. En vain

Thérèse les conjurait-elle de mettre elle-même terme à leur tourment en acceptant la Prieure désignée par le P. Tostado. Elles lui répondirent qu'elles traîneraient autant que possible l'affaire en longueur, parce que rien ne pouvait leur arracher l'espoir de se retrouver un jour sous sa direction. La Sainte se servit de ses amis de Madrid pour plaider près du Nonce, de ses amis d'Avila pour fléchir la résistance des religieuses. On porta l'affaire au Conseil du roi. Thérèse déclarait la première qu'elle refusait d'exercer aucune charge à l'Incarnation ; mais elle demandait que l'on ne fit point souffrir de pauvres filles dont le seul crime était de l'avoir élue. Le Conseil laissa toute liberté à la Sainte d'accepter ou de rejeter son election, et obligea le Nonce de retirer au plus tôt les censures portées contre les religieuses.

Le Nonce signifia au P. Tostado l'arrêt du Conseil ; le P. Tostado le transmit au Prieur des Mitigés de Tolède, le P. Maldonado, et chargea celui-ci de l'exécuter. Passant ainsi de mécontent à mécontent, l'ordre fut rempli de manière à rendre les Carmélites encore plus malheureuses ; puis, pour prendre sa revanche, le P. Tostado fit enlever le P. Jean de la Croix et son compagnon le P. Germain, toujours attachés au monastère à titre de confesseurs. Humblement renfermé dans ses modestes attributions, le P. Jean vivait comme un solitaire au fond de son ermitage : il ne parlait à personne ; il n'entretenait aucune correspondance relative aux troubles de l'Ordre. Son crucifix, ses livres, l'oraison et la pénitence, le confessionnal et le saint autel remplissaient sa vie : cette obscurité silencieuse ne suffit pas pour le protéger. Dans la nuit du 3 au 4 décembre, on enfonça les portes de sa chambre et de celle du P. Germain ; après avoir saisi

leurs papiers (1), on les traîna, les mains liées comme de vils malfaiteurs, jusqu'au couvent des Mitigés où ils furent renfermés dans des cellules séparées, battus de verges et traités avec la dernière dureté. Jean de la Croix gardait son calme et son paisible sourire. Si ses persécuteurs croyaient accomplir sur lui des actes de justice, il était de leur avis, et, quelqu'un le plaignant : « Oh ! je ne suis pas traité encore comme je le mérite », répondit-il doucement. Mais aussi ferme qu'il était résigné, aux reproches, aux promesses, aux menaces, il n'opposa que cette déclaration : « J'ai embrassé la Réforme qui consiste en une vie d'oraison et de pénitence ; j'ai pris un habit de bure et je marche pieds nus. Le nonce Hormaneto et le Commissaire Apostolique m'ont défendu d'adhérer aux Actes du Chapitre Général et de rien changer dans mon genre de vie : je leur dois obéissance et je souffrirais mille morts plutôt que de désobéir, certain, comme je le suis, que telle est la volonté de Notre-Seigneur. » Le lendemain matin, le P. Maldonado conduisit secrètement le P. Jean de la Croix à Tolède pour le remettre entre les mains du P. Tostado, et le prieur d'Avila emmenait le P. Germain à Saint-Paul de la Moraléja. Quand ces tristes nouvelles arrivèrent au petit couvent de Saint-Joseph : « Pauvres Pères, s'écria Thérèse, j'aimerais mieux les voir entre les mains des Maures qu'au pouvoir de ces gens-là. » Elle mit les sœurs en prière pour ces saints prisonniers et pour les religieuses de l'Incarnation qu'elle appelait de vraies martyres ; puis, sur-le-champ, elle écrivit au roi.

« Sire, j'ai toujours la conviction que Notre-Dame

(1) Ce fut dans cette circonstance, pense-t-on, que toute la correspondance de la sainte Mère avec le Saint fut détruite.

vous a choisi et qu'elle veut se servir de vous pour être le défenseur et l'appui de son Ordre. C'est pourquoi je ne puis m'empêcher d'avoir recours à Votre Majesté quand je vois que nos intérêts le demandent. » Elle expose en peu de mots la situation des religieuses de l'Incarnation et rappelle le bien que le ministère du P. Jean de la Croix n'a cessé, depuis cinq ans, de produire au milieu d'elles : « Voici maintenant, Sire, ce qui vient de se passer sous nos yeux : Un Père Carme Mitigé s'est rendu en ce couvent pour lever l'excommunication des religieuses ; il l'a fait avec tant de rigueur et si peu d'ordre et de justice qu'elles sont encore, m'a-t-on dit, plus malheureuses qu'auparavant. Mais voici pis que tout le reste : Ce Père Carme qui se donne comme Vicaire Provincial sans doute parce qu'il a plus de droits que les autres pour faire des martyrs, a enlevé les confesseurs des religieuses, il les tient en prison. Toute la ville, Sire, en est scandalisée. On se demande comment, dans un lieu voisin de votre cour, ces deux religieux étant sous l'autorité du Commissaire Apostolique, un Carme, qui n'a pas de pouvoirs sur eux ou qui ne les montre pas, a pu se porter à ces extrémités. On dirait qu'il ne craint ni Dieu ni justice. Je suis profondément affligée de voir nos religieux en de pareilles mains. Le P. Jean de la Croix, ce grand serviteur de Dieu, est si épuisé par tout ce qu'il a souffert que je crains pour sa vie. Je vous en supplie, pour l'amour de Notre-Seigneur, que Votre Majesté lui fasse rendre la liberté et mettre fin au plus tôt aux persécutions des Carmes Mitigés contre tous les pauvres Carmes de la Réforme. Ceux-ci ne font que souffrir et se taire, et méritent ainsi beaucoup devant Dieu ; mais quel scandale pour le peuple ! Nos adversaires disent partout qu'ils parviendront à dé-

truire la Réforme parce que le P. Tostado le leur a ordonné. Que Dieu soit béni ! Si un ordre de Votre Majesté n'y apporte remède, je ne sais ce que nous allons devenir (1). »

Toujours bienveillant pour la Réforme et particulièrement pour Thérèse, Philippe donna ordre à son Conseil de saisir le P. Tostado et de le contraindre à livrer ses pouvoirs (2). Le chef du Conseil, Covarrubias, homme d'énergie et très dévoué à la Sainte, venait de mourir, et don Maurice Pardos, son successeur, ne menait point les affaires avec la même hardiesse. Néanmoins son Procureur réussit à retirer les titres du P. Tostado qui partit aussitôt à Rome en chercher d'autres (3). Le Nonce, froissé de l'intervention du Conseil royal dans un conflit dont il se réservait le jugement, se chargea de poursuivre les plans du P. Tostado durant son absence, et, loin de s'adoucir, la situation des Carmes Déchaussés devint de plus en plus intolérable. Saint-Jean de la Croix resta dans sa prison, si bien caché par ses oppresseurs que l'on ignorait même dans quelle ville ils l'avaient emmené. Il était à Tolède, au fond d'un cachot où la lumière ne pénétrait que par une petite fente du toit ; il y passa neuf mois, vêtu, nourri, traité, flagellé comme un criminel, mais divinement consolé par la grâce. Pendant ce temps, le P. Gratien, réfugié dans une grotte à Pastrana, ne voulait plus faire aucun usage de sa commission, refusait de donner même une signature, afin de ne point augmenter les ressentiments du Nonce. Thérèse, seule sur la brèche, relevait les cœurs et

(1) Avila, 4 décembre 1577. — Vic. de la Fuente, t. II, p. 154.

(2) *Boll.*, n° 768. — *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. IV, chap. II.

(3) *Boll.*, n° 795.

gardait l'espoir. « Eh bien ! oui, disait-elle à ses malheureux enfants, Dieu traite terriblement ses amis ; mais, à la vérité, il ne leur fait point d'injustice, puisqu'il a traité ainsi son propre Fils (1). » Et d'une main elle fermait la bouche au P. Mariano qui, malgré ses frayeurs, ne pouvait contenir son indignation ; de l'autre, elle soutenait le P. Gratien épuisé, brisé par l'orage.

« Je vous en supplie, mon Révérend Père, écrit-elle au premier, taisez-vous. Vous êtes si franc que je crains toujours de votre part quelque oubli. Plaise à Dieu que l'on ne sache point ce que vous avez dit. Rappelez-vous que notre partage en ce moment c'est d'obéir et de souffrir (2). » Au second elle reproche affectueusement sa tristesse excessive. « Mon cher Paul (3) est bien simple d'avoir tant de scrupules : que votre Paternité le lui dise de ma part. Assurément quand il m'écrivit sa dernière lettre, il devait être en proie à un peu de mélancolie. De grâce, ne prophétisez pas tant avec vos pensées. Dieu fera tourner tout à bien. Si vous vous laissez aller à cette tristesse au milieu des soucis qui vous entourent, qu'auriez-vous fait dans la prison du P. Jean de la Croix ? Que Dieu soit avec vous et qu'il vous délivre des Égyptiens ! Qu'il vous donne la force de sortir victorieux du combat ! De nos jours il en est peu contre lesquels le Seigneur permette que les démons se déchainent avec une si grande furie ; mais en dépit de la sensibilité de la nature, la raison nous montre bien clairement quels

(1) Avila, 11 mars 1578.

(2) Avila, 15 mars 1578.

(3) C'était, on s'en souvient, le pseudonyme de convention du P. Gratien.

grands motifs nous avons d'être contents (1). » Elle cherchait enfin à retrouver et à délivrer saint Jean de la Croix. « Que signifie, écrit-elle au P. Gratien, cet enchantement du P. Jean de la Croix ? Voyez donc s'il n'est pas possible de faire quelque chose pour lui. Si quelqu'un de considération demandait sa délivrance, le Nonce, j'en suis sûre, n'oserait la refuser... Et le P. Mariano, qui a souvent l'occasion de parler au roi, ne pourrait-il l'entretenir de ce petit saint, lui représenter depuis combien de temps il languit dans son cachot (2) ? »

Sur ces entrefaites, une nouvelle complication mit le comble aux peines de la Sainte et des Carmes déchaussés. Le président du Conseil royal, don Maurice Pardos, ordonna au P. Gratien de reprendre sa visite. Ce Père le conjura de ne point lui demander pareille chose. Le président lui répondit que c'était impossible, attendu que telle était la volonté de Dieu et du roi, que lui-même n'exerçait sa charge qu'à regret, et autres raisons de ce genre. Le P. Gratien lui demanda s'il devait se présenter au Nonce. Le président lui répondit que non, mais que, dans le besoin, il recourût au Conseil. Le Conseil avait consulté la Cour de Rome sur le démêlé et le Saint-Siège avait répondu que le Nonce ne devait point s'occuper du gouvernement des Carmes (3).

A peine le P. Gratien se fut-il résigné à obir que Mgr Philippe Segá lança contre lui un décret révoquant la commission donnée par son prédécesseur Mgr Hormaneto ; cette commission étant transmise

(1) Avila, 1578.

(2) Avila, 14 août 1578.

(3) *Boll.*, n° 798, — *Vie de sainte Thérèse*, par l'abbé Boucher, t. II, p. 186.

aux Provinciaux des Mitigés, ceux-ci recevaient pleine autorité sur tous les monastères de la Réforme, tant de religieux que de religieuses. C'était une véritable provocation envers le Conseil du roi. Le 9 août 1578, Philippe II y répondit par un arrêt qui cassait le décret du Nonce et défendait aux monastères des villes et autres lieux en son obéissance de recevoir aucun ordre, défense ou mandement de Mgr Segar, parce que celui-ci n'avait pas soumis ses pouvoirs à la vérification du Conseil royal.

Comment y voir clair au milieu d'une telle confusion ? A qui obéir ? Philippe II est le roi catholique, le défenseur, le père, l'ami de la Réforme ; le Nonce est le légat du Saint-Siège, mais on dit qu'il outre-passe ses droits. En attendant que la lumière se fasse, le mieux, c'est de se tenir à l'écart autant que possible. « Mon cher Père, écrit la Sainte au P. Gratien, tâchez, sans manquer au roi, de vous éloigner de ce feu le plus que vous pourrez, quoi que vous en dise le P. Mariano. Votre conscience n'est pas faite pour s'accommoder des choses sur lesquelles il y a des avis contraires. Quant à ce que je vous dis de vous éloigner, il ne faut rien moins que votre prudence, afin de ne point montrer d'autre crainte que celle d'offenser Dieu, puisqu'en vérité vous n'en avez point d'autre. Si vous parlez au Nonce et qu'il veuille vous entendre, justifiez-vous, dites-lui que vous vous soumettez avec plaisir à son autorité et que, si vous ne l'avez pas fait plus tôt, c'est parce que vous saviez que le P. Tostado devait ruiner notre Réforme. Poursuivez notre plan d'une Province séparée, car c'est là le point capital. Il faudrait traiter cette affaire avec le roi, le président, l'archevêque et tous les autres, leur faire entendre que la guerre et les scandales pro-

viennent de ce que le Carmel Réformé n'est pas encore constitué en Province séparée (1). » Et la chère Sainte, à travers tant de ténèbres, sourit à l'espérance : « Si Notre-Seigneur nous accorde la grâce de former une Province, il sera juste d'envoyer sans délai nos députés à Rome. Peut-être serons-nous un jour les enfants les plus chéris de notre Père Général. Soyons-le d'abord du divin maître et arrive ce qu'il lui plaira (2). »

On le voit, elle penchait toujours vers le parti de la paix et de l'obéissance. Il est vrai que la prudence y joignait son dernier mot : « Vous remettre entre les mains du Nonce, mon cher P. Gratien, avant que le président ne l'ait apaisé, ce serait une folie. Il faudrait, s'il était possible, que votre première entrevue eût lieu devant don Pardos. »

La Sainte ignorait ce qui se passait alors à Pastrana. Le P. Gratien se trouvait au couvent de cette ville lorsque deux Carmes Mitigés s'y présentèrent, munis du bref du Nonce qui leur ordonnait d'en faire la visite. Le P. Gratien les reçut avec déférence et les introduisit dans un appartement où il les laissa le temps de consulter les religieux de la maison sur la conduite à tenir envers ces Visiteurs. Les avis furent très divers. Le P. Gratien, pressé, embarrassé, eut alors recours à un pauvre petit frère convers, le frère Benoît de la Très Sainte Vierge, âme innocente et privilégiée du Ciel. « Mon frère, mon cher frère, lui dit-il, que dois-je faire ? Faut-il obéir à Sa Majesté Philippe II ou à Mgr le Nonce ? — Si l'on n'obéit point au Nonce, répondit simplement frère Benoît, on mécontentera le Pape, et si le Pape est mécontent, il nous refusera

(1) Avila, 14 août 1578.

(2) Avila, 19 août 15 août 1578.

les permissions dont nous avons besoin. Quant à notre roi Philippe II, il nous pardonnera certainement, si nous lui expliquons bien que les religieux ne peuvent jamais se dispenser de se soumettre au représentant du Pape (1). »

Le P. Gratién communiqua aux religieux le raisonnement du frère Benoît et les Visiteurs furent reçus avec autant de respect que d'humilité. Très édifiés, ils allèrent rendre compte au Nonce des grandes vertus des Carmes de Pastrana. Ce n'était qu'une halte au milieu de l'ouragan; dès le lendemain il redoublait de violence. Les PP. Gratién, Mariano et Antoine de Jésus, pensant que leur soumission avait bien disposé Mgr Segá, crurent le moment favorable pour se présenter devant lui : ils partirent pour Madrid. Leur assurance était prématurée. A peine arrivés, ils se virent saisis par des commissaires du Nonce qui, sans autre forme de procès, les emmenèrent captifs au couvent des Mitigés. Le roi apprit leur emprisonnement, mais froissé de la démarche qu'ils avaient faite sans son avis, il les laissa entre les mains de leur adversaire. Thérèse, à cette heure, pouvait compter sur le secours du Ciel; sa Réforme n'avait plus ici-bas un seul appui (2).

Comment les trois prisonniers furent-ils remis en liberté? Rien ne l'indique. Ce qui est certain, c'est que leur captivité fut de peu de durée; car on les retrouve bientôt chacun à leur poste où plutôt dans les retraites où ils se dérobaient aux attaques de leurs oppresseurs. Thérèse travaillait pour eux, intéressait à leur cause un ancien ami, le P. Paul Hernandez, religieux de la

(1) *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. IV, ch. III.

(2) *Boll.*, n° 803.

Compagnie de Jésus, qu'elle avait beaucoup connu lors de la fondation des Carmélites de Tolède. Il résidait alors à Madrid où il avait de grandes relations. La Sainte lui écrivit une longue lettre, pleine de larmes et de prières :

« Il me semble, mon Père, que Dieu vous a conduit à Madrid pour donner quelque adoucissement à mes peines. En ce moment, notre salut ou notre perte est, après Dieu, entre les mains du Nonce, et pour nos péchés, les Carmes Mitigés l'ont tellement prévenu contre nous que je ne sais où cela en viendra. On lui a dit de moi que je suis une femme vagabonde et inquiète, et que j'ai fondé nos monastères sans permission du Pape ni du Général. Voyez, je vous prie, s'il y aurait pour une chrétienne plus mauvaise action. Combien d'autres choses qui ne peuvent se dire, racontent-ils du P. Gratien ! Je pense que l'épreuve vient d'en haut et que le Seigneur veut que nous souffrions. Pour moi-même, je n'en ai ni trouble ni peine ; j'en ressens plutôt un contentement tout particulier ; mais ce qui me paraît clair, c'est que le démon fait tous ses efforts pour discréditer nos maisons, et je voudrais que de bons serviteurs de Dieu prissent leur défense. O mon Père, quel'on trouve peu d'amis au temps de l'adversité ! On me dit que le Président du Conseil vous aime bien. Je crois qu'il a été informé par le Nonce de tout ceci et de pis encore. Ce serait faire beaucoup pour nous que de le détromper, et vous le pouvez en qualité de témoin oculaire, non seulement de ce qui se passe dans nos maisons, mais encore au fond de mon âme. Je vous supplie aussi de parler de ma part au Père qui confesse le Nonce, de lui offrir mes respects et de lui dire toute la vérité, afin qu'il fasse une obligation de conscience

au Nonce de ne pas publier des choses si préjudiciables avant de s'en être informé (1). »

Le P. Paul Hernandez déploya sans doute tout son dévouement ; mais son influence était moins considérable que ne le pensait la Sainte et il obtint peu de chose. Quelque temps auparavant, un Carme Déchaussé, le P. Jean de Jésus, avait été plus heureux. Envoyé à Madrid, malgré ses légitimes défiances, pour remettre un message au Nonce, il eut d'abord le même sort que le P. Gratien et ses compagnons. Arrêté et emprisonné, il écrivit lettres sur lettres à Mgr Philippe Sega, sollicitant au moins la faveur d'une audience. Après une longue attente, le Nonce fit appeler devant lui son captif sous l'escorte de Carmes Mitigés. « Est-ce vous, lui dit-il en l'apercevant, qui vous m'avez écrit tant de billets ? — C'est moi, Monseigneur. — Eh bien ! que voulez-vous ? — Je voudrais confier à votre Eminence plusieurs choses secrètes sur les Carmes Déchaussés. » Le Nonce congédia son entourage et laissa parler le Père. Celui-ci, pour lui enlever ses préventions contre la Réforme, commença par justifier la sainte Réformatrice. « Ne me dites rien de cette femme, s'écria le Nonce ; c'est une coureuse, une désobéissante, c'est une ambitieuse qui se mêle d'enseigner les autres comme un docteur, malgré la défense de saint Paul. » Outragé dans sa piété filiale, froissé au plus intime de son cœur, le P. Jean de Jésus se contenta heureusement. D'un ton plein de respect, avec autant de calme que de dignité, il releva l'une après l'autre les épithètes blessantes du Nonce et leur opposa le vrai portrait de la sainte Mère, son humilité profonde, sa soumission, sa pru-

(1) Avila, 4 octobre 1578.

dence, la sagesse de toutes ses actions. Il lui était facile d'en donner les preuves. Le Nonce les trouva convaincantes : il parut ébranlé, et, après avoir éclairci d'autres points relatifs à la Réforme, il congédia le P. Jean de Jésus avec de bonnes paroles, sans lui rendre complètement la liberté. Durant quelques jours, on eut à Madrid de grandes espérances de conciliation ; une fois encore elles s'évanouirent (1).

Les Carmes Déchaussés avaient réuni, le 9 octobre, un second Chapitre à Almodovar : là, pour en finir avec une interminable lutte, ils érigèrent d'eux-mêmes la Réforme en Province séparée, se fondant sur un acte que leur avaient laissé les Visiteurs Apostoliques, les PP. Vergas et Pierre Hernandez, acte qui les autorisait à rassembler un Chapitre et à élire un Provincial « quand ils le jugeraient à propos (2). » L'heure était mal choisie pour user d'un bref d'une valeur aussi contestable. Thérèse le vit bien et essaya en vain d'arrêter les Pères : « Nous aurons beaucoup plus de peine à obtenir du pape, disait-elle, la confirmation d'un Provincial que la permission préalable de former une Province à part... et dans ces matières de juridiction, si délicates, si sérieuses, le point le plus important est que le chef soit établi par une puissance légitime (1). »

Le P. Jean de la Croix, miraculeusement délivré par la Très sainte Vierge de sa prison de Tolède, arriva au couvent d'Almodovar pendant que les Pères Capitulaires y étaient réunis. Il parut au milieu de l'assemblée humble et paisible comme s'il n'eût rien souffert.

(1) *Boll.*, n° 797. — *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. IV, ch. IV.

(2) *Boll.*, n° 811, 812.

(3) Avila, 15 avril 1578.

fert; mais lui qui ne savait plus que Jésus et Jésus crucifié, lui qui ne soupirait que pour la croix et les opprobres, condamna, comme notre Sainte, le dessein du Chapitre. Malgré cette double opposition, les suffrages nommèrent le P. Antoine de Jésus Provincial de la Réforme (1). On désigna ensuite deux religieux chargés de porter cette nouvelle à Rome et d'obtenir la sanction du Saint-Siège. Le P. Jean de la Croix, nommé Prieur du couvent du Calvaire, partit aussitôt dans sa retraite : il avait payé à la persécution son large tribut; la Providence permettait que les dernières tristesses lui en fussent épargnées.

Tandis qu'un messager apprenait à Thérèse le résultat du Chapitre d'Almodovar, un autre courrier lui annonçait la mort du R. P. Rubeo, décédé à Rome, le 4 septembre, à l'âge de soixante-onze ans. Les amertumes et les difficultés des dernières années ne pouvaient effacer du cœur de la Sainte le souvenir de ses anciennes relations avec le Père Général, et la mort du vénérable religieux ne lui permit plus de se rappeler autre chose que ses bienfaits. « La perte de notre Père Général m'afflige profondément, écrit-elle au P. Gratien; j'en ai été si attendrie que j'ai pleuré toute la journée sans pouvoir faire autre chose. Combien je regrette les peines que nous lui avons données et que certes il ne méritait pas. Si nous étions allés à lui, toutes les difficultés se seraient aplanies. Que Dieu pardonne à ceux qui l'ont toujours empêché (2) ».

Ce n'était pas l'heure d'envoyer des députés à Rome. Or, par une contradiction étrange, ce voyage que la

(1) *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. IV, chap. v.

(2) Avila, 15 octobre 1578.

Sainte avait demandé avec tant d'insistance quand il était nécessaire, on voulait l'entreprendre au moment où la mort du P. Général le rendait le plus inopportun. « Il ne faut point laisser partir nos religieux, continue Thérèse dans la même lettre, et en voici les raisons : d'abord parce que leur voyage ne peut être secret, et, avant qu'ils soient sortis de Castille, il y a bien à craindre qu'ils ne tombent aux mains des Mitigés. Ce serait donc les exposer et nous exposer nous-mêmes à perdre les papiers et l'argent. En second lieu, ils ne sont pas assez au courant des affaires de Rome. Quand ils y seront arrivés, puisque notre Père Général n'est plus, ils pourront être pris dans les rues comme des fugitifs, et ils resteront sans nul appui. Si avec toute la faveur dont nous jouissons ici, nous n'avons pu délivrer le P. Jean de la Croix, que serait-ce là-bas ? »

Malgré de si sages réflexions, les religieux délégués par le second Chapitre d'Almodovar, le P. Pierre des Anges et un frère convers, partirent pour leur ambassade. Après cette dernière expérience, les Carmes Déchaussés durent enfin reconnaître que leur sainte Mère avait toujours raison et que leur plus grand tort était de s'écarter de ses conseils. Le P. Pierre des Anges n'obtint rien et perdit en route sa vocation. Le P. Jean de la Croix, qui augurait mal de son voyage, lui avait fait tristement ses adieux : « Votre Révérence part déchaussée : qu'elle prenne garde, elle reviendra chaussée. » En effet, l'hospitalité princière du vice-roi de Naples énerva le P. Pierre auquel on n'avait reproché jusqu'alors que la rigueur extrême de ses pénitences. Il négligea le but de sa mission, livra maladroitement ses papiers à ses adversaires et revint honteux en Espagne où, après avoir vendu son man-

teau de bure à une mendiante, il se retira chez les Carmes Mitigés de Grenade (1).

Mais revenons au Chapitre. Le P. Jean de Jésus, échappé des mains du Nonce, arriva au moment de la clôture et trouva les Pères triomphants, croyant la Réforme sauvée par l'énergie de leurs décisions. Le P. Jean de Jésus refroidit leur enthousiasme et leur prédit qu'ils expieraient leur imprudence. En effet, dès le 16 octobre, le Nonce instruit de ce qu'ils avaient osé faire sans même l'en prévenir, enveloppa toute la Réforme dans le même arrêt de destruction. Il excommunia les Pères Capitulaires et condamna ceux qu'il regardait comme les chefs de l'intrigue à la prison. Le P. Gratien fut de nouveau renfermé au couvent des Carmes Chaussés de Madrid, le P. Antoine dans celui de Saint-Bernardin, le P. Mariano au monastère de N.-D. de l'Atocha. Thérèse reçut l'ordre de retourner à Tolède et de n'en plus sortir; ses autres enfants, religieux et religieuses, furent livrés aux Mitigés, soumis à leur obéissance et privés du droit d'admettre aucun novice dans leurs maisons. C'était la ruine totale et la ruine dans l'oppression (2).

(1) Le P. Pierre des Anges y passa peu de temps, La Mère Anne de Jésus, Prieure de Grenade, ayant appris qu'il avait vendu son manteau, le racheta et lui envoya dire : « Celui qui fait si peu de cas de la bure de la Vierge ne portera pas longtemps l'étamine. » Manrique et l'*Histoire générale des Carmes* rapportent que le P. Pierre, pressé par le remords, supplia la Mère Anne de lui donner audience au parloir. Elle refusa et lui fit dire qu'il se gardât de mettre seulement le pied sur le seuil du monastère; malgré cette défense, le malheureux Père entra un jour dans l'église du couvent : « Prions Dieu, dit-il à son compagnon; » et des torrents de larmes sortirent de ses yeux. Il pleura avec tant d'abondance qu'il perdit la vue; peu de temps après, il mourut dans de grands sentiments de pénitence.

(2) *Boll.*, n° 314. — *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. IV, chap. VII.

Quand ces tristes nouvelles arrivèrent au couvent de Saint-Joseph, la Sainte, pour la première fois, ploya sous le fardeau. Du matin jusqu'au soir, elle demeura seule, sans prendre aucune nourriture. Elle pleurait, elle priait. Tout est-il donc fini ? Dieu rejette-t-il son œuvre, et ces solitudes bénies où des âmes ferventes se consomment dans l'amour divin et dans le sacrifice, ces chers monastères si paisibles, si joyeux, seront-ils bientôt dépeuplés ? L'Église n'aura donc plus à son service l'immolation perpétuelle, la prière tout apostolique des Carmélites ? Les saintes traditions de l'Ordre, la règle primitive retomberont dans l'oubli. Notre Seigneur enfin perdra ce petit groupe d'*amis intimes* qui mettaient leur bonheur à rester avec lui et à le suivre de près. Trente ans auparavant, saint Ignace de Loyola se demandait devant son crucifix quelle épreuve il aurait le plus de peine à accepter : aussitôt la pensée de la ruine de sa Compagnie se présentant à son esprit : « Oui, s'écria-t-il, voilà vraiment ce qui me ferait souffrir, et, pour m'y résigner, il me faudrait un quart d'heure d'oraison ! » S'il avait ajouté à sa supposition que l'imprudence de ses propres enfants aurait contribué à leur perte, peut-être eût-il senti comme notre Sainte le besoin de prier la journée entière. Après ces longues heures d'angoisse, Thérèse entendit frapper doucement à la porte de sa cellule ; la sœur Anne de Saint-Barthélemy entra. Depuis le matin, respectant la douleur de sa Mère, elle n'osait lui dire un mot ; mais la nuit commençait ; on allait chanter le grand office de Noël et sœur Anne venait la conjurer de descendre au réfectoire avant de se rendre aux matines. Thérèse obéit : elle suivit sa chère fille qui plaça devant elle son frugal repas et se retira un peu à l'écart. Anne aperçut alors le divin Maître qui

s'approchait de la table, bénissait le pain de la Sainte et, le lui présentant, l'encourageait à le prendre pour l'amour de lui (1).

Que se passa-t-il au pied de la crèche, durant cette nuit bénie, entre Jésus et Thérèse ? Nous n'en savons rien ; mais le lendemain la Sainte Mère avait retrouvé ses forces dans l'espérance, et, n'attendant le triomphe que de Dieu, elle agissait comme si Dieu l'eût attendu d'elle. Des courriers multipliés partirent dans toutes les directions, à la Cour, au Conseil, aux monastères d'Andalousie et de Castille (2). Elle demandait à ses filles de livrer par des prières redoublées et des pénitences extraordinaires un véritable assaut à la miséricorde du Seigneur ; elle encourageait ses religieux : elle pressait le roi, les grands de venir à leur secours. Il est probable que le premier résultat de son intervention fut la démarche tentée près du Nonce par le comte de Tendiglia.

Brave chevalier, grand seigneur et généreux chrétien, fondateur du couvent de Grenade, protecteur

(1) *Boll.*, n° 814.

(2) Les Bollandistes (n° 825-831) et l'évêque de Tarazona donnent comme authentiques deux lettres adressées à cette époque par la sainte Mère au P. Mariano et au P. Jean de Jésus, l'une et l'autre contenant une claire prédiction du terme de l'épreuve. La savante critique du Vic. de la Fuente rejette ces documents parmi les apocryphes. (T. II, p. 197-206.) Néanmoins voici un renseignement certain : Yepes rapporte que, visitant la Sainte durant son séjour forcé à Tolède, il la trouva si calme et si joyeuse qu'il ne savait comment s'expliquer sa sérénité, alors que tous croyaient la Réforme perdue. A ses questions pressantes Thérèse répondit avec fermeté : « Oui, nous avons beaucoup à souffrir, mais nous ne périrons pas. » J'ai su depuis, ajoute Yepes, que, dans un moment où elle se demandait si le Carmel Réformé serait vraiment détruit, Notre-Seigneur lui avait fait entendre ces mots : *Beaucoup le voudraient, mais il n'en sera pas ainsi, tout au contraire.*

dévoué de la Réforme entière, don Louis Hurtado de Mendoza, comte de Tendiglia, n'épousait point une cause pour la soutenir à demi. Il se déclara personnellement offensé par les mesures prises contre ses amis, les Carmes Déchaussés, se rendit chez le Nonce et le pria d'accorder aux PP. Gratien, Antoine, Mariano, une audience qui leur permit de s'expliquer. Le Nonce refusa. Blessé au vif, le comte ne mesura pas ses paroles, et s'échauffa de telle manière que le Nonce, offensé à son tour, alla porter ses plaintes au roi en demandant réparation.

Par une coïncidence providentielle, Philippe II venait de recevoir une lettre de la Sainte, et, s'il était mécontent des Carmes, Thérèse n'avait point perdu son crédit. Ramené par elle à ses anciennes dispositions envers la Réforme, il reçut le Nonce assez froidement. « Le comte de Tendiglia vous doit satisfaction, Monseigneur, lui dit-il, je la lui ferai rendre ; il saura que personne dans mon royaume ne manque impunément de respect envers le représentant du Pape. Mais, poursuit le prince, je n'ignore pas non plus l'hostilité des Carmes Mitigés contre ceux de la Réforme. Il y a tout lieu de croire qu'elle est mal fondée, puisque ces derniers mènent une vie si sainte et si austère. Obligez-moi, Monseigneur, de protéger la vertu : au dire de tout le monde, vous n'aimez point les Carmes Déchaussés et vous le leur faites trop sentir (1). »

Le roi appuya sur ces derniers mots. Son accent, son regard foudroyèrent le Nonce qui connaissait le caractère et les volontés inflexibles du grand monarque. Il se retira très ému. Philippe II remplit sa promesse et chargea le Président du Conseil, don

(1) *Boll.*, n° 125. — *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, liv. IV, ch. x.

Maurice de Pardos, de réprimander sévèrement le comte de Tendiglia et d'exiger de lui la satisfaction demandée par Mgr Segà. Le comte convint de ses torts, mais il voulut s'excuser près du roi et lui écrivit que la vivacité dont il se reconnaissait coupable avait été provoquée par l'étrange conduite du Nonce envers des religieux qu'il avait de bonnes raisons de plaindre et d'aimer. Il entraît ensuite dans les détails et mettait sous les yeux du prince un fidèle tableau des souffrances endurées par les Carmes de la Réforme. Cette lettre frappa vivement Philippe II qui l'envoya au Nonce sans y joindre de commentaire.

Les réflexions de Mgr Segà devinrent de plus en plus sérieuses. Au fond, lui aussi voulait la justice : il comprit qu'il l'avait outragée en acceptant sans examen des idées préconçues, en embrassant un parti avant d'avoir étudié de près les raisons de chacun. Au lieu de réprimer, comme on le lui avait fait entendre, une entreprise de moines rebelles, d'entêtés d'exaltés, il avait combattu par ses rigueurs outrées une œuvre sainte, une œuvre voulue de Dieu, et qui, en définitive, devait triompher un jour. Cette œuvre, le roi l'aime, la protège : le Pape refuse de s'y opposer ; les grands d'Espagne l'admirent ; l'Inquisition même lui est favorable ; le nuage des calomnies dont on a voulu la couvrir se dissipe, et tant d'accusations injustes retombent en mépris sur les persécuteurs : il est temps de changer de conduite à son égard. Le Nonce le comprend, et, lorsque peu de jours après il voit se présenter chez lui le comte de Tendiglia, il coupe court à ses excuses pour s'excuser le premier. « Monsieur le comte, lui dit-il, je vous proteste de la droiture de mes intentions en l'affaire qui vous préoccupe : la preuve, c'est que je serais charmé moi-même si le roi voulait bien désigner

quelques arbitres qui la jugeraient avec moi. Je ne désire rien autre chose que de voir la vertu glorifiée et le mal châtié. »

Le comte s'empara de ces paroles qu'il se hâta de transmettre au roi. Philippe II, très satisfait des dispositions du Nonce, lui choisit quatre assesseurs : don Louis Manrique, grand-aumônier de la Cour, le chanoine Villavincencio, de l'Ordre de Saint-Augustin, et les PP. Ferdinand de Castillo, Pierre Hernandez, Dominicains. Ce dernier était l'ancien Visiteur du Carmel en Castille, l'ami dévoué de notre Sainte (1). La Réforme était sauvée, et Thérèse pouvait commencer l'hymne de l'action de grâces : elle n'avait plus rien à craindre à l'ombre du manteau protecteur de saint Dominique.

« Que Notre-Seigneur vous récompense des bonnes nouvelles que vous m'envoyez, écrit-elle à l'un de ses défenseurs de Madrid, Roch de Huerta. Depuis que ces deux vénérés et bien-aimés Pères Dominicains ont été donnés au Nonce pour assesseurs, toutes mes préoccupations ont disparu. Je les connais ; je sais que, dans ce qu'ils ordonneront, ils n'auront en vue que la gloire de Dieu ; nous ne voulons rien de plus. »

Le 1^{er} avril, sur la requête de ses conseillers, le Nonce publia un nouveau bref qui exemptait les Carmes et Carmélites de la Réforme de la juridiction des Carmes Mitigés : on leur donnait comme Supérieur le P. Ange de Salazar, ancien Provincial de l'Observance, il est vrai, mais homme droit, équitable. En attendant mieux, Thérèse se réjouit de ce choix qui n'était évidemment qu'une mesure transitoire. « Plaise au divin Maître, dit-elle au P. Gratien, que notre nou-

(1) *Boll.*, n° 832. — *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. IV, ch. x.

veau Supérieur jouisse peu de jours de son autorité ; il va sans dire que je n'entends nullement que ce soit en cessant de vivre. Il sera plein d'égards envers nous, et avec sa sagesse il comprendra où sa mission doit aboutir. » Et reprenant déjà son ton ordinaire de sainte gaité : « En personnes parfaites, mon Père, n'est-il pas vrai que nous ne pouvions rien désirer de mieux que Mgr le Nonce ? Il nous a donné des mérites à tous. Vous me faites sourire par vos désirs de nouvelles tribulations. Pour l'amour de Dieu, n'en demandez pas tout à l'heure, puisque vous ne seriez pas seul à les supporter. Respirons du moins quelques jours (1). »

Le premier acte d'autorité du P. Ange de Salazar fut de mettre en liberté la sainte Mère : il lui envoya, en termes respectueux, la permission de se rendre partout où l'appelleraient les besoins de son Ordre. Il prit aussi le P. Gratién pour son secrétaire et son assistant. La paix était signée en Espagne ; mais à Rome seulement elle pouvait recevoir une sanction définitive. Les vœux de Thérèse furent enfin écoutés : deux religieux dignes de cette mission délicate, les P. Jean de Jésus et Jacques de la Trinité, partirent secrètement (2), sous un habit d'emprunt, parce qu'un reste de défiance assez facile à concevoir laissait encore redouter quelque changement dans les dispositions du Nonce. La Sainte, avec l'aide de ses filles, leur procura l'argent nécessaire au voyage. Anne de Jésus, pour sa part, donna la dot entière de l'une de ses novices.

Les négociations furent longues. Nous dirons ici,

(1) Avila, avril 1579.

(2) *Boll.*, n° 836.

afin de n'y plus revenir, que les délégués passèrent près d'une année à réunir les documents que leurs juges voulaient étudier avant de se prononcer. Le P. Tostado était toujours à Rome et les Mitigés s'y rassemblaient en grand nombre pour élire le successeur du P. Rubeo. De peur de rencontrer de nouvelles entraves, le P. Jean de Jésus et son compagnon gardèrent leur travestissement et un silence absolu sur le but de leur mission. On les prenait pour des solliciteurs séculiers, envoyés par un grand d'Espagne, don Francois de Bracamonte, afin d'obtenir en sa faveur une dispense qui lui permit d'épouser l'une de ses cousines (1). Grâce à ces précautions, toute l'affaire s'instruisit sans que les Carmes en eussent l'éveil. Thérèse obtint de Philippe II des lettres de recommandation près du Saint-Siège ; elle y joignit des mémoires, des actes importants, et le P. Jean de Jésus, muni de ces pièces, présenta sa requête au Pape. Grégoire XIII la renvoya devant la Congrégation des Réguliers. La Sacrée Congrégation comptait alors parmi ses membres l'ancien petit berger qui bientôt allait porter le glorieux nom de Sixte-Quint, le cardinal Montalte. Celui-ci prit un intérêt particulier à la demande du P. Jean de Jésus, et, son génie perspicace démêlant la suite des intrigues dont les Carmes Déchaussés avaient été victimes, il entraîna par son suffrage ceux des autres cardinaux. Grégoire XIII voulut néanmoins prendre aussi l'avis du Chapitre Général des Carmes. Les Pères Capitulaires comprirent qu'ils ne pouvaient rejeter brusquement une décision approuvée par de si hautes autorités, et, rappelés dans leurs provinces respectives par les affaires de l'Ordre, ils remirent la cause de la

(1) C'était là en effet le prétexte du voyage.

Réforme entre les mains du Général qu'ils venaient d'élire, le P. Jean-Baptiste Cafardo (1).

Le Général tenta un accommodement moins préjudiciable à l'honneur des Mitigés ; il eut recours au cardinal protecteur Boncompagni, neveu de Grégoire XIII, et lui représenta quelle défaite essuierait l'Observance en Espagne, si, après une lutte opiniâtre, elle devait laisser la Réforme échapper de ses mains et former près d'elle une Province florissante. Une autre solution concilierait les intérêts des deux parties : ce serait de séparer les Déchaussés des Mitigés, mais en donnant alternativement aux premiers comme Provincial un religieux de leur règle et un religieux de l'Observance ; de cette manière une certaine liaison subsisterait entre eux. Le Cardinal Protecteur applaudit et trouva la mesure d'une sagesse admirable : il la fit agréer au Pape. Le P. Jean de Jésus en vit au contraire les immenses inconvénients. Ce prétendu trait d'union n'était qu'une porte ouverte à de nouvelles difficultés. Malheureusement, il était trop tard pour modifier le sentiment du Pape. Le cardinal Montalte lui-même et les autres membres de la Congrégation des Réguliers répondirent aux instances des deux députés qu'ils ne pouvaient plus rien faire en leur faveur.

Ceux-ci, découragés, se disposèrent à revenir en Espagne et commencèrent leurs visites d'adieu. Un prélat de la Chambre Apostolique (2) les arrêta en leur conseillant de s'adresser au cardinal Sforza, Protecteur du royaume d'Espagne et allié par sa sœur à la famille de Grégoire XIII. Le crédit du cardinal était si

(1) *Boll.*, n^{os} 876, 977.

(2) Spinola, homme de bon jugement, de grand cœur et rompu aux affaires, disent les chroniques.

considérable que les Pères en le gagnant sauveraient leur cause : ils y réussirent par l'entremise de l'un de leurs amis, Robostalto, agent du Pape, d'origine espagnole. Le cardinal se rendit, en effet, près du Saint-Père : il lui représenta que l'affaire des Carmes Déchaussés ayant été jugée différemment par le Chapitre de l'Ordre et par la Congrégation des Réguliers, il serait bon de la traduire devant le Consistoire, afin que, revêtu d'une telle autorité, l'arrêt définitif assurât la paix aux deux parties et leur interdît aucun recours à un autre tribunal. Grégoire XIII adopta sa pensée. « Dans deux jours, dit-il, je la jugerai moi-même en Consistoire, après avoir entendu le rapport de la Congrégation des Réguliers et les représentants du Général des Carmes. » Dès le lendemain le Pape, prenant ses premières informations, demandait à un cardinal instruit du procès quel motif excitait le Général à poursuivre une Réforme qui honorait son Ordre. « Très Saint-Père, répondit le cardinal, la Congrégation a examiné en détail toutes les raisons des Carmes Mitigés ; elles se réduisent à celle-ci : les Mitigés ont peur que la Réforme ne finisse par les réformer eux-mêmes. »

Au jour fixé, à la tête du Consistoire, Grégoire XIII rendit pleine justice aux Carmes et aux Carmélites de la Réforme : il ordonna que leurs monastères formassent à l'avenir une Province séparée, gouvernée par un Provincial de leur règle et élu par leurs voix (1). Le bref fut expédié le 27 juin de l'an 1580. Nous verrons avec quelle reconnaissance et quelle allégresse il fut accueilli parmi les enfants de notre Sainte.

(1) *Boll.*, n° 878.

CHAPITRE XXVI

Sainte Thérèse et les Carmélites durant la lutte des Déchaussés
et des Mitigés.

Tandis que ces amères divisions agitaient les Carmes des deux Observances, les filles de sainte Thérèse, heureuses et paisibles au fond de leurs cloîtres, ne prenaient part à la lutte que par leurs prières et leurs sacrifices. Chacun de leurs Carmels, à l'exemple de Saint-Joseph d'Avila, était le paradis du Seigneur, « sa chère petite retraite », *rinconcito de Dios*. On y vivait de l'amour de Jésus ; avec lui on travaillait, on souffrait, on s'immolait pour le salut des âmes. De ce côté, l'œuvre de la sainte Mère atteignait sa perfection, sans subir, du moins en général, l'épreuve terrible imposée à sa seconde Réforme. Grâce aux lois du silence et de la clôture, les Carmélites ne connurent des peines de leurs frères et de leurs propres dangers que ce qu'il était nécessaire de leur en révéler pour les faire beaucoup prier.

Sous l'uniformité d'une même règle, avec le même esprit et une commune ferveur, leurs monastères avaient leur physionomie propre ou plutôt, comme

dans les caractères des saints, un trait distinctif qui, sans effacer les autres, les surpasse. Les grandes vertus religieuses, avec l'esprit de solitude et de pénitence, y formaient le fond essentiel de la vie. Mais à Medina del Campo, on admirait surtout le silence absolu que les plus pressantes nécessités pouvaient à peine rompre (1) : on eût dit que ces âmes fidèles se tenaient toujours attentives pour recueillir la moindre parole du divin Maître ; puis, à l'heure de la récréation, après cette rigoureuse retraite, quelle sainte joie, quelle expansion des cœurs, quel bonheur de se confier les unes aux autres les délices de la cellule !

A Malagon, c'est la charité fraternelle qui produit des actes tels que notre délicatesse n'en peut supporter le récit. Une sœur atteinte à l'oreille d'un mal douloureux, gémit jour et nuit sans être soulagée par aucun remède. Son infirmière s'agenouille près de son lit, colle ses lèvres sur l'oreille malade, aspire ce que nous ne saurions nommer, et la guérit par ce trait d'héroïsme. Notre-Seigneur ne laisse pas un pareil dévouement sans récompense : la généreuse infirmière non seulement n'est point incommodée, mais les consolations du Ciel l'inondent et remplissent de vigueur son âme et son corps.

A Valladolid, sous le ferme gouvernement de la Mère Marie-Baptiste, on excelle dans la soumission aveugle, prompte, joyeuse, et les annales du couvent se remplissent d'anecdotes naïves et charmantes qui montrent quel empire Dieu donne sur toutes choses à

(1) V. pour ces détails et ceux qui suivent le *Livre des Fondations*, les *Lettres de la Sainte*, et l'*Hist. gén. des Carmes*, tome I.

l'obéissance parfaite. Nous n'en citerons qu'une seule. Un jour, durant la récréation, une cigale vient troubler par son chant un récit qui captive l'attention de toute la Communauté. « Ma sœur, dit la Prieure à l'une des religieuses, faites taire cette cigale. » La sœur se lève et marche vers le bruyant insecte : « Tais-toi, lui dit-elle simplement, notre Mère l'ordonne. » La cigale s'arrête aussitôt et ne laisse plus échapper un cri.

Le Carmel de Tolède, après avoir enduré les privations de la pauvreté, savait mieux que tout autre compatir aux souffrances des indigents. Il prélevait leur large part sur ses faibles ressources. La Prieure avait commandé qu'on ne renvoyât jamais un mendiant sans lui donner l'aumône, et, dans un temps de disette, elle fit distribuer chaque jour, à la porte, de la farine, des légumes et du pain. Les malheureux accoururent en foule sans épuiser les provisions qui semblaient devoir à peine suffire pour la Communauté ; les sœurs cependant ne manquèrent de rien. Nous connaissons déjà le courage des sœurs de Salamanca, les austérités de la Prieure et des religieuses d'Albe, la force patiente des Carmélites de Pastrana transférées à Ségovie ; nous avons entrevu les vertus héroïques pratiquées dans les trois fondations d'Andalousie. On nous permettra de recueillir encore çà et là quelques souvenirs sur ces âmes d'élite, humbles fleurs de la solitude dont le parfum est trop agréable au Seigneur pour laisser insensible l'âme chrétienne. Ce sont, du reste, autant d'images vivantes de la sainte Mère ; leurs vertus se distinguent, comme la sienne, par la simplicité et la grandeur : une simplicité d'enfant, une grandeur calme et humble qui n'a pas conscience d'elle-même. « Voir ses filles, disait un illustre

contemporain (1) parlant des premières Carmélites, c'est la voir. »

Nous ne parlerons plus des Prieures : leur nom doit se mêler à notre récit jusqu'à la dernière page. Nous ne reviendrons point sur la vocation de Casilde da Padilla : notre Sainte s'est chargée d'en perpétuer la mémoire au *Livre des Fondations*. Mais n'a-t-elle pas aussi le droit d'être connue et aimée, cette petite sœur Isabelle de Jésus qui, brûlant du désir de la communion fréquente, demandait au Père spirituel du monastère d'accéder à ses vœux ? Le Père refuse, sans doute pour l'éprouver. La sœur s'incline avec humilité et rend grâce au Seigneur du sacrifice qu'il lui impose. « Mon Père, dit-elle au confesseur, il faut recevoir avec la même reconnaissance la permission ou le refus ; je vous remercie. » Le lendemain toutes les sœurs communiaient ; Isabelle demeure seule à sa place et baigne de ses larmes le pavé du chœur. O prodige, la sainte hostie échappe des mains du prêtre et vient se poser sur ses lèvres. Isabelle ne sera plus privée de la présence sacramentelle de Jésus : il faut bien se rendre à la volonté du Maître et la communion fréquente lui est accordée.

Eugénie du Saint-Sacrement appelait gracieusement son ange gardien le portier de son cœur : elle le chargeait de n'y laisser pénétrer que de saintes pensées, de n'en faire sortir que de bons désirs ; elle le priait encore de la rappeler à l'ordre chaque fois qu'elle s'écartait de ses devoirs en la moindre des choses. Le bon Ange ne trouvait pas souvent occasion de la reprendre. Cependant, le soir de la fête de la Dédicace, Eugénie, obligée de réciter les matines toute

(1) Frère Louis de Léon.

seule, omit un psaume par distraction ; elle se rendit ensuite à sa cellule pour le repos de la nuit. L'ange alors commença le psaume oublié, et, d'une voix distincte, prononça tout haut le premier verset : *Quam dilectâ tabernacula tua Domine virtutum...* Eugénie, confuse et reconnaissante, poursuivit avec grande ferveur.

Une bonne sœur converse, Françoise de la Mère de Dieu, aimait la propreté peut-être avec excès. Un soir, regardant ses mains noircies par le travail de la cuisine, elle s'écriait tristement devant le crucifix du réfectoire : « Hélas ! Seigneur, pourquoi faut-il que j'aie toujours les mains dans cet état ! » La divine image s'animant alors devant la pauvre Françoise, celle-ci voit le Sauveur détacher ses mains de la croix et les lui présenter : « Et moi, Françoise, lui dit-il, qu'ai-je fait des miennes pour toi ? »

Une autre sœur, fatiguée, montait avec peine un escalier, peut-être pour la centième fois du jour : elle était chargée seule du soin des malades et l'infirmierie en était remplie. « O Très Sainte Vierge, murmura-t-elle, que je suis lasse ! Qui m'aidera ? — Moi, ma fille », répond Notre-Dame. Elle prend le fardeau de la sœur et la devance près des infirmes.

Voilà pour la simplicité, pour la piété naïve et confiante qui obtient tout à force d'abandon : voici maintenant le courage. Mais comment soulever le voile qui cache tant d'actes incompréhensibles aux yeux du monde ? Comment parler de ces cilices, de ces disciplines qui sont le scandale des faibles ? Comment raconter à notre siècle que, dans tel monastère de sainte Thérèse, de délicates jeunes filles couchaient sur des épines et marchaient sur des ronces ? Comment dire ces longs jeûnes, cette nourri-

ture insipide ou amère, ces mets couverts de cendres et mêlés d'absinthe? La sainte Mère elle-même en était quelquefois effrayée; elle devait modérer la soif insatiable de souffrances qui consumait ces jeunes cœurs vraiment dignes du sien, ou plutôt elle ouvrait à leur héroïsme une autre carrière et les plongeait dans l'humilité, dans le renoncement intérieur. Laissons donc au Carmel le secret de ses pénitences, laissons le Seigneur et les Anges en apprécier le mérite et le mettre en balance de tant de crimes qui restent sans expiation du côté des pécheurs. La force d'âme des premières Carmélites se révèle encore assez sous un autre jour.

Quel courage par exemple dans la sœur Marie du Saint-Sacrement, professe d'Albe! En pleine jeunesse, frappée d'une horrible maladie, elle voit l'une de ses jambes tomber en corruption: il sort de cette immense plaie une odeur si infecte que le couvent devient inhabitable. La duchesse Marie Henriquez veut faire transporter la malade dans un appartement séparé du château pour préserver les religieuses du danger auquel les expose cet air vicié; celles-ci refusent de livrer leur sœur à des soins étrangers. D'ailleurs le péril pour elles ne durera pas longtemps, car on déclare l'amputation nécessaire. Marie du Saint-Sacrement s'abandonne au bon plaisir de Dieu: elle prend entre ses mains son crucifix et se livre aux chirurgiens. L'un d'eux, saisi d'horreur en face d'un tel mal, s'évanouit durant l'opération. Marie du Saint-Sacrement le plaint, encourage les autres, et, pour se soutenir elle-même, elle chante l'un des répons de la Passion: *In monte Oliveti*. Quand elle se sent faiblir, elle presse la croix sur ses lèvres, elle appelle Jésus à son aide. La jambe enfin est enlevée,

la pauvre sœur qui n'a plus de voix prie ses compagnes de chanter pour elle le *Magnificat*. Dix années d'agonie suivirent ce jour de martyre. Clouée sur son lit, accablée de maux de tout genre, Marie du Saint-Sacrement chantait l'amour de Celui qui l'unissait aux douleurs du Calvaire, elle chantait ses saintes espérances, elle chantait à travers les angoisses de l'exil le bonheur du Ciel, elle chanta jusqu'à sa dernière heure qui fut celle du triomphe plutôt que de la mort.

La mort ! On l'accueillait au Carmel avec la même joie que la souffrance. Sœur Marie de la Croix était en agonie depuis le matin du Jeudi Saint ; la Communauté priait autour d'elle, quand vint l'heure du lavement des pieds. Les religieuses se regardent les unes les autres : Qui aura la consolation de rester près de la mourante, de recevoir son dernier soupir ? Marie de la Croix, de son côté, désire mourir au milieu de ses sœurs. « Mon Dieu, dit-elle avec confiance, donnez à la communauté le temps de remplir cette sainte cérémonie avant que je ne m'en aille vers vous. » Et, certaine d'être exaucée, elle demande qu'on la laisse seule. Au retour des sœurs, elle aussi se met à chanter des hymnes au Très-Saint-Sacrement, puis elle récite le *Credo*, et, le sourire sur les lèvres, rend son âme à Dieu.

Après de semblables trépas, on comprend que le Ciel changeât en fête le deuil de la sépulture. Ainsi, tandis que les religieuses psalmodiaient le *Requiem* autour du cercueil de la sœur Catherine de Jésus-Maria, le chœur des Anges répondait : *Alleluia*. Souvent c'étaient de délicieux parfums, une atmosphère de paix, de recueillement plus profond et plus suave qui remplissaient le monastère pour le consoler du départ de celles qu'il venait de perdre.

Depuis trois siècles, les Carmels d'Espagne, surtout les maisons privilégiées fondées par sainte Thérèse, gardent dans leurs annales ces consolants récits, glorieux souvenirs de famille qui pressent les Carmélites de nos jours de se montrer dignes de leurs saintes aînées. Que de merveilles cachées restent ensevelies au fond de leurs cloîtres en attendant le jour où Dieu manifestera les grandeurs de ses élus !

Thérèse n'ignorait point ces touchants mystères : elle était présente partout par l'esprit, par le cœur, réprimant ici telle infraction imperceptible qui eût pu dégénérer en abus, modérant là une ferveur plus généreuse que discrète, le plus souvent admirant l'œuvre de la grâce dans le cœur de ses filles bien-aimées. Le temps de sa captivité fut celui où sa direction maternelle atteignit toute son expansion. Nous aurions pu croire, en voyant quelle part elle prenait aux peines et aux travaux des Carmes Déchaussées, que les Carmélites étaient nécessairement plus ou moins sacrifiées à des sollicitudes de premier ordre ; mais nous n'avons aperçu durant cette période qu'un côté de sa vie. Il faut nous renfermer avec elle maintenant entre les murs de sa cellule de Tolède et y apprendre ce qu'elle trouva moyen d'accomplir pour Dieu, pour les âmes et pour ses monastères, tout en soutenant le combat du dehors.

« Efforcez-vous donc, ma fille, d'acquérir peu à peu la liberté d'esprit, disait-elle au début de la crise à la Mère Marie-Baptiste. Quant à moi, je la possède, grâce à Notre-Seigneur, et grande, je vous l'assure. » Cette liberté d'esprit lui donnait une pleine et paisible possession d'elle-même ; rien ne pouvait l'abattre ni la déconcerter. Les épreuves, les calomnies, les tribulations ne lui paraissaient jamais que ce qu'elles sont

réellement : des accidents transitoires qui s'étendent sur la surface de la vie sans en modifier le fond. Elle les laissait passer et continuait sa marche : elle allait à Dieu, suivant le terme de saint Ignace, et, quoi qu'il lui advint, elle tournait tout à la gloire de son Maître adoré.

Prisonnière à Tolède, elle doit renoncer à fonder de nouvelles maisons et à visiter celles qui existent déjà. Dieu le permet ainsi, donc il ne lui demande plus le même genre de service; elle lui en rendra d'autres. Les voyages qui l'accablaient de fatigues et absorbaient son temps lui sont épargnés; elle priera davantage et poursuivra encore son apostolat par la plume. Le P. Gralien lui ordonne heureusement de la reprendre et de remplir les loisirs de sa captivité en continuant le récit des Fondations. C'est alors qu'elle raconte celles de Ségovie, Véas, Séville et Caravaca. Ces pages écrites sous le feu de la persécution sont peut-être les plus fraîches, les plus vivantes de son livre. Les moindres épisodes y ont leur place : elle tire de chacun une leçon, un trait de lumière, non par de longues réflexions, mais par un mot expressif, souvent par un de ces cris de l'âme qui lui sont si familiers : « O sagesse, ô puissance de Dieu ! c'est bien en vain que nous essayons de nous soustraire à sa volonté !... O ravissants secrets de Dieu ! Avec quelle suavité il nous dispose, même contre notre gré, à recevoir ses faveurs !... Oui, mon Dieu, terrasser une âme et lui donner une nouvelle vie n'est pour vous que l'œuvre d'un instant. Oh ! que vos jugements sont profonds et admirables ! que vos œuvres sont incompréhensibles ! » Elle oublie ses propres peines, et quelles peines ! pour dire la douleur du batelier du Guadalquivir et la piété filiale de son enfant. Elle

peint les obstacles du chemin, elle dessine les caractères de ses hôtes ou de ses compagnes, elle s'arrête pour sourire à la Providence, et ces diverses phases du récit se résument de page en page dans un ardent : Dieu soit aimé ! Dieu soit béni ! De ses soucis, on ne voit la trace nulle part. Quand vient enfin l'heure d'en parler, elle le fait brièvement ; elle en indique le sujet sans entrer dans des détails trop pénibles. Pas un mot d'amertume, pas une plainte ; au contraire, la joie et la confiance. Elle comprend les transports de David devant l'arche (1) : elle aussi tressaille d'allégresse devant la croix, cette nouvelle arche d'alliance où se consomme l'union de Dieu et de l'âme éprouvée.

Un autre travail suivit celui des Fondations. Le manuscrit de la *Vie de la Sainte écrite par elle-même* était resté entre les mains des Inquisiteurs qui le gardaient comme un trésor, mais croyaient sage de ne point le publier avant la mort de Thérèse. On regretta cependant que cette réserve privât les Carmélites et un certain nombre d'âmes pieuses de s'instruire à l'admirable école d'oraison que Thérèse avait ouverte dans son livre en racontant simplement ses voies intérieures. Le P. Gratien se joignit au pieux et savant docteur Velasquez pour lui ordonner de composer un second ouvrage où, supprimant toute la partie historique qui lui était personnelle, elle traiterait avec plus d'étendue les matières délicates sur lesquelles son expérience et la grâce de Dieu lui avaient donné tant de lumières.

« Parmi les choses que l'obéissance m'a jamais imposées, dit-elle, il en est peu qui m'aient paru aussi difficiles que celle d'écrire maintenant sur l'oraison...

(1) *Fond.*, ch. XXVII.

Mais comme je sais que la force de l'obéissance aplanit ce qui semble impossible, je me mets à l'œuvre de bon cœur, malgré toute la peine qu'en éprouve la nature. Je n'ajouterai guère, je crois, à ce que j'ai déjà écrit sur le même sujet ; je crains même de ne savoir dire rien de plus, car je suis absolument comme ces petits oiseaux à qui l'on apprend à parler ne sachant que ce qu'on leur enseigne ou ce qu'ils entendent, ils le répètent du matin au soir. Si Notre-Seigneur veut que je dise du nouveau, il faudra qu'il me l'inspire ou bien il me remettra en mémoire ce que j'ai écrit autrefois : cela seul ne serait pas peu de faveur, car j'ai si mauvaise mémoire que je m'estimerais heureuse de retrouver certaines choses qui, assurait-on, étaient bien dites. Le divin Maître me refusât-il cette grâce, quand mon travail ne servirait à rien, j'en retirerais du moins le profit de m'être fatiguée et d'avoir augmenté mon mal de tête pour satisfaire à l'obéissance. Ainsi je commence aujourd'hui, fête de la Sainte Trinité de l'année 1577, en ce monastère de Saint-Joseph de Tolède. Je me sou mets pour tout ce que je dirai au jugement de ceux qui m'ont commandé d'écrire et qui sont de grands théologiens. S'il m'arrivait de m'écarter en quoi que ce soit des enseignements de la Sainte Église Catholique, ce serait par ignorance et non par malice, car je lui suis soumise de tout mon cœur, je l'ai toujours été par la grâce de Dieu, et le serai toujours. »

Le préambule est bien modeste. Dieu, qui aime l'humilité, vint au secours de sa servante. Depuis plusieurs jours, elle éprouvait un immense désir de bien comprendre la beauté de l'âme en état de grâce et intimement unie à Dieu. Or, le soir même de la fête de la Très Sainte Trinité, recueillie en oraison et priant

le Seigneur de lui tracer le plan de son travail, elle aperçut devant elle un globe resplendissant. Il était fait du plus pur cristal, divisé en six parties, au milieu desquelles, dans un centre lumineux, se tenait le Roi de gloire ; de là le divin Roi répandait dans les autres régions de ce globe mystérieux une splendeur plus ou moins vive, suivant qu'elles étaient plus ou moins près de lui. Thérèse, ravie de joie, contemplait la beauté du *Château du Seigneur*, lorsque tout à coup la lumière disparut, le cristal s'obscurcit, il devint noir, opaque, et des reptiles, des animaux immondes, jusqu'alors contenus hors de son enceinte, l'envahirent de toutes parts. « Ah ! Seigneur, s'écria la Sainte, si les pauvres pécheurs voyaient ce que je vois, jamais, ce me semble, ils ne voudraient perdre cette splendeur de la grâce que le péché leur enlève, pour se livrer à de telles horreurs (1). »

Sous l'impression de cette grâce, elle dessina tout le plan de son grand traité mystique : *Las Moradas, tes Demeures ou le Château de l'âme*. Appuyée sur la tradition chrétienne et la parole des Livres saints, elle voit le vrai principe de la vie intérieure dans la présence de Dieu au fond de l'âme du juste. Est-il donc surprenant que cette âme soit à ses yeux « un château bâti d'un seul diamant ou d'un cristal très pur, digne du grand Monarque qui l'habite ? » Dans ce diamant unique, il y a, comme dans le ciel, diverses demeures,

(1) Vic. de la Fuente, t. I, p. 406. *Déclaration de l'évêque de Tarazona*. — *Mémoires historiques du P. André de l'Incarnation*. — La sainte Mère parle simplement dans son livre d'une comparaison qui s'est présentée à son esprit : « Estando hoy suplicando à Nuestro Señor, se me ofreció lo que ahora diré... que es considerar nuestra alma como un castilio todo de un diamante, u muy claro cristal, a donde hay muchos aposentos. »

les unes en bas, les autres en haut, et au centre se trouve la principale où se passent les choses les plus secrètes entre Dieu et le cœur de ses bien-aimés. La Sainte les connaît toutes ; elles les a traversées avant d'atteindre la dernière ; elle peut donc révéler les beautés ignorées de ce château splendide que chacun porte en soi et où si peu songent à pénétrer. Comme elle plaint ceux qui se contentent d'en admirer les apparences ! « Chez ceux-là, dit-elle, pensées, regards, affections, tout repose sur l'enceinte du château, la grossière enchâssure du diamant, sur le misérable corps. Ames paralysées, secouez votre apathie : entrez, entrez dans votre grand et délicieux château. Mais, me dira-t-on peut-être, c'est rêver que de tenir un pareil langage. Si l'âme est le château même, comment lui parler d'y entrer ? » Thérèse s'explique : l'âme recueillie est la seule qui habite chez elle et l'oraison est l'unique porte du château divin.

Cette vérité une fois saisie, on suit l'aimable docteur de demeure en demeure, c'est-à-dire de degré en degré, dans la voie de l'oraison. On commence par l'humilité, on avance par le sacrifice, on monte par la persévérance, on arrive enfin aux régions bienheureuses, où le cœur purifié, immolé, goûte les délices de l'union divine. Encore, à ce dernier terme, la Sainte rappelle que le mérite d'une âme ne consiste point dans les faveurs qu'elle reçoit, mais dans les vertus qu'elle acquiert, et que la véritable vie spirituelle, c'est, non de jouir des consolations de Dieu, mais de se faire son esclave et de porter la marque de cet esclavage, l'empreinte de la croix de Jésus-Christ. « C'est, continue-t-elle avec énergie, de tellement appartenir à ce Dieu crucifié, de lui faire un tel don de notre propre liberté qu'il puisse à son gré nous vendre et nous sa-

crifier pour le salut du monde comme il a voulu être lui-même vendu et sacrifié (1). »

Bien que Thérèse ait soin de s'effacer le plus possible de son livre, sa grande et belle âme s'y reflète à chaque page. Nous l'avons dit ailleurs, nous n'y reviendrons pas, sinon pour rappeler que c'est à l'époque la plus douloureuse de sa vie si tourmentée, si pénible, qu'elle sourit ainsi à la croix : elle ne la contemple pas de loin, elle la porte lourde, accablante, et elle l'aime. Elle voit que *le bonheur de souffrir pour Dieu* est le meilleur de tous. Les injures des hommes, les déceptions croissantes, les froissements du cœur, les angoisses même de l'âme ne peuvent l'empêcher de demeurer dans « la paix profonde et le grand silence du temple du Seigneur ». Est-elle donc devenue indifférente, insensible? Méprise-t-elle ses blessures? Son courage est-il maintenant de la froideur? Gardons-nous de le croire : il bat toujours, ce cœur, le plus tendre que femme ait jamais eu ; elle reste la Sainte la plus aimante de notre religion d'amour ; mais elle repose entre les bras de Celui qu'elle aime, elle lui offre ses souffrances ; tout ce qu'elle endure, c'est pour lui, et sa volonté, parfaitement unie à la sienne, veut avec joie ce qu'il veut, accepte sans trouble ce qu'il permet.

Thérèse avait commencé son travail à Tolède, le jour de la fête de la Sainte-Trinité, 2 juin 1577 ; le 19 novembre, elle le terminait à Avila par ces humbles paroles : « J'ai dit avec quelle répugnance j'avais entrepris cet ouvrage. Maintenant qu'il est fini, il me donne beaucoup de contentement, et je regarde

(1) VII. Demeure, ch. VI.

comme bien employé le travail qu'il m'a coûté ; j'avoue, du reste, que ce travail n'a été presque rien. Si vous y trouvez, mes sœurs, quelque chose de bon, c'est Notre-Seigneur qui l'y a mis pour votre bien. Quant à ce que vous y rencontrerez de défectueux, cela vient de moi. En retour de mon grand désir de vous aider un peu à servir Dieu, mon souverain Seigneur, j'ose cependant vous adresser une prière. Chaque fois que vous lirez ces pages, louez en mon nom notre divin Maître, demandez-lui l'accroissement de son Eglise, la lumière pour les hérétiques et, pour moi, qu'il me pardonne mes péchés et me retire du purgatoire, car c'est là que je serai, par la miséricorde de Dieu, quand on vous donnera cet écrit à lire, si toutefois des hommes doctes, après l'avoir examiné, le jugent digne de voir le jour. »

Le P. Gratien le lut le premier, en compagnie d'un savant Dominicain, le P. Didace de Yanguas. Celui-ci, après cet examen préalable, voulut éclaircir par ses entretiens avec la Sainte quelques passages qui lui semblaient obscurs. Il se rendit avec le P. Gratien à Saint-Joseph d'Avila et relut l'ouvrage entier à la grille du parloir, en présence de la sainte Mère. Ses questions minutieuses témoignaient de l'extrême importance qu'il attachait au livre ; mais ses difficultés s'évanouirent devant les réponses claires et nettes de Thérèse. Il reconnut qu'étrangère à la théologie scolastique, ignorant son langage et ses définitions, il lui était impossible de traduire avec plus de précision les mystérieux rapports de l'âme avec son Créateur. Il admira les lumières infuses qui suppléaient en elle à la science humaine, et la laissa très consolée, moins de l'approbation qui couronnait son œuvre que du témoignage rassurant rendu

par un théologien si éminent à ses voix intérieures (1).

Avec son ordinaire simplicité, elle en confia sa joie à l'un de ses anciens amis, le P. Gaspar de Salazar. Ce père lui avait parlé du livre de sa Vie en le qualifiant de bijou; elle lui répond sur un ton de douce plaisanterie :

« Le bijou que vous connaissez est toujours entre les mains du même personnage (le Grand-Inquisiteur). Mais si M. Carrillo venait ici (c'était le pseudonyme du P. Gaspar), il verrait un autre bijou bien supérieur au premier, c'est du moins mon sentiment. En effet, le second, détaché de tout ce qui est étranger, ne laisse voir que sa propre richesse. L'émail en est plus délicat et le travail plus fini, car il s'en faut que l'ouvrier fût aussi habile lorsque le premier est sorti de ses mains qu'il l'est à présent. Il a fait celui-ci par ordre de l'Ouvrier Maître et l'a bien exécuté, à ce qu'on dit. De quoi m'avisé-je de vous charger d'une si longue commission? Enfin, comme Carrillo est de vos amis, vous n'aurez pas de peine à lui transmettre ces détails (2). »

Oubliant la part qui lui était personnelle, Thérèse pouvait, en effet, admirer son chef-d'œuvre. Elle avait été tellement dirigée par l'inspiration d'en haut que, « sauf sa plume et sa main, dit Yepes, elle n'y avait

(1) Le P. Gratien et le P. Yanguas crurent bien faire cependant en substituant en plusieurs endroits leurs expressions à celles de la Sainte ou en les surchargeant de notes explicatives. Au lieu d'éclaircir, ils ne firent qu'obscurcir le texte primitif (Vic. de la Fuente), et le vénérable frère Louis de Léon commença par le débarrasser de ces altérations et de ce commentaire lorsqu'il publia les *Œuvres de la Mère Thérèse*. (Boll., n° 1542.)

(2) Avila, 7 décembre 1577.

rien mis du sien. Dieu, lui fournissant les matériaux, l'arrangement, le titre même de l'ouvrage, lui avait montré qu'il en voulait être l'auteur. » Les filles de la Sainte racontent à leur tour que, sa correspondance et les affaires qui absorbaient ses journées l'obligeant à écrire son livre le plus souvent après matines, elles virent plusieurs fois une clarté extraordinaire qui sortait alors de sa cellule : elles entr'ouvrirent doucement la porte pour se rendre compte du prodige, et aperçurent la Sainte enveloppée de lumière, la tête entourée d'un nimbe lumineux ; son visage était radieux ; son teint pâle et mat avait disparu ; ses joues colorées, son regard brillant, ses lèvres à demi souriantes lui rendaient la beauté de ses anciennès extases. La plume volait sous ses doigts ; elle remplissait d'un seul jet de longues pages, comme si elle eût écrit ce qu'une voix intime lui aurait dicté. Les sœurs l'examinèrent ainsi à diverses reprises. A minuit, le son de l'horloge semblait la rendre à elle-même ; c'était l'heure qu'elle s'était fixée pour terme de sa veille d'écrivain ; elle ne le dépassait point. La clarté mystérieuse disparaissait alors graduellement ; il ne restait plus sur son front qu'un dernier rayon, grâce auquel les heureuses filles voyaient encore leur Mère s'agenouiller près de son lit, étendre ses bras en croix et demeurer longtemps en prière (1). Le lendemain matin elle était la première à l'oraison, la première au travail, la plus aimable à la récréation, et les sœurs se demandaient les unes aux autres comment elle réussissait à voiler tant de sainteté sous de si simples dehors.

Depuis dix ou douze ans, Thérèse gardait dans ses

(1) *Boll.*, n° 1546.

papiers secrets un autre Livre, écrit aussi sur l'ordre de personnes « ayant droit à son obéissance », car elle n'écrivit jamais qu'on ne le lui commandât. Ce livre était un commentaire du Cantique des Cantiques (1). Le Cantique des Cantiques interprété par sainte Thérèse, le poème sacré chanté par les lèvres brûlantes de la grande Sainte ! Lorsque cet écrit verrait le jour, que ne pourrait-on en attendre ? Mais, au lieu d'un nouveau chef-d'œuvre, Thérèse devait donner un admirable exemple de soumission et d'humilité.

Le P. Yanguas, le savant Dominicain qui venait d'examiner *le Château de l'âme*, entendit parler de cet autre ouvrage. Il aimait à éprouver Thérèse et, sans lire son Commentaire, il lui témoigna de la surprise qu'elle eût osé aborder un sujet si délicat et si élevé. « Jetez cela au feu, lui dit-il avec une certaine brusquerie : il n'appartient point à une femme d'expliquer l'Écriture sainte. » A peine le P. Yanguas avait-il quitté le monastère que son ordre était exécuté ; les flammes dévoraient le manuscrit, « ce fils de son âme, ce fruit de ses oraisons, de ses veilles, de ses peines » (2). Thérèse, aussi heureuse de le leur livrer par obéissance qu'elle l'aurait été de le publier pour la gloire de Dieu, comptait ensevelir même son sacrifice dans l'oubli. Par bonheur, l'une de ses filles avait réussi à en copier furtivement les premières pages. Ce fragment, plusieurs fois transcrit, éveilla dans

(1) Les Bollandistes reportent la composition de ce Commentaire à 1578. Vic. de la Fuente (t. I, p. 377) prouve par deux documents irrécusables que la Sainte le commença peu après l'année 1566, au plus tard en 1568 ; elle le continua ensuite dans ses rares moments de liberté. On ne sait s'il était achevé entièrement quand il fut brûlé.

(2) Paroles du P. Yanguas lui-même, consterné de ce qu'il avait fait.

les Carmels de la Réforme le désir de connaître la suite de l'ouvrage; le P. Gratien le demanda. Thérèse dut alors avouer son acte héroïque de soumission; mais elle refusa de nommer celui qui l'avait exigé. Le P. Yanguas, désolé de son imprudence, la confessa lui-même, déclarant qu'il avait seulement voulu mettre à l'épreuve l'humilité de la Sainte et qu'il était venu, mais trop tard, rétracter son commandement.

Les pages que nous avons conservées nous laissent entrevoir ce que nous avons perdu. Les homélies de saint Bernard sur le même sujet auraient eu de vraies sœurs dans les instructions de notre Sainte : plus familières, plus claires, dépouillées des richesses de l'érudition et du langage fleuri du docteur de Cîteaux, elles auraient redit sur un autre rythme, avec moins d'éclat, mais non moins d'harmonie, les célestes amours du Créateur pour sa pauvre créature; elles auraient aidé un grand nombre d'âmes droites et simples à pénétrer dans ce champ mystérieux que l'on n'ose aborder sans guide et où Thérèse, dès les premières lignes, découvre le fruit nourrissant, la morale solide sous les figures bibliques.

Dans sa pensée, ce grand ouvrage ne s'adressait d'ailleurs qu'aux Carmélites. « C'est une consolation pour moi de confier à mes filles ce que Notre-Seigneur daigne me faire comprendre », disait la sainte Mère en commençant. Son rôle d'écrivain n'était, à ses yeux, qu'une partie accessoire de sa mission maternelle. On se souvient de l'éducation tendre et forte qu'avaient reçue les religieuses de Saint-Joseph d'Avila, et de l'heureuse vie que Thérèse leur avait créée au milieu de leurs sacrifices sans cesse renaissants. Si la même sève, la même joie, remplissaient ses autres

couvents, la sainte Mère n'était point cependant sans alarmes : elle étudiait les difficultés du présent, elle prévoyait l'avenir et se disait avec vérité que, si jamais l'amour de la prière, la pratique fidèle de l'oraison s'affaiblissaient parmi ses filles, le Carmel ne leur serait plus qu'un odieux tombeau. C'était donc là le grand fondement qu'il fallait affermir et ses livres n'avaient point d'autre but ; elle n'eut pas un instant la pensée d'exercer par eux la moindre influence en dehors du cloître.

Aussi prêchait-elle toujours la prière : la prière du cœur, humble, confiante, généreuse, qui embrasse toutes les nécessités, toutes les douleurs, la prière ardente qui rend notre faiblesse toute-puissante, même devant la justice de Dieu. Là encore sa correspondance était l'un de ses premiers moyens d'action. Ce qu'elle enseigne dans ses traités, elle le reedit sous une autre forme dans ses lettres de chaque jour et, par un mot jeté comme au hasard au milieu des nouvelles de la Réforme, des réponses les plus diverses, des recommandations les plus tendres sur le soin des malades, sur la santé des sœurs, elle ne cesse de rappeler que la grande affaire d'une Carmélite, c'est d'être une âme d'oraison.

« Plaise à Dieu de vous tenir toujours dans sa sainte compagnie », dit-elle à une Prieure surchargée de peines, après avoir tranché nettement les difficultés qui lui étaient soumises. « Que Dieu vous rende une grande sainte, aussi sainte que je le désire », écrit-elle à d'autres, et c'est presque toujours son adieu. Ou avec une grâce charmante : « Que Dieu vous enchante, ma fille, et vous ravisse en lui (1). » Puis, sur un ton plus grave : « Préparez-vous à donner beaucoup à

(1) Dios la encante y enajene en si. (Janvier 1577.)

Notre-Seigneur... Rappelez-vous que l'oraison la mieux faite est celle qui laisse après elle de meilleurs effets, j'entends des effets qui s'annoncent par les œuvres... Pour moi, je ne désirerais pas d'autre oraison que celle qui me ferait croître en vertu. Quand elle serait accompagnée de grandes tentations, de sécheresses et de tribulations, je la regarderais comme la meilleure, parce qu'elle me rendrait plus humble et par conséquent plus agréable à Dieu. »

Son regard et son cœur embrassent et distinguent les besoins particuliers de chacune de ces âmes bien-aimées. Ici, elle aperçoit un nuage de tristesse, là, un excès de ferveur, ailleurs, quelques singularités bien éloignées de ses vues : autant d'obstacles à la vie d'oraison qu'elle a soin de proscrire. La tristesse, et par quelle porte oserait-elle entrer au Carmel ? Assurément le démon seul pourrait l'introduire et il faut lui opposer le courage et le dédain. Sur ce point nulle ne la comprenait mieux que la plus éprouvée de toutes ses Prieures, la Mère Marie de Saint-Joseph : le petit couvent de Séville riait et chantait au milieu de l'orage. « Que je suis contente, écrit notre Sainte à la jeune Mère, que je suis contente de voir comme vous savez entretenir vos filles dans une sainte joie et dans l'allégresse spirituelle ! » Et un autre jour : « J'ai trouvé vos couplets charmants. J'ai envoyé à mon frère les premiers et quelques-uns des derniers, car ils ne sont pas tous achevés. Je crois que vous pourrez les montrer aussi au saint vieillard (le Prieur de la Chartreuse), en lui disant que c'est à cela que vous vous occupez dans les récréations et que, jusque dans ces passe-temps, tout respire le langage de la perfection (1). »

(1) Tolède, janvier 1577.

Pour garder une telle égalité d'âme, on a sans doute besoin d'une grande foi. « Mais vraiment, dans nos couvents, s'il n'y avait quelque chose à souffrir, ce serait un ciel sur la terre et il y aurait peu d'occasions de mériter. Pour jouir un jour de notre divin Crucifié, portons la croix après lui. » Plus les épreuves sont amères, plus elle veut que la joie divine surabonde : « Que nos chères filles soient toujours heureuses, écrit-elle à Séville ; et pour vous, ajoute-t-elle encore à la Prieure, si, par une faveur dont nous le bénissons, Dieu vous a donné vertu et courage pour vous élever au-dessus de tout, il n'en est pas moins vrai que la nature garde sa sensibilité ; mais ce qui doit vous réjouir, c'est que votre âme est beaucoup plus avancée dans la perfection. Or, ma fille, l'âme ne fait jamais un tel progrès sans qu'il en coûte beaucoup. »

Si une novice apporte au Carmel une disposition à la mélancolie, cela suffit pour qu'elle soit renvoyée. Si cette disposition ne se révèle qu'après la profession, la sœur atteinte de cette humeur sombre sera traitée charitablement comme une pauvre malade ; mais on l'exercera jusqu'à ce qu'elle soit corrigée. La sainte Mère prescrit en détail les divers remèdes qui devront lui être appliqués (1). Heureusement elle ne parle que par prévoyance et parce que, considérant la mélancolie comme un véritable fléau, elle en veut à tout jamais préserver ses chères maisons. Aussi, grâce à elle, la sainte gaité du cœur est restée leur patrimoine héréditaire.

Après la tristesse, ce qu'elle redoute le plus, c'est le manque de discrétion dans la dévotion ou dans la pénitence. Si les santés s'épuisent à la première heure,

(1) *Fondations*, ch. VII.

comment la règle pourra-t-elle être ensuite observée ? « Entendez bien, mon Père, dit-elle à un Visiteur, j'aime beaucoup à presser pour la pratique des vertus, et non pour l'austérité corporelle. Cela vient sans doute de ce que je suis moi-même peu pénitente. » Elle reprend sévèrement les Prieures qui surchargent leurs filles de pratiques de surrogation, qui les gardent au chœur quand elles devraient les laisser dormir ou leur imposent des pénitences démesurées. « Ne conduisez pas vos filles avec cette rigueur, leur écrit-elle, ce ne sont point des esclaves. N'oubliez pas que la mortification ne doit servir que pour l'avancement spirituel (1). » Elle leur demande aussi de diriger avec une grande prudence les sœurs favorisées de grâces extraordinaires; elle veut qu'on paraisse en faire peu de cas afin de les tenir dans l'humilité et qu'on les exerce plus que les autres. « Je n'approuve pas, ma chère fille, dit-elle à la Mère Marie de Saint-Joseph, que nos sœurs écrivent ce qui se passe dans leurs oraisons. J'y trouve bien des inconvénients. Quand il n'y en aurait point d'autre que la perte du temps, cela suffit pour enlever à une âme la liberté d'esprit. De plus, on peut se figurer bien des choses qui ne sont pas. Si les grâces qu'elles reçoivent dans l'oraison sont d'un ordre un peu élevé, jamais elles ne s'effacent de l'esprit; si elles s'en effacent, ce n'était point la peine de les dire. Je vois si bien l'inconvénient d'avoir la tête occupée de ce qu'on doit écrire que j'insiste beaucoup là-dessus. Le plus sûr, c'est de louer le Seigneur de ce qu'il donne et de se contenter de cela. Que l'âme en tire son profit, tout est là (2). »

(1) *Fondations*, ch. XVIII. — *Correspondance*.

(2) Avila, 28 mars 1758.

Les Carmélites ne seront vraiment ses filles que si elles sont simples : simples avec Dieu comme avec leurs sœurs, simples dans l'oraison, dans leurs vertus, dans leurs rapports extérieurs. Elle aime la simplicité avec passion, tant elle a compris que rien n'unit davantage à Dieu. « Plus une parole est semblable à une pensée, une pensée à une âme, une âme à Dieu, plus tout cela est beau, » a-t-on dit de nos jours. Ainsi pensait notre Sainte : « Votre lettre, ma chère Mère, m'a donné une vraie récréation, écrit-elle à Marie de Saint-Joseph, et cela m'a fait passer le dégoût que m'avait laissé celle de la sœur Saint-François. Ah! que cette lettre annonce peu d'humilité ! Recommandez-lui de ne point tant donner dans l'exagération. On croit ne point mentir avec tous ces détours ; mais en vérité ce style est bien opposé à la perfection religieuse qui ne permet pas qu'on s'exprime autrement qu'avec franchise et clarté. Dites-lui cela de ma part, ce sera ma seule réponse. Je ne serai contente d'elle que lorsqu'elle sera corrigée de ce défaut (1). » Et une autre fois : « Ce que vous me rapportez de l'oraison de la sœur Saint-Elie est bon. Cependant, comme je ne suis pas si savante qu'elle dans la Sainte Ecriture, je ne comprends pas ce qu'elle veut dire en parlant des Assyriens (2). » Un peu plus tard : « Dites, s'il vous plaît, à la sœur Saint-Jérôme, qui signe sa lettre *Muladar* (*fumier*), que je demande à Dieu de tout mon cœur que son humilité ne soit pas seulement dans ses paroles. »

La Mère Marie de Saint-Joseph, bien qu'elle contentât d'ordinaire la Sainte « au delà de toute expres-

(1) Malagon, 1^{er} février 1580.

(2) Avila, 28 mars 1578.

sion, » reçut aussi son avis : « Je puis vous assurer, ma fille, que vos lettres, loin de me fatiguer, me procurent au contraire mon délassément le plus agréable. Seulement j'ai trouvé plaisant que vous ayez mis la date en toutes lettres. Dieu veuille que ce ne soit pas pour vous épargner la petite humiliation de faire voir vos mauvais chiffres. Avant que cela m'échappe, il faut dire que j'aurais trouvé fort bien votre lettre au P. Mariano, si vous n'y aviez pas mis tout ce latin. Dieu préserve mes filles de vouloir être des latinistes ! Que cela ne vous arrive plus, je vous prie, et ne le permettez jamais. J'aime beaucoup mieux que mes filles se piquent de simplicité, comme il convient à des saintes, que de vouloir passer pour des rhétoriciennes (1). »

La vérité franchement dite, la sainte Mère n'insiste point, elle glisse bien vite un mot aimable près de ses reproches ou de ses conseils. « Toute méchante que vous êtes, ma fille, je voudrais bien en avoir quelques-unes qui vous ressemblent... Vous n'avez, me dites-vous, personne pour vous reprendre. Eh bien ! de peur que vous ne soyez tentée de vanité, je viendrai d'ici à votre secours. » Elle n'achève point ses lettres sans que le cœur de la mère ne s'y révèle avec sa tendresse plus forte et plus profonde encore qu'expansive : « Ma fille, ma chère fille, avec combien de raison je puis vous nommer ainsi ! Je vous aime au-delà de ce que vous pouvez penser. Je vous aime tant qu'il me serait

(1) Tolède, 19 novembre 1578. La sainte Mère ne veut point que ses filles se piquent de rhétorique et parlent latin par vanité ; mais elle leur permet d'aimer la belle langue de l'Eglise, lorsqu'elles peuvent l'entendre. Elle-même dans ses écrits ne craint pas de glisser des citations latines (sous une orthographe incorrecte). Elle sent qu'elle en affaiblirait l'énergie en les faisant passer dans l'idiome vulgaire.

impossible de vous oublier ou de cesser de prier le Seigneur pour votre avancement dans la vertu. » Ou bien : « Quoique je vous aie toujours aimée, ma tendresse pour vous a si fort augmenté que j'en suis tout étonnée. Aussi ne vous puis-je exprimer le désir que j'ai de vous voir et de vous embrasser à mon aise (1). » Ailleurs et encore à sa fille chérie Marie de Saint-Joseph : « Que votre Révérence m'aime du fond du cœur comme je l'ai toujours aimée, cela ne me surprend pas ; mais j'aime à vous entendre me le dire. » Elle revient sur cet aveu, non pour le rétracter, mais pour l'accentuer davantage : « Si vous me chérissez beaucoup, je vous le rends, je vous assure, et j'aime que vous me le disiez. Oh ! qu'il est vrai que notre nature nous porte à être payées de retour ! Cela ne doit pas être mauvais, puisque Notre-Seigneur même l'exige de nous. Car, bien qu'il y ait une distance infinie entre l'amour qui est dû à cet adorable Maître et celui qui convient à de faibles créatures, c'est cependant un avantage pour nous de lui ressembler en quelque chose, ne fût-ce qu'en cela. » Cette tendresse si ardente et si naïve à la fois sort donc du cœur de Jésus et elle y retourne. Quand il faut la sacrifier : « Ma chère fille, dit la Sainte, que j'offre de bon cœur au divin Maître la peine d'être séparée de vous ! » Ou bien : « O Jésus, quelle solitude de vous sentir si loin de moi ! Plaise au Seigneur que nous soyons réunies dans l'éternité : tout passe vite ici-bas : avec cette pensée, je me console (2). »

(1) Hija mia ! y con cuanta razon la puedo llamar así ! porque aunque la queria mucho, es ahora tanto mas, que me espanta : y así me dan deseos de verla y azarla mucho. Valladolid, 22 juillet 1579.

(2) Avila, 28 mars 1575.

Rien n'est plus touchant que ses sollicitudes. Chargée du soin des âmes et des corps, Thérèse y veille en mère : « Ma fille, je suis en peine de votre mal ; de grâce, écrivez-moi au plus tôt comment vous êtes. » A une autre : « Que Dieu vous garde, ma chère fille. Soignez-vous, je vous en conjure, car votre maladie me cause plus de peine que tout le reste. Par charité, prenez tous les soulagements possibles et faites-les prendre à ma chère Gabrielle. Portez du linge et suspendez la rigueur de vos pénitences dans un temps de si grande nécessité. Empruntez, je vous prie, de l'argent pour vivre, vous le rendrez ensuite ; mais n'endurez pas de privations, cela me fait trop de peine. » « Si quelquefois, du moins, vous vouliez bien me croire, écrit-elle à sa nièce Marie-Baptiste, nous n'en viendrions pas à de si grandes souffrances. » Elle pourrait dire vraiment à ses filles, comme la spirituelle descendante de sainte Chantal : « J'ai mal à votre tête, mal à votre poitrine. »

Si ces recommandations ne suffisent pas, elle appelle la malade près d'elle. La Prieure de Malagon, Briande de Saint-Joseph, se mourait lentement : on la disait atteinte d'étiisie. « Les médecins ne me laissent presque pas d'espérance sur son compte, écrit Thérèse ; mais Dieu est vie ; il peut la lui donner. Ne cessons pas de l'en supplier. » Elle parle de cette chère malade dans presque toutes ses lettres de cette époque. « Notre Prieure de Malagon me manda naguère qu'elle allait mieux. Elle l'a fait, la sainte fille, pour ne pas me donner de peine, car son mieux n'est rien. J'ai reçu aujourd'hui une nouvelle lettre : elle est très mal. Nous la recommandons beaucoup à Dieu. De tous côtés, je demande des prières... hélas ! nos péchés sont grands... Il n'y a rien que je ne fasse pour sa guérison et le con-

tement de son âme (1). » A la Mère Briande elle-même, notre Sainte écrit les lettres les plus tendres : « Que Dieu vous donne en ces fêtes de Noël un grand amour pour lui, ma fille, afin que vous ressentiez moins vos souffrances. Vous gagnez chaque jour dans votre lit plus de gloire pour le ciel. Dieu en soit béni ! C'est beaucoup que vous ne soyez pas plus mal avec un temps si rude. Ne vous étonnez pas de votre faiblesse ; il y a longtemps que vous souffrez. Je suis surprise qu'on vous laisse lever par un pareil froid. De grâce, ne le faites pas : cela peut être mortel pour vous. »

Le cœur des mères a une vigilance, une prudence, un génie que nul autre ne peut avoir. Persuadée que la mère Briande se remettrait si elle était très bien soignée, Thérèse la fit transporter à Tolède et ne voulut céder à personne le bonheur de la servir. Nuit et jour occupée de sa fille bien-aimée, elle la consolait, la charmait par ses entretiens ; elle cherchait quel aliment conviendrait le mieux à ce tempérament épuisé, quelle douceur exciterait son appétit. On nous donnera des détails qui révèlent, il nous semble, l'exquise délicatesse de cœur de la grande Sainte. Peut-on lire, par exemple, rien de plus maternel que ce passage d'une lettre remplie d'affaires sérieuses : « Je n'ai point donné à la Prieure de Malagon les confitures dont mon frère m'a fait présent, de peur qu'avec sa fièvre violente elles ne lui fissent beaucoup de mal. Ainsi ne lui envoyez rien qui puisse l'échauffer, je vous prie, mais plutôt des oranges douces et autres choses de malade, car elle a un extrême dégoût. J'espère maintenant pour elle dans l'eau de Loja ; j'aurai

(1) Tolède, octobre 1576.

soin qu'on envoie des gens pour transporter cette eau. Elle aura, je crois, toutes les qualités nécessaires, parce que j'ai bien recommandé que l'on prenne de celle qui a été puisée dans la meilleure saison. Ce qui maintenant va le mieux au goût de notre chère malade, ce sont des gâteaux de beurre et de sucre (1). »

Ces petites attentions sembleront-elles puérides, indignes du grand esprit de notre Sainte? Trouvera-t-on qu'elle s'abaisse par ces minuties? Ou plutôt, rapprochant ces lignes des pages éloqu岸tes du *Château de l'âme*, n'admirerons-nous pas cette harmonie complète, cet équilibre parfait entre toutes les richesses que le Ciel lui a prodiguées! Ni les ardeurs de sa foi, ni les transports de l'amour divin, ni les inspirations du génie ne l'arrachent à ses devoirs et à ses sentiments de Mère, pas plus que sa tendresse maternelle ne l'absorbe au détriment de son oraison ou de ses œuvres intellectuelles.

Dieu bénit les soins qu'elle prodiguait à la Mère Briande de Saint-Joseph : celle-ci se rétablit; mais Thérèse ne voulut point la renvoyer à Malagon. Quelques difficultés survenues à l'intérieur du monastère depuis son départ lui laissaient craindre que la frêle santé de la malade ne s'y trouvât de nouveau compromise. Une autre raison arrêtait encore la Sainte. Les sœurs supportaient avec peine l'autorité de la Vice-Prieure qui leur avait été donnée durant l'absence de la Mère Briande et réclamaient celle-ci avec des instances trop vives pour être exaucées. Aussi ferme qu'elle était bonne. Thérèse ne cédait jamais à un caprice naturel. Elle blâma ses filles de Malagon de leur

(1) Tolède, 26 janvier 1577.

excès d'attachement pour leur Mère. « Ce qu'elles y gagneront, c'est qu'elles ne l'auront plus, même si Dieu lui rend entièrement la santé. » Nous la verrons bientôt visiter ce couvent, consoler les sœurs et les laisser en paix sous le gouvernement d'une nouvelle Prieure qui sut gagner leur confiance.

Les épreuves du monastère de Séville lui donnaient de bien plus douloureux soucis. Aucune maison ne ressentit avec autant de violence le contre-coup de la persécution soulevée contre les Carmes; nous en savons déjà quelque chose. Les calomnies de la novice mécontente, les rapports erronés de l'aumônier scrupuleux avaient jeté dans l'air de Séville une certaine défiance envers les innocentes Carmélites. Le résultat de l'enquête des Inquisiteurs n'avait pu suffire à la dissiper complètement, lorsque, tout à coup, de préventions injustes on passa aux plus graves soupçons. Pendant que le P. Gratien essayait de soutenir à Madrid, en 1378, les intérêts de la Réforme, les Carmes Mitigés, trompés eux-mêmes, nous voulons le croire, par un misérable imposteur, se firent ouvrir les portes du couvent et obligèrent les sœurs à comparaître l'une après l'autre devant leur Provincial. On voulait obtenir contre la Mère Marie de Saint-Joseph et contre la sainte Mère des dépositions injurieuses, non tant pour les discréditer que pour laisser retomber sur le P. Gratien l'odieuse accusation où il était enveloppé. Les Carmélites indignées, douloureusement atteintes dans leurs sentiments les plus intimes, protestèrent avec énergie. Une pauvre converse, la sœur Marguerite, et une sœur de chœur, la première novice de la maison, Béatrix de la Mère de Dieu, eurent pourtant, après une longue résistance, le malheur de fléchir devant les menaces et signèrent des pages de

mensonges rédigées en leur nom. Elles devaient pleurer le reste de leur vie une aussi coupable faiblesse et l'expier par les rudes pénitences qu'elles ne cessèrent de s'infliger. Le Provincial, irrité de la fermeté courageuse de toutes les autres sœurs, bouleversa le couvent, déposa la Prieure, confia sa charge à une religieuse sans expérience et défendit d'entretenir aucune correspondance avec la sainte Mère. Thérèse, apprenant ce que ses ennemis avaient osé dire, s'écria : « S'ils ont voulu mentir, ils ont vraiment bien menti de manière à n'être crus de personne (1). » Puis, uniquement préoccupée de ses filles, elle écrivit à son saint ami de Séville, le Prieur des Grottes :

« Que dites-vous, mon Père, de ce qui se passe dans notre maison, de la manière dont on a traité et dont on traite encore nos religieuses, enfin des peines spirituelles et des amertumes qui leur viennent depuis si longtemps de la part de ceux qui devraient les consoler ? Pour moi, ce que j'en dis, c'est que, si elles ont demandé des croix et des souffrances à Dieu, il les a bien exaucées. Je ne suis point en peine de celles qui vinrent avec moi pour la fondation ; au contraire, il y a des moments où je me réjouis des grands avantages qu'elles retireront de cette guerre soulevée par le démon ; mais je m'afflige pour celles qui depuis ont pris l'habit. Ce sont des âmes nouvelles à qui de pareils commencements peuvent faire beaucoup de tort. Que le Seigneur y remédie !... »

(1) *Boll.*, n° 738. La Mère Marie de Saint-Joseph a écrit le récit de ces persécutions sous le titre de « *Ramillete de Mirra* : Bouquet de Myrrhe », opuscule très remarquable par la délicatesse et la religieuse élévation des pensées comme par la beauté et l'énergie du style. (Voir *Vic. de la Fuente*, t. II, p. 422 ; t. I, p. 261 et 555.)

« Je vous supplie, mon Révérend Père, de faire en sorte que l'ancienne Prieure et les religieuses venues de Castille lisent la lettre que je prends la liberté de vous adresser pour elles. Vous savez sans doute de quelle manière on a déposé la Mère, comment on l'a remplacée par une jeune sœur, et vous n'ignorez pas ce que l'on a fait souffrir à ces malheureuses filles, jusqu'à les forcer de livrer des lettres qu'elles ont reçues de moi pour les montrer au Nonce. Le plus fâcheux, c'est qu'elles n'ont eu personne pour les conseiller. Les docteurs de ce pays-ci sont tout étonnés des choses qu'on leur a fait faire par la crainte des excommunications... Il ne serait pas d'ailleurs surprenant que la tête leur eût tourné, car je sais que telle a été interrogée six heures durant ; et quelques-unes auront été assez simples pour signer tout ce qu'on aura voulu. Je vous supplie donc encore une fois, mon Révérend Père, de ne pas abandonner mes pauvres filles et surtout de les assister de vos prières en ce temps de tribulation (1). »

Cette lettre, comme Thérèse l'annonce, en contenait une autre que le Prieur devait aller porter lui-même aux Carmélites, afin de leur en donner au moins lecture, s'il ne lui était pas possible de la leur remettre.

« Que la grâce du Saint-Esprit soit avec vous, mes filles et mes sœurs !

» Sachez que jamais je ne vous ai aimées comme je vous aime maintenant et que jamais aussi vous n'eûtes plus de reconnaissance à témoigner à Notre-Seigneur que dans les circonstances actuelles, car il vous accorde une grande grâce en vous laissant goûter quelque chose de l'amertume de sa croix et de l'abandon

(1) Avila, 31 janvier 1579.

où il se vit réduit durant sa Passion. Bienheureux le jour où vous entrâtes à Séville, puisque ce temps de bénédictions vous était réservé. Que je vous porte envie ! A dire vrai, lorsque j'appris de pareilles choses, loin d'en avoir de la peine, je sentis intérieurement une grande consolation de ce que, sans vous envoyer au travers des mers, Notre-Seigneur vous plaçait au milieu de mines précieuses qui vont vous enrichir pour l'éternité de trésors dont vous pourrez aussi faire part à vos sœurs de Castille ; je me confie en Dieu et j'espère de sa miséricorde qu'il vous fera surmonter ces épreuves sans l'offenser en aucune manière. Ne vous affligez donc pas si vous éprouvez un peu trop de sensibilité. Le Seigneur veut sans doute vous aider à comprendre que vous n'étiez pas si fortes que vous le pensiez quand vous aviez de si grands désirs de souffrir.

» Courage, courage, mes filles. Souvenez-vous que Dieu ne nous envoie jamais plus de peines que nous ne pouvons en supporter et qu'il est près de ceux qui sont dans l'affliction... A la prière, donc, mes sœurs, à la prière. Que l'humilité, que l'obéissance resplendissent parmi vous, et que toutes, l'ancienne Prieure en tête, vous donniez aux autres l'exemple d'une soumission parfaite envers la nouvelle Supérieure. Oh ! le bon temps pour recueillir le fruit de vos généreuses résolutions ! Il plaît souvent à Notre-Seigneur d'éprouver les âmes pour voir si les effets répondent aux désirs et aux paroles. Faites honneur aux filles de la Vierge, vos sœurs, par votre courage au milieu de cette persécution. Si vous vous aidez, le bon Jésus vous aidera. Bien qu'il semble dormir sur les flots, au plus fort de la tempête, il commandera aux vents de s'apaiser. Il veut que nous l'appelions à notre secours

et il nous aime tant qu'il cherche toujours l'occasion de nous faire du bien. Que son nom soit à jamais béni ! Amen. Amen. »

La sainte Mère ne peut s'arrêter : son cœur déborde de compassion pour ses filles, de confiance dans le Seigneur. Elle en appelle à la foi des Carmélites éprouvées : la croix n'est-elle pas toujours le meilleur don du Ciel ? « Je vous en prie, mes filles, tâchez d'être joyeuses et considérez que tout ce que l'on peut souffrir pour un Dieu si bon et qui a tant souffert pour nous est toujours bien peu de chose. Vous n'avez pas encore répandu votre sang pour lui. Vous êtes avec des sœurs et non à Alger. Laissez agir votre Époux : vous verrez la mer engloutir ceux qui nous font la guerre, comme elle engloutit Pharaon, et laisser en liberté le peuple de Dieu. Nous sentirons tous alors un nouveau désir de souffrir, tant nous aurons retiré d'avantages de nos souffrances passées. »

Elle n'achève pas sans reprendre les malheureuses enfants dont la faiblesse a donné prise aux calomnies et aux injustices :

« Ce qui me fait une peine extrême, leur dit-elle avec une incomparable douceur, c'est de voir que dans les dépositions relevées par le Père Provincial, on a osé avancer certains faits dont je connais la fausseté, car les choses ont eu lieu devant moi. Pour l'amour de Dieu, que l'on examine bien quel motif a pu décider les sœurs à déposer ainsi contre la vérité. Est-ce le trouble ? Est-ce la peur ? Quand Dieu n'est point offensé, le reste n'est rien ; mais mentir et mentir au préjudice du prochain, mes filles, cela me brise le cœur. »

Ces mensonges arrachées à des âmes de vingt ans allèrent grossir le dossier que les ennemis de la

Réforme dressaient contre le P. Gratien. Nous avons dit comment le Conseil du roi en fit bonne justice et quelle honte retomba sur les détracteurs. Quant à la Mère Marie de Saint-Joseph, dès que la paix rendue au Carmel eut aussi remis ses filles en liberté, le premier usage qu'elles en voulurent faire fut de réélire leur prieure. La joie aussitôt rentra dans le couvent.

« Je vois par les lettres de nos sœurs que vous êtes maintenant rétablie dans votre charge, ma chère fille, écrivit la sainte Mère ; je ne puis vous dire quelle consolation cela me donne. C'était le seul moyen de ramener la paix dans les âmes. Remerciez de ma part toutes nos sœurs d'être si bien entrées dans mes vues et de m'avoir par là donné le contentement que je désirais. Je prie Notre-Dame de les en récompenser, de les bénir et de les rendre saintes (1). »

Dès qu'elle en trouva le temps, Thérèse, craignant sans doute que la Mère Marie de Saint-Joseph n'eût pas rempli son message, s'adressa directement à ses chères filles de Séville :

« Vous m'avez fait grand plaisir de m'écrire toutes, mes filles, et je voudrais répondre à chacune en particulier ; j'ai tant d'occupations que le loisir me manque ; pardonnez-moi et agréez du moins ma bonne volonté... Il semble vraiment que Dieu veut vous rendre plus parfaites que nous, puisqu'il vous a envoyé de pareilles épreuves : prenez garde d'en perdre le mérite. Que son saint nom soit loué et béni en tout lieu de vous avoir si bien inspirées dans l'élection que vous venez de faire. C'est pour moi une vraie consolation. Nous avons l'expérience dans nos couvents de ce pays-ci que la première Supérieure, placée par le Seigneur à

(1) Valladolid, 22 juillet 1579.

la tête d'une maison lors de son établissement, est toujours plus assistée par lui, plus attachée aux intérêts du monastère et plus attentive aux besoins des sœurs que les autres supérieures qui viennent après elle. C'est ce qui me fait penser que l'on ne devrait point changer ces premières Supérieures à moins de quelques grands défauts qu'on eût reconnus en elles; et, en effet, il y a dans ce changement plus d'inconvénients que vous ne le pouviez croire. »

Les pauvres coupables avaient besoin d'un mot en particulier, la sainte Mère le savait bien : « Je prie la sœur Béatrix et la sœur Marguerite de ne plus s'occuper de ce qui s'est passé, si ce n'est devant Dieu ou avec leur confesseur. Le Seigneur permet souvent que nous tombions afin que l'homme en devienne plus humble; et, quand nous nous relevons avec des intentions droites et la conviction de notre propre faiblesse, nous tirons de notre chute de nouvelles forces pour avancer dans les voies de Dieu, comme il est arrivé à plusieurs saints. Ainsi, mes filles, puisque vous avez la Très Sainte Vierge pour première Mère et que vous êtes toutes sœurs, aimez-vous les unes les autres et que le passé soit enseveli dans l'oubli. Je le dis à toutes sans exception (1). »

Voilà comment Thérèse entendait et remplissait ses devoirs de mère, comment elle portait entre ses bras les faibles et les petits pour les ramener au bercail, comment elle encourageait les forts, guérissait les malades, entraînait enfin toutes les âmes vers ce sommet du Carmel que domine la croix, mais la croix transfigurée par l'amour et baignée des rayons du ciel. Un écrivain de notre siècle (2), bien qu'étranger à la

(1) Malagon, janvier 1580.

(2) Le P. Faber.

famille de sainte Thérèse. a dit avec un pieux enthousiasme : « Non, des éternités ne suffiraient pas pour remercier Dieu de nous avoir donné cette séraphique Mère. » Avouons que, si cette parole est vraie, elle doit l'être surtout dans le cœur des Carmélites.

CHAPITRE XXVII

L'Apostolat extérieur.

Si difficile que fût alors le gouvernement de la Réforme, Thérèse, menant de front les affaires des Carmes et la direction de ses filles, avait encore trouvé le temps, durant la crise, de poursuivre et d'étendre son apostolat extérieur. Les pages les plus intéressantes de sa correspondance en dehors du cloître datent des années que nous venons de traverser. Avant de reprendre le récit de ses Fondations et d'assister aux derniers travaux sous le poids desquels nous la verrons succomber comme sur un champ d'honneur, il nous reste à regarder, dans la grande Sainte, la sœur, la parente, l'amie toujours fidèle à ses vieilles affections et à la suivre dans les sollicitudes, souvent même les âpres labeurs que lui imposait l'amitié.

Pour Thérèse, aimer quelqu'un, c'était aimer son âme ; aimer une âme, c'était la vouloir grande, et sainte, et toute à Dieu. Dieu était donc le principe et le terme de ses amitiés. Mais, elle le savait bien, la pauvre nature humaine a besoin d'être souvent réchauffée sur les chemins glacés de la vie, et par une

bonne parole, un encouragement, une marque d'intérêt, de condescendance, on dilate les cœurs et on les relève en haut. Aussi, loin d'être avare de ces témoignages d'affection, elle les prodigue à ses amis. Elle prend part à leurs moindres peines, elle s'enquiert de l'état de leurs affaires, de leur santé, de leur famille. Ces préliminaires, il est vrai, sont rapides, elle arrive bien vite à l'essentiel ; mais la confiance est gagnée, l'âme attendrie et on prend en bonne part ses sollicitations pressantes d'aimer beaucoup Notre-Seigneur, de songer au néant de la vie, de travailler pour le ciel, de s'appliquer à l'oraison.

Oui, l'oraison ; elle en parle à tout le monde, non de la même manière sans doute, mais elle en parle ; dans ses lettres aux gens du monde comme dans la correspondance avec ses filles, elle continue l'œuvre par excellence que le Seigneur lui a confiée : apprendre à prier.

C'est donc bien réellement un apostolat qu'elle exerce : il convient pourtant de remarquer sous quelle forme et avec quel caractère. Ennemie par principe autant que par inclination de toute singularité, elle ne sort jamais de sa Règle ni de ses habitudes religieuses ; elle répond avec simplicité aux lettres qui lui sont adressées, elle ne cherche point à se créer de nouvelles relations, elle accepte seulement celles que la Providence lui ménage et déploie alors, sous l'œil de Dieu, dans ce commerce extérieur, l'amabilité, la délicatesse, la pénétration d'esprit dont le ciel l'a douée.

Attentive à suivre en tout l'ordre divin, à ordonner en elle la charité, suivant le langage de l'Écriture, elle réserve la première place, après ses affections surnaturelles du cloître, pour les affections de la famille.

Ainsi le veut Notre-Seigneur, comme il daigna lui-même le lui dire. Préoccupée un instant par la crainte de s'écarter des rigueurs de la Règle en recevant les visites assez fréquentes de l'un de ses frères, elle porta cette inquiétude aux pieds du divin Maître et lui demanda si elle n'aurait point à retrancher quelque chose de ses rapports avec Laurent : *Non, ma fille*, lui répondit-il, *car votre institut ne doit marcher que selon ma loi* (1).

Le cercle de ses affections domestiques s'était peu à peu resserré. Après Rodrigue, le confident de son enfance, après Antoine, le religieux dominicain, l'émule de sa jeunesse, Thérèse avait perdu « le bon Jérôme » et Marie de Cepeda, sa sœur aînée. Celle-ci avait mûri pour le ciel au milieu des tristesses d'un veuvage rendu inconsolable par la rapidité du coup qui lui avait enlevé don Martin de Guzman, sans laisser le temps de lui procurer les secours de la religion. Thérèse, aussi désolée de cette mort, pria beaucoup pour le défunt et soutint le courage de Marie. Elle se rendit même près d'elle à Castellaños, afin de la disposer à mener une vie plus fervente. Notre-Seigneur lui ayant révélé dans l'oraison que Marie mourrait comme son mari, Thérèse, sans le lui dire, lui représenta combien il était nécessaire d'être toujours prêt à paraître devant Dieu et lui fit promettre qu'elle s'approcherait très souvent des sacrements : « Ma sœur, raconte la Sainte, suivit mes conseils. Après avoir vécu quatre ou cinq ans dans une grande pureté de conscience, elle mourut sans témoin et sans confession. Heureusement, grâce à ses habitudes ordinaires, il n'y avait pas plus d'une semaine qu'elle s'était confessée. Elle resta très peu

(1) *Relation IX*. — Vic. de la Fuente, t. II, p. 168. — Ribera, liv. IV, ch. x.

de temps en Purgatoire : huit jours à peine s'étaient écoulés depuis sa mort lorsque Notre-Seigneur, m'apparaissant au moment où je venais de communier, daigna me la faire voir s'élevant avec lui au séjour de la gloire (1). »

Il ne restait donc à Thérèse, de ses nombreux frères et sœurs, que Jeanne, Laurent, Pierre et Augustin. Ce dernier remplissait le Pérou de ses exploits. Sorti victorieux de dix-sept batailles, il avait obtenu, pour prix de ses services, le gouvernement d'une place importante. Notre Sainte, peu soucieuse des intérêts du temps et inquiète du salut de son âme, n'eut point de repos qu'elle ne l'eût amené à rompre une carrière plus brillante qu'honorable. Elle ne pouvait souffrir qu'il participât au despotisme que les conquérants exerçaient sur leurs vaincus. « Renoncez à votre place, lui écrivait-elle, si vous ne voulez perdre la vie du corps et celle de l'âme. » Augustin obéit, il revint en Espagne. A peine eut-il quitté son poste que les Indiens saccagèrent la ville et massacrèrent le gouverneur qui le remplaçait. Il comprit qu'il devait à Thérèse son existence et son salut et mena près de ses frères une vie simple et chrétienne, jusqu'à la mort de la Sainte. Mais quand la forte main de Thérèse ne fut plus là pour le maintenir, il s'élança de nouveau dans sa chère Amérique, rêvant pour sa vieillesse encore quelques hauts faits. La Providence lui barra le chemin : à peine arrivé à Lima, saisi d'un mal violent, il sentit approcher sa dernière heure ; il s'humilia devant Dieu, et, délivré de toutes ses pensées d'ambition terrestre, il ne songea qu'à bien mourir. Suivant l'attestation de son confesseur, Thérèse lui apparut, l'assista

(1) *Vie*, ch. xxxiv.

tout le temps de son agonie et recueillit son dernier soupir (1).

Pierre de Ahumada ne donna pas moins de mal à sa sainte sœur. Cœur d'or mais tête de feu, cet autre prodige bouleversait la paisible demeure de Laurent où il recevait une généreuse hospitalité. Depuis longtemps sa fortune personnelle était gaspillée ; son frère devait pourvoir à ses dépenses et de plus supporter tantôt ses caprices, tantôt sa mauvaise humeur. Parfois don Laurent perdait patience. Thérèse intervenait doucement entre eux deux, reprenait Pierre qui n'écoutait qu'elle, et rappelait à Laurent que la charité chrétienne exige beaucoup plus que le dévouement fraternel. Un jour enfin, dans un accès de mélancolie, Pierre s'enfuit de la maison de son frère, et, sans savoir ce qu'il allait devenir, il arriva au parloir du Carmel de Tolède, pâle, défait, désespéré. Il fallait lui trouver des ressources et un autre asile ; Thérèse écrivit aussitôt à Laurent :

« Dieu permet, croyez-moi, que nous soyons tentés par ce pauvre homme pour voir jusqu'où va notre charité. La mienne est, je vous l'avoue, si faible à son égard, que je ressens beaucoup de peine. Quand il ne serait pas mon frère, je lui devrais encore de la compassion comme à mon prochain et je ne me sens guère portée à lui en donner. Pour revenir à de meilleures dispositions, je considère ce que je dois faire, afin que Dieu soit content : aussitôt, voyant ce bon Maître entre Pierre et moi, je me sens prête à tout souffrir. »

Après être ainsi entrée dans les justes ressentiments de don Laurent et les avoir mis en face de sa foi, elle reprend la cause du coupable : « Le malheureux con-

(1) *Hist. gén. des Carmes*, liv. I. — *Boll.*, n° 48.

vient que vous avez raison d'être très fâché ; mais il dit qu'il ne peut mieux faire. Il comprend qu'il s'égare et il doit être sans doute bien las : malgré cela, il prétend qu'il préférerait mourir plutôt que de rester comme il était. Il avait déjà traité avec un muletier afin de partir demain pour Séville, je ne sais à quel dessein. Dans l'état où il est, un jour de soleil le tuerait, car il est arrivé avec un grand mal de tête. Que ferait-il à Séville, si ce n'est dépenser son argent et puis demander l'aumône ? Je le retiens ici jusqu'à ce que j'aie reçu votre réponse, bien qu'il se dise convaincu de l'inutilité de ma démarche. Enfin, comme il commence à voir dans quelle situation il s'est mis, il consent à attendre. Par charité, répondez-moi bien vite. Vous lui donniez deux cents réaux pour ses habits, plus la table ; en outre il profitait de maintes choses de votre maison. Et, quoique ces dernières dépenses fussent insensibles, elles allaient peut-être plus loin que vous ne le pensez. Avec ce que vous lui avez donné, il a de quoi vivre cette année-ci. Ajoutez aux deux cents réaux pour ses habits deux cents autres réaux, et il restera chez ma sœur qui l'en a prié, me dit-il, ou chez notre neveu Diego de Guzman. Celui-ci lui a déjà donné cent réaux pour son voyage. Il ne faudra pas l'année prochaine lui donner tout à la fois, mais payer successivement les personnes qui le nourriront, car je prévois qu'il ne restera pas longtemps dans le même endroit. Sans doute c'est bien triste... mais, si ce pauvre frère est fou sur ce point, quoiqu'il ne le soit point sur autre chose, il est clair que, d'après la loi de perfection, vous êtes encore plus obligé de l'assister et de lui appliquer certaines aumônes de préférence à d'autres, à cause du lien de parenté. Croyez-moi, lorsque Dieu accorde à quelqu'un

autant de grâces qu'à vous, il en attend de grandes choses et celle-ci en est une... » Puis notre Sainte ajoute avec une délicatesse exquise : « Comptez que cette somme, c'est à moi que vous la donnez, comme vous le feriez certainement, si vous me voyiez dans le malheur, et vraiment je le prendrai comme si c'était fait pour moi-même... Il m'est dur, je vous assure, avec mon caractère, de ne pouvoir le secourir (1). »

Don Laurent envoya de grand cœur la somme demandée et continua de pourvoir aux besoins de son frère dans les différentes demeures où son inconstance le conduisit tour à tour. Les ressources restreintes de Jeanne de Ahumada et de Diego de Guzman, second fils de Marie de Cepeda, ne leur permettaient ni à l'un ni à l'autre de le recevoir gratuitement chez eux : mais, avec ce secours et sur les instances de Thérèse, ils mirent en œuvre tout leur dévouement pour le retenir sous leur toit. Ils appelèrent, comme Thérèse, son humeur noire une infirmité et le traitèrent en malade. On attribuait, en effet, ses accès de mélancolie aux déceptions qui avaient suivi son retour du Pérou. Il comptait alors obtenir du roi des gratifications et des récompenses ; elles lui furent refusées. Sa tête très faible et déjà brûlante se brisa sous un coup qu'il regardait comme une amère disgrâce et il en porta les traces jusqu'à son dernier jour. Apaisé cependant par notre Sainte qu'il ne cessa jamais de vénérer et d'aimer, consolé par les attentions dont l'entourèrent son autre sœur et ses neveux, il devait terminer pieusement sa vie après avoir racheté, par ses longues souffrances, des fautes plus graves devant les hommes que devant Dieu.

(1) Toledo, 10 avril 1580.

Thérèse eut donc sa large part de ces tristesses intimes qu'au sein des familles, même les plus chrétiennes et les mieux unies, il arrive de rencontrer. L'infirmité humaine se fait partout sentir ; partout on aperçoit des vides, des ombres qui nous rappellent notre exil et nous font soupirer vers le lieu bienheureux où tous les esprits s'entendront, où tous les cœurs s'aimeront. L'âme chrétienne, loin de s'abattre sous l'épreuve, rend sa douleur féconde : elle en tire le salut de ceux qui la crucifient. Les larmes qu'elle verse sur leurs fautes les expient, comme les prières et les pleurs de Thérèse purifièrent et sauvèrent l'âme de ses deux frères, Pierre et Augustin.

Si notre Sainte eut des peines de ce côté, elle eut aussi de grandes joies. Dans leur maison d'Albe de Tormez, Jeanne de Ahumada et Jean de Ovalle menaient une pieuse vie entièrement employée au service de Dieu et à leurs devoirs d'état. Regardant Thérèse plutôt comme leur mère que comme leur sœur, ils prenaient ses conseils dans les affaires d'importance et lui recommandaient surtout l'avenir de leurs chers enfants, Gonzalve et Béatrix. Gonzalve, le petit ressuscité de Saint-Joseph d'Avila, devenu successivement enfant d'honneur, page, écuyer noble de la cour du duc d'Albe, traversait avec la candeur de ses premières années les périls de sa jeunesse. Thérèse se souvenait de sa naïve prière : « Petite sœur de ma mère, n'oubliez pas que vous êtes obligée de me faire entrer au ciel » ; elle veillait sur lui et ne le laissa pas longtemps après elle ici-bas.

Quant à Béatrix, on suivait avec inquiétude, depuis son enfance, le progrès d'une fierté vaniteuse surexcitée par les compliments que lui attirait sa beauté. Ses parents la firent élever dans un monastère bénédictin.

Un jour, une des religieuses, en la caressant, l'appela familièrement Ahumadita, diminutif de son nom de famille. La petite fille, alors âgée de cinq ans, loin d'être touchée de l'expression, se redressa de toute la hauteur de sa taille et s'écria d'un ton impérieux : « Sachez, madame, que je m'appelle doña Béatrix de Ahumada (1). » La sage maîtresse ne laissa point passer sans le punir ce trait d'orgueil suivi de beaucoup d'autres. En dépit de ses soins, le caractère de Béatrix se développant avec l'âge, elle était à quinze ans plus fière encore de son visage, de ses cheveux, de sa voix, de ses talents que de son nom. Rentrée au foyer paternel, elle aspirait à en franchir l'enceinte : elle voulait briller dans les fêtes du monde et s'élançait souvent vers le palais ducal où elle était reçue comme une enfant gâtée. A travers ses goûts frivoles et son orgueil, la Sainte discernait au fond de l'âme de Béatrix un esprit droit et un cœur capable de grandes choses. « Béatrix, Béatrix, lui disait-elle, vous avez beau faire, vous serez Carmélite un jour. » Béatrix secouait la tête et riait de la prédiction. Le Seigneur se chargea de la réaliser après la mort de la Sainte. Une douloureuse épreuve arracha la jeune fille aux plaisirs qu'elle n'avait pas le courage de sacrifier, et une prière fervente sur la tombe de sa tante lui obtint la grâce d'entrer au Carmel d'Albe qu'elle édifia de ses vertus.

Les relations de Thérèse étaient plus intimes encore avec son frère Laurent. Celui-ci avait acheté aux environs d'Avila une propriété appelée la Serna, où il vivait en solitaire, observant à la lettre les préceptes de la Sagesse qui ordonne à l'homme riche d'honorer Dieu de son bien. Cependant ni ses aumônes aux Carmélites,

(1) *Boll.*, n° 51.

ni ses libéralités envers sa famille, envers les églises et les pauvres, ni ses nombreux exercices de dévotion ne pouvaient le satisfaire entièrement. Appelé de Dieu à une vie intérieure et très parfaite, il avait cette faim, cette soif de la justice dont le Sauveur a dit : Bienheureux ceux qui en sont dévorés. Mais l'extrême délicatesse de sa conscience mêlait à ses bons désirs une timidité qui les paralysait ; de là un état d'inquiétude, de malaise qui lui laissait vivement sentir le besoin d'une direction. Les directeurs éclairés ne manquaient pas dans Avila, au collège de Saint-Gilles, au couvent de Saint-Thomas ou parmi le clergé séculier. Don Laurent crut placer mieux encore sa confiance en s'adressant à sa sœur et se rangea sous sa conduite avec autant de soumission que la sainte Mère eût pu en désirer de la dernière de ses novices.

Elle n'accepta point sans hésiter une mission aussi délicate. Diriger une âme en dehors du cloître, même l'âme de son frère, alarmait son humilité ; elle craignait d'usurper un droit que seule la grâce du sacerdote confère. Son confesseur trancha la question en faveur de don Laurent. « Mon cher frère, écrivit-elle alors à celui-ci, j'ai parlé à mon confesseur de l'obéissance que vous voulez me garder en lui disant que je trouvais cela hors propos. Néanmoins il l'approuve, pourvu que vous ne vous y engagiez pas par vœu ni envers moi ni envers personne. Je ne l'accepte donc qu'à cette condition, et encore n'est-ce pas sans répugnance : pour votre consolation je passe par-dessus (1). »

Affranchie de cette réserve que lui suggérait la prudence, Thérèse s'abandonna au bonheur d'épancher

(1) Tolède, 17 janvier 1577.

son cœur dans celui que les attraites de la grâce et les liens du sang lui attachaient si étroitement. Ce qu'elle cherche partout, du fond de sa cellule ou sur les routes qu'elle parcourt, une âme qui ne désire rien autre chose que de contenter Dieu parfaitement, elle le rencontre cette fois, non sous le froc d'un religieux, non sous les traits d'un étranger, mais dans son propre frère. Aussi entendons avec quel transport elle s'écrie : « Que Dieu soit béni sans fin, béni à jamais ! Nous avons donc enfin tous deux le bonheur *d'être bien* avec lui. Oh ! que Notre-Seigneur est bon ! Il me semble qu'il veut montrer sa puissance en élevant à un si haut degré de faveur de pauvres gens aussi mauvais que vous et moi, car je n'en connais pas qui le soient davantage. Nous devons, mon cher frère, remercier Dieu l'un pour l'autre ; je vous prie au moins de le faire pour moi, car je ne puis lui marquer ma reconnaissance comme je le voudrais. Ainsi ai-je grand besoin que l'on m'aide. »

Ce n'est pas seulement, du reste, une sainte joie fraternelle qui provoque chez elle ce mouvement d'expansion. Elle connaît le côté faible de don Laurent et veut l'arracher de prime abord à toutes ses pensées de mélancolie. Leur commun ami, François de Salcedo, toujours aussi fervent, mais aussi toujours de plus en plus craintif, recommence à jouer le rôle qu'il a jadis trop bien rempli près de Thérèse. Selon lui, don Laurent ne marche point par une voie sûre, parce qu'il goûte dans la prière des consolations réservées aux âmes très avancées. La Sainte sait mieux que personne combien une pareille influence serait pénible et dangereuse pour son frère : elle se hâte de l'y soustraire avec une aimable délicatesse envers son vieil ami.

« L'humilité du bon François de Salcedo est admirable. Dieu le conduit par la voie de la crainte. Je le regarde comme un saint; mais Dieu le mène par un chemin tout différent du vôtre. Il le traite comme une âme forte et nous autres comme des âmes faibles. » Quelques jours après elle ajoute : « Vous avez vraiment bien de la charité, mon cher Laurent, de vouloir prendre pour vous les peines et de laisser aux autres les consolations. Remerciez Dieu de vous en donner la pensée; mais ne voyez-vous pas que d'un autre côté c'est une grande simplicité et même un défaut d'humilité de penser qu'il vous suffirait d'avoir les vertus de François de Salcedo sans le secours de l'oraison? Croyez-moi, laissez faire le Maître de la vigne : il connaît les besoins de chacun de nous. Jamais je ne lui ai demandé de peines intérieures, ce qui ne l'a point empêché de m'en envoyer de bien sensibles. Ces sortes d'afflictions dépendent beaucoup du tempérament et de l'humeur. Je vois avec plaisir que vous commencez à connaître celle du saint homme et je souhaite de tout mon cœur que vous vous fassiez à son caractère (1). »

Don Laurent eut de la peine à se rendre : sous une forme ou sous une autre ses scrupules reparaissaient. Tantôt il s'alarmait de ses transports de dévotion, tantôt de ses heures de sécheresse; il se reprochait jusqu'à son appétit et son sommeil. Il cherchait à se réveiller au milieu de la nuit pour prier : il se couvrait d'instruments de pénitence et se liait par des vœux imprudents. Le soin de sa maison, l'éducation de ses enfants lui devenaient à charge. Un peu plus, il serait du nombre de ces dévots « qui n'osent ni remuer, ni bouger, parce qu'il leur semble que toute leur dévo-

(1) Tolède, 10 février 1577.

tion va s'évanouir s'ils s'accordent seulement le temps de respirer. » Heureusement pour don Laurent, il avait affaire à notre Sainte, et, en dépit de ses résistances, sa piété dut prendre bientôt des allures franches et libres, marcher dans le droit chemin du devoir, sans courir, sous prétexte d'atteindre plus haut, après des pratiques incompatibles avec son tempérament et ses obligations paternelles.

« Savez-vous bien qu'est-ce qui vous porte à vous repentir d'avoir acheté la terre de la Serna? C'est le démon, et cela pour vous empêcher de remercier Dieu de la grande grâce qu'il vous a faite en vous procurant cette terre... Mettez-vous donc une bonne fois dans l'esprit que, sous bien des rapports, cette affaire était pour vous la meilleure de toutes, puisque vous assurez du bien à vos enfants et quelque chose de plus que du bien, de l'honneur. Pensiez-vous que le recouvrement des rentes pût avoir lieu sans travail? Quoi! toujours avec des exécutions! dites-vous. Eh mais! tous ceux qui ont du bien en sont là. Encore une fois prenez-y garde, c'est une véritable tentation. Au lieu de vous repentir, ne pensez qu'à louer Dieu, et n'allez pas vous imaginer que, si vous aviez plus de temps à vous, vous feriez plus d'oraison. Un temps aussi bien employé que celui de prendre soin du bien de ses enfants ne nuit jamais à l'oraison. Souvent Dieu donne dans un moment de prière plus de grâce qu'il n'en accorde dans une oraison de longue durée. Ses œuvres ne se mesurent pas sur le temps. Tâchez donc, aussitôt après ces fêtes, d'examiner vos titres et de les mettre en ordre. Occupez-vous à améliorer votre terre. Abraham ne laissait pas d'être un saint pour prendre soin de ses troupeaux; de même Jacob et saint Joachim. Mais nous, comme nous ai-

mons naturellement à fuir le travail, tout nous lasse. »

Le même esprit de prudence règle ses conseils relativement à l'éducation de ses neveux (1). « Dieu préserve mon frère, dit-elle, de faire de ses chers enfants des orgueilleux. Laissez-les étudier. » Après l'étude et des exercices de dévotion proportionnés à leur âge, il faut qu'ils se récréent et qu'ils trouvent autour d'eux les distractions, les soins nécessaires. Laurent doit rester père en devenant parfait. Les autres illusions de sa ferveur sont l'une après l'autre démasquées : elles sont telles que Thérèse ne peut s'empêcher d'en sourire, et la douce raillerie qui perce sous ses reproches doit rendre son disciple quelque peu honteux.

« A propos, de peur que je ne l'oublie, vous faites donc des vœux sans m'en rien dire ! Voilà vraiment une jolie obéissance ! Pour moi je regarde un pareil vœu comme une simplicité. Jamais je n'oserais promettre ce que vous avez promis, sachant que les apôtres eux-mêmes ont péché véniellement et que la Très Sainte Vierge seule en fut exempte. S'engager par vœu à éviter des fautes où il est si facile de tomber et presque sans s'en apercevoir, Dieu nous en préserve ! Il faut y remédier au plus tôt, changer votre promesse en quelque autre chose et ne jamais recommencer à vous lier de la sorte (2)... Je vous dis et je vous ordonne aussi, mon cher frère, de ne pas donner moins de six heures au sommeil. Nous autres personnes âgées, si nous accablons le corps, il abattra

(1) La Sainte ne dédaigne même pas d'entretenir une correspondance directe avec eux. « Je vous en prie, dit elle à Laurent, n'empêchez pas François de m'écrire : un petit mot qui n'est rien pour moi est beaucoup pour lui, et il peut en avoir besoin. »

(2) 2 janvier 1577.

l'esprit, ce qui est une terrible souffrance. Dormez donc, je vous le commande, et soyez sûr qu'en obéissant, vous serez agréable à Dieu. Que vous êtes simple d'imaginer qu'il en est de votre oraison comme de celle qui m'empêchait autrefois de dormir. Pour vous donner l'idée de la différence, je vous dirai seulement que je faisais plus d'efforts pour dormir que pour veiller... Sachez encore que chez vous la faiblesse de tête ne dépend ni du boire, ni du manger : prenez donc une collation raisonnable. Souvent on va trop loin avec ce désir d'endurer quelque chose pour Dieu et on ne s'en aperçoit que lorsque le mal est déjà fait. Je dois sur ce point profiter de mon expérience et pour moi et pour les autres (1). »

Don Laurent, obligé de sacrifier ses vœux sur tant de points, voulut se dédommager d'une autre manière ; à force d'instances, il obtint de sa sœur un cilice et une discipline. Elle ne les lui envoie qu'en tremblant. « Vous pourrez prendre le cilice, lui dit-elle, quand vous aurez peine à vous recueillir dans l'oraison ou bien quand vous aurez grande envie de pratiquer quelque pénitence. Je vous le donne à condition que vous ne le mettez point quand vous serez en habit de cérémonie ni pour aller dormir. Portez-le seulement de manière à en ressentir de la gêne. Encore ai-je peur de vous dire cela. Comme vous êtes sanguin, un rien peut être capable de vous échauffer le sang. Enfin, je veux que nous en fassions l'épreuve, car il y a tant de bonheur à souffrir un peu pour l'amour de Dieu, ne fût-ce comme cela qu'une bagatelle. Vraiment j'en ris de tout mon cœur : vous m'envoyez des confitures, de l'argent, et moi un cilice en retour...

(1) Tolède, 10 février, 29 février 1576.

Quant à vos disciplines, qu'elles soient de courte durée : elles causent ainsi plus de douleur et font moins de mal. Ne vous frappez pas trop fort : vous penserez peut-être que c'est une grande imperfection et au contraire, cela n'a pas d'importance. Je vous ai dit que vous prendriez le cilice deux fois la semaine. Vous savez si bien calculer les jours ! Je ne crois pas que, sous ce rapport, les Carmélites soient aussi habiles que vous. »

Don Laurent, transporté de joie, sans prendre garde aux restrictions de Thérèse, compte user de ses instruments avec une inexorable rigueur et reproduire dans la solitude de la Serna les flagellations de saint Paul et les macérations de saint Antoine. Notre Sainte ne l'entend point ainsi. « Je ne sais vraiment pas ce que vous voulez dire avec ces disciplines que vous prenez pendant des *Pater*. Jamais je ne vous ai permis rien de semblable ; relisez ma lettre et vous verrez si je me trompe. De grâce, n'en prenez pas plus que je vous ai marqué, deux fois la semaine, et, ce carême, un jour dans la semaine, vous mettrez le cilice à condition toutefois que vous le quitterez si vous vous apercevez que votre santé en soit dérangée. Pour vous laisser prendre plus de discipline, non, je n'y consens pas, et, il est bon que vous le sachiez, dans ces commencements, vous ferez mieux pénitence en la prenant modérément, parce que vous briserez votre volonté (1). Ne manquez pas, quand vous aurez

(1) Ainsi, avec les gens du monde comme avec les religieux, la Sainte condamne l'excès de la mortification, moins comme dangereux pour la santé que comme un piège tendu par l'amour-propre. Du reste, si ces restrictions multipliées surprennent quelques-uns de nos lecteurs, il faut remarquer qu'elle s'adresse ici à une âme très timorée. Ailleurs elle se rit agréablement de la discrétion excessive de certains chrétiens

usé du cilice, de m'avertir si vous vous en trouvez mal... Notre-Seigneur vous fait une grande grâce de vous donner une bonne santé. Que ce divin Maître vous la conserve encore durant beaucoup d'années, afin que vous puissiez les employer à son service. »

Avec tous les ménagements imposés par la prudence de sa sœur, le pieux gentilhomme désespère de marcher à sa suite, et son ambition, cependant, c'est d'aller par le même chemin. Les recommandations de Thérèse resteront sans effet si elle ne prêche d'exemple. Elle le comprend et remplit ses lettres d'aveux tels que celui-ci : « Pour vous écrire ce soir, j'ai dû prendre le temps de l'oraison. Je n'en ai nul scrupule ; mais franchement j'ai grand regret de n'avoir pas plus de loisir. » Ou bien encore : « J'ai été très malade l'autre jour ; maintenant il me semble que je vais de mieux en mieux. Je vous le dis parce que si l'on vous montrait par hasard une de mes lettres écrite d'une autre main, vous pourriez vous en tourmenter. Ne soyez pas inquiet, j'ai bien soin de moi. » Un autre jour : « Ma dernière maladie m'aura procuré un avantage : J'ai été obligée de dicter mes lettres. Je m'en trouve si bien que je désire continuer. Néanmoins ce que j'ai souffert ne m'ôtera pas aujourd'hui la consolation de vous écrire de ma propre main, car je n'ai pas envie, *pour vous mortifier, de me mortifier la première.* »

Ne croirait-on pas, en parcourant ces lignes, lire le commentaire du conseil de saint François de Sales : « Soyons saints ici-bas, non à la manière des bons anges, cela ne se peut, mais comme de bons hommes

qui, pour se ménager la force de faire plus longtemps pénitence, ne commencent jamais à la faire. (Vie. — *Château intérieur*, IV^e Demeure.)

ou de bonnes femmes. » Ou plutôt le doux évêque, qui aimait tant la doctrine de la Mère Thérèse, n'a-t-il pas puisé dans les livres de notre Sainte quelque chose de la largeur et de la suavité de sa direction ? L'un et l'autre ont compris de même quel compte il faut tenir de la nature dans l'œuvre de la sanctification des âmes, sous peine de briser, d'anéantir au lieu de diviniser. Ils sont restés à la portée de tous dans leur langage comme dans l'ordinaire de leurs actes, à l'exemple de Celui qui appelle à ses pieds les générations humaines pour leur dire : « apprenez de moi, non comment j'ai créé le ciel et la terre, et comment j'y déploie ma puissance ; apprenez de moi, le Seigneur de toutes choses, que je suis doux et humble de cœur. »

La solitude de la Serna devint bientôt un pieux rendez-vous où les amis de Thérèse aimaient à chercher près de son frère quelque dédommagement à son absence. La Sainte en était ravie pour don Laurent et lui recommandait de recevoir de bon cœur ces visites, « car on ne peut être toujours en oraison, et l'entretien des personnes spirituelles est très profitable. » Elle ne dédaignait même point de fournir quelquefois le sujet de leurs conférences. Ainsi un jour demanda-t-elle à don Laurent de lui écrire ses réflexions sur le sens de ces paroles : « *Cherche-toi en moi* », que Notre-Seigneur lui avait adressées durant l'oraison. Laurent, bien embarrassé, réclama le concours de François de Salcedo, de Julien d'Avila et même de Saint Jean de la Croix qui résidait à cette époque à l'aumônerie de l'Incarnation. Les quatre docteurs résolurent de commenter chacun à part le texte proposé, puis de porter leurs compositions aux Carmélites de Saint-Joseph qui les jugeraient en premier ressort avant de les soumettre à la Sainte. Mais Mgr Alvaro de Mendoza

trouva la chose au-dessus du talent de ses filles et voulut que Thérèse fût le seul arbitre du procès. On lui envoya donc à Tolède les quatre compositions qu'elle corrigea gaiement, quoique l'heure fût mal choisie, « car elle avait si mal à la tête qu'à peine pouvait-elle lire. » Qui s'en douterait devant cette fine et gracieuse réplique ?

« Si l'obéissance ne m'y forçait, monseigneur, certainement je ne répondrais pas, et, pour de bonnes raisons, je refuserais de juger la chose en question. Ce n'est point cependant, comme nos sœurs le disent ici, parce que mon frère est du nombre des rivaux et que mon affection pour lui laisse à craindre que je ne donne en sa faveur une entorse à la justice. Non, car les quatre concurrents me sont tous bien chers, m'ayant tous aidée à supporter mes travaux ; mon frère n'est même venu que le dernier, comme nous achevions de boire le calice ; mais il en a eu sa part et il en aura encore par la suite une meilleure, moyennant la grâce de Dieu.

« Que Dieu me fasse aussi celle de ne rien dire qui mérite qu'on me dénonce à l'Inquisition, car je me sens la tête fatiguée par la quantité de lettres et d'autres choses qu'il m'a fallu écrire depuis hier soir. Comme l'obéissance peut tout sur moi, bien ou mal, je vais faire ce que Votre Grandeur m'ordonne. J'aurais seulement voulu me réjouir un peu par la lecture de ces papiers ; vous ne permettez pas que je m'en tienne là : il faut vous obéir.

« D'abord, paraît-il, les paroles en question sont de l'Époux de nos âmes qui leur dit : *Cherche-toi en moi*. Je n'en veux pas davantage pour conclure que don François de Salcedo a pris à gauche, en disant que cela signifie que Dieu est présent en toutes choses. La belle découverte !

» Mais voici une autre affaire, et, si don François de Salcedo ne se dédit pas, je le dénoncerai à l'Inquisition ma voisine. Dans tout son écrit il ne cesse de dire et de répéter : *Ceci est de saint Paul ; le Saint-Esprit lui-même s'exprime de cette façon.* Et après cela il ajoute, sous forme de conclusion, que son écrit n'est plein que de sottises. Oh ! qu'il se rétracte au plus vite, sinon il verra ce qui se passera.

» Pour le P. Julien d'Avila, il commence bien et finit mal ; aussi ne peut-on lui décerner le prix. On ne lui demande pas ici qu'il nous explique comment la lumière créée et la lumière créée s'unissent ensemble, ni ce que sent une âme lorsqu'elle est parfaitement unie à son divin objet, etc.

» Que veut-il dire encore par cette expression : *quand l'âme est épurée ?* Pour moi, je crois que les vertus et l'épureté ne suffisent point ici, parce qu'il s'agit d'un état surnaturel et d'un don que Dieu fait à qui il lui plaît, et, si quelque chose y pouvait disposer, ce serait l'amour. Mais je lui pardonne ses écarts parce qu'il a du moins un mérite, celui d'être moins long que mon père Jean de la Croix.

» La doctrine de ce dernier serait excellente pour qui voudrait faire les Exercices de la Compagnie de Jésus ; ici elle se trouve déplacée. Nous serions bien à plaindre si nous ne pouvions chercher Dieu qu'après être morts au monde. Eh quoi ! la Madeleine, la Samaritaine, la Chananéenne étaient-elles déjà mortes au monde, quand elles trouvèrent le Seigneur ? Il s'étend encore beaucoup sur la nécessité de s'unir à Dieu pour ne faire qu'une seule et même chose avec lui. Mais quand cela arrive, quand l'âme a reçu de Dieu cette faveur signalée, il ne peut plus lui dire de le chercher, puisqu'elle l'a déjà trouvé.

» Dieu me délivre de ces gens si spirituels qui veulent sans examen et sans choix, ramener tout à la contemplation parfaite. Avec tout cela, il faut pourtant lui savoir gré de nous avoir si bien expliqué ce que nous ne lui demandions pas. Voilà ce qu'on gagne à parler de Dieu : on en retire souvent le profit sur lequel on comptait le moins. C'est précisément ce qui est arrivé à don Laurent de Cepeda. Nous lui sommes bien obligés de ses vers et de sa réponse. Il en a dit plus qu'il n'en savait. En faveur de la petite récréation qu'il nous a donnée, nous lui pardonnons volontiers son peu d'humilité d'avoir voulu traiter des matières tellement au-dessus de sa portée, comme il en convient lui-même. Il mériterait pourtant d'être repris pour le bon conseil qu'il donne aux âmes dévotes, sans qu'elles le lui demandent, de pratiquer l'oraison de quiétude, comme si la chose dépendait d'elles. Dieu veuille qu'il tire quelque profit de ses rapports avec des hommes si spirituels. Son ouvrage n'a pas laissé de me faire plaisir, quoiqu'au fond je trouve qu'il a eu grande raison d'en être un peu honteux.

» Enfin, monseigneur, on ne peut décider lequel de tous ces écrits est le meilleur, puisque, sans manquer à la justice, aucun n'est exempt de fautes. Veuillez dire à leurs auteurs qu'ils se corrigent ; et peut-être ne ferais-je pas mal de me corriger moi-même, afin de ne pas ressembler à mon frère dans son défaut d'humilité ! Je m'arrête, monseigneur, de peur de vous fatiguer avec mes extravagances ; je répondrai une autre fois à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je vous en remercie de tout mon cœur (1). »

Mgr Alvaro de Mendoza, ravi de la censure, obligea

(1) Tolède, mars 1577.

la Sainte de mieux faire que ses amis, et elle lui envoya sa réponse sous la forme d'un délicieux petit poème (1). Cet échange de lettres et de poésies préparait d'une manière providentielle l'évêque d'Avila à entrer dans les vues de Thérèse sur une question d'autre importance. Il était sous le charme de ce qu'il venait de lire, lorsque la Sainte Mère, envoyée par le P. Gratien ou autorisée par le Provincial des Carmes Mitigés, se rendit de Tolède à son premier couvent et pria humblement Mgr Alvaro de Mendoza de bien vouloir traiter avec elle une affaire sérieuse. Il s'agissait de retirer le monastère de Saint-Joseph de la juridiction épiscopale pour le placer comme les autres couvents sous l'obéissance de l'Ordre (2). Cette différence de gouvernement dans une même Province pouvait avoir, tôt au tard, des inconvénients. Il était à désirer que l'uniformité s'établît, surtout au moment où l'on travaillait avec tant d'ardeur à l'affranchissement de la Réforme. « Le prélat se montra d'abord très opposé à mon désir, nous raconte Thérèse. Néanmoins il pesa mes raisons; comme il est éclairé et que Dieu nous assistait, il en trouva même de plus fortes que les miennes. Il me donna enfin son consentement. » Ajoutons que la récente promotion de Mgr Alvaro à l'évêché de Palencia lui rendait moins pénible un sacrifice sur lequel il n'avait jamais compté, sa bienveillance d'une part, l'attachement filial des Carmélites de l'autre, les assurant réciproquement de la constance de leurs rapports. Thérèse lui montra d'ailleurs que si l'évêque d'Avila cessait d'être son supérieur, Mgr Alvaro de Mendoza serait toujours son Père.

(1) Voir à la fin du volume : *Alma, buscarta has en mi.*

(2) Voir à la fin du volume : *Note sur l'établissement et le gouvernement des Carmélites de France.*

« Vous me parlez, monseigneur, lui écrit-elle, des nécessités auxquelles nous pourrions être exposées par la suite, lorsque notre évêque ne se mêlera plus de nos affaires ; que cela ne vous fasse pas de peine. Nos monastères tireront plus d'assistance les uns des autres qu'ils ne pourraient attendre de l'évêque, car il ne faut pas que nous nous flattions d'en trouver beaucoup qui aient pour nous l'amitié que vous nous portez. Tout notre chagrin est d'être privées de votre présence. Du reste, il ne paraît pas qu'il se soit fait chez nous aucun changement. Nous vous sommes toujours également soumises et vous devez toujours compter sur la même soumission de la part de nos supérieurs, surtout du P. Gratien à qui, semble-t-il, nous avons communiqué notre filial attachement pour Votre Grandeur (1). »

Thérèse et ses filles gardèrent le cœur et les bonnes grâces de leur saint évêque. Abandonnant ses autres droits, il retint seulement celui d'être enterré dans la chapelle qu'il leur avait fait bâtir près de leur premier petit sanctuaire si incommode et si étroit. Avant de s'éloigner d'Avila, il désigna la place de son tombeau et, à côté, en choisit une autre pour la sépulture de la Sainte. Il obtint même du P. Gratien la promesse écrite que, si Thérèse mourait en voyage ou dans un autre monastère, son corps serait transporté à Saint-Joseph et inhumé au lieu marqué, dispositions en dehors des plans de la Providence, mais qui n'en montrent pas moins quelle vénération profonde Mgr Alvaro avait vouée à notre Sainte. Aussi, pouvant tout lui dire et tout lui demander, Thérèse ne le laissa pas sortir de son évêché sans implorer une

(1) Avila, août 1557.

faveur d'adieu, non pour elle qui n'avait jamais besoin de rien, mais pour un ancien et fidèle ami, maître Gaspar Daza, qui marchait plus vite dans le chemin de la perfection que dans la voie des honneurs.

« Je ne sais, monseigneur, comment m'y prendre pour recommander à Votre Grandeur l'affaire de maître Daza. Je souhaiterais bien que vous puissiez faire quelque chose pour lui, et, si peu que ce fût, j'en aurais toujours bien de la joie. Je connais son attachement pour vous et je lui ai ouï dire qu'il vous aimait tant que, s'il croyait vous causer le moindre déplaisir en vous priant de lui faire du bien, il se résoudrait volontiers à vous servir sans jamais rien vous demander. Mais cela n'empêche pas qu'il ne soit un peu mortifié et qu'il ne se plaigne de son peu de bonheur, lorsqu'il voit les grâces que vous avez faites et que vous faites tous les jours à d'autres qu'à lui. Il écrit à Votre Grandeur au sujet du canonicat et il espère que, si quelque chose vient à vaquer, avant votre départ, vous voudrez bien l'en gratifier et le laisser content. Pour moi, j'en aurais d'autant plus de satisfaction que je suis persuadée que vous feriez en cela une œuvre agréable à Dieu et aux hommes, et, en vérité, vous le lui devez... Au bout du compte, monseigneur, tout le monde n'est pas obligé de vous aimer de la même manière que vos Carmélites qui ne demandent rien, sinon que vous les aimiez et que Dieu vous conserve de longues années (1). »

Ainsi la charitable Sainte servait-elle de trait d'union entre des hommes placés dans les plus diverses conditions de la vie, mais qu'elle honorait également du titre d'amis. Et ce n'était point là sur ses lèvres une

(1) Avila, août 1577.

expression vulgaire. Que ce fût un marchand comme Alphonse Ramirez, un pauvre comme le bon Andrado, un grand comme le duc d'Albe, ou bien même un docteur, un prince, un pontife, son ami pouvait compter sur un dévouement inépuisable, sur un zèle discret, mais persistant, qui ne cesserait de le poursuivre pour le jeter plus avant dans les bras de Dieu. Car le Seigneur était toujours de moitié dans ses amitiés (1). On comprend donc qu'elle n'en eût jamais assez et qu'elle ouvrit largement son cœur à tous ceux qui venaient y frapper.

Les quatre cents lettres qui nous ont été conservées ne forment évidemment qu'une faible partie de son immense correspondance (2); cependant que de noms s'y retrouvent! Aujourd'hui elle presse Diego Hurtado de Mendoza de chercher dans le service du Roi du ciel un honneur moins éphémère que celui de ses victoires; demain elle porte ses consolations à un autre disgracié plus illustre encore, au puissant duc d'Albe, Ferdinand Alvarez de Tolède, qui expie dans la prison

(1) « Quel bon sujet, Seigneur, pour être de nos amis! » T. I, p. 268.

(2) *Boll.*, n° 1479. Le P. Gratien et la Mère Marie de Saint-Joseph gardèrent les lettres de la sainte Mère avec un religieux respect; malheureusement ses autres correspondants ne songèrent point à en former des collections qui auraient été si instructives et si précieuses. Les Carmélites d'Espagne ont recueilli non sans peine et conservent de nos jours la plupart des autographes qui ont été publiés. (Vic. de la Fuente, t. II, *Préliminaires.*)

On peut regretter en particulier la perte de presque toutes ses lettres aux dames du monde. Son intimité avec la duchesse d'Albe, la duchesse de la Cerda, doña Marie de Mendoza, laisse à penser qu'elle leur écrivit souvent, et à peine dix ou douze lettres nous sont-elles parvenues. Le P. Gratien réunit du moins avec les siennes celles que sa mère, doña Juana Dantisco, eut le bonheur de recevoir.

d'Uzeda un acte légitime de son indépendance privée (1). Elle encourage son ancien disciple de l'Université de Salamanque, don Teutonio de Bragance, à recevoir humblement, mais sans pusillanimité, le fardeau de l'épiscopat. Elle déclare franchement à un autre prélat vénéré qu'il manque encore quelque chose et quelque chose d'essentiel à sa perfection : la pratique fidèle de l'oraison. Elle lui trace une méthode complète à laquelle se soumet aussitôt le Révérendissime Père de son âme qui n'est autre que le docteur Velasquez, devenu évêque d'Osma (2). S'agit-il de complimenter le grand orateur de son siècle, le P. Louis de Grenadé, d'obtenir quelque grâce de l'Inquisiteur, l'archevêque de Tolède, ou de présenter une requête au roi, elle écrit avec la même facilité : son tact exquis, son sentiment profond des convenances ne lui enlève rien de son naturel. Elle est humble toujours, aimable avec tous, respectueuse quand il le faut, flatteuse ou servile jamais. Son ton garde au contraire une certaine liberté qui lui sied bien avec les grands ; elle rend honneur en leur personne à la

(1) Le duc d'Albe avait marié son fils don Fadrique contre le gré de Philippe II qui eût préféré une autre alliance. Les lettres que la Sainte lui envoya durant sa captivité ont été perdues comme tant d'autres ; mais nous voyons par celle qu'elle adresse au P. Gratien, en janvier 1580, qu'elle lui écrivit deux fois à Uzeda. De plus, le P. Barthélemy de Médina réussit à se procurer une copie du manuscrit de la *Vie* et la fit remettre au duc. « Cette lecture ranima toute la vivacité de sa foi. Il admira un nouvel héroïsme devant lequel celui des guerriers est peu de chose et, à l'école de la Sainte, le chrétien chez lui s'éleva au niveau du grand capitaine. Il était dans ces sentiments, lorsqu'il sortit de sa prison d'Uzeda pour aller conquérir le Portugal à l'Espagne. » (Note du P. Bouix, t. III, p. 127.)

(2) C'est du moins l'opinion la plus accréditée, mais elle a de sérieux contradicteurs. Voir V. de la Fuente, t. II, p. 286. — D. Herrero y Bayonna pense que la Sainte s'adressait plutôt au docteur Sancho d'Avila, évêque de Jaen.

dignité dont le Ciel les a revêtus, mais conserve le droit de leur rappeler que leur véritable grandeur, c'est de servir Dieu et de s'abaisser devant lui.

Cette franchise de notre Sainte devenait intrépide en face de l'injustice. On sait combien elle aimait la Compagnie de Jésus. Or, le Provincial de Castille, le P. Jean Suarez, lui écrivit un jour une lettre de reproches où il l'accusait de vouloir entraîner son ancien confesseur d'Avila, le P. Gaspar de Salazar, à quitter la Compagnie pour entrer dans l'Ordre des Carmes. En effet, le P. Gaspar, touché des épreuves endurées par la famille de Thérèse, songeait réellement à se revêtir de cet habit méprisé pour souffrir davantage et mettre au service de la Sainte les ressources de son dévouement. C'était, sinon une inspiration divine, du moins le rêve d'un grand cœur où le religieux pensait lire la devise de son Père Ignace : *Ad majorem Dei gloriam*. Thérèse avait-elle eu la moindre influence sur sa détermination ? Le supposer, c'était la croire capable d'une ingratitude révoltante ; et le laisser croire eût été de sa part une indelicatessen. Elle proteste donc, elle s'indigne et sa plume, d'ordinaire si saintement aimable, trace ces lignes énergiques :

« Je suis bien surprise, je vous l'avoue, mon Révérend Père, de la lettre que le Père recteur m'a remise en votre nom. Vous dites que je veux persuader au P. Gaspar de Salazar de quitter la Compagnie de Jésus pour passer dans notre ordre ; et vous ajoutez que je prétends l'y entraîner en le persuadant que j'ai reçu de Notre-Seigneur une révélation à ce sujet. Quant au premier point, loin d'avoir conseillé ce changement, je ne l'ai jamais désiré. Et à la première nouvelle, qui n'est pas même venue directement de ce Père, j'en fus

très peinée et presque malade... Quant à la révélation, j'ignore si le P. de Salazar en a eu quelque'une : je n'ai reçu aucune lettre de lui. Mais, quand j'aurais eu moi-même ce rêve, comme Votre Paternité l'appelle, certes, je ne suis pas assez imprudente pour conseiller un changement de cette importance sur un pareil fondement ; je vous réponds même que le P. de Salazar n'en aurait jamais rien su... Il faut, dites-vous, mon Révérend Père, que les supérieurs vérifient ce qui en est : oui, sans doute, et ce sera bien fait. S'ils constatent que notre amitié est grande (je ne le nierai jamais), ils verront aussi qu'elle est fort ancienne ; et l'on sait qu'il y eut un temps où j'avais bien plus besoin de secours qu'aujourd'hui, surtout lorsque notre Réforme ne comptait que deux Religieux. C'était alors le moment de solliciter le changement du P. de Salazar et non maintenant que nous avons, grâce à Dieu, plus de deux cents Pères Déchaussés : parmi eux il ne manque pas de personnes capables de diriger notre pauvre petite famille.

» Vous dites encore, mon Révérend Père, que j'ai écrit des lettres pour semer le bruit que vous vous opposiez à ce changement. Ah ! que Dieu ne m'écrive point dans le Livre de vie si seulement j'y ai pensé. Pardonnez-moi cette hyperbole : je veux prouver à Votre Paternité que je traite avec la Société de Jésus comme quelqu'un qui la porte dans son âme et qui donnerait sa vie pour elle. Non, je ne puis le croire, jamais le Seigneur ne permettra que sa Compagnie, je ne dis pas pour un motif aussi léger, mais même pour les sujets les plus graves, agisse en rien contre l'Ordre de Notre-Dame ; et, s'il le permettait, je craindrais que ce que l'on gagnerait d'un côté, on ne le perdit de plusieurs autres. De ce souverain Roi nous sommes

tous vassaux. Plaise à sa majesté que les uns ou les autres, ses compagnons ou les enfants de sa Mère, nous soyons tous des soldats courageux, ne songeant qu'à suivre son étendard et à remplir ses ordres... Dieu vous conserve de longues années, mon Révérend Père! Je sais que vous avez toujours été bon pour nous : aussi malgré sa misère, je vous recommande instamment à Notre-Seigneur. Je supplie Votre Paternité de bien vouloir en faire autant pour moi. Il y a six mois que les peines et les persécutions ne cessent de pleuvoir sur cette pauvre vieille, et, parmi ces peines, je ne regarde pas comme la moindre celle que me cause maintenant cette affaire. Du reste, j'en donne ma parole à Votre Paternité, pas plus dans l'avenir que par le passé, je ne dirai ni ne ferai jamais rien dire au P. de Salazar qui puisse le porter à exécuter un pareil dessein (1). »

Le Provincial désabusé regretta ses mauvais soupçons : il chargea le Recteur, qui lui avait déjà servi d'intermédiaire, de présenter ses excuses à la Sainte, en la priant d'écrire au chef de son Ordre, sans doute au P. Gratien, de défendre d'admettre le P. de Salazar dans aucun monastère de la Réforme. Avec sa douce fermeté et toute sa grandeur d'âme, notre Sainte répondit : « Dieu sait, mon Révérend Père, que je vous ai parlé sans détour. C'était à mon avis tout ce que l'honneur et la religion me demandaient. Aller plus loin serait manquer à l'un et à l'autre et commettre une grande injustice envers quelqu'un à qui je dois bonne amitié, surtout étant certaine, comme je le suis, que le P. de Salazar ne fera rien sans l'agrément de son Provincial. Ainsi donc que ce Révérend Père l'ar-

(1) Avila, 10 février 1578.

rête et lui refuse sa permission. Quant à moi, je ne ferais que porter atteinte à un vrai serviteur de Dieu en le diffamant dans nos monastères. Car ne serait-ce pas une grave injure de dire qu'il entreprend une chose qu'il n'exécuterait pas sans offenser Dieu? J'ose le déclarer à Votre Révérence, lorsque j'ai fait ce que j'ai cru devoir faire, le Seigneur m'accorde assez de courage pour supporter ce qu'il en peut résulter de plus fâcheux. J'ai commis contre la divine Majesté des offenses méritant un plus grand châtiment que toutes les peines dont je serai jamais accablée. Il me paraît toutefois que je n'ai pas donné sujet à la Compagnie de Jésus de me les procurer (1). »

Le différend s'apaisa bientôt. Grâce sans doute aux prières de Thérèse, le P. de Salazar comprit que, pour l'honneur de la Compagnie et dans l'intérêt même de l'Ordre de Notre-Dame, il devait rester fidèle à ses premiers vœux. Il abandonna son dessein, mais demeura toujours l'ami de la Sainte (2), le serviteur dévoué des Carmes et des Carmélites.

Thérèse vient de nous dire qu'elle soutenait ce démêlé au moment où les peines et les tribulations l'accablaient de toutes parts, c'est-à-dire dans la dernière période de la lutte dont nous avons raconté l'issue. Il est temps de reprendre la suite des événements et de fermer, non sans regret, une correspondance trop peu connue, où il faut cependant chercher dans toute sa plénitude l'esprit de la Sainte avec « sa grâce tou-

(1) Avila, février 1578.

(2) Thérèse lui obtint à diverses reprises des grâces particulières. Dans une circonstance très pénible, bien qu'il fût éloigné d'elle de plusieurs lieues, il la vit apparaître dans sa cellule; elle lui transmet de la part de Notre-Seigneur des avis et des encouragements et le laissa comblé de consolation. (Boll., n° 1334.)

chante et son austère simplicité (1). » Nous avons essayé d'en tirer quelques-unes des notes qui viennent y vibrer tour à tour : l'amitié, le zèle, la prudence, la gaieté, les saillies d'un esprit heureux, d'une imagination vive, candide, les élans d'un cœur sans vieillesse, la dignité d'une grande âme : notes diverses auxquelles l'amour divin donne toujours un ton surnaturel. Nous plaindriions ceux qui devraient se contenter de nos fragments et ne pourraient chercher, par une lecture suivie, à entrer dans l'intimité de sainte Thérèse (2).

(1) Mgr Freppel. *Lettres aux Carmélites d'Angers*, octobre 1882.

(2) L'abandon de sa correspondance s'affirme lui-même dans les lignes suivantes adressées à don Laurent : « Ne prenez pas la peine de relire les lettres que vous m'écrivez. Je ne relis jamais les miennes. Quand vous y trouverez quelques fautes, corrigez-les : j'en ferai autant pour les vôtres. On voit tout de suite la pensée. Le reste est temps perdu et n'aboutit à rien. » Et cependant, écrites au courant de la plume, sans phrases, sans réticences, sans un retour sur elle-même, au milieu d'affaires pressantes, entre un visiteur qui la réclame et la cloche qui l'appelle à l'office, ces lettres deviendront « l'immortel monument d'une sagesse qui tient du génie, trésor inépuisable d'avis appropriés à toutes les situations, de maximes, de règles où éclate avec l'art de gouverner une science consommée du cœur humain, . . . recueil peut-être sans rival pour le charme du style et la profondeur de la pensée. » (Mgr Freppel. *Ibid.*) V. l'édition française des *Lettres* de sainte Thérèse traduites par le P. Bouix.

CHAPITRE XXVIII

Les travaux de la dernière heure.

On sait déjà que le bref du Nonce, publié le 1^{er} avril 1579, affranchissait la Réforme thérésienne de la juridiction des Carmes Mitigés, mais lui donnait pour supérieur provincial le P. Ange de Salazar, en attendant que la Cour de Rome eût jugé l'affaire en dernier ressort (1). Le P. Ange comprit qu'il s'agissait simplement pour lui de remplir un intérim, et, loin de s'arroger des droits plus étendus, il laissa la sainte Mère et le P. Gratien gouverner en son nom. Homme droit et bon, il ne s'était montré dur quelquefois que par faiblesse. Devenu maître de lui-même, il s'estima heureux de pouvoir seconder une œuvre qu'il avait combattue à regret (2).

(1) *Boll.*, n° 878.

(2) Le P. Ange de Salazar vécut encore de longues années et fut appelé comme témoin à Valladolid, aux premières informations du procès de la canonisation de notre Sainte. En attestant la sainteté de la Mère, il rendit à celle de son œuvre un témoignage qui l'honore lui-même : « Je déclare que j'ai connu la Mère Thérèse étant religieuse de l'Incarnation, pendant plus de vingt ans, jusqu'à ce qu'elle en sortit pour fonder les monas-

Dès les premiers jours du mois d'avril, Thérèse dit adieu à ses filles de Tolède et prit la route d'Avila, afin de passer les fêtes de Pâques au monastère de Saint-Joseph. C'était bien, en effet, la joie pascale que ce retour triomphant de la sainte Mère dans sa première solitude. Elle venait y reposer son âme, y rafraîchir son cœur après l'orage; et, sentant que le vase fragile de son corps, usé par une vie de souffrance était près de se rompre, elle venait aussi dans le silence et la retraite demander à Dieu ce qu'il attendait d'elle avant de la rappeler à lui.

Ses infirmités ordinaires s'étaient accrues depuis quinze mois de la perte presque complète de l'un de ses membres. Vers la fin du mois de décembre 1577, montant un soir les degrés qui conduisaient au chœur (1), elle avait été saisie subitement de vertige, renversée en arrière par une force invisible et précipitée jusqu'au bas des degrés. Les sœurs, accourues au bruit de la chute, osaient à peine la relever; elles la crurent morte. La Sainte les rassura: le bras gauche seul était cassé. « Ma Mère, s'écria l'une des sœurs, c'est le démon qui vous a poussée sans doute. — Oui, ma fille, répondit-elle, et il aurait été bien plus loin si Dieu le lui eût permis. »

teres des Carmélites Déchaussées. J'étais Provincial à cette époque, et, connaissant l'esprit et le saint zèle qui lui faisaient embrasser une telle entreprise, après plusieurs difficultés, je lui donnai licence de commencer ladite Réforme; je l'accompagnai même dans quelques-unes de ses Fondations. Je puis assurer que Dieu a été ainsi bien glorifié et qu'il l'est encore. Comme Provincial, j'ai visité les monastères qu'elle a établis, et je sais quel en est l'état religieux, avec quelle ferveur et quelle pureté la Règle y est observée, de sorte que ses Carmélites paraissent être plutôt des anges que des femmes. » N° 72. *Informations. Vic. de la Fuente, t. II, p. 411.*

(1) *Boll.*, n° 786.

On envoya chercher une femme douée, disait-on, du talent de remettre parfaitement à leur place les membres déboîtés. Cette femme demeurait à Medina; de plus, elle était malade : elle se contenta d'envoyer ses ordonnances et de dire que, lorsqu'elle serait guérie, elle se rendrait près de la Sainte. Sa maladie dura quatre mois : pendant ce temps, Thérèse souffrait le martyre. Le moindre mouvement lui causait des douleurs intolérables, ce qui ne l'empêchait ni de suivre les exercices réguliers ni de traiter ses affaires.

A ceux qui s'informaient de son état, elle répondait gracieusement : « Je suis mieux, Dieu merci... j'irai sans peine jusqu'au bout avec les soins que l'on me prodigue, » et, selon son habitude de prendre les choses du meilleur côté, elle bénissait la Providence de ce que, par une grâce particulière, son accident ne fût point arrivé au bras droit. Enfin, au mois d'avril 1578, on tenta l'opération. La Sainte pensa qu'elle serait très douloureuse, et, pour ménager la tendresse de ses filles, elle les envoya prier au chœur, tandis qu'elle se livrait seule aux mains plus rudes qu'habiles de la femme de Medina.

Celle-ci avait amené avec elle une autre villageoise : l'une et l'autre se mirent à tirer de toutes leurs forces sur le bras que le temps écoulé depuis la fracture avait noué et raccourci. La pauvre Sainte se mourait de douleur; mais, au lieu de gémir, elle pensait aux tortures qu'avait endurées Notre-Seigneur quand on lui étendit les bras sur la croix. L'opération terminée, elle fit ouvrir les portes de l'infirmerie aux religieuses qui, en entrant, remarquèrent son air joyeux. Elle semblait revenir d'une fête. « Pour rien au monde, leur dit-elle, je n'aurais voulu perdre une si bonne

occasion de souffrir (1). » L'occasion devait durer longtemps : l'usage de son bras ne lui fut qu'imparfaitement rendu, et un autre accident, aggravant les suites du premier, la rendra bientôt tout à fait infirme.

Avec ce bras perclus et les forces épuisées de ses soixante-quatre ans, après les fatigues et les peines des années précédentes, n'était-il point permis à la sainte Mère de désirer un peu de repos ? Elle pouvait, sans sortir du couvent de Saint-Joseph, diriger les affaires de l'Ordre, correspondre avec les délégués de Rome, traiter avec la Cour de Madrid, et, ces lettres expédiées, jouir de la vie du Carmel, des délices de la solitude qu'elle procurait aux autres sans les goûter elle-même. Peut-être en eût-elle un instant l'espoir ; il s'envola bien vite.

(1) Ribera. — *Boll.*, n° 4289. — Huit jours après l'opération, la Sainte écrivait au P. Gratien : « O mon cher Père, j'allais oublier de vous dire que la femme est enfin venue remettre mon bras cassé. La Prieure de Medina s'est empressée de me l'envoyer : il lui en a coûté bien de l'argent et à moi bien du mal. Comme j'avais le poignet perdu à cause du long temps écoulé depuis la chute, la douleur que cette femme m'a causée a été terrible. Je me réjouissais néanmoins au milieu de mes maux de pouvoir participer tant soit peu aux souffrances de Notre-Seigneur. On prétend que je suis guérie, quoiqu'on ne puisse pas s'en assurer entièrement : je remue la main et je puis la lever jusqu'à la tête. Il se passera néanmoins encore bien du temps avant que j'en aie un parfait usage. Si l'on avait différé davantage d'y remédier, je serais, dit-on, demeurée estropiée le reste de mes jours. En réalité, cela ne m'aurait pas donné beaucoup de peine, si c'eût été la volonté de Dieu. Tout le monde courait avec tant d'empressement au logis de mon frère, pour voir cette femme et avoir des nouvelles, qu'il en était accablé. Je puis vous assurer, mon cher Père, que, depuis votre départ, je n'ai pas mal souffert de toutes manières. Parfois le corps est abattu et l'âme un peu affaiblie, quand les maux viennent ainsi les uns sur les autres ; mais la volonté, autant que j'en puis juger, demeure en bon état. »

La veille de la Pentecôte, elle s'était retirée au fond de l'un des ermitages du jardin, celui de Nazareth. L'Esprit-Saint lui accordait toujours en ces fêtes quelque grâce particulière ; cette fois elle entra dans un grand recueillement pendant lequel le Seigneur lui dit : « *Ma fille, recommande de ma part aux Carmes Déchaussés de bien observer quatre choses :*

» *Premièrement, qu'il y ait entre les supérieurs uniformité de sentiment ;*

» *Secondement, malgré le grand nombre des maisons, qu'il y ait peu de religieux dans chacune ;*

» *Troisièmement, qu'ils aient peu de rapports avec les séculiers et seulement pour le bien des âmes ;*

» *Quatrièmement, qu'ils enseignent plus par leurs œuvres que par leurs paroles (1). »*

Le Ciel laissait pressentir à la sainte Mère que sa vie apostolique allait recommencer. Il lui fallait reprendre son bâton de voyage et porter aux monastères de la Réforme non seulement le dernier oracle du souverain Maître, mais tant d'autres enseignements qu'elle avait reçus pour eux. Depuis quatre ans on n'avait pu songer qu'à la résistance. Il était temps maintenant de concentrer sur l'organisation intérieure de l'Ordre les efforts généraux et individuels, de sonder les blessures reçues dans la lutte et d'y apporter remède, d'oublier enfin les souvenirs amers et toutes les agitations du passé, pour se retremper dans l'esprit de solitude, de pénitence, d'oraison, pour retrouver l'air pur et les sereines hauteurs du Carmel.

Thérèse comprenait mieux que personne ces nécessités de l'heure présente ; mais par rapport aux Carmes

(1) *Boll.*, n° 837. — Ces paroles ont été écrites en lettres d'or sur les murs de l'ermitage de Nazareth, et les Carmes Déchaussés les ont insérées dans leurs Constitutions.

Déchaussés, elle comptait sur les talents du P. Gratien, sur la sainteté du P. Jean de la Croix, qui venait de passer du monastère du Calvaire à la solitude de Baeza, entraînant partout après lui ses novices et ses frères sur les pas de Jésus crucifié. Quant aux Carmélites, des Prieures comme les Mères Anne de Jésus, Marie de Saint-Joseph, Marie de Saint-Jean-Baptiste, Anne de Saint-Albert lui semblaient non moins capables de gouverner leurs couvents. Son humilité lui persuadait qu'elle-même ne devait plus exercer de charge. Aussi, lorsqu'elle reçut du P. Ange de Salazar une obédience pour visiter le monastère de Malagon et y remplir, au moins momentanément, l'office de Prieure, elle en porta ses plaintes au P. Gratien : « Voyez, mon Père, par la lettre ci-jointe, ce que l'on veut faire de la pauvre petite vieille... je ne suis plus propre à cela et je tremble de manquer au service de Notre-Seigneur. Priez-le donc, ce divin Maître, que je le contente toujours. Après cela, adviennne que pourra. Plus de peine, plus de mérite. »

Sur ces représentations, le P. Ange lui permit de choisir une autre Prieure pour les Carmélites de Malagon ; il la pria néanmoins de visiter ce monastère où le souvenir de la Mère Briande avait laissé une certaine agitation et de trop vifs regrets. Lorsque les autres Carmels apprirent la faveur accordée à Malagon, ils conjurèrent le Provincial d'enjoindre à la sainte Mère de les visiter à leur tour. Le P. Ange lui envoya une seconde obédience qui traçait son itinéraire d'Avila à Malagon et lui ordonnait de passer par Medina, Valladolid, Albe et Salamanque.

Le 25 juin, suivie de sa fidèle compagne, sœur Anne de Saint-Barthélemy, Thérèse sortit d'Avila prête à travailler et à souffrir tant qu'il lui resterait un souffle

de vie ; elle ne devait plus en effet se reposer que sur son lit de mort. Aux couvents de Medina et de Valladolid, elle n'eut à recueillir que des consolations : tout prospérait entre les mains de la Mère Marie-Baptiste, « très attentive aux intérêts de sa maison » (1) et non moins entendue à la direction des âmes. Thérèse, devinant quel accueil l'attendait près d'elle, avait pris ses mesures afin d'être reçue sans éclat. « Je vous le demande en grâce, lui avait-elle écrit, recevez-moi sans bruit et sans appareil. Plus je vais, plus cet appareil de réception me devient pénible ; cela me mortifie beaucoup au lieu de me faire plaisir et j'en suis confondue, sachant que je mérite si peu ce que l'on fait pour moi. Dites-le bien à nos sœurs (2). » Les religieuses obéirent ; elles sacrifièrent leurs couplets et leurs compliments. La sainte Mère ne put arrêter de même les effusions de leur amour filial et ce furent des transports de joie qui ne l'humilièrent pas moins, mais la touchèrent davantage.

Son obéissance portait qu'elle séjournerait peu de temps dans ces deux maisons. Le mois y passa et si vite que de part et d'autre on ne pouvait se quitter au bout. Chaque religieuse demandait à la Sainte de la voir en particulier. Les plus jeunes sœurs, comme Casilde de Padilla, devenue Casilde de la Conception, et Marie de Saint-Joseph, sœur du P. Gratien, venaient après la Prieure verser tous les secrets de leurs âmes innocentes dans le cœur de leur Mère : elles sortaient de ces entretiens brûlantes d'amour et avides de sacrifices. Thérèse disait à chacune la vérité sans détour. A sa nièce la première, à sa chère Marie-Baptiste, elle exprimait le vœu que son séjour près d'elle « servit à

(1) Avila, 10 juin 1579.

(2) Avila, 21 juin 1579.

la rendre moins attachée à sa volonté ». Quant à Casilde, il était difficile de rencontrer une âme plus droite, plus douce et plus charmante. « C'est une petite sainte ! » s'écriait Thérèse, sans prévoir que cette enfant de prélection lui serait bientôt enlevée.

Le dernier jour de juillet, Thérèse avertit ses bien-aimées filles de Valladolid qu'elle les quitterait le lendemain matin. Les larmes coulaient déjà de tous les yeux quand la sœur Anne de Saint-Barthélemy se trouva prise subitement d'un mal violent. Les symptômes étaient graves. On pensa que la sainte Mère ajournerait son départ et attendrait la guérison de sa compagne ; mais l'obéissance l'appelait ailleurs, et, quoi qu'il lui en coûtât, elle dit qu'elle prendrait une autre sœur. Vers minuit, elle se rendit à l'infirmierie et s'approcha de la malade : « Dormez-vous, ma fille ? » Anne, brûlante de fièvre, sortait d'un sommeil lourd et agité : « Oui, je dormais, ma Mère. — Levez-vous, reprit la Sainte, voyons comment vous êtes. » Sœur Anne obéit : la fièvre la quitte aussitôt, elle s'agenouille joyeuse aux pieds de Thérèse qui la relève : « Remercions Dieu, ma fille : je l'ai bien supplié de vous rendre la santé ; nous allons partir ensemble (1). »

Thérèse reprit son chemin par Medina, séjourna durant quarante-huit heures seulement au fervent monastère d'Albe : elle avait hâte d'atteindre Salamanque où ses religieuses souffraient toujours dans leur maison malsaine, moins de l'insalubrité du lieu que des tracasseries de l'ancien propriétaire Pierre de la Vanda. « On ne saurait croire, écrit la Sainte, tous les chagrins que cet homme-là nous donne. Priez

(1) *Boll.*, n° 845. — Ribera, liv. IV, ch. xxxi.

Notre-Seigneur qu'il nous trouve une autre maison et à bon compte. » Elle passa deux mois en recherches et en pourparlers qui se terminèrent par une déception : une parole donnée fut retirée ; un contrat signé, annulé, et les pauvres Carmélites durent rester dans leur demeure à la merci du gentilhomme mécontent. La sainte Mère s'éloigna préoccupée d'une situation à laquelle elle ne put remédier que du haut du ciel, mais bien consolée par le courage et la gaieté de la Prieure et de ses filles.

Un touchant miracle, encore en faveur de la sœur Anne, avait signalé son passage dans ce monastère. Les lettres poursuivaient Thérèse de ville en ville : à Salamanque elle en fut si accablée qu'elle passait une partie des nuits pour y répondre. Anne, témoin des fatigues de sa Mère, s'en plaignait au Seigneur. Or, un soir, voyant la sœur regarder avec tristesse la table couverte de papiers qui annonçaient une longue veille, la Sainte lui dit : « Que voulez-vous, ma fille ? Si vous saviez écrire, vous me viendriez en aide. — Eh bien ! ma Mère, s'écria la sœur Anne dans l'élan de sa foi et de son amour filial, que votre Révérence me le commande, et, ce que je ne sais pas faire, je l'apprendrai. » Thérèse sourit et choisit parmi les lettres qu'elle avait devant elle une feuille écrite de main de maître : « Soit, ma fille, essayez d'imiter ces caractères. » Anne les regarda : elle ne put même pas les épeler. « Ma Mère, reprit-elle, donnez-moi plutôt quelques lignes de votre écriture ; c'est comme vous que je voudrais écrire. » La sainte écrivit deux lettres et les lui remit. Sœur Anne les copia aussitôt d'une manière très lisible et, à la suite, elle composa elle-même une troisième lettre adressée aux sœurs de Saint-Joseph d'Avila. Depuis lors, l'humble petite converse

eut la joie de seconder sa sainte Mère dans le travail de la correspondance (1).

Le séjour de Malagon fut encore plus laborieux que celui de Salamanque. Là aussi, il fallait changer de demeure. Ce changement eut lieu le 8 décembre, sous la protection de Notre-Dame. D'une maison étroite et triste on passa dans un bâtiment neuf, bien exposé. « La joie de nos chères filles est grande, mon Père, écrit notre Sainte au P. Gratien ; en les voyant, on dirait ces petits lézards qui, en été, sortent de l'ombre pour jouir du soleil. » C'était surtout du soleil de la paix et de la charité qu'elle voulait inonder les âmes. Chose nouvelle dans un carmel de sainte Thérèse, mais inévitable sur la terre, il y avait des nuages à l'intérieur du couvent. La Vice-Prieure, qui exerçait l'autorité depuis le départ de la Mère Briande, se plaignait d'être peu respectée. De loin, Thérèse lui donnait raison : quand elle examina de près sa manière de gouverner, elle reconnut qu'elle lui avait accordé trop de confiance. « Paul et moi, nous sommes bien en faute, écrit-elle au P. Gratien : veuillez lui dire de s'en confesser ; quant à moi, c'est déjà fait. Nous n'aurions pas dû nous confier autant en quelqu'un d'aussi jeune. Avec son besoin de remuer, la bonne fille bouleversait tout... et, malgré ses excellentes intentions, elle faisait de grands ravages (2). » A la place de cette Prieure remuante et inconstante, Thérèse en mit une autre qui, par son calme et sa prudence, gagna bientôt l'estime, puis l'affection de la communauté.

C'était de son lit de douleur que la sainte Mère travaillait ainsi au bien des âmes. Une attaque de para-

(1) *Boll.*, n° 846. — Yepes.

(2) Malagon, décembre 1579.

lysie, suivie d'accidents graves, la retint près de deux mois sans mouvement. Le contact de la souffrance, qui débilite les âmes faibles, rendait toujours la sienne plus ardente et plus forte : c'est ce qui explique comment le Ciel choisit un pareil moment pour l'obliger à reprendre l'œuvre des Fondations.

Sur les confins de la Nouvelle-Castille, dans la petite ville de Villeneuve de la Xara, neuf pieuses demoiselles s'étaient réunies depuis cinq ans au fond d'une maisonnette, bâtie près d'une pauvre chapelle décorée du nom d'Ermitage Sainte-Anne (1). Elles y vivaient en retraite et en oraison, récitant l'office en commun avec des peines extrêmes, car leurs bréviaires étaient tous différents les uns des autres et une seule parmi elles savait bien lire ; elles jeûnaient, travaillaient, observaient enfin de leur mieux ce quelles connaissaient de la règle du Carmel. A différentes reprises, elles avaient écrit des lettres pressantes, envoyé même des messagers vers notre Sainte pour la conjurer de les admettre au nombre de ses filles. Leur curé, le docteur Ervias, joignit ses instances aux leurs. Thérèse, alors prisonnière, ne pouvait rien promettre ; de plus, l'entreprise ne lui souriait guère. Cette communauté

(1) Cette chapelle avait été bâtie vingt ans auparavant, en l'honneur de sainte Anne, par le chanoine Jacques de la Guadascara. « Né à Zamara, il avait été quelque temps dans l'Ordre des Carmes. Afin de propager le culte de sainte Anne, il entreprit le voyage de Rome et en rapporta de grandes indulgences pour le sanctuaire qu'il avait érigé en son honneur. En mourant, il ordonna par testament que sa maison et tout son bien seraient employés à fonder un couvent de religieuses de Notre-Dame du Mont-Carmel : que si cette fondation ne pouvait avoir lieu, un chapelain attaché à l'ermitage y dirait toutes les semaines quelques messes, mais que cette dernière obligation cesserait dès que le monastère serait fondé ». (*Fondations*, chap. xxviii.)

déjà nombreuse, composée de personnes habituées, depuis des années, à suivre leurs dévotions particulières, ne l'effrayait pas moins que l'insuffisance des ressources et l'éloignement du lieu.

Les neuf demoiselles prirent leur sort en patience tant que dura la captivité de la Sainte; lorsqu'elles surent sa délivrance, leurs instances recommencèrent. A trois lieues de Villeneuve s'élevait un monastère de Carmes Déchaussés, le couvent de Notre-Dame-du-Secours. Le docteur Ervias, lié avec le Prieur, le P. Gabriel de l'Assomption, consentit à se faire leur ambassadeur. Franchissant, parmi les frimas de décembre, les vingt-six lieues qui le séparaient de Malagon, il vint prier Thérèse de recevoir dans l'Ordre de Notre-Dame des âmes qui le méritaient par leurs vertus et l'ardeur de leurs désirs. Il échoua comme les autres; toujours arrêtée par la crainte que les neuf demoiselles n'eussent quelques travers de vieilles filles et ne conservassent en religion un certain esprit de parti, la Sainte, ne voulant donner ni promesse ni refus, demanda le temps de recommander l'affaire à Dieu. Notre-Seigneur ne laissa pas attendre sa lumière. Après une communion fervente, « mon adorable Maître, raconte la Sainte, m'adressa de grands reproches et me pressa d'accepter la fondation. O souverain pouvoir des paroles de Dieu! Non seulement elles éclairent l'esprit et lui permettent de saisir la vérité; mais elles impriment au cœur comme une impulsion irrésistible qui le presse d'exécuter ce que sa divine Majesté nous commande. C'est ce que j'éprouvai alors. J'acceptai la fondation avec un vrai bonheur. Je reconnus ma faute d'avoir tant hésité et de m'être arrêtée à des considérations humaines, moi qui avais si souvent vu le divin Maître opérer, en fa-

veur de notre Ordre, des merveilles devant lesquelles toute la raison humaine demeurerait confondue. »

Sa résolution prise, Thérèse écrivit au P. Ange de Salazar qui lui envoya les patentes nécessaires avec l'ordre de se rendre en personne à Villeneuve (1) et d'y conduire les religieuses qu'elle croirait propres à une fondation d'apparence aussi épineuse. Thérèse en choisit quatre, deux de Tolède, deux de Malagon : l'une de ces dernières était la sœur Anne de Saint-Augustin, dont la sainte Mère venait d'examiner et d'approuver la vie intérieure, vie de grâces extraordinaires et de souffrances inouïes, au milieu desquelles Anne de Saint-Augustin marchait vers l'éminente sainteté que l'Église a déjà solennellement reconnue.

Le 13 février 1580, Thérèse passa donc de son lit d'infirmes à un chariot de voyage. La Providence veillait sur elle : une température printanière lui adoucit la fatigue du chemin. Le P. Gabriel et le P. Antoine de Jésus, députés par les habitants de Villeneuve, vinrent au devant d'elle, et leur petit cortège traversa les plaines de la Manche au milieu de l'enthousiasme de ces simples et bonnes populations. De village en village on portait la nouvelle que la Mère Thérèse allait bientôt passer. Les groupes se formaient et l'attendaient sur la route ; on se disputait l'honneur de lui donner un asile durant la nuit ou de lui offrir un repas. Au premier relais, la Sainte se réfugia dans la demeure d'un laboureur, pensant y être à l'abri de la pieuse curiosité dont elle se voit poursuivie. A peine y est-elle entrée que le village entier s'assemble autour de la chaumière ; les uns escaladent les murailles du jardin, les autres entrent par la fenêtre. La salle où

(1) *Fondations*, ch. xxviii.

Thérèse dîne avec ses religieuses est bientôt envahie. On pousse des cris de joie, on acclame la Sainte qui, moitié fâchée, moitié souriante, reproche aux bonnes gens leur méprise, sans déconcerter leur foi naïve par un mauvais accueil ; elle aimait mieux se dérober furtivement à de pareilles ovations que de les repousser avec une humilité qui l'eût encore grandie, et, le lendemain, elle partit trois heures avant le jour. Plus loin, un riche fermier avait réuni des lieux environnants ses fils, ses gendres, ses petits-enfants, même ses troupeaux, dans l'espoir que la Sainte accepterait l'hospitalité qu'il lui avait fait offrir et donnerait sa bénédiction tant à la famille qu'au bétail. Il décora sa maison et prépara un grand dîner ; mais Thérèse l'envoya remercier et ne mit pas le pied dans son village. Le fermier sortit alors de sa demeure, suivi de tout son train, et alla se placer sur le chemin de la Sainte. Lorsqu'elle aperçut ce vrai patriarche, entouré de deux nombreuses générations, de ses serviteurs, de ses troupeaux, elle s'arrêta, touchée jusqu'au fond de l'âme : elle le bénit lui et les siens et lui promit de les recommander à Notre-Seigneur (1).

Son attendrissement redoubla bientôt devant un autre spectacle. Au cinquième jour du voyage, le P. Antoine et le P. Gabriel, saluant de loin un modeste édifice construit sur le penchant d'une colline, lui annoncèrent leur arrivée au couvent de Notre-Dame-du-Secours (2). « Ce monastère, écrit la Sainte, s'élève dans un désert au milieu d'une délicieuse solitude. Les religieux vinrent en bon ordre au devant de leur Prieur. Ils marchaient pieds nus, enveloppés de leurs

(1) Ribera. — Yepes.

(2) *Boll.*, n° 859.

pauvres manteaux de drap blanc, et nous nous sentimes tous à leur vue pénétrés de dévotion. Pour moi, j'en fus profondément attendrie, parce que je me crus transportée au bienheureux temps des premiers saints de notre Ordre. Ces bons religieux m'apparaissaient comme de blanches fleurs parfumées, semées au milieu de la campagne, et, en réalité, je crois que c'est bien là ce qu'ils sont devant Dieu par leur sainteté et leur ferveur. Ils nous conduisirent dans l'église en chantant le *Te Deum* avec des voix qui trahissaient leur grande mortification. L'entrée de cette église était sous terre, comme une sorte de caverne qui nous représentait celle de notre Père Élie. »

Thérèse demeura trois jours au couvent de Notre-Dame, retenue par les prières des religieux, charmée elle-même par le calme, la beauté de cette retraite, vrai nid du Carmel caché au milieu des montagnes et impénétrable aux bruits du monde. C'était surtout de la chapelle qu'elle ne pouvait sortir : elle y passait de longues heures, prosternée sur la pierre qui recouvrait depuis quatre ans les restes de la fondatrice du couvent, la grande pénitente Catherine de Cardonne ; elle allait baiser le sol de la grotte où la duchesse s'était ensevelie l'année même de la fondation de Saint-Joseph d'Avila ; elle se représentait les scènes touchantes de cette vie que l'amour de Dieu, la piété filiale, le zèle des âmes et la haine de soi-même avaient rendue si saintement héroïque : elle croyait entendre l'écho des flagellations de Catherine et de ses ardentes prières ; elle cherchait la trace de ses larmes, de son sang ; elle bénissait Dieu du lien que sa Providence avait formé entre cette grande âme et le Carmel en lui inspirant le dessein de fonder, avant de mourir, le monastère destiné dans la pensée de Dieu à devenir le

gardien de son tombeau ; enfin, toujours aussi humble, aussi petite à ses propres yeux, Thérèse pleurait aux pieds du Seigneur et protestait que ses péchés l'avaient rendue indigne de connaître une telle sainte. « J'avais tant désiré la voir ! s'écrie-t-elle. Hélas ! je ne le méritais pas... Quelle confusion j'éprouve encore lorsque j'y songe ! Celle qui avait passé là sa vie dans une si rigoureuse pénitence était femme comme moi, élevée plus délicatement à cause de sa naissance, moins pécheresse sans comparaison, enfin bien moins favorisée de grâces extraordinaires entre lesquelles je compte celle de n'avoir pas été précipitée en enfer pour toutes mes fautes. » Le divin Maître, touché de l'humilité de notre Sainte, ne la laissa point partir sans la consoler : il lui montra dans la gloire des cieux celle qu'elle se croyait indigne de voir sous son vêtement de chair. Catherine lui apparut resplendissante de lumière et accompagnée par les anges : « Thérèse, lui dit-elle, ne te lasse point de fonder des monastères : poursuis ton œuvre avec ardeur (1). »

Ce fut donc sous la bénédiction de Catherine que la sainte Mère et ses compagnons arrivèrent, le lendemain matin, à Villeneuve de la Xara. On était au premier Dimanche de Carême, 21 février 1580, et l'heure de la grand'messe approchait. Les cloches de la ville, toutes en branle, annoncèrent aux neuf solitaires de Sainte-Anne que leurs vœux seraient bientôt comblés. Celles-ci se mirent en prière, tandis que les petits enfants de Villeneuve, rangés en bon ordre, allaient, comme les anges de la cité, à la rencontre de la Sainte. Dès qu'ils l'aperçurent, ils s'agenouillèrent pour être bénis ; puis, tête nue, les mains jointes,

(1) *Hist. gén. des Carmes.*

gravés et recueillis, ils lui formèrent cortège et l'amènèrent aux portes de la ville où l'attendaient le docteur Ervias avec son clergé, les notables, les dames, les confréries. On la conduisit d'abord à l'église principale de la ville où l'on chanta le *Te Deum* ; puis la procession, s'organisant avec une nouvelle pompe, traversa Villeneuve et atteignit l'ermitage Sainte-Anne situé à l'autre extrémité. Croix et bannières marchaient en tête, ensuite la statue de Notre-Dame sur un brancard orné de verdure, les Carmes Déchaussés du couvent de Notre-Dame-du-Secours, les religieux de Saint-François, enfin, près du Très Saint-Sacrement, Thérèse et ses filles, revêtues de leurs manteaux et cachées sous leurs grands voiles. « L'allégresse du peuple était si vive, raconte notre Sainte, que j'en étais tout émue. Comme le trajet à parcourir était long, on avait dressé beaucoup de reposoirs ; la procession s'y arrêtait et l'on chantait des couplets. Nous étions en dévotion d'entendre ainsi louer notre grand Dieu et de voir quel cas on faisait, pour l'amour de lui, de sept pauvres Carmélites (1). »

La grand'messe fut célébrée dans la chapelle de l'Ermitage Sainte-Anne ; le docteur Ervias déposa le Très Saint-Sacrement dans le tabernacle ; puis la Sainte se rendit à la petite maison où l'attendaient, à genoux près du seuil, les neuf solitaires. Leurs visages amaigris, leur humble maintien, leur recueillement, la pauvreté de leurs vêtements disaient assez qu'elles étaient vraiment formées aux pratiques de la vie religieuse. Sans se contenter de ces apparences, la sainte Mère examina leur esprit. Elle les trouva toutes

(1) En plus des quatre religieuses destinées à la fondation, Thérèse était accompagnée de la sœur Anne de Saint-Barthélemy et de la sœur Béatrix de Jésus.

si dociles sous sa main, si bien disposées à se dépouiller de leurs habitudes particulières pour suivre la règle du Carmel, qu'elle les admit au bonheur de revêtir les livrées de Notre-Dame. Il n'y eut à l'ermitage dès le premier jour qu'un cœur et qu'une âme.

Villeneuve de la Xara reçut bientôt aussi la récompense de sa dévotion pour l'ordre béni de Marie. Une grande sécheresse désolait la contrée ; depuis cinq mois on n'avait pas vu tomber une goutte d'eau ; les terres ensemencées devenaient dures comme le roc, et le pauvre monde, dit la chronique, se mourait d'affliction dans l'attente d'une année de famine. Or, dès que la procession eut quitté Sainte-Anne, les joyeux rayons du soleil, qui avaient encore embelli la fête, commencèrent à pâlir ; les nuages montèrent à l'horizon ; le soir même, une pluie torrentielle pénétrait le sol ; le peuple ravi criait au miracle et revenait en foule vers l'ermitage remercier la bonne Mère Thérèse, car certainement, disait-on, ce sont ses prières qui nous ont obtenu ce bienheureux déluge. Elle se rendit au parloir et reçut ces braves gens ; mais leur rappelant, avec une aimable délicatesse, leur chaleureux accueil du matin, elle leur dit que le Ciel bénissait leur piété et qu'il ne fallait point voir autre chose dans une faveur dont elle se réjouissait avec eux.

La sainte Mère demeura deux mois à Villeneuve, cherchant les moyens de transformer la maisonnette en monastère. Tout y était si pauvre, si étroit, qu'il fallait un courage de Carmélite pour accepter une pareille résidence. Les cellules avaient des sarments pour cloison et pour porte des nattes ; une coquille servait de bénitier, deux morceaux de bois croisés

tenaient lieu de crucifix. Les herbes du jardin formaient l'ordinaire de la nourriture. L'eau même manquait, ou du moins on ne pouvait s'en procurer qu'avec des efforts très pénibles, tant le puits était profond et incommode. Thérèse commença par remédier à ce dernier inconvénient : elle fit établir un tour et une margelle pour puiser l'eau sans danger. « Un jour, rapporte la sœur Anne de Saint-Barthélemy, pendant que la Sainte surveillait ce travail, l'ouvrier qui lui parlait oublia d'attacher le tour et le voilà en mouvement. Comme Dieu aimait notre Mère, il voulut lui donner des mérites. Le tour frappa son bras malade et le blessa de nouveau. Il s'y forma bientôt un tel abcès que, si Dieu par sa grâce n'y eût mis ordre, il n'y aurait point eu de remède. Déjà nous attendions la mort lorsque l'abcès s'ouvrit. Ce martyr de notre sainte Mère, ajoute la bonne sœur Anne, devenait celui de toutes ses filles et le mien en particulier (1). »

L'heure du départ sonna au milieu de ces souffrances et de ces travaux. L'obéissance du P. Ange de Salazar rappelait Thérèse à Tolède, sitôt après la fête de saint Joseph ; de plus on l'attendait à Valladolid pour concerter une Fondation avec Mgr Alvaro de Mendoza, désireux de placer son nouvel évêché sous la garde d'un autre Saint-Joseph d'Avila. La Sainte, affligée de laisser le Carmel de Villeneuve dans une situation aussi précaire, sonda le cœur de ses filles avant de les quitter : Auront-elles la force de supporter un pareil dénûment ? Si elles en doutent, qu'elles le disent franchement : leur Mère les dispersera dans ses autres couvents où, avec l'austérité de

(1) *Autobiographie.*

la règle, elles trouveront au moins le nécessaire. Les religieuses répondirent qu'elles persévéreraient avec joie, en ce lieu, jusqu'à la mort. Thérèse, émue de leurs généreuses dispositions, les embrassa les larmes aux yeux : puis elle leur assigna leurs charges et leurs emplois. Elle nomma Marie des Martyrs, Prieure ; Elvire de Saint-Ange, Maîtresse des novices ; Anne de Saint-Augustin, la confidente privilégiée du divin Maître, pourvoyeuse, portière et sacristine. Elle comptait sur la prière toute puissante de cette dernière pour soutenir au besoin le couvent par des miracles, et, lui donnant une statuette de l'Enfant Jésus, elle lui dit de recourir à lui dans les nécessités pressantes comme dans les moindres embarras. « Ayez la foi, ma fille, ajouta-t-elle, et rien ne vous manquera. »

Pleine de confiance dans la parole de la Sainte, Anne de Saint-Augustin, qui depuis longtemps honorait particulièrement les mystères de l'enfance du Sauveur, reçut la statuette avec une profonde dévotion. Déclarant au « cher petit Jésus qu'il avait la charge de Grand Procureur du Monastère, » elle mit à ses pieds un réal : « Je ne vous le donne pas, Divin Enfant, lui dit-elle, mais je le place à intérêt entre les mains de votre Providence, afin que sur ce capital, vous me donniez, au nom de notre Mère, votre bien-aimée Thérèse, l'argent dont j'aurai besoin. » Une assistance continuelle et souvent miraculeuse fut la réponse de l'enfant Jésus. Un jour, un ouvrier réclame six ducats qui lui sont dus : Anne de Saint-Augustin n'a pas seulement un maravédis ; son Procureur l'envoie au jardin où, dans le creux d'une pierre, elle trouve, en plus de ses six ducats, une somme qui assure le pain quotidien de la Communauté durant

quelque temps. Une autre fois, on manque de vivres et de vêtements : « Petit Jésus, s'écrie Anne de Saint-Augustin, nous sommes vos épouses : qui prendra soin de nous, si ce n'est vous ? » Ou bien, c'est le dénûment de la chapelle qui l'afflige : son Bien-Aimé n'a pas de ciboire ; la statue de Notre-Dame n'a que des haillons pour parure ; sainte Anne, la patronne de la maison, n'y est représentée que par une petite image : autant de plaintes portées à l'enfant Jésus, autant de prodiges qu'il opère pour les apaiser, montrant ainsi, dit l'historien du Carmel, combien il aimait à être prié au nom de sa chère Thérèse et à multiplier les grâces en sa faveur.

La fondation de Villeneuve souffrit donc peu de l'absence de notre Sainte (1). Elle, au contraire, ne s'éloignait que pour rencontrer des croix plus rudes encore. Six jours de marche la ramenèrent à Tolède que son itinéraire lui assignait comme première halte. Elle espérait y passer en solitude la Semaine Sainte et les fêtes de Pâques ; mais le Jeudi-Saint, une nouvelle attaque de paralysie mit ses jours en danger. Les mois d'avril et de mai s'écoulèrent sans qu'il lui fût possible de poursuivre sa route. Une fièvre ardente et de violents maux de cœur suivirent la crise. Elle refusa néanmoins de garder le lit dès qu'elle eut recouvré l'usage de ses membres. « Habitée comme je le suis à toujours souffrir, disait-elle au P. Gratien, alors même que je sens un grand mal il me semble que je puis le porter debout. » Elle rassu-

(1) Ajoutons à ces dons miraculeux le secours apporté au temps de la moisson par les bons habitants de Villeneuve. Leurs récoltes furent abondantes et ils n'oublièrent pas qu'ils devaient à la Sainte la pluie qui les avait fécondées. Ils se réunirent pour offrir au monastère cent mesures de blé.

rait ses filles inquiètes ou ses amis affligés de sa situation : « Ce n'est plus rien maintenant ; seulement il y a faiblesse, et il ne peut en être autrement après le mois terrible que j'ai passé. Dieu veut me faire payer la santé que j'ai eue à Malagon, à Villeneuve et sur les chemins : jamais je n'avais été si bien, du moins depuis longues années. Maintenant il importe peu en quel état je sois. »

Un second appel du P. Ange de Salazar lui montra cependant qu'elle avait encore besoin de demander des forces au Seigneur : ignorant ces souffrances, le P. Ange la pria d'arriver le plus tôt possible à Valladolid pour s'occuper de la Fondation de Palencia. Elle préféra se faire violence et obéir plutôt que de différer une œuvre où la conviaient à la fois la gloire de Dieu, le bien de l'Ordre et la reconnaissance envers son ancien évêque. Le P. Balthazar Alvarez, le guide austère, saintement dévoué de ses premières années de vie parfaite, devenu Provincial de la Compagnie, arriva sur ces entrefaites à Tolède. Le Ciel ménageait à son apôtre la joie de contempler en pleine maturité la moisson dont il avait labouré les sillons, à Thérèse le bonheur de s'agenouiller une dernière fois aux Pieds du Père vénéré auquel son âme devait tant. Notre Sainte lui parla de la Fondation projetée par Mgr de Mendoza et de plusieurs autres qu'elle avait en perspective. Le P. Balthazar l'encouragea, la bénit, l'exhortant à travailler sans relâche, quoi qu'il lui en coûtât, à l'extension de son Ordre.

Le 7 juin, la sainte Mère sortit du couvent de Tolède (1). Avant de quitter la ville, elle se rendit, accompagnée du P. Gratien, chez le Grand Inquisi-

(1) *Boll.*, n° 875.

teur, Mgr l'archevêque de Quiroga, pour solliciter la permission de fonder à Madrid après Palencia. L'archevêque, sans régler l'affaire sur-le-champ, promit de s'en occuper et témoigna par ses égards l'extrême respect qu'il portait à notre Sainte. « Un mot encore, ma Mère, lui dit-il, lorsqu'elle voulut se retirer : louez Dieu des grâces qu'il vous a faites. J'ai lu en entier le livre que l'Inquisition vous a pris (il parlait du livre de sa *Vie*) ; d'autres théologiens l'ont examiné comme moi : non seulement nous n'y avons trouvé rien à reprendre, mais j'en ai été si édifié que je vous prie de me considérer comme votre serviteur et celui de votre Réforme (1). »

L'humilité de Thérèse la mettait au-dessus de pareils éloges. Elle remercia le Grand-Inquisiteur de sa bienveillance, et, si un élan de joie jeta son cœur dans celui de Dieu, ce fut surtout pour le bénir de ce qu'il avait regardé sa petitesse, protégé sa faiblesse et préservé son esprit des illusions qu'elle avait toujours redoutées.

Une semaine de fatigues dans son lourd chariot, à travers les monts et les ramifications du Guadarrama, la conduisit à Ségovie. Dieu voulait que ce voyage fût vraiment un chemin de la croix, que chaque halte en fût marquée par de nouveaux sacrifices. Le premier courrier lui apporta les adieux de don Laurent de Cepeda. Le pieux gentilhomme, sans être malade, se croyait près de sa dernière heure, et, privé de la présence de Thérèse, il s'abandonnait sans réserve à ses tristes pressentiments. Elle lui répondit par des encouragements et des reproches : D'où lui vient une pareille idée ? D'ailleurs n'a-t-il pas Dieu pour ami, et

(1) *Boll.*, n° 1535. *Hist. Gén. des Carmes*, t. II, liv. V, ch. VII.

cet ami véritable manquera-t-il jamais à lui ou à ses enfants? « Je ne puis me rendre près de vous, poursuit-elle; mais vous, je voudrais que vous veniez me rejoindre. Laissez-moi du moins vous dire que vous ne faites pas bien de rester si longtemps sans aller à Saint-Joseph : c'est si près! Un peu d'exercice vous serait salutaire et vous ne seriez pas toujours seul... Par charité, faites ce que je vous dis et donnez-moi de vos nouvelles. Je reste dans l'angoisse jusqu'à ce que j'en aie reçu (1). »

Huit jours après, toujours à Ségovie, Thérèse filait paisiblement dans la récréation, lorsque les sœurs remarquèrent l'altération subite de son visage. Pâle, émue, elle se lève et marche droit au chœur où elle s'abîme dans la prière. La Communauté, qui l'a suivie, prie avec et se demande quel glaive a transpercé son âme. On l'apprit bientôt. Elle venait de voir don Laurent expirer sous ses yeux, comme si elle eût été présente à la Serma. A peine agenouillée devant le tabernacle, le divin Maître lui montra la gloire de ce frère bien-aimé qui avait à peine traversé les flammes du Purgatoire. Peu de jours après, une seconde apparition confirma la première (2). La mort de don Laurent n'en était pas moins un grand deuil; le Carmel perdait un généreux bienfaiteur; trois pauvres enfants restaient orphelins, et, si la Sainte souriait en regardant le ciel, elle pleurait le vide laissé sur la terre, le père absent, l'ami, le confident disparu. « Je vois bien, ma chère Mère, écrit-elle à Marie de Saint-Joseph, que Notre-Seigneur ne veut pas me

(1) Ségovie, 15 juin, 10 juin 1580.

(2) La Sainte, au moment de recevoir la communion, vit saint Joseph du côté du prêtre et de l'autre don Laurent rayonnant de bonheur.

laisser longtemps sans douleur. Vous saurez qu'il lui a plu de rappeler à lui son cher et bon serviteur Laurent de Cepeda. Il a été pris d'un vomissement de sang si violent qu'en moins de six heures il a été suffoqué. Il est mort en pleine connaissance (1), se recommandant à Notre-Seigneur. Deux jours auparavant il avait communiqué. On pouvait dire de lui qu'il priait continuellement; car il se tenait toujours en la présence de Dieu. Puis-je mieux payer de retour sa grande affection pour moi qu'en me réjouissant, comme je le fais, de ce qu'il est sorti de cette misérable vie et entré dans le repos du Seigneur? Ne pensez pas que ce soit là une manière de parler; non vraiment: je jouis de son bonheur, j'en suis moi-même heureuse. Ses pauvres enfants seuls me font de la peine; mais Dieu les assistera en faveur de leur père. »

Les affaires de succession obligèrent Thérèse de se rendre à Avila. Le testament de don Laurent partageait sa fortune entre ses enfants et le Carmel de Saint-Joseph. Dépositaire de ses intentions, la Sainte entendait les respecter et les faire remplir avec un soin aussi religieux que désintéressé. Les droits des orphelins ne lui étaient pas moins chers que les intérêts de son couvent, et, pour concilier les uns et les autres, il devait lui en coûter bien des sollicitudes. Pressée alors de poursuivre sa route, elle pourvut aux choses urgentes, laissa Thérésita entre les mains des religieuses de Saint-Joseph, prit avec elle son neveu François et partit pour Medina : « J'emmène avec moi mon neveu François, lisons-nous dans une lettre

(1) La Mère Marie de Saint-Joseph rapporte que don Laurent voulut être revêtu de l'habit des Carmes sur son lit de mort.

du 6 août. Il a des écritures à passer à Valladolid. Jusqu'à ce que sa position se dessine, lui et moi, nous n'aurons pas peu à souffrir. Si l'on ne me disait que je rends un véritable service à Dieu en prenant en main la cause de ces deux enfants, la répugnance que j'éprouve à m'occuper d'affaires m'eût déjà portée à tout laisser là. »

Un deuil de l'âme après celui du cœur l'attendait à Medina : elle y apprit la sainte mort du P. Balthazar Alvarez. Pendant plus d'une heure elle fondit en larmes. « Mère, osa lui demander une de ses filles, pourquoi pleurez-vous ainsi, vous qui, d'ordinaire, supportez avec tant de courage les événements malheureux de ce monde? — Ah! ma fille répondit-elle, je pleure la grande perte que l'Eglise vient de faire pour le présent comme pour l'avenir (1). » Et les mains jointes, elle demeura immobile deux longues heures dans l'extase et dans la prière.

L'une des religieuses de Medina était alors atteinte d'un affreux érysipèle qui résistait à tous les remèdes. Le mal couvrait tout son visage, et comme il existait déjà depuis longtemps, on redoutait la gangrène durant les grandes chaleurs. On n'avait point parlé d'elle à la Sainte; mais un jour, ne pouvant résister au désir de voir sa Mère, la pauvre malade se leva et se rendit à la récréation : Jésus! ma fille, qu'est-ce que vous avez? » s'écria Thérèse. La sœur, honteuse de sa laideur, balbutia quelques mots. La sainte Mère lui prit la tête entre ses mains et la caressa doucement : « Ayez confiance, murmura-t-elle à voix basse; n'en dites rien, j'espère que Notre Seigneur vous gué-

(1) On sait quelle place tient le Père Baltazar Alvarez parmi les hommes éminents de la Compagnie de Jésus et l'estime que Bossuet faisait de sa doctrine mystique.

rira. » Au même instant l'érysipèle disparut à la vue des religieuses et devant Thérèse elle-même qui, toute confuse, demandait qu'on allât remercier Dieu (1).

Elle poursuivit sa route, brisée de fatigue, épuisée par la fièvre. Chaque journée de marche lui était un martyre. Arrivée le 15 août à Valladolid, elle tomba si dangereusement malade qu'on désespéra de ses jours. Les prières de ses filles obtinrent encore une fois sa guérison, si l'on peut appeler de ce nom l'état maladif qui lui était ordinaire et qui, s'accroissant de plus en plus, lui permettait de dire : « Pour moi, c'est aller mieux que de n'être pas plus mal. » En outre, sa convalescence fut accompagnée d'épreuves intérieures, d'une sorte d'affaiblissement moral contre lequel son énergie se crut un instant incapable de réagir. Beaucoup d'âmes, accablées sous le poids d'une santé éprouvée, pourront trouver une consolation dans ces aveux de la grande Sainte :

« Vraiment je ne puis voir sans étonnement, sans tristesse, et sans m'en plaindre à Notre-Seigneur, combien la pauvre âme participe aux maladies du corps et subit le contre-coup de ses infirmités. C'est là, me semble-t-il, l'un des plus grands tourments, l'une des plus pénibles misères de cette vie, quand l'esprit n'a pas assez de ferveur pour prendre le dessus. Sans doute, c'est quelque chose d'être malade, d'endurer de violentes douleurs ; mais je regarde cela comme rien lorsque l'âme reste courageuse et qu'elle bénit le Seigneur en recevant l'épreuve de sa main. Mais souffrir beaucoup d'un côté, de l'autre ne pouvoir rien faire, c'est terrible, surtout pour une âme

(1) *Boll.*, n° 880. — Actes de la canonisation, *Boll.*, n° 1100.

qui, depuis longtemps, sent en elle de grands désirs de ne prendre aucun repos extérieur ou intérieur, afin de mieux se dévouer au service de Dieu. A cela je ne vois d'autre remède que la patience, la connaissance de notre misère, l'humilité, l'abandon à la volonté divine. Qu'elle fasse de nous ce qu'elle voudra, comme elle voudra. Voilà dans quel état je me trouvais à Valladolid, convalescente, mais si faible que j'avais perdu cette confiance que Dieu me donne d'ordinaire pour entreprendre une Fondation : tout me paraissait impossible (1). »

L'ardente Prieure de Valladolid, Marie-Baptiste, ne comprenait rien à une situation si nouvelle pour la sainte Mère, et, avec moins de discrétion que de zèle, elle la pressait de se rendre à Palencia. Un ancien ami, le P. Jérôme Ripalda, joignit ses instances à celles de Marie-Baptiste. « Il me dit, racontait Thérèse, l'année suivante, que ma lâcheté venait de mon grand âge. Quant à moi je voyais bien qu'elle ne venait point de là, et la preuve, c'est qu'aujourd'hui, étant plus vieille, je ne sens plus le même abattement. » Seul, le divin Maître pouvait lui donner la force de travailler à sa vigne : elle ne cessait de le lui dire et le suppliait, « puisqu'il la laissait en exil, de permettre qu'elle lui rendit au moins quelque petit service. »

Elle fut exaucée à l'heure toujours préférée du Seigneur pour combler ses désirs. Après l'avoir reçu dans la sainte Communion, elle l'entendit prononcer ces paroles sur un ton de doux reproche : *Que crains-tu, ma fille ? Quand donc t'ai-je manqué ? Je suis maintenant le même avec toi que par le passé. Ne t'arrête pas ; poursuis tes Fondations.* » Aussitôt la grâce

(1) *Fondations*, ch. xxix.

triompha. « Je suis toujours le même avec toi, — avait dit Jésus. C'était le réveil de toutes les saintes joies de sa vie. Elle se souvint que, si Thérèse ne pouvait rien, Thérèse avec Jésus, *Thérèse de Jésus*, pouvait tout. En vain lui dit-on ensuite que Palencia était une ville pauvre où ses religieuses manqueraient du nécessaire : sa confiance ne fut pas ébranlée, et, le jour des Saints Innocents, malgré le froid et un brouillard qui rendit la journée presque aussi obscure que la nuit, elle traversa la courte distance, huit lieues environ, qui sépare Palencia de Valladolid. Un bon chanoine, Reynoso, prévenu de son arrivée, lui avait préparé un asile dans une maison qu'on lui prêtait jusqu'à la Saint-Jean. Le lendemain matin, la première messe fut célébrée sans bruit : dès que l'Ami divin reposait sous son toit, Thérèse était tranquille.

Palencia témoigna, du reste, aux Carmélites un enthousiasme aussi grand que Villeneuve de la Xara. L'évêque les visita le premier, s'informa de leurs nécessités urgentes et y pourvut largement, promettant en outre de leur donner chaque année la provision de blé. Après lui son peuple, « pauvre des biens de la terre, mais noble de sentiments », accourut avec d'autres offrandes. Le gouverneur de la ville, qui d'abord avait refusé son consentement, se laissa lui-même entraîner par le courant général. La sainte Mère députa vers lui le P. Gratien. « Allez, allez, mon Père, s'écria le gouverneur en l'apercevant, faites tout ce que vous voudrez. Pour s'avancer ainsi, la mère Thérèse doit être pourvue de quelque arrêt du Conseil Royal de sa Majesté notre Dieu, en vertu duquel elle nous fait faire ce qu'elle veut, bien que nous ne le voulions pas. »

Les difficultés sérieuses ne se présentèrent que pour

l'achat d'une maison. Mgr Alvaro de Mendoza offrait aux Carmélites de s'établir près d'une grande chapelle appelée Notre-Dame de la Rue. Le Chapitre leur donnait droit d'ouvrir une grille et d'assister aux messes et aux cérémonies très nombreuses en ce lieu de pèlerinage ; mais les habitations voisines étaient si petites qu'avec trois ou quatre on formerait à peine un couvent bien étroit. Après plusieurs jours d'incertitude, parce que ces maisons lui déplaisaient, Thérèse résolut de les acquérir sur le conseil du divin Maître : « *On ne sait pas*, lui dit-il, *combien je suis offensé ici et votre Fondation y remédiera* (1). » Le chanoine Reynoso et l'un de ses amis, le chanoine Salinas, se chargèrent de toutes les démarches, de toutes les dépenses nécessaires : ils voulurent même servir de caution pour le contrat de vente, et, leurs modestes fortunes n'y suffisant pas, ils eurent recours au Vicaire Général, don Prudencio. « Par une heureuse rencontre, celui-ci sortait monté sur sa mule quand il vit venir les chanoines. Il leur demanda où ils allaient. — Chez vous, lui répondirent-ils, vous prier de servir de caution aux Carmélites et de signer leur contrat. — Il en rit de bon cœur : « *Quoi ! c'est de cette façon que vous me proposez de répondre pour une somme si considérable ! Et sur-le-champ, sans descendre de sa mule, il donna sa signature* (2). »

Reynoso et Salinas n'arrêtèrent point là leurs services : après avoir payé les bâtiments, ils les firent réparer à leurs frais. La Sainte, émue jusqu'au fond

(1) Notre-Seigneur s'exprimait ainsi, dit Ribera, parce que, la chapelle de Notre-Dame n'étant qu'un ermitage, on y entrait librement et souvent des gens s'y rassemblaient pour des veilles profanes.

(2) *Fondations*, chap. xxix.

de l'âme d'un tel dévouement, les nommait « les deux saints amis de la Vierge », et sa reconnaissance envers eux allait jusqu'à la vénération. « Je n'ai, disait-elle, qu'à me reposer et à laisser travailler. » En réalité, aucune fondation ne lui donna moins de peine. Quand les chanoines eurent achevé leurs préparatifs, ils organisèrent avec leur évêque une fête splendide à laquelle tout Palencia prit part (1). On vit la ville en réjouissance et les rues jonchées de fleurs sous les pas des Carmélites qui sortaient de leur maison d'emprunt et se rendaient au monastère. Des chœurs de musiciens chantaient les gloires de la Reine du Carmel. Mgr Alvaro de Mendoza, venu exprès de Valladolid, portait le Saint Sacrement, précédé d'un long cortège où chaque famille avait envoyé ses représentants. Thérèse, à l'abri des regards sous son voile, versait des larmes de joie. « Non, je n'ai jamais vu rien de pareil, écrivait-elle ensuite, et je ne saurais assez en bénir Dieu. Quelle charité ! quel cœur ! quelle piété dans le peuple de cette ville ! Assurément c'est chose rare en ce monde et qui rappelle le temps de la primitive Église : nous arrivions sans rentes, sans pouvoir même nous fournir le nécessaire, et, au lieu de nous repousser, ces braves gens s'écriaient qu'en nous mettant à leur charge Dieu leur faisait une très grande grâce (2). »

La Sainte reconnut encore la délicatesse de ce bon peuple de Palencia dans le choix du nom donné à l'ermitage devenu la chapelle du couvent. Les habitants ne pouvaient abandonner le vocable de Notre-Dame de la Rue qu'ils vénéraient depuis des siècles. D'un

(1) Cette fête eut lieu un jour de l'octave du Saint-Sacrement, en 1581.

(2) *Lettres et Fondations*, ch. XXIX.

autre côté, connaissant la dévotion particulière de la Sainte envers le père nourricier de Jésus, ils avisèrent, dit le chroniqueur, de marier une seconde fois Saint-Joseph à Notre-Dame. et le monastère s'appela : Saint-Joseph de Notre-Dame de la Rue.

Thérèse unit toutes ses filles à sa reconnaissance envers l'évêque, les deux chanoines et la ville de Palencia. Elle fit écrire par ses compagnes le récit détaillé de la Fondation et l'envoya aux autres Carmels. Elle, qui cachait si bien ses propres peines dans les œuvres laborieuses, aimait à publier celles des autres et à voir bénir le Ciel du zèle de ses serviteurs. « Quant à moi, ajoutait-elle aux relations des sœurs, je ne suis plus bonne à rien. Toute ma part d'action se réduit désormais au bruit que fait Thérèse de Jésus. »

Sans bruit pourtant, dans le silence de sa cellule, la sainte Mère venait de prendre une part active à une affaire plus importante encore. La Cour de Rome ayant accordé le bref de séparation entre les deux Observances, le P. Jean de las Cuevas (1), mandataire du Saint-Siège et délégué du roi, avait convoqué le Chapitre Général des Déchaussés à Alcalá de Henarez (2),

(1) Le P. Jean de las Cuevas appartenait à l'Ordre de Saint-Dominique comme le P. Hernandez, le P. Bañez, le P. Ibañez, le P. Varron et tant d'autres que la Providence avait associés comme protecteurs et comme guides aux travaux, aux douleurs et enfin au triomphe de notre Sainte. On comprend que Thérèse, par reconnaissance autant que par profonde estime, « affectionnât ses filles à l'ordre de Saint-Dominique. » (Vic. de la Fuente, t. II. *Inf.*, n° 64.) « La paix était le fruit de toutes ses communications avec lui. » (R. P. Vallée, discours prononcé au Carmel de Paris, rue Denfert, 15 octobre 1882.)

(2) Nous avons dit plus haut que Grégoire XIII avait accordé le bref de séparation le 27 juin 1588. Les archevêques de Séville et de Tolède, l'évêque de Palencia et le chargé d'affaires de la Chambre Apostolique, spécialement et nommément désignés, devaient pourvoir par eux-mêmes ou par les délégués à

afin de statuer définitivement la situation extérieure, le gouvernement, les règles du jeune Carmel. L'influence de la Sainte sur le Chapitre et du Chapitre sur les destinées de la Réforme nous oblige de nous y arrêter.

L'exécution du bref et mettre les Carmes Déchaussés-en jouissance de leurs droits et privilèges. Le bref ne fut remis à Philippe II que le 15 août et, l'archevêque de Séville étant mort, le roi pria Grégoire XIII de nommer à sa place le Père Dominicain Hernandez, l'ancien Visiteur de Castille. A l'arrivée du nouveau bref, le P. Hernandez mourut. Philippe écrivit au mois d'octobre une seconde lettre et le Pape désigna pour le même office un autre Dominicain, le P. Jean de las Cuevas, Prieur de Talavera. Celui-ci convoqua le Chapitre d'Alcala,

CHAPITRE XXIX

Le Chapitre d'Alcala. — Nicolas Doria. — Le P. Gratien,
Provincial. — Soria.

Une lettre circulaire du P. Jean de las Cuevas, en date du 1^{er} février 1591, avait annoncé aux monastères de la Réforme que le Chapitre s'ouvrirait le 3 mars. Tous les Prieurs devaient s'y rendre avec leurs Assistants; on invitait aussi les Carmélites à envoyer leurs observations sur les choses importantes qu'elles désireraient soumettre aux pères Capitulaires, mais ce que le Commissaire Apostolique leur demandait avant tout, c'était d'attirer les bénédictions du Ciel sur l'assemblée par la ferveur de leurs oraisons.

Consultée la première et d'une manière toute spéciale, Thérèse se recueillit devant Dieu : elle regarda son œuvre sans illusion comme sans faiblesse. Avait-elle réalisé les plans du divin Maître? Les saintes traditions de l'Ordre avaient-elles repris leur vie au sein du jeune Carmel, et l'esprit apostolique qui devait donner une sève nouvelle à ce rameau renaissant circulait-il largement à travers les âmes? Aimait-on l'oraison, la solitude, la pénitence? Les cœurs étaient-ils

unis par la charité, humbles, obéissants ? A toutes ces demandes, la Sainte Mère pouvait répondre par des actions de grâces. Oui, ses filles remplissaient vaillamment leur apostolat de la prière et de l'expiation. Jésus trouvait un délicieux asile dans leur fidélité, et, dans leur ardeur généreuse, des larmes ou même du sang pour laver les crimes des pécheurs. Une autre question plus grave, plus redoutable, se présentait ensuite à l'esprit de la Sainte. Une vie si parfaite résisterait-elle à l'épreuve du temps ? N'y avait-il pas à craindre que sa perfection même ne rendit inévitable une décadence prochaine ? Non, avec la grâce de Dieu, se disait-elle encore, si l'on se contente de garder ce que nous avons établi, d'observer nos lois, austères, sans doute, mais tempérées par la prudence et vivifiées par un esprit de liberté, de charité, de sainte joie qui les adoucit. Vingt années d'expérience ont prouvé que les santés peuvent soutenir nos jeûnes et nos abstinences, que les âmes sont heureuses dans notre sévère clôture et ne désirent rien au delà de ce qu'elles y trouvent. Au contraire, si le zèle indiscret dont la Sainte n'avait cessé de surveiller et de réprimer les saillies, venait à l'emporter sur la modération, si de nouvelles Constitutions modifiaient les anciennes dans un sens rigoureux, si l'on retranchait sur le strict nécessaire accordé aux exigences de la nature, alors on serait à la veille d'un relâchement effrayant. On se fatigue, on s'épuise, on se tue, « et puis après viennent les tentations. » Les tempéraments ruinés réclament des soins ; les cœurs trop durement comprimés s'affaissent ou se révoltent : c'est une loi de réaction à laquelle les excès ne peuvent se soustraire. Thérèse ne s'y trompait pas : Le danger était là.

Les Constitutions, rédigées à Saint-Joseph d'Avila

et revêtues ensuite de la double approbation du Saint-Siège et du Père Général allaient être examinées par le Chapitre. Pie IV, dans sa bulle d'approbation de 1566, laissait à la Réformatrice le droit de changer ses statuts, de les abroger, d'en retrancher ou d'y ajouter ce qu'elle jugerait opportun. Indispensable au début de la Réforme, cette latitude devait avoir un terme. Thérèse en avait très rarement usé, grâce à la justesse de son premier coup d'œil. Heureuse d'apprendre que le bref de Grégoire XIV transmettait son droit de législation au chapitre d'Alcala, elle vit l'heure de donner aux Constitutions la stabilité qui leur manquait encore et de trancher nettement avec les ferveurs exagérées dont elle redoutait les conséquences. Elle écrivit dans ce sens au religieux le mieux capable de la comprendre. Du 15 février au 1^{er} mars, des lettres multipliées (1) portèrent ses remarques, plus judicieuses et plus pratiques les unes que les autres, au P. Gratien, déjà arrivé à Alcala. En même temps elle s'adressait directement au Président du Chapitre pour le prier de regarder ce Père comme le représentant des Carmélites et de bien vouloir traiter avec lui des choses qui les concernaient.

« En ce qui regarde les religieuses, dit-elle, je puis avoir voix au Chapitre. J'ai vu sortir bien des inconvénients de choses qui semblaient insignifiantes, et, si quelques-unes de mes observations paraissent avoir peu d'importance, à mes yeux elles en ont beaucoup. »

(1) Parmi ces lettres, trois ou quatre seulement nous sont parvenues entières. Les originaux des autres se sont égarés et les éditeurs n'en ont publié que des fragments. Quelle perte dans cette partie la plus intéressante de la collection! Peut-être ce qui est perdu était-il beaucoup plus important que ce qui nous reste. (Vicente de la Fuente, t. II, p. 275.)

Elle annonce ensuite un mémoire détaillé, malheureusement perdu ; il est facile cependant d'en saisir l'ensemble par les lignes qui l'accompagnent :

« Si le Père Commissaire a le pouvoir de corriger nos Constitutions et d'en ajouter quelques-unes bien entendues, je voudrais qu'il n'ajoutât ou ne retranchât rien en dehors de ce que nous demandons... Je voudrais aussi que l'on fit imprimer ces Constitutions, car les exemplaires varient. Il y a telle Prieure qui, sans comprendre la gravité de ce qu'elle fait, retranche ou ajoute, lorsqu'elle les transcrit, ce qu'elle juge à propos. Qu'on le défende formellement. On dit que le Chapitre doit multiplier les prescriptions relatives à l'Office divin et ordonner deux fêtes par semaine : mon avis, que je vous sou mets, serait d'exempter les religieuses de tous ces changements et de les laisser réciter leur office suivant leurs rubriques ordinaires.

» Pour le vêtement, que l'on ne spécifie point si les chausses seront d'étoüpe ou de bure ni les toques de chanvre de premier ou de second brin : ces petits détails suggèrent à quelques bonnes âmes des scrupules qui n'en finissent point.

« Pour les jeûnes, qu'on autorise le pain à la collation de carême. Il suffit d'observer la loi de l'Église sans en mettre une autre par-dessus. C'est une source de troubles pour les religieuses et cela nuit à la santé de plusieurs qui pensent avoir la force de faire l'un et l'autre et qui, en réalité, ne l'ont point. »

Les exagérations et les scrupules écartés, elle insiste avec vigueur sur les points essentiels à la régularité du cloître. Elle rappelle le bref encore récent de Grégoire XIII qui défend aux religieuses, en général, de sortir sous aucun prétexte dans la partie extérieure de leur chapelle. L'ouverture des grilles du parloir, la

question des revenus, les prières et messes pour les trépassés, la ponctualité qui doit régner même dans les infirmeries, tout est discuté en peu de mots. Elle en vient au spirituel, et la tendresse de la Mère se retrouve sous la sagesse de la Fondatrice :

« Je ne crains rien tant que de voir mes filles perdre cette grande joie de l'âme dans laquelle Notre-Seigneur les a maintenues jusqu'ici. Je sais ce que c'est qu'une religieuse mécontente; et tant qu'elles ne donnent pas occasion de les resserrer davantage, on ne doit pas exiger d'elles plus qu'elles n'ont promis... Il y a de grandes misères dans d'autres monastères où l'on manque de cette liberté intérieure. Une âme contrainte ne peut pas bien servir Dieu et le démon la tente par là, tandis que, lorsque la liberté existe, on ne songe le plus souvent ni à la rechercher, ni même à en user (1). »

Elle n'oubliait pas non plus l'autre portion de sa famille, les Carmes Déchaussés; mais son rôle à leur égard était tout différent. Ils avaient leurs Constitutions particulières : à eux de les revoir et de les modifier suivant le sentiment général de leur assemblée. Un seul mot échappa du cœur de la sainte Mère : ce fut encore pour demander aux Supérieurs de la prudence, de la largeur de vues, et, dans l'administration temporelle, beaucoup d'ordre et de charité (2).

(1) Ces dernières lignes manquent dans nos éditions françaises (Voir Vic. de la Fuente, t. II, p. 277.)

(2) Les Pères Capitulants ne devraient pas oublier d'intimer aux Prieurs par un précepte de donner aux religieux une nourriture convenable... plus abondante que celle qu'on leur sert ordinairement. Si dans toutes leurs maisons on n'y remédie, on verra où cela conduira. Jamais Dieu ne manquera de donner le nécessaire; mais, si les Prieurs donnent peu à leurs religieux, il leur donnera peu. Pour l'amour de Dieu, que Votre Paternité

Avant de passer aux délibérations réglementaires, le Chapitre devait en premier lieu élire son Provincial; ce choix intéressait autant les Carmélites que les Carmes. Thérèse surtout en voyait l'immense importance. La Réforme comptait un nombre relativement considérable de religieux éminents en talents et en vertus. Après son cher petit saint, l'humble Jean de la Croix, après les deux austères colonnes de l'Observance, le P. Antoine et le P. Mariano, la Sainte vénérât parmi ses fils de pieux orateurs comme le P. Grégoire de Nazianze, de grands religieux comme le P. Augustin des Rois, Prieur de Grenade, ou le P. Gabriel de l'Assomption, ancien Prieur de la Roda, des hommes de zèle et de dévouement comme le P. Jean de Jésus-Marie : mais aucun d'eux ne lui semblait propre à exercer la charge difficile et délicate de premier Provincial. Saint Jean de la Croix, tout consommé en sainteté, était fait pour la contemplation et pour la direction des âmes, non pour le maniement des affaires; les autres s'y entendaient moins encore. ou bien, malgré des qualités très réelles, il leur manquait quelques-unes des choses indispensables à un Supérieur dont l'autorité devait s'exercer en Espagne sans limites et sans contrôle. On devine donc sur quelle tête reposaient les désirs et les espérances de Thérèse. « Jamais personne ne nous gouverna comme mon P. Gratien, lui écrit-elle. Je me suis attendrie en entendant votre Paternité nous dire que vous serez toujours leur vrai Père et certes vous le leur devez bien. Oh ! quels souhaits forment-elles pour que vous soyez nommé Provincial ! Anne de Saint-Barthélemy

recommande aussi la propreté : décidément je voudrais qu'elle fût ordonnée par une constitution. »

dit que, malgré votre envie de fuir le fardeau, les prières de nos sœurs vont être assez puissantes pour vous l'imposer. » Mais, comme la foi doit toujours avoir le dernier mot, aux vœux éclairés de la Fondatrice succède l'*amen* de la Sainte : « Que le Seigneur conduise tout pour sa plus grande gloire ! Le reste importe peu, bien que l'on ait beaucoup à souffrir... Si, après tant de prières, Dieu permet qu'un autre soit élu, ce sera pour le mieux : ses jugements sont un abîme ; qu'il soit à jamais béni ! »

La première résistance que Thérèse eut à vaincre fut celle du P. Gratien. Une trop dure expérience lui avait appris le poids des charges pour qu'il pût les envisager de nouveau sans frémir. Il conjura la sainte Mère de ne pas songer à lui. « Venons à l'envie que vous m'exprimez de n'être point élu par le Chapitre, lui répondit-elle. Sachez, mon Père, que, si moi-même j'ai quelquefois désiré de vous voir au repos, ce désir, je le sens, m'était inspiré bien plutôt par la grande affection que je vous porte dans le Seigneur, que par la pensée du bien de l'Ordre. Et néanmoins, quand il faut me prononcer, le bien général l'emporte encore. Plaise à Dieu, mon Père, qu'il n'arrive pas à nos maisons un aussi grand malheur que celui d'être privées de votre gouvernement ! »

Elle exprima aussi nettement la même pensée au P. Jean de las Cuevas et à tous les religieux de la Réforme qui la consultèrent. Le P. Mariano voulait donner sa voix au P. Antoine ; elle traita son idée de tentation et « le chapitra longuement ». Un seul autre nom lui parut digne d'être présenté aux Pères Capitulants après celui du F. Gratien. « Si vous n'êtes pas élu, écrit-elle à ce dernier, et que le P. Nicolas le soit à votre place, les choses iront bien, pourvu que vous

soyez toujours à côté de lui : vous suppléerez à ce qui lui manque. Je ne sais pas comment, en conscience, on pourrait donner son suffrage à d'autres qu'à l'un de vous deux ; mais je vois clairement que, sous tous les rapports, il vaudrait infiniment mieux que vous ayez vous-même la charge : alors vous prendriez le P. Nicolas pour compagnon. Il serait très utile, du moins dans les commencements, qu'il fût avec vous ; c'est un homme de bon conseil et *qui ne vous donnera rien à souffrir* (1) ».

La sainte Mère devait perdre trop vite, hélas ! l'illusion contenue dans ce dernier mot. Déjà ses efforts (on dirait presque son industrie, si l'expression n'était incompatible avec sa manière d'agir), ses instances du moins, pour obtenir que les deux religieux travaillassent ensemble et d'un commun accord au bien de la Réforme, montrent qu'elle connaissait ce qui manquait peut-être à l'un et ce qui faisait défaut certainement à l'autre. La vie intime du P. Gratien n'était que douceur et charité (2) : voilà pourquoi Thérèse le préférait à tous pour le gouvernement d'un Ordre assez austère pour se passer de la sévérité outrée d'un premier Supérieur (3). Néanmoins, si la bonté est la puissance par excellence, elle doit prendre garde, sous peine de perdre son prestige et ses moyens d'action, de dégénérer en faiblesse. Le frère tempérament du P. Gratien, son âme délicate et très sensible l'exposaient à franchir parfois la limite : il avait

(1) Lettres de février et mars 1581.

(2) Quelques censeurs l'accusaient déjà d'être même doux à l'excès envers lui-même. Les lettres de sainte Thérèse, dit Vicente de la Fuente, suffraient à prouver le contraire.

(3) « Croyez moi, mon Père, notre Règle ne s'accommode pas de « personnes austères ; elle l'est assez par elle-même ». Cité plus haut, p. 178.

besoin d'un appui, d'un cœur dévoué qui le consolât dans ses heures d'épreuves et qui sût lui donner le courage de maintenir ses résolutions, lorsque leur exécution soulevait des difficultés. C'était le rôle que la sainte Mère avait rempli près de lui durant les pénibles luttes des années précédentes : c'était celui qu'elle offrait maintenant au P. Nicolas.

Descendant des célèbres Doria de la république génoise, entré dans l'Ordre depuis quatre ans à peine (1), avec la maturité de l'âge, le P. Nicolas de Jésus-Marie y jouissait d'une grande réputation de sagesse et de vertu : sagesse qui touchait, il est vrai, à la prudence du siècle par son habileté, vertu froide, inflexible, qu'il était plus facile d'estimer que d'aimer. Homme éminent d'ailleurs, et fervent religieux, il joignait à sa rigueur naturelle des qualités remarquables, et notre Sainte, n'ayant eu jusqu'alors avec lui que des rapports très rares, l'appréciait en consultant plutôt l'opinion générale que son jugement personnel. Ce qu'elle avait pu constater par elle-même, c'était le zèle de l'observance, la perspicacité, l'énergie de ce Père; et n'étaient-ce pas précisément les qualités nécessaires au compagnon du P. Gratien? Le coup d'œil investigateur de l'Assistant découvrirait ce qu'ignorerait l'indulgence du Supérieur; le courage du premier soutiendrait le second au milieu des labeurs et des amertumes de sa charge : et, d'autre part, dans un commerce aussi doux, aussi aimable que celui du P. Gratien, le P. Nicolas se dépouillerait de sa raideur. Ou bien, si le choix du Chapitre intervertissait les rôles, les mêmes avantages se retrouve-

(1) Novice en 1577 au couvent de Notre-Dame du Secours, il avait fait profession en 1578 au couvent de Séville.

raient encore dans leur alliance : le P. Nicolas Provincial subirait l'influence du P. Gratien Assistant; le Carmel se dilaterait, se fortifierait sous leur commune direction. Voilà le plan vraiment maternel de Thérèse. Par malheur, il supposait un fondement qui n'existait pas : une grande abnégation de ses vues personnelles chez le P. Nicolas.

Après avoir exposé ses pensées selon les lumières qu'elle avait reçues de Dieu, la Sainte ne songea plus qu'à joindre ses prières à celles de ses filles, tandis que les Pères se rassemblaient à Alcalá dans leur couvent de Saint-Cyrille. Le 4 mars, le P. Jean de las Cuevas ouvrit solennellement le Chapitre en présence d'un illustre ami de Thérèse, don Louis Hurtado de Mendoza, de plusieurs dignitaires ecclésiastiques et de titulaires de l'Université d'Alcalá, qui voulurent donner au Carmel Réformé ce témoignage de leur profonde sympathie. Les religieux de Saint-Cyrille, profès et novices, assistèrent aussi à cette première séance où le Président proclama la bulle de Grégoire XIII en vertu de laquelle lui, Commissaire Apostolique, prononçait et publiait la séparation de la Province des Carmes Déchaussés d'avec toutes les autres de l'Observance Mitigée. « Appelons ce jour un jour d'accord et non de division, ajouta-t-il dans le discours qui suivit la lecture du bref : car aujourd'hui les frères ne se séparent que pour mieux conserver entre eux l'union et la paix (1) ».

Le lendemain, 4 mars, devait avoir lieu l'élection du Provincial. Le P. Jean de las Cuevas chanta le matin la messe du Saint-Esprit devant l'assemblée de la veille, puis un jeune frère, « qui déclama de fort

(1) *Histoire générale des Carmes.*

bonne grâce, récita une brillante oraison latine, composée par le P. Mariano pour saluer le printemps du Carmel après les frimas et les intempéries de la persécution (1). » Les Pères se retirèrent ensuite dans la salle du Chapitre. Quand ils rentrèrent vers midi dans l'église où les attendaient leurs nombreux amis, le P. Jérôme Gratien marchait modestement près du Commissaire Apostolique: les religieux chantaient le *Te Deum*. Sainte Thérèse avait été exaucée: le P. Gratien était Provincial.

Les PP. Nicolas de Jésus-Marie, Antoine de Jésus, Jean de la Croix, Gabriel de l'Assomption et Ambroise Mariano partageaient les autres charges: les quatre premiers comme Définiteurs, le dernier comme Secrétaire. Des courriers partirent porter ces nouvelles à la Cour de Madrid et à Palencia, tandis que, par ordre du roi, Alcalá se préparait à fêter, le lendemain, dans des réjouissances publiques, l'élection du nouveau Provincial. Le dimanche 3 mars, le lundi, fête de saint Cyrille de Jérusalem, patron du monastère, ce ne furent que processions, harangues, compliments. Philippe II envoya même deux de ses officiers saluer le P. Gratien: ils furent chargés de reporter à leur maître les humbles remerciements du Chapitre et la promesse que le Carmel Réformé n'oublierait jamais ce qu'il devait à Sa très catholique Majesté. De jour et de nuit des religieux se succédaient afin de prier sans interruption pour la famille royale et la prospérité du royaume; une messe serait dite chaque jour aux intentions du roi et, chaque semaine, Carmes et Carmélites offriraient pour lui au Seigneur le mérite de l'un de leurs exercices de pénitence. Thérèse n'eût

(1) *Histoire générale des Carmes.*

pu mieux dire : le P. Gratien entendait comme elle les devoirs de la reconnaissance.

Enfin le 7 mars commença l'examen des Constitutions. On prit d'abord celles des religieuses et l'on donna lecture des avis de Thérèse sur les légers changements qu'elle trouvait opportuns. Un respect vraiment filial, non moins que l'admiration pour la sagesse parfaite de ses réglemens, ne permit point au Chapitre d'émettre d'autres pensées que les siennes. Son œuvre si nette, si simple et si complète, à laquelle par humilité elle donnait le nom de *Constitutions du P. Rubeo* (1), ne fut ni altérée, ni modifiée, mais approuvée solennellement par le Chapitre d'Alcala. On y joignit seulement quelques prescriptions de détail et un article essentiel sur le nouveau mode de gouvernement créé dans l'Ordre par le dernier bref. Les Constitutions des Carmélites s'appelèrent dès lors *Constitutions du Chapitre d'Alcala*. Les filles de sainte Thérèse ne peuvent s'y tromper, elles ont les preuves en main : observant aujourd'hui encore les mêmes statuts, elles obéissent à leur Mère, elles exécutent de point en point ce qu'elle a voulu, ce qu'elle a réglé pour la gloire de Dieu et le bien de leurs âmes (2).

(1) Sainte Thérèse appelait ses Constitutions « Constitutions du P. Rubeo », parce que le P. Rubeo les avait approuvées. « Accepter cette dénomination serait confondre la valeur juridique avec l'origine même de l'œuvre. » Vic. de la Fuente, t. I, p. 253.

(2) Si l'on veut conserver exclusivement le titre de constitutions primitives au premier écrit rédigé par sainte Thérèse à Saint-Joseph d'Avila, ces Constitutions ne gouvernent plus que le couvent de l'Image fondé à Alcala par la Mère Marie de Jésus. On se souvient que sainte Thérèse l'avait visité pour le sauver d'une ruine imminente : elle y laissa ses premières Constitutions que l'on y a religieusement conservées. En les rappro-

Les religieux corrigèrent ensuite leurs propres Constitutions rédigées par le P. Gratien. Le 13, elles furent publiées; le 17, après avoir écrit au Révérendissime Père Général pour lui demander la confirmation du Provincial et lui rendre compte des actes de l'assemblée, le P. Jean de las Cuevas remit ses pouvoirs au P. Gratien et ferma le Chapitre qu'il avait présidé à l'édification de tous ses membres.

De ferventes actions de grâces montèrent alors vers le Ciel de chaque couvent de la Réforme : il y eut, dit-on, de grandes réjouissances composées sans doute du chant de pieux cantiques, de longues prières et même de récréations extraordinaires, car, selon l'aimable chroniqueur que nous aimons à citer, « on se réjouit autant que le permettait la modestie religieuse ». Les Mitigés honorèrent leur défaite par leur silence : Le P. Ange de Salazar, gracieusement remercié de ses bons services par Thérèse et par le P. Gratien, ne contribua pas peu à éveiller parmi les siens cet esprit d'union. Le Père Général montra de son côté beaucoup de douceur et de bienveillance. C'était la paix universelle, paix solide et durable; les deux branches du Carmel étaient pour toujours réconciliées.

Tandis que ses heureux enfants chantaient et se félicitaient les uns les autres, la sainte Mère épanchait sa reconnaissance dans le cœur du Seigneur. Depuis plus de vingt-cinq ans, sa vie n'avait été que peines, travaux, persécutions. « Dieu seul, dit-elle, en a connu toute l'amertume, et seul aussi il comprend l'immense joie qui remplit mon âme en voyant le terme de tant

chant des Constitutions d'Alcala, on reconnaît que le fond est identique. Voir le texte de ce précieux écrit dans *Vic. de la Fuente*, t. I, p. 273.

de souffrances. Je voudrais que le monde entier remerciât le ciel avec moi... Maintenant nous sommes tous en paix, Carmes Chaussés ou Déchaussés, et rien ne nous empêche de servir Notre-Seigneur. Ainsi donc, mes frères et mes sœurs, hâtons-nous de nous dévouer pour l'honneur de sa divine Majesté qui a si bien exaucé nos prières. »

La première à donner l'exemple, Thérèse, confiant le Carmel de Palencia aux bontés paternelles de Mgr Alvaro et du chanoine Reynoso, se rendit à Soria où l'attendait le nouvel évêque d'Osma, Mgr Velasquez. Il lui offrait, en son propre nom, une église voûtée, bien bâtie, et, au nom d'une noble dame, doña Béatrix de Beaumont, une maison proche de l'église et des revenus. Dans de semblables conditions, les choses allèrent d'elles-mêmes : ce fut presque, au dire de la Sainte, un voyage d'agrément. Mgr Velasquez envoya un de ses serviteurs la chercher à Palencia avec sept religieuses ; le P. Nicolas et un autre Carme l'accompagnèrent. On chemina sur des routes unies, au bord de rivières qui charmaient la vue et tempéraient la chaleur du jour. Le soleil de juin dorait de belles campagnes ; tout était joie pour les yeux, joie pour le cœur, et le plus grand plaisir encore c'était d'entendre les villageois parler de leur saint évêque avec un enthousiasme qui ravissait sa fille spirituelle. On racontait par exemple qu'il menait une vie aussi rude et aussi pauvre que celle du dernier des laboureurs, qu'il passait son temps à évangéliser son troupeau et voyageait à pied pour entendre le long de la route ceux qui désiraient recourir à lui. On remarquait aussi qu'il jeûnait souvent, qu'il priait beaucoup et que, s'il était dur envers lui-même, il avait des entrailles de père pour tous ses enfants. C'est un saint,

disait-on, et Thérèse, qui en savait plus long, pensait de même.

Le pieux évêque attendait les Carmélites à Soria : il les bénit par une fenêtre lorsqu'elles passèrent devant sa résidence, escortées de la noblesse et suivies du peuple qui les acclamait comme des anges du ciel ; puis il alla les recevoir dans la maison de la fondatrice. Les secours spirituels et temporels abondèrent dès le premier jour : Thérèse y vit une raison d'établir le monastère, avec un soin tout particulier, sur le pied d'une stricte observance et d'une profonde humilité. Elle lui donna comme Prieure une religieuse fervente, mais très ignorante des choses humaines. Catherine du Christ ne savait pas écrire. « En revanche, disait la Sainte, elle sait beaucoup aimer Dieu et elle a de grandes vertus ; il ne lui en faut pas davantage pour être une bonne Prieure. » Les relations des Carmélites avec leur fondatrice furent réglées de manière à ne manquer ni à la reconnaissance, ni à la régularité. Doña Béatrix, issue de la famille royale de Navarre, vivait très retirée depuis son veuvage ; mais elle avait de brillantes amies qui eussent cherché volontiers au Carmel, dans les entretiens des sœurs, leur meilleur passe-temps. Thérèse prévit l'écueil, elle l'évita sans affliger personne et en édifiant tout le monde (1).

(1) En quittant Soria, la Sainte remit à la Mère Catherine une instruction écrite et détaillée sur divers points d'observance que la situation particulière du monastère l'exposait à enfreindre. Puis elle ajouta : « Soyez fidèles à donner à Madame Béatrix de Beaumont-Navarre, votre fondatrice, tous les témoignages possibles de votre reconnaissance, et tâchez de la contenter en tout ce qui dépendra de vous. Cela est très juste. Avec sa vertu, elle ce qui aidera plutôt à observer la Règle. Toutes les fois que vous recevrez quelques filles, que ce soit avec son agrément, et n'en-

Soria l'avait trop bien accueillie pour la posséder longtemps. Dieu ne pouvait non plus la laisser manquer de ce « pain délicieux de la tribulation que l'on préfère à toute autre nourriture, quand on y a goûté une fois de bon cœur ». Des nouvelles fâcheuses lui arrivèrent de Medina del Campo et d'Avila. La fondatrice du couvent de Medina, doña Hélène de Quiroga, nièce du Grand Inquisiteur, l'archevêque de Tolède, et mère de la jeune sœur Hiéronyme de l'Incarnation, voulait prendre l'habit du Carmel, malgré l'opposition de deux de ses enfants établis dans le monde et le mécontentement de l'Archevêque. La Prieure, pressée d'un côté par doña Hélène, de l'autre arrêtée par la défense de Mgr de Quiroga, en appelait à la Sainte.

Au monastère de Saint-Joseph d'Avila, les ressources manquaient, et, par un douloureux contraste, ce berceau de la Réforme semblait avoir perdu la ferveur qui ne cessait de croître dans les autres maisons. On y demandait des dispenses multipliées que le chapelain, maître Julien, accordait trop aisément. Le P. Nicolas avait tenté d'y remédier sans rien obtenir : tous les cœurs étaient restés fermés devant lui. La sainte Mère seule saurait les ouvrir et les gagner une seconde fois au parfait amour de Jésus. On le lui dit, elle le comprit et se hâta de partir, non pour prendre le gouvernement de la maison, charge qu'elle estimait de plus en plus au-dessus de ses forces, mais pour vivre au milieu de ses premières filles, confondue dans leurs rangs, leur montrant par son exemple que, même avec de grandes infirmités, on peut encore porter joyeusement et fidèlement le joug de la religion.

treprenez rien d'important sans sa participation; ce sera le moyen de ne pas vous tromper, car elle est très prudente. »
Vic. de la Fuente, t. I, p. 528.

C'était là du moins son rêve : elle espérait de la bonté de Dieu et de la charité du P. Gratien que personne n'y mettrait obstacle.

Après avoir raconté tant d'autres voyages, dirons-nous encore les épreuves de la route de Soria à Avila, les saccades du chariot sur le bord des précipices? Plus on avançait, plus les ramifications du Guadarama se resserraient. On prenait des guides qui, après avoir reçu leur salaire, s'en allaient dès qu'ils apercevaient un passage difficile (1) D'heureuses rencontres compensèrent ces ennuis, heureuses pour Thérèse, plus heureuses encore pour nous, car nous leur devons peut-être ses deux meilleurs historiens. Au moment de son départ de Soria, elle reçut d'abord la visite d'un Père Jésuite qu'elle aimait particulièrement comme le fils spirituel du P. Balthazar Alvarez : le P. François de Ribera (2). Celui-ci avait eu des relations antérieures avec elle; il l'avait même confessée, mais cette dernière entrevue, dit-il, produisit en lui une impression extraordinaire. Dieu lui donna de la comprendre, de saisir en quelque sorte le caractère, les traits de sa sainteté et d'en garder au fond du cœur une image ineffaçable qu'il peindra bientôt moins en artiste qu'en témoin consciencieux, scrupuleusement exact.

A peu de distance, à Osma, où elle arrivait sur les huit heures du soir, Thérèse se vit saluée près de la

(1) *Fondations*, ch. xxx.

(2) Le P. de Ribera, « théologien très grave », selon Benoît XIV, d'une grande érudition, d'une vertu plus grande encore, réunissait toutes les qualités désirables pour un historien, sauf peut-être l'onction du style, le charme du récit. Les Bollandistes ont dit assez quelle place doit tenir son travail dans la critique historique en l'insérant à la suite de leur commentaire.

porte de l'hôtellerie par un religieux couvert du sombre froc des Hiéronymites. C'était son second biographe, le P. Diego de Yepes (1), le futur évêque de Tarazona. Le lendemain, il vint lui rendre visite ; elle ne lui avait rien dit le premier jour et son silence inquiétait le bon religieux : il se demandait si elle avait oublié son ancien confesseur de Tolède ou bien si, pour un motif inconnu, sa présence en ce lieu lui était désagréable. « Ni l'un ni l'autre, répondit-elle, quand il lui exprima ses craintes ; seulement, en vous voyant, je me suis troublée à la pensée que vous deviez être ici en pénitence. » C'était vrai, poursuivit-il dans son récit. J'ai eu, du reste, bien d'autres preuves de sa connaissance surnaturelle de choses qu'elle ne pouvait savoir différemment. J'ai fait aussi l'expérience qu'elle pénétrait mes dispositions intérieures, si bien que je lui dis une fois : « Ma Mère, je crains presque de vous » parler ; il me semble que vous lisez au fond de mon » cœur, et lorsque je viens vous voir, je voudrais » m'être d'abord confessé. » Elle sourit ; son silence me dit assez que par humilité elle n'affirmait rien, mais qu'elle n'osait nier pour ne pas mentir. »

Le P. Yepes eut le bonheur de lui donner la communion dans l'église d'Osma, « et là, dit-il, je remarquai deux choses que je n'aurais jamais découvertes à travers les grilles de ses couvents. Quand elle s'approcha de la table sainte, son teint décoloré par la pénitence, l'âge et les maladies et qui semblait être plutôt

(1) Yepes écrivit quinze ans après Ribera : il profita du travail de son devancier et des informations juridiques du procès de la canonisation : il put ainsi rapporter « plus de faits ou plus de circonstances du même fait ». (L'abbé Boucher.) Mais il se perd souvent dans de longues digressions où le directeur de conscience, le pasteur des âmes, et l'admirateur enthousiaste de la Sainte se retrouve plus que l'historien.

de terre que de chair, devint si beau, si transparent, une si grande majesté se répandit sur ses traits que je me sentis transporté de dévotion. Ensuite je m'aperçus avec surprise qu'il s'exhalait de sa bouche et de ses vêtements des parfums délicieux (1). J'interrogeai sa compagne, la sœur Anne de Saint-Barthélemy, et je lui demandai quelles étaient ces odeurs dont la sainte Mère se permettait d'user. Elle me répondit que, non seulement elle ne s'en servait jamais, mais qu'elle les fuyait, parce que tout parfum lui donnait d'intolérables douleurs de tête. »

Ces deux prodiges accrurent encore la vénération de Yepes pour la sainte Mère; comme Ribera, il conserva fidèlement le souvenir de toutes ces choses afin de les publier devant Dieu et devant les hommes quand l'heure en serait venue.

Après s'être reposée huit jours à Ségovie, Thérèse arriva le 6 septembre, à Avila. On l'attendait, non en tremblant, mais avec l'assurance que son retour rétablirait l'ordre dans le spirituel comme dans le temporel. C'était en réalité ce que toutes les religieuses désiraient. Depuis la fin du triennat de la Mère Marie de Saint-Jérôme, le gouvernement avait passé aux mains d'une jeune Prieure sans expérience, la Mère Marie du Christ. Don François de Salcedo, le grand bienfaiteur du monastère, était mort, léguant à la Communauté un patrimoine que ses libéralités avaient considérablement amoindri. Néanmoins le bruit se répandit que les Carmélites de Saint-Joseph étaient devenues riches, tandis qu'au fond elles ne possédaient presque

(1) Yepes avait eu un premier mouvement d'incrédulité qui nous surprend chez lui: « Scandalisé, dit-il, qu'une personne si sainte et si pénitente usât de choses semblables, je pris mes informations, etc. » Extrait de sa lettre au frère Louis Léon.

rien (1). Les aumônes de la ville cessèrent aussitôt. Le legs de don Laurent de Cepeda ne leur profita pas davantage; car il avait stipulé qu'on en consacrerait la meilleure partie à bâtir une chapelle pour sa sépulture. Ajoutons à ces difficultés matérielles le trouble intérieur produit par deux ou trois pauvres sœurs, tourmentées de scrupules et que le bon Julien d'Avila ne s'entendait pas à conduire. En de telles conjonctures, on comprendra comment la tristesse, le malaise, l'ennui s'étaient glissés dans la petite retraite du Seigneur: après l'ennui, les maladies; avec les maladies, le relâchement. A peine la sainte Mère eut-elle paru au milieu de ses filles, que chacune retrouva la force de garder la Règle et de se dévouer au travail nécessaire pour garder le pain quotidien: on eût dit une résurrection générale.

Plus heureuse encore que les autres, Thérèse ne commandait rien que par son exemple et donnait d'abord celui de l'obéissance envers la Mère Marie du Christ. Celle-ci se hâta d'écrire en secret au Père Provincial; elle le pria d'agréer sa démission et de mettre la Sainte à sa place. Sans perdre de temps, le 10 septembre le Père Gratien arrivait au couvent de Saint-Joseph. Il déposa l'ancienne Prieure selon sa demande et réunit le Chapitre pour procéder à une nouvelle élection. « Notre sainte Mère, raconte-t-il lui-même, remporta du premier coup tous les suffrages. Quand elle se vit élue, elle voulut, de la meilleure grâce du monde, se fâcher contre nous, disant qu'il était temps de la laisser en repos et cherchant mille bonnes raisons afin de nous obliger à choisir une autre Prieure. Je lui commandai de baiser la terre, puisqu'elle

(1) « Ce que don François nous a laissé ne suffit pas même à nous donner le repas du soir. » *Lettres*.

s'excusait ainsi, et, dès qu'elle fut prosternée, j'entonnai le *Te Deum*. » Les religieuses le poursuivirent et, triomphantes menèrent Thérèse au chœur, à la chaire priorale (1).

Son élection la fixait à Avila, seul bonheur qu'elle eût volontiers envié durant tant d'années de voyages où chaque départ-renouvelait ses sacrifices. D'accord avec elle, Dieu, lui épargnant les joies, lui réservait les peines et, à l'heure présente, il y avait moins de douceur que de tristesse dans ce retour sur le sol natal. « Il en coûte à mon cœur, avouait-elle au P. Gratien, de vivre en ce pays, où je ne retrouve plus mes fidèles amis d'autrefois, ni mon frère Laurent. Le pire, ce sont les rapports inévitables avec ceux qui survivent... Mais je regarderai le reste comme rien, s'il m'est donné de remettre ici tout en bon train. »

Elle y réussit au delà de ses espérances. Le couvent de Saint-Joseph retrouva bientôt la ferveur qu'il n'a plus perdue et qui, de nos jours encore, transpire à travers son enceinte, et pénètre délicieusement l'âme du pèlerin d'Avila. *Félix culpa!* s'écrie l'un des historiens de Thérèse. Heureuse faiblesse des premières Carmélites qui leur valut la présence et les soins de leur Mère! Heureux mal qui leur mérita d'être guéries par ses mains! Quant à elle, toujours maîtresse de ses impressions, elle ne laissa soupçonner à personne autre qu'au Père Provincial le grand vide qu'elle sentait en son âme, et qui n'était au fond que *le mal du pays* si connu des Saints, le désir, l'envie du ciel. La perte de ceux qui l'avaient devancée, le poids de l'âge,

(1) Additions du P. Gratien à la *Vie de la Sainte* de Ribera, citées par Vic. de la Fuente, partie supplémentaire du manuscrit de Julien d'Avila.

son détachement croissant des choses d'ici-bas, tout contribuait à lui rendre la vie une solitude aride et désolée, où *l'absence de Dieu* la faisait languir. En même temps, sous ses pas croissaient les épines de la dernière heure, des souffrances intimes, déchirantes que le Seigneur avait réservées jusqu'alors pour consommer, après le martyre de son âme, celui de son cœur.

« J'aime ma famille plus que moi-même, ma patrie plus que ma famille, le genre humain plus que ma patrie, Dieu par-dessus toutes choses », a dit une âme de saint. Ce qui ressort à chaque instant de la vie de Thérèse, c'est la même charité parfaite dans un ordre semblable. Elle aime sa famille, ses amis plus qu'elle-même, le Carmel plus que sa famille, la sainte Eglise, les âmes plus que le Carmel, et Dieu en tout, Dieu par-dessus tout. Et elle aime avec une ardeur que les années ne cessent d'accroître, avec une générosité qui ne trouve de repos que dans le don complet d'elle-même, une force qu'aucune épreuve ne peut ébranler. Mais tous ces amours divinisés par la grâce laissent son cœur aussi sensible qu'il était grand et généreux : autant d'êtres aimés, autant de portes ouvertes à la douleur qui ne frappe aucun d'eux sans la toucher d'une manière plus intime que si elle eût été personnellement éprouvée. C'est ce que nous appelons le martyre de son cœur. Il avait commencé presque avec sa vie : il allait atteindre les dernières limites avant sa mort.

On a vu que le testament de Laurent de Cepeda léguait aux Carmélites de Saint-Joseph une somme importante destinée à bâtir une chapelle sous le vocable de Saint-Laurent. Le reste de son bien retournait à ses trois enfants. L'aîné était alors en Amérique ; les deux

autres, François et Thérésita, n'avaient en Espagne d'autre appui que leur tante, et, « pour la gloire de Dieu, elle prit leurs affaires en main ». Il lui était facile de s'arranger de Thérésita : l'aimable et douce enfant ne voulait qu'un héritage, la croix du Seigneur ; sa petite cellule était son paradis, et le voile noir la seule parure qu'elle ambitionnât. Dans un premier transport de douleur, son frère François avait aussi manifesté le désir de prendre l'habit de Carme Déchaussé. Cette velléité ne dura guère ; un court séjour chez des cousins et amis « en fit un autre homme ». Il revint uniquement préoccupé de ses intérêts, de l'administration de ses biens, et saisi de peur chaque fois qu'il apercevait un Carme ou une Carmélite, sa tante la première, tant il craignait que leur vue ne lui donnât des remords (1).

Thérèse cependant ne l'abandonna point ; il parlait de mariage ; elle guida son choix et eut la consolation de lui trouver une alliance honorable. Il épousa une jeune fille de Madrid, âgée de quinze ans, alliée aux plus nobles familles d'Espagne, doña Orofrisia de Mendoza y Castilla. Par malheur, si la jeune fille était charmante, pieuse et bonne, elle avait pour mère une femme aussi intéressée qu'habile à diriger ses affaires. François subit son influence et l'un et l'autre demandèrent à la Sainte des choses que sa conscience lui défendait d'accorder. La belle-mère prétendit même faire casser le testament de don Laurent et annuler le legs en faveur du couvent. De là des tracasseries, des ennuis de tout genre, et la peine délicate pour Thérèse de soutenir les droits de sa maison contre l'enfant de son frère.

(1) Valladolid, 20 novembre 1580.

Ce n'était rien encore près des angoisses qui lui vinrent d'un autre côté. Jeanne de Ahumada, affolée de douleur, lui écrivit que l'honneur de sa fille Béatrix était perdu par la calomnie et que, pour échapper à la honte, elles devraient toutes les deux quitter leur petite ville d'Albe. Jeanne affirmait que ces bruits injurieux n'étaient que mensonges, mais mensonges ourdis de telle sorte et par une personne de si haut crédit qu'il était impossible d'en prouver la fausseté. Thérèse appela près d'elle à Avila la mère désolée et sa pauvre enfant pour les relever l'une et l'autre par sa tendresse et les aider de ses conseils. Elle tremblait qu'il n'y eût en réalité, sinon faute, du moins imprudence dans la conduite de sa nièce. Son grand air, sa beauté, sa conversation brillante n'étaient-ce pas autant de dons généreux, et la vanité ne les mettait-elle pas trop souvent en jeu ? Sous l'empire de ces craintes, Thérèse épanchait sa douleur près du P. Gratien : « Plaise à Dieu que vous puissiez trouver quelque remède à l'affaire de Béatrix. Je souffre bien pour elle. Quant à l'honneur, il est déjà perdu : je m'y sou mets, quoiqu'il m'en coûte ; mais je voudrais sauver les âmes, je voudrais voir cette chère famille s'éloigner d'Albe. Dépourvue de ressources comme elle est, le pourra-t-elle ? Que Dieu lui vienne en aide. Après tout, personne dans Albe n'a le droit de traiter ma sœur aussi mal. C'est à cause de sa pauvreté qu'on a pour elle si peu d'égards. Dieu le permet afin qu'elle souffre de toutes manières et qu'elle soit vraiment martyre en cette vie. »

Ainsi le vieux sang des Cepeda et des Ahumada brûlait encore dans les veines de la Sainte en face des hontes qui s'imprimaient sur un nom sans tache ; mais, se rappelant bientôt qu'elle ne portait plus que

celui de Jésus, elle acceptait le calice de l'humiliation. Dieu voulut qu'elle l'épuisât avant de la consoler; puis, lorsqu'elle en eut savouré l'amertume, lorsqu'elle eut apaisé les ressentiments de Jeanne et ouvert les yeux de Béatrix sur le néant, les périls des joies du monde, la calomnie fut découverte et l'innocence de la jeune fille glorieusement vengée. Thérèse eut alors l'espoir de lui donner l'habit et de lui assurer près d'elle le bonheur de la vie et de l'éternité. Béatrix s'y refusa; ébranlée, désabusée, elle était encore trop attachée au monde pour lui dire adieu. Sa sainte tante ne put briser ses liens que du haut du ciel.

Les épines ne croissaient pas seulement au sein de la famille. Le Carmel avait les siennes. Doña Hélène de Quiroga, en frappant avec des instances de plus en plus vives à la porte du Carmel de Medina, continuait à provoquer contre la Réforme entière le mécontentement de l'archevêque de Tolède. Sa qualité de Grand-Inquisiteur ne permettait point qu'on s'exposât à perdre sans retour ses bonnes grâces, et, même cette considération mise à part, Thérèse n'eût voulu, pour rien au monde, manquer au respect et à la reconnaissance qu'elle lui devait. D'un autre côté, si la vocation de doña Hélène était sérieuse et bénie de Dieu? devait-on l'engager à y renoncer? La conjoncture était délicate: il fallut le tact, la prudence et surtout la droiture de Thérèse pour en sortir.

De prime abord, elle condamna le dessein de cette dame. « Et ne croyez pas, écrit-elle au confesseur de l'Archevêque, le licencié Ruiz de la Pena, ne croyez pas que ce soit parce que Son Éminence s'y oppose, non, mais parce que l'ordre que commande la charité ne serait pas observé. Ayant des petits-enfants à élever et une bru si jeune encore, il me semble que doña

Hélène rendra plus de gloire à Dieu en restant près d'eux qu'en les abandonnant (1). » Voilà son premier jugement ; la défense du Cardinal ne fait que le confirmer. « Maintenant, poursuit-elle, connaissant la défense du Cardinal, il faudrait que je perde la raison pour l'enfreindre. » Mais doña Hélène de Quiroga ne se déclare point vaincue. Il y a vingt ans qu'elle implore la grâce de se consacrer à Notre-Seigneur. Dès le commencement de son veuvage, elle a prononcé le vœu de se renfermer dans un monastère lorsque ses enfants n'auront plus besoin d'elle. Grâce à Dieu, deux de ses fils sont prêtres, sa plus jeune fille Hiéronyme l'attend au monastère de Medina, ses deux aînés sont placés dans le monde, deux autres ont rejoint leur père au ciel : sa mission est donc achevée, car elle n'a jamais entendu y comprendre l'éducation de ses petits-enfants, que leurs parents élèveront pieusement. Si Thérèse ne cède point, elle ira frapper à la porte des Franciscaines et celles-ci la recevront par charité.

La sainte Mère s'attendrit, elle ne peut oublier les générosités de sa bienfaitrice ; revenant humblement sur sa première décision, elle écrit encore au confesseur de l'archevêque de Tolède, qui continue à lui servir d'intermédiaire auprès de Son Éminence : « Doña Hélène me dit que, si nous refusons de la recevoir parmi nous, elle entrera chez les Franciscaines. Cela me désole, car je crains qu'elle n'y soit pas contente. Je crois son esprit plus conforme à notre Ordre qu'à celui de Saint-François. Puis elle a chez nous l'une de ses filles, et elle serait moins loin de ses autres enfants. Je vous supplie, Monsieur, de recom-

(1) Soria, 30 juin 1584.

mander cette affaire à Notre-Seigneur et de m'obtenir une réponse de Monseigneur le Cardinal. La pauvre dame est extrêmement affligée, et, comme je l'aime beaucoup, je sens bien sa peine, d'autant plus que je n'y vois pas de remède(1). » Le remède ne pouvait venir que de Mgr de Quiroga : on l'obtint contre toute espérance. Avec l'autorisation de son oncle, doña Hélène reçut l'habit du Carmel au monastère de Medina, le 14 octobre 1581. Elle y devint une humble et grande religieuse sous le nom de sœur Hélène de Jésus.

Au milieu des embarras qui avaient précédé cette réception, la sainte Mère se vit ravir une jeune sœur aimée entre toutes ses filles, la petite Casilde, l'intrépide enfant qui s'était dérobée avec tant de courage, dès l'âge de douze ans, aux caresses de son fiancé et aux baisers de sa mère. Depuis lors, c'est-à-dire depuis sept années, elle avait été le trésor et la joie du couvent de Valladolid : à chacun de ses voyages, Thérèse constatait ses progrès dans l'oraison, dans l'obéissance. Naïve et gaie comme on l'est à son âge, elle portait en riant les rigueurs de la vie du cloître ; on eût dit un petit oiseau gazouillant dans un buisson d'épines. Nul caractère n'était mieux fait pour plaire à notre Sainte qui l'admirait, l'aimait comme un autre saint Jean et reposait sur sa tête de lointaines espérances. Dieu en demanda le sacrifice. Au mois de septembre 1581, la famille de Casilde obtint du Pape un bref qui obligeait la jeune sœur de passer, avec le titre d'Abbesse, à la tête du couvent des Franciscaines de Burgos. On avait allégué près du Saint-Siège l'ébranlement de sa santé épuisée par la règle austère

(1) Avila, 13 septembre 1581.

qu'elle avait embrassée dès l'enfance. Peut-être aussi les nobles Padilla, malgré leurs sentiments chrétiens, ne pouvaient-ils se résoudre à voir leur nom caché sous l'humble voile d'une petite Carmélite qu'aucun privilège ne distinguait de ses compagnes. La crosse abbatiale lui rendait au moins son rang de naissance jusqu'au fond du cloître, et le dénûment du séraphique pauvre d'Assise effrayait moins pour elle ces grands du monde que l'égalité absolue établie parmi ses filles par la Mère Thérèse.

Quoi qu'il en soit, ce coup si imprévu blessa notre Sainte au vif dans son amour maternel : il fallut qu'elle joignît les mains et élevât son cœur vers Dieu, adorant les jugements impénétrables de Celui qui aimait Casilde, infiniment plus qu'elle ne l'aimait elle-même, et qui veillait sur le bien de l'Ordre avec sa toute-puissante Providence. Non seulement elle se résigna, mais elle consola le chef de la famille, le P. Gratien, consterné de cette perte. « Pour l'amour de Notre-Seigneur, mon Père, n'en ayez point de peine. Croyez-le, Dieu tirera de cet événement quelque bien auquel nous ne nous attendons pas, ou il s'en servira pour nous préserver de quelque autre mal. C'est la pauvre petite que je plains de tout mon cœur, et elle le mérite bien. Notre souverain Roi ne veut pas sans doute que nous cherchions de l'honneur auprès des princes de la terre, mais avec les pauvres et les petits comme étaient les apôtres. Ne nous troublons donc pas. Que la volonté de Dieu soit faite ; mais que sa divine Majesté me préserve de ces grands seigneurs qui peuvent tout et ont de si étranges idées. Cette pauvre enfant n'a pas compris ce qu'on lui faisait faire : elle s'est du moins trompée si elle se figure qu'elle nous reviendra ; il n'est pas possible de la re-

prendre... Oui, elle me fait pitié, ma pauvre Casilde, car c'était vraiment une grande chose que son affection pour notre Ordre... Dieu soit avec elle (1) ! » Dieu exauça la prière de Thérèse : il n'abandonna point Casilde, et, suivant les prévisions de la Sainte, ce grand sacrifice eut son dédommagement et sa récompense. La jeune Abbesse, arrachée malgré elle à sa chère solitude du Carmel, en porta la ferveur au monastère de Saint-Louis de Burgos. Elle fit de ses Franciscaines Mitigées autant de filles de Sainte Thérèse, non par l'habit ni la profession, mais par l'esprit religieux ; et, fidèle au souvenir, à l'amour de sa séraphique Mère jusqu'au delà du tombeau, elle eut le bonheur d'unir son témoignage à celui des Carmélites au procès de la canonisation.

Il faut avancer encore dans ce champ des dernières douleurs. Au-dessus de celles que nous venons de dire, en planait une autre plus sombre, plus amère, à demi couverte de nuages que notre Sainte osait à peine sonder tant il y avait là pour elle d'angoisse ! C'était une indicible inquiétude qu'elle cachait à tout le monde et qu'elle eût même voulu ne point s'avouer. Nous venons de la voir, au Chapitre d'Alcala, mettre tout en œuvre pour unir les mains du P. Gratien et du P. Nicolas dans les labeurs du gouvernement. Or, à peine ce dernier avait-il reçu de sa confiance et du suffrage des Pères la charge de Premier Définiteur et d'Assistant, que son caractère se dessina sous un nouveau jour. Rigide observateur de la Règle, il scrutait du regard les actions, les démarches, les paroles de son Provincial, et, les pesant en face des siennes, il

(1) Avila, 25 septembre 1581. — Cette lettre, donnée à une date antérieure par les anciens éditeurs, ne remonte évidemment qu'à cette époque. Voir Vic. de la Fuente, t. II, p. 298. *Lettre 349.*

ne craignait pas de lui infliger, même en public, d'injustes censures (1). Tandis que la Sainte Mère conjurait le P. Gratien de ménager ses forces, de modérer ses abstinences, lui, l'accusait de mener une vie trop molle, d'introduire le relâchement par son exemple. Ces critiques devenaient encore plus pénibles lorsqu'elles passaient de la conduite privée du Provincial à ses actes d'autorité. Thérèse, interdite d'abord, puis consternée, s'écriait douloureusement qu'elle ne comprenait rien « à de certaines saintetés ». Non, en effet, elle ne pouvait comprendre une sainteté incomplète, qui semblait étouffer le cœur ou plutôt à laquelle le cœur lui-même manquait, une sainteté mêlé d'une rigueur extrême que le P. Nicolas tenait de sa race, de son éducation première, et qui jetait je ne sais quoi de sec, de dur, sur ses plus belles vertus. Cette sainteté froide, sévère, toujours armée de règlements, de principes érigés en systèmes, n'était point de la famille de Thérèse : la justice n'y embrassait point, comme dans l'âme de la séraphique Mère, la miséricorde et la douceur. Malheureusement, les qualités incontestables du P. Nicolas, son autorité, les exagérations même de son zèle lui donnèrent bientôt un ascendant immense sur la plupart des religieux. Le contraste qu'il avait soin d'établir entre ses maximes rigoureuses et celles du P. Gratien, devint la condamnation de ce dernier. On murmura tout bas, bien bas, car on savait de quelle confiance l'honorait la sainte Mère, on murmura

(1) Vic. de la Fuente, t. II, p. 316. — Voir aussi le *Prologue de la Manière de visiter les couvents*, édition de D. Herrero y Bayonna. — Ce *Prologue* publie une lettre du P. Nicolas Doria adressée au D^r Sobrino après la mort de la Sainte. Le P. Doria la nomme « la bonne Mère Thérèse ». — Un lecteur indigné, peut-être le D^r Sobrino lui-même, a mis en marge : Dédaignerais-tu par hasard de l'appeler *Madre mia*, ma Mère, ó Doria !

que la douceur du Provincial affadrait le sel de l'Observance ; on blâma ses procédés ; on lui reprocha jusqu'au succès de ses prédications. Ce n'étaient que des bruits sourds, l'écho affaibli des reproches indiscrets de l'Assistant ; mais évidemment le parti de celui-ci se formait dans l'ombre, il grossissait chaque jour.

A trois siècles de distance, quand le regard embrasse la suite des événements, les situations, les caractères, on rend justice à qui de droit, et aujourd'hui elle est rendue au P. Gratien ; mais à l'heure du conflit, surtout quand on y est mêlé par la force des choses, il est souvent bien difficile de distinguer de quel côté la raison l'emporte ; et les fils de sainte Thérèse sont plus à plaindre qu'à blâmer d'avoir subi l'influence du sévère et insinuant Doria. Nous n'avons pas à dire ici les excès de rigueur où il les entraîna envers le P. Gratien, pas plus que ceux où ils se portèrent même envers saint Jean de la Croix. Thérèse ne devait point voir ces jours d'épreuves que Dieu permit pour la gloire de ses saints : elle en eut du moins le pressentiment, elle en connut les premières amertumes, elle en souffrit au point de s'écrier : « Oh ! si l'on épargnait mon *Sancta Sanctorum* (1), je m'estimerais heureuse que

(1) Ainsi, aux yeux de sainte Thérèse, le P. Gratien était l'âme, le soutien de la Réforme des Carmes Déchaussés. Il avait admirablement compris la pensée de la sainte Réformatrice, et, dans son gouvernement, il n'en cherchait que l'application. Le grand tort du P. Nicolas fut, au contraire, de se renfermer dans ses idées propres. Avec de bonnes intentions sans doute, mais un zèle indiscret, il voulut réorganiser le Carmel sur un nouveau plan, et, mettant au service de ses projets, de ses vues absolues, son inflexibilité naturelle, il ne craignit point de sévir contre ceux que Thérèse avait laissés après elle comme les gardiens de son œuvre, saint Jean de la Croix, le P. Gratien, la Mère Marie de Saint-Joseph, la Mère Anne de Jésus. Hâtons-nous de

tous les coups tombent sur moi ! » et pour son cœur de fondatrice et de mère, ce fut la plus cruelle de ses dernières douleurs.

dire que le Carmel, le vrai Carmel de sainte Thérèse, est sorti triomphant de cette crise redoutable.

CHAPITRE XXX

Burgos.

Le Chapitre d'Alcala ouvre une nouvelle période dans l'histoire du Carmel Réformé. Après les années laborieuses de la semence et de la germination, après la pénible crise d'une croissance en lutte contre tant d'obstacles, arrivait l'heure d'étendre ses rameaux sur le monde entier, afin que partout « les petits oiseaux du ciel, les âmes appelées à la vie solitaire, pussent y trouver leur repos (1) ».

Il était juste qu'ayant soutenu presque à elle seule le combat, la sainte Mère vit au moins les premières lueurs du triomphe, et qu'à travers ses douleurs intimes elle aperçût la grandeur et la fécondité de l'œuvre qui lui avait coûté si cher. Les derniers mois de l'année 1581 furent remplis de projets de fondation exécutés pour la plupart au commencement de l'année suivante. Les Carmes Déchaussés s'établirent presque simultanément à Valladolid et à Salamanque ; ils passèrent en Portugal où le P. Mariano se fit aimer jus-

(1) Yepes.

qu'à l'enthousiasme (1). Du Portugal, avec le peuple navigateur, ils s'élançèrent vers la Guinée porter la parole de Dieu là où le trafic humain ne cherchait que des mines d'or (2). Sans sortir encore de l'Espagne, les Carmélites étaient entraînées par le même courant : on préparait toujours la fondation de Madrid, la plus urgente de toutes, au jugement de Thérèse ; on en proposait une autre à Pampelune, une troisième à Ciudad-Rodrigo, une quatrième à Orduna (3). Le Père Provincial soumettait ses derniers plans à la sainte Mère, et Thérèse priait avant de rien conclure lorsqu'elle vit arriver ensemble, au couvent de Saint-Joseph, le P. Jean de la Croix chargé de demander des Carmélites pour Grenade, et un messager de l'autre extrémité de l'Espagne, qui la conjurait de partir sans délai pour Burgos.

A Grenade comme à Burgos, on voulait la Sainte en personne. Le long voyage du P. Jean de la Croix, venu tout exprès de l'Andalousie pour la ramener avec lui, montrait assez quel prix il attachait à sa présence. Thérèse, de son côté, eût aimé à suivre son petit saint, afin de s'embraser mutuellement de l'amour de Dieu le long du chemin ; mais ce projet parut irréalisable. On était au milieu de novembre. Vieille, usée, plus malade que de coutume durant l'hiver, notre Sainte, en acceptant à la fois les deux dernières Fondations, crut devoir en charger deux Prieures expérimentées. La Mère Anne de Jésus se trouvait désignée pour celle

(1) *Hist. gén. des Carmes.*

(2) Ces premiers apôtres du Carmel eurent la gloire de donner leur vie pour prix de leur sacrifice. Ils périrent dans un naufrage ; d'autres prirent leur place et se partagèrent ensuite l'Amérique et les missions européennes de l'Angleterre, de l'Irlande et de la Pologne. — *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. V, ch. xxiv.

(3) *Boll.*, n° 942.

de Grenade par son grand mérite comme par le crédit dont elle jouissait en Andalousie, depuis qu'elle gouvernait le monastère de Véas. Sur l'avis de Thérèse, le P. Gratien remit donc son obédience au P. Jean de la Croix. La Mère Anne la reçut en tremblant et s'écria d'abord qu'il était impossible de fonder un couvent sans la sainte Mère, « qu'elle-même ne valait rien pour rien, et qu'elle ne pouvait supporter la pensée de se voir chargée d'une œuvre où sa Mère ne serait pas tout en tout (1). » Le P. Jean de la Croix triompha d'une humilité à laquelle sa direction sans doute n'était pas étrangère. Anne de Jésus se soumit et le Ciel bénit son obéissance. Arrivée à Grenade avec ses compagnes (2), le 20 janvier 1582, elle fut reçue sous le toit hospitalier de doña Anne de Penalosa. Le lendemain, on leur dit la messe dans la même demeure. Après avoir supporté quelques mois de gêne, elles achetèrent une maison et la Providence leur fournit le reste. Quant à la ferveur, elle fut grande dès le premier jour et ne cessa de croître autour de la vaillante Mère (3).

Tranquille du côté de Grenade, Thérèse tourna ses préoccupations vers Burgos. Il y avait près de six ans que les Pères Jésuites l'engageaient à conduire un nouvel essaim de Carmélites sur les hauteurs de la vieille cité des princes de Castille, « et les raisons qu'on me présentait pour m'y décider, dit-elle, m'en donnaient le désir; mais toutes les épreuves de notre

(1) Manrique.

(2) La Mère Marie du Christ, la sœur Antoinette du Saint-Esprit (l'une des quatre premières Carmélites), la sœur Béatrix de Jésus, etc.

(3) Vaillante : ainsi la qualifiaient ses filles. Voir *Lett.* du 30 mai 1582. Voir sur la Fondation de Grenade le récit de la Mère Anne de Jésus. Appendice du *Livre des Fondations*. Édition du P. Bouix.

Ordre, puis nos autres Fondations m'empêchèrent longtemps de m'occuper de celle-ci. L'an 1580, je me trouvais à Valladolid au moment du passage de don Christophe Vela, ancien évêque des Canaries, récemment nommé à l'archevêché de Burgos : il se rendait à son nouveau siège. J'eus recours à Mgr Alvaro de Mendoza, qui aime tant Notre Ordre et qui prend nos affaires à cœur comme si elles étaient les siennes, surtout quand c'est moi qui les lui recommande. Je le suppliai de parler en notre nom à l'archevêque et de lui demander la permission de nous établir à Burgos. Il me le promit bien volontiers, car il sait comment Notre-Seigneur est servi dans nos maisons et il est tout heureux quand il en voit fonder une de plus. L'archevêque n'entra point dans Valladolid : il descendit au monastère voisin de Saint-Jérôme, où l'attendait l'évêque de Palencia. Mgr Alvaro lui fit une grande fête et le revêtit de son manteau dans une cérémonie très solennelle (1). C'est alors qu'il traita notre affaire. L'archevêque répondit qu'il accorderait son consentement avec plaisir, qu'il connaissait déjà le genre de vie des Carmélites et qu'il avait même désiré les établir aux Canaries, dans sa ville épiscopale, etc. Mgr Alvaro me transmit cette réponse ; il ajouta que je n'avais pas autre chose à attendre, et que je ne devais plus me mettre en peine de la permission, le Concile de Trente n'exigeant point qu'on l'eût par écrit (2). »

(1) La Sainte parle ici du pallium métropolitain. Voici sa phrase dans sa simplicité originale : « No quiso el arzobispo entrar en Valladolid, sino posó en el monasterio de San Gerónimo á donde le hizo mucha fiesta el obispo de Palencia, y se fue á comer con él, y darle un cinto, ó no sé que ceremonia qua lo habia de hacer obispo.

(2) *Fond.*, ch. xxxi.

Peu de temps après, l'archevêque, sans revenir encore sur sa parole, écrivit à l'évêque de Palencia que ses protégées avaient aussi besoin du consentement de la ville et qu'il était douteux qu'on pût l'obtenir. Une pieuse veuve de Burgos, doña Catherine de Tolosa, s'en chargea néanmoins, aidée du fils de l'une de ses amies, le régidor Alphonse Manrique. Les démarches furent longues et épineuses : Thérèse, occupée ailleurs, n'y prit aucune part directe et ne comptait plus sur le succès lorsque le messenger de doña Catherine arriva sur les pas de saint Jean de la Croix. Il apportait l'autorisation du gouverneur de Burgos ; doña Catherine y joignit une lettre pressante. « Il faut se hâter, disait-elle, de peur qu'il ne s'élève des obstacles insurmontables. Trois Ordres différents cherchent à s'établir aussi dans la ville. L'archevêque s'y oppose parce qu'il craint que ces nouvelles maisons ne nuisent aux anciennes. Si nous nous laissons devancer, notre entreprise échouera. »

La Sainte avait démêlé la première une certaine hésitation dans la conduite de don Christophe (1). Elle comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre ; mais, pensa-t-elle, « la Prieure de Palencia terminera l'affaire ; il m'est presque impossible en cette saison, et malade comme je le suis, d'entreprendre un si long voyage ; d'ailleurs, quand j'aurais le courage de partir, le Père Provincial ne me le permettrait pas. Ainsi, j'étais bien décidée à ne point y aller, lorsque Notre-Seigneur me dit : *Ne tiens pas compte de ces froids : je suis la véritable chaleur. Le démon réunit tous ses efforts pour empêcher cette Fondation : de ton côté, travaille donc à la faire réussir. Ne manque pas de t'y rendre en*

(1) Voir *Lettre* du 13 juillet 1581 à don Jérôme Reynoso.

personne : ta présence sera très nécessaire. Aussitôt je changeai de sentiment. Si la nature frissonne parfois lorsque quelque peine se présente, au fond du cœur, je garde la résolution de tout souffrir pour notre grand Dieu. Je le conjure de ne pas prendre garde aux répugnances de ma faiblesse, mais de me commander toujours ce qu'il lui plaît, car, aidée de sa grâce, je ne manquerai pas de le faire. »

Depuis le Chapitre d'Alcala, au lieu d'être accompagnée par Julien d'Avila et un autre ecclésiastique séculier, la Sainte voyageait avec deux religieux de l'Ordre. Cette fois le P. Gratien, la voyant s'engager dans de mauvais chemins, par une saison si rigoureuse et avec tant d'infirmités, se réserva l'honneur de la suivre. Avant de partir, il lui demanda si elle avait reçu par écrit l'autorisation de l'archevêque. « Non, répondit-elle; mais cela n'a pas d'importance. Je sais de Burgos que l'on s'est entendu avec lui. Il a paru heureux d'apprendre que la ville nous donnait son consentement, et ce qu'il a dit précédemment à l'évêque de Palencia ne nous laisse aucun doute. » Sans insister davantage, le P. Gratien fixa le départ aux premiers jours de l'an 1582.

Le 2 janvier, Thérèse sortit du monastère de Saint-Joseph avec sa nièce Thérésita, la sœur de Saint-Barthélemy, une autre converse et la Mère Thomassine de Saint-Jean-Baptiste, professe d'Albe. La sainte Mère ne devait plus revoir les murs d'Avila; mais, avant d'entrer dans la joie du Seigneur, elle allait tresser sa couronne de triomphe, couronne de roses et d'épines, dit l'historien des Carmes (1), que le divin Maître posa

(1) « La dernière Fondation de notre sainte Mère Thérèse fut la couronne de toutes les autres, une couronne de roses et d'épines tout ensemble : une couronne de roses à cause de la

sur la tête de sa bien-aimée servante, comme pour lui donner avec lui un trait de plus de ressemblance, en la conduisant à la mort sous un diadème de sacrifices et de douleurs.

Une bise glaciale soulevait des montagnes de neige sous les pas des voyageurs. On mit trois jours à franchir la route de Medina del Campo où l'on demeura près d'une semaine. La sainte Mère souffrait tellement d'une inflammation de la gorge qu'elle ne pouvait rien avaler sans que le sang jaillit de la plaie qui s'y était formée. Elle n'y prenait point garde, et s'occupait des autres, surtout de sa pauvre petite Thérésita dont la frêle santé devait aussi ressentir les inconvénients de ce rude voyage. Elle ne l'avait emmenée qu'afin de la soustraire aux poursuites de ses parents, toujours en discussion contre le testament de Laurent de Cepeda.

La Prieure de Medina, la Mère Alberte Baptiste, était en danger de mort d'une pleurésie accompagnée de fièvre violente. « Jésus, ma fille, lui dit la sainte Mère en la bénissant, comment pouvez-vous être malade quand je viens vous voir? Levez-vous, je vous prie, et venez dîner avec moi. Vous êtes bien maintenant. » La Mère Alberte se leva; la fièvre et la douleur de côté avaient disparu dès que la main de la sainte Mère l'avait touchée. Elle descendit au réfectoire et dina près de Thérèse; le jour même, elle reprit ses occupations ordinaires, et, le lendemain, le médecin qui la soignait, le docteur Palanco, émerveillé du prodige, affirmait que cette guérison était absolument miraculeuse (1).

très suave odeur que la sainte a répandue en cette dernière action, une couronne d'épines à raison des grands travaux que cette entreprise lui a coûtés. » *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. V, ch. xv.

(1) Voir *Actes de la Canonisation*. — *Boll.*, n° 1104.

Le 9 janvier, la petite compagnie se remit en route et arriva péniblement à Valladolid. Notre pauvre Sainte, brûlée de fièvre, ne dormait ni jour ni nuit. Une nouvelle attaque de paralysie menaça de l'arrêter entièrement. A forcé de courage, elle se releva et partit. On gagna Palencia; ni le froid ni la neige n'empêchèrent le bon peuple de cette ville, qui se disait tout entier le serviteur et l'ami de la Mère Thérèse, de la recevoir en triomphe. La foule portait presque son chariot; lorsqu'elle voulut en sortir, on se précipita sur elle pour la voir, l'entendre, toucher ses vêtements, demander sa bénédiction; elle se réfugia, non sans peine, dans son monastère, au chant du *Te Deum* et au son des cloches. Les Carmélites, de leur côté, avaient orné leur cloître et dressé partout des autels à la Sainte Vierge, à saint Joseph et aux autres Saints aimés particulièrement de leur Mère. Elles espéraient la garder au milieu d'elles jusqu'à ce que sa santé se fût raffermie; mais en vain lui dit-on la difficulté des chemins, le terrible climat de Burgos exposé sur ses rochers de granit aux plus rudes frimas du Nord. Rien ne put la retenir. « *Achève ton voyage, ma fille, et ne crains rien, lui disait Notre-Seigneur, je suis avec toi.* »

Thérèse nous raconte encore presque en souriant une partie des incidents qui suivirent. « Nous eûmes à courir bien des dangers. Nulle part le péril ne fut plus effrayant qu'à quelques lieues de Burgos, dans un endroit appelé les Ponts (1). L'eau des rivières était si haute que par moments elle couvrait tout, et l'on ne voyait plus ni route, ni chaussée, ni le moindre

(1) L'Arlanzon est grossi en cet endroit du cours de plusieurs autres rivières au milieu desquelles s'enlace une route étroite.

petit sentier pour marcher, mais seulement de l'eau, partout de l'eau, et à droite et à gauche deux abîmes. Il y avait vraiment de la témérité à avancer, surtout en chariot, car, pour peu que l'on s'écartât du chemin devenu invisible, il fallait périr. » Que fait notre Sainte avec ses maladies et ses soixante-sept ans? Elle a grand soin de le taire, ses historiens heureusement ne l'ont pas oublié. Elle se tourne vers ses compagnes qui tremblent et demandent à se confesser avant de passer. « Courage, mes filles, leur dit-elle avec un joyeux sourire, mais d'une langue embarrassée par la paralysie; puisque nous travaillons pour la gloire de Dieu, quel plus grand bonheur pouvons-nous désirer que de mourir ici martyres de son amour? Laissez-moi, je veux marcher la première. Si le courant m'emporte, vous retournerez à l'hôtellerie. » Cela dit, elle avance. Au milieu de la chaussée, le pied lui manque, elle se voit sur le point d'être engloutie; son Bien-Aimé la soutient. « Ah! Seigneur, s'écrie-t-elle avec la délicieuse familiarité de son langage, quand cesserez-vous de semer ainsi les difficultés sur nos pas? — *Ne te plains point, ma fille*, lui répondit le divin Maître : *c'est ainsi que je traite mes amis*. — Eh! Seigneur, c'est aussi pour cela que vous en avez si peu! » Elle arriva bientôt à l'autre côté du passage terrible; ses compagnes, encouragées par son exemple, la rejoignirent. Un peu plus loin, elles eurent le bonheur d'entendre la messe et de communier; au contact de l'hostie, la langue de la Sainte se délia.

Ailleurs, les chariots s'enfoncèrent dans la boue : impossible d'en sortir sans recourir à de nouveaux expédients. On prend les mules de l'un pour les atteler à l'autre; on met pied à terre pour tirer, pousser l'équipage. Le P. Gratien préside à toute cette ma-

nœuvre avec un grand calme (1) et la petite communauté ambulante reste paisible sous le regard de Dieu.

Le 26 janvier, elle atteignit les portes de Burgos. Le Père Provincial la conduisit d'abord au monastère de Saint-Augustin vénérer le célèbre crucifix, objet du même culte aujourd'hui dans la cathédrale. « L'histoire de ce crucifix est toute miraculeuse. On le tenait pour un ouvrage du disciple Nicodème et d'un bois dont la plante ne croissait pas sur la terre. On ajoutait qu'après des vicissitudes inconnues, les vents avaient poussé la sainte image des bords de la Palestine dans le golfe de Biscaye où un marchand de Burgos la trouva flottante sur les eaux. La tradition lui attribuait beaucoup de prodiges dont voici le plus touchant : on avait placé sur la tête du Christ une couronne d'or, mais cette tête sacrée la secoua, ne voulant être couronnée que d'épines, et le riche diadème resta à ses pieds (2). »

Si notre Sainte connut ce dernier trait, elle dut protester au pied de la sainte image que le choix du Seigneur était aussi le sien. Toute sa vie, en effet, n'avait-elle pas fui l'éclat, même l'éclat de la vertu, pour se réfugier dans les voies austères de la souffrance ou dans les ombres bénies de l'humble et douce simplicité ?

Au sortir du monastère de Saint-Augustin, les Carmélites allèrent droit à la maison de doña Catherine de Tolosa. La pluie qui tombait à torrents et les ténèbres du soir protégèrent leur marche : elles passèrent inaperçues à travers la ville, malgré leurs manteaux blancs. Doña Catherine était la femme forte, la sainte

(1) « La présence du Père Provincial me soulageait beaucoup : il prenait soin de tout. Il est d'un caractère si calme que rien ne le trouble. » *Fond.*, ch. xxxi.

(2) Ozanam, *Pèlerinage au pays du Cid*.

veuve des Écritures. Mère de sept enfants, son honneur et sa joie, elle avait déjà donné quatre filles au Carmel ; elle allait lui offrir la cinquième, et ses deux fils devaient bientôt suivre l'exemple de leurs sœurs en prenant le même habit aux monastères de Pastrana et de Palencia. Ce n'était donc point une demeure étrangère que la sienne : Thérèse s'y trouverait en famille et pourrait y attendre en paix les moyens d'acheter une maison. Doña Catherine la conduisit dans le bel appartement qu'elle lui avait préparé. Près de cet appartement, elle lui montra une salle où les Pères Jésuites avaient célébré la messe durant les deux premières années de leur établissement à Burgos. Elle lui dit que le P. Gratien, avec permission de l'archevêque, y offrirait le Saint-Sacrifice, et que les sœurs auraient ainsi la consolation d'y assister chaque matin en gardant la clôture.

Sans prendre le temps d'écouter les remerciements des Carmélites émues de sa générosité et de ses attentions, doña Catherine, voyant les habits de la Sainte ruisselants de pluie, l'entraîna près d'un grand feu. Cette réaction subite redoubla la fièvre de Thérèse ; elle passa une mauvaise nuit, et, le lendemain matin, elle ne pouvait plus quitter son lit ni même remuer la tête.

Le P. Gratien, descendu chez l'un de ses anciens disciples d'Alcala, le docteur Manso, alla de bonne heure solliciter une audience de l'archevêque, afin de lui offrir les hommages de la sainte Fondatrice, trop malade pour écrire. Pendant ce temps, les membres du Conseil de la ville se présentèrent chez doña Catherine, demandant à complimenter la Mère Thérèse et à la remercier de sa prompte venue. Avec eux arrivèrent les parents du chanoine Salinas et plusieurs autres familles qui avaient reçu, soit du chanoine, soit d'autres

personnes de qualité, des lettres de recommandation en faveur des Carmélites. La Sainte essaya encore de se lever : ses membres raidis et sa tête paralysée s'y refusèrent. Sans se déconcerter, elle fait transporter son lit près d'une petite fenêtre grillée ouvrant sur un corridor ; elle attache à cette fenêtre un voile noir, et de là entretient ses visiteurs avec une bonne grâce et des accents de gratitude qui ne leur permettent point de s'offenser d'une si étrange réception.

Jusque-là tout allait bien, car Thérèse comptait pour rien ses souffrances : elle croyait l'œuvre en bonne voie. Mais bientôt, le P. Gratien revint, « rapportant, au lieu de licences, de sévères reproches ». L'archevêque s'était montré aussi mécontent de leur arrivée que s'il ne leur eût pas permis de venir. En vain le P. Gratien lui avait-il rappelé les promesses données par lui à l'évêque de Palencia. Il n'obtint que ces mots : « Je ne consentirai jamais à laisser les Carmélites s'établir à Burgos, si elles n'ont d'abord une maison en propre et des moyens de subsistance ; si elles n'ont rien, elles peuvent s'en retourner. » Oui, « les chemins étaient bons et le temps favorable. » D'ailleurs en la meilleure saison, Thérèse n'eût pas songé davantage à lâcher prise aussi vite. Acheter une demeure sur le champ, c'était impossible, et avoir des revenus, plus impossible encore. Il fallait prendre patience, vivre au jour le jour, lutter par la prière, s'aider de bons conseils, et fléchir peu à peu le prélat qui n'était certainement retenu par aucune disposition malveillante, mais plutôt par une grande prudence. La Sainte essaya de persuader ces choses au P. Gratien. « Du reste, dit-elle, lui ne s'était point ému, et même, il paraissait content. Dieu le permit pour m'épargner la peine de le voir fâché de ce que je n'avais pas suivi

son conseil en demandant par écrit le consentement de l'archevêque. »

Les parents et les amis du chanoine Salinas, parmi lesquels se trouvaient deux chanoines de Burgos, accoururent à la première nouvelle de ces difficultés. Ils allèrent même se jeter aux pieds de leur archevêque et le supplièrent de laisser au moins dire la messe dans l'ancienne chapelle de Jésuites. « Non, répondit-il, la salle est trop humide et la rue trop bruyante. » La Sainte Mère dut se résigner, les dimanches et jours de fête, à conduire ses filles dans une église voisine. « Pour moi, dit-elle, ce n'était qu'une petite épreuve : mais l'une de nos sœurs en avait tant de peine qu'elle ne pouvait mettre le pied dans la rue sans être prise d'un grand tremblement. » Cette petite épreuve lui fut à elle-même plus d'une fois assez pénible. Un matin, rencontrant près d'un ruisseau une femme qui lui barrait le chemin, elle la pria doucement de lui permettre de passer. La pauvrese la repoussa d'un rude coup de main et la jeta dans la boue en la traitant d'hypocrite. Les religieuses qui suivaient la Sainte s'indignèrent. « Laissez donc en paix cette bonne femme, s'écria Thérèse ; elle a bien dit et bien fait ; voilà tout ce que je mérite. » Un autre jour, tandis qu'elle priait dans le bas d'une église remplie de peuple, quelques hommes voulurent traverser l'endroit où elle se tenait à genoux ; et, comme elle ne se levait pas assez vite à leur gré, ils la poussèrent du pied et la firent tomber à terre. Elle rit de sa mésaventure, rapporte Anne de Saint-Barthélemy, témoin du fait. C'était avec la même gaieté de cœur qu'elle acceptait ses autres ennuis.

Le 6 février, elle écrit à la mère Marie de Saint-Joseph : « Nous sommes à Burgos depuis douze jours, ma chère fille, et la Fondation n'est pas même com-

mencée. Il y a bien des contradictions, un peu dans le genre de celles que nous avons essayées chez vous. Je vois par là que Dieu sera servi comme il faut dans ce monastère et je suis persuadée que tout est pour le mieux. Les difficultés que l'on nous oppose servent à faire connaître ici les Carmélites Déchaussées. Si nous étions entrées sans obstacles dans cette grande ville, on n'aurait pas seulement pensé à nous, mais le bruit et les embarras de notre arrivée, loin de nous nuire, nous ont tirées de l'oubli, et déjà plusieurs demoiselles nous demandent de les recevoir dès que nous serons établies. »

De fait, si Thérèse ne s'était jamais trouvée en face d'une opposition plus formelle que celle de l'archevêque de Burgos, jamais aussi elle n'avait rencontré, dans une ville inconnue, de plus nombreuses et plus vives sympathies. Les amis, pour emprunter son langage, lui venaient de toutes parts avec un dévouement qui la touchait au fond de l'âme. Le P. Gratien, la voyant toujours malade, lui amena un autre de ses anciens condisciples devenu médecin, le licencié Aguiar. Celui-ci, non content de lui offrir ses soins, voulut la servir « en tout ce qui dépendait de sa bonne volonté », et, comme « il avait l'esprit solide, un excellent jugement », il se rendit bientôt très utile. Le mois de mars approchait : les prédications du carême réclamaient le P. Gratien. Découragé de l'insuccès de ses démarches, affligé de l'état de la sainte Mère, il était tenté d'abandonner la Fondation et de ramener les religieuses. Thérèse ne put se rendre à son avis. Le divin Maître venait de lui dire : « *Allons, Thérèse, maintenant, tiens ferme* (1). » Elle était assurée du

(1) Ahora, Teresa, ten fuerte.

triomphe. Elle conjura le P. Provincial d'aller prêcher à Valladolid et de la laisser sans inquiétude avec ses filles à Burgos. Le Père répondit qu'il y consentirait, si elles pouvaient entendre la messe sans traverser les rues, mais que ces sorties forcées étaient trop incommodes avec leurs sandales, leur costume et la curiosité publique.

En cette extrémité, la Sainte tenta elle-même de fléchir l'archevêque et se rendit près de lui. Ses filles, pendant ce temps, se mirent en prière et prirent la discipline les unes après les autres, « de manière qu'il y en eût toujours une se flagellant tant que la Mère négociait avec le prélat (1). » Dieu permit qu'elle n'obtint rien, et elle ne savait plus comment rassurer le Père Provincial, lorsque le licencié Aguiar lui vint en aide. Il offrit de demander à son collègue, Ferdinand de Matanza, administrateur de l'hôpital de la Conception, de loger les Carmélites près de la chapelle particulière des malades. Le projet sourit au P. Gratien. L'administrateur, bon serviteur de Dieu, s'y prêta volontiers; mais, comme l'hospice était rempli du haut en bas, il ne put céder « qu'un misérable réduit sous le toit dont personne ne voulait, tant il était malpropre; de plus on le disait hanté par les esprits. » De semblables considérations effrayaient peu la Sainte. Ce pauvre galetas touchait à la demeure du divin Maître : elle ne demandait rien de plus, et, s'arrachant aux soins de doña Catherine, elle échangea d'un cœur joyeux son vaste et bel appartement pour la mansarde de l'hôpital. La pieuse veuve ne l'y abandonna pas : elle la visita chaque jour et continua de

(1) Ribera.

pourvoir à sa subsistance comme si elle l'eût encore logée chez elle (1).

Quand le P. Gratien vit la petite Communauté en clôture sous la garde du Très Saint Sacrement, il s'éloigna, quoique toujours peiné du présent et inquiet de l'avenir. « Son départ me soulagea beaucoup, nous dit Thérèse, car ma grande peine venait de la sienne... Je comptais toujours sur le succès ; mais je n'arrivais point à ranimer ses espérances. Avant de nous quitter, il nous recommanda de chercher une maison et de l'acheter, ce qui n'était pas facile. »

Les Carmélites passèrent un mois à l'hôpital. Le docteur Pierre Manso leur servait de père spirituel, le licencié Aguiar, de médecin, d'homme d'affaires, de conseiller, de protecteur. En retour de leurs services, l'un et l'autre sollicitaient la faveur de s'entretenir à loisir avec la sainte Mère. Le premier lui parlait théologie, le second abordait les questions de la vie pratique, et tous les deux charmés, émerveillés, s'écriaient que jamais ils n'avaient éprouvé la même dévotion que lorsqu'ils avaient le bonheur de l'entendre. « Quand j'approchais d'elle, dit le docteur Manso, je me sentais pénétré d'un si profond respect que je me disais intérieurement : Oui vraiment, c'est bien à une grande sainte, à une grande amie du Sei-

(1) Comme contraste aux générosités de doña Catherine, une autre veuve qui avait loué un appartement dans le même hospice, poursuivit les Carmélites de ses taquineries. Elle refusa de leur prêter pour quelques jours une chambre qu'elle ne devait occuper que dans six mois, et non contente de son refus, elle fit barricader ses portes comme si elle eût craint une dévastation. De leur côté, les confrères de l'hôpital s'imaginèrent, sans ombre d'apparence, que la Sainte avait dessein d'en acheter la propriété, et ils lui firent signer devant notaire un acte par lequel elle s'engageait à déménager à la première invitation qu'on lui en ferait.

gneur que je vais parler. Et je frémissais en moi-même, et, de révérence, mes cheveux se dressaient sur ma tête en face de cette vénérable Mère Thérèse, que je considérais déjà comme un pilier de l'Église de Dieu. » Le bon licencié y allait plus simplement : il interrogeait la Sainte sur les longs travaux de sa vie et la suivait avec un intérêt croissant de Fondation en Fondation. « Bientôt il y eut entre nous tant d'intimité, rapporte-t-il, qu'elle me conta toutes ses peines. A la fin, elle me confia sa vie entière, sauf ses révélations et les faveurs que Dieu lui avait faites, dont elle ne me dit jamais un mot. Je ne puis exprimer quel profit mon âme a retiré de nos entretiens (1). »

Un autre visiteur, le maître des postes, François de Cuevas, sans être admis à la même intimité, vénérait Thérèse aussi profondément. Les pauvres de l'hospice demandaient avec instance qu'elle descendit dans leurs salles. Les nombreuses communautés de Burgos l'envoyaient prier de leur faire la grâce de venir les voir. Avant d'enlever la Sainte de cette terre, Dieu soulevait le voile de sa vie obscure et cachée : il permettait au monde de la regarder, de l'entendre, de toucher du doigt les merveilles de ce sanctuaire jusqu'alors inaccessible. A son insu, le digne archevêque n'était, avec ses résistances opiniâtres, qu'un instrument providentiel, en maintenant de force la Sainte au grand jour.

Elle se prêta d'abord au désir des pauvres malades. Quoique très souffrante elle les visitait chaque jour et y revenait plusieurs fois lorsqu'elle en trouvait quelques-uns de plus accablés. « Quand la sainte Mère Thérèse est là, disaient-ils, nous ne souffrons pas. La

(1) *Informations*. — Vic. de la Fuente, t. II.

voir nous soulage. » Un jour elle entendit de loin les grands cris arrachés à un malheureux par des douleurs aiguës : il se tut à son approche ; mais elle le reprit avec douceur : « Pourquoi donc, mon pauvre enfant, criez-vous si haut ? Ne voulez-vous pas souffrir de bon cœur pour l'amour de Dieu ? » Elle pria quelques instants auprès de son lit et le laissa délivré de son tourment.

Une autre fois, ses filles, désolées de ses maux de cœur et de son manque d'appétit, dirent à doña Catherine que la Sainte avait exprimé le désir de manger une orange douce. Doña Catherine lui en envoya de très fines. Elle sourit en les voyant, et, les coulant dans sa manche, se hâta de descendre à la salle des malades où elle les distribua jusqu'à la dernière. « Que faites-vous, ma Mère ? s'écrièrent les religieuses. Ces oranges étaient pour vous et vous ne pouvez prendre autre chose ! — Oh ! répondit-elle, c'était pour mes chers pauvres et non pour moi que je les désirais. Me voici soulagée par le plaisir que je leur ai procuré. » Le lendemain, comme on lui offrait de beaux limons, elle ajoutait encore : « Dieu soit béni ! c'est pour mes pauvres qu'il me les donne. » Quand elle rentrait dans sa mansarde, ses compagnes se plaignaient qu'elle fût plus mal logée que tous les indigents. L'air entraît par les fentes du toit, et ses mauvaises nuits se passaient sur un lit étroit et incommode. « Pauvre Mère, murmurait-on autour d'elle, pourquoi faut-il vous voir en ce réduit avec la fièvre et la plaie que vous avez à la gorge ! » Mais elle arrêtait les plaintes, et, sans accepter la compassion pour elle-même, relevait les cœurs vers la croix de Jésus : « N'ayez point de peine pour votre Mère, mes filles. Rappelez-vous que Notre-Seigneur a souffert bien

davantage quand il a bu le fiel et le vinaigre, et voyez si mon lit n'est pas délicieux près du sien. »

La même charité la fit se rendre aux vœux des religieuses de Burgos. Elle visita l'un après l'autre chacun de leurs monastères, où son passage produisit de grands changements. Il s'échappait de toute sa personne comme une vertu secrète qui pénétrait les âmes et les attirait à Dieu. On se sentait épris, rien qu'en la voyant, de l'amour de la pauvreté, du sacrifice, de la souffrance et surtout de cette simplicité ravissante qui donnait un si grand charme à sa vertu. Tant de petites affectations de langage et de costume, de superfluités, de derniers attachements au monde disparurent de ces monastères après son passage, que le fait devint public et notoire dans Burgos. Nulle part la chose ne fut plus sensible qu'au couvent royal des Bernardines de las Huelgas. Nous laissons parler un témoin oculaire : « La sainte Mère Thérèse de Jésus entra une seule fois en cette maison ; son habit, sa pauvreté, son humilité, son esprit religieux, sa parole franche et ouverte, les conseils qu'elle voulut bien donner sur la rigueur dont les religieuses doivent user envers elles-mêmes pour plaire à Dieu, produisirent une impression telle que cette seule visite réforma le monastère entier (1). »

Ces saintes occupations ne laissaient point Thérèse perdre de vue sa grande affaire. Elle y travaillait avec le concours du licencié qui parcourait Burgos en tous sens, cherchant toujours une maison. De son côté, doña Catherine de Tolosa s'entendit avec ses filles, les Carmélites de Palencia : celles-ci renoncèrent en faveur du nouveau couvent à leur part de l'héritage

(1) Dép. du docteur Manso. — *Informations*. — Vic. de la Fuente, t. II.

maternel qui passa aussitôt aux mains de la Sainte. Si doña Catherine n'avait écouté que son cœur, elle y aurait joint d'autres dons ; mais, obligée de songer à l'avenir de trois jeunes enfants restés près d'elle, poursuivie par les plaintes de sa famille, de ses amis, qui lui reprochaient sa générosité et l'accusaient de prendre le chemin de l'enfer avec ses aumônes inconsidérées, elle dut abandonner à la Providence le soin d'achever sa bonne œuvre. « Il lui fallut tout son dévouement pour ne pas s'éloigner de nous, raconte Thérèse. Je voyais ce qu'elle souffrait et j'en étais navrée ; le plus souvent, elle essayait de me cacher ses peines, mais elle ne pouvait y réussir, surtout quand on s'attaquait à sa conscience. Cependant elle n'agissait que d'après les conseils de théologiens très éclairés, et, si elle s'était écartée de leurs avis, je n'aurais jamais rien accepté d'elle, dût mon refus empêcher non pas une, mais mille fondations. » Doña Catherine subit l'épreuve avec patience, calmant les uns, supportant les autres, méritant chaque jour une plus grande part de la reconnaissance et de l'affection de la sainte Mère, qui admirait dans sa noble amie l'intrépidité de la foi relevant encore le courage naturel d'une vraie fille de gentilhomme (1).

Les choses allaient donc lentement au milieu de ces embarras multiples. Les religieuses conjuraient saint Joseph de leur donner une maison pour sa fête ; or, l'avant-veille, le licencié Aguiar déclara tristement à la Sainte qu'après avoir cherché comme il l'avait fait, il croyait impossible d'en trouver une dans Burgos. A cette déclaration imprévue la Sainte se souvint tout à coup d'un gentilhomme, don Jean Mansino, qui cher-

(1) Ella es muy hija de algo.

chait à vendre son domaine. On lui en avait fait un si triste tableau qu'elle en était dégoûtée d'avance : « mais, dit-elle au licencié, ne pourrions nous pas l'acheter faute de mieux et le revendre dès qu'une occasion avantageuse se présenterait ailleurs? » Le licencié, qui ne connaissait point cette demeure, courut la voir malgré le mauvais temps. Il revint enchanté prier la Sainte de la visiter à son tour. Elle s'y rendit dans la journée et ne put comprendre comment on l'avait éloignée jusque-là d'une pareille acquisition. Le jardin, la vue, les eaux, sans parler de l'édifice pourvu même d'une chapelle, tout y était fait pour ravir les yeux et réjouir le cœur. On eût dit que Notre-Seigneur avait préparé ce nid charmant pour ses bien-aimées Carmélites. Le bon licencié, sans perdre une minute, passa le contrat. « Le propriétaire était absent, raconte-t-il; mais je m'entendis en secret avec un ecclésiastique auquel il avait laissé pouvoir de vendre. Celui-ci me parla de treize cents ducats. Comme la Sainte était si pauvre, elle prenait garde à l'argent : elle trouva que c'était trop cher. « *Quoi, pour de l'argent tu t'arrêtes!* » lui dit Notre-Seigneur (1)... Et le marché fut conclu. » Un notaire se trouva près de la porte juste au moment nécessaire. Les écritures furent passées en un clin d'œil avant les premières vêpres du « véritable Père » saint Joseph. La nouvelle se répandit aussitôt dans Burgos, et la maison, dont personne ne voulait la veille, devint l'objet de l'envie générale. Il semblait qu'on ne l'eût jamais vue, bien qu'elle dominât les bords fréquentés de l'Arlanzon. Trois Communautés qui l'avaient dédaignée offraient à présent de la payer double prix; le propriétaire,

(1) En dineros te detienes?

heureux d'avoir vendu aux Carmélites, signifia que le contrat engageait son honneur (1).

Cette fois Thérèse se croyait au bout de ses peines : elle envoya prévenir l'archevêque qui parut satisfait et répondit que « la Mère Thérèse lui devait ce beau domaine, car elle n'aurait jamais si bien rencontré, s'il eût tenu moins ferme avec elle. » La Sainte prit ces paroles pour un consentement. « J'écrivis aussitôt à Monseigneur pour le remercier et je lui dis que je disposerais au plus tôt la maison à nous recevoir afin qu'il pût mettre aussi le comble à ses faveurs. Je me hâtai d'autant plus que l'on cherchait à retarder notre changement de demeure sous prétexte de je ne sais quelles écritures. Ainsi, quoique le locataire ne dût point déménager sur-le-champ, nous primes pour nous un appartement séparé. A peine établies, on nous dit que l'archevêque en était très fâché. Je l'adoucis de mon mieux, et il est si bon que ses mécontentements passent vite. Il visita notre maison, il en parut content, il se montra fort gracieux avec nous, mais ne nous laissa encore que des espérances. C'était moins sa faute, je crois, que celle de son grand-vicaire. D'un autre côté, nous eûmes aussi bien des ennuis avant d'achever de passer les actes. Tantôt on nous demandait des cautions, tantôt de l'argent comptant. Oh ! que de tracasseries !... » Comme ces tracasseries n'étaient que les filets du démon et qu'avec la grâce de Dieu elle finissait par les rompre, la chère Sainte ajoutait bien vite avec son bon et fin sourire : « Vraiment le diable qui nous fait la guerre ici est un diable bien sot ; il ne sait pas faire ses affaires ; on

(1) Voir *Fondations*, ch. xxx — *Informations*. — Vic. de la Fuente, t. II.

dirait qu'il croit nous prendre comme des mouches dans des toiles d'araignée (1) ».

Sans perdre de temps à s'affliger outre mesure de tant de petites misères, Thérèse travaillait. Les ouvriers remplissaient la maison : elle laissait le licencié dépenser son dévouement en les surveillant et ne quittant guère sa cellule. « Je m'en plaignais quelquefois, dit l'excellent Aguiar, car son absence me privait d'une grande consolation. — Licencié, me répondit-elle un jour, ne savez-vous pas que ma correspondance me prend du temps et qu'il m'en faut encore pour écrire l'histoire de cette Fondation à la suite des autres. Aujourd'hui même je suis en train de raconter ce que vous faites pour nous. Je dis que votre charité ne vous laisse prendre ni nourriture ni repos, lorsque nous avons besoin de vos services, et que nous vous devons bien de la reconnaissance, en attendant que Dieu vous récompense lui-même. »

La sainte Mère achevait donc le livre des Fondations. Il est probable qu'elle s'occupait aussi de son dernier écrit : *Manière de visiter les couvents* (2). Le P. Gratien, chargé par ses fonctions de Provincial de la visite régulière des monastères de Carmélites, lui avait demandé une sorte de manuel qui pût le guider, lui et ses successeurs, dans cette partie la plus délicate peut-être de sa tâche. Thérèse eut peine à lui obéir. Elle le fit avec répugnance, mais avec sa simplicité ordinaire, et un autre chef-d'œuvre de sagesse surnaturelle, de prudence, de bon sens, compléta les Constitutions, devenant en quelque sorte leur sanction.

(1) *Informations*. — Vic. de la Fuente, t. II, n° 50.

(2) *Modo de visitar los conventos de religiosas*. L'original se conserve à l'Escurial, écrit entièrement de la main de la Sainte. Ce précieux autographe se compose de vingt et une feuilles dou-

La correspondance achevait de remplir ses journées laborieuses. Au milieu de ses lettres multipliées, il y en avait une qu'elle remettait de jour en jour à écrire. L'archevêque demeurait inébranlable, et il s'agissait d'employer contre lui une arme décisive en priant l'évêque de Palencia de lui demander compte de ses anciennes promesses. Cette sorte de contrainte n'était point du goût de la sainte Mère. Elle souffrait assez déjà d'avoir entendu dire à Mgr Vela : « La mort de JÉSUS-CHRIST a changé des ennemis en amis : au contraire, d'amis que nous étions, l'évêque de Palencia et moi, votre arrivée, Mère Thérèse, nous a rendus ennemis (1) ». Elle épuisa donc tous les autres moyens avant d'épancher sa peine aux pieds de Mgr Alvaro de Mendoza; enfin elle le pria de parler en sa faveur. Mgr Alvaro, mécontent de ce qu'il avait appris auparavant, lui envoya une lettre ouverte pour l'archevêque; cette lettre était conçue en termes si forts que l'on eût tout perdu en la donnant. « Je la gardai, sur l'avis du docteur Manso, dit la Sainte, et j'écrivis de nouveau à l'évêque de Palencia. Je le suppliai de m'envoyer une seconde lettre pleine d'amitié pour l'archevêque. Il fit ce que je désirais, non sans qu'il lui en coûtât beaucoup, mais pour la gloire de Dieu et pour me rendre service. Il m'a dit depuis que tout ce qu'il avait fait pour l'Ordre n'était rien à ses yeux en comparaison de cette lettre. Enfin l'archevêque la reçut; il en fut enchanté et non moins content des paroles du docteur Manso qui la lui présenta. Sur-le-champ, il

bles in-4°. La première page est restée en blanc : la Sainte n'y a mis que ces mots : « JESUS es mi esperanza. » Un papier collé au-dessous contient sa signature : Teresa de J. H. S.

(1) A ces mots Thérèse répondit humblement : « Vous voyez par là ce que je suis, Monseigneur. »

nous envoya nos licences par l'entremise du bon Ferdinand de Matanza. Celui-ci nous arriva transporté de joie. Ce jour-là nos sœurs étaient de plus en plus découragées. Catherine de Tolosa s'abandonnait à une telle tristesse que je ne pouvais la consoler. Moi-même, depuis la nuit précédente, j'avais perdu la confiance qui m'avait soutenue jusqu'alors : comme si Notre-Seigneur eût voulu nous éprouver plus que jamais avant de nous contenter. »

Le lendemain 18 avril, dès l'aurore, le Saint-Sacrifice était offert dans la petite chapelle et le divin Maître prenait possession de son tabernacle. Catherine de Tolosa pleurait de joie : les Carmélites bénissaient le Seigneur ; Burgos s'unit spontanément à leur allégresse. Des chœurs de musiciens vinrent d'eux-mêmes chanter de beaux morceaux pendant que le Prieur des Dominicains célébrait la grand'messe. Pour comble de surprise et de bonheur, l'archevêque monta en chaire : il exprima le regret des retards apportés à la Fondation et la profonde vénération que lui inspirait la sainte Mère (1). Pendant ce temps, Thérèse, ravie en Dieu, s'écriait au fond de son cœur : « Seigneur à quoi prétendent vos servantes, si ce n'est à vous servir et à se voir prisonnières par amour pour vous dans ce lieu d'où elles ne sortiront plus ? O Jésus mon divin époux, vraiment homme et vraiment Dieu, est-ce peu de chose de vous appartenir ? Soyez béni à jamais. Amen ! Amen. »

La sainte Mère et ses filles rentrèrent dans la solitude et la clôture « comme de pauvres petits poissons qu'un coup de filet aurait jetés sur le rivage et qui parviendraient à sauter de nouveau dans l'eau. » Un

(1) Yepes.

mois après, un terrible accident menaça de les arracher violemment de leur paisible asile. Le 25 mai, fête de l'Ascension, l'Arlanzon, grossi par des pluies continuelles, déborda tout à coup et se changea en torrent furieux. Le faubourg de Vega, où était situé le monastère, devint bientôt une mer immense et houleuse dont les flots déracinaient les arbres, déterraient des morts, ébranlaient les maisons, creusaient le pied des collines et roulaient avec un vacarme effrayant tous ces décombres. Les habitants s'enfuirent sur les hauteurs de la ville, criant aux Carmélites de les suivre. La Sainte se contenta de transporter le Très Saint-Sacrement dans la chambre la plus haute et d'y réunir la Communauté sous la garde du Seigneur.

La journée se passa en prière. Le torrent grossissait toujours; il frappait le monastère de ses vagues menaçantes; par moments l'édifice s'ébranlait. L'eau envahit le premier étage; un froid glacial saisit les religieuses suspendues au-dessus de l'abîme sur un frêle plancher que chaque secousse semblait fendre. Thérèse seule ne tremblait point; mais son âme était navrée. Allait-elle voir périr misérablement ses filles bien-aimées? Ignorant la situation particulière du faubourg de Vega au pied des collines où coule l'Arlanzon, elle n'avait pu prévoir dès le matin quelle serait la gravité du péril, et n'ayant personne pour lui donner conseil, elle s'était cru obligée de respecter les lois sacrées de la clôture. A présent, que devenir? Impossible d'appeler du secours: elles sont abandonnées au milieu des flots; Dieu seul peut les entendre. Son regard plein de larmes s'arrête sur la sœur Anne de Saint-Barthélemy qui recommence sans cesse des litanies, sur Thérésita qui frissonne et qui demande au Ciel la grâce de ne point mourir sans avoir prononcé

ses vœux. Elle offre leur vie avec la sienne, elle se soumet au bon plaisir de Dieu ; mais, joint à la maladie qui, depuis plusieurs jours, la retenait au lit, l'excès de sa tristesse la fait défaillir. « Ma fille, dit-elle à la sœur Anne, voyez s'il ne reste pas un peu de pain et donnez-m'en un morceau ; je me sens bien faible. » Il était près de minuit, et, depuis la veille, elle n'avait rien pris. « Je pleurais de l'entendre, raconte la sœur Anne. Que faire ? Le pain était sous l'eau. Une novice très robuste s'y jeta : elle en avait jusqu'à la ceinture. Enfin elle saisit un pain et nous en donnâmes à notre Sainte, » qui ne sut point au prix de quel dévouement on le lui présentait.

Dans la nuit, la crue des eaux s'arrêta et Burgos, qui songeait avec angoisse au sort des Carmélites, tenta un sauvetage jusqu'alors impossible. De hardis nageurs s'élançèrent au milieu du torrent, ils brisèrent les portes du rez-de-chaussée et l'eau, amoncelée à l'intérieur de la maison, s'écoula en suivant la décroissance de l'inondation. Il resta tant de pierres et de débris qu'il fallut, rapporte la sœur Anne, plus de huit charretées pour nous en débarrasser.

C'était la dernière scène de l'histoire des Fondations (1).

Ouverte vingt ans auparavant dans les rumeurs d'Avila, elle se ferme un soir d'orage, après une longue journée de persécutions et de peines soulevées par l'ennemi invisible furieux des victoires de la Sainte. Mais, loin d'ébranler l'œuvre qu'il voulait détruire, il l'avait affermie. Sur le roc de l'épreuve on n'élève que du solide : le Carmel Réformé, qui comptait alors

(1) La Sainte avait achevé son récit probablement avant l'inondation, dont les détails nous ont été transmis par la sœur Anne de Saint-Barthélemy dans sa propre autobiographie.

seize couvents de Carmélites et quatorze de religieux, va traverser les siècles en multipliant ses monastères sous tous les climats (1), fidèle à l'esprit de sa Mère ; et à l'abri de ses cloîtres, dans le silence, dans la joie du Seigneur, des âmes heureuses, bien heureuses, usant de la liberté que Thérèse leur a si péniblement conquise, vivront de prière et de pénitence, d'amour et de sacrifices, pour que Dieu soit mieux aimé et qu'il y ait au ciel plus d'élus.

(1) Au commencement de ce siècle, la province d'Espagne comptait à elle seule 212 maisons de Carmes et de Carmélites de la première Règle. Nous ne sommes pas au temps de dresser de nouvelles statistiques. Nous dirons seulement que la France, pour sa part, ne renferme pas moins de 108 monastères de filles de sainte Thérèse.

CHAPITRE XXXI

La Sainte.

L'intrépidité de Thérèse devant l'inondation grandit encore son nom dans Burgos. L'archevêque et son peuple attribuèrent à sa présence au milieu des flots leur rapide décroissance, qui avait sauvé la ville d'un péril imminent ; tous à l'envi la nommaient leur Sainte. Un Père Carme osa rapporter le bruit populaire aux oreilles de Thérèse. « Mon fils, répondit-elle, quand j'étais jeune, on m'a dit que j'étais belle, et je l'ai cru ; plus tard, on m'a trouvé de la prudence, et je l'ai encore cru trop facilement : aussi me suis-je confessée de ces deux vanités-là. Quant à ce que l'on ajoute aujourd'hui, je vous assure que je ne me suis jamais fait illusion au point d'être tentée une seule fois de le croire. »

« C'est un miracle, a dit saint Bernard, d'être tenu pour saint dans l'estime d'autrui et de rester dans sa propre estime un pauvre pécheur et un serviteur inutile. » Ce miracle grandissant en proportion de la sainteté qu'il cache à elle-même, ne pouvons-nous dire que

nous sommes ici en face du plus grand miracle de la vie de sainte Thérèse?

Peut-être les chapitres qui précèdent auront-ils éveillé cependant chez quelques-uns de nos lecteurs un sentiment de surprise. Ils connaissaient la Sainte par son célèbre cantique ou par sa devise : « souffrir ou mourir, » ou par quelque autre parole sortie de son cœur enflammé ; ils l'avaient vue telle que la peinture la représente d'ordinaire, en extase dans son oratoire ou rayonnante de gloire près de sa table d'écrivain. Et depuis quinze ans, dans cette dernière période de sa vie, féconde au prix de tant de travaux et de douleurs, nous la suivons d'affaires en affaires, de ville en ville, sans avoir plus qu'elle le temps de faire halte, sans pouvoir nous reposer à ses pieds, devant son crucifix, des vicissitudes qui remplissent ses jours. Est-ce donc là sainte Thérèse ? dira-t-on. Cette Fondatrice intrépide, cette femme vraiment forte, dont la lampe ne s'éteint point, qui veille nuit et jour au bien de sa maison, qui soutient l'âme de ses enfants, la nourrit du pain de la doctrine et la couvre du vêtement de la charité ; ce cœur d'apôtre toujours brûlant, toujours prêt à tous les dévouements, enfin cette *pauvre vieille*, si aimable avec ses soixante-sept ans, est admirable sans doute ; mais est-ce sainte Thérèse qui ainsi « voyage, bâtit, travaille, parle, agit, sourit comme tout le monde ? » Oui, c'est elle, et, loin de déconcerter une piété éclairée, cette simplicité parfaite qui la laisse extérieurement à notre niveau doit nous ravir et nous encourager à marcher sur ses traces : car notre Sainte n'est pas seulement une sainte admirable : par certains côtés, sa sainteté nous échappe ; par beaucoup d'autres, elle est un modèle, nous oserons dire à la portée de tous.

Si Dieu a béni nos désirs, on a pu l'entrevoir à chaque page de ce livre ; mais l'heure est venue de le mettre mieux en lumière. Arrivés au déclin de son existence, il faut nous recueillir comme dans les ombres du soir, rassembler des traits épars, des souvenirs auxquels le récit des faits n'a pas donné de place, et laisser autant que possible la céleste figure de la Sainte se dégager du cadre extérieur au milieu duquel nous avons dû jusqu'ici l'esquisser.

Le premier don que Thérèse avait reçu du Ciel était celui d'un esprit droit. Cet esprit droit, ferme, élevé, qui la guidait dans les actions ordinaires de la vie, la conduisit de même dans le chemin de la perfection. Elle eut dans sa jeunesse ses heures de défaillance : nous en avons entendu l'aveu exagéré par son humilité ; elle n'eut jamais ses moments d'erreur. Elle voyait toujours devant elle le but à atteindre ; elle y marchait en ligne directe. Par suite, pas de tâtonnements, de temps perdu en essais infructueux. Elle saisit d'abord l'essentiel de la loi du Sauveur : « Vous aimerez le Sauveur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toutes vos forces ; vous aimerez vos frères pour l'amour de Dieu. » Elle s'empare du précepte divin, elle s'en pénètre tout entière, elle en fait l'âme de son âme, et, comme la sainteté n'est que l'épanouissement parfait de ces deux amours, comme la charité ne grandit point sans faire grandir avec elle les autres vertus dont elle est la base ou le rayonnement, Thérèse de Jésus devient une très grande sainte parce qu'elle aime Dieu comme il veut être aimé et qu'en Dieu et pour Dieu elle aime son prochain comme il doit l'être.

« Seigneur, s'écriait-elle souvent, que d'autres vous servent mieux que moi et que vous leur réserviez au

ciel plus de bonheur, oh! je le veux bien; mais qu'il y en ait qui vous aiment davantage, je ne sais si je pourrais le souffrir (1). » Pour comprendre quelque chose des ardeurs qui la consomment, il faut l'entendre prier. Plus d'une fois, après la sainte communion, son cœur « prêt à éclater » s'épancha dans les pages publiées après sa mort sous le titre d'*Exclamations*. Ce sont des cris, en effet, des cris accompagnés de larmes, de douces effusions, d'une tendresse de dévotion mêlée d'une divine énergie, c'est la langue de l'amour humble et brûlant qui devait être presque toujours le ton de ses prières. Écoutons un instant.

Elle gémit d'abord avec le prophète de la longueur de l'exil : « O ma vie, ma vie, comment peux-tu te soutenir absente de la véritable vie! Qu'est-ce qui te console, ô mon âme, au milieu de la mer orageuse de ce monde! Je pleure sur moi et mes pleurs redoublent au souvenir du temps où j'ai vécu sans pleurer.

» Il me semble, Seigneur, que mon âme se repose, quand elle pense quelle sera sa joie, si par votre miséricorde vous lui accordez le bonheur de vous posséder un jour. Mais je voudrais d'abord qu'elle vous servît, puisque c'est en la servant que vous lui avez acquis le bonheur qu'elle espère. Que ferais-je donc, mon Seigneur? que ferais-je pour vous, mon Dieu? Oh! que mes désirs se sont tard enflammés et que vous vous êtes hâté au contraire de m'appeler, de m'enchaîner! »

Plus souvent encore, elle pleure sur l'égarement de ses frères, les pauvres pécheurs; il semble qu'avec « son très doux, très compatissant Sauveur Jésus (2) » elle succombe sous le poids des iniquités du monde.

(1) Ribera, l. IV.

(2) Piadoso y amoroso Señor de mi alma.

« O mon Dieu, mon Dieu, que je souffre, lorsque je considère ce qui doit se passer dans une âme qui, après avoir été toujours ici-bas entourée, chérie, servie, adulée, fêtée, se voit, au moment de rendre le dernier soupir, perdue pour jamais ! Alors la saisissent les vérités de la foi qu'elle chassait de son souvenir ; elle ne peut plus leur échapper et elle se sent enlevée aux plaisirs qu'il lui semble avoir à peine effleurés. O tourments sans fin ! O tourments sans fin ! comment ne vous craignent point ces pauvres insensés qui ne peuvent seulement passer une heure sur un lit un peu dur ! Oh ! quel aveuglement ! O mon Dieu, quelle douleur ! Ah ! puisque, dans l'excès de leur égarement, ils ne veulent pas venir à vous, Seigneur, venez à eux, je vous le demande en leur nom. C'est en guérissant les plaies les plus profondes que doit se révéler toute la grandeur de votre divine compassion. »

Sa voix devient de plus en plus suppliante ; entre la justice du Seigneur qu'elle veut satisfaire et son immense pitié pour les pécheurs s'élève une lutte inexprimable. « O Seigneur, faites éclater votre toute-puissance ; manifestez votre miséricorde. Qu'elle est grande, mon Dieu, seul Maître véritable, qu'elle est grande la demande que je vous fais, lorsque je vous demande d'aimer ceux qui ne vous aiment point, d'ouvrir à ceux qui ne frappent point à la porte de votre cœur, de guérir ceux qui, non seulement se plaisent à être malades, mais travaillent à augmenter leurs maladies. Mais vous dites, Seigneur, que vous êtes venu chercher les pécheurs : les voici, les vrais pécheurs ; n'écoutez que votre bonté. »

Et si le Seigneur n'est pas vaincu, comment résisterait-il à ce dernier appel ? « Mon Dieu, ayez pitié de ceux qui n'ont pas pitié d'eux-mêmes. Lazare ne vous

demanda pas de le ressusciter. Vous avez fait ce miracle à la prière d'une femme pécheresse : en voici une à vos pieds, plus pécheresse encore. Faites resplendir votre miséricorde ; oui, je vous le demande pour ceux qui refusent de vous le demander. Ne regardez pas notre aveuglement ; voyez plutôt le sang que votre divin Fils a répandu pour nous. »

Ses larmes deviennent encore plus amères lorsqu'elle voit, au-dessus des âmes perdues, son Dieu outragé.

« O Dieu de mon âme, que nous sommes prompts à vous offenser ! Que dites-vous, Seigneur ? Les douleurs de la mort m'ont environné ! Oh ! quelle terrible chose est le péché qui cause à Dieu tant de douleurs ! Mon Dieu, et ces douleurs, comme elles vous environnent aujourd'hui ! Où pouvons-nous aller que l'on ne vous tourmente ! O ami véritable ! qu'il est ingrat celui qui vous trahit ! O vrais chrétiens, venez pleurer avec votre Dieu, car les larmes de compassion qu'il a répandues sur la tombe de Lazare n'étaient pas pour lui seul, mais pour tous les pécheurs qui, appelés à grands cris par le Seigneur leur Maître, refuseraient de ressusciter et resteraient dans leurs tombeaux. »

Après ces gémissements, ce chant plaintif de l'exil, de la vallée des pleurs, viennent les accents de l'espérance, les secrets divins de l'amour : elle ose dire à son Dieu combien elle l'aime, combien elle veut l'aimer, combien elle désire qu'il soit aimé, adoré, glorifié ; elle s'unit aux bienheureux qui le contempnent dans la lumière éternelle ; elle s'élance elle-même vers le ciel ; puis bientôt elle redescend dans son néant, et l'on sent que son cœur n'est vraiment à l'aise que lorsqu'il se tient attendri, humilié aux pieds du

Bien-Aimé, s'oubliant entièrement pour ne penser qu'à lui et s'immoler pour lui.

« Ici-bas, lui dit-elle, je veux à jamais confesser mes péchés et publier vos miséricordes, je veux vous appeler de mes soupirs : c'est là mon cantique de louanges. Un jour viendra, je l'espère, où ma gloire toute seule vous chantera, car alors mon âme ne sentira plus l'amertume de la componction. Jusque-là, c'est dans l'attente et le silence que sera ma force. J'aime mieux vivre et mourir en travaillant pour la vie éternelle que de posséder toutes les créatures et tous les biens de ce monde. O mon Dieu, je vous en conjure, faites croître de plus en plus le martyre de mon âme en la blessant de votre amour, ou faites-le cesser en vous donnant à elle dans le ciel. »

C'est donc son grand cri *ou souffrir ou mourir* qui révient en dernier terme. Et cet amour si brûlant, si tendre, si fort, est aussi l'amour le plus pur, le plus désintéressé. « Si je vous aime, vous le savez, Seigneur, ce n'est point pour le ciel que vous m'avez promis ; si je crains de vous offenser, ce n'est point pour l'enfer dont je serais menacée ; ce qui m'attire vers vous, Seigneur, c'est vous, c'est vous seul, c'est de vous voir, ô mon Seigneur Jésus, cloué sur la croix, le corps meurtri, dans les angoisses de la mort. Et votre amour s'est tellement emparé de mon cœur que, lors même qu'il n'y aurait point de ciel, je vous aimerais ; lors même qu'il n'y aurait point d'enfer, je vous craindrais. Vous n'avez rien à me donner pour provoquer mon amour, car, n'espérant pas ce que j'espère, je vous aimerais comme je vous aime (1). »

(1) Cet acte d'amour, si beau en lui-même, attribué par les Bollandistes et d'autres auteurs à saint François Xavier, est rendu à sainte Thérèse par la critique contemporaine. Voir le

Mais hâtons-nous de l'ajouter avec elle, ni les pensées les plus élevées, ni même les sentiments les plus nobles, les plus délicats, ne constituent encore le véritable amour. « L'amour de Dieu, nous a-t-elle dit déjà, n'est point dans les larmes, les goûts ni la tendresse : aimer Dieu, c'est le servir dans la justice, la force, l'humilité. » C'est ainsi qu'elle savait l'aimer. « Jamais assez pour lui, s'écriait-elle, jamais trop de travaux, jamais trop de douleurs. » Et plus une œuvre était difficile, pénible, plus elle l'embrassait avec joie ; plus elle y sacrifiait son repos et sa satisfaction, plus elle était contente. On a beaucoup parlé de son courage, de sa force d'âme vraiment étonnante qui, au dire de ses contemporains, faisait d'elle « un grand homme » ; peut-être sur ce point a-t-on laissé trop large part à la nature. Aux ardeurs natives de l'Avilaise, elle joignait une énergie patiente qu'elle ne tenait ni de son sang, ni de sa race, et sa force était essentiellement la force de l'amour. Aussi ne craignait-elle rien en ce monde que ce que saint Ignace appelle dans son profond langage « le mal de Dieu ». Dans une circonstance délicate, des personnes de haut rang voulurent la contraindre, par des menaces, à leur accorder une chose qu'elle avait cru devoir leur refuser. C'était la méconnaître : ce que la bienveillance, la complaisance, l'amitié n'avaient pu obtenir, la frayeur ne le lui arracherait point. « Pour m'obliger à céder, répondit-elle, il faudrait m'en faire un devoir de conscience : hormis le péché, je n'ai peur de rien. »

Elle n'appréhendait même pas ces délaissements intérieurs, ces abandons apparents de Dieu auxquels

travail du docteur Francisco Herrero y Bayonna : Raisons prouvant que l'acte *No me mueve*, etc., est bien de la sainte Mère Thérèse de Jésus.

les âmes les plus ferventes, à raison de l'ardeur de leur amour, sont souvent si sensibles. Elle en souffrait, et à quel degré quelquefois ! mais elle aimait jusqu'à cette douleur. « Ma fille, écrivait-elle à une âme ainsi éprouvée, comprenez bien que le divin Maître est de ceux qui paient les grands services rendus par des souffrances, et il ne pourrait mieux les rétribuer, puisque c'est par là qu'on acquiert le véritable amour. Laissez-le agir dans votre âme comme il lui plaît. Mettez votre gloire à porter sa croix ; n'attachez pas de prix aux douceurs, aux consolations. Il ne convient qu'aux simples soldats de vouloir être payés par jour ; *servez gratuitement comme les grands seigneurs servent le roi* et que Celui du Ciel soit toujours avec vous (1). »

Si l'amour de Dieu est généreux, intrépide, « il veille aussi sans cesse, et, dans le sommeil même, il ne dort point (2) ». Le cœur de Thérèse ne connaissait pas le repos. A défaut de grandes choses, quand les circonstances l'empêchaient de les rechercher, elle recueillait les moindres. Malade, elle quittait son lit pour balayer l'oratoire, orner les ermitages de fleurs, accompagnant ces humbles offrandes d'une fervente

(1) A Eléonore de la Miséricorde, janvier 1582. A l'appui de ses paroles, elle apportait l'exemple d'une sainte âme qu'elle avait connue. Cette sainte, dit-elle, donna pour l'amour de Dieu tout ce qu'elle possédait en ce monde. Il ne lui restait plus qu'une couverture, elle la donna encore ; aussitôt Dieu lui envoya de grandes peines intérieures, de grandes sécheresses. Elle s'en plaignait à Notre-Seigneur et lui disait : « Vraiment, Seigneur, vous avez une charmante manière d'agir : après m'avoir tout pris, vous voilà parti. *Donoso sois, Señor ! despues que me habeis dejado sin nada os me vais !* » On attribue cette parole à Marie Diaz. Nous avons peine à croire qu'elle n'ait pas gagné quelque chose à passer par la plume de notre Sainte : il semble l'entendre elle-même.

(2) *Imitation*, liv. II, chap. v.

prière qui disait à JÉSUS combien elle eût voulu être capable de lui donner davantage. Elle profitait même des occasions, en apparence propres à la distraire. Ainsi laissait-elle volontiers l'oraison pour consoler une âme affligée ou assister ses sœurs, certaine que son sacrifice serait agréable à Celui qui nous a dit : « Je tiendrai comme fait à moi-même ce que vous ferez à l'un de ces petits qui m'appartiennent (1). »

« O mon JÉSUS, lui disait-elle alors en s'arrachant de l'oratoire, qu'il est grand l'amour que vous portez aux enfants des hommes, puisque le meilleur service que l'on puisse vous rendre, c'est de vous abandonner pour leur faire du bien ! »

Cet amour tendre et solide, ardent et pratique, se nourrissait des grandes pensées de la foi. Dieu la préserva de l'épreuve douloureuse qu'il n'a pas épargnée à tant d'autres saints, à sainte Chantal, par exemple, dont les dernières années se consumèrent dans un martyre secret où la tentation du doute, toujours vaincue et toujours, renaissante, tint la plus large place (2). La foi de Thérèse ne connut jamais une heure de trouble ; son regard intérieur se reposait sur « la Vérité infinie en laquelle sont contenues toutes les vérités (3) », avec un calme, une simplicité qui n'avaient d'égale que l'énergie de ses convictions.

« Cette parole de nos Saints Livres, dit-elle quelque

(1) *Fondations*, ch. v.

(2) Le Seigneur affranchit de même sainte Thérèse de peines plus humiliantes. Les actes de la Canonisation attestent « cette grâce particulière et ce privilège de Dieu ». *Articulus duodecimus Castitas... Nunquam beata Teresia tentationes carnis experta fuit illasque omnino ignoravit, particulari gratia et privilegio Dei. Ex quo... respondere solebat se in hac materia consilium dare non posse* — *Boll.*, n° 1265.

(3) *Vie*, ch. xi.

part en citant un texte de l'Écriture, j'avoue que je ne puis la comprendre et c'est pour moi un vrai bonheur. » Pourquoi? « Parce que l'âme, poursuit-elle, est mieux élevée vers Dieu et saisie d'un sentiment d'adoration plus profond par les mystères qui le surpassent que par les choses accessibles à son bas et faible entendement (1). »

« Seigneur, s'écrie-t-elle encore, mon Seigneur bien-aimé, si misérable que je sois, je crois fermement que vous pouvez ce que vous voulez; plus les merveilles que j'entends raconter de vous sont grandes, plus je considère que vous pouvez en faire de plus grandes, et plus ma foi se fortifie, et plus je crois que vous ferez ce que je vous demande (2). »

Et ailleurs: « Moins je comprends, plus je crois. Plus je vais, plus je me trouve de force en ce qui regarde la foi. Il me semble que, seule à disputer contre tous les Luthériens, je les convainrais de leurs erreurs (3). »

Elle n'aimait ni les questions curieuses, ni les investigations savantes sur les dogmes sacrés. « C'est bon pour les théologiens, mes filles, disait-elle, car ils doivent soutenir la vérité par leur science; pour nous, notre partage, c'est de recevoir avec simplicité les lumières qu'il plaît à Dieu de nous donner. S'il nous les refuse, humilions-nous sans en éprouver de peine, et réjouissons-nous de ce que notre Dieu est si grand qu'une seule de ses paroles renferme mille mystères (4). »

Quand elle chantait le *Credo*, sa voix trahissait sou-

(1) Fragment sur le *Cantique des Cantiques*.

(2) *Exclamation IV*.

(3) Ribera. — II^e Relation. — *Boll.*, n^o 1204.

(4) Fragment sur le *Cantique des Cantiques*.

vent sa dévotion ; on l'entendait accentuer surtout ces mots : *cujus regni non erit finis*, et elle avouait qu'en les prononçant, tout son être tressaillait de bonheur (1).

Cet esprit de foi dirigeait les actes de sa vie intérieure. Nous ne reviendrons plus sur ses voies extraordinaires d'oraison ; mais il nous reste un mot à dire de ses dévotions, sa piété si ardente, si brûlante, si naïve, avait cependant quelque chose de grave et de prudent. Elle avait horreur de ce qu'elle nous a déjà nommé *bobas devociones* et n'admettait au Carmel que les pratiques approuvées, conseillées par l'Église. Encore gardait-elle dans ces exercices un ordre tracé par les sentiments les plus éclairés. D'abord le culte de la divine Eucharistie et les actes qui s'y rattachent, puis une vraie piété filiale envers Marie, un amour d'enfant pour le bon Père Saint-Joseph, une confiance sans bornes dans la sauvegarde des Saints Anges, une dévotion particulière envers les Saints protecteurs de son Ordre, et aussi envers quelques Saints avec lesquels elle avait contracté des liaisons de grâce, fondées sur les mêmes attrait, sainte Madeleine et saint Augustin, par exemple, qu'elle chérissait, disait-elle, « parce qu'ils ont été comme moi grands pécheurs », bien qu'en réalité elle leur rassemblât de tous côtés, excepté de celui-là.

Devant le tabernacle, elle paraissait plutôt un ange qu'une créature terrestre ; abîmée dans une adoration profonde qui l'enlevait au sentiment des choses d'ici-bas, elle savourait en silence la joie intime d'être près de Jésus, d'être *bien avec Jésus*. Son grand bonheur, quand elle fondait un nouveau monastère, c'était

(1) *Chemin de la Perfection*, ch. XXIII

« d'offrir un refuge au Très Saint-Sacrement que l'hérésie chassait de tant de lieux. » Elle veillait avec un soin jaloux à l'entretien de l'autel, et, jusque dans ses maisons les plus pauvres, on remarquait la netteté, l'ordre parfait qui paraît la chapelle. Lorsque l'une de ses nobles amies lui offrait un présent, elle choisissait de préférence des ornements pour le service divin ou des parfums pour les brûler dans le sanctuaire, et alors il n'y avait rien de trop riche ou de trop exquis à son gré (1).

Bien que la communion quotidienne fût à cette époque rarement accordée aux âmes pieuses, la sainte Mère avait reçu la permission de la faire chaque jour, même avant d'établir la Réforme. Elle s'y préparait avec une ferveur toujours nouvelle et y apportait des désirs si ardents que rien au monde, injures, affronts, périls de tout genre, n'eût pu l'empêcher de s'élançer vers la Table Sainte : « Si l'on dressait des lances devant moi, disait-elle, je passerais outre. » Mais, au nom de l'obéissance, un seul mot l'arrêtait : quand son confesseur, pour l'éprouver, lui ôtait plusieurs jours de suite la communion, elle le remerciait d'épargner à Notre-Seigneur la peine d'être reçu dans un cœur si indigne de s'unir à lui ou, pour employer son expression, dans une si misérable hôtellerie. La maladie l'ayant privée un mois entier du même bonheur, elle répondit aux sœurs qui la plaignaient de son sacrifice : « Dieu le veut ainsi; cela suffit au repos de mon cœur. »

Sa ferveur durant l'office gagnait les religieuses qui le récitaient avec elle : « On eût dit le soleil rayonnant au milieu des étoiles, » raconte un chroniqueur. Elle

(1) Ribera.

avait soin de leur inspirer l'esprit de chaque fête de l'année liturgique ; elle s'identifiait aux intentions de l'Église pour suivre de mystère en mystère la vie du Sauveur, puis pour célébrer les grandeurs de Marie, sa Maternité divine, sa Pureté immaculée, ou les gloires des Bienheureux. Une fête de l'Église était fête de famille dans ses couvents : on la célébrait non seulement par des offices solennels, mais même par des récréations plus joyeuses, accompagnées de couplets de dévotion ; car Thérèse, nous le savons, aimait le chant, la poésie, et l'on chantait beaucoup au Carmel. Elle voulait trouver dans ses filles la même piété joyeuse, expansive. Un jour de Pâques ou de Pentecôte, elle pria l'une des religieuses de chanter un cantique devant la Communauté ; la sœur s'excusa : « Oh ! ma Mère, chanter en un si beau jour ! Ne vaudrait-il pas mieux retourner à l'oraison ? — Allez, allez, ma fille, répondit Thérèse, allez contempler dans votre cellule et laissez vos sœurs se réjouir avec le bon Jésus. » Une pénitence suivit la réprimande, et la sœur comprit mieux ensuite l'esprit de sa sainte Mère et celui de son Ordre, très austère en apparence, très suave et très large au fond.

A la douce piété de Thérèse envers tous les membres de l'Église du ciel, s'unissait un dévouement sans bornes envers l'Église qui souffre et combat sur cette terre. On sait qu'elle n'avait introduit tant de rigueur dans ses Constitutions que pour mettre au service de l'Église militante de plus abondantes ressources. Aucun dogme de la foi ne devait lui être plus cher ni mieux aller à son cœur que celui de la communion des saints. Elle était si heureuse de verser sans compter ses travaux, ses sacrifices, ses prières, dans le trésor commun où le Seigneur puise les grâces qu'il déverse

sur tous les hommes, sur les pauvres pécheurs et les âmes délaissées du Purgatoire!

Il nous reste maintenant à jeter un regard sur ses autres vertus, rayons bénis, brûlant tous de la même chaleur, vivifiés par le même foyer : l'amour de Dieu. C'était l'amour de Dieu qui, la détachant d'abord d'elle même, l'abaissait par l'humilité, l'immolait par la pénitence, la réjouissait par la patience au milieu des épreuves les plus pénibles; c'était l'amour divin encore qui, sacrifiant toute sa vie, tout son être au service du prochain, la transformait véritablement, comme le chante l'Église, en victime de charité.

« Si j'avais à déclarer ce que je sais de l'humilité de la Mère Thérèse, écrivait son ancien confesseur et son historien, le pieux évêque de Tarazona, il faudrait que je recommence un autre livre. J'en laisserai du moins entendre quelque chose, si je dis que Dieu voulut par là établir en elle le contre-poids nécessaire à la grandeur des qualités dont il l'ennoblit, et des grâces, des privilèges extraordinaires qu'il lui accorda. » En effet, rien n'est plus délicieux, quand on pénètre dans l'intimité de son âme, que le suave parfum d'humilité qu'on y respire. Le Seigneur la comble de ses dons, et, quand elle se regarde elle-même, elle ne voit que sa bassesse et sa misère, elle pleure d'attendrissement, parce que la Majesté divine s'incline vers un si chétif néant. Elle avoue que jamais le démon n'a réussi à lui suggérer une pensée d'orgueil. « Ma Mère, lui dit quelqu'un, émerveillé des prodiges de sa vie, prenez garde à la vaine gloire. — De la vaine gloire, répond-elle surprise, et de quoi pourrais-je en avoir? Dieu me fasse plutôt la grâce de ne point désespérer de mon salut, pauvre pécheresse que je suis! »

Elle défendait à ses filles de l'appeler leur Mère

Fondatrice ; sa peine redoublait quand elle s'entendait nommer la sainte Mère Thérèse. « Ah ! s'écriait-elle avec douleur, quand donc, Seigneur, connaîtra-t-on ma misère ? » L'une de ses filles la rencontra un jour dans le jardin du couvent ; elle marchait lentement, récitant son rosaire d'un air si recueilli que la sœur ne put s'empêcher de lui dire : « Oh ! ma Mère, combien vous devez être embrasée d'amour de Dieu ! » Thérèse affligée fut assez sévère cette fois dans sa réprimande pour que la sœur s'en souvint (1).

Les égards que lui témoignaient les personnes du monde lui étaient encore plus insupportables, surtout dans les commencements : compliments, révérences, politesses, marques de déférence, admiration discrètement avouée : autant de croix et de supplices : « Je vous en supplie, murmurait-elle, épargnez-moi pareil tourment (2). » Peu à peu, cependant, Dieu lui donna un si profond mépris de ces choses qu'elle cessa d'y prendre garde ; elle respirait à l'aise quand elle en était délivrée ; elle les laissait passer quand elle devait les subir. L'un de ses Supérieurs l'entendit saluer du nom de Fondatrice des Carmélites Déchaussées et s'étonna qu'elle acceptât un titre qu'elle refusait dans ses couvents : « Commandez, s'il vous plaît, mon Père, lui répondit-elle, que l'on me nomme autrement : pour moi, je n'y attache pas plus d'importance que si l'on m'appelait Thérèse de Jésus. »

Il est moins difficile à une noble nature telle que la sienne de s'abaisser sous le fardeau de l'honneur que sous le poids des humiliations, et c'était surtout devant ces humiliations que son humilité devenait admirable. « Dieu soit béni, s'écriait-elle à Séville en recueillant

(1) Déposition de la Mère Guimar du Saint-Sacrement.

(2) Lettre à don Teutonio de Bragance.

l'écho des calomnies jetées sur sa réputation : dans ce pays du moins on me connaît telle que je suis et l'on m'estime comme je le mérite. » Ailleurs, elle écrivait à son confesseur : « Enfin, mon Père, j'ai trouvé ici le bonheur après lequel je soupirais depuis nombre d'années. On ne s'occupe pas plus de Thérèse de Jésus que si elle n'existait pas. Ainsi, je ne sortirai point de ce monastère, à moins que l'obéissance ne m'y oblige. J'étais désolée de toutes les folies que j'entendais dire dans votre pays. »

Un jour, elle reçut la visite d'un personnage distingué, homme d'esprit, noble gentilhomme et parfait chrétien. Pour sonder l'humilité de la Sainte : « Ma Mère, lui dit-il, on parle beaucoup de vous ; prenez garde : Madeleine de la Croix a fait encore de plus belles merveilles, et ce n'était qu'une misérable esclave du démon. — Ah ! monsieur, s'écria la sainte Mère, vous dites vrai, je ne pense jamais à elle sans trembler. » Une autre fois, dans une ville inconnue, insultée par la foule qui l'entourait, elle murmurait à l'oreille de sa compagne de voyage, la sœur Isabelle de Jésus : « Ma fille, jamais il n'y eut d'harmonie si délicieuse pour mes oreilles que celle que j'entends maintenant. Oh ! que ces braves gens ont raison ! »

Si le mépris venait de plus haut, elle l'estimait encore davantage ; et, si la nature lui faisait sentir un instant ses répugnances, elle les mettait bientôt aux pieds de son doux Seigneur Jésus, le conjurant de lui permettre de marcher après lui dans la voie des opprobres et de la douleur. Ces moments de combat, toujours suivis de victoire, ces défaillances involontaires rachetées par des prières plus héroïques que jamais, semblaient mettre un sourire de tendresse sur les lèvres de son bon Maître : « *Ma fille*, lui disait-il,

tu me demandes sans cesse des souffrances, puis d'un autre côté tu me les refuses. Et moi qui lis au fond de ton cœur, je dispose les choses selon ta bonne volonté et non selon ta faiblesse (1). »

De ce fond inépuisable que saint François de Sales eût appelé « l'amour de son abjection », jaillissaient des actes dont le récit surprendra peut-être quelques lecteurs. La grande Réformatrice, la sainte Mère s'agenouillait aux pieds des dernières de ses filles pour leur accuser ses moindres fautes, et leur commandait de l'avertir des manquements qui lui échapperaient sans qu'elle s'en aperçût. Lorsqu'elle avait reçu d'une sœur, même de l'une des plus jeunes, cet office de charité, elle la remerciait gracieusement : « Que Dieu vous bénisse, mon enfant : avec le secours de vos prières, j'espère que je m'amenderai (2). » La communion quotidienne n'étant point en usage dans ses monastères, elle jouissait seule de ce privilège et devait en user par l'ordre de ses Supérieurs. Persuadée qu'elle était plus indigne que ses filles de s'approcher de Notre-Seigneur, elle choisissait tour à tour une ou deux d'entre elles pour l'accompagner à la Table sainte. « Notre bon Jésus sera si content d'être reçu par ces saintes âmes, pensait-elle, qu'il me pardonnera en leur faveur ma hardiesse à venir à lui chaque matin (2). »

(1) *Relations.*

(2) Déposition de la Mère Marie de Saint-François. La Mère Anne de l'Incarnation, dans les Informations de Grenade, ajoute sur le même article : « Notre sainte Mère était d'une grande et profonde humilité qui se révélait à l'extérieur. On l'entendait souvent dire que les religieuses récemment entrées dans l'Ordre avaient encore sur elle l'avantage de plus grands progrès dans la vertu, qu'elle seule n'en finissait point d'être bonne. Je l'ai vue demander pardon à genoux aux religieuses

Dans les dernières années de sa vie, sous l'empire du sentiment toujours croissant de son indignité, elle conjura son Supérieur, le P. Gratien, de lui retirer l'habit qu'elle avait, disait-elle, si mal porté. Le Père parut persuadé de ses raisons et entra dans ses vues. La sainte Mère, dépouillée de ses vêtements religieux, s'assujettit aux épreuves du noviciat et vint humblement demander à ses filles de l'admettre parmi elles comme la dernière de leurs sœurs (1).

Souvent, au réfectoire, elle disait ses coupes à haute voix et demandait pardon à la Communauté des mauvais exemples qu'elle lui donnait, ou bien, recueillant les miettes de la table, les restes du dîner des sœurs, elle prenait, assise à terre, ce vrai repas des pauvres, non sans vaincre un vif dégoût augmenté par son mal de cœur habituel.

D'ordinaire elle préférait encore chercher l'abaissement dans les actions les plus communes pour ne point se distinguer des autres même par l'humilité. On la trouvait à tous les coins de la maison, balayant, époussetant, épluchant les légumes à la cuisine, portant de l'eau, servant le réfectoire. Les sœurs la regardaient faire, les larmes aux yeux; si elles essayaient de lui prendre le balai ou de la débarrasser d'un fardeau, elle demandait grâce. « Mes filles, je vous en conjure, ne venez pas en aide à ma lâcheté. Laissez-moi un peu travailler dans la maison du Seigneur. » Dans ses dernières années, privée de l'usage du bras gauche, elle trouvait moyen de balayer

de son monastère, d'un air confus et d'un accent pénétré, de quelques réprimandes qu'elle leur avait faites pour les éprouver. »

(1) Actes de la Canonisation. *Boll.*, n° 1-86. L'épreuve dura plusieurs jours au terme desquels la sainte Mère reçut l'habit avec une extrême ferveur et ensuite renouvela ses vœux.

d'une seule main. Elle se réservait le soin des endroits les plus humbles de la maison. « Nous ne pouvons être toujours au chœur en contemplation, disait-elle, mais à chaque moment nous trouvons l'occasion de nous humilier dans de petites choses et de nous exercer à des œuvres abjectes. »

Quand elle visitait ses monastères, elle séjournait quelque temps dans chaque maison, un mois ou davantage; mais elle ne céda pas une seule fois aux instances des Prieures qui la suppliaient d'occuper leur place durant cet intervalle. Elle leur demandait à genoux les moindres permissions et voulait jouir en tout du bonheur et du mérite de l'obéissance. Un jour, durant l'oraison de la Communauté, la sainte Mère, par un mouvement involontaire, fit un peu de bruit : « Que celle qui a remué s'en aille », dit la Prieure. Aussitôt Thérèse se lève, baise la terre et se retire humblement. Elle se mettait partout au dernier rang, parmi les plus jeunes; au réfectoire, elle se levait dès que la Prieure ou la Sous-Prieure entrait; au chœur, elle récitait les leçons du premier nocturne avec les novices; si elle prononçait mal un mot, elle se prosternait et ne se relevait que sur un signe de la Prieure.

Ce qui achevait de rendre cette humilité ravissante, c'était l'amabilité qui lui servait de voile. Elle était si bien persuadée de son néant et de sa misère que les plus profonds abaissements lui semblaient tout naturels; elle s'y jetait le cœur joyeux comme dans son élément. « Jamais, pensait-elle, on ne dira de moi autant de mal que l'on devrait en dire, jamais je ne me placerai aussi bas que je le mérite, jamais on ne me traitera aussi mal que je devrais l'être. » « Une vertu, disait-elle encore, n'est jamais contraire à une autre

vertu : l'humilité ne doit pas s'opposer à la connaissance de la vérité; mais la vérité, c'est que, si Dieu nous fait de grandes grâces, nous sommes toujours par nous-mêmes moins que rien. »

Si la fragilité humaine lui arrachait une imperfection, loin de la couvrir, elle était heureuse de la laisser voir. Quel délicieux aveu, par exemple, que celui-ci, surpris entre bien d'autres dans sa correspondance : « J'ai peine à croire que ce pauvre P. Castagno prêche bien ! Faites-lui mes compliments et dites-moi si on l'écoute. » Puis aussitôt, se reprochant ce mouvement de la nature, au lieu d'effacer, elle s'accuse : « Voyez quelle curiosité ! Non, ne me le dites pas et déchirez cette lettre. »

Il ne lui suffisait pas de s'humilier devant les hommes et de s'anéantir devant Dieu : elle avait encore besoin, nous le savons, de souffrir pour eux et pour lui. Sa vie entière fut un long sacrifice où la maladie, l'infirmité, la pauvreté, la pénitence, le travail dévorèrent ensemble la douce et pure hostie, heureuse de se laisser consumer jusqu'à son dernier souffle. Elle n'eut jamais un jour de trêve : des fièvres dévorantes, de fréquentes attaques de paralysie, un mal de cœur continu, des vomissements qui la prenaient d'abord soir et matin, puis le soir seulement, de violentes douleurs de tête, sans parler de ses maladies accidentelles, ne la laissèrent point pendant quarante-sept ans une heure sans souffrir. Elle se riait de tous ces maux : c'était sa maxime que moins on y prête attention, mieux l'on s'en trouve, et que la pénitence est même en maladie le meilleur des remèdes. On la surprit plus d'une fois, se levant la nuit lorsque ses filles la retenaient au lit durant le jour; elle travaillait, écrivait sa correspondance, puis, avant

de regagner sa pauvre couche, pour y être trouvée le matin, elle s'infligeait une rude discipline (1). Quand on lui enlevait ses instruments de pénitence, elle se servait de faisceaux d'orties; elle cachait soigneusement son cilice pour le reprendre dès que la fièvre la quittait. Si malade qu'elle fût, elle ne voulait point accepter de matelas et reposait ses membres brisés sur une paille dure et piquée comme celle des autres religieuses.

Ses Supérieurs crurent devoir modérer des austérités au-dessus de ses forces : ils l'obligèrent même à diverses reprises de rompre l'abstinence. Elle obéit avec tristesse mais avec humilité, et alors, reconnaissante des attentions de ses filles, des petites douceurs que quelques-unes de ses Prieures lui envoyaient de monastères éloignés, elle les acceptait pour leur faire plaisir et leur disait que leur eau de fleur d'oranger était délicieuse et leurs confitures excellentes (2), sans ajouter que le plus souvent, après y avoir goûté, elle les distribuait aux pauvres et à d'autres malades. Attentive à s'effacer en tout, elle ne refusait jamais les soins de son infirmière, de peur de l'attrister ou de laisser remarquer son esprit de mortification; si Dieu permettait au contraire qu'elle eût à souffrir d'un

(1) Déposition de la Mère Anne de la Trinité : « Notre sainte Mère avait la fièvre, et je l'entendais de loin prendre la discipline. J'entrai chez elle ensuite, et je lui dis : « Ma Mère, pour- » quoi faites-vous cela, malade comme vous l'êtes? — Taisez- » vous, ma fille, me répondit-elle, et ne faites pas tant attention » à si peu de chose. »

« Je déclare, dépose à son tour la Mère Anne de l'Incarnation, cousine de la Sainte, que notre Mère, étant déjà épuisée par ses maladies et sa vie d'austérités, continuait néanmoins ses pénitences. Malade au lit avec la fièvre, je l'ai entendue se relever pour prendre la discipline et je trouvais ensuite le sol couvert de son sang. »

(2) Lettres à la Mère Marie de Saint-Joseph.

oubli, d'une maladesse, elle le dissimulait joyeusement. Durant l'une de ses maladies, ses lèvres brûlées par la fièvre et sa langue noire, desséchée, collée au palais, révélèrent un matin à la sœur Anne de Saint-Barthélemy que la sainte Mère avait enduré une soif cruelle toute la nuit. « Oh ! ma Mère, lui demanda la sœur, pourquoi ne m'avez-vous pas appelée ? Quelques gouttes d'eau fraîche auraient au moins diminué votre tourment. » La Sainte la remercia et répondit qu'elle lui donnait assez de peine pendant le jour pour ne pas troubler ses heures de sommeil (1).

Mais l'immolation qui attirait le plus irrésistiblement son cœur parce qu'elle la savait plus agréable à Dieu, c'était celle de tous les dévouements de la charité. Là encore, elle observait l'ordre réglé par la sagesse d'en-haut. D'abord elle était mère. Elle connaissait à fond les nécessités, les souffrances, les faiblesses de chacune de ses filles ; elle voulait les rendre heureuses, elle voulait surtout les rendre saintes. Nous avons déjà parlé de sa direction pleine de mansuétude, de prudence, éclairée par une intelligence parfaite des désirs de Dieu et des besoins des âmes, mais aussi forte qu'elle était maternelle. A mesure que les Carmels de la Réforme se multiplièrent, sa vigilance redoubla ; elle veillait d'abord aux portes du cloître, afin de ne les laisser franchir que par des âmes dignes d'y être admises et capables de mener la vie de solitude et de mortification qui doit être celle de la vraie Carmélite. Elle ne demandait point de vertus extraordinaires ; ce qu'elle exigeait en premier lieu, c'était un bon jugement et de la docilité. « Voyez-vous, mon Père, disait-elle à un prêtre, qui lui présentait une de

(1) Dép. de la Mère Marie de la Nativité.

ses pénitentes en lui vantant l'angélique piété de cette jeune fille, Notre-Seigneur lui donnerait ici de la dévotion et on lui enseignerait la manière de faire oraison ; mais si elle n'a pas de jugement, elle n'en aura jamais, et, au lieu de servir la Communauté elle lui sera toujours à charge. » « Un bon esprit, disait-elle encore, est simple et soumis ; il reconnaît ses torts ; il se laisse conduire : un esprit étroit, borné, ne voit pas ses fautes même quand on les lui montre, et toujours content de lui, il marche toujours de travers. » Elle voulait surtout une droiture parfaite ; la plus légère dissimulation l'effrayait plus que de grandes fautes, elle en avait horreur. « Oh ! s'écriait-elle avec tristesse, que ceci est loin de la sincérité religieuse ! » Une lettre affectée, prétentieuse, une conversation où elle démêlait certains petits artifices, lui suffisaient pour congédier les prétendantes qui croyaient se faire ouvrir les portes du Carmel par leurs beaux discours.

Dans l'intérieur du couvent, elle gardait avec un soin jaloux la même simplicité parmi ses filles. L'une d'elles, en récréation, pour rendre un récit véritable plus intéressant, y ajouta quelques détails. La sainte Mère la réprimanda d'un ton sévère et lui déclara que jamais elle n'arriverait à la perfection, si elle s'oubliait sur ce point. En cela, comme en tout le reste, Thérèse prêchait d'exemple : elle eût laissé crouler toutes ses maisons plutôt que de porter le moindre préjudice à la vérité. Dans sa dernière Fondation de Burgos, au moment où les obstacles paraissaient inextricables, on lui proposa un expédient qui lui eût concilié sur-le-champ les faveurs de l'archevêque : elle avait non point à dire, mais à laisser dire un léger mensonge ; elle refusa indignée : « Eh quoi ! s'écria-

t-elle, pourquoi nous donnons-nous tant de peine en cette Fondation ? n'est-ce pas pour la gloire de Dieu ? Nous le glorifierons mieux en nous opposant à ce mensonge qu'en usant d'un pareil moyen pour achever notre entreprise. » Quelques-unes de ses religieuses s'étonnaient de l'entendre toujours parler à cœur ouvert, même aux personnes du monde, et répondre nettement à toutes leurs questions. On lui représenta que cette manière d'agir pourrait avoir des inconvénients, par exemple, diminuer l'honneur du monastère en révélant aux séculiers des choses qu'ils ne savent apprécier comme elles doivent l'être. « Oh ! quant à cela, mes filles, répondait la Sainte, soyez sans crainte. La vérité ne nuit jamais aux enfants de Dieu. »

Elle recommandait de même l'humilité, l'obéissance, la charité mutuelle, l'application au travail. « J'aime beaucoup mieux, disait-elle, presser les âmes pour la pratique de ces vertus que de les pousser aux mortifications corporelles. » Sur ce dernier article, elle, si rigoureuse envers elle-même, était, on l'a vu, très prudente envers ses filles. « Notre Règle nous impose assez d'austérités, ne cessait-elle de dire, si nos sœurs les gardent bien, elles feront beaucoup. » Mais si elle rencontrait par hasard une de ces âmes indolentes, craintives, « qui pensent que tout va les tuer », elle ne la ménageait point ; elle l'obligeait à rire d'elle-même, de son attachement à sa santé, de ses vaines préoccupations, et, prenant le corps trop tendre, trop délicat de sa pauvre fille, elle le plaçait bon gré mal gré au milieu des épines de la pénitence que ses encouragements semblaient adoucir. « Non, ma fille, cette observance ne vous nuira pas ; votre mal de tête et votre mal de cœur passeront durant l'office. Vous n'iriez pas aujourd'hui parce que vous

souffrez ; demain vous n'irez pas parce que vous avez souffert et le surlendemain parce que vous souffrirez trois jours après. » Pour atténuer la réprimande, elle ajoutait bien vite : « J'ai passé par là et je sais par expérience ce que le démon peut nous mettre dans l'esprit pour nous empêcher de servir Dieu. Je sais aussi que, depuis que je ne me soucie plus de mes maux, je me porte beaucoup mieux. »

Voyait-elle, au contraire, de vraies maladies, on eût pu dire qu'elle était tendre à l'excès. Elle eût mieux aimé laisser des sœurs en santé manquer du nécessaire que de refuser à ses chères malades les soulagements réclamés par leur état. Sous ce rapport, elle allait aussi loin que le permettait la pauvreté religieuse ; et la Providence, d'accord avec elle, multipliait alors ses dons. Le jardin donnait des fruits plus savoureux, ou bien Dieu se servait même de la main des pauvres pour apporter en aumône à la porte du couvent une orange, des grenades, le remède ou le mets désiré par la sœur malade, bien que sa mortification l'eût portée à cacher ce désir.

Le meilleur des adoucissements au milieu de maux souvent longs et cruels, c'était la présence de la sainte Mère, qui s'attribuait alors la charge d'infirmière et ne s'éloignait du lit de son enfant que lorsqu'elle l'avait guérie ou remise entre les bras de Dieu. Malade elle-même, elle se levait en cachette pour se trainer à l'infirmierie et consoler celles que la souffrance y retenait (1).

Sa charité maternelle devenait plus touchante,

(1) « Je déclare que notre sainte Mère avait tant de charité, en particulier pour les malades, que je l'ai vue, étant au lit avec de grosses fièvres, se relever pour venir me visiter dans le mien, ce qu'elle faisait aussi pour toutes les autres. » — Dép de la Mère Anne de la Trinité, n° 70.

quand elle voyait ses chères filles dans l'affliction. Elle recueillait leurs confidences, provoquait au besoin un épanchement du cœur, ou même, éclairée de Dieu, elle allait au-devant d'elles et dissipait leurs angoisses secrètes par un seul mot : « Allons, ma fille, prenez courage : cette épreuve ne sera rien. » Ou bien, passant doucement la main sur un visage baigné de larmes : « Pauvre enfant, ne soyez pas si simple : votre peine se changera en joie. » Cette profonde tendresse avait néanmoins quelque chose de sobre, de viril, qui bannissait des rapports mutuels de la Mère et de ses filles toute puérilité féminine, tout attachement trop humain. La sainteté qui rayonnait sur son front l'entourait, du reste, d'une sorte de majesté, et, si l'on venait à elle avec beaucoup d'amour, c'était aussi avec un religieux respect : quelques-unes osaient à peine lever les yeux en sa présence (1). Elle s'en aperçut et rendit sa direction de plus en plus suave, aimable, tempérant par sa douceur la vénération qu'elle inspirait sans le vouloir. « Plus je vais écrivait-elle à la Mère Marie-Baptiste, plus je vois qu'il faut tout faire marcher par amour. Je ne gouverne pas avec la même rigueur qu'autrefois ; je ne sais si cela vient de ce que l'on ne me donne jamais sujet de l'exercer ou bien de ce que l'expérience m'a prouvé que l'autre voie est la meilleure. »

Quand elle était obligée de reprendre une sœur, elle commençait par la convaincre de ses torts et lui montrer qu'elle méritait d'être châtiée, afin que la correction fût ensuite reçue avec plus de fruit (2).

Elle adaptait, du reste, à merveille sa conduite aux

(1) Ribera. — Yepes.

(2) « Notre sainte Mère avait l'habitude de dire qu'avant de châtier une personne, il faut lui persuader qu'elle le mérite,

besoins particuliers des âmes. Tantôt encourageant par un sourire la pauvre coupable qui venait avouer une infraction au silence, une vivacité, un oubli; tantôt arrêtant sur les lèvres une parole indiscrete, inutile, qu'il allait en sortir; éprouvant, consolant, relevant selon les nécessités du moment, elle devenait sévère devant l'orgueil, elle ne pardonnait point aux excuses; au contraire, voyait-elle, après une réprimande, la sœur confuse, repentante, s'humilier à ses pieds, elle reprenait aussitôt avec elle un air gracieux et l'assurait que la faute était oubliée. Que ne pouvons-nous citer ici tous les témoignages de ses filles! Elles aiment à dire comment leur sainte Mère avait reçu le don de lire au fond de leurs cœurs. L'une d'elles désirait partir en fondation et cachait bien son envie; Thérèse la rencontre, la regarde de son doux et pénétrant regard: « Non, ma fille, lui dit-elle, vous ne sortirez jamais d'ici; n'y pensez point. » Une autre fois, à la même religieuse: « Ma pauvre fille, combien vous aurez à souffrir plus tard! » Et elle lui indiqua le moyen de supporter ses épreuves selon la volonté du Seigneur, épreuves qui survinrent comme elle l'avait annoncé (1).

Elle rendait compte de leurs peines intérieures à celles qui ne savaient comment les définir et, au moment où ces peines devenaient plus accablantes, une prière de la sainte Mère les en délivrait. Après trois années passées dans un martyre intime dont Dieu seul et Thérèse avaient le secret, une religieuse vint se jeter tout oppressée aux pieds de sa Mère sans lui

pour qu'elle reçoive comme il convient le châtement: aussi, quand elle châtiât ou reprenait, c'était toujours avec beaucoup de douceur. » — Déposition de la Mère Marie de Saint-Joseph. *Inform.*, n° 68.

(1) Dép. de la Mère Anne du Saint-Sacrement.

parler autrement que par ses larmes : il lui semblait impossible d'endurer plus longtemps de telles angoisses : « Courage, mon enfant, lui dit Thérèse: je communierai demain pour vous et j'espère que Notre-Seigneur viendra bientôt à votre aide. » « Le lendemain, dépose la sœur, j'étais délivrée de mes peines et jamais depuis je ne les ai ressenties. Une autre fois, elle me rencontra au sortir de la messe et me demanda : « Comment va votre âme aujourd'hui? — « Bien, ma Mère, grâce à Dieu. — Bien, ma fille? mais dites-moi « quelle pensée vous a troublée dans le réfectoire? » Je rentrai en moi-même, je reconnus la vérité de ses paroles (1). »

Au plus grand nombre elle découvrait leurs tentations ou les leur épargnait en leur traçant la voie à suivre selon leurs dispositions. Enfin elle portait en son âme toutes ces âmes bien-aimées qui reposaient en paix sur le cœur de leur Mère, assurées de marcher avec elle vers le ciel.

En dehors de la clôture, sa charité ne cherchait pas seulement de l'exercice dans les actes spirituels de son dévouement pour l'Église, les fidèles et les pécheurs ; elle entretenait avec les bienfaiteurs de ses monastères des relations de reconnaissance, avec les pauvres et les affligés des rapports de compassion et de miséricorde. La plus légère aumône, le moindre service la rendaient pour toujours l'obligée de ceux qui les lui avaient offerts. « Je vois bien, lisons-nous dans une de ses lettres, que ce n'est pas perfection en moi d'être ainsi reconnaissante. Cela doit m'être naturel : ne me donnât-on qu'une sardine, on ferait de moi ce que l'on voudrait (2). » Elle recommandait chaque

(1) Dép. de la Mère Inès de Jésus.

(2) « Bien veo que no es perfeccion en mi, esto que tengo de

jour au Ciel un pauvre homme qui lui avait puisé une cruche d'eau pour l'amour de Dieu, durant l'un de ses voyages (1). Pendant la Fondation de Séville, on lui fit présent d'un devant d'autel où le sacrifice d'Abraham était assez mal représenté. Une sœur le trouva de mauvais goût : « L'ange a l'air de prendre la discipline, s'écria-t-elle étourdiment. — Oh ! ma fille, reprit la sainte Mère tout affligée, est-ce là votre reconnaissance pour le don d'un bienfaiteur ? Je ne veux plus entendre de pareilles plaisanteries : ne l'oubliez pas. »

Une personne, qui lui avait rendu de grands services, devint un instrument de douleur pour la maison qu'elle avait aidé à fonder. La Prieure chercha le moyen de se débarrasser de relations devenues pénibles et importunes. « Pour l'amour de Notre-Seigneur, lui écrivit la Sainte, ne parlez pas de vous débarrasser de ***, quelques peines qu'il vous cause, puisqu'il n'y a pas offense de Dieu. Je ne saurais souffrir que nous nous montrions ingrates envers qui nous a fait du bien (2). »

Ce sentiment de gratitude a dicté les pages les plus aimables de sa correspondance : elle ne s'en tenait point du reste aux paroles. Un souvenir gracieux envoyé à propos, une image pieuse, un *Agnus Dei* ou quelque autre petit objet de dévotion allaient souvent exprimer à ses bienfaiteurs l'affection reconnaissante qu'elle croyait mieux traduire par son humble présent que par son langage. Elle inspirait à ses filles les

ser agnadecida : debe de ser natural, que con una sardina que me den me sobornaran. » — Lettre à la Mère Marie de Saint-Joseph, 1578.

(1) *Informations*. Vic. de la Fuente, t. II. — *Boll.*, n° 4307.

(2) Ce personnage n'était autre que le bon Garcia Alvarez. — Voir Vic. de la Fuente, t. II.

mêmes délicatesses, et plus d'une fois elles reçurent sans doute cette recommandation adressée d'un ton enjoué à la Mère Marie de Saint-Joseph : « Allons, ne soyez pas une petite ingrata. » Ajouterons-nous que la Sainte cherchait surtout dans la prière le moyen de satisfaire aux élans de sa reconnaissance, et qu'elle obtenait souvent le centuple dès cette vie à ceux qui l'avaient assistée de leurs dons ou de leur amitié.

Sa charité pour les pauvres, les petits, pour tous les déshérités de ce monde était plus touchante encore. Elle voyait en eux les membres souffrants du Sauveur, son image vivante : elle les vénérât et enviait leur sort. Comme le glorieux pauvre d'Assise, elle avait l'intelligence de la grandeur, de la sainteté, de la pauvreté, et l'honora d'abord en la prenant en partage. Les populations indigentes de Castille, ainsi que les contemporains de saint François, durent se sentir relevées à leurs propres yeux, lorsqu'elles virent la sainte Mère et ses compagnes, comme elle pour la plupart filles de noble race, traverser l'Espagne avec leurs vêtements de grosse bure et les *alpargates* des mendiants. Cette pauvreté religieuse était si chère au cœur de Thérèse qu'elle en voulut faire le grand honneur et le grand bonheur du Carmel, l'héritage sacré qu'il faut implorer à genoux sur le seuil du cloître avant de le franchir (1). Après avoir prononcé le vœu de la garder selon la stricte observance de la première Règle, elle mit tous ses soins à rendre son dénûment de plus en plus absolu. Elle se réservait les vêtements hors d'usage par leur vétusté, les *alpargates* usées, et les raccommodait de ses

(1) « Que demandez-vous, ma sœur ? dit le Pontife à la novice qui implore la grâce de recevoir l'habit. — La miséricorde de Dieu, la pauvreté de l'Ordre et la compagnie des sœurs. »

propres mains ; peu lui importait le nombre ou les nuances différentes des morceaux, pourvu que tout fût propre. C'était avec ces vieux habits qu'elle partait en fondation, heureuse de porter partout les livrées du Sauveur. Si elle rencontrait dans un monastère une sœur plus pauvrement vêtue qu'elle-même, elle échangeait sa robe contre la sienne et la sœur toute confuse devait se couvrir, avec une dévotion facile à comprendre, des vêtements de la sainte Mère. Elle épargnait les moindres choses, et tirait parti des objets de rebut. On ne la voyait enfin jamais plus joyeuse que lorsqu'elle manquait du nécessaire ou s'était débarrassée de choses qu'elle considérait comme superflues.

C'était là son premier culte de la pauvreté : elle en avait un autre. Les rigueurs de l'indigence qu'elle aimait pour elle-même, elle les allégeait de tout son pouvoir chez les infortunés. Les faibles ressources amassées par son travail et ses privations allaient adoucir leur misère. Quand elle avait tout donné, elle prenait sur sa nourriture ou se dépouillait de ses vêtements. Un jour d'hiver, dans les rues de Tolède, on la surprit couvrant de ses propres manches les bras nus d'un mendiant (1).

Si les ressources matérielles lui manquaient trop souvent pour suivre les élans de sa charité, elle avait du moins dans son cœur un trésor inépuisable de compassion et le déversait sans mesure. Les malheureux, les affligés, les méprisés du monde trouvaient toujours près d'elle l'accueil auquel leur souffrance leur donnait droit. Un jour, une pauvre femme, se présentant au monastère de Salamanque vers l'heure

(1) Dép. de la Mère Isabelle de Jésus. — *Boll.*, n° 1231.

de midi, demanda la sainte Mère. Thérèse commençait son repas, après le jeûne du matin que ses infirmités lui rendaient très pénible, et les sœurs la prièrent d'achever le diner avant d'aller au parloir. « Cette femme attendra bien un peu, lui dit-on. — Non, non, mes filles ; elle est dans la peine. Je suis pressée moi-même d'aller lui parler, car ma meilleure nourriture, c'est de consoler une âme affligée (1). »

Si elle avait des prédilections plus vives encore, c'était envers ceux qui l'avaient offensée. « Pour jouir des bonnes grâces de la Mère Thérèse, disait à ce propos Mgr Alvaro de Mendoza, il faut lui dire des injures ou lui faire de la peine (2). » Rien n'était plus vrai. Il suffisait qu'on la calomniât, qu'on essayât de lui nuire ou de nuire à ses maisons pour obtenir de sa part une reconnaissance toute particulière. Elle parlait avec de grands égards de ces personnes, les accusait en sa présence et prenait plaisir à mettre en évidence leurs bonnes qualités. Elle allait plus loin : elle épiait l'occasion de leur être agréable, de se ménager une rencontre qui lui permit de leur témoigner son affection et son bon vouloir. Aussi, bien que le démon, grand ennemi de ses œuvres, lui ait suscité plus d'un adversaire pendant sa vie, pas un seul ne put lui résister, et tous, vaincus par sa charité, devinrent tôt ou tard ses protecteurs ou ses meilleurs amis.

Voilà sainte Thérèse ! Ainsi nous la dépeignent ses filles, dans leurs témoignages, ainsi nous la présentent les Actes de la Canonisation ; nous venons de les parcourir rapidement. Sans doute, si l'on veut avoir une

(1) *Boll.*, n° 1233.

(2) *Boll.*, n° 1231.

idée complète de la grande Sainte, au tableau de ses vertus acquises ou du moins développées sous la double action de la grâce et de ses efforts persévérants, il faut joindre le souvenir des faveurs extraordinaires qui versèrent tant de lumière et de gloire sur sa vie intérieure, et se rappeler que son âme, enrichie des grâces gratuites de l'Esprit-Saint, reposait sur les plus hautes cimes de la contemplation parfaite, plongeait souvent dans l'avenir un regard prophétique (1); que sa prière ouvrait le ciel et en obtenait des miracles; qu'elle portait enfin dans son cœur, depuis vingt-trois ans, la mystérieuse blessure du séraphin. Il faut encore dans une autre sphère admirer en elle, « réunies par une rare bénédiction du Créateur, l'intelligence lumineuse, l'imagination vive, la sensibilité ardente, ces trois grandes puissances en harmonie s'élevant à leur plus haute force (2) »; il faut saluer le génie descendu sur une intelligence de femme par le don le plus éclatant qui se puisse rencontrer (3) »; et reconnaître dans son cœur « le cœur le plus noble, le plus pur, le plus tendre, le plus fort que femme ait jamais eu (4) ». Mais ces grandeurs, ces beautés sublimes ne furent devant Dieu que « l'enchâssure du diamant », et ce diamant lui-même, c'est lui dont nous voulions regarder de près l'éclat, la pureté limpide, en considérant non plus la fondatrice, le docteur mystique, l'admirable écrivain, mais uniquement la Sainte.

Nous terminerons par un dernier mot : « Ma Mère, lui demandait un jour une jeune religieuse, ma Mère,

(1) *Boll.*, n^{os} 1329-1332.

(2) Mgr Dupanloup.

(3) *Ibid.*

(4) R. P. Souaillard.

je voudrais être une Sainte; dites-moi, je vous en prie, ce que je dois faire pour le devenir? — Ma fille, répondit Thérèse, nous partirons bientôt en fondation; je vous emmènerai avec moi et je vous l'apprendrai. » La semaine suivante, elles partirent, et plusieurs mois se passèrent dans les peines, les fatigues, l'isolement, les tribulations. La pauvre sœur souffrit d'abord en silence, puis, trouvant l'épreuve trop longue, elle s'en plaignit doucement à sa Mère. « Ne m'avez-vous pas demandé de vous apprendre à être une sainte? lui dit Thérèse; ma fille, c'est ainsi qu'on le devient; les peines supportées pour l'amour de Dieu sont le vrai chemin de la sainteté (1). »

Si ce chemin fut celui de sainte Thérèse, à qui est-il fermé?

(1) Déposition de la sœur Isabelle de Jésus.

CHAPITRE XXXII

Derniers jours et mort de la Sainte.

Il tardait à la sainte Mère de se dérober à la vénération dont elle était l'objet dans Burgos et de rentrer dans le calme, l'obscurité de sa chère retraite d'Avila. Elle souffrait beaucoup, et son mal, dit tristement la sœur Anne, était le mal de la mort. La fièvre ne la quittait plus; elle se traînait, épuisée, de sa cellule au chœur; ses filles suivaient d'un regard plein de larmes sa démarche tremblante; mais, sous ces défaillances de l'enveloppe terrestre, sa grande et belle âme rayonnait d'un éclat toujours croissant. La douce majesté de son visage, l'énergie extraordinaire de toute sa conduite, la paix, la sainte joie que l'on respirait en quelque sorte près d'elle, révélaient l'approche du ciel. Il y a vraiment dans ses derniers jours, dans ses dernières paroles et ses derniers actes quelque chose de la force divine des derniers moments du Sauveur. La douleur achève de briser les fibres les plus sensibles de son être; elle laisse clouer son corps, son cœur, son âme à la croix, et de là, calme, triomphante, élevée au-dessus d'elle-même,

elle ne voit plus que Dieu et ses enfants : ceux-ci, pour embrasser d'un regard de mère leurs besoins spirituels et leur laisser dans ses dernières lettres comme un testament d'une incomparable vigueur : Dieu, son Bien suprême et son Tout, pour s'envoler vers lui avec l'ardeur des désirs de sa petite enfance, accrue par soixante années d'attente et les immenses progrès de son amour.

Avant de quitter Burgos, six jours après l'inondation, d'une main fiévreuse et brûlante, mais avec une parfaite sérénité d'âme, elle écrit à la Mère Anne de Jésus une lettre de réprimande que l'humilité de la coupable nous a heureusement conservée. La Mère Anne, dans sa fondation de Grenade, s'était laissé entraîner par son ardeur à de vraies indiscretions. Elle avait voulu aller trop vite et monter trop haut : un beau couvent, une Communauté choisie dont elle était la reine, une sorte de célébrité attachée à son nom éblouissaient déjà Grenade et y mettaient le Carmel en vogue. Les novices se présentaient en foule : en quelques semaines, on ne compta pas moins de deux cents prétendantes (1) ; mais la Mère Anne trouva que les unes manquaient de vertu, les autres de talents ; elle ne reçut personne et continua de vivre aux dépens des bienfaiteurs avec ses religieuses amenées de Véas. Est-ce ainsi que la sainte Mère entend une fondation ? Est-ce cet éclat extérieur qu'elle veut pour ses filles ? Comment Anne de Jésus, sa coadjutrice, sa confidente, son amie, Anne, la colonne du Carmel, comment a-t-elle pu tomber dans une telle erreur ? Il faut une leçon sévère : Thérèse n'hésite point à la donner, quoi qu'il lui en coûte.

(1) V. Fondation de Grenade racontée par la Mère Anne de Jésus.

Elle signale à cette fille bien-aimée son défaut de prudence, son indécatesse envers ceux qui l'assistent, son manque d'égards envers de pauvres sœurs qu'elle a renvoyées jusqu'à Villeneuve, sa partialité pour celles qui semblent lui être le plus dévouées; elle se plaint surtout de son peu d'obéissance envers le Père Provincial (1). Puis, sur le ton d'une mère qui prie et d'une supérieure qui ordonne :

« Pour l'amour de Dieu, ma fille, je vous le demande, songez que vous élevez des âmes pour être les épouses du Crucifié; crucifiez-les donc afin qu'elles n'aient pas de volonté et ne s'abaissent point à des enfantillages (2), car c'est chose bien étrangère à l'esprit d'une vraie Carmélite qu'un attachement quelconque, de quelque genre qu'il soit, quand même ce serait pour sa Prieure. C'est toujours une entrave. Dieu veut ses épouses libres et liées à lui seul... O véritable esprit d'obéissance, dès que le Seigneur te donne quelqu'un pour tenir sa place, tu te soumetts sans réserve et sans répugnance... Et qu'est-ce encore que cette autre chose, ma chère Mère? Comment se fait-il que parmi vous on se mette en peine d'observer si le Père Provincial vous appelle Présidente, ou Prieure, ou Anne

(1) « Gran indiscrecion... terrible descomedimiento », etc. Nous n'examinerons pas si la Vénérable Mère Anne de Jésus eut réellement les torts que la Sainte lui impute. C'est une des règles du Carmel de ne se point excuser quand on est repris sans sujet. Si Anne de Jésus ne s'est point excusée, il ne s'ensuit donc pas qu'elle était coupable. Dieu permit peut-être que Thérèse, très éloignée de Grenade, fût mal informée pour écrire cette lettre si remarquable qui, dans tant d'autres circonstances, peut trouver son application. Les Bollandistes disculpent presque entièrement la Mère Anne de Jésus, n° 949 et suiv.

(2) « Por Él pido à V. R. que mire que cria almas para esposas del Crucificado : que las crucifique en que no tengan voluntad, ni anden con ninerías. »

de Jésus ? Il est clair que, si vous n'étiez pas à la tête de la Communauté, il ne s'adresserait pas à vous. Vraiment c'est une honte pour moi de voir mes filles donner tant d'attention à de si misérables petites choses. Et après cela on vante votre valeur... Ah ! que le Seigneur daigne rendre mes Carmélites bien humbles et bien obéissantes. Toute vaillance, sans ces vertus, n'est qu'une source d'imperfections, et la soumission n'enlève point le courage. »

En humiliant sa fille, la Sainte s'humilie encore la première : « Vous avez, je le sais bien, beaucoup de difficultés au début ; ne vous étonnez point : une si grande œuvre ne peut se faire sans peine et ces peines auront leur récompense. Plaise à Dieu que les imperfections dont je me rends coupable, pour ma part, dans ces fondations, ne me rendent digne d'être plutôt châtiée que récompensée. J'en ai toujours la crainte. » Elle résume enfin la lettre entière dans le *viriliter agite* de l'Écriture ; elle ne veut pas de fausse valeur parmi ses filles, mais la vraie force de la vertu : « Agissez, leur dit-elle, en hommes de cœur et non comme de petites femmes (1). »

La Sainte ne sortit point de Burgos aussi vite qu'elle le pensait : les négociations se couvrirent pour la fondation de Madrid, et, malgré son épuisement, Thérèse était décidée à l'entreprendre, si on le lui permettait, au lieu de rentrer à Avila. Les mois de juin et juillet se passèrent sans amener de solution ; le cardinal de Quiroga n'attendait, disait-il, que le retour du roi pour ouvrir les portes de la capitale aux Carmélites. L'affaire traînant en longueur, la Sainte, toujours plus souffrante, disposa enfin son départ. On approchait de

(1) « ... como varones esforzados, y no como mujercillas. » Burgos, 30 mai 1582.

l'époque de la profession de Thérésita qu'elle ramenait avec elle, afin de recevoir ses vœux au premier couvent de Saint-Joseph. La chère enfant réalisait toutes ses espérances : avec la naïveté de son âge et un cœur brûlant de ferveur, elle servait le divin Maître, elle l'aimait comme sa tante voulait le voir aimé et servi au Carmel. « Priez pour Thérésita, écrit-elle aux autres monastères; c'est vraiment une petite sainte et elle soupire après l'heure d'être professe. Que Dieu la soutienne de sa main ! Demandez-lui les grâces dont elle a besoin, car, si bonne qu'elle soit, elle est bien jeune (1). »

Les adieux de Burgos eurent quelque chose de plus touchant encore que de coutume. Malgré la souffrance intime qui accompagnait toujours l'heure de la séparation, Thérèse dominait d'ordinaire sa tristesse et l'offrait en silence à Notre-Seigneur, sans accroître la douleur de ses filles par l'épanchement de la sienne. Cette fois, moins maîtresse d'elle-même, ou plutôt sous le poids d'une émotion plus vive, elle s'attendrit visiblement, et, lorsqu'au dernier instant, la Prieure, la Mère Thomassine-Baptiste, puis ses religieuses, voulurent saisir sa main et la baiser, elle les laissa faire contre son habitude, et leur dit à chacune les paroles les plus tendres.

Avec Thérésita, la sainte Mère prit pour compagne sa fidèle infirmière, sœur Anne de Saint-Barthélemy, et partit aux derniers jours de juillet. La Fondation de Madrid étant différée, elle eût désiré se rendre sur-le-champ à Avila. Les ordres du Père Provincial modifièrent ses plans; il lui écrivit de s'arrêter d'abord à Palencia, où la Mère Isabellé de Jésus avait obtenu

(1) Burgos, 6 juillet, 14 juillet 1582. « Anque es bonita, es niña en fin. »

de la garder un mois. Cette mère Isabelle n'était autre que l'ancienne novice de Salamanque, qui chantait avec tant d'âme son beau cantique sur « la peine de vivre sans Dieu. » Placée à la tête du monastère de Palencia, elle le gouvernait avec une sagesse dont Thérèse eut la joie de constater de près les heureux effets. La jeune Prieure l'entoura des soins délicats de sa piété filiale ; elle lui avait préparé, à l'abri des ardeurs du soleil d'août, une cellule bien fraîche où la sainte malade se trouva mieux qu'elle ne l'avait été depuis longtemps (1).

Thérèse consacra ces jours de repos à la correspondance et aux affaires des autres couvents. Jamais elle n'avait été plus précise dans ses décisions, plus ferme dans ses avertissements, bien qu'elle y joignit encore la délicieuse amabilité qu'elle mêlait à toutes choses. Elle insiste sur l'esprit d'abnégation, sur l'élévation de sentiments, de vues, de pensées, qui doit faire le fond de la vie de ses filles. Pas de petitesesses, leur dit-elle, point d'enfantillages (2) ; et ce qu'elle entend ainsi, ce serait un dernier reste d'attachement humain aux misères qui captivent le cœur des grands comme des petits du monde. Elle leur recommande l'amour joyeux de la pauvreté (3), la reconnaissance envers Dieu, la sainte allégresse du cœur. Pour une faveur obtenue, « faites une procession, écrit-elle, et chantez quelque chose au Seigneur en actions de grâces. » Elle n'oublie pas non plus ses bienfaiteurs d'ici-bas. Fidèle jusqu'à la fin aux devoirs de l'affection, elle charge la Mère Thomassine-Baptiste de la remplacer près de ses dévoués amis de Burgos. « Il

(1) Palencia, 3 août 1582.

(2) Palencia, 6 août 1582.

(3) Palencia, 9 août 1582.

faudrait se servir d'une autre main que la mienne pour m'acquitter envers eux, dit-elle. Puisque je n'écris pas à mon cher docteur (le licencié Aguiar), il comprendra que c'est bien manque de temps. Offrez-lui toutes mes amitiés. Ayez toujours soin de me rappeler au souvenir de nos amis : quand je ne vous le dirai pas, je vous autorise à le faire cependant en mon nom. » Quelques jours après, elle ajoute : « Je vous ai déjà priée de leur offrir mes compliments ; aujourd'hui je vous donne la procuration de leur dire de ma part tout ce qu'il vous plaira ; ainsi vous ne mentirez pas. Dites en particulier au docteur Aguiar que je me trouve fort mal de ne plus le voir et que sa lettre m'a fait grand plaisir. »

Mais ses filles ont toujours la première et la meilleure part de son cœur : elle les aime de plus en plus et de plus en plus pour Dieu seul. C'est avec un redoublement de tendresse qu'elle leur envoie son salut et son adieu habituels : « Jésus soit avec vous, ma Mère, et qu'il fasse de vous une sainte, une grande sainte. Que ce Dieu de bonté vous conserve à mon affection : qu'il vous soutienne de sa main... Je le supplie de vous garder dans son amour et de vous sanctifier autant que je le désire. Que Notre-Seigneur vous comble de grâces, leur dit-elle encore, et qu'il vous donne des forces pour supporter avec courage les épreuves qu'il vous envoie... Écoutez-moi, ma fille ; il vous traite comme une âme forte ; bénissons-le de tout. Il m'en coûte bien, je vous l'assure, de m'éloigner de votre maison et de vous en particulier (1). »

Les semaines passèrent vite à Palencia au milieu de ces occupations. Aux derniers jours du mois d'août,

(1) A la Prieure de Burgos, 27 août 1582.

sous le poids d'une chaleur accablante, Thérèse poursuivit son voyage et arriva péniblement à Valladolid. « Dieu voulut que toute la route ne fût plus qu'un enchaînement de douleurs », raconte la sœur Anne de Saint-Barthélemy.

A Valladolid, ces douleurs pénétrèrent au plus intime du cœur de la sainte Mère. Elle croyait y prendre, comme à Palencia, quelques jours de repos ; elle se réjouissait de s'entretenir encore une fois de Dieu, des âmes, du bonheur du Carmel, avec sa nièce, la première pierre des Fondations, la vive et généreuse Marie-Baptiste : or, elle trouva celle-ci préoccupée, agitée par les mauvaises raisons qu'un avocat lui avait fait entendre au sujet de l'héritage de Laurent de Cepeda. La Prieure, oubliant un instant sa dignité et son dénûment de Carmélite, épousa les intérêts de sa famille et prétendit les soutenir même contre sa Mère ! L'avocat d'abord, en personne, insulta notre Sainte qui l'écouta d'un air paisible et lui répondit avec bonté : « Dieu vous rende, monsieur, la grâce que vous me faites (1). » Insensible aux insolences d'un étranger, elle ne put l'être de même aux reproches d'une fille, et, quand elle entendit Marie-Baptiste l'accuser à son tour de porter préjudice aux enfants de Laurent, elle savoura en silence toute l'amertume de ces plaintes injustes, elle en souffrit douloureusement. Qui donc aimait plus qu'elle le jeune don François ? Ne lui avait-elle pas servi de mère, depuis qu'il était orphelin ? Si elle soutenait le testament de Laurent, c'était assurément bien moins pour donner au couvent de Saint-Joseph une chapelle de plus, que pour accomplir fidèlement les dernières volontés de

(1) *Boll.*, n° 1012.

son frère, pour lui assurer, ainsi qu'à ses descendants, le perpétuel secours des prières du Carmel et attirer sur la tête des jeunes héritiers les bénédictions promises par le Seigneur à ceux qui honorent la mémoire d'un père. Ces raisons de foi ne furent comprises ni par la Mère Marie-Baptiste, ni par la belle-mère de François de Cepeda, doña Béatrix de Castilla, instigatrice de ce triste démêlé. La Sainte essaya en vain de leur ouvrir les yeux :

« Il me semble, madame, écrit-elle à doña Béatrix, que, lorsque je vous ai suppliée d'interrompre notre correspondance, ce fut seulement au sujet de ces affaires. Ce serait de ma part une folie de vous dire que je ne reçois pas vos lettres avec plaisir, quand j'y attache tant de prix. Ce qui m'afflige beaucoup, c'est que vos lettres me parlent de choses qu'en conscience je ne puis faire, et, selon bien d'autres qui pensent comme moi, François lui-même ne les ferait point sans manquer à l'honneur. Comme on vous dit le contraire, je comprends que vous doutiez de ma bonne volonté : cela m'est bien pénible et je ne puis vous exprimer mon envie de voir toutes ces choses terminées. Plaise au Seigneur d'en disposer de la manière qui doit lui procurer le plus de gloire, comme vous le désirez vous-même. Jamais, même par un premier mouvement, je n'ai souhaité autre chose. Que Notre-Seigneur nous épargne les procès, car c'est chose terrible, et qu'il vous conserve de longues années, madame, pour le bonheur de vos enfants. »

Doña Béatrix de Castilla restant inflexible, la sainte Mère préféra les arrangements les plus onéreux au bruit d'un procès ; elle s'en remit à Dieu du soin de remplir tôt ou tard les intentions de don Laurent. « Si l'on ne m'en eût fait un devoir, lisons-nous dans

ses lettres de cette époque, il y a longtemps que j'aurais tout abandonné. J'éprouve une telle répugnance à me mêler de rien !... Oh ! que tout cela m'a fatiguée et me fatigue encore ! Vous seriez effrayées, mes filles, si vous étiez témoins des peines que j'endure ici et des affaires qui me tuent (1). »

Ces derniers mots, tracés par la main de sœur Anne de Saint-Barthélemy, au nom de la Sainte, révélèrent peut-être plus clairement ses souffrances que Thérèse ne l'eût désiré : en réalité ils n'exagéraient rien, et le fond amer du calice, c'était l'attitude inexplicable de la Mère Marie-Baptiste devant sa tante, d'où résultait pour Thérèse un perpétuel brisement de cœur. En même temps, des soucis non moins pénibles achevaient de tresser sa couronne d'épines. On accusait près d'elle le P. Gratien de s'écarter de la Règle et de porter, dans le gouvernement, un amour de sa personnalité qui lui faisait éloigner de lui les religieux de mérite, voyant en eux moins des auxiliaires de ses bonnes œuvres que des rivaux de son autorité. Ce reproche sans fondement n'était qu'un cri d'envie, la sainte Mère le savait bien : mais elle savait que trop souvent les natures éminentes rencontrent là l'écueil de la faiblesse humaine, et, plutôt que d'exposer le P. Gratien à s'y heurter un jour, elle eut le courage de lui crier : « Prenez garde ». Cet avertissement lui coûta plus que tous les autres : de quel respect, de quelle délicatesse elle l'enveloppa cependant !

« Je sais bien, lui dit-elle (2), qu'il n'en est rien : mais, comme le Chapitre approche, je vous préviens du bruit qui circule, car je ne veux pas que l'on puisse se plaindre de vous en quoi que ce soit, même

(1) Valladolid, août et septembre 1582.

(2) Valladolid, 1^{er} septembre 1582.

à tort. » Puis elle reprend bien vite devant lui sa place de fille et de sujette, ainsi qu'elle aime à se nommer, et lui expose en détail l'embarras où la mettent les Carmélites de Salamanque. La Prieure, poursuivie des tracasseries de son propriétaire incommode, Pierre de la Vanda, voulait acheter une maison prêtée provisoirement aux jeunes religieux carmes, étudiants de l'Université. Elle avait amené leur Recteur à entrer dans ses vues; celui-ci, pour contenter les Carmélites, était prêt à transférer son collège dans une demeure, à peine réparée et encore humide. La sainte Mère en appelle au Provincial.

« Que de choses j'aurais à vous dire, mon Révérend Père, sur l'affaire de Salamanque qui m'a donné de bien mauvais moments ! Plaise à Dieu d'y porter remède ! » Et caractérisant d'un mot énergique, avec sa franchise ordinaire, le tort de l'une de ses filles les plus aimées, elle poursuit : « Je n'y comprends rien. Elle est tant femme, notre Prieure, qu'elle négocie ni plus ni moins comme si elle avait votre permission (1). Au Recteur, elle dit que ce qu'elle fait, c'est par mes ordres, bien que je n'aie jamais compris ni voulu qu'elle achetât cette maison ; à moi, elle me fait entendre que le Recteur agit comme vous le lui avez ordonné. Il y a en ceci quelque trame du démon : je ne sais sur quoi cette pauvre Mère se fonde, car elle est incapable de mentir. Je croirais volontiers que sa grande envie d'acquérir la maison lui trouble un peu le jugement... Tenez, mon Père, souffrez que je vous

(1) « Es tan mujer que como si tuviera ya liencia de vuestra reverencia ni mas ni menos negocia. — Valladolid, 1^{er} septembre 1582.

La Mère Anne de l'Incarnation était la cousine de la Sainte et une excellente religieuse.

donne un avis : c'est de ne jamais vous fier à des femmes, même à des religieuses, lorsque vous leur verrez de la vivacité dans leurs désirs, car leur envie de réussir leur fera imaginer cent mauvaises raisons qu'elles croiront admirables. Que nos sœurs de Salamanque achètent donc, comme des pauvres qu'elles sont, une petite maison, et qu'elles y entrent humblement, au lieu de s'endetter pour en avoir une grande... Un autre inconvénient, si elles allaient dans la demeure en question, c'est qu'il faudrait faire passer de suite nos étudiants dans les bâtiments neufs de Saint-Lazare et ce serait assez pour les tuer. J'écris au Père Recteur de n'y point consentir... Il ne s'est laissé gagner qu'à force d'importunités de la part de la Mère Prieure, et encore je sais par le frère Jacques, arrivé hier de Salamanque, que ce Père a eu ensuite du scrupule et qu'il s'en est confessé. Ne soyez pas inquiet des huit cents ducats que vos religieux doivent à nos sœurs : je suis bien aise qu'ils ne les aient point pour les rendre, afin qu'elles ne les aient pas pour les donner comme prix d'achat. »

C'est avec cette vigueur que la douce et sainte Mère mène jusqu'au dernier jour les affaires de ses couvents. Celle-ci ne se termina que deux semaines après, bien peu de temps avant la mort de Thérèse. Le Recteur des étudiants carmes se rendit près d'elle au monastère d'Albe et voulut plaider la cause des Carmélites. « Après tout, ma Mère, lui dit-il, ne vaudrait-il pas mieux consoler nos sœurs que de les affliger, puisque l'affaire est faite? — Comment, faite, mon fils ! s'écria la Sainte : non, non, elle n'est pas faite, et jamais nos sœurs ne mettront le pied dans cette maison. » La suite réalisa la vérité de ces paroles ; les Carmélites, mieux inspirées, achetèrent deux ans

après l'hôpital du Rosaire qu'elles ont quitté en 1615 pour s'établir dans le monastère où elles sont aujourd'hui (1).

Le douloureux séjour de Valladolid se termina le 15 septembre par des adieux qui ne laissaient rien soupçonner aux religieuses des peines de leur Mère. Sans prendre garde à la froideur mécontente encore peinte sur les traits de Marie-Baptiste, la Sainte se tourna vers ses chères filles pour les bénir :

« Mes filles, leur dit-elle, je pars bien consolée de l'état où je laisse cette maison, de votre fidélité à l'obéissance, de votre esprit de pauvreté et de la charité qui vous unit mutuellement. Si vous persévérez ainsi, Dieu vous bénira. Je vous en conjure, qu'aucune de vous ne s'écarte de ce que la sainte Règle nous prescrit. Ne remplissez pas vos exercices par coutume, mais avec ferveur et chaque jour avec une perfection plus grande. Soyez des âmes de désir, car le Seigneur tient compte de notre bonne volonté, même quand nous ne pouvons tout accomplir (2). »

Elle les embrassa ensuite les larmes aux yeux ; les sœurs pleuraient et baisaient ses mains, ses vêtements. Seule, Marie-Baptiste demeura insensible, impatiente même que cette scène attendrissante prit fin (3), se préparant ainsi d'amers regrets d'un moment d'oubli qu'elle n'eut pas le temps de réparer.

Malheureusement, son exemple fut suivi à Medina par la mère Alberte. Au lieu de l'accueil que Thérèse pouvait attendre de celle qu'elle avait guérie peu de mois auparavant, elle ne rencontra que de nouvelles

(1) *Souvenirs du Pays de sainte Thérèse*, p. 242.

(2) *Escritos sueltos*. — Vic. de la Fuente, t. I, p. 529.

(3) *Boll.*, n° 1012. — Récit de la sœur Anne de Saint-Barthélemy.

peines. « Le soir de son arrivée, dit la sœur Anne de Saint-Barthélemy, notre sainte Mère donna un avis à la Prieure sur une chose qui n'allait pas bien. Dieu permit, pour accrotre les mérites de sa servante, que la Prieure le prit mal et se retirât aussitôt. Notre sainte Mère passa la nuit dans la tristesse, sans dormir, et, le lendemain matin, nous partîmes de bonne heure (1). »

Quel mystère, dirons-nous avec le dernier éditeur des œuvres de Thérèse (2), dans ces contradictions et ces douleurs redoublées au soir de la vie de notre Sainte! Quel mystère surtout au fond de ces peines venues de deux religieuses si anciennes et si fidèles! Jusqu'alors elle n'a recueilli de leur part que des témoignages d'amour; elles ont été sa consolation dans les jours d'épreuve, son honneur et sa joie par leurs admirables vertus. Et maintenant qu'elle les bénit une dernière fois, avec une tendresse accrue par le pressentiment de sa fin prochaine, leurs cœurs se ferment devant le sien; sa présence leur est à charge; une question d'intérêt, un point d'amour-propre étouffent un instant leur piété filiale, qui demain se réveillera plus vive que jamais. Oui, mystère et mystère douloureux de la fragilité humaine, mais qui s'explique par rapport à notre Sainte, lorsque nous le sondons sous le regard de Dieu. Le Seigneur se plaisait, avant l'heure suprême, à détacher sa servante bien-aimée de ses plus pures et plus légitimes affections; il la crucifiait dans la seule région de son cœur qu'il eût toujours épargnée, afin qu'elle mourût

(1) *Autobiographie* de la sœur Anne de Saint-Barthélemy, trad. du P. Bouix.

(2) Vic. de la Fuente. Manuscrit de Julien d'Avila, p. 357.

comme son divin Maître, rassasiée d'amertume, dans un total abandon.

Au sortir de Medina, au lieu de la route si désirée d'Avila (1), on prit celle d'Albe, avec le P. Antoine venu tout exprès à la rencontre de la sainte Mère pour l'emmener en cette dernière ville où la réclamait la duchesse Marie Henriquez. Thérèse était si fatiguée, si souffrante, qu'elle ne se résigna pas sans peine à ce nouveau détour ; mais obéissante jusqu'à la mort, elle n'en laissa rien paraître et suivit le P. Antoine, investi par l'absence du P. Gratien des fonctions de Provincial.

Le long du chemin, ses maux prirent une gravité alarmante. Une complication, terrible en ce moment, la réduisit à l'extrémité ; défaillante, épuisée, elle se traînait de halte en halte, consolant la pauvre sœur Anne et sa chère petite Thérésita qui pleurait de la voir souffrir. « A la nuit, raconte sœur Anne, nous nous trouvâmes dans un misérable endroit où il n'y avait rien à manger. La sainte se sentait faible ; elle me dit : « Ma fille, donnez-moi quelque chose, car je » vais m'évanouir. » Je n'avais rien que des figues sèches. Je les lui donnai ; elle en prit une quoiqu'elle eût la fièvre. Je remis en même temps à une personne qui se trouvait là quatre réaux pour acheter deux œufs, à quelque prix que ce fût ; mais, quand elle revint me dire qu'avec tout cet argent elle n'avait pu s'en procurer, je jetai les yeux sur la Sainte qui était

(1) « A la fin de ce mois, s'il plaît à Dieu, je serai à Avila. » écrivait la Sainte dans les premiers jours de septembre. Elle avait pensé un moment, il est vrai, au voyage d'Albe où les affaires du couvent réclamaient sa présence ; mais sa mauvaise santé et surtout l'époque de la profession de Thérésita l'avaient déterminée à différer et à rentrer de suite au premier couvent de Saint-Joseph.

à demi-morte, le visage livide, et je me mis à pleurer. Il serait difficile de rendre la peine qui me fendait le cœur en la voyant mourir d'épuisement sans pouvoir la secourir. Mais elle, avec une douceur toute céleste : « Ne pleurez pas, ma fille, me dit-elle. Ces figues sont « très bonnes ; beaucoup de pauvres n'en ont pas au-
« tant ; c'est Dieu qui permet ceci (1) ».

Le lendemain, même disette. On s'arrêta dans un autre village aussi pauvre que le premier et on n'y trouva pour dîner que des herbes cuites avec de l'oignon. Thérèse, incapable de soutenir plus longtemps le jeûne de la veille, en mangea quelques bouchées ; une pareille nourriture accrut encore son mal. « L'heure de sa bienheureuse fin approchait, continue la sœur Anne, et le Seigneur l'exerçait de toute façon, ce qu'elle supportait comme le supportent les saints. Moi, je souffrais de ses souffrances, et, comme j'étais moins mortifiée, il fallait qu'elle me vînt en aide. Elle m'assurait qu'elle était contente et qu'elle n'avait pas besoin d'autre chose. »

La duchesse Marie-Henriquez, informée de la maladie de la Sainte, envoya une voiture à sa rencontre ; avec ce secours, on atteignit Albe, le 20 septembre, vers six heures du soir. Bien que la duchesse attendît les voyageurs au château, le P. Antoine trouva la sainte Mère trop faible pour l'obliger à gravir la mon-

(1) *Informaciones*, n° 96. Vic. de la Fuente, t. II, p. 122. Ce pauvre petit village était celui de Penaranda, aujourd'hui riche et bien peuplé. Les Castellans lui reprochent encore la mort de Thérèse : *Los de Penaranda mataron la Santa* : ce sont les habitants de Penaranda qui ont tué la Sainte. Non seulement les filles de Thérèse ont pardonné au village, rendu jadis inhospitalier par son extrême indigence ; mais elles ont élevé un monastère en ce lieu où commença l'agonie de leur Mère.

tagne que domine la demeure princière (1). Il la conduisit droit au couvent. Ses filles se jetèrent à ses pieds et la dédommagèrent par l'effusion de leur amour filial des souffrances du voyage ; mais bientôt la prudence arrêta l'élan des cœurs. Une pâleur mortelle couvrait le visage de Thérèse ; voyant qu'elle se soutenait à peine, la Prieure, la mère Jeanné du Saint-Esprit, voulut qu'elle se mît au lit sur-le-champ. Elle se laissa faire en souriant : « Que jé me sens lasse, mes chères filles, dit-elle aux religieuses ; il y a vingt ans que je ne me suis couchée de si bonne heure. Je bénis Dieu d'être tombée malade entre vos mains. »

Le lendemain, levée à l'heure ordinaire, elle entendit la messe, communia et reçut ensuite la duchesse. Elle visita même la maison, entretint les sœurs en particulier et accompagna la Communauté aux exercices réguliers. La Mère Jeanné du Saint-Esprit appela néanmoins les médecins : la Sainte leur avoua que tous ses membres étaient brisés de fatigue, et eux, à son épuisement, jugèrent aussitôt son état désespéré (2). Les jours suivants, son énergie habituelle lui donna encore la force de se rendre au chœur ; elle recevait la sainte communion, récitait l'office et ne

(1) La duchesse avait obtenu du Provincial la promesse que la Sainte visiterait le château chaque fois qu'elle viendrait à Albe.

(2) « Le lendemain de notre arrivée à Albe, raconte la sœur Anne, les médecins la trouvèrent si mal qu'ils la crurent perdue. Sacrifice bien dur pour moi, plus grand encore parce que nous étions à Albe et que je ne pouvais me consoler de lui survivre. Sans parler de l'amour que je lui portais et de celui qu'elle me témoignait, j'avais une autre grande consolation : je voyais très souvent Jésus-Christ dans son âme, et la manière dont il était uni à son âme, comme s'il était dans son ciel. Cette vue me pénétrait de ce respect profond qu'on doit avoir de la présence de Dieu. Vraiment, c'était un ciel de la servir. »
— *Autobiographie.*

prenait un peu de repos que dans l'après-midi. Le samedi 27, fête de saint Michel, elle se trouva plus mal durant la messe ; elle dut retourner au lit sitôt après avoir communiqué ; mais elle pria ses filles de la conduire dans une autre cellule, parce que la sienne était trop loin du chœur. Elle se fit donc transporter à l'étage supérieur, dans une petite infirmerie qui touchait à la chapelle ; de là, une fenêtre munie d'une grille permettait de voir le sanctuaire et d'assister au Saint-Sacrifice : c'était l'unique consolation que désirait la sainte malade. Elle ne pouvait trouver de soulagement que dans le doux voisinage du Seigneur Jésus, dans la joie de souffrir près de lui et de mourir sous son regard. Après avoir puisé tant de fois un courage surhumain au pied du tabernacle, après s'y être réfugiée au milieu de toutes les épreuves de son existence, elle voulait encore y chercher l'abri de sa dernière heure pour unir son agonie à l'immolation de l'agneau divin.

La journée du 29 se passa en oraison. La sainte Mère était calme, silencieuse, bien qu'elle souffrît extrêmement. Autour d'elle, les larmes coulaient ; la sœur Anne, « plus morte que vive », ne la quittait point, multipliant ses soins avec une tendresse touchante, tandis que Thérésita s'effaçait parmi les religieuses et pleurait tout bas (1). Une angoisse inexprimable serrait les cœurs ; le monastère s'enveloppait de deuil, d'un silence plus absolu que de coutume et plein de morne tristesse. Les sœurs se succédaient à l'infirmerie, à l'oratoire, les bras en croix, les yeux

(1) Thérésita disparaît pendant ces journées de deuil. Nous ne la retrouverons que près du lit de mort de sa tante, qui lui avait appris sans doute à souffrir comme elle en silence, seule à seule avec Dieu.

levés vers le ciel ; on luttait contre le Seigneur par une prière ardente, tandis que celle qui priaît mieux encore que les autres s'abandonnait joyeuse à la volonté divine et saluait déjà l'heure prochaine de sa délivrance.

Pendant la nuit, son recueillement devint de plus en plus profond ; on la voyait s'entretenir avec Dieu et l'on apprit ensuite qu'il lui avait fait entendre que le temps du repos était venu (1). Elle n'en dit rien d'abord. Elle parlait peu, répondait par son sourire toujours si doux, si bon, aux soins délicats de ses filles comme aux remèdes pénibles imposés par les médecins. Elle préparait son grand départ avec le calme et la simplicité qui présidaient à ses autres voyages. Rien ne révélait ce qui se passait au fond de son âme, si ce n'est la joie contenue de son regard.

Dieu cependant voulut parler pour elle et glorifier son corps avant de laisser la mort le consacrer. Les médecins prescrivirent des frictions d'une huile

(1) Nous avons parlé, t. I^{er}, d'un écrit conservé par la Sainte Mère dans son bréviaire qui indique, treize ans à l'avance, l'époque de sa mort. Cet écrit, intelligible pour elle seule, a été certainement altéré ou bien elle l'avait rédigé à dessein de manière qu'elle seule pût le comprendre. A part cette révélation, elle en avait eu plusieurs autres postérieures sur le même sujet. En 1574, sa parente Agnès de Jésus, Prieure au monastère de Medina, lui demandait son âge ; la Sainte répondit : « J'ai cinquante-neuf ans » ; et, baissant la voix, comme pour se parler à elle-même, elle ajouta ces mots entendus par la Prieure : « Combien en reste-t-il jusqu'à soixante-huit ? » (*Boll.*, n° 1022.) Le P. Mariano dit aux religieuses d'Albe qu'il tenait de la bouche de la Sainte que Dieu lui avait révélé huit ans auparavant qu'elle devait mourir dans leur monastère. (*Boll.*, n° 1025.) En 1579, malade au couvent de Salamanque, elle reçut les soins dévoués d'un docteur qui prescrivit plusieurs remèdes dans l'espoir de diminuer ses infirmités ordinaires. « Pour trois ans qu'il me reste à vivre, dit-elle, est-ce la peine de prendre toutes ces précautions ? » (*Boll.*, n° 1022.)

d'odeur fétide : à peine l'infirmière eut-elle ouvert le flacon qui la contenait que des exhalaisons détestables se répandirent dans la cellule. A ce moment, on annonça la duchesse d'Albe : réclamant comme un privilège de son titre de bienfaitrice l'honneur de devenir la garde-malade de notre Sainte, elle accourait à son chevet. Thérèse, affligée de son arrivée dans un moment si inopportun, en exprima sa peine à l'infirmière. « Couvrez-moi, couvrez-moi bien, ma fille, lui dit-elle, afin que l'odeur de ces frictions n'incommode point madame la duchesse. » Marie Henriquez était déjà sur le seuil ; douloureusement émue de l'état de sa sainte amie, elle la serra sur son cœur et l'embrassa plusieurs fois. « Que Votre Excellence prenne garde, s'écria Thérèse, essayant de se dégager de son étreinte : elle va se rendre malade, car l'on m'applique un remède de bien mauvaise odeur. »

« Je ne sens rien, répondit la duchesse, si ce n'est un parfum délicieux comme celui de l'eau des Anges, et je craignais, moi, que l'on ne vous fit mal avec des arômes si pénétrants (1). »

En effet, la cellule était miraculeusement embaumée ; seule, Thérèse ne s'en apercevait point. Peu après, une sœur affligée de violentes douleurs de tête vint prier près de son lit ; elle saisit la main de sa Mère et la posa sur son front : le mal la quitta sur-le-champ (2). Le soir, la sœur Catherine-Baptiste, religieuse ancienne et d'une grande vertu, vit une étoile extraordinaire s'arrêter au-dessus de la chapelle du couvent (3). D'autres signes merveilleux, se joi-

(1) Déposition de la sœur Marie de Saint-François. (Vic. de la Fuente. *Informaciones.*)

(2) *Ibid.*

(3) « Un soir, peu avant la mort de notre sainte Mère, j'allai

gnant à celui-ci, semblaient montrer le ciel incliné vers l'humble monastère et s'entr'ouvrant devant la Sainte.

Le 2 octobre, dès l'aurore, après une longue nuit d'insomnie et de prière, Thérèse envoya chercher le P. Antoine pour entendre sa confession. Le vénérable religieux la conjura de prier Dieu de la laisser encore quelques années en ce monde. « Mon fils, lui répondit-elle, ne vous affligez point. Je ne suis plus nécessaire ici-bas. » Puis, restée seule avec son infirmière, elle ajouta d'une manière plus précise : « Ma fille, l'heure de ma mort est venue. » La pauvre sœur Anne ne put contenir sa douleur, et les alarmes furent au comble dans la Communauté. Les médecins, rappelés autour de la Sainte, non moins inquiets des progrès du mal, s'en prirent au froid de la cellule où elle s'était fait transporter et lui imposèrent un dernier sacrifice : elle redescendit dans la pièce qu'elle occupait auparavant. On tenta de nouveaux remèdes ; on lui appliqua entre autres des ventouses. Plus avide que jamais de souffrances, elle eut peine à en dissimuler son contentement. Elle acceptait tout d'un air reconnaissant, bien assurée que tant de soins n'empêcheraient pas la volonté divine de s'accomplir.

Le 3 octobre, à la fin du jour, elle demanda le saint Viatique. Une sueur glacée baignait déjà son front ; depuis la veille, elle n'avait pu se soulever sur sa couche sans le secours de deux sœurs. Suivant d'un regard calme la décroissance de ses dernières forces,

prier devant une croix qui se trouvait au milieu de la cour du couvent. Levant les yeux au ciel, je vis une étoile beaucoup plus grande que les autres et très brillante. Elle s'arrêta au-dessus de la principale tour de l'église. » (Déposition de la sœur Catherine-Baptiste. *Informations*, n° 81. Vic. de la Fuente, t. II, p. 46.)

elle voulait, avant d'entrer en agonie, appuyer son cœur expirant sur le cœur du Bien-Aimé. Il était cinq heures du soir : le soleil baissait à l'horizon ; ses rayons affaiblis jetaient dans la cellule une demi-clarté qui ajoutait une sorte de mystère à la majesté de la scène qu'elle éclairait. On revêtit la Sainte de son manteau et de son voile. Les religieuses apportèrent des flambeaux, des fleurs, les dernières fleurs d'automne, et, elles-mêmes, en manteaux de chœur, un cierge à la main, se pressèrent autour du lit de leur Mère, attendant un mot d'adieu, un conseil, un désir, si sacré lorsqu'il sort de lèvres mourantes.

Thérèse priait ; le saint Viatique tardant à venir, elle s'interrompit un instant, regarda silencieusement toutes les sœurs, puis, les yeux pleins de larmes, et tendant vers elles ses mains suppliantes : « Pardonnez-moi, mes filles, les mauvais exemples que je vous ai donnés ; n'imitiez pas mes fautes, car je suis une grande pécheresse ; mais gardez bien votre Règle et vos Constitutions ; obéissez toujours à vos Supérieurs, je vous le demande pour l'amour de Dieu (1). »

Des sanglots et des pleurs lui répondirent. La cloche annonça l'entrée du P. Antoine, qui apportait le Très Saint-Sacrement. Alors aux accents de l'humilité succèdent les transports de l'amour divin. Malgré l'épuisement où elle est réduite et qui l'empêche depuis deux jours de faire un mouvement, la Sainte se redresse (2),

(1) Vic. de la Fuente, t. I, p. 529. Dans sa déposition, la sœur Marie de Saint-François, témoin oculaire, dit que la sainte Mère ajouta : « Si vous gardiez votre Règle et vos Constitutions avec la ponctualité voulue, il n'y aurait pas besoin de miracles pour vous canoniser. »

(2) « Au moment où le Très Saint-Sacrement arriva dans sa cellule, notre sainte Mère se souleva, sans l'aide de personne, et se mit à genoux ; elle serait sortie de son lit, si on ne l'avait

elle s'agenouille sur son lit et en descendrait, si l'on ne s'empressait de la retenir; son regard s'enflamme; son visage se couvre d'une céleste rougeur, il resplendit; tout son être se transfigure, tandis que d'une voix vibrante, elle s'écrie : « O mon Seigneur et mon Époux bien-aimé, elle est donc venue l'heure tant désirée! Il est temps de nous voir. O mon Seigneur et mon unique amour, il est temps de partir, il est temps que je sorte de cette vie. Qu'elle soit mille fois bénie cette heure bienheureuse et que votre volonté s'accomplisse. Que mon âme s'en aille avec vous, qu'elle s'unisse à vous après vous avoir si longtemps attendu (1). »

Le P. Antoine déposa sur ses lèvres l'Hostie divine et d'abord elle resta muette, anéantie dans le bonheur de son action de grâces; enfin elle se souvint qu'elle était sur la terre, qu'elle n'avait pas subi les juge-

arrêtée, son visage se couvrit d'une grande beauté, et, tout enflammée du divin amour, avec une vive expression de joie et de ferveur, elle dit au Seigneur des choses si hautes et si divines que l'entendre nous remplit toutes de dévotion. » (Déposition de la sœur Marie de Saint-François.)

« Les impétuosité que l'amour lui causait étaient si grandes, ajoute Yepes, qu'il semblait qu'elle voulait se jeter hors du lit pour recevoir le Saint-Sacrement. Son visage devint si majestueux, si enflammé, si resplendissant, qu'on ne le pouvait regarder. Elle était belle, vénérable et avait une apparence bien éloignée de son âge, mais comme si elle eût été fort jeune. Ayant alors les mains jointes, son esprit embrasé d'amour, la face remplie d'allégresse, ce cygne d'une rare blancheur commença à chanter à la fin de ses jours avec plus de douceur qu'il n'avait fait en toute sa vie. » Yepes, trad. du P. Cyprien de la Nativité, 1642. Liv. II, ch. xxxviii.)

(1) « Señor mio y Esposo mio! Ya es llegada la hora deseada; tiempo es ya que nos veamos! Amado mio y Señor mio! Ya se tiempo de caminar! Vamos muy en hora buena; cúmplase vuestra voluntad; ya es llegada la hora en que yo salga deste destierro, y mi alma goce en uno de vos que tanto he deseado! » (Déposition de la sœur Marie de Saint-François.)

ments de « Celui qu'elle avait tant aimé », et les humbles sentiments qu'elle eut toujours d'elle-même mirent sur ses lèvres les cris gémissants du prophète : *Sacrificium Deo spiritus contribulatus : cor contritum et humiliatum, Deus, non despicias. Ne projicias me a facie tua et spiritum sanctum tuum ne auferas a me. Cor mundum crea in me Deus.*

Elle répéta plusieurs fois ces versets en latin avec une expression touchante, surtout celui-ci : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicias.* Non, non, mon Dieu, vous ne rejetterez pas un cœur contrit et humilié. Et à sa confiance elle ne donnait pour appui que la foi, les promesses de Notre-Seigneur Jésus-Christ. « Enfin, mon Dieu, s'écria-t-elle, je suis fille de l'Église, je meurs fille de l'Église. » C'était le seul titre qu'à cette heure suprême la grande Sainte, la Réformatrice du Carmel osât invoquer devant Dieu. Ni les œuvres admirables de sa vie, ni ses longues souffrances, ni même les prédilections divines à son égard ne l'auraient soutenue devant le souverain Juge, si elle n'avait pu lui rappeler avec une humble assurance qu'elle avait toujours été la plus soumise de ses enfants.

« Mes sœurs, dit-elle encore à ses compagnes, je vous en conjure, demandez à Dieu qu'il me pardonne mes péchés et j'espère que je serai sauvée par les mérites de Notre-Seigneur. Ne m'oubliez pas, lorsque je serai en Purgatoire (1). » Le P. Antoine, alarmé de l'ardeur avec laquelle elle parlait, lui ordonna de s'arrêter ; elle se tut aussitôt et rentra dans son recueillement, laissant ses filles baignées de larmes d'attendrissement et de dévotion.

(1) Déposition de la sœur Marie de Saint-François.

La nuit commença; de nouvelles défaillances survinrent; vers neuf heures, la sainte mourante demanda l'Extrême-Onction. Elle aida les sœurs à réciter les psaumes prescrits par la liturgie et répondit d'une voix ferme aux litanies et aux oraisons. Lorsque la cérémonie fut achevée, le P. Antoine s'informa si elle désirait que l'on portât son corps à Avila. Cette question parut l'affliger : « Comment, mon Père, s'écria-t-elle, est-ce à moi de le décider? Dois-je avoir quelque chose en propre, et, par charité, ne me donnera-t-on pas bien ici un coin de terre? »

Le reste de la nuit se passa dans d'extrêmes souffrances. Pour toute plainte, Thérèse murmurait doucement le nom du Sauveur, elle appelait Dieu à son aide ou redisait sa continuelle prière : *Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicias.*

Aux premières lueurs du jour, sœur Anne de Saint-Barthélemy lui donna du linge blanc et la changea de tout jusqu'aux coiffes et aux manches; la sainte Mère la remercia par un sourire et lui témoigna sa satisfaction (1); c'était la parure de ses noces éternelles. Un peu plus tard, le P. Antoine envoya la sœur Anne prendre quelque nourriture. Thérèse, ne sachant où elle était partie, la chercha des yeux et n'eut de repos que lorsqu'elle la vit revenir. Alors d'un signe elle l'appela près d'elle, lui prit les mains et appuya sa tête sur l'épaule de sa chère infirmière : son cœur reconnaissant voulait lui exprimer ainsi ce que ses lèvres ne pouvaient plus lui dire et l'assurer qu'elle

(1) Nous avons déjà dit combien sainte Thérèse aimait la propreté. *la limpieza.* — son infirmière nous le raconte à deux reprises. C'était comme le reflet extérieur de la pureté de son âme.

se souviendrait devant Dieu de tant de soins dévoués reçus depuis treize ans (1).

À sept heures du matin, la Sainte se tourna sur le côté gauche, un crucifix à la main, « comme l'on représente Madeleine mourante » ; absorbée dans une contemplation profonde, elle ne parla plus, ne regarda rien, ne donna aucun signe d'attention aux choses extérieures. L'agonie commençait, sans gémissements, sans larmes, sans douleurs, paisible et radieuse comme une extase, agonie ineffable entre les bras du Seigneur, en face du ciel qui s'ouvrait enfin. Agnouillées autour de leur Mère, ses filles la contemplaient avec une admiration qui arrêtait leurs larmes. La pauvre petite cellule était devenue le Paradis. Une clarté toujours grandissante environnait le visage de la Sainte et se reflétait sur celui de la sœur Anne qui soutenait sa tête (2). Ses traits se revêtaient d'une beauté surnaturelle : c'était l'éclat de la jeunesse avec la calme majesté de la mort. Les rayons lumineux qui couronnaient son front, l'incarnat de ses joues, l'inexprimable joie de son regard, tout en elle était divin : Dieu était là ; on le sentait présent devant son humble et bien-aimée servante qui, au milieu de cette gloire, reposait dans une paix délicieuse. Durant la journée entière, elle ne fit pas un mouvement ni des pieds ni des mains ; aucune contraction pénible ne trahit la plus légère souffrance. Le même doux sourire resta sur ses lèvres ; seulement, de temps en temps, ce sourire s'accroissait davantage et ses traits exprimaient une

(1) La Mère Anne de Saint-Barthélemy reporte au soir ce récit touchant : ce qui va suivre ne nous permet point de nous accorder en cela avec elle. La mémoire de la vénérable Mère lui manquait quelquefois pour de menus détails de circonstance ou de lieu.

(2) Déposition de Thérésita. — *Boll.*, n° 1017.

émotion plus vive, un ravissement plus profond, comme si le Seigneur lui eût dévoilé quelque nouveau mystère, ou que, brisant peu à peu ses liens par l'ardeur de ses désirs et l'intensité de son amour, elle se fût élevée graduellement des ombres de la vie à la lumière éternelle (1). Vers neuf heures du soir, « trois

(1) Ribera, liv. III, ch. xv. — Après avoir donné les détails que nous venons de reproduire, le pieux évêque de Tarazona s'arrête, ravi lui-même d'admiration, et il l'épanche longuement dans l'âme de ses lecteurs : « Or, qui pourrait déclarer ce qui se passait en ce temps entre cette fidèle Amante et son très cher Epoux? Quelles visions, quelles caresses et quelles paroles d'amour! Car, si pendant sa vie Notre-Seigneur s'est tant de fois montré à elle par tant de sortes de visions, qui pourrait douter qu'en ce moment le Roi de gloire ne se fit voir et n'assistât à ce dernier combat, lui donnant mille nouvelles d'allégresse et l'appelant à soi par ces douces paroles : Venez, ma bien-aimée, ma colombe, hâtez-vous, mon amie, car l'hiver de cette vie est déjà passé et les belles fleurs du printemps de mon éternité et de ma gloire commencent à paraître. Qui doute que la Très Sainte Vierge ne lui fit compagnie avec son glorieux époux saint Joseph, eux qui l'avaient tant favorisée, qui l'avaient tant honorée de leurs visites, assistée dans ses travaux et enrichie des gages de l'amour qu'ils lui portaient? Il y eut des témoins de cette bonne compagnie... » Suit la déposition de la sœur Anne de Saint-Barthélemy dont nous parlerons plus loin.

A ces effusions de la dévotion bien connue de Yepes pour la sainte Mère, nous préférons encore le récit simple et net de la sœur Marie de Saint-François :

« Au matin de la fête de saint François, vers sept heures, notre sainte Mère se coucha sur le côté, un crucifix dans la main, le visage tourné vers les religieuses, et si beau, si enflammé que je ne lui avais jamais vu pareille beauté en toute sa vie; je ne sais comment ses rides disparurent, bien qu'elle en eût de profondes à cause de son âge et de ses maladies continuelles.

« Elle resta de cette sorte en oraison, avec une grande paix et quiétude, donnant seulement quelques signes extérieurs tantôt de surprise, tantôt d'admiration; il semblait qu'elle entendit une voix à laquelle elle répondait, mais tout avec une profonde sérénité. Un changement si merveilleux s'était pro-

légers soupirs s'échappèrent de ses lèvres, si légers qu'à peine put-on les entendre, si suaves qu'ils ressemblaient au souffle d'une âme bien absorbée dans la prière », et elle rendit l'esprit à Dieu (1).

C'était le jeudi 4 octobre (2), fête de saint François. Le Carmel était en pleurs et le ciel en fête. Thérèse de Jésus, « morte d'amour plutôt que de défaillance de nature (3) », voyait que, s'il lui avait toujours été doux de souffrir, il lui était meilleur encore de mourir.

duit dans son visage qu'il nous paraissait comme un astre (luna llena).

« Ainsi demeurant en oraison, joyeuse et souriante, elle passa de ce monde à la vie éternelle. Tout cela je l'ai vu : *todo esto vi.* » (Vic. de la Fuente, t. II, p. 392. — *Informations*, n° 24.)

(1) Sœur Anne de Saint-Barthélemy achève le tableau de cette bienheureuse mort : « J'étais, nous dit-elle, plus morte qu'en vie. La Sainte paraissait si enflammée de l'amour du divin Epoux qu'elle semblait hâter de ses désirs le moment où, délivrée de la prison de son corps, elle pourrait jouir de sa sainte présence. Comme Notre-Seigneur est bon et qu'il voyait mon peu de courage, il m'apparut vers le pied du lit de la Sainte, au milieu d'une troupe d'anges et de bienheureux. Cette très glorieuse vision dura l'espace d'un *Credo* et changea ma peine en résignation. Je demandai pardon à Notre-Seigneur et je lui dis : Maintenant, ô mon Dieu, quand même vous consentiriez à me la laisser, je ne voudrais pas la priver un instant de toute la gloire que vous lui réservez. A peine eus-je achevé ces paroles que la Sainte expira et s'envola comme une colombe pure dans le sein de son Dieu. »

(2) Cette date est remarquable par la Réforme grégorienne du calendrier; les dix jours qui suivirent étant supprimés, le lendemain de la mort de sainte Thérèse se trouva le 15 octobre, ce qui explique pourquoi l'Eglise a fixé sa fête à ce jour. Née le 28 mars 1515, la Sainte avait donc vécu soixante-sept ans et six mois. Dieu l'avait donnée à la terre avec le retour du printemps et le réveil de l'aurore : il la rappelait à lui au soir d'un jour d'automne.

(3) *Intolerabili divini amoris incendio.* (*Bréviaire romain.* — *Boll.*, n° 1017.) Sainte Thérèse le révéla elle-même au lendemain de sa mort à la Mère Catherine de Jésus, Prieure de Véas.

La gloire des saints commence à l'heure où, le plus souvent, finissent les gloires humaines. Tandis que les Anges et les Bienheureux saluaient son arrivée et chantaient son triomphe, Thérèse recevait ici-bas les premiers honneurs de la sainteté. Les gémissements de la piété filiale se changeaient en actions de grâces autour du lit funèbre, les larmes du deuil en larmes d'allégresse. Tandis que la pauvre petite Thérésita ne pouvait détacher ses regards du front rayonnant de sa tante, deux religieuses voyaient l'âme de la Sainte s'élever vers le ciel, l'une sous la forme d'une colombe, l'autre sous l'aspect d'un globe de cristal, resplendissant (1). La sœur Catherine de la Conception entendait de ravissants concerts, et, levant les yeux, elle apercevait un long cortège de vierges vêtues de blanc qui escortaient la Sainte et l'emmenaient en Paradis. Sous la fenêtre de la cellule mortuaire, un arbre desséché depuis plusieurs années et à demi enseveli sous les décombres se couvrit subitement de feuilles et de

Celle-ci était gravement malade, et, lorsque ses religieuses apprirent la douloureuse nouvelle, on voulut la lui cacher, mais elle fit appeler le Père Provincial et lui déclara qu'on cherchait en vain à lui taire ce que la Sainte venait de lui apprendre. Elle lui était apparue dans une très grande gloire et lui avait déclaré que la violence de l'amour divin avait enfin brisé les liens de sa prison terrestre. « Les médecins attribuèrent la mort de notre sainte Mère aux fatigues de son dernier voyage et aux accidents qui suivirent : ces choses aidèrent sans doute à avancer le terme de ses jours. Néanmoins le couteau qui lui en trancha la trame, ce fut une impétuosité d'amour de Dieu, parce que dans tout ce temps qu'elle fut absorbée et ravie, l'espace de quatorze heures, comme nous l'avons dit, elle s'embrasa tellement d'amour par les choses qu'elle voyait et par la joie de ce qu'elle espérait, qu'enfin, sans pouvoir plus résister, elle expira consumée par les divines flammes au milieu desquelles elle avait toujours vécu. » (*Hist. gén. des Carmes*, liv. V, ch. 1. — Yepes, liv. II, ch. xxxviii.)

(1) Bulle de canonisation, *Boll.*, n° 1397.

fleurs (1). Ce n'était pas assez encore pour l'amour du Seigneur : il voulait que la gloire de l'humble Mère franchît l'enceinte du couvent, et la nuit ne fut que le prélude des merveilles du lendemain.

Les religieuses ensevelirent pieusement le saint corps : elles le laissèrent revêtu de sa robe de bure et de son manteau blanc ; les pieds demeurèrent nus, le visage découvert, les mains jointes serrant le crucifix qu'elle tenait depuis la veille ; on le lui enleva au moment de la descendre dans la tombe. En achevant de lui rendre ces derniers devoirs, une sœur alla sans réflexion se laver les mains : l'eau dont elle se servit resta embaumée. Tous les objets que l'on approchait de la Sainte prenaient le même parfum : c'était l'odeur céleste qu'on avait déjà remarquée à diverses reprises durant sa vie (2) et qui, beaucoup plus pénétrante pendant sa dernière maladie, le devint encore davantage après sa mort, si bien que les religieuses durent laisser la nuit entière la porte et la fenêtre ouvertes malgré la saison. Le lis, le jasmin, la violette semblaient avoir uni leurs plus suaves senteurs dans cet arôme auquel rien ne pourrait être comparé. Seule, une religieuse, privée de l'odorat depuis plusieurs années, ne partageait pas la consolation de ses sœurs. Elle baisa néanmoins à son tour les pieds de la sainte Mère et retrouva aussitôt le sens perdu. Une autre, atteinte d'un mal d'yeux très grave, fut guérie, par le contact des mains de Thérèse qu'elle plaça elle-même

(1) Déposition de la Mère Catherine du Saint-Ange. — Bulle de canonisation.

(2) V. Yepes et Ribera. — Un petit enfant de Palencia, après avoir baisé les mains de Thérèse, se jetait émerveillé dans les bras de sa mère en s'écriant : « Oh ! mère, que les mains de cette Sainte sentent bon ! »

sur ses paupières. La sainte Mère, en effet, se livrait docilement aux désirs de ses filles ; ses membres restaient souples, flexibles ; ses bras s'étendaient, se repliaient comme si elle eût été en vie ; sur son front d'une blancheur d'albâtre, les nombreuses rides de la vieillesse avaient disparu, et ses lèvres à demi souriantes semblaient chanter avec son âme le cantique des miséricordes éternelles.

Comment détacher ses regards de ce corps bienheureux ? Comment rendre à la terre les restes déjà glorieux d'une Mère tant aimée ? Les pauvres Carmélites durent, hélas ! consommer leur sacrifice dès le lendemain matin. Avant l'aurore, toutes les cloches d'Albe annonçaient au peuple le deuil du Carmel, et à ces sons funèbres le peuple répondait d'une seule voix : « La Sainte est au ciel (1). »

A dix heures, le P. Antoine pénétra dans la clôture avec les Pères Franciscains et le clergé de la ville. On plaça la Sainte sur un brancard recouvert d'un drap d'or et on le transporta près de la porte conventuelle ; cette porte s'ouvrit ; les religieuses, revêtues de leurs manteaux de chœur et cachant leurs larmes sous leurs longs voiles noirs, s'agenouillèrent une dernière fois autour de leur Mère. A ce moment, les habitants de la ville, nobles en tête, se précipitèrent en foule sur le seuil de la porte pour baiser les pieds, les mains, les vêtements de la Sainte : tous respirèrent aussitôt le parfum merveilleux : « *Señores*, se disaient-ils les uns aux autres, *esto es cosa del cielo* : c'est chose du ciel. Venez, venez, approchez tous ; venez sentir l'odeur de cette Sainte. » Un pauvre homme jardinier du couvent, ne put contenir ses transports ; il se mit à

(1) *Boll.*, n° 1034.

battre des mains et à chanter les louanges de Dieu et de sa servante : « Louez Dieu, louez Dieu, s'écriait-il, et dites si les roses et les orangers sentent aussi bon que les pieds de la Mère Thérèse (1). » Déjà le cri enthousiaste de la catholique Espagne circulait dans la foule : « La Santa! La Santa! »

Enfin la porte se referma entre la Mère et ses filles; les dépouilles de la Sainte furent portées dans la chapelle extérieure, trop petite pour contenir les assistants. La duchesse d'Albe se tenait au premier rang; près d'elle, son parent, le marquis de Cerralvo, et d'autres nobles seigneurs; pendant l'office arrivèrent l'évêque de Salamanque, le duc de Huescar et un grand nombre de gentilshommes, de chevaliers, de membres des Ordres religieux. Les regards de la foule, en se détachant du doux visage de la Sainte, se reportaient surtout, avec une respectueuse sympathie, sur Jeanne de Ahumada, entourée de son mari, de ses enfants et de quelques autres parents.

La fondatrice du couvent, Thérèse Laiz, voulut que la cérémonie fût aussi solennelle que possible : on chanta la messe en grande pompe; puis on déposa le saint corps, sans l'ouvrir ni l'embaumer, dans un simple cercueil de bois et on le descendit dans une fosse très profonde, creusée sous la grille du chœur des religieuses. De peur que la villa d'Avila ne revendiquât ses droits, Thérèse Laiz, pour assurer au couvent d'Albe la possession du précieux trésor, commanda aux ouvriers de jeter par-dessus une grande quantité de pierres, de chaux et de terre humide, avant de sceller la pierre sépulcrale.

Le monastère rentra ensuite dans le calme et le

(1) Décl. de la Mère Marie de Saint-François.

silence, tandis que la douloureuse nouvelle se répandait dans toutes les maisons de l'Ordre. Mais au ciel la sainte Mère veillait sur ses filles ; compatissante et bonne comme elle l'était ici-bas, elle visita les plus désolées ou celles qui, par leurs paroles ou leurs exemples pouvaient exercer sur les autres une influence plus considérable. Parmi les innombrables apparitions dont nous avons recueilli le consolant récit, nous n'en citerons que deux ou trois où il nous semble particulièrement reconnaître sa voix.

« Ma fille, dit-elle le lendemain de sa mort à la Prieure de Véas, si je jouis de la vue de Dieu, je dois mon bonheur à la pratique des vertus et non aux révélations et aux extases. Que l'on ne fasse pas tant de cas de ces grâces extraordinaires... Celui-là seul sera sauvé qui accomplira la loi et les commandements. »

Quelque temps après, au monastère de Medina, affligée, repentante de ce qu'elle appelait ses résistances à la grâce, tourmentée par la crainte désolante de mettre toujours des réserves au don d'elle-même à Notre-Seigneur, une jeune sœur épanchait ses angoisses dans la prière, lorsque la sainte Mère lui apparut, entourée d'une clarté brillante ; elle lui souriait et étendait la main pour la bénir : « Mon enfant, lui dit-elle, votre divin Epoux garde votre volonté pour en user selon la sienne et toujours en vous contredisant. — Ma Mère, s'écria la jeune sœur, c'est trop sublime pour moi qui me sens si faible dans les plus petites choses. — Le Seigneur vous donnera la force, ma fille, reprit la Sainte, au moment où vous y penserez le moins : *souffrir et se vaincre dans les petites choses, c'est le chemin pour se vaincre dans les grandes.* »

Le P. Gratien, resté par la mort de la sainte Fonda-

trice le premier chef de sa famille religieuse, devait avoir une large part de ses consolations. Thérèse lui apparut à diverses reprises et le prépara aux grandes épreuves qui l'attendaient : « Mon fils, lui dit-elle, si quelque chose pouvait me ramener ici-bas, ce serait le désir d'y souffrir plus que je n'ai souffert. » Un autre jour, elle lui adressa ces admirables paroles : « Nous qui sommes au ciel et vous qui êtes sur la terre, nous ne devons faire qu'un en pureté et en amour; nous au ciel en contemplant l'essence divine; vous dans l'exil en adorant le Très Saint-Sacrement; nous en jouissant, vous en souffrant. C'est en cela que nous différons, mais, plus vous souffrirez en ce monde, plus vous jouirez un jour au ciel : dites-le à mes filles. »

Enfin Thérésita, deux fois orpheline, et sa cousine Béatrix restèrent l'objet des prédilections de leur tante qui, ayant aimé les siens dans le Seigneur, les aima au delà de la mort. Elle poursuivit Béatrix de ses reproches intérieurs et de ses instances jusqu'à ce que la jeune fille eût dit adieu au monde dont les pentes glissantes menaçaient toujours de l'entraîner. Entrée enfin au Carmel d'Albe, elle n'y connut jamais d'autre regret que « celui de ne pas y être venue plus tôt (1) ». Quant à Thérésita, elle prononça ses vœux avec toute la ferveur de son âme innocente, et dès ce jour livrée à l'amour de Celui qui l'admettait si jeune aux noces de la croix, elle se laissa immoler avec la douceur et le calme d'un agneau. Sa frêle santé, ses épreuves spirituelles, son immense désir d'atteindre à une perfection dont elle se croyait bien éloignée, attristèrent souvent sa vie sans lui enlever le charme

(1) Ribera.

de son caractère, ni la naïveté d'enfant qu'elle avait apportée dans le cloître. Thérèse la soutint au milieu de ses peines. « Confuse de se voir en compagnie des sœurs, et si anéantie à ses yeux qu'elle se croyait indigne de porter le nom de Carmélite, Thérésita s'affligeait un jour extrêmement, lorsque la Sainte lui apparut, l'embrassa, la caressa, lui témoignant tant d'amour et de tendresse qu'elle la laissa bien consolée (1). » Elle la soulagea de même à diverses reprises en ses maladies, elle lui apprit à sanctifier ses maux par la patience et lui fit aimer des états intérieurs bien douloureux sans doute, mais très salutaires, parce qu'ils affermissent l'humilité.

En dehors du Carmel, le Seigneur, admirable dans ses saints, préparait d'avance par d'autres prodiges le triomphe éclatant de sa servante. Le jour des obsèques de Thérèse, les assistants avaient demandé aux religieuses d'Albe de leur donner une partie de ses vêtements; son voile, ses manches, ses coiffes avaient été coupés en morceaux; on s'était disputé jusqu'aux brins de corde de ses alpargates. Une religieuse franciscaine, Marie de Fonseca, eut le bonheur d'obtenir pour elle seule la tunique de laine que Thérèse avait portée pendant ses derniers jours; elle l'envoya aussitôt à la sœur de la duchesse d'Albe, Bernardine de Tolède, alors dangereusement malade : celle-ci s'en revêtit avec une pieuse confiance et guérit sur-le-champ (2). Les autres habits, distribués en fragments, opérèrent un grand nombre de miracles semblables, attestés dans les témoignages des Actes de la canonisation (3). On remarquait aussi que ces divers objets,

(1) *Histoire générale des Carmes.*

(2) *Boll.*, n° 1034.

(3) *V. Pièces justificatives*, p. 453

si petits qu'ils fussent, conservaient le parfum miraculeux qui s'exhalait du cercueil au moment des funérailles. Ces merveilles jointes aux souvenirs de sa vie, au spectacle de ses œuvres, excitaient la piété, l'enthousiasme populaire qui appelait avec ardeur l'heure d'honorer et d'invoquer solennellement *la santa Madre Teresa*.

CHAPITRE XXXIII

Canonisation de sainte Thérèse.

Pendant neuf mois, les Carmélites d'Albe veillèrent en silence près du tombeau de leur Mère. Le parfum mystérieux, traversant l'épaisse couche de pierres et de terre sous laquelle reposait le saint corps, embaumait la chapelle et le couvent ; il devenait plus pénétrant le jour des grandes solennités ou aux fêtes des saints que Thérèse avait particulièrement aimés : symbole touchant du parfum de sa prière qui n'avait cessé de monter vers le ciel et avec plus d'ardeur encore quand l'Eglise l'y conviait.

Le 1^{er} juillet 1583, le P. Gratien arriva au monastère d'Albe ; il venait s'acquitter d'un devoir de piété filiale qu'il lui tardait de remplir en priant sur la tombe de la Sainte. Emmerveillé de l'odeur qui s'en exhalait, il interrogea les religieuses ; d'après leur témoignage et sur leurs instances, il résolut d'exhumer le corps, persuadé que l'on serait témoin de quelque prodige.

Il fallait s'envelopper de mystère ; la puissante maison ducale veillait, non sans inquiétude, à la garde du trésor qu'elle prétendait conserver sous ses murs ; la

fondatrice, Thérèse Laix, avait pris assez de précautions pour montrer qu'elle s'opposerait aussi à l'ouverture du tombeau. Le P. Gratien se chargea donc lui-même de creuser la fosse avec un religieux son compagnon ; ce pénible labeur dura quatre jours entiers. Enfin, le 4 juillet 1583, on découvrit le cercueil, brisé d'un côté, pourri au dedans, rempli de terre et d'eau ; l'humidité avait corrompu les vêtements ; la robe de bure tombait en lambeaux, le corps même était couvert de mousse, de boue verdâtre, mais absolument intact ; la chair douce, blanche, embaumée, flexible comme au jour de sa mort. De plus, une huile miraculeuse coulait goutte à goutte de tous ses membres ; les religieuses en recueillirent sur un grand nombre de linges qui gardèrent le même parfum ; sa ceinture de cuir en était imprégnée ; on la lui enleva et l'évêque de Tarazona a déposé, sous la foi du serment, que vingt-quatre ans après, il vit cette ceinture au couvent des Carmélites de Saragosse, il la prit dans ses mains et constata le double prodige de l'huile que le temps n'avait pu dessécher et de l'odeur délicieuse qu'elle avait conservée.

Tandis que le P. Gratien considérait toutes ces merveilles, les religieuses lavaient le saint corps, l'enveloppaient de vêtements neufs, lui laissant seulement sa tunique de dessous restée intacte. Après avoir couvert de baisers ses pieds et ses mains, elles le déposèrent dans une caisse de bois très solide ; avant de la fermer, le P. Gratien détacha la main gauche qu'il voulait porter à Avila (1), première muti-

(1) Le P. Gratien avait dès lors le désir de ramener le corps de la Sainte à Avila et il voulait porter sa main aux sœurs de Saint-Joseph jusqu'à ce que le corps leur fût rendu, puis la leur reprendre et la donner aux Carmélites d'Albe. Il confia plus

lation malheureusement suivie de beaucoup d'autres. On redescendit le cercueil dans la même fosse, mais moins bas, et on le recouvrit simplement de terre.

Le P. Gratien s'éloigna du couvent sans affliger les religieuses par la confidence de ses desseins dont l'exécution était impossible. Deux ans après, le 18 octobre 1585, le Chapitre Général des Carmes Déchaussés se réunit à Pastrana : le P. Gratien pria les Pères d'examiner les raisons graves qui motivaient son désir de ramener les dépouilles de leur Mère à Saint-Joseph d'Avila. Il rappela en premier lieu l'engagement pris envers Mgr Alvaro de Mendoza, qui n'avait bâti la grande chapelle que pour y réserver le lieu de la sépulture de la Sainte et y être inhumé près d'elle ; Mgr Alvaro, de son côté, réclamait l'exécution de cette promesse et son délégué, don Jean Carrillo, soutenait sa requête devant le Chapitre. En second lieu, poursuivit le P. Gratien, quels titres la ville d'Albe opposait-elle à ceux d'Avila, pays natal de Thérèse et berceau de sa Réforme, d'Avila où s'était écoulée la plus grande partie de sa vie et où elle revenait mourir, quand la maladie l'avait arrêtée à Albe ? Le Chapitre adhéra unanimement aux raisons du P. Gratien et chargea le P. Grégoire de Nazianze de la translation, en lui recommandant de l'effectuer très secrètement, afin d'éviter un différend avec la maison d'Albe.

Le P. Grégoire partit pour Albe, muni de lettres patentes ordonnant aux Carmélites de se soumettre sans résistance à l'injonction qui leur serait faite. Il donna lecture de ces lettres à la Mère Prieure, et le 24 novembre, à neuf heures du soir, tandis que la Communauté rassemblée au chœur récitait l'office de sainte

tard cette même main aux Carmélites de Lisbonne qui la conservent encore aujourd'hui.

Catherine, il fit ouvrir la tombe sans bruit en présence seulement de la Prieure, de deux religieuses des plus anciennes et du P. Gratien (1). On trouva le corps de la Sainte dans la même intégrité que la première fois et on constata les mêmes prodiges. Le Chapitre avait ordonné au P. Grégoire de laisser au monastère d'Albe le bras gauche dont le P. Gratien avait retranché la main. Couper la chair en apparence encore vivante de la Sainte Mère, c'était, dit le P. Grégoire, l'épreuve la plus effrayante que l'obéissance lui eût jamais imposée. Le Seigneur lui vint en aide : à peine eut-il, d'une main tremblante, approché son couteau de l'épaule que le bras se détacha sans effort, comme s'il eût cueilli un fruit mûr (2).

Les deux Pères sortirent en grande hâte de la clôture, chargés de leur précieux dépôt. Les religieuses, surprises du parfum qui envahissait le chœur, avec plus de force que de coutume, eurent le pressentiment de leur malheur et descendirent à la chapelle de la sépulture où elles ne trouvèrent que la fosse vide et, sur un linceul, le bras d'où coulait un sang vif et vermeil. La Prieure leur raconta ce qui s'était passé, ajoutant que l'obéissance leur enjoignait de garder un silence absolu sur la perte qu'elles venaient de faire.

Tandis que les Carmélites d'Albe acceptaient non sans larmes leur sacrifice, le couvent d'Avila, prévenu d'avance, attendait avec une indicible émotion les restes de sa mère bien-aimée. La sœur Anne de Saint-Barthélemy reçut entre ses bras le saint corps ; on crut respecter les désirs de Thérèse en lui abandonnant le soin de le laver de ses mains et de le revêtir

(1) *Boll.*, n° 1041.

(2) Ribera.

d'habits neufs, car l'humidité de la tombe avait de nouveau pourri la robe et le manteau. Cette fois, au lieu de déposer la Sainte dans un simple cercueil, on la renferma dans une longue caisse doublée à l'intérieur de taffetas violet ; l'extérieur était recouvert de velours noir fixé par des clous dorés et garni de cordons de soie et d'argent. De chaque côté, deux écussons portaient l'un les armes de l'Ordre, l'autre le très saint nom de Jésus. Au-dessus de cette tombe, on suspendit une bande d'étoffe sur laquelle on avait broché en or ces simples mots : *La Mère Thérèse de Jésus* (1). Cette châsse fut renfermée dans la salle du Chapitre et le silence imposé aux religieuses de Saint-Joseph comme aux Carmélites d'Albe.

Mais, en dehors de la clôture, la nouvelle transpirait déjà. Le P. Diego de Yepes apprit à Madrid que le corps de la sainte Mère, miraculeusement conservé, avait été transporté à Avila. Bien qu'on lui eût confié la chose sous le secret, il crut pouvoir à son tour la communiquer à deux de ses amis, le licencié Laguna, plus tard évêque de Cordoue, et don François de Contreras, Auditeur du Conseil Royal. Tous les trois vénéraient à l'envi la mémoire de Thérèse ; ils résolurent d'entreprendre les premiers le pèlerinage d'Avila, pour prier sur son tombeau. La rigueur de la saison ne différa pas l'exécution de leur dessein, et, le 31 décembre 1585, ils arrivèrent chez l'évêque d'Avila, Mgr Pedro-Fernandez de Temino. Ici nous laisserons parler Yepes lui-même.

« Nous avons obtenu du P. Nicolas de Jésus-Marie,

(1) « J'ai vu moi-même cette tombe, nous dit Ribera, auquel nous empruntons cette description, et, bien que le corps de la Sainte n'y fût plus renfermé, elle n'avait pas perdu le parfum que ce saint corps lui avait communiqué. » — Liv. V, ch. I.

Provincial des Carmes Déchaussés (1), la permission de voir le saint corps, afin de rendre un compte exact au roi, comme témoins oculaires, des prodiges que nous aurions constatés. Arrivé à Avila la veille de la Circoncision, je communiquai notre projet à l'évêque d'Avila chez lequel nous étions descendus. Il voulut profiter de cette circonstance pour jouir aussi de la vue de ce trésor, caché dans sa propre ville épiscopale, et pour mener avec lui des témoins de considération, entre autres les premiers médecins du lieu et des notaires ecclésiastiques, afin de prendre acte de ce qui serait reconnu.

« Le 1^{er} janvier 1586, nous nous rendîmes au nombre de vingt au monastère des Carmélites. Les religieuses apportèrent la châsse près de la porte conventuelle ; cette porte s'ouvrit devant nous. » On déposa le corps sur un riche tapis (2). « Nous nous mîmes tous à genoux avec le prélat, puis, nous relevant et le front découvert, nous considérâmes la Sainte très attentivement, non sans pleurer d'attendrissement et d'admiration. Son corps était entier, intact et d'une odeur céleste. Les os étaient si bien joints, les nerfs si bien liés les uns avec les autres, qu'il se tenait debout à l'aide du moindre appui. La chair était si souple, si tendre, si flexible qu'elle s'abaissait quand on y mettait le doigt, puis se relevait comme si la sainte Mère eût été en vie ; et, bien qu'elle eût conservé son embonpoint, le poids du corps était léger comme celui d'un enfant de deux ans. Les médecins examinèrent toutes ces particularités avec une attention plus vive encore que la nôtre, comme mieux instruits des principes naturels qui engendrent la corruption des morts, et ils nous

(1) Il venait d'entrer en charge après le P. Gratien.

(2) Ribera.

donnèrent d'amples raisons pour prouver que cette incorruptibilité était absolument miraculeuse (1). »

L'évêque d'Avila, profondément ému, félicita les Carmélites de Saint-Joseph de leur bonheur ; il leur enjoignit de conserver le corps de leur sainte Mère comme une relique et de garder avec respect jusqu'au tapis sur lequel on venait de l'étendre. Il défendit aussi sous peine d'excommunication, aux religieuses comme aux autres témoins, de parler de ces prodiges. Mais bientôt le prélat lui-même, incapable de se contenir, s'écriait le premier : « Oh ! quelle grande merveille nous avons vue ! » et il fut obligé de lever sa défense. Le P. Diego de Yepes retourna promptement à la Cour où il présenta au roi un mémoire détaillé de ces faits extraordinaires. Presqu'au même moment, Avila, Albe et Madrid apprirent que le corps de la Mère Thérèse reposait au premier couvent de Saint-Joseph, incorruptible et glorieux.

Le duc d'Albe, Antoine de Tolède, héritier du grand Alvarez, était alors dans le royaume de Navarre ; son oncle, don Ferdinand, Prieur de l'Ordre de Malte, se chargea de revendiquer ses droits. La duchesse douairière, Marie Henriquez, excita le zèle de son beau-frère ; elle ne cessait de redire en pleurant : « Qui m'a ravi sainte Thérèse ? Qui me rendra sainte Thérèse ? » Don Ferdinand usa de son puissant crédit à la Cour de Rome et obtint de Sixte-Quint un bref qui ordonnait aux Carmes Déchaussés de rapporter à Albe le corps de la Sainte : ce bref, adressé au Nonce, accordait aux Pères Carmes la permission de se pourvoir près du Saint-Siège, s'ils avaient quelques légitimes réclamations à lui présenter.

(1) Yepes. — *Boll.*, n° 1042.

La maison d'Albe exigea que le bref fût aussitôt signifié au Provincial. Le P. Nicolas se résigna à obéir, et, pensant que, si le Pape trouvait ses raisons valables, il lui serait facile de ramener ensuite la Sainte à Avila, il chargea deux Prieurs, celui de Manzera et celui de Pastrana, d'exécuter l'ordre du Saint-Siège. Cette nouvelle translation se fit aussi secrètement que la première. Les religieuses de Saint-Joseph se soumirent avec une docilité touchante, soutenues peut-être par l'espoir de recouvrer un jour leur trésor. Les Pères l'emportèrent de nuit; ils s'arrêtèrent d'abord au couvent de Manzera où un religieux malade de la fièvre fut miraculeusement guéri à leur arrivée. Le lendemain ils ne reprirent leur route que le soir, afin d'éviter l'attention publique. Malgré leurs précautions, l'odeur céleste de la sainte les trahit. Des laboureurs qui couchaient dans les granges, aux environs de Penaranda, sortirent en troupe, cherchant d'où cette odeur pouvait venir, et « ces bons paysans couraient après nos religieux, leur demandant avec grandes instances : Qu'est-ce que cela (1) ? »

Les Pères Carmes arrivèrent à Albe le 23 août 1856, vers huit heures du matin. Le clergé, les nobles et le peuple vinrent à leur rencontre avec des chœurs de musiciens : toute la petite ville était dans l'allégresse ; mais les Pères, qui ne remplissaient leur mission qu'avec douleur, s'opposèrent à ces manifestations. On traversa les rues ; on entra au couvent dans un profond silence ; les religieuses réunies à la grille du chœur, les Pères ouvrirent le cercueil devant elles pour leur demander si elles reconnaissaient la Sainte. Sur leur réponse affirmative et les acclamations du peuple, on

(1) *Hist. gén. des Carmes*, t. II, liv. VI, ch. IV.

dressa un acte notarié que les Carmes emportèrent avec eux.

« J'arrivais à Albe en ce moment, raconte Ribera(1). Un instant plus tôt, mes vœux eussent été entièrement remplis ; j'aurais pu voir la Sainte à loisir, hors de la clôture. Quand je pénétrai dans la chapelle, on avait exposé le corps dans le chœur des religieuses ; les grilles, du reste, étaient bien nécessaires pour le protéger contre la foule et une dévotion que l'enthousiasme rendait indiscret. Cette foule assaillit les grilles toute la journée ; on s'y succédait sans interruption et les rangs étaient tellement serrés que, nous trouvant vers le haut de l'église, nous ne pûmes sortir que fort tard. Chacun se plaignait qu'il fût impossible de satisfaire à son gré sa pieuse curiosité. Le soir venu, de peur que les Pères Carmes ne reprissent leur trésor, les habitants de la ville placèrent des gardes autour du couvent. Je fus témoin de tous ces élans ; j'eus le bonheur de contempler longtemps la Sainte, et même de baiser ses pieds... Je me rendis ensuite dans une hôtellerie où les Pères Carmes vinrent faire collation. A peine étaient-ils à table qu'on leur apporta l'habit de la Sainte pour le remettre aux Carmélites d'Avila, les religieuses d'Albe lui en ayant donné un autre. Cet habit plié, enveloppé, avait une odeur délicieuse. Les Pères restèrent à peine trois quarts d'heure dans cette hôtellerie, puis ils partirent, emportant l'habit, et je passai dans la chambre qu'ils avaient occupée. Cette chambre demeura tout embaumée, et durant la nuit, chaque fois que je me réveillai, je sentis cette suave odeur. »

Le Carmel cependant gardait l'espoir de ramener

(1) Ribera, liv. V, ch. II.

bientôt en triomphe la sainte Mère dans sa ville natale; on eût voulu grouper ainsi, dans le même lieu, les précieux souvenirs de sa naissance, de sa vie, de ses œuvres, de sa mort bienheureuse. La Providence avait d'autres desseins: en accomplissant l'humble prière de Thérèse, en lui donnant à Albe de Tormès le petit coin de terre qu'elle y avait demandé, le Seigneur voulait que la catholique Espagne eût, sur deux points séparés de son territoire, deux sanctuaires ouverts à la dévotion des fidèles, que la grande Université de Salamanque veillât à la garde de la tombe, tandis que l'ardente piété des Avilais, de la ville des héros et des saints, entourerait d'honneurs le berceau de *la Santa*.

Le Provincial des Carmes et ses religieux, les Carmélites de Saint-Joseph et les habitants d'Avila dressèrent leurs requêtes et chargèrent un Procureur de les présenter à Rome. Sixte-Quint renvoya l'affaire devant le nonce, Mgr Speciano, évêque de Novare. Le jugement rendu par ce prélat, au mois de novembre 1588, en faveur du monastère d'Albe, fut porté en appel par les Carmes devant le Saint-Siège qui le confirma définitivement le 10 juillet 1589.

Vers la fin de l'année 1594, la Mère Anne de Jésus, envoyée par les Supérieurs de l'Ordre du monastère de Madrid au couvent de Salamanque, obtint la permission de visiter en passant le tombeau de sa Mère. Le Père Provincial ordonna qu'on le lui ouvrit en présence des deux Pères Carmes et de toute la Communauté. Le corps de la Sainte était alors renfermé dans une caisse de fer à trois clefs: la maison d'Albe en gardait une, la Prieure et les Carmes les deux autres.

« Au moment de l'ouverture de ce coffre précieux, dépose la Mère Anne de Jésus, étaient présents le P. Jean de Jésus-Marie, le P. Diego de Saint-Joseph,

et toutes les religieuses de la Communauté. Nous avons contemplé le corps avec un profond respect, constant son état d'incorruption, la suave odeur qu'il répand, la fraîcheur, la beauté des chairs qui semblent encore vivantes. Je me mis à le remuer et à le considérer avec attention ; je remarquai vers les épaules un endroit si coloré que je le montrai aux autres et je leur dis qu'il y avait là du sang vif. J'y appliquai un linge qui se teignit aussitôt de sang ; j'en demandai un autre qui s'imbiba de la même manière. Cependant la peau demeurait intacte et sans aucune marque de plaie ou de déchirure. J'appuyai mon visage sur l'épaule de notre sainte Mère, réfléchissant à la grandeur de cette merveille, car il y avait douze ans qu'elle était morte et son sang coulait comme celui d'une personne en vie (1). »

La Mère Anne de Jésus n'achève point son récit : à la vue de ce prodige, elle entra dans une profonde extase et reposa longtemps en silence sur l'épaule de la Sainte qui, lui parlant intérieurement, la remercia de sa fidélité (2).

L'année suivante, 1595, sur les instances du roi Philippe II, le Nonce Apostolique, Mgr Camille Cajean, étendit à toute l'Espagne les informations juridiques, déjà faites par Mgr Manrique dans le diocèse de Salamanque. Elles eurent lieu dans seize villes à la fois, sous la présidence des hommes les plus éminents du royaume. A Madrid, Valladolid, Saragosse, Avila, Tolède, Palencia, Salamanque, Séville, Valence, Ségovie, Médina, Villeneuve, Malagon, etc., les filles de la sainte Mère, les religieux de son Ordre, les Carmes

(1) *Boll.*, n° 1047.

(2) La Mère Anne de Jésus venait de subir de pénibles épreuves pour maintenir l'intégrité des Constitutions.

Mitigés comme ceux de la Réforme, les théologiens qu'elle avait consultés, les ouvriers dont elle s'était servie dans ses Fondations, les pauvres qu'elle avait secourus, consolés : hommes de science, hommes de peine, architectes, médecins, nobles, grands et petits, tous, avec des accents émus et une simplicité touchante, racontèrent ce qu'ils avaient vu, entendu, les actions héroïques dont ils avaient été les heureux témoins, les grâces miraculeuses que Thérèse leur avait obtenues durant sa vie terrestre ou du haut du ciel. Ils attestèrent ses dons surnaturels ; son esprit de prophétie, son discernement des esprits, ses grandes vertus de foi, de charité, sa confiance invincible, son courage, sa force, sa prudence, la douceur, l'humilité, la simplicité ravissante qui la rendaient incomparable (1).

Mais Thérèse avait laissé d'autres témoins de sa sainteté. « Je n'ai jamais connu, je n'ai jamais vu la Mère Thérèse de Jésus pendant sa vie, écrivait vers cette époque le Maître Louis de Léon ; aujourd'hui, bien qu'elle soit au ciel, je la connais et je la vois dans ses deux images vivantes, je veux dire ses filles et ses livres qui sont bien, à mon sentiment, les meilleurs et les plus fidèles témoins de sa vertu extraordinaire (2). » Chacun de ses monastères était là, en effet, gardant l'empreinte de ses pas, racontant au prix de quels sacrifices, de quels miracles de dévouement elle avait bâti ces solitudes, comment elle avait transmis son esprit aux jeunes âmes que ses exemples avaient entraînés à sa suite. Si, après trois siècles d'existence, la Carmélite étonne encore le monde de nos jours, maintenant que la vie religieuse s'épanouit

(1) V. les dépositions publiées par Vic. de la Fuente, t. II.

(2) Vic. de la Fuente, t. I, p. 17.

partout avec d'autant plus de pureté et de vigueur qu'elle est plus persécutée, quelle ne devait pas être la surprise de la société du seizième siècle en face des austères Carmels de la Réforme ! Rapprochant le spectacle de ces murs impénétrables, de ces cloîtres silencieux, de ces cellules nues, de ces vêtements de bure, des pompes et des honneurs des grandes abbayes, du monastère royal des Bernardines de las Huelgas par exemple, l'Espagne s'émerveillait du contraste et reconnaissait dans la sainte Fondatrice la véritable épouse et la généreuse servante du Sauveur.

On la retrouvait de même dans ses livres. La Mère Anne de Jésus, appelée en 1586 à la Fondation de Madrid, s'occupa, dès son arrivée en cette ville, de recueillir les manuscrits de la sainte Mère : elle y mit tout le zèle de sa piété filiale et réunit les autographes originaux du *Chemin de la Perfection*, des *Avis*, des *Demeures*, et des *Exclamations*. Le manuscrit de la *Vie* étant resté aux mains du Grand-Inquisiteur (1), la Mère Anne de Jésus se procura la copie très exacte que possédait la duchesse d'Albe, et, par ordre du Provincial, elle confia ces trésors aux mains du frère Louis de Léon, religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, docteur de Salamanque, d'une réputation universelle de science et de sainteté.

Le maître Louis de Léon se livra d'abord à une longue et consciencieuse étude des manuscrits. Il y reconnut une doctrine céleste, *le langage de l'Esprit-Saint*, et s'indigna contre les mains indiscretes qui, sous prétexte de corriger un style, « l'élégance même, » avaient surchargé de lourdes corrections le texte primitif. Il rendit à ce texte toute sa pureté, et

(1) Nous suivons l'opinion de Vic. de la Fuente. V. *Préliminaires*, t. I. Introduction au livre de la *Vie*, p. 5.

mit un religieux respect à conserver partout les expressions de la Sainte.

Le plus habile typographe de Salamanque, Guillaume Foquel, fut chargé de l'impression ; les livres parurent en 1588, précédés d'une épître de l'éditeur Maître Louis de Léon. Celui-ci survécut peu de temps à son œuvre, qu'il n'eut même pas la joie d'achever ; les *Fondations* ne furent imprimées qu'au siècle suivant (1).

A peine publiés, les écrits de la Sainte se répandirent en Espagne, passèrent les frontières, lus avec une pieuse avidité par les âmes les plus simples, couronnés des suffrages des docteurs les plus éminents. Philippe II pria le Provincial des Carmes de lui remettre les autographes afin de les garder à l'Escurial. Un chanoine de l'Université de Valladolid, le docteur Sobrino, avait entre les mains le manuscrit des *Fondations* et celui de la *Manière de visiter les Couvents* qu'il ne voulait céder à personne : il ne put les refuser au roi, et ces deux manuscrits, avec le premier autographe du *Chemin de la Perfection* et le second de la *Vie*, furent déposés à la bibliothèque royale de Saint-Laurent d'où ils passèrent dans la chapelle des reliques après la canonisation de la Sainte.

Les informations juridiques étaient terminées en 1597 : le Nonce en envoya le procès-verbal à la Cour de Rome. Philippe II, les princes, les Cortès et les grands du royaume, les Universités, les Corps municipaux d'un grand nombre de villes se joignirent à tous les évêques d'Espagne et au Provincial des Carmes pour demander à Clément VIII de commencer

(1) Vic. de la Fuente, t. I, p. 174. En 1582, peu de mois avant la mort de la Sainte, don Teutonio de Bragança avait déjà fait éditer le *Chemin de la Perfection* et les *Avis spirituels*.

le procès de la béatification. Nous citerons seulement la lettre de l'évêque de Salamanque :

TRÈS SAINT PÈRE,

« Pour accomplir mon devoir comme pour la gloire de Notre-Seigneur et la consolation de Votre Sainteté, je me vois obligé de vous instruire d'une grande faveur que Dieu a faite à mon diocèse en lui laissant le corps et surtout les exemples de la bienheureuse Mère Thérèse de Jésus, âme très sainte et d'une vie très pure, comme Votre Béatitudo le verra en prenant connaissance des informations faites par mes prédécesseurs. Elle a fondé une nouvelle religion, ou du moins une nouvelle réforme des religieux et des religieuses de l'Ordre de Notre-Dame du Carmel, qui répandent maintenant par toute l'Espagne le parfum de leurs vertus. Elle a écrit des livres qui surpassent non seulement le talent d'une femme, mais celui d'hommes éminents, et qui rendent un haut témoignage de l'Esprit de Dieu dont elle était remplie. Ses vertus furent admirables, et, pour ces vertus comme pour d'autres choses merveilleuses qu'elle a faites durant sa vie, on la regarde comme une Sainte. Depuis sa mort, Notre-Seigneur a confirmé cette opinion par de nouveaux miracles, entre autres par l'incorruption de son corps et l'huile embaumée qui en sort avec un très suave parfum. Son sépulcre est visité par un grand nombre de fidèles, qui viennent de différents pays réclamer dévotement son intercession dans leurs épreuves et leurs nécessités. Non seulement en ce diocèse, Très Saint Père, mais en toute l'Espagne, sa sainteté est reconnue, sa réputation immense, et partout éclate, avec la piété envers elle, le désir de la voir canonisée. De mon côté, tant pour les choses que je sais d'elle que pour la dé-

votion que je lui porte, et pour remplir mon office, je supplie très humblement Votre Sainteté de bien vouloir examiner les informations qui ont été faites en notre diocèse et dans le royaume, et de daigner nous accorder des lettres rémissoriales pour commencer à traiter de sa canonisation. J'espère de la bonté de Notre-Seigneur que nous procurerons ainsi la gloire de Dieu et un très grand profit à toute l'Église.

» Très Saint Père,
 » De Votre Béatitude,
 « Le bien humble serviteur,
 » † PIERRE, év. de Salamanque. »

» Salamanque, 10 mars 1602.

Clément VIII accueillit favorablement la demande. En 1604 eurent lieu les informations *in genere*; en 1606, les informations *in specie*; le 24 avril 1614, Paul V expédia le bref de la béatification, autorisant le Nouveau Carmel à célébrer chaque année, le 15 octobre, la fête de sa bienheureuse Mère.

L'Espagne ne pouvait se contenter de cette première faveur; elle poursuivit ses instances et bientôt avec elle toute l'Europe. Traduites en français, dès l'année 1590, par M. de Brétigny, revues et publiées en 1601 par dom de Cheure, Prieur de la Chartreuse de Bourfontaine, traduites en italien par François Bordonio et François Soto (1601), en latin (1607), puis en flamand, en allemand, etc. (1), lues, relues, commentées, recommandées par saint François de Sales en attendant que Leibnitz les admire et que Bossuet y cherche des lumières et un appui, les *Œuvres* de

(1) *Boll.*, n° 1507.

Thérèse ravissaient les esprits d'élite, commençaient leur apostolat parmi les âmes pieuses et excitaient une dévotion universelle envers la *santa escritura*. La France, surtout, oubliant la nationalité de la Sainte, s'enthousiasmait de ses vertus et se peuplait de ses monastères. Les Carmélites, amenées à Paris (1604) par la Mère Anne de Jésus, sous la conduite du P. de Bérulle, comptaient déjà dix Fondations en 1615, lorsque Louis XIII et Marie de Médicis joignirent leurs suppliques à celles du roi d'Espagne, de l'empereur Ferdinand, du roi de Pologne et d'un grand nombre de princes pour demander à Pâul V, avec le concile de Taragone, d'accorder à la bienheureuse Thérèse les honneurs de la canonisation. Paul V mourut sans avoir le temps de réaliser leurs vœux : ce fut son successeur Grégoire XV qui, le 22 mars 1622, « prononça le *fiat* après lequel toute l'Église soupirait ». Saint Ignace de Loyola, saint François-Xavier, saint Philippe de Néri, saint Isidore le laboureur, furent canonisés le même jour.

La cérémonie eut lieu dans la basilique de Saint-Pierre. Sur les neuf heures du matin, racontent les Actes dont nous abrégeons le récit, la basilique, parée comme aux plus grands jours de fête, les flambeaux resplendissant autour de l'image de Notre-Seigneur, du reliquaire de la Sainte-Lance et des reliques des nouveaux saints, Notre Très Saint-Père Grégoire XV, glorieusement régnant, descendit de son palais du Vatican, entouré des Éminentissimes Cardinaux. Il s'agenouilla au pied de l'autel et commença son oraison, demandant à Dieu que, par l'acte solennel qu'il allait accomplir, sa souveraine majesté fût glorifiée. Après avoir prié, le Très Saint-Père prit place sur le trône pontifical, et reçut le salut des Car-

dinaux ; alors parut devant Sa Sainteté, assisté du Maître des cérémonies, l'illustrissime seigneur, le cardinal Ludovisio, neveu du Pape et promoteur de la cause des cinq Bienheureux, et leur avocat, le révérendissime seigneur Zambeccaria. L'un et l'autre, parlant au nom de l'empereur, des rois, des princes chrétiens, présentèrent leur supplique en ces termes :

« Très Saint-Père, le cardinal Ludovisio se jette aux pieds de Votre Sainteté pour la supplier avec instance de bien vouloir déclarer que : Isidore le laboureur, Ignace de Loyola, François-Xavier, Thérèse de Jésus et Philippe de Néri doivent être inscrits au catalogue des Saints et comme tels révéérés de tous les fidèles. »

A cette demande, le Secrétaire du Pape répondit par un discours sur les signes irrécusables de sainteté que l'Église veut reconnaître dans ceux qu'elle canonise ; arrivé à la Mère Thérèse de Jésus :

« Thérèse, dit-il, couronnée des lis de la virginité et châtiant son corps par des mortifications volontaires, triompha perpétuellement dans l'église militante des forces du démon. Elle s'entretenait avec la Sagesse éternelle dans d'intimes colloques et pénétrait dans les secrets divins. Elle aurait remporté la palme du martyr si le céleste Époux n'eût aimé à se réserver l'holocauste de son cœur virginal ; sans l'effusion du sang, il en fit une victime par les épreuves qu'elle a dû soutenir pour rendre au Carmel son antique beauté. »

Après ces paroles, le Saint-Père descendit de son siège, et, couvert de sa tiare, se prosterna devant l'autel ; tandis qu'il priait, le chœur chantait les litanies des Saints.

C'était la première fois que la cérémonie de la cano-

nisation s'accomplissait avec ces rites augustes, depuis lors adoptés par l'Église : l'émotion de la foule immense qui remplissait la basilique se trahissait par de longs frémissements.

Le Saint-Père se releva : le Cardinal Promoteur et l'Avocat renouvelèrent leur demande. Le Secrétaire de Sa Sainteté répondit que les lumières du Ciel devaient être implorées avec plus d'instance encore par les assistants, afin que Dieu lui-même prononçât. Une seconde fois le Pape descendit de son siège, les Cardinaux se prosternèrent, le peuple entier pria en silence ; après quoi on chanta l'hymne *Veni Creator*.

A la troisième supplique du Promoteur et de son Assistant, le Secrétaire du Pape répondit enfin par ces solennelles paroles :

« Cieux, écoutez ce que je vais dire, et vous, terre, prêtez une oreille attentive : Notre Très Saint-Père, animé de l'Esprit de Dieu, du haut de cette chaire de la sagesse chrétienne constituée par le Seigneur pour dire au monde la vérité, décrète que l'on doit accorder les honneurs célestes aux cinq Bienheureux : Isidore le laboureur, Ignace de Loyola, François-Xavier, Philippe de Néri doivent être mis au nombre des saints confesseurs, Thérèse de Jésus au nombre des saintes vierges. »

Le Saint-Père, bénissant alors de la main droite les deux Postulateurs agenouillés à ses pieds, dit à haute voix : *Decernimus* : Ainsi nous le décrétons. Immédiatement, un des prélats assistants proclame le bref de la canonisation.

Aussitôt les acclamations s'élèvent, les cloches sonnent, les salves d'artillerie de la garde suisse et du château Saint-Ange annoncent à Rome entière la gloire des nouveaux saints ; on chante le *Te Deum*,

après lequel le Cardinal diacre ajoute : « Priez pour nous, saint Isidore, saint Ignace, saint François, sainte Thérèse, saint Philippe. » Et le peuple répond : « Afin que nous devenions dignes des promesses de Jésus-Christ. »

Grégoire XV célébra lui-même les Saints Mystères ; à l'offertoire il reçut les dons symboliques des Cardinaux : les cierges, les tourterelles, les colombes, le pain, le vin et l'eau.

Les cardinaux Zollerensis, Gherard et Scaglia présentèrent l'offrande de sainte Thérèse (1).

Le lendemain 13 mars, dimanche de la Passion, le clergé et le peuple se rendirent processionnellement dans les églises où les nouveaux saints étaient honorés d'une manière particulière, à Sainte-Marie, à Saint-Jacques, au Gésu et au Carmel de la Scala.

Les bulles de la canonisation ne furent délivrées que l'année suivante, excepté celle de sainte Thérèse que la Cour de Rome, par une distinction remarquable, expédia le jour même.

L'Espagne, libre enfin de laisser éclater sa dévotion et son enthousiasme, multiplia les fêtes en l'honneur de sa chère et glorieuse *Santa*, tandis que le Carmel rendait un culte plus intime, mais plus ardent encore à sa séraphique Mère.

Il était urgent de soustraire ses reliques à la pieuse avidité des fidèles qui se disputaient de petites parcelles de sa chair et renouvelaient leurs mutilations chaque fois que son tombeau était ouvert. Déjà, en 1598, on lui avait érigé un monument de pierre sur l'emplacement de sa sépulture primitive. Quatre colonnes, couronnées de chapiteaux corinthiens, sou-

(1) *Boll.*, n° 1382.

tenaient un fronton circulaire au-dessus duquel on construisit une petite chapelle dans le chœur supérieur des religieuses. La duchesse d'Albe donna une châsse splendide; le duc d'Albe, une grande lampe d'argent, chef-d'œuvre d'art; l'Infante Isabelle-Claire-Eugénie, gouvernante des Pays-Bas, envoya un dais en brocart, sur la demande du roi son père. L'intérieur de la chapelle fut recouvert de tissu d'argent; une grille dorée permettait aux fidèles d'y plonger leurs regards sans pouvoir y pénétrer; une porte, dans la clôture, en donnait l'accès seulement aux Carmélites (1).

On ouvrit encore la châsse en 1604, puis en 1616, pour constater la permanence du double prodige. En ces deux circonstances, on enleva du corps de la Sainte une côte, le pied droit et plusieurs fragments de chair, puis on le plaça dans un cercueil entouré de lames et de cercles de fer, enfermé dans une urne de marbre. Le chapitre de l'Ordre comprit enfin combien ces mutilations étaient déplorables et il obtint un bref pontifical (2) excommuniant quiconque porterait désormais la moindre atteinte à l'intégrité de ce temple de l'Esprit-Saint « où la piété populaire voulait détruire ce que Dieu s'était plu à conserver. »

(1) *Boll.*, n° 1053. Entre les deux colonnes du portail, on grava sur la pierre l'inscription suivante : « Restauratrice de la Règle austère du Carmel, Fondatrice de nombreux couvents d'hommes et de femmes, auteur de beaucoup de livres qui enseignent la véritable vertu, favorisée du don de prophétie et du don des miracles, la bienheureuse vierge Thérèse, céleste lumière, s'est envolée au sein de la divine splendeur, le 4 des nones d'octobre 1582. Sous ce marbre repose, non sa cendre, mais sa chair flexible, incorruptible, dont le parfum très suave est le signe merveilleux de sa gloire. » Au-dedans de la châsse, on avait gravé également sur une lame dorée une épitaphe en vers du P. Yanguas.

(2) *Boll.*, n° 1415.

Au premier centenaire de la mort de la Sainte, la petite église d'Albe, rendue trop étroite par l'affluence des pèlerins, subit une transformation complète. L'évêque de Salamanque, Pierre de Salazar, y adjoint un double transept, une coupole et un sanctuaire, de sorte que l'édifice entier forma la croix latine (1). Les restes de la sainte furent transportés derrière le maître autel ; au-dessus on grava cette inscription si vraie :

Et erit sepulcrum ejus gloriosum.

Cette translation ne devait pas être la dernière. En 1750, le roi d'Espagne Ferdinand IV et la reine Marie-Thérèse de Portugal ayant annoncé le désir de se rendre en pèlerinage à Albe et d'y célébrer la fête de la Sainte, le Général des Carmes donna l'ordre d'ouvrir le tombeau quelques jours auparavant pour mieux satisfaire la dévotion des souverains. L'ouverture eut lieu le 2 octobre, en présence du R. P. Général, du Provincial, du Premier Définiteur de l'Ordre et de leurs Assistants, de la Prieure et des religieuses du monastère, du duc de Huescar, fils aîné du duc d'Albe, et d'autres personnes de haut rang. Quatre ouvriers brisèrent le tombeau d'albâtre (2) ; on força les serrures de la châsse dont les clefs étaient perdues ; enfin parut le saint corps, enveloppé de taffetas de pourpre et dans le même état où le procès-verbal de 1616 attestait qu'il avait été renfermé cent trente-quatre ans auparavant.

(1) Vic. de la Fuente, *Manual del Peregrino*.

(2) V. le procès-verbal donnant le nom des témoins, des ouvriers, etc. — *Boll.*, n° 1417 et suiv.

La joie du Carmel devint aussitôt celle de la ville. Les portes de l'église, fermées durant le travail des ouvriers, laissèrent pénétrer la multitude; la Sainte demeura exposée toute la journée et le jour suivant. On attendait l'arrivée des souverains, déjà en route, quand un message apprit qu'arrêtés à l'Escorial par la maladie de Marie-Thérèse, le roi et la reine renonçaient avec peine à leur pieux dessein.

Avant de renfermer les saintes reliques dans leur châsse, le Père Général dressa un procès-verbal très détaillé de l'examen qu'il venait de faire et l'envoya à Leurs Majestés. Ferdinand et Marie-Thérèse, touchés d'une dévotion croissante, voulurent enrichir des présents de leur munificence le tombeau gardien de ces merveilles. Grâce à leurs royales largesses, on agrandit encore l'église en élevant un autre chœur pour les religieuses; l'autel fut redoré et l'arcade, sous laquelle on devait placer le nouveau sépulcre, revêtue de marbre. Les travaux se prolongèrent jusqu'au mois d'octobre 1760. Alors eut lieu la dernière et la plus solennelle translation.

Le 13 octobre, vers le soir, l'évêque de Salamanque, Mgr Joseph Zorilla, le Préposé Général des Carmes, le P. Paul de la Conception, le Provincial, le P. Joseph de Saint-François, accompagnés de quelques religieux et ecclésiastiques, entrèrent dans la clôture où ils furent reçus par la Mère Prieure, Thérèse du Saint-Sacrement. Les Carmélites en manteau de chœur, le voile baissé, un cierge à la main, se tenaient silencieuses, près de la porte conventuelle, comme leurs sœurs aînées y étaient rangées près de deux siècles auparavant, le 15 octobre 1581, au moment solennel où elles avaient dû se séparer des restes vénérés de leur Mère. Mgr Zorilla, le Père Général et leurs Assistants

prire eux-mêmes des cierges, et tous ensemble se rendirent en procession à la cellule où était morte la Sainte. On y avait déposé sa châsse devant laquelle le Pontife, les religieux et les religieuses s'agenouillèrent ; puis les Carmélites la soulevèrent avec respect et la descendirent dans le chœur inférieur, derrière le grand autel. Là, en présence de l'architecte du roi, le Père Général, le Procureur du duc d'Albe, Alphonse de Oviédo, et la Mère Prieure ouvrirent l'un après l'autre les trois serrures dont ils gardaient les clefs. On retrouva le saint corps toujours intact, flexible, exhalant le même parfum. On l'exposa près de la grille du chœur, la face découverte, et il y resta jusqu'au lendemain,

En ce jour, 14 octobre, à quatre heures du soir, arriva le cardinal de Solis, archevêque de Séville. En sa présence, on déposa dans une nouvelle châsse le corps de la sainte Mère, couvert de riches vêtements, le cou orné du collier des chevaliers de la Toison-d'Or. La châsse elle-même était d'argent, les parois travaillées en bosse à l'extérieur et doublées à l'intérieur de velours cramoisi. Le cardinal ferma cette châsse splendide qui n'a jamais été ouverte depuis ; on la transporta, au milieu de l'émotion générale, dans l'urne de jaspe qui lui était préparée.

Cette urne, placée au-dessus du grand autel, est exposée à travers une grille à la dévotion des fidèles et sans barrière à la piété filiale des Carmélites. Une porte s'ouvre dans leur oratoire supérieur ; « elles peuvent, quand il leur plaît, s'agenouiller devant le tombeau de la sainte Réformatrice, baiser le marbre qui la couvre, poser leur tête au-dessus de la tête de leur mère bien-aimée, étendre en quelque sorte leurs mains jusqu'à elle, l'éveiller dans le vivant sommeil

de sa gloire et la forcer à être attentive à leur prière (1). »

Mais si le corps de Thérèse est resté, à juste titre, sous la garde de ses filles, le trésor de l'Espagne, la doctrine, les écrits, l'esprit de la sainte et admirable Mère appartenaient à l'Eglise et l'Eglise en a fait le patrimoine de tous ses enfants. Sans lui décerner, comme on l'a prétendu, un titre dont elle ne doit honorer que ses fils, elle l'a cependant placée dans son estime, nous dirons dans sa confiance, au rang de ses Docteurs (2) ; et Rome, qui ne pouvait lui élever comme Albe un glorieux tombeau, lui a dressé, à l'entrée de la basilique de Saint-Pierre, une immense statue au pied de laquelle se lit cette inscription :

(1) P. Bouix.

(2) C'est la remarque de Bossuet. (*Inst. sur les états d'oraison*, IX, 3.) Aussi est-il permis, observent les Bollandistes (nos 1688 et suiv.), d'appeler Thérèse un Docteur, en disant qu'elle en a mérité le nom. Mais, pour posséder le titre de Docteur de l'Eglise, trois conditions sont requises : 1° une sainteté éminente ; 2° une science supérieure qui serve à éclairer les âmes, à réfuter les erreurs ou à expliquer les difficultés des Saintes Lettres ; 3° un décret du Pape décernant le titre de docteur, non à demi-mot, *dimidiatis vocibus*, mais d'une manière solennelle. C'est le décret qui manque à sainte Thérèse et jamais pareil décret n'a été rendu en l'honneur d'une femme.

Divers auteurs (*Boll.*, n° 1712) affirment que, si Thérèse n'est point Docteur de l'Eglise, elle a du moins reçu canoniquement le titre de Docteur de l'Université de Salamanque. On ne trouve dans les archives de cette Université aucune trace d'une concession semblable. Malgré les nombreux tableaux et images qui représentent Thérèse revêtue des insignes du doctorat, la barrette sur la tête, l'anneau au doigt, le manteau bordé d'hermine sur les épaules, il est sage de s'en tenir à l'opinion de Vicente de la Fuente : « Ce n'est pas par emphase, je crois, que sainte Thérèse est appelée Docteur de Salamanque, parce qu'elle a beaucoup écrit et enseigné dans cette partie de la Vieille-Castille, qu'elle l'a illustrée par son exemple et sa doctrine, et aussi parce qu'elle est venue mourir et qu'elle a été ensevelie à Albe, dans le voisinage de cette célèbre Université. »

Mater spiritualium.

Mère spirituelle? Mère et maîtresse des âmes, non seulement de ses filles qui de siècle en siècle accourent vers elle plus nombreuses et plus fières de lui appartenir, de ses fils qui lui doivent les meilleures inspirations de leur zèle et les plus belles pages de leurs écrits, mais mère et maîtresse de toutes les âmes simples et droites, sincères, qui cherchent dans la prière l'aliment quotidien de cette vie surnaturelle hors de laquelle on cesse d'être chrétien.

Entre tant d'autres gloires que nous pourrions réunir à la fin de ces pages pour en couronner le front de notre Sainte bien-aimée, nous nous arrêterons à celle que l'Eglise a choisie et qu'elle exalte en elle au-dessus de tout autre. O Dieu, s'écrie la liturgie sacrée, lorsque chaque année ramène la fête de Thérèse, ô Dieu, nourrissez-nous de sa céleste doctrine : *cœlestis ejus doctrinæ pabulo nutriamur*; de cette doctrine qui, en éclairant l'intelligence de ses splendeurs, embrasse le cœur des saintes ardeurs de la charité : *et piæ devotionis erudiamur affectu*.

Oui, Seigneur notre Dieu, exaucez-nous : *Exaudi nos, Deus salutaris noster*. Après avoir consolé nos âmes, attristées des douloureux spectacles de l'égoïsme, de l'orgueil, de l'impiété contemporaine, par le tableau de cette noble et généreuse vie, si joyeusement immolée pour votre amour, *Beatæ Theresiæ commemoratione gaudemus*, ô Dieu notre Sauveur, accordez-nous par son intercession de pendre part au même festin. Nourrissez nos âmes de ces grandes et fortes pensées de la foi qu'elle méditait le jour et la nuit ; donnez-nous ce pain de l'oraison qui seul peut nous soutenir le long du chemin.

Et maintenant, s'il nous est permis, Seigneur, de vous parler en notre nom, nous oserons vous dire avec le premier historien de Thérèse : « Pauvre misérable que je suis, j'ai osé parler d'une sainteté si grande. Seigneur, que ma témérité et le contraste de mes œuvres avec celles que j'ai racontées ne vous fassent pas ressouvenir de mes offenses. Pardonnez-moi plutôt par l'intercession de votre servante et donnez-moi un cœur nouveau, un esprit nouveau, afin que je puisse imiter Celle que vous aimez et que j'aime tant. Délivrez-moi enfin, Seigneur, de la crainte qui me reste : celle que l'histoire ne perde de son efficacité pour avoir été écrite par une main telle que la mienne (1). »

Et vous, ô sainte Mère Thérèse de Jésus, une dernière fois à genoux à vos pieds, nous vous remercions des heures bienheureuses que nous avons passées avec vous, des enseignements que vous nous avez donnés, de l'assistance que vous nous avez prêtée. Bénissez ces pages, comblez les vides que notre impuissance y a laissés ; mettez dans nos froides paroles un peu du feu de votre cœur. Bénissez ceux qui les liront ; comptez-les au nombre de vos amis, et pour eux et pour nous, ô sainte Mère, demandez à Notre-Seigneur Jésus beaucoup d'amour.

TROISIÈME CENTENAIRE DE LA MORT DE LA SAINTE.

M DCCC LXXXII

(1) Ribera.

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

Bulle de Grégoire XV pour la canonisation de sainte Thérèse

GRÉGOIRE, Évêque, serviteur des serviteurs de Dieu,

Le Verbe tout-puissant, descendu du sein de son Père vers la bassesse de notre humanité, pour nous délivrer de la puissance des ténèbres, parvenu au terme de sa mission et sur le point de retourner à son Père, voulut propager dans tout l'univers l'Eglise de ses élus qu'il avait acquise au prix de son sang ; il voulut l'instruire de la parole de vie et en même temps confondre la sagesse des sages, renverser toute hauteur qui s'élevait contre Dieu : dans ce dessein il ne choisit ni beaucoup de nobles ni beaucoup de sages, mais plutôt les méprisés du monde ; et, pour remplir ce ministère auquel il les avait prédestinés dès les jours de l'éternité, ses apôtres ne devaient employer ni la sublimité du langage ni les discours de la sagesse humaine, mais la simplicité et la vérité.

Dans la suite des générations, lorsqu'aux moments fixés

par sa providence, il a daigné visiter son peuple par ses fidèles serviteurs, d'ordinaire il a pris les petits et les humbles pour répandre sur l'Église catholique ses immenses bienfaits : il s'est plu à leur révéler lui-même, selon sa parole, les mystères du royaume des cieux, mystères cachés aux sages et aux prudents du siècle, et à les enrichir d'une telle abondance de dons surnaturels qu'ils devinssent la gloire de l'Église par leurs miracles et sa force par l'exemple de leurs vertus.

De nos jours, c'est par la main d'une femme qu'il nous a offert le salut : il a suscité dans son Église, comme une nouvelle Débora, la vierge Thérèse. Victorieuse de la chair par une perpétuelle virginité, du monde par une admirable humilité, des pièges du démon par ses nombreuses et héroïques vertus, aspirant plus haut et s'élevant au-dessus de son sexe par sa grandeur d'âme, elle s'est armée de force, d'énergie, et a formé une courageuse milice destinée à combattre, avec le glaive spirituel, pour la maison de Dieu et les prescriptions de sa loi. En vue d'une œuvre si grande, le Seigneur l'a remplie de sagesse et d'intelligence ; il l'a tellement enrichie des trésors de sa grâce que, semblable à une étoile du firmament, elle doit répandre sa splendeur dans la maison de Dieu durant toute l'éternité.

Cette âme que Dieu le Père et son Fils unique Notre-Seigneur Jésus-Christ ont daigné manifester au monde par la gloire des miracles, comme une épouse parée de sa couronne et de ses joyaux les plus précieux, nous avons jugé convenable, dans notre sollicitude pastorale pour l'Église universelle que nous gouvernons malgré notre indignité, de la déclarer, en vertu de notre autorité apostolique, sainte, élue de Dieu, digne du culte et de la vénération des fidèles, afin que tous les peuples célèbrent les merveilles du Seigneur et que toute chair connaisse que de nos jours ses miséricordes n'ont point cessé. Et bien que, provoqué par nos péchés, il nous visite avec la verge de son indignation, sa colère n'arrête pas l'effusion de ses

miséricordes ; dans nos afflictions, il nous environne de nouveaux secours et multiplie ses amis qui doivent protéger et défendre son Église par leurs mérites et leur intercession. Pour que tous les fidèles de Jésus-Christ comprennent avec quelle abondance le Seigneur a répandu son esprit sur sa servante et pour que la dévotion envers elle grandisse de jour en jour, nous avons cru devoir insérer dans ces lettres quelques-unes de ses vertus les plus éclatantes et des merveilles les plus signalées que Dieu opéra par sa main.

Thérèse naquit à Avila, dans le royaume de Castille, l'an de notre salut 1515, de parents qui possédaient la double illustration de la noblesse et de la vertu. Élevée par eux dans la crainte du Seigneur, elle fit pressentir par un trait merveilleux, dès sa plus tendre jeunesse, sa future sainteté. La lecture assidue des Actes des Martyrs alluma dans son cœur une si ardente charité qu'elle s'enfuit un jour de la maison paternelle avec un de ses frères, enfant comme elle, dans le dessein de passer en Afrique et d'y offrir son sang et sa vie pour la foi de Jésus-Christ. La rencontre de son oncle l'obligea de revenir sur ses pas ; pleurant sans cesse la part qu'on lui avait ravie, elle cherchait dans l'aumône et les autres œuvres de piété une compensation pour son cœur altéré de la soif du martyre.

Parvenue à sa vingtième année, elle se consacra entièrement au service de Jésus-Christ et, docile à l'appel divin, elle se retira chez les religieuses de Notre-Dame-du-Mont-Carmel qui gardaient la Règle mitigée. Transplantée dans la maison de Dieu, elle y porta les fleurs de toutes les vertus. Devenue professe dans ce monastère, elle endura dix-huit années de maladies et d'épreuves cruelles sans recevoir du Ciel aucune consolation ; par la grâce de Dieu, elle montra une invincible patience et sa foi, plus précieuse que l'or épuré au feu, lui a mérité la gloire, l'honneur, la louange qu'elle recevra au grand jour de la manifestation de Jésus-Christ.

Et comme pour élever le sublime édifice des vertus chrétiennes, il faut d'abord placer le fondement de la foi, Thérèse le rendit si ferme, si inébranlable qu'elle doit être comparée, selon la parole du Seigneur, à l'homme sage qui bâtit sa maison sur le roc. Elle croyait et vénérât si profondément les sacrements de l'Eglise et les dogmes de la religion catholique qu'il lui était impossible, comme elle le répétait souvent, de trouver dans aucune vérité une plus grande certitude. Eclairée de cette lumière de la foi, elle contemplait si bien, des yeux de l'âme, le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie, qu'elle assurait n'avoir rien à envier au bonheur de ceux qui l'avaient vu des yeux du corps.

Elle avait aussi mis toute son espérance dans le Seigneur et s'affligeait sans cesse d'être si longtemps retenue dans cette vie mortelle où il ne lui était pas permis d'être toujours avec son Dieu. Souvent, à la pensée des joies de la patrie céleste, elle était ravie hors d'elle-même, et son âme, captive dans la chair, goûtait déjà les délices du Paradis.

Entre toutes les vertus de Thérèse, l'amour de Dieu brilla du plus vif éclat. Il embrasa son cœur d'une telle flamme que ses confesseurs admiraient sa charité et la comparaient, non à celle d'un homme, mais à celle d'un séraphin. Notre-Seigneur Jésus-Christ accrut encore cet amour par un grand nombre de visions et de révélations merveilleuses. Lui donnant un jour sa main et lui montrant le clou qui l'avait transpercée, il la prit pour épouse et daigna lui adresser ces paroles : « Désormais, comme ma véritable épouse, tu seras jalouse de mon honneur : dès ce moment je suis tout à toi et tu es toute à moi. » Une autre fois elle vit un ange lui percer le cœur d'un trait enflammé. L'âme embrasée par ces faveurs célestes d'un incendie d'amour, elle prononça par une inspiration divine le vœu héroïque de faire toujours ce qu'elle croirait le plus parfait et le plus glorieux pour Dieu. Après sa mort, elle apparut à une religieuse et lui révéla qu'elle était

morte non par la violence de la maladie, mais par cet embrasement intolérable de l'amour divin.

Sa charité envers le prochain s'est manifestée, pendant tout le cours de sa vie, par un grand nombre d'œuvres de miséricorde, mais surtout par son ardent désir du salut des âmes. Elle pleurait avec des larmes continuelles les ténèbres des infidèles et des hérétiques ; et non seulement elle priait sans cesse le Seigneur de les éclairer, mais elle offrait pour leur conversion des jeûnes, des flagellations et d'autres macérations de la chair. Cette vierge sainte avait encore formé la résolution de ne jamais passer un jour sans accomplir quelque œuvre de charité ; Dieu lui-même seconda son pieux désir et, grâce à lui, jamais l'occasion d'exercer cette vertu ne fit défaut à sa servante. Elle imita surtout d'une manière admirable l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour ses ennemis. Assaillie par de violentes persécutions et de cruelles adversités, elle chérissait néanmoins ses persécuteurs et priait pour ceux qui la haïssaient. Les outrages mêmes et les maux qu'elle avait à souffrir donnaient à son amour et à sa charité un nouvel aliment. Aussi plusieurs hommes graves avaient-ils coutume de dire que, si l'on voulait gagner l'amitié de Thérèse, il fallait lui faire éprouver quelque dommage ou lui adresser quelque injure.

Elle a gardé, avec une rare perfection et un zèle admirable, les vœux de sa profession religieuse ; non seulement elle abandonnait avec la plus grande humilité tous ses actes extérieurs à la direction de ses supérieurs, mais elle voulut soumettre à leur volonté jusqu'à ses pensées. Elle nous a laissé des preuves signalées de cette parfaite obéissance. Sur l'ordre de ses confesseurs qui la supposaient le jouet de l'ange des ténèbres, elle donna humblement des signes de répulsion et de mépris à Jésus-Christ lui-même qui lui apparaissait dans de fréquentes visions et qui récompensa largement une si admirable soumission. Une autre fois, sur la parole de son directeur, elle jeta au feu un livre où elle avait commenté avec les effu-

sions de son cœur le Cantique des Cantiques. Elle avait coutume de dire qu'elle pouvait se tromper dans le discernement des visions, mais qu'en obéissant à ses Supérieurs, elle ne craignait aucune illusion.

Par amour de la pauvreté, elle travaillait de ses mains pour gagner sa nourriture. Voyait-elle à une religieuse des vêtements plus misérables que les siens, aussitôt elle changeait avec elle ; enfin, si quelquefois le nécessaire venait à lui manquer, elle était au comble de la joie et en rendait grâces à Dieu comme d'un grand bienfait.

Parmi tant de vertus dont le Seigneur avait orné son épouse, sa chasteté brilla du plus pur éclat. Cette vertu lui était si chère que non seulement elle fut fidèle jusqu'à la mort à la résolution prise dès son enfance de conserver sa virginité, mais qu'elle ne souilla jamais d'aucune tache l'angélique pureté de son corps et de son cœur.

Une humilité merveilleuse rehaussait encore sa perfection. Alors que son âme s'enrichissait chaque jour de nouvelles grâces, souvent elle conjurait le Seigneur de mettre une borne à ses faveurs et de ne pas oublier si vite ce qu'elle appelait ses grands péchés. Elle avait une soif ardente d'humiliations et d'ignominies ; non seulement elle abhorrait les honneurs de la terre, mais elle redoutait même d'être connue des hommes.

Son invincible patience est attestée par cette parole qu'elle adressait souvent à Dieu : « Seigneur, où souffrir ou mourir ! »

A tous ces dons de sa munificence dont le Tout-Puissant voulut orner son épouse bien-aimée comme d'autant de précieux joyaux, il ajouta une multitude de grâces et de faveurs célestes. Il la remplit de l'esprit d'intelligence, afin que non seulement elle laissât à l'Église de Dieu les exemples de ses vertus, mais qu'elle l'arrosât des eaux de la divine sagesse, composant sur la théologie et sur d'autres sujets des ouvrages dictés par la piété la plus tendre leur lecture produit dans les âmes des fruits abondants de salut et excite un vif désir de la céleste patrie.

Éclairée de ces lumières et ornée de ces dons, elle entreprit une œuvre très grande, très difficile pour quiconque l'eût tentée, mais également utile et glorieuse à l'Eglise du Christ : la Réforme de l'Ordre du Carmel. Elle l'établit non seulement pour les femmes, mais encore pour les hommes ; elle leur fonda des monastères dans toute l'étendue de l'Espagne et dans les autres parties du monde chrétien, seule, sans argent, sans ressources, ne comptant que sur la miséricorde divine, privée de tout secours humain, et le plus souvent arrêtée par l'opposition et la contradiction des princes et des puissants du siècle. Son œuvre, bénie de Dieu, prit racine, grandit et enfin porta des fruits abondants dans la maison de Dieu.

Le Tout-Puissant a voulu glorifier par des miracles les héroïques vertus de Thérèse, même pendant sa vie terrestre : nous croyons devoir en citer ici quelques-uns.

Le diocèse de de Cuença était affligé d'une cruelle disette et le monastère de Villeneuve de la Xara avait à peine assez de farine pour nourrir dix-huit religieuses pendant un mois. Le Seigneur, dont la puissance nourrit ceux qui placent en lui leur espoir, touché des mérites et des prières de cette sainte vierge, multiplia de telle manière la petite provision que, pendant six mois, elle fournit aux servantes de Dieu tout le pain nécessaire sans jamais diminuer jusqu'au temps de la moisson nouvelle.

Anne de la Trinité, religieuse du monastère de Medina del Campo, était tourmentée par la fièvre et par un érysipèle qui lui défigurait le visage. Thérèse, l'accueillant avec bonté et passant légèrement la main sur son mal : « Ayez confiance ma fille, lui dit-elle ; Dieu, je l'espère, vous guérira. » Aussitôt la fièvre et l'érysipèle disparurent.

Alberte, Prieure du même monastère, souffrait d'une fièvre ardente et d'une pleurésie qui mettaient ses jours en danger ; la sainte vierge Thérèse toucha le côté de la malade, lui déclara qu'elle était guérie et lui ordonna de se lever. Celle-ci, parfaitement guérie, se leva sur-le-champ, en louant le Seigneur

Enfin arriva le moment où elle devait recevoir de la main de Dieu la couronne méritée par tant de travaux entrepris en vue de sa gloire, par tant de bonnes œuvres accomplies pour l'utilité de l'Église. Une grave maladie l'arrêta au monastère d'Albe, et jusqu'à sa dernière heure, elle adressa aux religieuses de fréquentes et admirables exhortations sur l'amour divin ; souvent elle remerciait Dieu de l'avoir placée dans le sein de l'Église catholique et recommandait, comme les biens les plus précieux, la pauvreté et l'obéissance. Puis, après avoir reçu avec une humilité profonde et une charité toute céleste le Viatique sacré de son pèlerinage et le sacrement de l'Extrême-Onction, tenant dans ses mains l'image de Jésus crucifié, elle s'envola vers la céleste patrie.

Dieu manifesta par plusieurs prodiges éclatants à quel sublime degré de gloire il avait élevé Thérèse dans le ciel. Beaucoup de religieuses, très vertueuses et craignant Dieu, ont contemplé la splendeur de sa gloire. L'une d'entre elles a vu sur le toit de l'église, dans le chœur et au-dessus de la chambre où Thérèse expirait, une multitude de lumières célestes ; une autre a vu, près de son lit, Jésus-Christ rayonnant de splendeur et entouré d'un nombreux cortège d'anges ; une autre a vu un grand nombre de personnes vêtues de blanc entrer dans sa cellule et se placer autour de son lit ; une autre a vu, à l'instant même de sa mort, une blanche colombe s'échapper de sa bouche et s'envoler vers le ciel, une autre enfin a vu sortir par la fenêtre une splendeur comparable à un cristal étincelant. De plus, un arbre voisin de sa cellule, couvert de chaux, pressé par une muraille et depuis longtemps desséché, contre toutes les lois de la nature et de la saison, se couvrit de fleurs au moment où elle expirait.

Son corps, privé de vie, parut d'une beauté ravissante, sans aucune ride, et d'une éclatante blancheur. Il exhalait, ainsi que les vêtements et les linges dont elle avait usé pendant sa maladie, un parfum si délicieux que tout le monde en était dans l'admiration. De nombreux pro-

diges que le Seigneur accorda aux mérites de sa servante firent encore de son départ pour le ciel un sujet de joie. Une religieuse, tourmentée depuis longtemps d'une maladie d'yeux et d'une douleur de tête, prit la main de Thérèse, l'appliqua sur ses yeux et sur sa tête et se trouva tout à coup guérie. Une autre, en baisant ses pieds, recouvra le sens de l'odorat qu'elle avait perdu et put jouir de l'odeur délicieuse dont le Seigneur avait embaumé ses membres sacrés.

Le corps de Thérèse, enfermé, sans aucune préparation, dans un cercueil de bois, fut enseveli dans une fosse profonde que l'on remplit de pierres et de chaux. Mais de son tombeau s'exhalait une odeur si merveilleuse et si suave que l'on résolut de l'exhumer. Le corps fut retrouvé encore entier, sans corruption, aussi flexible que s'il venait d'être enseveli et imprégné d'une liqueur odoriférante que le Seigneur en fait découler jusqu'à ce jour, pour attester par un miracle continu la sainteté de sa servante. On remplaça par un vêtement neuf et par un nouveau cercueil les premiers qui tombaient en pourriture, et le corps fut déposé au même endroit. Au bout de trois ans, une seconde ouverture du tombeau eut lieu pour en tirer le précieux dépôt et le transporter à Avila. Dans la suite, les Commissaires Apostoliques firent plusieurs fois visiter le corps de Thérèse et toujours il fut retrouvé sans corruption, flexible, imprégné de la même huile odorante.

Dans la suite des temps, Dieu manifesta sa gloire par une multitude de bienfaits accordés à ceux qui se recommandaient avec confiance aux prières et à l'intercession de sa servante. Un enfant de quatre ans était affligé d'une contraction de tous ses membres telle qu'il ne pouvait ni se tenir debout ni se remuer. Cette infirmité, qu'il avait apportée en naissant et qui ne lui causait aucune douleur, était jugée radicalement incurable. Apporté pendant neuf jours dans la cellule que cette sainte vierge avait habitée durant sa vie, il se sentit pénétré d'une vertu

extraordinaire, et tout à coup, plein de force et de santé, il se mit à marcher, au grand étonnement de tout le monde, et à crier qu'il avait obtenu une guérison parfaite de la Mère Thérèse de Jésus.

Anne de Saint-Michel, religieuse, rongée de trois chancres à la poitrine, souffrait depuis deux ans des douleurs aiguës et de continuelles insomnies, incapable de remuer la tête et de lever les bras. Dès qu'elle eut appliqué sur sa poitrine une parcelle des reliques de sainte Thérèse, en se recommandant du fond de l'âme à sa protection, toutes les plaies de son corps disparurent à l'instant et elle fut en même temps délivrée d'un mal intérieur qui l'avait longtemps tourmentée.

François Perez, recteur d'une église paroissiale, avait à l'entrée de l'estomac un douloureux abcès et depuis cinq mois la contraction d'un de ses bras ne lui permettait pas d'offrir le saint sacrifice de la messe. Dans l'impuissance des remèdes humains, il eut recours à ceux du ciel, leva les yeux vers les saintes montagnes et obtint sa guérison. Une lettre écrite de la main de Thérèse, appliquée sur sa poitrine, en fit disparaître l'abcès dont il souffrait; quelque temps après, faisant un pèlerinage au tombeau de la vierge, il approcha de son bras toujours contracté le bras de Thérèse que l'on conserve à Albe : il en ressentit une vertu toute divine et recouvra une parfaite santé.

Jean de Leyva avait une maladie de gorge qui lui fermait presque complètement les voies respiratoires; il était déjà réduit à l'extrémité lorsque, plein de confiance, il plaça sur le siège du mal un mouchoir qui avait servi à la Sainte. Aussitôt il s'endormit, et, s'étant réveillé peu de temps après, il s'écria qu'il venait d'être guéri tout à coup par les mérites de la Bienheureuse Thérèse.

La sainteté de Thérèse devenait ainsi célèbre dans tout l'univers, son nom glorieux dans l'Eglise, et, à mesure que se multipliaient les miracles dus à son intercession, grandissait aussi chaque jour la vénération des fidèles. Alors, avec la permission de l'autorité apostolique, en

différents endroits de l'Espagne, on dressa des procès-verbaux et on les envoya au Saint-Siège. A la demande du roi catholique d'Espagne, Philippe III, d'illustre mémoire, après une sérieuse discussion de la cause par la Sacrée Congrégation des Rites et par le Tribunal de la Rote, notre prédécesseur d'heureuse mémoire, Paul V, permit de célébrer dans tout l'Ordre du Carmel l'office divin en l'honneur de Thérèse, comme pour une vierge bienheureuse.

Sur de nouvelles instances du même roi Philippe III auprès de notre prédécesseur, pour la canonisation de la bienheureuse vierge Thérèse, Paul V confia encore l'affaire aux cardinaux de la Sacrée Congrégation des Rites. Ceux-ci ordonnèrent de dresser de nouveaux procès au nom de l'autorité apostolique, et ils députèrent à cette fin Bernard de Rojas de pieuse mémoire, cardinal-archevêque de Tolède, et nos vénérables frères les évêques d'Avila et de Salamanque. Les délégués s'acquittèrent avec soin de leur mission et envoyèrent tous les actes de notre prédécesseur Paul V. Trois Auditeurs des causes du Palais apostolique, François, archevêque de Damas *in partibus*, aujourd'hui cardinal de la sainte Église romaine, Jean-Baptiste Coccino, doyen, et Alphonse Manzanedo reçurent du pape l'ordre d'examiner ces pièces avec le plus grand soin et de lui donner leur avis. Après un examen scrupuleux, tel que le demandait la grandeur de la cause, ceux-ci déclarèrent à Paul V, notre prédécesseur, que la sainteté et les miracles de la bienheureuse vierge Thérèse étaient pleinement vérifiés, que l'on trouvait amplement tout ce qui était exigé par les saints canons pour sa canonisation et que l'on pouvait passer outre. Pour achever cette affaire importante avec toute la maturité convenable, Paul V ordonna à nos fils bien-aimés les cardinaux de la sainte Église romaine, formant la Congrégation des rites, de revoir les procès avec le plus grand soin et de prendre une connaissance approfondie de toute la cause.

Cependant Paul V acheva le cours de son pèlerinage sur la terre, et, sans aucun mérite de notre part, Dieu daigna nous appeler à prendre en main le gouvernement de l'Église. Persuadé que l'achèvement de cette cause pourrait contribuer à la plus grande gloire de Dieu et au bien de l'Église, nous pensâmes aussi que le remède le plus efficace aux calamités présentes serait un nouvel élan imprimé à la dévotion des fidèles envers les saints et les élus de Dieu, afin qu'ils intercèdent pour nous dans de si grandes nécessités. C'est pourquoi nous ordonnâmes aux mêmes cardinaux de terminer au plus tôt ce que notre prédécesseur leur avait prescrit. Ils s'en acquittèrent avec toute la diligence convenable et donnèrent pour la canonisation de la sainte vierge Thérèse un vote unanime. Notre vénérable frère, François-Marie évêque de Porto, cardinal del Monte, exposa devant nous, dans notre consistoire, le résumé du procès avec son avis et celui de ses collègues. Après son rapport, les autres cardinaux présents prononcèrent, d'un commun suffrage, qu'il convenait de passer outre.

Alors notre cher fils Jean-Baptiste Millin, avocat consistorial de notre Cour, nous harangua dans un consistoire public, et nous supplia humblement au nom de notre bien-aimé fils en Jésus-Christ, Philippe, roi catholique des Espagnes, de vouloir bien passer à la canonisation. Nous répondîmes que, sur une affaire si importante, nous allions consulter nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine et les évêques présents à notre Cour. En attendant, nous exhortâmes instamment, par la charité de Jésus-Christ, les cardinaux et les évêques réunis auprès de nous, à persévérer dans la prière et à humilier leur âme avec nous devant Dieu, par le jeûne et par l'aumône, pour obtenir du Père des lumières qu'il fit descendre sur nous du haut des cieux sa lumière et sa vérité, afin que nous puissions connaître et accomplir sa volonté et son bon plaisir. Ensuite nous appelâmes à un consistoire semi-public, célébré peu de

temps après, les cardinaux, les patriarches, les archevêques et évêques qui se trouvaient à notre Cour. Là, en présence des notaires du Siège Apostolique et des Auditeurs des causes du sacré palais, nous rappelâmes l'éminente sainteté de la servante de Dieu, la multitude et l'éclat de ses miracles, la dévotion que lui témoignent toutes les nations catholiques; nous exposâmes les instances qui nous ont été faites non seulement de la part des plus grands rois, mais encore au nom de notre cher fils en Jésus-Christ, Ferdinand, roi des Romains, élu Empereur, et de plusieurs autres princes chrétiens. Alors tous ensemble, d'un même cœur et d'une même voix, bénissant Dieu qui honore ses amis, furent d'avis qu'il fallait canoniser la Bienheureuse Thérèse et inscrire son nom parmi les saintes vierges. Ce consentement unanime nous a fait tressaillir de la joie la plus vive dans le Seigneur, auteur de notre salut, et nous avons rendu grâces à Dieu et à son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ d'avoir jeté sur son Église un regard de miséricorde et de lui avoir accordé une si grande gloire. Ensuite nous avons fixé le jour de la canonisation et nous avons averti nos frères et nos fils bien-aimés de persévérer dans la prière et dans l'aumône, afin que, dans l'exécution d'une œuvre si grande, la splendeur du Seigneur notre Dieu rayonnât sur notre âme et dirigeât l'œuvre de nos mains selon sa volonté.

Enfin, après avoir accompli tout ce que prescrivent les saintes Constitutions et la coutume de l'Église romaine, nous nous sommes réunis aujourd'hui dans la basilique du prince des Apôtres avec nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Église romaine, avec les patriarches, les archevêques, les évêques, les prélats de la Cour romaine, nos officiers et toute notre maison, le clergé séculier et régulier et une grande multitude de peuple. Là, par l'entremise de Nicolas Zambecari, avocat de notre Cour consistoriale, notre fils bien-aimé Louis, du titre de sainte Marie, cardinal Ludivisio, notre

nèveu selon la chair, nous réitéra les instances faites pour le décret de la canonisation, au nom de notre cher fils en Jésus-Christ, Philippe, roi catholique. Après le chant des prières et des litanies, après avoir humblement imploré la grâce de l'Esprit-Saint, à l'honneur de la sainte et indivisible Trinité et pour l'exaltation de la foi catholique, par l'autorité du Dieu tout-puissant Père, Fils et Saint-Esprit, par l'autorité des saints Apôtres et la nôtre, de l'avis et du consentement unanimes de nos vénérables frères les cardinaux de la sainte Eglise romaine, les patriarches, archevêques et évêques présents à notre Cour, nous avons défini et décrété que Thérèse d'Avila, de pieuse mémoire, dont la vie sainte, la foi pure et les miracles admirables sont pleinement constatés, est sainte et doit être inscrite au catalogue des saintes vierges, comme nous le définissons, décrétons et inscrivons par la teneur des présentes. Nous avons ordonné et ordonnons qu'elle soit honorée comme véritablement sainte par tous les fidèles de Jésus-Christ, nous statuons que dans l'Eglise universelle il sera permis d'élever et de consacrer en son honneur des églises et des autels pour offrir à Dieu le Saint-Sacrifice; et nous voulons que chaque année, le cinquième jour d'octobre, anniversaire de son passage à la gloire céleste, son office puisse être célébré suivant le rite des saintes vierges, selon les prescriptions du bréviaire romain.

En vertu de la même autorité, nous avons remis et remettons miséricordieusement dans le Seigneur, à tous les fidèles vraiment contrits et confessés qui, chaque année, le même jour, visiteront la sépulture où repose le corps de Thérèse, un an et une quarantaine de pénitences qui leur ont été enjointes ou dont ils sont redevables à la justice divine, et quarante jours à ceux qui visiteront le même tombeau pendant l'octave.

Enfin, après avoir rendu grâces à Dieu de cette nouvelle et éclatante lumière dont il a daigné éclairer son Eglise, après avoir chanté solennellement l'oraison des

vierges en l'honneur de sainte Thérèse, nous avons célébré la messe à l'autel du prince des Apôtres et fait mémoire de cette sainte vierge; et nous avons accordé à tous les fidèles présents une indulgence plénière pour la remise de toutes les peines dues à leurs péchés.

A nous tous maintenant, en reconnaissance d'un si grand bienfait, de bénir et de glorifier, avec une humilité profonde, Celui à qui appartient toute bénédiction, tout honneur, toute gloire et toute puissance dans les siècles des siècles. Prions-le sans cesse, par l'intercession de cette vierge qu'il a glorifiée, de détourner ses yeux de nos offenses, d'abaisser sur nous un regard de pitié, de nous montrer la lumière de ses miséricordes, d'inspirer sa crainte aux nations qui ne le connaissent pas et de leur apprendre par là qu'il n'y a pas d'autre Dieu que notre Dieu.

Comme il serait difficile que nos présentes lettres fussent portées partout où la nécessité l'exigerait, nous voulons qu'on accorde aux exemplaires même imprimés, signés par un notaire public et munis du sceau de quelque personne constituée en dignité, la même foi qu'à ces présentes, si elles pouvaient être portées en tout lieu.

Ainsi que nul n'ose attaquer ou contredire, par une audace téméraire, le texte de notre définition, décret, inscription, commandement, statut, indulgence et volonté. Si quelqu'un a la présomption de le tenter, qu'il sache qu'il encourra l'indignation du Dieu tout-puissant et des bienheureux Pierre et Paul, ses apôtres.

Donné à Rome, à Saint-Pierre, l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur 1622, les 4 des ides de mars, la deuxième année de notre Pontificat.

Moi GRÉGOIRE, évêque de l'Église catholique.

II

LE CŒUR DE SAINTE THÉRÈSE

Le cœur (1) de sainte Thérèse est conservé à Albe de Tormès dans un globe de cristal supporté par un magnifique reliquaire. La blessure de la Transverbération le traverse horizontalement, vers la partie supérieure, et le divise presque en entier. Autour de la blessure, en particulier du côté droit, on voit encore la chair calcinée par l'action du feu mystérieux que portait à son extrémité le dard du séraphin. D'autres prodiges, non moins remarquables, ne cessent d'être constatés depuis trois siècles dans ce précieux reliquaire. (V. Boll., *de Sacris reliquiis S. Theresæ virginis*, n^{os} 1443 et suivants.) On s'est occupé surtout, de nos jours, des épines merveilleuses qui croissent au-dessous du saint cœur. L'Eglise n'ayant point prononcé son jugement sur la nature de cette merveille, nous nous contenterons de reproduire deux pièces importantes citées par M. l'abbé Plasse, *Souvenirs du pays de sainte Thérèse*, et Vic. de la Fuente, *Manual del Peregrino*.

(1) L'extraction du cœur de sainte Thérèse tient déjà du prodige. Il fut enlevé trois ou quatre ans après sa mort par une religieuse, une pauvre sœur converse qui eut la hardiesse d'ouvrir elle-même, avec un simple couteau, la poitrine de la Sainte. Elle détacha le cœur sans effort et l'emporta dans sa cellule. Les gouttes de sang frais et vermeil et les émanations célestes, qui s'échappaient de la sainte relique, trahirent la coupable : elle fut gravement punie de sa pieuse témérité. — Le fait est rapporté par les Bollandistes et d'autres auteurs avec diverses circonstances. On n'est pas d'accord non plus sur la date de l'extraction. « Sainte et indiscreète profanation que » Dieu permit, dirons-nous avec Vic. de la Fuente ; nous n'aurions pas dû y consentir avant qu'elle fût commise : maintenant, le fait accompli, nous sommes loin de la blâmer. » — V. *Le Cœur de sainte Thérèse*, par M. l'abbé Durand.

*Lettre de Mgr l'Évêque de Salamanque au Révérend Père
Procureur des Carmes Déchaussés.*

ÉVÊCHÉ
DE
SALAMANQUE

Salamanque, le 6 avril 1872.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

Pendant l'octave de la fête de la sainte Mère, en 1870, je fis la sainte visite pastorale du couvent de nos sœurs Déchaussées d'Albe de Tormès. Pour cela j'entraï dans la clôture et je pus y voir de près et en pleine lumière le reliquaire où se trouve le cœur de sainte Thérèse. Ce saint cœur est tout entier renfermé dans un vase de cristal. Au fond de ce vase, il y a un peu de poussière fine détachée de la relique. De cette poussière et non du cœur sortent trois végétaux qui vont croissant avec le temps, autour du saint cœur. Ce qui a fait appeler ces excroissances épines, c'est qu'elles n'ont point de feuilles. Ce phénomène est admirable. Cependant, lorsqu'on rédigea la pièce authentique relative à la sainte relique, je ne permis pas qu'on écrivit, comme on voulait le faire : *Du saint cœur sortent trois épines miraculeuses* ; mais je fis écrire : *L'on remarque trois épines autour du saint cœur*.

Voilà ce qu'il y a à dire, mon cher Père, sur l'objet dont vous parlez. Si, après cette explication franche et loyale, Votre Révérence persévère à vouloir que l'on commence les informations juridiques, je ne m'opposerai pas à votre désir.

† FR. JOACHIM,
Év. de Salamanque.

Lettre du Procureur des Carmes Déchaussés de la Congrégation d'Espagne à Mgr l'Évêque de Salamanque.

EXCELLENTISSIME ET ILLUSTRISSIME PRÉLAT,

J'ai reçu avec reconnaissance la lettre que Votre Grandeur m'a adressée le 6 avril dernier. Tout ce qu'elle contient est conforme à ce que je recueille d'autre part sur l'existence des épines qui se produisent autour du cœur de notre séraphique Mère Thérèse de Jésus.

Il ne reste plus maintenant qu'à examiner si la naissance et le développement de ces épines est un fait miraculeux ou un fait purement physique et naturel. Ces excroissances, Votre Grandeur les appelle *merveilleuses*, et deux médecins et un chirurgien qui, à ma demande, les ont examinées avec le plus grand soin, les appellent *sur-naturelles*, expression qui, à mon avis, a le même sens que *merveilleuses*.

Ces praticiens déclarent que ces épines sortent de matières détachées de la surface externe du cœur et déposées au bas de la sainte relique, et qu'elles sont formées de la substance même du saint cœur.

Pour se prononcer définitivement sur ce phénomène étrange, je crois qu'il est nécessaire d'instruire un procès avec toutes les formes légales. Rome, qui ne manque point d'hommes spéciaux dans toutes les sciences, surtout lorsqu'il s'agit de distinguer ce qui est naturel de ce qui est miraculeux, décidera s'il faut l'attribuer ou non à des causes naturelles.

Rome, couvent de Sainte-Marie de la Scala, le 15 juin 1872.

FR. PASCAL DE JÉSUS-MARIE.

III

Poème envoyé comme Réponse par sainte Thérèse
à Monseigneur Alvaro de Mendoza.

*Alma, buscarte has en Mi
Y á Mi buccarme en tí.*

De tal suerte pudo amor,
Alma en mí te retratar
Que ningun sabio pintor
Supiera con tal primor
Tal imágen estampar.

Fuiste por amor criada
Hermosa bella, y así
En mis entrañas pintada,
Si te perdieras, mi amada,
Alma, buscarte has en Mi.

Que yo sé que te hallarás
En mi pecho retratada,
Y tan al vivo sacada,
Que si te ves te holgarás
Viéndote tan bien pintada

Y si acaso no supleres
Donde me hallarás á mi,
No andes de aquí para allí,
Sino, si allarme quisieras
A mi, buscar me has en tí.

*Ame, il faut te chercher en moi
Et me chercher de même en toi.*

Chère âme, écoute, je t'apporte
De mon cœur le plus doux secret :
L'amour a pu de telle sorte
Retracer en moi ton portrait
Que nul peintre, eût-il en partage
Un mérite supérieur,
Ne pourrait faire ton image
Aussi bien qu'elle est en mon cœur.

Par mon amour tu fus créée
Accomplie et riche en beauté ;
Ton empreinte est toujours gravée
Dans mon cœur par la charité.
Et si jamais, âme chérie,
Tu te perdais, rappelle-toi
Le secret que je te confie :
Tu ne dois te chercher qu'en moi.

Oui, je le sais, âme que j'aime,
En te retrouvant sur mon cœur
Si bien reproduite, toi-même
Tu tressaillerais de bonheur.

Et par hasard, s'il se peut faire
Que tu ne saches me trouver,
Ce n'est point par toute la terre.
Mais en toi qu'il faut me chercher.

L'amour a fait, âme bien chère,
 Mon lieu de repos de ton cœur,
 La demeure que je préfère,
 Et la maison de mon bonheur.
 Aussi je frappe, aussi j'appelle,
 Si je parviens à découvrir
 Dans ta pensée, âme immortelle,
 Une porte à me faire ouvrir.

Hors de toi, bien est inutile
 De me chercher, je te l'ai dit.
 Me trouver n'est pas difficile,
 Appelle-moi, cela suffit.
 Et sans tarder, âme chérie,
 Tu me verras venir à toi.
 Ainsi, plus jamais ne l'oublie !
 Dans ton cœur toujours cherche-

[moi.]

(Trad. de M. l'abbé Plasse.)

Porque tú eres mi aposento,
 Eres mi casa y morada,
 Y así llamo encualquier tiem-
 [po,
 Si hallo en tu pensamiento.
 Estar la puerta cerrada.

Fuerade tí no hay buscarme,
 Porque para hallarme a Mí,
 Bastára selo llamarme.
 Que á tí iré sin tardarme
 Y a Mí buscarme has en tí.

(Vic. de la Fuente, t. I,
p. 540.)

IV

Etablissement et gouvernement des Carmélites de France.

(Extrait abrégé des Chroniques des Carmélites.)

On ne peut lire les écrits de sainte Thérèse sans être frappé du zèle qui embrasait son cœur pour le salut de la France. Dieu voulut qu'elle transmette à ses filles le feu de la même charité envers notre pays. Beaucoup parmi elles soupiraient après l'heure où elles pourraient passer les frontières et multiplier les Carmels sur le sol français.

1582. — L'année même de la mort de la sainte Réformatrice, un gentilhomme du roi, messire Ferdinand de Quintanadoine de Brétigny, originaire d'Espagne, où il avait de grandes alliances, envoya son fils, Jean de Brétigny, à Réville, pour régler des affaires de famille.

Une longue maladie obligea messire Jean de Brétigny

de demeurer à Séville plus de temps qu'il n'en avait eu le dessein, il se lia d'amitié avec un jeune Espagnol, don Pierre de Tolosa. Celui-ci connaissait les Carmélites et en particulier la Mère Marie de Saint-Joseph, encore Prieure du couvent de Séville ; il conduisit M. de Brétigny au Carmel, où le jeune Français reçut un accueil qui lui laissa de profonds souvenirs. La Mère Marie de Saint-Joseph lui offrit un exemplaire des *Avis spirituels* de sainte Thérèse : il les lut avec une grande dévotion, et, depuis lors, il ne trouvait plus de satisfaction que dans la chapelle des Carmélites où il passait de longues heures à prier : sa ferveur semblait s'accroître chaque fois qu'il méditait en ce sanctuaire.

1583. — M. de Brétigny, voulant s'instruire à fond de tout ce qui concernait la Réforme de sainte Thérèse, se mit sous la direction du P. Gratien ; il passa même trois mois au noviciat des Carmes sans avoir toutefois le dessein de prendre l'habit : il y serait demeuré davantage si le P. Gratien le lui eût permis ; mais ses devoirs le rappelant au milieu du monde, son directeur l'y renvoya plus déterminé que jamais à consacrer sa vie et ses biens à la propagation de la Réforme.

1585. — En 1585, M. de Brétigny eut la consolation de mettre une première fois la main à l'œuvre en fondant un couvent de Carmélites à Lisbonne. Le succès de cette entreprise augmenta encore son désir et son espoir d'introduire l'Ordre en France. Il soumit ses projets au Chapitre Général des Carmes Déchaussés assemblé à Pastrana. Les Pères en bénirent le Seigneur, mais lui représentèrent qu'avant de conduire des Carmélites en France, il conviendrait de leur ménager d'abord à eux-mêmes une Fondation, afin que les religieuses ne fussent point privées de leurs services spirituels. M. de Brétigny entra dans leurs vues, et, ses affaires terminées, il reprit le chemin de la France.

1586. — Débarqué à Rouen au mois de novembre 1586, il reçut aussitôt plusieurs lettres des Carmélites d'Espagne bien propres à le confirmer dans son projet. « Je voudrais, écrivait l'une de ces vénérables Mères, que vous eussiez pu voir ces jours passés en ce couvent un navire avec enseigne cramoisie, voiles et tambours ; l'on disait : Qui veut aller en France ? et beaucoup de religieuses embrassaient la croix et protestaient de vouloir mourir pour la défense de la foi (1). Ceci nous a été une récréation non moins fructueuse que délectable. J'ai beaucoup de compassion des travaux où se trouve ce royaume de France et donnerais pour lui, voire mille vies si je les avais. »

M. de Brétigny, d'après les conventions prises au Chapitre de Pastrana, pensait d'abord à l'établissement des Pères : mais les obstacles ne tardèrent pas à s'élever. On n'osa porter le projet au pied du trône ; ses meilleurs protecteurs lui déclarèrent que la chose était impossible et que le roi (Henri III) ne consentirait jamais à entendre parler de la venue de religieux d'Espagne. Le pieux gentilhomme demeura quatre ans dans une espèce d'inaction, sans cesser d'implorer le secours du Ciel.

1590. — Une noble dame de Rouen, Marie de Batarnay, veuve du maréchal de Joyeuse, entendit parler des desseins de M. de Brétigny. Elle voulut les seconder, et, d'un commun accord, ils résolurent de commencer par fonder à Rouen un couvent de Carmélites. La maréchale de Joyeuse employa son crédit à la Cour pour obtenir le consentement du roi. Elle y réussit. M. de Brétigny partit en Espagne chercher les religieuses.

1593. — Ce voyage fut infructueux. Le roi d'Espagne

(1) Le royaume très chrétien était alors aux yeux de l'Espagne un pays hérétique, et le souvenir du sang versé dans les guerres de religion laissait l'espoir aux Carmélites de trouver le martyr sur notre sol.

consulta ses ministres avant d'octroyer son consentement et les ministres, uniquement occupés des affaires de la Ligue, répondirent que les circonstances n'étaient pas favorables.

Rentré en France, M. de Brétigny eut encore la douleur d'être privé de l'appui de la maréchale de Joyeuse, qui mourut saintement ; la Fondation de Rouen devint impossible.

1598. — Une nouvelle tentative, concertée entre M. de Brétigny et M. Gallemant, curé d'Aumale, ne fut pas plus heureuse. Le Seigneur se réservait le choix d'autres instruments. Cependant M. de Brétigny contribua encore à leur préparer la voie en traduisant le premier plusieurs ouvrages de sainte Thérèse. Cette lecture excita dans les personnes de qualité le désir d'embrasser l'Ordre réformé par la Sainte Mère.

1601. — Dieu avait réservé l'honneur d'établir cet Ordre en France à madame Barbe Avrillot, épouse de M. Acarie, maître des comptes à Paris. On regardait cette sainte dans la capitale comme une personne suscitée de Dieu pour s'opposer aux efforts du mal et multiplier les œuvres utiles au bien des âmes. En 1601, dom de Cheure, Prieur de Bourg-Fontaine, ayant donné une édition plus complète des ouvrages de sainte Thérèse (1), on se hâta de l'offrir à madame Acarie. Elle ne trouva d'abord dans cette lecture qu'une sorte de dégoût, ce dont elle s'humilia le reste de sa vie. Quelques jours après, sainte Thérèse lui apparut et l'avertit que Dieu voulait se servir d'elle pour établir la Réforme du Carmel dans le royaume.

Madame Acarie, se croyant indigne d'une si grande faveur, douta de la vérité de cette vision. Mais l'impression qu'elle avait produite en son âme devint de plus en plus

(1) L'édition de dom de Cheure n'était autre que la traduction de M. de Brétigny revue et corrigée.

forte, et ne pouvant soutenir plus longtemps ce combat contre Dieu lui-même, elle résolut d'en parler à son directeur, dom Beaucousin, Prieur des Chartreux de Paris. Ce Révérend Père, après avoir imploré les lumières du Ciel et examiné la chose à fond, y trouva les preuves les plus solides de la volonté divine; il désira néanmoins en conférer avec des personnages éminents en doctrine et en vertu.

1602. — Il convoqua une première assemblée aux Chartreux. Cette assemblée se composait de MM. Galle-mant, Duval, de Bérulle et de Brétigny; ce dernier avait reçu les Saints Ordres quatre ans auparavant.

Le Prieur proposa l'affaire de la Fondation; ces mes-sieurs jugèrent la chose impossible, bien qu'elle leur parût si désirable. Madame Acarie ne s'en étonna point et se résigna au bon plaisir de Dieu.

Quelques mois après, sainte Thérèse lui apparut une seconde fois; elle lui ordonna de renouveler ses tenta-tives et lui promit le succès, malgré toutes les oppositions. Madame Acarie eut encore recours à dom Beaucousin qui convoqua une seconde assemblée aux Chartreux; saint François de Sales, alors à Paris, y assista. L'affaire fut examinée avec une attention très grande. On reconnut bien des difficultés; l'état actuel de la France, la diffé-rence du génie des deux nations, l'opposition des carac-tères, la distinction des langues, l'éloignement des lieux, etc... Enfin on arrêta la fondation du premier monastère des Carmélites, et l'on conclut qu'il fallait commencer, non seulement avec les Constitutions de sainte Thérèse, mais avec des religieuses formées de sa main, et en de-mandant une approbation spéciale au Saint-Père. On régla aussi trois points importants: d'abord la direction spiri-tuelle des religieuses. Saint François de Sales et les au-tres personnages éminents qui l'entouraient décidèrent que les Carmélites ne pouvaient être remises en meil-leurs mains que celles de MM. Galle-mant, de Bérulle et

Duval. Ensuite on devait chercher une fondatrice : on confia ce choix à madame Acarie, qui, sur l'ordre du ciel, offrit le titre à la princesse de Longueville, alors retirée du monde et toute vouée aux bonnes œuvres. Enfin, restait à acquérir un emplacement convenable. On jeta les yeux sur le prieuré de Notre-Dame-des-Champs, faubourg Saint-Jacques.

Mademoiselle de Longueville se chargea d'obtenir du roi les lettres-patentes. Henri IV consentit volontiers à la fondation, mais parut mécontent que l'on allât chercher des religieuses en Espagne. « Ne pourrait-on, dit-il, trouver dans mon royaume des personnes d'assez grand mérite pour les mettre à la tête du nouvel établissement? » Il est vrai, Sire, répondit madame de Longueville, mais il s'agit de pauvres religieuses qui mènent une vie très retirée dans une clôture étroite : l'institution n'existant pas en France, on ne peut tirer les premiers sujets que du pays où ils sont formés.

Le roi se rendit et, le 18 juillet 1602, il fit expédier les lettres-patentes de la fondation par M. de Marillac, que Dieu avait déjà choisi pour être l'un des plus fermes appuis du Carmel de France. Le parlement enregistra les patentes le 1^{er} octobre suivant. On commença aussitôt les démarches près la Cour de Rome. La princesse de Longueville y députa M. de Santeuil. Après un an de sollicitations et la tenue d'une congrégation extraordinaire de seize cardinaux où le Pape assistait en personne, la bulle fut expédiée le 13 novembre 1603.

1603. — Le 29 mars 1603, madame la duchesse de Nemours posa la première pierre du monastère, au nom de Marie de Médicis, alors à Fontainebleau. La duchesse de Longueville et la princesse d'Estouteville, sa sœur, posèrent la seconde pierre. Peu de jours après, M. de Bérulle et M. de Marillac posèrent la première pierre du chœur. Ils descendirent dans la tranchée du bâtiment avec madame Acarie et l'architecte nommé Biard. Madame Acarie,

se tournant alors vers M. de Bérulle, lui dit : « Vous serez le fondement de cet édifice pour le spirituel ; » puis à M. de Marillac : « Et vous pour le temporel. » Elle avait prophétisé.

La vigilance de madame Acarie pour l'édifice matériel ne lui fit pas oublier le principal objet de son zèle, qui était d'examiner et de préparer les *pierres vivantes* du Carmel. Elle avait déjà réuni dans sa maison plusieurs jeunes filles et formé comme une sorte de séminaire qui semblait à M. Acarie, son mari, plus édifiant qu'amusant. Celui-ci aurait été bien aise de s'entretenir avec ses hôtes, et celles-ci le fuyaient comme le fléau de leur recueillement.

Madame Acarie, d'accord avec les supérieurs, installa ces pieuses filles dans un autre domicile, et par le crédit de la princesse de Longueville, elle obtint de Monseigneur l'Archevêque de Paris la permission de les placer dans une maison particulière, près de l'Abbaye de Sainte-Geneviève, dont le nom resta à cette petite congrégation.

Pendant ce temps, M. de Brétigny agissait vigoureusement du côté de l'Espagne. Sur l'avis de la Mère Marie de Saint-Joseph, il écrivit une lettre pressante au Général de l'Ordre. Celui-ci répondit en peu de mots que l'on pouvait s'adresser aux Carmes de la Congrégation d'Italie; quant aux supérieurs espagnols, ils ne consentiraient jamais à laisser passer à l'étranger leurs religieux ou religieuses.

Devant ce refus, quelques-uns revinrent à la pensée de fonder en France avec des sujets français, en prenant seulement les Constitutions de sainte Thérèse. Mais les Carmélites espagnoles redoublaient de prières; à Séville, par exemple, elles promettaient quarante heures d'oraison, autant de communions et de rosaires si leur Père Général leur octroyait la permission de passer en France.

M. de Brétigny n'obtenant rien par de nouvelles instances, M. de Bérulle résolut de se rendre lui-même en Espagne. Il se mit en route le 9 février 1604, accompagné

de M. Gautier, procureur général, et d'un domestique.

M. de Brétigny était parti le premier, au mois de novembre précédent, avec le saint homme, son serviteur, et trois dames françaises, envoyées par madame Acarie au devant des Carmélites. Ces dames étaient : Madame Jourdain, madame de Pucheuil, et leur suivante : Rose Lesgu, pieuse fille de la Congrégation de Sainte-Genève (1).

1604. — *Les Françaises* furent accueillies par les Carmélites espagnoles avec beaucoup d'empressement. Ces dames visitèrent d'abord le Carmel de Burgos que gouvernait encore la Mère Thomassine-Baptiste, établie Prieure de cette Fondation par sainte Thérèse. Elles allèrent ensuite à Valladolid. De là, M. de Brétigny écrivit de nouveau au Général des Carmes qui persista encore dans ses refus. Dieu ménageait une nouvelle épreuve aux voyageurs : ils eurent la douleur d'apprendre la mort de la Mère Marie de Saint-Joseph, si zélée pour l'établissement des Carmélites en France, et dont le nom figurait dans les lettres de jussion, accordées par le Saint-Siège, afin de contraindre les Carmes, au besoin, à laisser partir les religieuses. Dans ces tristes conjectures, M. de Brétigny l'âme résignée, disait simplement : « Je n'attends rien des hommes, mais j'espère tout de Dieu. »

Dans les premiers jours du Carême, M. de Bérulle rejoignit les voyageurs à Valladolid, muni d'un nouveau bref du Pape pour le nonce d'Espagne, et de lettres du roi pour l'ambassadeur de France, M. de Barrault. Les négociations commencèrent aussitôt, d'abord avec la Cour. Le roi agréa la demande de M. de Bérulle sans même renvoyer l'affaire à son Conseil. Mais M. de Bérulle ne voulut point en venir à la contrainte avec le R. P. Général, sans essayer encore de conférer avec lui, n'ayant traité jusqu'alors que par correspondance.

(1) Voir dans les *Chroniques des Carmélites* le récit du voyage, emprunté à madame Jourdain.

Le Père Général était à Madrid ; M. de Bérulle s'y rendit avec MM. Gautier et de Brétigny. Leurs supplications furent vaines : et, bien que M. de Bérulle se jetât à genoux devant le Général pour le conjurer de lui donner des Carmélites, le Révérend Père maintint son refus, dans la persuasion que les Carmélites ne devaient pas aller en France avant que les Carmes n'y eussent des établissements. Néanmoins, par condescendance aux désirs de M. de Bérulle, le Père Général assembla les Définites de l'Ordre pour leur soumettre cette affaire. M. de Bérulle comparut devant le Chapitre et prononça un discours latin qui ravit d'admiration toute l'assistance, sans pouvoir changer le sentiment des Révérends Pères.

M. de Bérulle, voyant qu'il n'obtenait rien par la douceur, se décida à faire usage du bref de jussion qu'il tenait secret par égard pour le R. P. Général. Il présenta ce bref au Nonce qui le visa, et le P. Général dut sous peine de déposition et d'excommunication, délivrer des lettres d'obédience aux religieuses demandées par M. de Bérulle.

Les difficultés recommencèrent encore par rapport au choix de ces religieuses. Le Général permit à M. de Bérulle de les prendre dans six monastères qu'il lui désigna. Après les courses prodigieuses que la visite de ces monastères l'obligea de faire, M. de Bérulle reconnut qu'il n'y trouverait pas ce qu'il voulait. Il n'était pas question simplement d'avoir de saintes religieuses ; on avait besoin de religieuses formées par sainte Thérèse et douées elles-mêmes de qualités exceptionnelles pour entreprendre une aussi grande œuvre que les Fondations de France. M. de Bérulle dit franchement son mécontentement au Général ; et il exigea que, parmi les six Carmélites qu'il demandait, on lui donnât la mère Anne de Jésus, la Mère Isabelle des Anges et la sœur Anne de Saint-Barthélemy. Les Pères Carmes, on le comprend, eurent beaucoup de peine à accorder leur consentement : la Mère Anne de Jésus et la sœur Anne de Saint-Barthélemy étaient les deux trésors de l'Ordre. Enfin, les lettres d'obédience

furent délivrées et M. de Bérulle, accompagné des Françaises, alla chercher de monastère en monastère les saintes filles qu'il devait donner à la France. La mère Anne de Jésus était à Salamanque. Malgré son attachement filial pour les Pères Carmes, elle ne put s'empêcher d'admirer la grâce et l'onction de M. de Bérulle, et, charmée de sa fermeté, elle disait en parlant de lui : « Ce petit don Père est plein de force et de vigueur ; notre sainte Mère l'aurait bien aimé. » La Mère Anne de Jésus ignorait encore sa mission ; mais Dieu l'y avait préparée, et, à la première ouverture qui lui en fut faite, elle répondit qu'elle n'apporterait aucun obstacle à la volonté divine. On prit aussi à Salamanque la Mère Isabelle des Anges et la Mère Béatrix de la Conception ; on s'enfuit de nuit, le 29 août, à une heure du matin, afin d'échapper aux poursuites de la ville ; car c'était presque une émeute populaire que l'émotion et le désespoir des Espagnols depuis qu'ils se voyaient menacés de perdre *leur sainte*.

Les voyageurs allèrent prendre ensuite à Saint-Joseph d'Avila la sœur Anne de Saint-Barthélemy, qui montra une joie bien sincère d'aller en France. On demeura quelque temps à Avila pendant que M. de Brétigny se rendait à Huesches pour en ramener la Mère Éléonore de Saint-Bernard. Dans cet intervalle, les Françaises eurent le loisir de satisfaire leur dévotion en visitant tous les lieux remplis par les souvenirs encore vivants de sainte Thérèse. Le 24 août, elles assistèrent à la fête de la Réforme, et le prédicateur amena l'éloge de ces dames après celui de la Sainte. Bien leur prit d'être voilées à la mode du pays pour cacher leurs belles couleurs.

Comme c'était à Avila que se devait faire le dernier adieu, le Père Général s'y trouva et il exhorta ses filles à porter en France l'esprit et les vertus de sainte Thérèse sans jamais s'en écarter.

On sortit d'Avila le 19 août. Le Père Général accompagna ses filles au moins deux lieues de chemin, avec quatre autres religieux. Enfin il leur donna sa sainte

bénédiction et leur laissa deux Pères pour les conduire. Ces deux Pères furent remplacés bientôt par deux autres, qui étaient de très bonne condition et pleins de charité. Comme la vertu est vraiment aimable, on l'éprouvait dans leur commerce, qui était doux et conciliant. Ils allèrent jusqu'à Paris et s'en retournèrent en Espagne après avoir donné l'habit aux trois premières novices.

Le retour en France fut rempli d'accidents auxquels on n'échappa que par une assistance toute particulière de Dieu. Avant de passer les frontières, on prit à Burgos la Mère Isabelle de Saint-Paul, qui compléta la colonie des six Carmélites espagnoles (1). Le recueillement et la ferveur des vénérables Mères ne cessèrent d'édifier ceux qui les accompagnaient le long du voyage. M. de Bérulle les entourait de toutes sortes d'égards; il allait jusqu'à leur offrir le bras dans les passages difficiles; mais elles s'en excusaient, et le trouvaient fort étrange, car c'était chose toute contraire à la façon d'Espagne.

Enfin, le 15 octobre 1604, cette chère troupe si longtemps attendue fit son entrée dans Paris. Sur le pont de Notre-Dame, les Mères virent venir à leur rencontre deux carrosses magnifiques. Dans le premier étaient Leurs Altesses les princesses de Longueville et d'Estouteville; dans le second, la marquise de Bréauté, madame Acarie et ses filles. On se salua seulement et le cortège marcha en silence jusqu'à Saint-Denis. Là toute la compagnie mit pied à terre et se donna des témoignages réciproques de joie, d'estime et de respect. Après cette grande entrevue, les Mères furent conduites à l'Église, et, comme la nuit approchait, elles la passèrent à Saint-Denis.

Le 16, les princesses menèrent les Mères aux Martyrs où elles communièrent, puis à Montmartre afin d'y prier sur le tombeau des premiers apôtres de la France. Le 17,

(1) À l'exception de la Mère Isabelle des Anges, les Mères espagnoles quittèrent la France quelques années après pour fonder les Carmels de Belgique ou rentrer dans leur patrie.

la duchesse de Longueville les reconduisit à Paris, voulant elle-même, comme fondatrice, les introduire dans leur monastère.

En y entrant, la vénérable Mère Anne de Jésus entonna le *Laudate* que les religieuses achevèrent, il faut le dire, avec plus de dévotion que d'harmonie. L'installation solennelle eut lieu le lendemain, fête de saint Luc. Monseigneur de Gondy, cardinal-archevêque de Paris, envoya son aumônier célébrer a messe et communier les Mères.

Trois jours après, la reine et les princesses en grand cortège honorèrent le monastère de leur visite. Sa Majesté laissa aux religieuses de généreuses marques de son passage, et voulut voir M. de Brétiligny pour le complimenter du don gracieux qu'il avait fait à la France. Le saint prêtre s'efforça de reporter tous ces éloges sur M. de Bérulle et dit avec la plus touchante naïveté qu'il n'avait été en cette affaire qu'un instrument sans puissance, et que son inhabileté n'avait suscité que des embarras et des entraves à celui qui avait, après Dieu, tout le mérite du succès.

Le jour de la fête de tous les Saints, les trois premières novices françaises reçurent l'habit. Elles furent accompagnées jusqu'au petit couvent par un grand nombre de personnes de piété et du premier rang. La princesse de Longueville donnait la main à l'une des novices, mademoiselle d'Hannivel; la princesse d'Estouteville à la seconde, madame Jourdain; madame Acarie tenait la troisième, Andrée Levoix, admise comme sœur converse. La Mère Anne de Jésus ouvrit la porte conventuelle, et, après avoir salué Leurs Altesses, elle avança le bras pour faire entrer la première Andrée Levoix que l'on conduisait la dernière. Cette préférence, loin de choquer la délicatesse des deux princesses et du reste de l'assemblée, édifia tout le monde comme un véritable trait d'esprit évangélique.

Le jour de la fête de saint Martin, les Mères reçurent une quatrième novice, mademoiselle de Fontaines, que

Dieu destinait dans ses décrets éternels à devenir, en France, l'honneur, la gloire, le soutien du Carmel, sous le nom de la Mère Madeleine de Saint-Joseph.

Un mode de gouvernement spécial avait été institué, pour le Carmel de France, par la bulle d'érection de Clément VIII, concédée en 1604. Les Révérends Pères Carmes n'ayant pas d'établissements en France, le Saint-Siège remit aux mains des Visiteurs et Supérieurs par lui choisis et délégués tout l'exercice de l'autorité sur les Carmélites. Sous la direction du cardinal de Bérulle (alors M. de Bérulle), son premier Supérieur, le Carmel de France devint bientôt l'une des branches les plus florissantes de la Réforme de sainte Thérèse, non seulement par le nombre de ses monastères, mais surtout par l'esprit de ferveur, la régularité parfaite de ses religieuses.

Les heureux résultats de cette organisation particulière engagèrent les Souverains Pontifes à la conserver, même après l'établissement des Révérends Pères Carmes dans notre pays; et le mode de gouvernement institué d'une manière provisoire par Clément VIII fut définitivement confirmé par les brefs de Paul V (8 septembre 1606, 17 avril 1614), de Grégoire XV, d'Urbain VIII (20 décembre 1623).

Les supérieurs du Carmel, choisis d'abord dans la Congrégation de l'Oratoire, puis dans le clergé séculier, justifièrent constamment la confiance du Saint-Siège par la sagesse de leur direction : ils veillèrent avec un soin religieux au maintien de l'observance des constitutions de sainte Thérèse, sans en altérer jamais l'esprit ni même la lettre par la moindre innovation.

Lorsque les Communautés, dispersées par l'orage révolutionnaire, se réunirent au commencement de ce siècle, les monastères des Carmélites, comme les autres maisons religieuses, furent placés directement, par les articles du Concordat, sous la juridiction de l'Ordinaire. Les droits des anciens Visiteurs ont été transmis à l'évêque diocé-

sain qui confirme aussi l'élection des Supérieurs immédiats, autrefois soumise à l'approbation du Nonce. Les Carmels de France jouissent, sous la conduite de leurs Pasteurs, des mêmes avantages et de la même paix que sous le gouvernement précédent.

Les Révérends Pères Carmes de la Congrégation d'Italie, dite de Sainte-Élie, ont fondé de leur côté, avec la permission du Saint-Siège, plusieurs couvents de Carmélites soumis à leur obéissance. Cette différence de gouvernement n'altère ni l'unité d'esprit ni la conformité d'observance dans toutes les maisons de l'Ordre. « Dans le cours de mes voyages, déclarait, il y a quelques années, le T. R. Père Général Dominique, de sainte mémoire, j'ai dû, à la prière des évêques, faire la visite des couvents de nos sœurs, soit en Espagne, en Italie, en Irlande, en Belgique ou en France. Partout j'ai trouvé de vraies filles de sainte Thérèse et le véritable esprit du Carmel (1). »

Ajoutons que les lois du Concordat n'admettant en France que les vœux simples pour les religieuses, après plusieurs concessions particulières, un bref de Pie IV, en date du 23 mars 1869, a étendu, sans distinction, à *tous les monastères de Carmélites existant en France*, la communication de tous les privilèges et grâces spirituelles dont jouissent les Carmélites qui, vivant en d'autres pays, émettent les vœux solennels.

(1) V. Lettre pastorale de Monseigneur Pie aux Carmélites de Poitiers et de Niort, 28 juillet 1873.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE XXI

SAINTE THÉRÈSE PRIÈRE DE L'INCARNATION

Années.		Pages.
1571	Situation intérieure du monastère	1
	Répuissance de la Sainte à en prendre le gouverne- ment.	3
	Opposition des sœurs.	5
	Chapitre conventuel.	8
	La Très Sainte Vierge Prière.	11
	La douceur et la sagesse de Thérèse triomphent de tous les obstacles.	12
1572	Le P. Jean de la Croix, aumônier de l'Incarnation.	16
	Le cartel	18
	Anne de Saint-Barthélemy	21
	Sollicitudes extérieures	23
	Le <i>Salve</i>	24
	La divine alliance.	26
	Nouveau progrès dans la vie mystique de Sainte Thérèse.	28
	Double extase de la Sainte et du P. Jean de la Croix.	30
	Le grand silence du temple de Dieu, de l'âme élevée à la plus haute contemplation.	32

CHAPITRE XXII

VOYAGES ET AFFAIRES (1573-1575)

1573	Les Carmélites de Salamanque.	37
	Anne de Jésus, Maitresse des novices	41

Années.		Pages.
	<i>Le Livre des Fondations.</i>	43
1574	Casilde de Padilla	46
	La princesse d'Eboli au Carmel	49
	Ses exigences et ses caprices	50
1574	Fondation de Ségovie.	52
1574	Translation des Carmélites de Pastrana au Carmel de Ségovie	54
	Sainte mort de la sœur Isabelle des Anges	60
	Visite de Thérèse au couvent dominicain de Sainte- Croix.	63
	Les élections à l'incarnation et au couvent de Saint- Joseph	64
1575	Fondation de Véas	66
	Catherine et Marie de Sandoval.	69

CHAPITRE XXIII

LE P. JÉRÔME GRATIEN — FONDATION DE SÉVILLE (1575)

	Famille du P. Gratien.	73
	Son enfance et sa jeunesse.	75
	Héroïque prière.	76
	Vocation	77
	Grandes austérités des Carmes Déchaussés.	81
	Inquiétude de la sainte Mère.	82
	Le P. Vargas, Visiteur du Carmel en Andalousie.	83
1575	Il passe ses pouvoirs au P. Gratien	84
	Situation difficile du jeune Visiteur et de la Réforme.	85
	Préludes d'une crise.	87
1575	Entrevue de la Sainte et du P. Gratien.	88
	Admirable obéissance de Thérèse	90
1575	Départ pour Séville.	91
	Fêtes de la Pentecôte	96
	Amertumes.	100
	L'Inquisition	102
	Difficultés avec le Père Général	107
	Lettres de la sainte Mère en faveur de ses religieux au Père Général.	109
	Lettre à Philippe II.	112
	Le Conseil des Carmes.	115
	Le P. Mariano l'emporte sur le P. Gratien et sur la Sainte	117

CHAPITRE XXIV

SÉVILLE — CONSOLATIONS DE FAMILLE — ÉPREUVES DU CLOITRE

Années.		Pages.
	La Mère Marie de Saint-Joseph	419
	Retour de Laurent de Cepeda en Espagne	421
	Réunion de famille	423
	Thérésita	424
	Première visite du P. Gratien au couvent des Carmes Mitigés de Séville.	425
1576	Fondation de Caravaca	428
	Sainte Thérèse condamnée par le Chapitre Général.	430
	Sa soumission et sa fermeté.	431
	Fête religieuse à Séville.	440
	Portrait de la Sainte	443
	Départ pour Tolède.	444

CHAPITRE XXV

LA LUTTE (1575-1578)

1576	Chapitre provincial de la Morajela.	146
	Ordonnance du P Tostado	147
1576	Chapitre des Carmes Déchaussés à Almadovar.	149
	Sagesse de la Sainte	150
	Sa prudence maternelle.	154
	Son rôle dans la crise.	158
1577	Mort du nonce Hormaneto	163
	Situation désespérée de la Réforme.	166
	Énergie de Thérèse	166
	Nouvelles élections à l'Incarnation	168
	Emprisonnement de saint Jean de la Croix	171
	Appel au roi.	171
	Complications	175
1578	Second Chapitre d'Almadovar	181
	Mort du P. Rubeo.	182
	Décrets arrêtant la ruine du Carmel Réformé	184
	Journée d'angoisse	185
	Incident à la Nonciature	187
	Philippe II se déclare en faveur de la Réforme	187
	Nouveau bref du Nonce.	189
	Préliminaires de la paix.	190

CHAPITRE XXVI

SAINTE THÉRÈSE ET LES CARMÉLITES DURANT LA LUTTE DES
DÉCHAUSSÉS ET DES MITIGÉS

Années.	Pages.
Paix intérieure des monastères	194
Traits particuliers.	196
Simplicité	197
Courage	198
Heureux morts	200
Direction de la sainte Mère	201
<i>Le Château de l'âme ou les Demeures</i>	205
<i>Commentaire du Cantique des Cantiques</i>	211
Héroïque obéissance.	211
Correspondance de la Sainteté avec ses filles.	213
Son amour maternel	218
Soin des malades.	220
Sollicitudes dans les épreuves.	226
Charité compatissante pour les faibles.	229

CHAPITRE XXVII

L'APOSTOLAT EXTÉRIEUR

Relations de la Sainte avec sa famille.	231
Mort de sa sœur Marie.	233
Augustin	234
Pierre, ses accès de mélancolie	235
Jeanne et ses enfants.	237
Laurent	239
<i>Être bien avec Jésus</i>	240
Les scrupules de don Laurent.	241
Ses pénitences	245
Discrétion et douceur de la conduite de Thérèse	246
<i>Cherche-toi en moi</i>	248
Lettre de la satire (1)	249
1578 Changement de juridiction du couvent de Saint-Joseph	252
Rapports de Thérèse avec son évêque	253
Un canoniat pour maître Daza	254
Étendue de la correspondance de Thérèse.	255

(1) C'est le nom donné en Espagne à cette lettre si spirituelle « Carta del Vejamén. »

Années.	Pages.
Sainte liberté de son langage	256
Un malentendu	259
L'intimité de sainte Thérèse	260

CHAPITRE XXVIII

LES TRAVAUX DE LA DERNIÈRE HEURE

1577	Accident, le bras cassé	262
	Opération cruelle	264
	Avertissement de Notre-Seigneur	266
	La Sainte reprend ses voyages et ses fondations	267
	Miracle en faveur de la sœur Anne de Saint-Barthé- lemy	259
	Le Carmel de Malagon	271
1580	Fondation de Villeneuve	272
	Dévotion des villageois le long de la route	274
	Visite au monastère de N.-D. du Secours	275
	Catherine de Cardonne	276
	L'ermitage de Sainte-Anne	278
	Anne de Saint-Augustin, sa confiance dans l'Enfant Jésus	281
	Mort de Laurent de Cepeda	285
	Mort du P. Balthazar Alvarez	287
1580	Fondation de Palencia	290

CHAPITRE XXIX

LE CHAPITRE D'ALCALA — NICOLAS DORIA — LE P. GRATIEN
PROVINCIAL — SORIA

	Examen de la situation intérieure du Carmel Réformé	295
	Observations envoyées au Chapitre d'Alcala par la Sainte	297
	Choix du Provincial	300
	Le P. Gratien et le P. Nicolas	301
	Opposition de leurs caractères	302
	Plan maternel de Thérèse	303
	L'élection	305
	Les Constitutions	306
	Actions de grâces du Carmel	307
1580	Fondation de Soria	308
	Les historiens de sainte Thérèse : Ribera. — Yepés.	314

Années.		Pages.
1581	Retour à Avila	313
	<i>Felix culpa!</i>	315
	Dernières douleurs de famille.	317
	Vocation de doña Hélène de Quiroga	318
	Sortie forcée de la petite sœur Casilde.	321
	Pressentiments	325

CHAPITRE XXX

BURGOS

	Extension du Carmel Réformé	327
1582	Fondation de Grenade.	328
	Préliminaires de la Fondation de Burgos.	329
	Depart d'Avila	332
	Guérison miraculeuse de la Prieure de Medina.	333
	Souffrances de la Sainte.	334
	Catherine de Tolosa.	336
	Epreuves.	338
	Les Carmélites à l'hospice de la Conception.	341
	Le docteur Mansa et le licencié Aguiar	342
	Charité de la Sainte pour les pauvres malades.	343
	Ses visites aux couvents de Burgos	345
	Le présent de fête de saint Joseph.	347
	Dernier écrit de la Sainte	349
	L'archevêque de Burgos autorise la Fondation.	351
	L'inondation	352

CHAPITRE XXXI

LA SAINTE

	Simplicité de la grande Sainte	355
	Esprit droit.	357
	Charité parfaite.	357
	Ardeurs de ses prières. — <i>Exclamations</i>	358
	Acte de pur amour.	361
	Force d'âme	362
	Générosité dans les grandes choses, fidélité dans les petites	364
	Vivacité de sa foi.	365
	Piété éclairée.	366
	Communion quotidienne.	367
	Humilité.	369

Années.	Pages.
Esprit de pénitence.	375
Charité envers le prochain	377
Charité envers ses filles.	379
Charité envers ses bienfaiteurs	383
Charité envers les affligés.	385
Charité envers ceux qui l'avaient offensée	387
Le chemin de la sainteté	389

CHAPITRE XXXII

DERNIERS JOURS ET MORT DE LA SAINTE

Lettre à la Mère Anne de Jésus	390
<i>Que le Seigneur rende mes Carmélites bien humbles et bien obéissantes</i>	393
Adieu au Carmel de Burgos	394
Séjour à Palencia.	395
Séjour à Valladolid	397
Avertissement au P. Gratien.	399
La maison de Salamanque.	400
Peines et souffrances croissantes.	404
Route d'Albe	405
Dernière maladie	407
Dernière communion	411
Extrême-Onction	414
L'agonie	415
La mort	416
Prodiges	418
Parfum mystérieux.	419
La sépulture.	420
Apparitions.	422
Miracles	424

CHAPITRE XXXIII

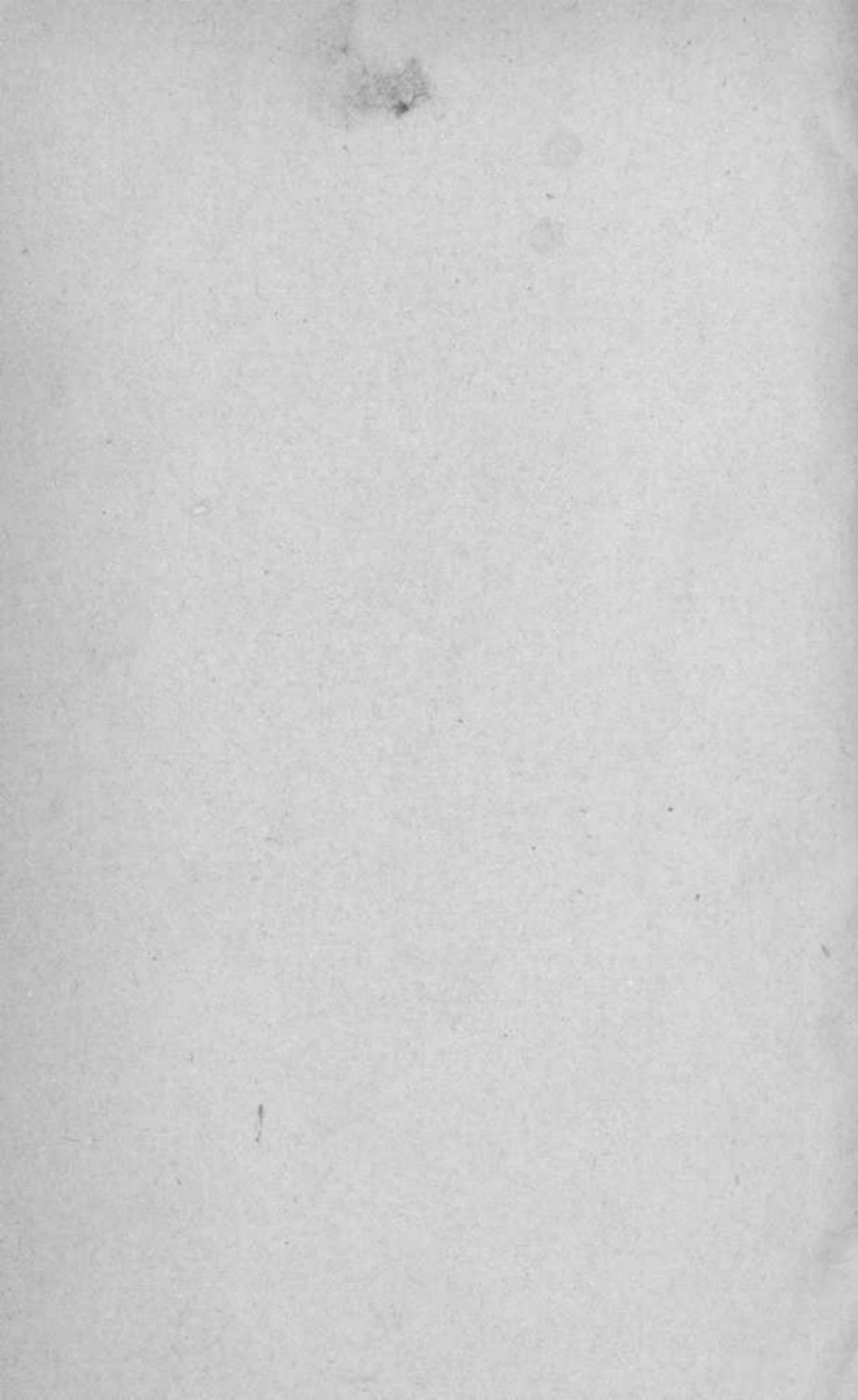
CANONISATION DE SAINTE THÉRÈSE

1583 Première ouverture du tombeau.	426
1585 Translation à Saint-Joseph d'Avila.	428
1586 Examen de l'Evêque.	428
Le saint corps rapporté à Albe	433
1594 Visite de la Mère Anne de Jésus.	435
1595 Informations juridiques.	436

Années.		Pages.
1598	Publication des écrits de la Sainte	439
1614	20 avril. Béatification.	442
1622	12 mars. Canonisation.	443
	Honneurs rendus aux reliques de la Sainte.	448
1760	Dernière ouverture de sa tombe.	449
	Sainte Thérèse peut-elle être appelée docteur de l'Eglise?	450
	<i>Mater spiritualium</i>	451

NOTES ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

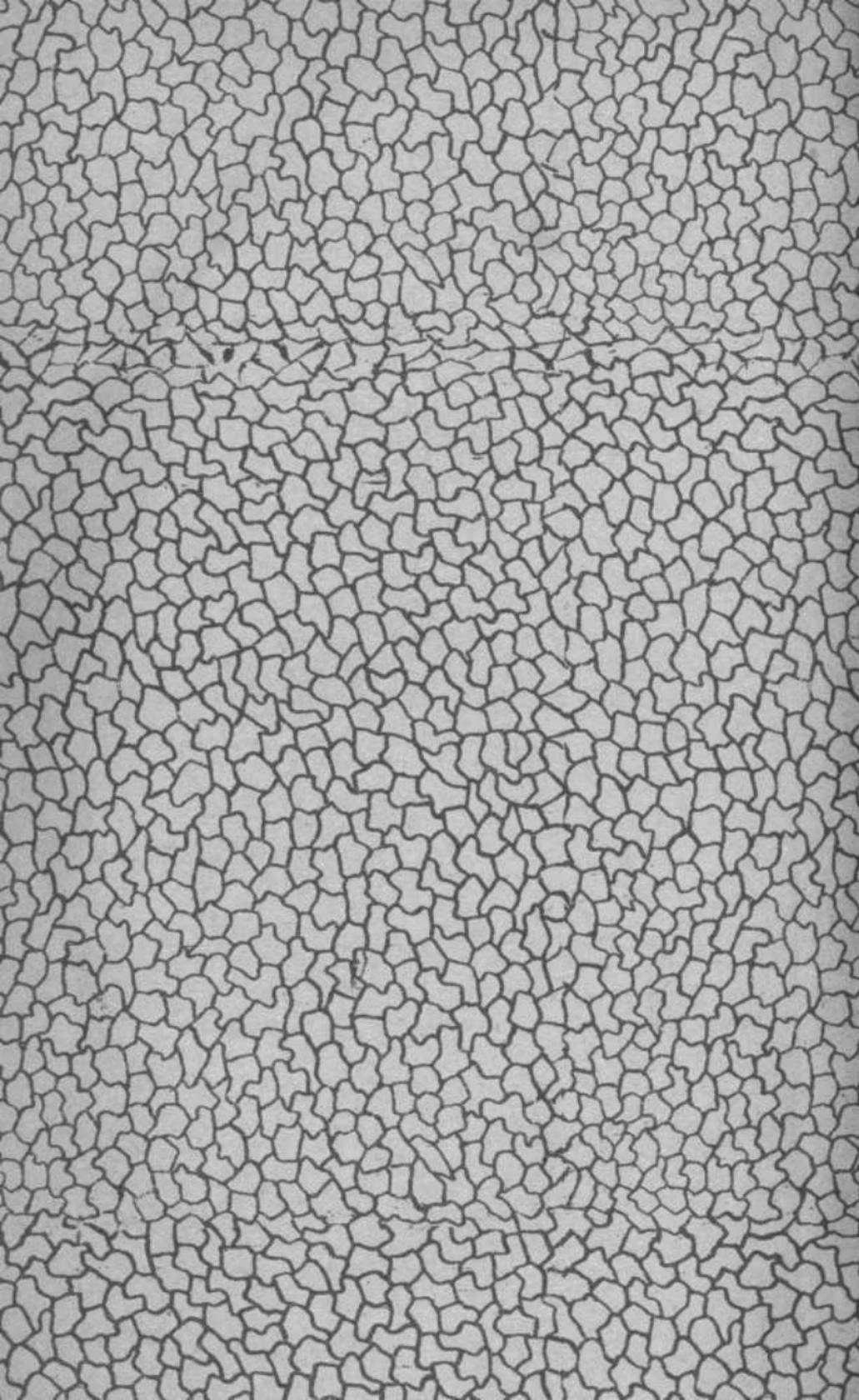
Bulle de la canonisation	453
Le cœur de sainte Thérèse	468
Cherche-toi en moi.	471
Etablissement et gouvernement des Carmélites en France.	472

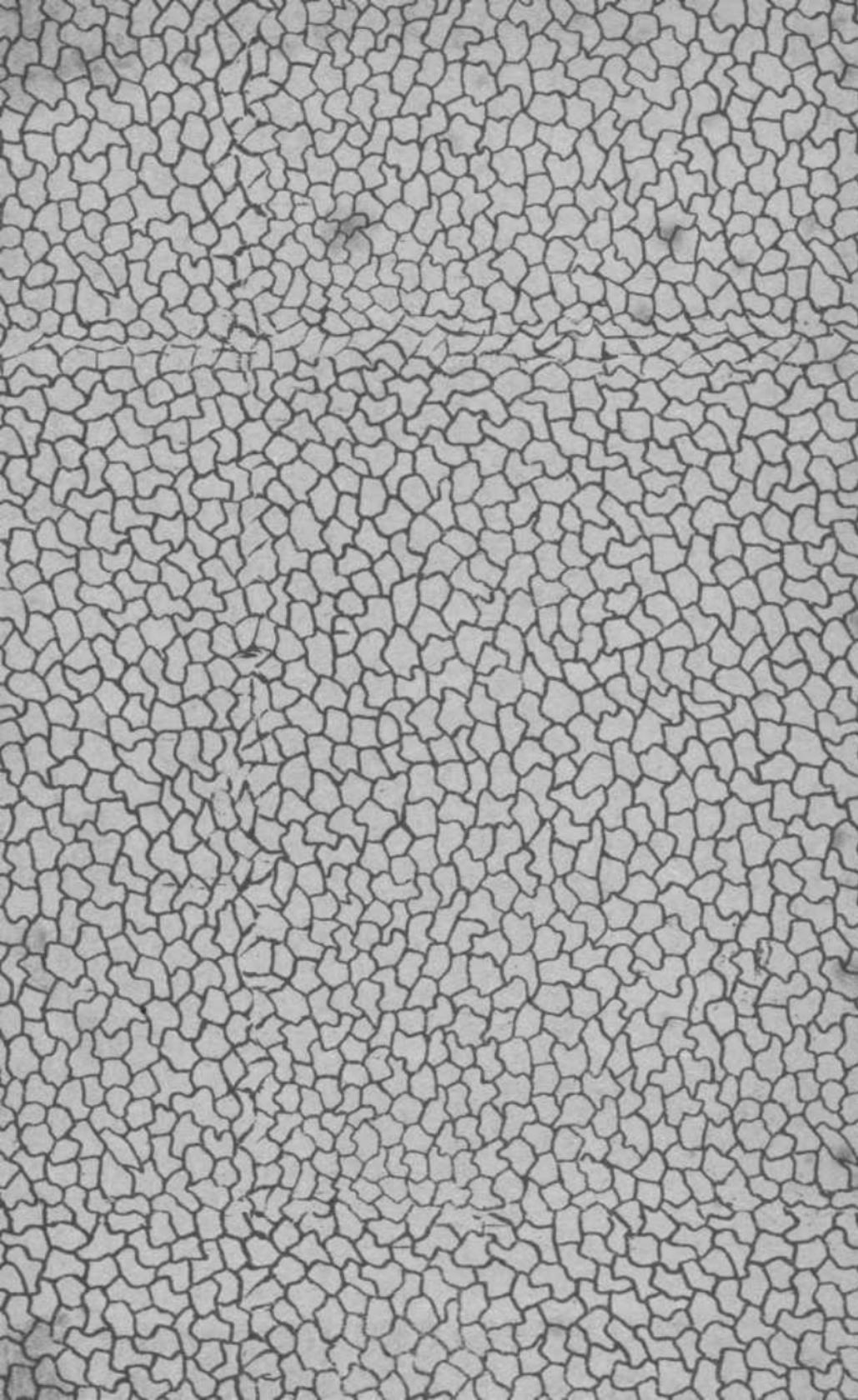


1302

8

7





B
H
SAL



BOLLANDISTES



HISTOIRE
DE
AINTE THERESE



1302.